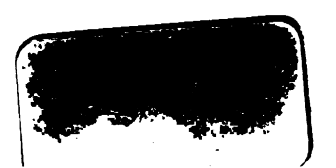



600107689.



12

L'ÉGLISE DE RUSSIE

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

L'ÉGLISE

DE RUSSIE

PAR

L. BOISSARD

PASTEUR

A GLAY, PRÈS MONTBÉLIARD (DOUBS).

TOME SECOND

PARIS

JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

33, RUE DE SEINE, 33

1867

12

L'ÉGLISE DE RUSSIE

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

L'ÉGLISE

DE RUSSIE

PAR

L. BOISSARD

PASTEUR

A GLAY, PRÈS MONTBÉLIARD (DOUBS).

TOME SECOND

PARIS

JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

33, RUE DE SEINE, 33

1867



LIVRE CINQUIÈME

RAPPORTS DE L'ÉGLISE RUSSE AVEC LES AUTRES COMMUNIONS CHRÉTIENNES.

SOMMAIRE

I. — Premiers rapports de l'Église russe avec les communions chrétiennes de l'Orient. — Constantinople. — La Bulgarie. — Le mont Athos. — Une prétention de l'Église romaine. — Premières tentatives de la papauté pour dominer l'Église de Russie.

II. — Démêlés de l'Église russe avec le siége de Rome sous Isidore et Jonas. — Le concile de Florence.

III. — Nouvelles tentatives de la papauté.

IV. — Rapports de l'Église russe avec la Réforme.

V. — Le patriarche Cyrille Lucar.

VI. — Les Uniates ou Grecs-Unis. — Le synode de Breste. — Les Hetmans de Petite-Russie, Kocinsky, Nalivaïko, Pavlouga, Kmelnitzky. — Lutte avec la Pologne.

VII. — Les Confréries ecclésiastiques orthodoxes. — Leur organisation, leur activité et leur but. — Les écoles de Lwoff, de Wilna, de Kief, etc. — Leurs travaux typographiques.

VIII. — Les Usurpateurs ou faux Dmitry. — Origine de la lutte entre la Russie et la Pologne. — Politique religieuse des papes.

IX. — Les Grecs-Unis sous Catherine II, Paul et Alexandre I. — Leur réunion à l'Église Orthodoxe sous l'empereur Nicolas.

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE DE RUSSIE



CHAPITRE I.

RAPPORTS DE L'ÉGLISE RUSSE AVEC LES AUTRES COMMUNIONS CHRÉTIENNES.

L'Église chrétienne, par le fait de son organisation primitive, formait cinq patriarcats, entre lesquels il n'existait aucune différence de primauté. C'étaient ceux de Constantinople, d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie en Orient, celui de Rome en Occident. Mais, vers la fin du xe siècle, les prétentions des évêques de Rome à la domination universelle de l'Église, avaient rompu cette égalité.

Cependant des rapports d'apparente unité régnaient encore entre les chefs de l'Église. Des relations éventuelles s'établissaient au gré des circonstance entre les hiérarques de l'Église grecque et les pontifes romains. Le nom de ces derniers se prononçait encore dans les prières du culte public à l'égal de ceux des autres patriarches; mais, à vrai dire, le lien spirituel était rompu. L'attitude prise par les évêques de Rome, les innovations qu'ils avaient apportées au dogme et

aux pratiques du culte, ne pouvaient se concilier, aux yeux des autres Eglises, avec l'intégrité de la foi et l'unité de vues et de rang qui avait existé jusqu'alors entre leurs représentants. Quel que fût le désir des chefs des Églises d'Orient de conserver avec toutes les communions chrétiennes des relations de paix et de charité, il y avait là pour eux un motif suffisant de protester contre l'altération de la doctrine, d'élever la voix contre les erreurs de l'Église romaine, et même d'exclure le nom des papes des mandements ecclésiastiques. Il ne restait qu'un pas à faire pour consommer la séparation des deux Églises.

Celle de Russie, en vertu de son origine, se rattachait à l'Orient, et, avant tout, à Constantinople, que l'étendue de sa juridiction, sa prospérité intérieure et le pouvoir de ses pontifes plaçaient naturellement au premier rang. Il en était résulté pour l'Église russe des rapports intimes de filiation religieuse, qui soumirent en effet ses premières destinées à la suprématie du patriarcat de Constantinople. C'était de Byzance que la foi chrétienne avait jeté son premier rayon sur la terre des Slaves, et que l'Église russe avait reçu ses premiers métropolitains ; fille de l'Église orientale, elle devait se nourrir du lait maternel jusqu'à ce que, pleine elle-même de séve et de vie, elle fût en état de se passer d'appui.

Une question s'offre donc avant tout à notre examen.

Quelles prérogatives exerçait le patriarche de Constantinople sur les métropoles qui lui étaient soumises, et par conséquent sur l'Église russe ? — En vertu des règles canoniques et des lois civiles de la Grèce, les patriarches avaient, dans leurs juridictions respectives, le droit de nommer ou de confirmer les métropolitains, et de leur accorder des lettres d'institution [1] ; celui de convoquer les conciles composés des

[1] 4e concile œcumén., can. 28. — Leunclaw., *Jus Græco-Roman.*, t. I, lib. VI, p. 426-432. — Justin., *Novell.* 131, c. 3.

métropolitains et des évêques, soumis à leur autorité [1]. Ils promulguaient les règlements ecclésiastiques et même les lois civiles qui touchaient aux intérêts de l'Église [2]; ils exerçaient la haute surveillance sur toutes les affaires ecclésiastiques de leur ressort, ainsi que sur tous les métropolitains et les évêques [3], qu'ils jugeaient sans appel [4]. Il leur appartenait de connaître des jugements portés par les évêques, les métropolitains et même les conciles [5]; de soumettre à des mesures disciplinaires les hiérarques convaincus d'actes coupables [6]. Ils jouissaient enfin du droit de stauropégie, c'est-à-dire de planter la croix patriarcale [7] au moment de la fondation d'une église ou d'un monastère, comme signe de leur suprématie, en dehors même de celle de l'évêque ou du métropolitain de la contrée.

Nous ne parlerons pas en détail de quelques autres prérogatives, qui élevaient le patriarche de Constantinople au dessus de tous ceux de l'Église orientale, celle par exemple, de prendre le titre d'*œcuménique* (οἰκουμενικος), de recevoir appel de faits relatifs à d'autres patriarcats et d'être regardé comme l'arbitre de ses collègues.

Par contre, le pouvoir des patriarches était limité par celui des conciles du ressort et par la volonté absolue des empereurs [8]. Ils n'avaient pas le droit de choisir ou d'instituer les métropolitains sans le concours du synode provin-

[1] 6e concile œcumén., can. 8. — Justin., *Novell.* 132, c. 9.
[2] Justin., *Novell.* 5; Epilog., *Novell.* 6, c. 8.
[3] Justin., *Nov.* 137, c. 5.
[4] *Ibid.*, 123, c. 32. — *Photii Nomocanon*, tit. IX, c. 6. — *Basilicon*, lib. III, tit. I, c. 38. — *Liber imper. Leonis et Const.*, tit. X, c. 6.
[5] 4e concile œcumén., can. 9, 17. — Justin., *Nov.* 120, c. 22.
[6] Justin., *Nov.* 137, c. 5.
[7] Σταυροπήγιον, à l'emplacement de l'autel. — *Lib. imper. Leonis et Const.*, tit. III, § 10.
[8] Justin., *Nov.* III. — Basilic., lib. III, tit. II. — Cfr. Balsamon, *ad Conc. Antioch.*, 12.

cial [1]; ils ne pouvaient sans sa coopération destituer ou déposer les métropolitains ni les évêques [2].

Un fait qui constate la suprématie que le patriarche de Constantinople exerça dès l'origine sur l'Église russe, c'est que les quatre métropolitains qui la gouvernèrent d'abord, Michel, Léonce, Jean et Théopempte, furent envoyés de Constantinople. Il devait en être ainsi. Le premier métropolitain ne pouvait être choisi en Russie, où il n'existait pas encore d'évêques. Il en était de même du second. Les évêques grecs qui avaient accompagné Michel, occupés de la prédication de la foi, n'avaient pas encore d'éparchies distinctes et ne pouvaient se nommer évêques de telle ou telle Église [3]. On sait d'ailleurs que le droit d'élection des métropolitains, attribué aux conciles provinciaux par les anciens canons, passa peu à peu au patriarcat de Constantinople, où siégeait un synode permanent, composé de tous les hauts dignitaires ecclésiastiques qui résidaient ou se trouvaient accidentellement dans cette capitale. Dès le xe siècle et les suivants, c'était ce synode qui choisissait les chefs de toutes les métropoles du patriarcat. Il était donc naturel que cette mesure fût appliquée à l'Eglise de Russie.

Cette Église entra de bonne heure en rapport intime et immédiat avec celle de Bulgarie. Etablie vers 863, longtemps avant le règne définitif du christianisme en Russie, la communion bulgare avait puisé dans la piété de ses princes, dans le zèle de ses pasteurs, les éléments d'un rapide accroissement et était bientôt parvenue à un état florissant. La traduction slave des Livres saints, comme aussi de nombreux traités théologiques et ascétiques, vivifiaient l'Église de Bul-

[1] 4e conc. œcumén., can. 28. — Blastar, *Syntagma alphabet. litter. eccl.*, cap. xi, *apud* Bevereg., t. II, part. II, p. 115.

[2] Saint Cyrille d'Alexandrie, règle 1.

[3] Bevereg. *Pandect. canon. SS. Apost. et Concil.*, t. I, p. 87-89.

garie qui, dès le xe siècle (927), s'était détachée de la suprématie de Constantinople et se gouvernait par un archevêque choisi dans son sein. Dès le commencement du siècle suivant, elle ne comprenait pas moins de trente éparchies [1]. A cette époque, l'empire bulgare s'écroula sous les armes des empereurs grecs : un pareil événement devait entraîner la soumission de l'Église bulgare à la juridiction de celle de Byzance. La première néanmoins conserva jusqu'à 1056 la prérogative d'élire elle-même son archevêque [2].

Ce fut d'elle que l'Église russe reçut les premiers éléments de sa théologie, ses premiers Livres liturgiques, ses premiers pasteurs, les premiers maîtres pour ses écoles. Ce fut de Bulgarie que vinrent à la cour de Jaroslaf ces nombreux écrivains, qui dotèrent la Russie de la traduction en langue slave des plus beaux monuments de la littérature grecque. Aussi les six premiers évêques russes furent-ils d'origine bulgare « et plusieurs prêtres, diacres et chantres les accompagnèrent, apportant avec eux un assez grand nombre de livres slaves [3]. » Une autre preuve des rapports qui existaient entre les Russes et les Bulgares résulte des témoignages historiques. L'an 1000, Vladimir est à Péréiaslaf de Bulgarie, sur le Don, au moment où les Polovtsis, sous la conduite de Volodar, font irruption à Kief. Mais quelle que fût l'utilité de ces rapports, ils n'étaient pas sans inconvénients pour l'Eglise de Russie.

Ce fut en Bulgarie que parut l'hérésie des Pauliciens (971), qui, rejetant les cérémonies et la hiérarchie de l'Église, refusaient également d'admettre les dogmes de la Trinité et de

[1] *Asseman. calend. ecclesiæ univ.*, t. III, p. 146. — *Nil. Doxopatr. apud Allat., de eccles. occid. et orient. consensu.*, t. I, p. 414-417.

[2] C'est ce qu'on peut conclure du catalogue des archevêques bulgares, imprimé dans Ducange (*Familiæ August. Byzant.*, cap. XXVIII).

[3] Tatistcheff, *Hist. Russe*, I, 38, II, 79.

la Rédemption [1]. Cette secte prit de rapides développements en Bulgarie sous le nom de Bogomiles, et ne tarda pas à se propager en Russie. En 1004, un moine eunuque, Adrien, chercha à en populariser les principes à Kief. Il protestait contre toute espèce de statuts ecclésiastiques et blamait ouvertement les évêques, les prêtres et les moines. Son influence parut assez dangereuse au métropolitain Léonce, pour qu'il jugeât nécessaire de déférer Adrien au jugement d'un concile et même de l'exclure de l'Église. Cette mesure étant restée infructueuse, Adrien fut mis en prison, où il ne tarda pas à se rétracter en abjurant ses erreurs [2].

Les institutions religieuses du mont Athos devaient également exercer une action plus ou moins puissante sur les premiers développements de l'Église russe. Les vertus ascétiques « de la sainte montagne » passaient aux yeux des chrétiens d'Orient pour le plus haut degré de la perfection chrétienne. Il était naturel que son renom de sainteté, que la tradition des austères vertus de ses monastères, dont le nombre était de cent quatre-vingts au xe siècle, se répandissent rapidement parmi les Russes. Aussi vit-on de bonne heure de nombreux pèlerins se diriger vers le mont Athos. Antipe, l'un d'eux, y embrassa la vie monastique, sous le nom d'Antoine. Il devait en outre arriver, au moment où les premiers rayons de la foi chrétienne commencèrent à luire sur la Russie, que les pieux ascètes d'Athos, inspirés par le désir d'affermir les principes évangéliques dans le cœur de leurs nouveaux frères, visitassent la contrée nouvellement acquise au christianisme. C'est ce que fit Moïse Ougrine qui, sous le

[1] *Euthym. Zigaben.* Πανοπλία δογματικὴ, τιτλ. κζ'-κατα Βογομιλῶν *Anna Komnen. in Alexiad.*, lib XIV, p. 450.

[2] Chroniq. de Nikon I, 112. — Livres hiérarch., I, 166. — Eugène, *Descript. de la basilique de Sainte-Sophie de Kief*, p. 65. — Philarète, *Histoire de l'Église russe*, I, 81.

règne de Boleslas (1030), subit en Pologne une assez longue servitude dans la maison d'une dame noble [1]. Une tradition conservée au mont Athos affirme même que les premiers princes chrétiens de Russie, Vladimir et Jaroslaf, y jetèrent les fondements d'un monastère, auquel fut réuni plus tard celui de saint Pantélémon. Quoique cette tradition ne repose sur aucun témoignage historique, il est positif qu'elle était accréditée en Russie dans le cours du xve siècle.

Quant aux autres Églises de l'Orient, celles d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, on comprend qu'il ne pouvait s'établir entre elles et la Russie des rapports aussi suivis que ceux qui l'unissaient au siége de Constantinople, soit en raison de leur éloignement, soit à cause de l'oppression que le mahométisme exerçait sur ces patriarcats. Une tradition conservée par les chroniques rapporte néanmoins qu'en l'année 1001, Vladimir envoya une députation à Jérusalem, en Egypte et dans d'autres contrées orthodoxes, « pour s'y enquérir de la magnificence du culte chrétien. » Une très-ancienne biographie de Théodose affirme que des voyageurs, arrivés de Jérusalem en Russie, l'emmenèrent avec eux, jeune encore, pour satisfaire au désir qu'il éprouvait de visiter les Lieux Saints. Peut-être ces étrangers cherchaient-ils à se soustraire aux persécutions qui sévissaient alors en Egypte, en Syrie et dans d'autres contrées de l'Orient, ou à recueillir les dons de la charité en faveur des Églises et des monastères, ravagés et dépouillés par les Musulmans. Une autre tradition de l'époque de Vladimir a conservé le souvenir des « quarante kalics » ou pèlerins en Terre-Sainte. Il est à présumer qu'à une époque où la croyance à la fin prochaine du monde était générale parmi les chrétiens de

[1] Vie de Moïse Ougrine dans la chronique du Patrologe de la bibliothèque de Sainte Sophie de Novgorod, XIV-XV. — Il est parlé d'Ougrine au livre du monachisme.

l'Orient, et entraînait une foule de pèlerins occidentaux vers la Palestine, il est probable, disons-nous, que les Russes ne restèrent pas en dehors de ce mouvement.

Quant aux premières relations que l'Église russe put avoir avec celle de Rome, les deux communions sont depuis trois siècles en désaccord. Les partisans de la papauté [1] ont avancé qu'à l'époque de Vladimir, les Russes avaient reçu l'Évangile de l'Occident et n'étaient par conséquent que des catholiques romains. L'Église russe, de son côté, a constamment affirmé sa filiation d'origine grecque. Ce problème historique nous semble mériter un examen spécial.

La prétention élevée par l'Église romaine s'appuie d'abord sur l'harmonie de croyances qui, à l'époque où la Russie adopta définitivement l'Évangile, existait entre les papes et les patriarches de Constantinople, Nicolas Chrysoverges, Sizène et leurs successeurs jusqu'à Michel Cérullaire. Mais sur quoi reposait cette harmonie ? Ces patriarches reconnaissaient-ils le pape comme le chef de l'Église, et à ce titre, se soumettaient-ils à sa suprématie ? Adoptaient-ils les innovations que Rome avait introduites dans le dogme et dans les rites de l'Église, innovations condamnées longtemps auparavant par le patriarche Photius ? Tenaient-ils Photius pour schismatique, justement excommunié par les papes ? On sait que, du moment où Byzance devint la capitale de l'empire, les chefs de l'Église, par un sentiment de déférence pour le

[1] Parmi eux : Papebroch, *Præfat. ad, Ephemeridas græco-moscas* (*in act. SS. Maii*, t. I). — Kulesz, *la Foi orthodoxe* (en polonais). — Kulczinsky, *Specimen Ecclesiae Ruthenicae, cum S. Sede Apostolicâ semper unitæ, Romæ*, 1733. — Stilting, *Dissertat. de fide et conversione Russorum* (*in Act. SS. Septembr.*, t. II). La même question est débattue d'une manière plus ou moins complète dans les ouvrages plus modernes de : Buttler, *Vies des Pères et des Martyrs*, juillet 24, Lille, 1834. — *Vicissitudes de l'Église catholique en Pologne et en Russie*, Paris, 1843. — Rohrbacher, *Histoire de l'Église catholique*, t. XIII, p. 238, Paris, 1844, etc.

siége épiscopal, décrétèrent dans le second concile général, en 381 : « que l'évêque de Constantinople aurait prérogative d'honneur sur l'évêque de Rome, parce que Byzance était devenue « la nouvelle Rome » (Can. 3). Il y a plus. Le quatrième concile œcuménique, en 451, après avoir fait observer « que c'était à juste titre que *les Pères avaient accordé* la suprématie à Rome, parce qu'elle était le siége de l'empire, » reconnaît « la même suprématie au Saint-Siége *de la nouvelle Rome* » (Can. 28). Enfin le 6e concile général, celui *in Trullo*, en 691, déclare de nouveau : « que le siége de Constantinople jouit de la même suprématie que celui de l'ancienne Rome, et, qu'en conséquence, il lui succède en autorité sur les affaires de l'Église » (Can. 36). Les papes, on le comprend, n'admirent pas l'autorité de ces conciles, parce que, émanation de l'Église universelle, ils affirmaient deux principes qui leur étaient hostiles : le premier, que la primauté de l'évêque de Rome n'était point le résultat de sa succession problématique à saint Pierre, proclamé arbitrairement prince des apôtres, mais qu'elle lui était *concédée par les Pères*, et spécialement parce que Rome était alors la capitale de l'empire ; la seconde, que *les mêmes prérogatives* appartenaient à l'évêque de Constantinople, et qu'ainsi le pape n'était point *le chef* de l'Église. On sait de plus que, dans le cours du VIe siècle, pour protester plus ouvertement encore contre les prétentions de Rome à la domination universelle de l'Église, les conciles d'Orient, ainsi que les empereurs, donnèrent au patriarche de Constantinople le droit de prendre le titre d'*œcuménique*, que le pape s'était déjà attribué [1]. Aussi les évêques de Rome ne voulurent-ils jamais reconnaître à ceux

[1] Les empereurs de Byzance se fondant sur ce que Constantinople était la première des villes de l'Empire, allèrent même jusqu'à nommer l'Église de Constantinople la *mère* de toutes les Églises. (*Justinian*, cod., lib. I, tit. II, lex. 24. — *Leon. et Const.*, *Eclog.*, tit. III.)

de Constantinople un droit qui devenait l'abrogation de leur suprématie, et invoquèrent-ils tous les moyens de forcer ces derniers à se désister d'un titre qu'ils prétendaient appartenir à eux seuls [1].

Il est donc incontestable que les patriarches Nicolas Chrysoverges, Sizène, Serge et leurs successeurs jusqu'à Michel Cérullaire, jouirent de tous les priviléges attribués à leurs siéges par les décisions des conciles et des empereurs, au même titre que les prédécesseurs de Photius, que Photius lui-même et que les patriarches qui occupèrent après lui le siége de Constantinople. La lettre du pape Léon IX lui-même à Michel Cérullaire (1049), par laquelle il accuse les patriarches de Constantinople d'être animés d'un esprit d'orgueil et de domination, fournit la preuve qu'à partir de Jean le Jeûneur, tous les successeurs de Michel avaient inscrit sur leurs actes le nom de patriarches universels [2]. Si les patriarches que nous avons nommés ont été revêtus, en dépit de tous les efforts des évêques de Rome, des mêmes priviléges que ces derniers, ont porté comme eux le titre d'œcuméniques, il est évident qu'ils ne leur étaient pas soumis et ne voyaient en eux rien moins que les chefs de l'Église.

Quelques détails le prouveraient d'ailleurs surabondamment. Sous les empereurs Basile et Constantin, un concile réuni à Constantinople mit un terme aux troubles qui, pendant quatre-vingt-dix ans, avaient agité le clergé d'Orient à l'occasion du quatrième mariage de l'empereur Léon le Philosophe. A la fin des séances du concile, les pères s'écrièrent :

[1] C'est ce qui résulte de la correspondance du pape Grégoire le Grand avec le patriarche de Constantinople, Jean le Jeûneur et l'empereur Maurice (Fleury, *Hist. ecclés.*, liv 36, ch. LII).

[2] ..... « *Ejus contagii macula sic adhæsisset (successoribus Johannis, Pat. Const.) ut nunc quoque se ipsos œcumenicos patriarchas et appellare et scribere non timerent.* » (Epist. I, c. 9).

« Longue vie à Nicolas Chrysoverges, saint patriarche *universel!* » — « Éternel souvenir à Ignace, à *Photius*, à Etienne, à Antoine..., patriarches *universels* [1] ! » — L'an 1001, Sizène, successeur de Nicolas Chrysoverges, publia « sur les mariages mixtes » une décision qui commence par ces mots : « Sizène, par la grâce de Dieu, archevêque de Constantinople, la nouvelle Rome, et patriarche œcuménique [2]... » On possède en outre, revêtue du nom de Sizène, la célèbre encyclique de Photius à toutes les Églises d'Orient, publiée de nouveau par ce patriarche pour garantir l'Église Orthodoxe des innovations romaines [3]. Serge, successeur de Sizène (999-1019), et parent de Photius, alla plus loin. Il écrivit au pape pour l'engager à rejeter toute nouvelle doctrine et spécialement pour protester contre la formule illégale ajoutée au symbole [4]. Le pape refusa : aussitôt fut convoqué à Constantinople un concile qui confirma les condamnations prononcées par Photius contre les Latins, et retrancha le nom du pape des dyptiques ecclésiastiques [5]. Le successeur de Serge, Ignace (1019-1025), de l'avis de l'empereur Basile,

[1] Ces acclamations (ἐνιφφωνήσεις σύνοδικαὶ) se trouvent dans Leunclaw (*Jus Græco-Rom.*, t. I, lib II, p. 108), et dans Baronius (*Annal. eccles. ad ann.* 995, *in* t. X, p. 885). Voir sur le concile lui-même un écrivain du XIe siècle, Cedrenus (t. II, p. 449. Bonn, 1839) et la réponse de Stilting qui a contesté l'authenticité même du concile (*De convers. et fide Russ.*, *n.* 55, p. 14).

[2] Leunclaw., *Jus. græco-roman.*, t. I, p. 197-203. — *Le Kormcha slave*, 2e part., liv. LI, p. 230-237.

[3] *Allatii de eccles. occid. et orient. perpetuo consensu.*, cap. VIII, n. 1, p. 606.

[4] Celle du *filioque*.

[5] Les partisans de Rome ont cherché à atténuer la portée de cet événement qu'ils ont même révoqué en doute. Mais il est attesté par le témoignage unanime des écrivains grecs, Nicétas de Nicée, un auteur anonyme, Joseph Briennius, etc. Melèce, métropol. d'Athènes, en parle clairement, κατὰ τὸν ἱστορικὸν μοναχὸν 'Επιφάνιον καὶ ἄλλους (Μελετίου ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία, t. II, 401, εν Βιέννῃ, 1783). Voir aussi Vostokof, *Descript. du musée Roumiantzoff*, p. 307, 733.

envoya une ambassade à Rome, pour demander au pape de reconnaître le patriarche de Constantinople comme le chef universel de l'Église d'Orient, ou, en d'autres termes, de confesser solennellement qu'il existait un autre primat égal à lui en dignité. Le pape, on le comprend, refusa comme l'avaient fait ses prédécesseurs [1]. Nous avons enfin, du patriarche Alexis (1025-1043), prédécesseur de Michel Cérullaire, plusieurs mandements ecclésiastiques, dont l'un commence par ces mots : « Alexis, par la grâce de Dieu, archevêque de Constantinople — la nouvelle Rome, et *patriarche universel*..... »

Sur quoi donc reposait cette prétendue harmonie, cette unité de vues des premiers patriarches avec les papes, au moment où la foi chrétienne prit définitivement racine en Russie? Sur deux circonstances seulement. En premier lieu : le témoignage de Pierre, patriarche d'Antioche, dans sa Lettre à Michel Cérullaire, de l'an 1054, où il déclare que, quarante ans auparavavant, se trouvant à Constantinople à l'époque du patriarcat de Serge, il avait entendu prononcer le nom du pape pendant le service liturgique, au même titre que celui des autres patriarches. — En second lieu : l'ambassade envoyée au pape par le patriarche Eustache, pour obtenir son assentiment à ce qu'il prit le titre d'*œcuménique* [2]. Mais le témoignage de Pierre d'Antioche établit simplement que, vers l'an 1009, le nom des papes se trouvait encore dans les dyptiques de Constantinople, et ne prouve pas qu'il n'en ait pas été retranché plus tard, sous le patriarcat même de Serge. Pierre lui-même ajoute : « J'ignore de quelle manière et pourquoi ce nom en a été retranché [3]. » Quand à l'ambas-

[1] Allatius (ouvrage cité, liv. II, c. 8). — Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. LIX, § 4.

[2] *Baronii, Annal. eccles. ad ann.* 1054. — Stilting, *Op. citat.*, n° 59-62. — Allat., *Oper. citat.*, lib. II, c. 9, n. 1. — Fleury, *Hist. eccles.*, liv. IX, § 13, tom. XIV, p. 622-626.

[3] « *Quomodo vero papæ commemoratio sublata sit et quânam de causâ ignoro.* » (Loc. cit.)

sade qu'Eustathe adressa au pape, elle reposait, nous l'avons remarqué, sur une pensée fort désagréable à ce dernier, dont le refus ne fut qu'une stérile protestation, puisque nous voyons le successeur d'Eustathe prendre, comme ses devanciers, le titre d'*œcuménique*. En général, si les patriarches de Byzance eurent encore quelques rapports éventuels avec les évêques de Rome, ils ne virent pas en eux les chefs de l'Église, ne se soumirent point à leurs décisions et rejetèrent, comme l'avait fait Photius, toutes leurs prétentions. Tout au plus peut-on dire que l'harmonie extérieure reparut quelquefois : l'unité intérieure en matière d'église et de foi avait disparu. Comment donc prétendre que Nicolas Chrysoverges, Sizène et Serge avaient originairement converti la Russie au rite ou au dogme de l'Église romaine ?

La prétention fondée sur les travaux apostoliques de l'évêque Bruno et de l'archevêque Boniface en Russie n'est pas mieux fondée. Voici comment un historien polonais [1], apologiste de Rome, parle du premier : « L'évêque saint Bruno ayant reçu en 985 la bénédiction du pape Jean XIV, traversa la Pologne, où il fut reçu avec la plus grande considération par le roi Boleslas, pour aller prêcher l'Évangile aux Prussiens. Mais, n'ayant pas obtenu de succès parmi eux, il se rendit en Russie, où ses travaux apostoliques durèrent environ douze ans et où il finit par subir le martyre avec ses dix-huit compagnons d'œuvre, le 6 des calendes de mars 1008. Tel est le témoignage de Ditmar, de Marianus... »

Ces assertions ne portent rien moins que le cachet de la vérité. Le défenseur de la papauté invoque l'autorité de Ditmar, qui offre en effet sur Bruno, lequel était de même âge que lui, son parent, son ami d'enfance, des renseignements dignes de foi, mais très-différents de ceux qu'on vient de lire.

[1] Kulesz, *la Foi orthodoxe* (en polonais), p. 47, édit. 1704.

Ditmar affirme d'abord que Bruno n'alla prendre la bénédiction papale [1] qu'après la mort de l'empereur Othon III (1002), et sous le règne de Henri II (1002-1024). Or, Bruno étant mort en 1008, pouvait-il prêcher l'Évangile en Russie, pendant un espace d'environ douze ans ?

Ditmar rapporte ensuite que Bruno, élevé à l'épiscopat, se distingua par d'austères vertus, se rendit en Pologne auprès de Boleslas, qui lui fit de riches présents qu'il partagea entre sa famille, les pauvres et l'Eglise, puis alla prêcher l'Évangile en Prusse ; mais que, n'y ayant obtenu aucun succès, il transporta son activité apostolique dans les contrées limitrophes de la Russie, où il ne tarda pas à être mis à mort avec ses dix-huit compagnons [2]. Une lettre de Bruno à l'empereur Henri II prouve que ce fut en Hongrie qu'il commença ses travaux. Il y passa une année sans résultat. De là, en 1006, il se rendit chez les Petchénègues, en traversant une partie de la Russie, déjà familiarisée avec l'Evangile. Vladimir le retint pendant un mois et chercha à le détourner d'un projet qui lui paraissait aussi dangereux que stérile. Bruno persista, passa cinq mois parmi les Petchénègues, convertit environ trente personnes, et négocia la paix entre eux et Vladimir, à qui il conseilla, à son retour en Russie, d'envoyer un de ses fils en ôtage chez ces peuples. Bruno retourna alors en Pologne avec le projet de passer en Prusse. Dans la lettre qui renferme ces détails, il n'est dit nulle part qu'il prêcha

[1] *Is vero, post mortem gloriosissimi imperatoris (Ottonis) regnante tunc secundo, Domini gratiâ, Henrico..... benedictionem cum licentiâ Domini Papæ episcopalem petiit.....* (Ditmar, *Chronic.*, lib. VI, *apud* Baron. *Annal. ecclesiast. ad annum* 1008, *in* t. XI, 30, 31. — L'année de la mort de Bruno est constatée par Marianus Scot, qui vivait au XI[e] siècle (*apud.* Baron, *loco citato*).

[2] *Tunc in confinio prædictæ regionis (Prussiæ) et Russiæ cum prædicaret, primo ab incolis prohibetur et plus evangelizans capitur, deindeque..... decollatur cum suis decem et octo* (*apud* Baron, *loc. cit.*).

le christianisme en Russie, ni qu'il engagea Vladimir à se soumettre à la juridiction du pape [1].

L'Eglise romaine, dans ses Vies des Saints, donne à Boniface le nom « d'apôtre des Russes. » Voici en quels termes s'exprime sur son compte le même panégyriste [2]:

« Un an après Bruno (986), Boniface, ayant pris la bénédiction du pape Jean XV, partit pour annoncer l'Évangile à la nation russe. Comme il prêchait Christ avec courage, non-seulement au peuple, mais au prince Vladimir, celui-ci lui dit: « Veux-tu que j'ajoute foi à tes paroles? Je vais faire allumer un brasier que tu traverseras. Si tu sors des flammes sans en être atteint, je suis prêt à faire ce que tu voudras. » Boniface traversa le brasier sans qu'un seul de ses vêtements ni même un cheveu de sa tête fussent brûlés. Frappé du prodige, le prince tomba à ses pieds et fut baptisé avec toute sa famille en 990. Comme une grande partie de ses sujets se rattachaient au rite grec qu'avaient adoptés leurs ancêtres convertis par Cyrille, Methodius et Olga, Vladimir lui-même donna la préférence à l'Église grecque, parce qu'il désirait avoir pour épouse la sœur des Césars de Constantinople. Saint Boniface y donna son assentiment. A la prière des envoyés de Vladimir, la princesse Anne ou Hélène, fille de l'empereur Roman, lui fut accordée. L'évêque Michel, à qui Vladimir conféra la métropolie de Kief, l'accompagna en Russie. Cependant le grand-duc avait formé le projet d'abandonner le pouvoir à son fils et de vivre dans la retraite auprès de saint Boniface; mais il voulait auparavant convertir à la foi chrétienne son peuple et ses frères. L'un de

[1] La lettre de Bruno, qui n'était connue que par une notice de Lappenberg sur la chronique de Ditmar (*monum. German.*, édit. Pertz), a été éditée, traduite en russe, par Hilferding sous ce titre : *Témoignage inédit d'un contemporain sur saint Vladimir et Boleslas le Brave* (Moscou, 1856).

[2] Kulesz, *la Foi orthodoxe*, p. 55-57 (en polonais).

ceux-ci refusa le baptême : il fut tué pendant l'absence de saint Boniface. Un autre frère, pour venger ce meurtre, fit saisir et décapiter le saint homme... C'était en 1008. »

Ce récit, comme le précédent, est une altération volontaire de la vérité. L'auteur s'appuie sur Pierre Damiens, qui vivait au XIe siècle et qui a retracé sommairement les actes de Boniface dans la vie de Romuald. Or, Pierre Damiens affirme :

1° Que Boniface, avant de se vouer à la carrière monastique, vécut assez longtemps à la cour de l'empereur Othon III (994-1002), auprès de qui, en qualité de parent, il était en grande faveur [1].

2° Qu'avant de demander la bénédiction du pape [2], il passa plusieurs années dans l'exercice des devoirs de sa vocation, et qu'il n'entreprit la conversion des Slaves païens *qu'après la mort* d'Adalbert, autre missionnaire, martyr en 997 [3]. Il est donc impossible que Boniface ait prêché l'Évangile en Russie en 986 et baptisé Vladimir en 990.

3° Pierre Damiens ne fait point mention du prince russe, qui se convertit à l'aspect d'un miracle, et les éditeurs de sa relation, moines romains du XVIIe siècle, reconnaissent eux-mêmes que ce ne put être Vladimir dejà chrétien, mais bien quelque chef d'une autre tribu scythe ou slave.

4° Le même écrivain ne dit pas que la plupart des sujets du prince converti par Boniface étaient attachés au rite grec, motif qui aurait déterminé le prince à solliciter la main d'une sœur des empereurs de Byzance, ni que Boniface con-

[1] ... *Regis fuerat consanguineus..., cum in capella regia moraretur..., etc.* (Damiani, *Vita Romualdi*, c. VIII, n. 40 *in Act. SS. Februar,* t. II, p. 112.)

[2] *Deinde jam monachus factus tanta se abstinentiæ frugalitate constrixit, ut... Cum vero post diuturnam eremeticæ conversationis vitam ad prædicandum jam ire disponeret, Romam primum pergere statuit* (*Ibid.*, n. 41, 42).

[3] ... *Post martyrium B. Adalberti* (*Ibid.* 44). Voir, sur la mort d'Adalbert, Baronius, *Annales ecclésiastiques*, année 997, t. X, p. 906.

sentit à l'adoption du culte grec par le chef slave. Ce sont là évidemment des emprunts faits à la vie de Vladimir pour y rattacher la relation que Pierre Damiens trace des travaux de Boniface.

5° Enfin, quant à la pensée qu'aurait eue Vladimir de céder le trône à son fils; quant au refus de deux de ses frères de se convertir; quant au meurtre de l'un des deux et à la vengeance exercée sur Boniface, l'histoire de Vladimir ne renferme rien de semblable. — Et dès lors, quel fut le prince converti par Boniface, après l'an 997? Ce ne fut ni Vladimir, ni aucun autre prince de la Russie proprement dite, dont Boniface ne fut point l'apôtre. S'il opéra la conversion d'un prince slave, ce ne put être que celle d'un chef des Rugiens, qui habitaient, sur les côtes de la mer Baltique, une province à laquelle on donnait improprement le nom de Russie [1]. La contrée qui fut le théâtre de l'activité apostolique de Boniface s'étendait entre l'Elbe, l'Eider et la Péna. C'était là qu'avant lui avait paru Adalbert. Les documents relatifs aux deux prétendus apôtres de la Russie, Bruno et Boniface, offrent d'ailleurs tant d'anomalies et d'incertitudes, que quelques auteurs ne voient dans l'un et l'autre, qu'un seul et même missionnaire, et admettent que Bruno, autrement dit Boniface, ne fit qu'effleurer les frontières de Russie, où il trouva la mort [2].

Une dernière preuve que l'on a invoquée en faveur de l'opinion, qu'à l'époque de Vladimir et de Jaroslaf, les Russes appartenaient à l'Église romaine, résulterait des alliances par voie de mariage que leurs princes contrac-

[1] Vid. *Des deutschen Reichs archiv. Specileg. eccles.* (1re partie, XVIe vol., p. 10, 14, 16, 18, 19). — Moroschkine, *Recherches historico-critiques*, p. 49, 50, 116.

[2] Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. LVIII, § 26. — Bruno, *alio nomine Bonifacius*, t. XIV, p. 69. — Rohrbacher, *Hist. de l'Église catholique*, t. XIII, 395.

tèrent avec les puissances qui avaient adopté la juridiction des papes. Ainsi, Sviatopolk, fils de Vladimir, épousa la fille du roi de Pologne, Boleslas Ier, laquelle eut pour chapelain l'évêque Reinbern, qui, dit-on, établit définitivement la foi chrétienne en Russie [1]. Jaroslaf eut pour épouse la fille du roi de Norvége, Oloph, nommée Indigerde, canonisée plus tard dans l'Église russe. Marie, sœur de Jaroslaf, fut mariée au roi de Pologne, Casimir (1043) ; l'une des filles de Jaroslaf, Anastasie, au roi de Hongrie, André Ier (1046-1060) ; la sœur de celle-ci, Élisabeth, au roi de Norvége, Harold IV (1045) ; enfin, la troisième fille de Jaroslaf, Anne, au roi de France, Henri Ier (1048-1060).

Faisons d'abord à cet égard une observation générale, c'est qu'en elles-mêmes les alliances de mariage ne peuvent fournir la preuve de l'unité des croyances que dans le cas où l'une des parties contractantes ne s'est pas vue dans la nécessité d'abdiquer sa foi, ou dans celui où l'une et l'autre n'ont pas pris l'engagement de rester fidèles à leurs convictions. Et dès lors est-il certain qu'aucune de ces deux alternatives ne se lia aux alliances matrimoniales des familles de Vladimir et de Jaroslaf avec les cours étrangères? Il est, au contraire, positif que Marie, sœur de Jaroslaf, mariée au roi de Pologne, Casimir, dut subir l'influence du clergé romain et fut même rebaptisée à Cracovie sous le nom de Dobrognéva [2], ce qui prouve au moins que le clergé romain lui-

[1] Naruszéwicz, *Histoire de la nation polonaise*, t. IV, 263; VII, 43. — Remarquons que Reinbern ne devint évêque qu'en l'an 1000 (*Ditmar. Chronik. apud Pertz*, t. V, p. 781). — Barthold, *Geschichte von Rügen und Pommern.*, p. 339. Hamburg, 1839. — Ce ne fut donc pas avant cette époque qu'il put arriver en Russie avec la princesse de Pologne.

[2] *Non solum ritum Græcorum, in quo educata fuit, Maria regina Poloniæ reliquit, sed de ritu catholicæ Romanæ ecclesiæ et ejus puritate sufficienter ab ecclesiasticis viris edocta, ritum Græcorum exorsum habens, sacro baptismatis fonte, deinde in ecclesiâ Cracoviensi, in supplementum eorum defec-*

même établissait déjà une différence entre les deux communions de l'Orient et de l'Occident. Si ce fait ne peut être révoqué en doute, il est plus que probable que les trois filles de Jaroslaf durent renoncer à leur foi. Il n'est pas à présumer que le clergé romain ait consenti à se départir pour elles de la règle adoptée. Nous voyons, d'ailleurs, le pape Nicolas II (1056), dans une lettre qu'il adresse à Anne, reine de France, louer cette princesse de la piété qui l'anime, du zèle qu'elle déploie pour les intérêts de l'Église. Il est donc hors de doute qu'elle s'était rattachée à l'Église de Rome. D'un autre côté, si Indigerde, fille du roi de Norvége et épouse de Jaroslaf, appartenait d'abord à cette même Église, il faut admettre qu'elle s'en sépara au moment de son mariage. Le métropolitain Hilarion, son contemporain, affirme positivement qu'avec son époux et ses enfants, cette princesse *gardait la vraie croyance*, héritage de saint Vladimir, et qu'elle avait adopté un nouveau nom, celui d'Irène [1]. Enfin la fille du roi de Pologne, Boleslas, mariée à Sviatopolk, resta sans doute attachée aux doctrines de l'Église romaine; car, si elle eût adopté la foi russe, qui régnait généralement à Kief, à quelle fin eut-elle gardé constamment à sa cour l'évêque catholique romain, Reinbern, quand la Russie elle-même avait déjà ses évêques et ses prêtres? On a affirmé gratuitement que cet évêque avait définitivement établi la foi romaine en Russie. On invoque pour le prouver le témoignage de Ditmar. Mais Ditmar dit simplement que Reinbern, emprisonné par ordre du grand duc Vladimir avec Sviatopolk et son épouse, que Reinbern, disons-nous, « rempli de zèle pour la gloire de Dieu, fit, en

tuum, qui per Ruthenorum presbyteros committuntur, abluta est.... Doprognievaque extunc vocitari cœpit. (Dlugossi, *Hist. polon.*, lib. III, *ad ann.* 1041, p. 218. — Karamsine, *Hist. de Russie*, II, p. 33.)

[1] Hilarion, *Réflex. sur les écrits des saints Pères*, II, p. 279

secret, ce qu'il ne pouvait faire ouvertement [1]. » Peut-être l'évêque parvint-il à convertir aux doctrines de Rome le prince qui partageait sa prison. Mais inférer des paroles de Ditmar que Reinbern, du fond de sa prison, propagea le christianisme en Russie, il y a là, on en conviendra, plus qu'une hypothèse arbitraire.

Une dernière série de témoignages empruntés soit aux chroniques nationales, soit aux écrivains catholiques de date postérieure, suffira pour élucider complétement la thèse à laquelle nous avons cru devoir rattacher les développements qui précèdent.

Parmi les plus anciennes chroniques russes, relation minutieuse de toutes les circonstances qui ont présidé à la conversion et au baptême de Vladimir par des pasteurs de l'Église grecque, la chronique de Nikon et les Livres hiérarchiques présentent les données suivantes :

Vladimir était encore païen, quand des missionnaires de diverses croyances se présentèrent à lui. Parmi eux se trouvaient des Allemands « envoyés par le pape. » Quand le grand-duc fut informé de la nature de leurs doctrines, il leur dit : « Retournez chez vous, nos ancêtres n'admettaient rien de pareil. » Un prêtre grec leur succéda ; il dit à Vladimir : « Nous avons appris que des missionnaires sont venus de Rome pour te convertir à leur foi ; mais cette foi est altérée : elle adopte l'hostie et vend le pardon des péchés contre la volonté de Dieu. » Enfin, quand Vladimir eut reçu le baptême, les pasteurs de l'Église grecque lui donnèrent des instructions détaillées sur la nature de la foi orthodoxe ; ils lui dirent : « N'accueille pas la doctrine des Latins : cette doctrine est falsifiée, » puis après lui avoir énuméré les in-

[1] *« In qua (custodia) pater venerabilis, quod in aperto fieri non potuit, in secreto studiosus in divinâ laude peregit. »* (*Chronic.*, lib. VII, n. 52, *apud Pertz*, t. III, p. 859.)

novations introduites par l'Église romaine, ils ajoutèrent : « Repousse son enseignement, dont Dieu te garde [1] ! »

Que résulte-t-il de ces données ? (et n'oublions pas qu'elles nous sont fournies par un écrivain du XIe siècle, lequel pouvait être exactement renseigné sur les événements qu'il retrace).

D'abord, que Vladimir, qui dès son enfance avait reçu de son aïeule Olga, baptisée à Constantinople, ses premières impressions évangéliques, était prévenu contre l'Église romaine, avant même de devenir chrétien.

En second lieu, que les pasteurs grecs qui lui conférèrent le baptême, non-seulement n'étaient pas en harmonie avec le pape, et ne pouvaient par conséquent rattacher le prince russe à l'Église de Rome, mais qu'ils prirent à tâche de lui inspirer de l'éloignement pour ses doctrines et de l'en détourner, comme étant *contraires à la vérité*. Vladimir toutefois rompit-il toute relation avec le pape ? Les chroniques de date postérieure répondent négativement. Ainsi, pendant que le prince se trouvait encore à Khorsoun après sa conversion, des missionnaires du pape se présentèrent à lui, portant avec eux des reliques des saints [2] ; mais on ne sait rien du résultat de cette entrevue. En 991, de nouveaux missionnaires furent accueillis par le grand-duc avec sympathie et distinction ; Vladimir envoya même une ambassade à Rome ; mais aussitôt que le patriarche de Constantinople fut instruit de cette circonstance, il lui adressa ainsi qu'au métropolitain Michel, un mandement par lequel il engagea l'un et l'autre à n'entamer aucun rapport avec le pape, à ne point se laisser entraîner aux erreurs des Latins, les avertissant que la foi romaine « n'était pas la vraie, » parce qu'elle enseignait une fausse doctrine sur le Saint-Esprit, qu'elle ordonnait de jeû-

[1] Coll. des chron. russ., I, 36, 37, 51, 52.
[2] Chroniq. de Nikon, I, 92. — Livres hiérarch., I, 135.

ner le samedi, qu'elle consacrait le pain sans levain et qu'elle regardait le pape comme impeccable, » etc. [1]. L'an 1000, Kief vit encore arriver dans ses murs des légats du pape, réunis à ceux des souverains des Tchèques et des Hongrois. On ignore dans quel but, dans celui peut-être de féliciter le grand-duc à l'occasion du mariage de son fils Sviatopolk avec la princesse, fille de Boleslas. Les chroniques nous apprennent enfin que Vladimir ayant chargé plusieurs grands de sa cour de parcourir les diverses contrées « pour en observer les coutumes, » des ambassadeurs furent aussi envoyés à Rome; mais cette députation n'avait rien moins qu'un but religieux.

Nous nous bornerons à citer sur la question les écrivains occidentaux :

1° Le moine Adhémar, contemporain de Vladimir : « Quelques jours après (l'arrivée des missionnaires romains), un évêque grec vint en Russie, en convertit les provinces centrales et y établit le rite grec [2]. »

2° Le pape Innocent III qui, en 1207, s'adresse au clergé russe tout entier et aux laïques : « Quoique jusqu'à présent vous restiez, comme des enfants étrangers, éloignés du sein de votre mère, nous cependant, que Dieu a chargé, malgré notre indignité, de la mission pastorale d'éclairer son peuple, guidé par nos sentiments paternels, nous ne pouvons laisser de travailler, par nos conseils et nos enseignements, à rétablir parmi vous les rapports qui lient les membres de l'Église à leur chef, afin qu'Ephrem retourne à Juda et Samarie à Jérusalem [3]... »

3° Les chroniqueurs et historiens polonais, à qui la

[1] Tatistchef, *Hist. de Russie*, II, p. 78, et obs. 195. — Chron. de Nikon, I, 104.

[2] Voir Naruszewicz, *Hist. de la nat. polon.*, t. IV, p. 263; VII, 43.

[3] *Hist. Russiæ monum.*, t. I, n° 3, § 3.

proximité de la Russie permettait de recueillir les données les plus positives. Toutes les particularités de la conversion de Vladimir et de son peuple abondent dans leurs écrits, qui sont en complète harmonie avec les chroniques nationales. Ils parlent avec plus ou moins de détails des missionnaires qui se présentèrent à Vladimir, des envoyés qu'il chargea d'explorer les diverses croyances, des conférences auxquelles il prit une part active après leur retour, et s'accordent à conclure que Vladimir adopta la foi de l'Eglise grecque [1].

Nous pourrions invoquer encore les relations de voyageurs et d'ambassadeurs dont les témoignages font autorité, Herberstein [2], Paul Job [3], Guanini [4] et autres écrivains, qui tous désignent la Grèce comme le berceau de l'Église russe. Il existe d'ailleurs une preuve en quelque sorte matérielle en faveur de la thèse que nous venons de discuter, c'est le Traité de l'Hostie que le second métropolitain de Russie, Léonce, dirigea contre l'Église latine [5].

C'était donc de la Grèce que la Russie avait reçu la connaissance de l'Évangile. Ce fut à elle aussi qu'elle emprunta ses premiers pasteurs. Il était naturel qu'ils fussent choisis et institués par le patriarche de Constantinople à une époque

[1] Dlugossi, *Histor. Polon* (lib. II, p. 109-112). — Cromer, *de rebus Polon.* (lib. III, p. 57, Varszaw., 1767). — Stryikowsky, *Kronik polsk.*, lib. IV, p. 132. — Bielsc., *Histor. Polon.*, lib. I, p. 37. Warsaaw, 1764. — Sarnic., *Annal. Pol.*, lib. VI, cap. II, *in* Dlugossi, *Histor. Polon.*, t. II, p. 1043. Même déclaration dans son Histoire et dans Matthieu Méchovite (*Chronic. Polon.*, lib. II, cap. III).

[2] *Rerum Moscovit. auctores varii*, p. 5 et 19, édit. Francof., 1600.

[3] Ambassade du grand-duc Basile Ivanovitch au pape Clément VII, à la fin du t. I de la Bibliothèque des écrivains étrangers, sur la Russie, p. 41. Saint-Pétersbourg, 1836.

[4] *Guagnini Sarmatiæ Europeæ descriptio*, p. 87. Spiræ, 1581. — *De Russorum Moscovitarum et Tartarorum religione, sacrificiis et cæt. ex diversis scriptoribus*, p. 225. Spiræ, 1582.

[5] Voir le livre des Travaux littéraires.

où l'Église s'élevait à peine sur ses premiers fondements. Il ne pouvait même en être autrement. Mais quand l'Église russe eut achevé l'œuvre de sa première organisation, qu'elle eut sa vie propre, sa hiérarchie, ses temples, ses monastères, une question devait surgir dans son sein : quelle attitude devait-elle prendre en face des autres communions? Devait-elle rester une simple métropolie du patriarcat de Constantinople, comme celles qui existaient aux frontières de l'empire grec, et que les canons des premiers conciles d'une part, la puissance des empereurs de l'autre retenaient sous sa juridiction, — ou devenir une Église affirmant son autonomie, personnifiée dans la nation, ayant son propre gouvernement, indépendant à la fois des patriarches et des empereurs? Le grand-duc Jaroslaf voulut résoudre la question dans ce dernier sens. A la mort du métropolitain Théopempte, il invita le synode des évêques à élire et à instituer son successeur, sans le concours du patriarche. La tentative était légitime, peut-être, mais prématurée. L'Église russe était encore si nouvelle, si dépourvue des conditions nécessaires à son indépendance, qu'elle ne pouvait se passer du concours de celle de Constantinople ni de la sollicitude de son chef. Aussi, après la mort de Jaroslaf, en vint-on peu à peu à regarder l'Église russe comme une simple vassale du siége de Byzance. Le conclave patriarcal élut et institua les métropolitains russes sans aucune participation des grands-ducs ni du clergé. Tous furent grecs, à l'exception d'Ephrem.

C'était du patriarche que le métropolitain tenait son pouvoir spirituel. Il était donc avec lui dans un rapport de subordination immédiate et dans l'obligation de lui soumettre toutes les affaires de quelque importance [1]. Dès lors, si le patriarche le jugeait convenable, le métropolitain avait à se

[1] Lequien, *Oriens christianus*, p. 113, 114.

rendre à Constantinople, où il assistait aux travaux du conclave. Quel rang lui était assigné parmi ceux de ses collègues qui dépendaient comme lui du siége patriarcal, c'est ce qu'il est difficile de déterminer. Il est à croire qu'en raison de son origine, l'une des plus récentes, il devait céder la primauté aux plus anciens.

L'harmonie qui régnait entre les deux Églises ne pouvait que cimenter les rapports mutuels des deux pays. Des Grecs vinrent en Russie, les uns à la suite des métropolitains, d'autres en pèlerinage. Il y en eut qui s'y établirent avec leurs familles pour enseigner aux Russes le chant religieux. On en vit même y devenir évêques. Les Russes, à leur tour, visitaient Constantinople, se formaient dans les monastères grecs aux pratiques de la vie ascétique (tel fut Ephrem), y transcrivaient ou traduisaient des livres d'édification, en rapportaient de saintes Images ou des ornements d'Eglise. Théodose de la Petchéra y envoya un de ses moines, pour y étudier la règle de Théodore Studite. Des alliances de mariage, contractées entre les deux cours, contribuèrent en outre à rendre plus intimes les liens religieux qui unissaient la Russie à la Grèce.

Quant aux Églises d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, celle de Russie n'eut point avec elles de rapports particuliers pendant le douzième siècle. Tout au plus quelques pèlerins russes visitèrent-ils les Lieux Saints. Mais ses relations avec l'Église de Bulgarie devinrent plus fréquentes. La Russie en reçut de nombreux manuscrits en langue slave sur des matières ecclésiastiques, et ouvrit ses monastères à quelques moines bulgares. Ce fut de cette contrée probablement que vint en Russie, vers 1123, l'hérésiarque Démétrius qui paraît avoir appartenu à la secte des Bogomiles, laquelle était nombreuse en Bulgarie, et dont il professait les principes. Démétrius eut du reste peu de succès. Le métro-

politain Nicétas, d'accord avec le grand-duc, prit des mesures pour paralyser les progrès de l'hérésie, et finit par en incarcérer l'auteur dans sa ville métropolitaine de Sinéletz [1].

Quelques démêlés politiques provoquèrent de nouveaux rapports avec l'évêque de Rome. Le grand-duc Isiaslaf, chassé de Kief par ses frères, réclama en 1073 l'appui de Boleslas. Le roi de Pologne s'empara des riches trésors confiés à sa protection, mais ne fournit aucun secours. Isiaslaf recourut à l'empereur d'Allemagne, Henri IV, qui ne lui fut d'aucune utilité. Alors il envoya son fils à Rome. Celui-ci se plaignit vivement au pape Grégoire VII de la conduite déloyale du roi de Pologne, et promit, dit-on, au nom de son père et personnellement, de se soumettre à la juridiction du Saint-Siége, si le pape, en vertu du pouvoir de saint Pierre, l'investissait lui-même du sceptre de Russie. Grégoire VII adressa immédiatement deux lettres, l'une au roi de Pologne, à qui il enjoignit de restituer les trésors qu'il gardait en sa possession : l'autre à Isiaslaf lui-même et à la grande-duchesse. Le pape leur écrivait : « Nous avons agréé la prière et les promesses de votre fils, qui nous ont paru justes, parce qu'elles sont sincères comme venant de vous, et lui avons confié les rênes de votre empire au nom de saint Pierre, avec l'intention et le désir que le bienheureux apôtre, par son intervention devant Dieu, vous prenne sous sa garde, vous, votre empire et tous vos biens, et vous aide, jusqu'à la fin de votre vie, à gouverner vos peuples en paix, avec honneur et avec gloire. » Le pape offrait son appui au prince en toutes circonstances, parlait des légats qu'il envoyait auprès de lui pour lui expliquer la portée de sa lettre et lui donner tous les détails qu'elle ne renfermait pas, priait le

[1] Tatistcheff, *Musée Roumiantzof*, II, 228. — Chronique de Nikon, II, 56. — Roudneff, *des Schismes et Hérésies dans l'Église russe*, 28-39. Moscou, 1836.

prince de les accueillir favorablement et d'agréer tout ce qu'il lui dirait ou qu'il jugerait bon d'établir au nom du siége apostolique [1].

Quelle valeur faut-il attribuer à la lettre du pape ? Isiaslaf était fondé, sans doute, à envoyer son fils à Rome pour se plaindre du roi de Pologne, qui professait le catholicisme, et pour prier le pape d'user de son pouvoir spirituel, afin d'obtenir la restitution des trésors que Boleslas retenait injustement. Mais comment le grand-duc, pour recouvrer son trône, pouvait-il recourir à l'évêque de Rome, n'ignorant pas que sa parole n'avait aucune autorité en Russie, et que ni le peuple ni les princes n'étaient disposés à y obtempérer? Comment Isiaslaf, qui, deux fois, avait porté la couronne grand-ducale et qui avait des droits incontestables au trône de Kief, pouvait-il le réclamer, non pour lui-même, mais pour son fils, sachant bien que cette substitution fût devenue un obstacle insurmontable à la réalisation de son but, eu égard aux conventions qui existaient alors entre les princes? Hildebrand avait-il pesé suffisamment les plaintes du jeune prince? ne lui avait-il pas révélé toute sa pensée? ne voulait-il pas simplement profiter d'une occasion favorable pour faire du prince russe le docile instrument de ses projets de domination sur l'Église? Quoi qu'il en soit, sans rejeter l'authenticité de la lettre de Grégoire VII, il faut ajouter qu'elle n'aboutit à aucun résultat. Sviatoslaf, frère d'Isiaslaf, qui occupait le trône, mourut en 1076, et Isiaslaf lui-même, du consentement de son frère Vsévolod, entra sans obstacle à Kief, où il reprit possession de la couronne. Telle fut l'issue des négociations avec le Saint-Siége [2]. Les circonstances que nous venons de rapporter motivèrent sans

[1] Les lettres du pape à Isiaslaf et au roi de Pologne sont consignées dans l'*Histoire des documents de Russie*, I, n[os] 1 et 2.

[2] Chroniq. russes, I, 85. — Karamzine, II, 84.

doute la « Discussion avec les Latins, » du métropolitain George.

Nous mentionnerons encore une autre députation, que le pape au plutôt l'antipape Clément III envoya près du métropolitain Jean II. Elle avait pour but de provoquer la fusion des Églises d'Orient et d'Occident. Le pape rendait justice à la foi orthodoxe et envoyait un évêque, chargé d'ouvrir des conférences sous les auspices du métropolitain. Celui-ci se montra disposé à répondre aux intentions du pape, mais en l'engageant à renoncer aux aberrations de l'Église romaine, et fut d'avis de s'en remettre à la décision du patriarche de Constantinople, assisté de ses métropolitains. On ignore si cette tentative eut quelque résultat.

Il est à présumer qu'à l'époque de Vladimir Monomaque, les papes firent de nouveaux efforts pour se concilier les dispositions favorables des princes de Russie. A quoi attribuer, en effet, le désir que Vladimir manifesta au métropolitain Nicéphore, d'être instruit des raisons qui séparaient l'Église Orthodoxe de l'Église romaine? Sur quoi motiver la réponse de Nicéphore lui-même, qui, après avoir exposé au prince les erreurs de Rome, lui disait : « Veuille, mon prince, relire cette lettre, non pas une ou deux fois, mais avec persévérance; médite toi-même et fais méditer à tes fils cet écrit? » Comment faut-il comprendre ces paroles d'une seconde lettre au même prince · « D'une part, je vois en toi, par la grâce de Dieu, un disciple et un ferme soutien de la foi orthodoxe: de l'autre, une âme remplie de zèle pour Dieu jusqu'à ce jour; et je le prie de te maintenir tel à toujours, *afin que tu ne laisses pas pénétrer le loup dans la bergerie de Christ, ni planter des épines dans la vigne du Seigneur*, mais que tu gardes les antiques traditions de tes ancêtres. » Quel danger pouvait menacer l'Église, sinon les intrigues des papes et de leurs adhérents? Enfin, pourquoi le même Nicé-

phore crut-il nécessaire d'adresser aux autres princes de Russie des mandements dans lesquels il dévoilait à leurs yeux les erreurs de Rome, et qu'il terminait en écrivant : « Voilà pourquoi la sainte Église œcuménique n'a point de communion avec l'Eglise latine, qu'elle a retranchée de son sein comme un membre gangrené et qu'elle repousse ; nous, chrétiens orthodoxes, nous ne devons ni manger, ni boire, ni fraterniser avec les Latins. »

L'Eglise n'en avait pas moins des sentiments de tolérance pour les partisans de Rome, et notamment pour les Varaigues et les Polonais qui se trouvaient en Russie. Théodose de la Petchéra, dans sa lettre bien connue sur la foi varaigue, adressée au grand-duc Isiaslaf, écrivait : « Notre terre est infectée des semences d'une foi altérée : partout se trouvent des Varaigues ; c'est un danger pour les chrétiens orthodoxes, qui habitent les mêmes lieux. Celui qui repoussera leurs erreurs et gardera la vraie foi, se réjouira un jour à la droite de Dieu. » Mais il disait au prince : « Sois clément, non-seulement pour tes sujets chrétiens, mais encore pour les étrangers. Si tu vois quelqu'un souffrir de dénûment, de faim ou d'infortune, *fût-il Latin*, ne lui refuse point ton appui, mais adoucis ses maux, selon ton pouvoir. » Il ajoutait : « Si tu remarques que les hétérodoxes contestent avec les croyants et cherchent perfidement à les détacher de la vraie foi, viens en aide à tes frères et tu sauveras la brebis des morsures du lion. » Il résulte de ces citations que les partisans de l'Église romaine pouvaient librement professer leur foi, et que la polémique avec les orthodoxes ne leur était pas étrangère ; mais aussi que les Russes, de leur côté, n'éprouvaient que de l'éloignement pour le catholicisme romain, n'y voyaient pas l'expression de la vraie foi, ne reconnaissaient pas la suprématie du pape, comme ont pris à tâche de le démontrer les zélateurs de la papauté. Théodose de la

Petchéra et les métropolitains George, Jean II et Nicéphore, dans des lettres qui sont restées célèbres, exposèrent et réfutèrent les erreurs dans lesquelles était tombée l'Église d'Occident, la déclarèrent déchue de l'orthodoxie, appelèrent leurs troupeaux à repousser ses enseignements; à ne point assister à son culte; à ne point conclure avec ses membres d'alliances matrimoniales; à éviter avec eux toute espèce de rapport, et, en général, à ne s'asseoir à la même table qu'eux que pour l'amour de Christ. Ce n'étaient pas là, on le voit, des mesures de conciliation. On a voulu les trouver dans les mariages contractés par les princes avec la cour de Pologne, de Hongrie et d'autres puissances attachées au catholicisme. Mais le métropolitain Jean II blâmait hautement de telles alliances, déclarant qu'il était inconvenant à des princes orthodoxes de consentir au mariage de leurs filles dans des pays où l'on consacrait l'hostie, et que le mariage n'était légitime qu'entre orthodoxes. Enfin la conversion de Simon le Varaigue prouve toute la distance qui séparait les deux Églises. Né et élevé dans le sein de l'Église romaine, il se rendit à Kief, et fut instruit par Théodose dans la foi orthodoxe, qu'il adopta avec ses prêtres et ses gardes au nombre de 3,000 hommes.

Les Arméniens et les Juifs, déjà nombreux en Russie, y jouissaient d'une tolérance qui, pourtant, ne résultait pas de l'opinion favorable que l'on y avait de leurs croyances. On lit dans la vie d'Agapète, qui exerçait gratuitement l'art de guérir au monastère de la Petchéra, qu'il y avait à Kief, vers la fin du XIe siècle, un médecin renommé, « arménien d'origine et de foi; » que, jaloux de la gloire d'Agapète, qui opérait des guérisons miraculeuses, il fit porter au moine, par ses coreligionnaires, certaines plantes réputées vénéneuses. Puis il se rendit à la cellule d'Agapète, qui lui offrit de partager avec lui son chétif repas. L'Arménien lui dit :

« Mon père, nous avons pendant ce mois quatre jours de jeûne, et celui-ci en est un. » — « Mais qui es-tu et quelle est ta foi ? » lui dit alors Agapète. — « Eh quoi ! ne sais-tu pas que je suis Arménien ? » — « Comment as-tu osé pénétrer dans ma cellule, la souiller de ta présence et toucher la main d'un pauvre pécheur ! Sors d'ici, infidèle, toi qui fais le mal ! » — Agapète mourut trois mois après, comme il l'avait prédit à l'Arménien. Frappé de cette circonstance, ce dernier vint heurter à la porte du monastère et dit à l'hégoumène : « Désormais je veux être moine ; j'abjure la foi arménienne, et je crois véritablement au Seigneur Jésus-Christ. » — Il revêtit, en effet, l'habit monastique qu'il garda jusqu'à sa mort [1].

Il se trouvait à Kief, à l'époque de Sviatopolk et de Vladimir Monomaque, un assez grand nombre de juifs. Un quartier particulier leur était assigné. Nestor nous apprend que le révérend Théodose avait l'habitude de les visiter assez souvent de nuit, leur annonçait l'Évangile, leur reprochait leur incrédulité, les appelait impies et renégats et ne craignait pas d'affronter la mort en confessant devant eux le nom de Christ [2].

En général, et quelle que fût la nationalité ou la croyance, l'Église savait faire la part de la liberté religieuse. Théodose écrivait au grand-duc Isiaslaf : « Si tu vois quelqu'un en proie à l'infortune, qu'il soit juif, sectaire, bulgare, hérétique ou latin, sois clément pour tous et charitable envers chacun. » Mais l'Église n'en affirmait pas moins la foi orthodoxe comme la seule vraie, la seule propre à conduire au salut. On lit dans la Lettre de Théodose : « Il n'est pas d'autre foi meilleure que la nôtre, la seule pure et sainte, car elle est

[1] Polycarpe, *Légende du rév. Agapète* (dans le Patrologe de la Petchéra).
[2] Chron. russes, II, 4, 10. — Vie de Théodose (dans le Patrologe de la Petchéra).

la foi orthodoxe. Ceux qui la professent peuvent être affranchis du péché, éviter les peines éternelles, devenir participants de la vie céleste et partager la joie des saints. Mais, ajoute-t-il avec un dogmatisme trop exclusif, celui qui vit d'une autre foi, latine, arménienne ou musulmane, ne verra point la vie éternelle et n'aura aucune part avec les saints. »

Au XIIe et au XIIIe siècles, la papauté renouvela avec une sorte d'obstination les efforts qu'elle avait déjà faits pour convertir à son dogme l'Église de Russie.

Ces tentatives avaient eu peu de suite et peu de portée jusqu'au milieu du XIIe siècle. Une tradition rapporte que, vers 1155, Bernard, abbé de Clairvaux, avait dû entreprendre une mission en Russie. Afin de stimuler son zèle, Matthieu, évêque de Cracovie (1143-1166), lui avait écrit « que les Russes étaient nombreux comme les étoiles; qu'ils s'appelaient chrétiens, mais qu'en réalité ils rejetaient Jésus-Christ, et que si le pieux abbé parvenait à ramener à l'Évangile ces populations incultes et grossières, son nom serait entouré d'une gloire plus éclatante que ceux d'Orphée et d'Amphion, dont la lyre harmonieuse avait adouci les cœurs farouches des habitants des montagnes [1]. » On ignore si la mission eut réellement lieu. Une chronique de 1169 dit simplement que cette année il arriva « des envoyés du pape romain, » sans donner d'autres détails.

Vers 1186, parut en Livonie un nouveau missionnaire, d'origine allemande, Meingard. Il sollicita du prince de Polotzk, Vladimir, l'autorisation de travailler à la conversion des Tchoudes, et ses travaux furent couronnés de succès. Il

[1] Un extrait de cette lettre se lit dans Karamsine III, note 112. Saint Bernard ne fut que désigné pour la mission dont il s'agit : on le voit par le titre même de l'écrit : « *Matthæi Cracoviensis episcopi, epistola ad abbatem Clarevallensem de suscipiendâ Ruthenorum conversione.* »

baptisa un grand nombre de païens, les uns de gré, les autres de force, construisit le temple d'Excull (non loin de Riga), et fut à la fois missionnaire et guerrier. Telle fut l'origine de l'influence que l'Église de Rome exerça sur ces contrées.

En 1188, la Gallicie tomba sous la domination d'André, fils du roi de Hongrie. Ce prince gouverna d'abord avec sagesse et modération; mais dès l'année suivante, les Hongrois devinrent oppresseurs et ménagèrent si peu la foi des vaincus, qu'ils convertirent les Églises Orthodoxes en écuries pour leurs chevaux. Les Galliciens ne tardèrent pas à secouer un joug odieux et réussirent à expulser le jeune prince.

Mais au commencement du XIII[e] siècle, Rome redoubla ses agressions contre la foi qui régnait en Russie, et, il faut le dire, non sans succès. La Livonie fut avant tout le théâtre de sa propagande. Les successeurs de Meingard, revêtus du titre d'évêques, y construisirent la première Église catholique romaine et résolurent de poursuivre leur œuvre avec un redoublement d'énergie. Le troisième d'entre eux, Albert, fonda en 1200 la ville de Riga, et, l'année suivante, l'ordre des Porte-glaives, dans le but, non-seulement de propager la foi chrétienne au sein des populations encore païennes, mais de les soustraire à l'influence de la Russie, pour les soumettre à sa propre domination. Le pape avait solennellement promis le pardon des péchés à quiconque prendrait part à cette nouvelle croisade, qui devait aboutir à rattacher la Livonie à son pouvoir spirituel. On vit bientôt des multitudes d'Allemands, de Danois et de Suédois grossir les rangs des Porte-glaives et contribuer à leurs succès. Les princes de Polotzk et de Novgorod essayèrent en vain de résister à leurs armes. Persuasion ou violence, l'Ordre impatronisa la foi romaine dans la plus grande partie de la Livonie, construisit des temples, fonda des monastères, institua des diocèses. La

lutte fut vive. En 1221 les Russes ruinèrent ces Églises, dévastèrent ces monastères; les Livoniens eux-mêmes abjurèrent solennellement le papisme et voulurent revenir à la foi de leurs pères (1222). Mais les chevaliers rétablirent leur supériorité, repoussèrent les Russes et les Livoniens, couvrirent le pays de leurs forteresses et y jetèrent les bases d'une domination durable [1]. Les papes, de leur côté, ne négligèrent aucun moyen de consolider leur suprématie dans ces contrées. On le voit par les nombreux documents qu'ils consacrent soit à conférer à l'Ordre divers priviléges, soit à prendre sous la protection de saint Pierre les nouveaux convertis. Ils nomment des prédicateurs en Livonie; ils appuient de leur patronage les pèlerins qui vont combattre pour la défense « de la Sainte-Terre récemment acquise; » ils adressent des éloges à ceux qui ont montré de l'empressement à prendre part à la croisade contre les païens de Livonie; ils envoient dans ce pays des évêques et des légats, etc., etc. [2].

Constantinople succomba en 1204 sous les armes des croisés. Le meurtre et le pillage souillèrent la capitale des empereurs grecs. Les Latins y établirent un nouveau monarque et le pape s'empressa d'y envoyer un patriarche, pendant que les chrétiens orthodoxes gagnaient en haillons les frontières de la Thrace. Regardant déjà la Grèce entière comme une conquête assurée à son triomphe, l'évêque de Rome tourna son attention sur la Russie et députa la même année un légat au plus puissant des princes russes, Roman de Gallicie. Le légat s'efforça d'abord de prouver au prince la supériorité du dogme romain : mais, rencontrant de sa part une vive réfutation, il crut mieux faire en flattant son

[1] Karamsine III, 141, 186, 195.

[2] L'histoire des monuments de Russie, t. I, nº 4 et suivants, renferme jusqu'à 40 lettres des papes sur les affaires de Livonie, écrites entre 1216 et 1240.

ambition, et lui dit que, s'il adoptait la foi romaine, le pape le ferait roi d'un vaste empire, conquis par le glaive de saint Pierre. Alors Roman, tirant son épée et la montrant au légat :

« Le glaive de saint Pierre, que les papes prétendent posséder, ressemble-t-il à celui-là ? S'il en est ainsi, ils peuvent prendre des villes et les donner à autrui. Mais cela est contraire à la parole de Dieu ; car le Seigneur ordonna à Pierre de remettre son épée dans le fourreau. Mais moi, j'ai une épée que Dieu m'a donnée, et aussi longtemps qu'elle sera dans ma main, je n'ai nul besoin d'acheter des villes autrement que par le sang, à l'exemple de mes pères et de mes ancêtres, qui ont reculé les bornes de la terre de Russie [1]. » L'envoi du légat n'eut d'autre résultat que celui d'ajouter à la répulsion générale qui animait les Grecs et les Russes contre les Latins, dont la main sacrilége venait d'allumer l'incendie de Constantinople. En 1203, Roman marcha contre la Pologne, jura non-seulement d'en ravager les villes, mais d'y anéantir même la foi romaine, et la mort seule put l'empêcher de mettre sa menace à exécution [1].

Quatre ans après (1207), encore tout à l'illusion d'orgueil qu'il avait puisée dans la prise de Constantinople, le pape envoie en Russie une nouvelle ambassade : ce n'est plus à un prince en particulier qu'il s'adresse, c'est aux chefs de l'Église, au clergé, à la nation toute entière. Le pape écrit :

« Quoique vous restiez jusqu'à ce jour éloignés du sein maternel, comme des enfants étrangers, nous cependant, obéissant à la mission apostolique que Dieu nous a confiée malgré notre indignité, celle d'éclairer le monde, nous ne

[1] Tatistchef, III, 344. — Biblioth. russe, 300, 301.

[2] *Minaturque, se non solum Poloniæ regnum vastaturum sed et paginam divinam Latinorum exterminaturum.* « Dlugossi, *Hist. polon.*, lib, VI, t. I, p. 596.

pouvons étouffer en nous nos sentiments paternels, et ne pas chercher, par nos salutaires conseils et nos instructions, à vous rattacher à votre chef, afin qu'Ephrem retourne à Juda et Samarie à Jérusalem! Oh! si vous vouliez ouvrir les yeux à la vérité, et sortant de vos ténèbres, rentrer dans le droit chemin, en vous montrant dociles aux instructions de celui que notre Sauveur a institué chef et pasteur de toute l'Église!... » Le pape ajoute ensuite que saint Pierre est le chef suprême de l'Église, que les papes sont ses successeurs, et que hors de l'Église romaine il n'y a point de salut, puis il continue :

« Aujourd'hui l'empire grec et presque toute l'Église sont soumis au siége apostolique dont ils reçoivent humblement la loi. — Est-il naturel que la partie (l'Église russe) diffère du tout et s'en sépare?... C'est pourquoi, frères bien-aimés, qui êtes le troupeau de notre affection! afin de vous préserver des maux temporels et éternels, nous vous envoyons notre cher fils, l'illustre cardinal-prêtre Vitalis, afin qu'il ramène la fille à sa mère, et nous vous prions de l'accueillir comme légat du siége apostolique et comme nous-même, en vous soumettant volontairement à ses salutaires conseils et à ses remontrances [1]. » L'appel du pape resta sans effet.

Au sud-ouest de la Russie, les circonstances furent momentanément favorables aux tentatives des papes. La Gallicie retomba en 1214 sous le joug des Hongrois, et le roi André, la même année, écrivait au pape : « Je porte à la connaissance de votre Sainteté, que les boyars et le peuple de Gallicie qui nous sont soumis, la prient humblement de leur donner pour roi notre fils Kolomna, promettant de rester constamment soumis à l'Église romaine, à la seule condition qu'il leur soit permis de conserver les pratiques de

[1] Hist. russ. monument., I, n° 3.

leur culte. Mais pour prévenir les changements que le temps pourrait apporter à cette résolution si favorable aux intérêts du Saint-Siége et aux nôtres, —plus d'un motif les rend possibles — nous prions votre Sainteté de nous envoyer immédiatement son légat, et d'enjoindre à l'archevêque de Grane, après lui avoir conféré les pouvoirs apostoliques, de sacrer roi notre fils et de recevoir de lui la promesse inviolable de rester constamment soumis à l'Église romaine [1]. » Le pape ne perdit pas un instant. Kolomna fut sacré roi par l'archevêque; des prêtres latins arrivèrent en Gallicie; l'évêque orthodoxe et son clergé furent expulsés de la ville; des persécutions éclatèrent contre les partisans de l'Église grecque, et les temples furent transformés en chapelles catholiques. Le vaillant prince de Novgorod, Mstislaf, vola au secours de ses coreligionnaires, chassa (1220) les Hongrois de la Gallicie, et y rétablit les droits de l'Église grecque ; mais il commit la faute de marier sa fille à un autre fils du roi de Hongrie, en lui donnant en dot la province de Gallicie, sauf quelques villes. Mstislaf mourut en 1228; le roi de Hongrie s'appropria la Gallicie, et deux ans plus tard le pape y institua un archevêché qu'il transporta à Lwof ou Lemberg, en 1232 [2].

Lorsqu'en 1227, les habitants de Pskof, par l'intervention de l'évêque de Modène, légat du pape en Livonie, eurent conclu la paix avec les chevaliers de cet Ordre, le pape Honorius III écrivait à tous les princes russes :

« Nous nous réjouissons au Seigneur d'apprendre que vous avez envoyé des ambassadeurs à notre bien-aimé frère, l'évêque de Modène, légat du siége apostolique, pour le prier humblement de visiter vos contrées. Puisque vous paraissez

[1] Rainald, *Annal. ecclesias.*, t. XIII, p. 236.

[2] Chroniq. russ. II, 162, 166-175. — Chodykiéwicz, *De rebus gestis in provinciâ Russiæ ordinis prædicatorum*. p. 255, Berditchef, 1780. — *Hist. russ. monum.*, I, n° 37.

disposés à adopter la vraie foi et à renoncer aux erreurs dans lesquelles vous êtes tombés, faute d'une direction salutaire, et pour lesquelles Dieu vous a si souvent frappés dans sa colère et vous frappera encore, si vous ne rentrez au chemin de la vérité..., pour ce motif, désirant savoir de vous-mêmes, si en effet votre intention est d'avoir parmi vous un légat de l'Église apostolique, pour présider à l'établissement de la foi catholique, hors de laquelle il n'y a point de salut, nous vous prions de nous faire connaître par vos lettres et ambassadeurs quelle est votre détermination sincère. En attendant, vivez en paix avec les chrétiens de Livonie et d'Esthonie, et ne les empêchez point de propager la foi chrétienne [1]. »

Quel jugement porter sur ce document? Le pape s'adresse à tous les princes de Russie, en déclarant que leurs députés ont sollicité la présence du légat. Les seuls députés de Pskof et, si nous en croyons une chronique livonienne, ceux de Novgorod, s'étaient rendus auprès du légat, et cela uniquement pour travailler à la conclusion de la paix avec l'Ordre de Livonie. Les autres princes n'avaient envoyé aucun député à Riga, ni par conséquent invité le légat à visiter la Russie [2]. D'ailleurs, si les princes russes avaient eu réellement l'intention de se soumettre au pape, ils se fussent empressés de répondre à son appel et d'accueillir les prêtres qu'il leur eût envoyés. Or, ni dans les chroniques russes, ni dans celles de l'Occident, il n'est fait aucune mention d'une pareille mesure.

Il existe une autre lettre adressée en 1231 par le pape Grégoire IX au grand-duc Georges, fils de Vsévolod. Le pontife exhorte d'abord le prince à s'attacher à Jésus-Christ, à observer fidèlement sa loi immuable : il dit quelques mots

[1] *Hist. russ. monum.*, I, n° 21. Cfr. n°s 15, 42.
[2] *Collect. des chroniq. russes*, IV, 178. — Karamsine, III, 322.

de la suprématie de saint Pierre et de la nécessité d'obéir à ses successeurs ; puis il continue :

«... C'est pourquoi, informé que nous sommes par notre bien-aimé frère, l'évêque de Prusse, que, dévoué jusqu'à présent, ainsi que tes sujets, à l'observation des usages et des cérémonies grecques, tu veux, prince chrétien, par une inspiration de la grâce divine, te rattacher au siége apostolique et à nous, — désirant ardemment le salut de ton âme et faisant des vœux pour ta prospérité, nous te conjurons d'adopter et de garder les rites et pratiques des chrétiens latins, en te soumettant, par amour de Christ, toi et tout ton empire au doux pouvoir de Rome, mère de tous les fidèles, qui est disposée à te recevoir dans l'Eglise de Dieu, comme grand-duc, et à t'aimer, comme l'enfant de son élection [1]... » L'évêque de Prusse informa-t-il réellement le pape des intentions du grand-duc et de ses motifs, c'est ce qu'on ignore : mais il est positif que le pape ne parvint pas à son but, car Georges mourut orthodoxe et fut même canonisé par l'Église.

Aux lettres qu'ils adressaient aux princes, les papes ajoutèrent l'envoi de missionnaires en Russie. C'est ce qui résulte d'une lettre du pape Grégoire IX, de 1232, aux frères de l'ordre des Dominicains [2].

Comment la Russie répondit-elle à toutes ces tentatives? Les chroniques de l'époque ne conservent pas le souvenir d'une seule abjuration volontaire. Mais, tout en restant étrangère à la foi de Rome, la répulsion des Russes ne portait pas sur les personnes, et les catholiques pouvaient professer ouvertement leur foi. A Kief, à Novgorod, à Pskof, à Ladoga, à Smolensk, il existait des églises latines, fréquentées surtout par des marchands étrangers. Ces procédés ressemblent peu à ceux du pape Honorius III qui voulait qu'on

[1] *Hist. russ. monum.*, I, n° 33.
[2] *Ibid.*, n° 38.

employât la violence pour forcer les Russes établis en Livonie, à professer la foi romaine [1]. Kief, surtout, renfermait un grand nombre de catholiques latins, venus probablement de Pologne, de Hongrie et de Bohême. Vers 1231, ils y construisirent, pour l'ordre des Dominicains et avec l'autorisation de Vladimir Rourikovitch, le monastère de la Sainte-Vierge [2]. Mais si les princes montraient aux catholiques une grande tolérance, ils ne leur permettaient pas toutefois une polémique irritante et hostile à la foi de leurs sujets. Dès que le prince dont nous venons de parler fut informé que le prieur (Martin de Sandomir) et les frères dominicains portaient atteinte à la foi orthodoxe, il n'hésita pas à les expulser, avec défense de rentrer dans leur couvent [3]. L'année suivante, 1234, le pape écrivit au nouveau prieur (Ulrich) et à ses coreligionnaires de Kief, que leur persévérance apostolique exposait, disait-il, aux persécutions, « qu'il les plaçait, eux et leurs biens, présents et futurs, sous la protection de saint Pierre, » et chargea le doyen, le préposite et le recteur de Sandomir de ne permettre à personne de violenter les chrétiens de Kief, reçus sous la tutelle de saint Pierre [4].

Comme auparavant et malgré la divergence des deux communions, il y eut des mariages mixtes, de la part des princes surtout, qui s'allièrent aux cours de Pologne et de Hongrie. Mais il n'est pas douteux qu'on exigeait des catholiques la condition de renoncer aux pratiques de l'Occident, et que plusieurs furent même rebaptisés d'après le rite grec. Nous en trouvons la preuve dans l'injonction que fit, en

[1] *Hist. russ. monum.*, n° 12.

[2] Chodykiew. *De rebus gestis in prov. Russiæ ordin. prædicator.*, p. 11. — Niesiecki, *Korona Polska*, III, p. 404, Lwow, 1740 (en polonais).

[3] « ... *Præfatos fratres de ecclesiæ S. Mariæ in Kiow, ordini præfato consignata, et circa quam habebant suum conventum expellit, redeundi facultatem eis interminans.* » (Dlugossi, *Hist. Polon.*, lib. VI, *in* t. I, p. 649).

[4] *Hist. Russ. monum.*, I, n°s 39, 40.

1232, le pape Grégoire IX au clergé de Pologne, de s'opposer désormais à de semblables alliances [1]. Néanmoins les chroniques affirment que Marie, fille de Casimir, roi de Pologne, mariée en 1179 à Vsévolod Sviatoslavitch le Roux, mourut un an après avoir pris le voile, et fut inhumée dans l'église de la Trinité du monastère de Cyrille, dont elle avait été la fondatrice ; preuve évidente qu'elle avait abjuré le catholicisme.

Après les détails dans lesquels nous venons d'entrer et surtout les mandements que les papes adressèrent aux princes, au clergé, à la nation, pour les amener à se rattacher au siége apostolique, les partisans de Rome sont-ils fondés à prétendre que les Russes avaient primitivement adopté la foi romaine et s'y rattachaient encore dans le cours du XII[e] et du XIII[e] siècle? L'impartialité de l'histoire répond que pendant les deux siècles et demi de ses premières destinées, l'Église russe conserva, dans toute sa pureté, la foi orthodoxe qu'elle avait reçu de l'Orient, et repoussa avec persistance toutes les sollicitations qui ne lui furent point épargnées par l'Église romaine.

[1] *Mulieres catholicas, quas sibi aliquando (Rutheni) copulant in uxores, in contemptum fidei Christianæ, secundum ritum ipsorum denuo baptizari faciunt et eorum errores damnabiles observare* (*Hist. Russ. monum.*, I, n° 34). Un autre pape de la même époque, ajoute : *Latinorum baptismum, quasi rem detestabilem execrant* (*Ibid.*, n° 12).

CHAPITRE II.

DÉMÊLÉS DE L'ÉGLISE RUSSE AVEC LE SIÉGE DE ROME SOUS ISIDORE ET JONAS. — CONCILE DE FLORENCE.

De fréquentes tentatives systématiquement renouvelées par la papauté pour établir son pouvoir spirituel sur les Églises qui se rattachent au patriarcat de Constantinople, une constante résistance de la part de l'Église Orientale aux attaques dont elle est l'objet, tel est le tableau que présente l'histoire des rapports des deux communions rivales d'Orient et d'Occident.

Ces tentatives devinrent plus vives pendant le cours du xv[e] siècle. Dirigées surtout contre l'Église russe, elles échouèrent devant la ferme attitude du pouvoir temporel et l'inébranlable attachement du clergé et du peuple aux traditions de la foi nationale.

L'une des plus redoutables, car elle mit un moment en question l'avenir de l'orthodoxie russe, fut celle dont Isidore, métropolitain de Moscou, se fit l'instrument.

L'empire grec se trouvait alors placé dans les conditions les plus graves. Il n'avait plus guère d'existence que dans les murs de sa capitale, où les Ottomans se préparaient à porter la dévastation. L'empereur Jean Paléologue, pour conjurer les dangers qui l'entouraient, résolut de s'appuyer sur le

secours de l'Occident, au prix de la fusion des deux communions. L'urgence de sa position, ainsi que sa parenté avec le grand-duc Basile, lui inspira la pensée d'étendre à l'Église de Russie l'alliance qu'il projetait. Ce fut dans ce but, et à la recommandation du pape Eugène IV, qu'Isidore, expulsé d'Illyrie, fut élevé à la dignité de métropolitain de toute la Russie par le patriarche Joseph et au préjudice de Jonas, élu par les évêques russes. Instrument secret des desseins de la cour de Rome [1], Isidore, l'empereur le savait, était, plus que tout autre, propre à seconder ses projets. Dans un acte du concile de Bâle, qui devait parvenir à Constantinople, Isidore avait consenti à ce que la foi de l'Église russe fût appelée « une vieille hérésie [2]. » Le premier soin du nouveau métropolitain, dès son arrivée en Russie en 1436, fut de préparer les voies à la fusion des deux Églises et d'y intéresser les sympathies du grand-duc. Il lui parla de l'unité de vues qui avait existé entre l'empereur et le concile de Bâle convoqué dans le même but, de la prochaine réunion d'un concile général pour en poursuivre la réalisation, et de la convenance d'une représentation de l'Eglise russe dans son sein. Basile, jeune encore, mais, au témoignage du prêtre Siméon, doué d'un esprit sage et pieux, se montra

[1] Voici la lettre que le pape Eugène IV avait adressée au patriarche Joseph pour obtenir de lui l'élection d'Isidore : « Eugène, serviteur des serviteurs de Dieu, évêque de Rome, au vénérable patriarche de la célèbre capitale, la nouvelle Rome, Joseph, notre bien-aimé frère en Jésus-Christ, souhaite la paix et la joie. Notre humilité désire que vous ordonniez sans retard à l'archevêché de la métropole russe, Isidore, homme honorable, instruit et agréable à Dieu, et que vous l'y envoyiez avec des pleins pouvoirs, ce dont nous écrivons également à notre bien-aimé fils, le césar Jean, lui envoyant notre lettre par le saint homme Isidore, qui en toutes choses *a reçu ses instructions* dans notre propre capitale: nous vous confions à la sainte garde de Notre Seigneur Jésus-Christ. Donné à Rome, l'an 1437. »

[2] *Vera historia Unionis non veræ, Syropuli,* édit. Halæ, 1660, p. 27 à 45. Syropoulos avait assisté au concile de Florence.

peu disposé à intervenir dans un projet qui répugnait à sa conscience et n'offrait d'ailleurs aucun avantage à sa politique. Il voulut donc dissuader Isidore de prendre part aux travaux du futur concile. « Nos pères et nos ancêtres, lui dit-il, n'ont jamais voulu entendre parler d'union avec l'Église latine : je ne la désire pas moi-même. Nous ne t'ordonnons pas d'aller assister au concile qui doit avoir lieu dans le pays des Latins : mais si tu ne m'écoutes pas et si tu veux t'y rendre, souviens-toi de la pureté de notre foi et garde-la fidèlement. » Le métropolitain comprit son isolement, mais persista. Dès lors le grand-duc refusa de se faire représenter au concile. Isidore s'adressa au prince de Twer, qu'il parvint à déterminer à lui adjoindre un légat, et entraîna dans ses vues un certain nombre de prêtres grecs et russes. Il partit pour Rome le 8 septembre 1437.

Son voyage fut la révélation anticipée des sympathies qui l'animaient pour l'Église romaine. A son arrivée à Dorpat, l'évêque latin et le clergé russe vinrent simultanément à sa rencontre avec la croix. Isidore baisa la croix latine et témoigna peu d'empressement au clergé russe. Ce fut dans ces dispositions qu'il atteignit Ferrare, où se réunit le concile. Chargé avec cinq de ses collègues de plaider au sein du concile la cause de l'Église grecque, il dit au pape, au rapport de Siméon, l'un des prêtres russes qui l'accompagnaient : « Tous les princes et les évêques sont entre mes mains : aucun d'eux n'est capable de discuter avec moi. Le grand-duc lui-même est jeune et dépend de ma volonté ; les autres princes et les boyars me craignent, et les évêques ne sont pas instruits. » La controverse qui s'engagea n'eut trait qu'à une seule question : l'Église romaine affirmait-elle la vérité chrétienne, en enseignant dans son symbole que le Saint-Esprit « procède du Père et du Fils ? » Isidore soutint mollement la doctrine de l'Eglise dont il devait être le mandataire,

et ne fit que deux ou trois observations sans importance pendant le cours de la session, qui dura du 8 octobre au 10 janvier (1439). Deux partis étaient en présence, l'un dirigé par Bessarion, métropolitain de Nicée, qui aspirait au chapeau de cardinal, l'autre représenté par Marc, métropolitain d'Ephèse, qui défendit chaleureusement les principes de l'orthodoxie.

Le pape Eugène IV avait ses vues : le concile fut transféré à Florence. On y traita la même controverse. Sept séances se succédèrent: les écrits des Pères furent à peine consultés. L'empereur Jean Paléologue déclara close la discussion publique et s'opposa à ce que Marc d'Ephèse prît part à la décision du concile [1]. L'opinion flottait entre deux influences. La première était puissante : elle avait pour elle la pensée de l'empereur, qui désirait la fusion, les manœuvres habiles d'Isidore et l'éloquence de Bessarion. La seconde, moins décisive, émanait d'une minorité consciencieuse et convaincue. Isidore l'emporta. Il prit sur lui de déclarer que l'Eglise Orthodoxe était disposée à confesser la procession du Saint-Esprit « par le Fils » formule peu différente de celle de l'Eglise romaine. Les avis furent partagés. Isidore, pour faire triompher celui qu'il avait émis, proposa au patriarche de déclarer exclus de l'Eglise les défenseurs de l'orthodoxie, prodigua les prévenances et les festins, entoura les évêques d'obsessions. En même temps, ceux d'entre eux dont on n'avait pu vaincre l'esprit d'indépendance, étaient exposés à d'injustes dédains et se voyaient même refuser l'entretien matériel stipulé dans les conventions. Tels furent les moyens que l'on mit en œuvre pour constater que l'Eglise grecque adhérait aux doctrines romaines. La formule d'union fut rédigée par Isidore, métropolitain de Moscou, Bessarion,

[1] C'est ce qu'attestent à la fois Syropoulos et la rédaction des actes du Concile.

métropolitain de Nicée, et Grégoire, protosyncèle de l'Eglise de Constantinople. Les autres points de doctrine, controversés entre les deux Églises, occupèrent à peine les esprits : ils portaient sur le mode de célébration de la sainte Cène, le purgatoire et le pouvoir du pape.

L'acte de fusion suscita de nombreuses oppositions. Plusieurs prélats refusèrent d'y apposer leurs noms. Le prince Démétrius, frère de l'empereur, se retira à Venise avec George Scolarius, plus tard patriarche de Constantinople, sous le nom de Gennade ; Abraham, évêque de Souzdal, s'enfuit en Russie; Isaïe, évêque de Stavropol, se cacha; l'évêque d'Iverski protesta ouvertement. Quand on présenta l'acte de réunion à la signature du pape, il demanda si Marc d'Éphèse y avait adhéré. On répondit négativement. « S'il en est ainsi, reprit Eugène IV, nous n'avons rien fait [1]. » On parvint cependant à obtenir la signature de cinq évêques orientaux : huit autres furent invités à signer, sans avoir pris lecture des actes. On n'en célébra pas moins d'une manière solennelle la prétendue réunion des deux Églises.

La répulsion provoquée par l'acte de fusion fut vive à Constantinople. A la mort du patriarche Joseph, Isidore fut désigné par le pape comme son successeur. Repoussé par les Grecs, il prit le nom de « légat du siége apostolique en Lithuanie, chez les Lettes et chez les Russes. » Le siége patriarcal resta vacant près d'un an, aucun évêque ne consentant à la fusion. Il fut enfin occupé par Métrophane, évêque de Cyzique, que les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem ne tardèrent pas à déposer comme hérétique. Grégoire, confesseur de Jean Paléologue, porté au siége patriarcal après un intervalle de trois ans, fut à son

[1] Roudneff, p. 264-268. Les actes du Vatican reconnaissent que les prélats russes refusèrent de signer les décisions de Florence, et prirent la fuite, mais qu'ils furent ramenés au sein du concile et quelques-uns même maltraités.

tour déposé en 1450 par décision d'un concile, et remplacé par Athanase, qui rétablit l'ancienne orthodoxie.

Les décisions de Florence ne furent pas mieux accueillies en Russie. Dès son retour, Isidore, par lettre pastorale, annonça à l'Église sa réunion à celle d'Occident. Il invita les membres des deux communions à n'établir aucune différence entre les temples grecs et les latins, à accepter l'Eucharistie sans distinction de rites. Un murmure général avait précédé son arrivée à Moscou. Aussi, dès le premier office qu'il y célébra en 1441, quand il prononça ces mots : « Souviens-toi d'abord, Seigneur, du pape romain, » le grand-duc, malgré la déférence que lui exprimait un bref du pape, reprocha publiquement à Isidore d'avoir violé son serment, trahi l'orthodoxie, et s'assura de sa personne jusqu'à la décision d'un synode. Les évêques de Russie protestèrent contre les statuts du prétendu concile œcuménique et engagèrent Isidore à renoncer à la fusion des deux Églises. Celui-ci préféra s'enfuir à Twer, où le prince Boris le fit d'abord emprisonner, puis lui accorda la liberté de se rendre où bon lui semblerait. Isidore se réfugia en Livonie auprès du grand-duc Casimir ; mais comprenant bientôt la défiance universelle dont il était l'objet, il se retira à Rome [1].

Son départ laissait vacant le siége métropolitain de Moscou. Il fut rendu en 1443 à Jonas, qui fut reconnu par les évêques du sud, où la fusion rencontrait peu de partisans. De son côté, Isidore détermina le pape à élire métropolitain de Russie, Grégoire le Bulgare, qui fut consacré à cette charge par le patriarche Grégoire Mamma, que son zèle excessif pour les intérêts de l'Union avait fait bannir de Constantinople. Le pape Pie II le chargea en 1458 de transmettre au

[1] En 1452 il revint à Constantinople, pour y travailler dans l'intérêt du schisme des Uniates, mais il y fut emprisonné. (*Le Contemporain de sainte Sophie*, II, 44.)

grand-duc Casimir un bref par lequel il requérait le prince « de saisir et de charger de chaînes l'hérétique Jonas. » Le roi de Pologne, pour être agréable au pape, négocia en effet avec le grand-duc de Moscou en faveur de Grégoire, mais le tzar répondit « que la Russie ne reconnaissait point à l'évêque de Rome le droit de lui nommer un métropolitain. » Les évêques de Lithuanie refusèrent leur adhésion au prélat étranger, dont ils déclarèrent l'élection illégale. Ceux du nord, réunis en synode, furent unanimes à le repousser et exhortèrent leurs troupeaux à suivre leur exemple. Jonas, de son côté, leur envoya deux hégoumènes, chargés des mêmes instructions pour les éparchies de Novgorod, de Smolensk et de Tchernigof. Ces diverses mesures furent couronnées de succès: les tentatives de la papauté n'aboutirent à aucun résultat [1].

[1] Voir sur le concile de Florence : *Voyage d'Isidore et du prêtre Siméon, au Concile* (en russe). — *Les Actes du Concile de Moscou* (*id.*). — *Manuscrit du XVe siècle*, conservé au Vatican, traduit et publié dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique*, Saint-Pétersbourg, 1841. — Syropoulos, ouvrage cité (en grec), avec traduction latine. — *Histoire des patriarches de Jérusalem et du concile de Constantinople* (après celui de Florence), par Dosithée, patriarche de Jérusalem. — On compte en outre, parmi les historiens du concile de Florence, Sylvestre qui y assista, Laonique, Chalcondyle, Georges Faranza, Gennade de Constantinople, Georges Gémiste, Allatius, etc.

CHAPITRE III.

NOUVELLES TENTATIVES DES PAPES.

Malgré l'injonction faite aux évêques des éparchies du sud, par le prince de Lithuanie, de refuser obéissance au métropolitain de Moscou, Grégoire le Bulgare n'obtint d'autre succès que la faveur du roi, dévoué aux intérêts du siége de Rome. La province de Novgorod, sans cesse livrée à l'esprit d'agitation religieuse et politique, épousa un moment la cause du roi papiste ; mais les armes du grand-duc Jean comprimèrent bientôt le schisme qui commençait à s'opérer dans son sein. Ce fut alors que le cardinal Bessarion, qui, déjà au concile de Florence, avait travaillé chaleureusement aux intérêts de l'Union, suggéra au pape un projet auquel il attachait l'espoir de fonder la suprématie du pontife romain sur l'Église de Russie. Il consistait à offrir au tzar de Moscou la main de la princesse grecque, Sophie, réfugiée à Rome. Les qualités et la beauté de la princesse avaient fixé sur elle l'attention du roi de France et du duc de Milan. Le pape négocia son mariage avec le tzar Jean. Il espérait qu'une fois assise sur le trône de Moscou, il lui serait facile de déterminer son époux à adhérer aux principes de l'Union, dans lesquels elle avait été élevée, sous l'influence du siége

apostolique [1]. Le légat Antoine accompagna la princesse en Russie, mais le pape se berçait de chimériques illusions. A peine Sophie eut-elle touché les frontières de Russie, qu'elle donna des gages manifestes de ses sympathies pour la foi orthodoxe. Le légat prétendait faire une entrée solennelle à Moscou. Le métropolitain Philippe n'hésita pas à déclarer au grand-duc « qu'au moment où le légat entrerait par une porte pour lui présenter la croix romaine, lui-même sortirait par l'autre, et que quiconque rendait hommage à une foi étrangère, se parjurait devant la conscience. » Le prince donna ordre au légat de s'abstenir de lui présenter la croix. Après la conclusion du mariage, l'envoyé du pape proposa au métropolitain de s'unir à lui pour travailler en commun au succès de l'Union. Le métropolitain répondit que la foi de l'Église russe se distinguait par un caractère de pureté et d'antiquité que ne possédait pas la foi romaine, et qu'il était prêt à discuter les titres des deux Églises. Le légat déclina la proposition, en prétextant le manque d'ouvrages nécessaires à la discussion, et quitta Moscou sans avoir rien obtenu.

La Réformation du XVI[e] siècle avait ébranlé le pouvoir de la papauté. L'évêque de Rome espéra le relever en resserrant ses rapports avec la Russie. Sous le règne du grand-duc Basile, fils de la princesse Sophie, le pape envoya ambassade sur ambassade à la cour des tzars, mais en mitigeant sensiblement la hauteur de ses premières prétentions. Léon X, en 1518, engagea le grand-duc à revendiquer Constantinople en vertu des droits d'hérédité de la princesse Sophie. Il lui promettait la dignité impériale, offrait au métropolitain celle de patriarche. Il ajoutait que rien ne serait changé aux usages ni aux règles de l'Église russe.

[1] Krantz, *Vandalia*, p. 397. — Raynaldi, *Annal. ecclesiast. ad ann.* 1470-1471.

— Cette tentative était adroite, mais elle n'eut aucun succès.

Clément VII employa des moyens analogues en 1524 et 1526. Secondé par le jésuite Schomberg, dont la plume artificieuse signalait habilement les points de contact des deux Églises et les arrêts de la destinée sous laquelle avaient succombé Constantinople et son patriarche, le pape crut un moment à la réussite de son œuvre. Un certain nombre de partisans se rangèrent autour de Schomberg; mais il rencontra un redoutable adversaire dans Maxime le Grec, qui défendit avec ardeur la cause de l'orthodoxie et sut dévoiler les sophismes de son adversaire. Il consacra quinze traités à la réfutation des thèses de l'habile dialecticien d'Allemagne, qui n'obtint qu'une éphémère popularité.

Les papes ne laissèrent échapper aucune occasion de renouveler leurs projets sur l'Église de Russie. Ainsi, en 1547, Jean IV le Terrible ayant chargé Schlitten de se rendre en Occident pour engager des artistes et des savants à passer en Russie, le pape profita de cette circonstance pour informer le grand-duc qu'il était prêt à le recevoir à bras ouverts, « lui et son peuple, » dans le bercail de Jésus-Christ [1].

En 1561, Pie IV attendit en vain des mandataires de l'Église russe au concile de Trente [2]. Après de nombreux échecs dans sa lutte avec Étienne Batori, roi de Pologne, le tzar Jean IV, atteint de maladie, prit le parti de s'appuyer sur la papauté pour contrebalancer la fortune de son rival. Grégoire XIII, en 1581, envoya en Russie le jésuite Possevin. La valeur héroïque des habitants de Pskof, qui écrasèrent l'armée du roi de Pologne, fut le véritable motif de la paix. Le tzar, néanmoins, ne méconnut pas la part que les

[1] *Actes étrangers*, n° 130-133.
[2] *Ibid.*, n° 140, 141, 144.

négociations de l'envoyé du pape avaient pu avoir dans ce résultat, et le combla de faveurs. Possevin crut l'occasion favorable pour l'entretenir du secret objet de sa mission. « Le Saint-Père, dit-il, n'exige nullement du tzar l'abandon de sa foi ; il ne désire que la paix de l'Église ; il ne revendique autre chose que l'antique vénération acquise au siége de Rome, en qui se résume la chrétienté, — ou plutôt il n'aspire qu'au maintien des décisions adoptées par les Grecs au concile de Florence. » Le tzar, se voyant inopinément engagé dans une question qui était du ressort du métropolitain, mit fin aux insinuations du jésuite par ces paroles : « Les Grecs ne sont pas pour nous l'Évangile : nous croyons à Christ et non pas aux Grecs. » — Pour donner au pape une preuve de ses bonnes dispositions, Jean IV promit de laisser une liberté suffisante aux prêtres romains dans l'exercice de leur ministère en Russie. Possevin rouvrit la discussion, avança que l'Église de Russie, venue tard à la connaissance de l'Evangile, devait naturellement recevoir instruction de son aînée, l'Eglise de Rome.

« Vous prétendez avoir la vraie foi, dit avec humeur le tzar, mais votre pape se fait porter sur son trône et présente à baiser sa pantoufle, ornée de l'image de la croix ? N'est-ce pas là un insolent orgueil dans un pasteur chrétien ? N'est-ce pas une profanation de ce qui est saint ? »

Le jésuite répliqua qu'il faut rendre l'honneur à qui l'honneur appartient : que le pape est assis sur le trône de saint Pierre, qui est le trône de Jésus-Christ :

« Aux papes et aux patriarches, reprit le tzar, appartient l'honneur pontifical, mais non la couronne des princes. Il y a eu des papes qui ont été disciples des apôtres, Clément, Sylvestre, Agathon, Léon, Grégoire. Mais celui qui se dit assis sur le trône de Christ, celui qui se fait porter triomphalement comme sur un nuage, celui qui vit et qui enseigne

contrairement à l'humilité de Christ, c'est un pape — qui est le loup et non pas le berger. »

Le père jésuite garda le silence : on le congédia en lui faisant de riches présents [1].

[1] Voir, sur les négociations de Possevin en Russie : Bantisch-Kamentski, *Histoire de l'Union*, XV, 25. — Karamsine, t. IX, notes 624, 635. — Possevini, *De Moscovia commentar.*, t. II, p. 305-310, édit. Starzewski. Les instructions qui lui furent données par le pape Grégoire sont rapportées dans les *Actes étrangers*, n° 212.

CHAPITRE IV.

RAPPORTS DE L'ÉGLISE RUSSE AVEC LA RÉFORME.

Le grand mouvement religieux du XVIe siècle, qui fut à la fois une éclatante protestation contre les abus de l'Église romaine sous le double rapport de la doctrine et des mœurs, et un admirable réveil de la conscience chrétienne, s'empara dès son origine de l'intérêt de la chrétienté. En même temps que presque tout le nord de l'Europe échappait à la suprématie de Rome, des tentatives de rapprochement s'opérèrent entre la Réforme et l'Église d'Orient. Dès 1559, Mélanchton avait remis au prêtre grec Démétrius Myssas une traduction grecque de la Confession d'Augsbourg, pour être présentée à Joasaph II, patriarche de Constantinople. En 1574, quelques théologiens de Tubingue, et parmi eux Jacques d'André et Martin Crussius, adressèrent l'Exposé des doctrines de la Réforme au patriarche Jérémie, dont la réponse fut imprimée sous le titre d'Appel en témoignage de la vérité [1]. Les docteurs de Tubingue affirmaient leur adhésion aux doctrines des Apôtres, des Prophètes, des Pères de l'Église et des sept conciles œcuméniques, protestaient contre l'inculpation de novateurs dont les chargeait l'évêque de Rome et exprimaient

[1] On la trouve dans les *Acta et Scripta theologorum*. Wittemberg, 1574, et Leipsig, 1578

le désir de connaître la pensée du patriarche sur le caractère dogmatique de la Confession d'Augsbourg.

Le patriarche Jérémie répondit en 1576. Après avoir exposé la doctrine de l'Église Orthodoxe sur les dogmes de la Trinité, du péché originel et de la foi justifiante, sur le ministère de la Parole, les bonnes œuvres, l'Église et ses sacrements, le libre arbitre et le culte des saints, il signale les différences qui existent entre les deux communions ; il proclame « qu'il n'est pas permis de soumettre l'Écriture sainte à l'interprétation individuelle ; » qu'il ne faut « ni faire ni penser autre chose que ce qui est prescrit par les apôtres et les statuts des conciles [1]. »

La lettre du patriarche témoignait d'ailleurs d'une haute estime et d'une vive sympathie chrétienne pour les docteurs de Tubingue. « Hommes savants de l'Allemagne, écrivait-il en terminant, enfants bien-aimés de notre Humilité, vous venez avec prudence, vous vous approchez de tout votre cœur de notre sainte Eglise. Comme un père rempli de tendresse pour ses enfants, nous agréons le témoignage de votre affection. Il suffit, pour que nous soyons unis, de suivre les ordonnances apostoliques et synodales, et de vous y soumettre comme nous nous y soumettons. Alors nous serons véritablement frères et vous serez loués vous-mêmes par tous les savants du monde de votre adhésion à la doctrine de l'Église sainte et catholique de Jésus-Christ. Les deux Églises étant ainsi parvenues à l'unité avec l'aide de Dieu, nous vivrons ensemble d'une manière agréable au Seigneur, jusqu'à ce que nous obtenions le royaume des cieux. Puissions-nous l'obtenir tous par Jésus-Christ, à qui est la gloire éternelle ! Amen [2]. »

La Réforme, qui avait posé à la base de ses doctrines la

[1] *L'Union chrétienne*, 4e année, n° 38, p. 301.
[2] *L'Union chrétienne*, *ibid*.

nécessité de la foi personnelle, fruit de la liberté d'examen, ne pouvait se renier elle-même, en substituant à une autorité abusive une autre autorité qui, fût-elle plus conforme à l'enseignement de la primitive Église, n'en était pas moins l'abrogation de son œuvre. Le point de vue auquel se plaçait la Réforme, était-il, oui ou non, en harmonie avec la vérité chrétienne? Telle était la question posée par l'école de Tubingue. La tentative de conciliation resta de part et d'autre à l'état de pieux désir. L'Eglise de la Réforme dut poursuivre sa mission, vivre de sa vie propre, et les immenses résultats qu'elle a produits, les luttes qu'elle a soutenues, les triomphes qu'elle a remportés parlent assez haut, ce nous semble, pour qu'on ne puisse, sans injustice, révoquer en doute la légitimité et l'énergie de son principe.

Il était naturel que le mouvement religieux du XVI[e] siècle, qui avait produit d'assez nombreuses conversions dans l'Église russe méridionale, n'obtînt pas les mêmes succès à Moscou. Protestant contre tout pouvoir humain en matière de foi, la Réforme ne pouvait prendre racine dans le terrain d'une Eglise habituée à un dogme rigoureusement défini, à une hiérarchie fortement constituée. Le retentissement qu'elle avait en Europe ne tarda pas néanmoins à parvenir jusqu'à Moscou; mais il n'y rencontra pas cet intérêt puissant, cet ardent enthousiasme qui débordait sur l'Occident, pour ouvrir à la science des routes ignorées et conquérir à l'esprit humain le droit de la pensée et la liberté de la foi. Les partisans de la Réforme y furent l'objet d'une surveillance moins rigoureuse que les catholiques romains [1], parce que l'on savait que leurs croyances ne s'inspiraient pas des vues intéressées d'une politique astucieuse ni de l'esprit de

[1] Le jésuite Possevin sollicitait le tzar d'expulser les luthériens de Moscou. Le prince répondit : « Il y a en Russie des gens de conditions diverses : ils seront tolérés, à la réserve de ne point inquiéter les Russes dans leurs croyances. »

propagande qui se révélait dans les intrigues de la cour de Rome. Le tzar Jean appela à Moscou des artisans et des officiers allemands, qu'il prit au service de l'armée. On leur assigna un quartier voisin de la ville.

A la prière du prince Magnus, fiancé à la nièce du tzar, ils obtinrent l'autorisation de construire un temple à deux verstes du Kremlin [1], mais cette tolérance n'impliquait point l'adoption de la Réforme par l'Église russe. Il fut sévèrement interdit aux Allemands (c'était le nom que l'on donnait aux Luthériens et aux Calvinistes) de chercher à propager leurs doctrines. Luther, dans les écrits de Maxime-le-Grec, était appelé iconoclaste. Le tzar comprenait tout le parti qu'il pouvait tirer des étrangers pour la civilisation de son peuple; mais il était personnellement peu favorable aux principes de la Réforme. C'est ce qui ressort avec évidence d'un curieux entretien qu'il eut avec Roquette, pasteur des Frères moraves, attaché en 1570 à l'ambassade polonaise.

« Vous vous vantez, lui dit-il, de votre foi évangélique; mais vous êtes si peu d'accord entre vous, que vos nouvelles doctrines ont déjà mis presque toute l'Europe en feu... Vous faites dépendre la justification uniquement de la foi; mais Dieu jugera les vivants et les morts, chacun selon ses œuvres. Si c'est la foi seule qui procure le salut, à quoi bon le jugement? Pourquoi le Nouveau Testament proclame-t-il si souvent l'importance des bonnes œuvres?... Ceux qui ont rompu avec l'antique discipline de l'Église n'ont reçu de personne la mission d'enseigner, et jusqu'à présent n'ont pas fait les grands prodiges dont la parole du Sauveur a la puissance... Vous n'établissez point de différence dans les aliments; vous rejetez le jeûne qui est un remède pour l'âme et une discipline pour le corps; mais vous le faites uni-

[1] *Le Moscovite* de 1843, article de M. Snéguiref sur l'origine et le développement des Églises luthériennes et calvinistes à Moscou.

quement par hostilité contre l'Église, ne considérant pas que Dieu nous commande de veiller et de résister à la chair... Vous repoussez les mérites des saints qui sont dans le ciel, et vous renversez les autels et les temples de ceux qui, reçus dans les demeures invisibles, pourraient prier Dieu pour vous et devenir vos intercesseurs, et vous oubliez que, tandis qu'ils étaient sur la terre, Dieu les a tellement glorifiés qu'à leurs prières il a chassé les démons et ressuscité les morts... »

Le tzar écouta volontiers la réponse de Roquette, voulut qu'elle fut rédigée en langue slave [1], et ne dédaigna pas de continuer la discussion [2]. Dans un autre entretien avec le pasteur Bockhorn, le tzar, dans le jugement qu'il porta sur Luther, rendit hommage à sa grande connaissance des Écritures, fit la part du blâme et de l'éloge, reconnut que ses doctrines n'étaient pas en opposition avec la vérité chrétienne, mais se plaignit de l'ardeur qu'il avait apportée dans ses attaques contre la papauté, et des ruines qu'il avait amassées autour de l'ancien ordre ecclésiastique. Il se montra moins accommodant envers un pasteur de Lithuanie qui, en sa présence, comparait Luther à l'apôtre saint Paul. Il justifia la flétrissure que l'histoire a imprimée à son nom en le surnommant *le Terrible*, par sa conduite barbare envers le pasteur Thomas. Ce dernier, après avoir quitté Moscou avec Théodose, prêchait les principes de la Réforme à Polotzk. Quand Jean IV s'empara de cette ville, en 1563, il donna

[1] Le tzar Jean IV témoigna à Roquette une considération particulière à la diète de Cracovie, en 1572. Ce dernier prit le titre de « *Senior confessionis Bohemicæ in majori Polonià.* » (Camerarii, *Histor. de Fratrum orthod. Ecclesià in Bohemià*). Roquette donna tous ses soins à la réunion de son troupeau aux Réformés de Pologne. (Friese, *Beitræge zur Reformations Geschichte*, 2e partie, p. 238, 244, 245).

[2] *Oderbornii vita Johannis Basilidis*, lib, I. p. 205. — *Præfat. Starzewski ad* IIe t. — Johannis Lasitzky. *Theologia moscovitica*, 1582, Spiræ.

l'ordre d'arrêter Thomas, le frappa lui-même de son bâton et le fit jeter sous la glace de la Dwina [1].

On comprend que des procédés de cette nature devaient fermer à la Réforme tout accès dans la Russie du Nord.

Il n'en fut pas de même dans la Russie d'Occident. Les conditions religieuses dans lesquelles se trouvait placée l'Église russe de Pologne, y favorisèrent jusqu'à un certain point la cause du protestantisme. Pour résister aux violences que les Églises grecques eurent à essuyer de la part des catholiques à l'époque de l'Union, il était naturel qu'elles se rapprochassent des partisans de la Réforme. C'est en effet ce qui eut lieu. En 1599, la noblesse orthodoxe se réunit à celle qui avait embrassé la Réformation, pour protester à Vilna contre les excès de l'Église romaine. Ce ne fut là sans doute qu'une alliance purement civile et temporaire, qui n'impliquait pour aucun des deux partis l'obligation de renoncer aux principes de sa foi. Elle fut néanmoins assez significative pour forcer à diverses reprises le pouvoir royal à compter avec elle, et pour contrebalancer au sein des diètes les inspirations du fanatisme romain.

L'Eglise luthérienne de Russie compte aujourd'hui 413 Églises, desservies par 566 pasteurs. Elle est dirigée par un Consistoire général de douze membres, siégeant à Saint-Pétersbourg et présidé par le baron de Meyendorf. Les Consistoires dont elle se compose sont ceux de Saint-Pétersbourg, de Moscou, d'Arensbourg, de Mitau, de Riga et de Réval, au nombre de huit. C'est au Consistoire général qu'aboutit la réglementation de tous les intérêts religieux des Églises protestantes de Russie.

[1] Andr. Wengeræcii, *Slavonia reformata*, Amstelod., 1670, p. 140, 263, 264.

CHAPITRE V.

LE PATRIARCHE CYRILLE LUCAR.

Lorsque Cyrille Lucar fut élevé au siége patriarcal de Constantinople, la société des jésuites commençait à exercer, dans la capitale de l'empire, courbée sous le despotisme musulman, une influence considérable, dont elle espérait se faire une arme pour dominer l'Église Orthodoxe. L'ascendant que lui donnait l'éducation de la jeunesse, dont elle était en possession presque exclusive, éveilla, dès 1612, la sollicitude de Cyrille. Il n'était encore que vicaire du siége œcuménique, quand il publia un avertissement à l'Église, afin de prémunir ses coreligionnaires contre les piéges des *latinisants*. Sa prévoyance ne resta pas sans résultat : la vogue dont jouissaient les Jésuites en fut amoindrie. Il n'en fallut pas davantage pour provoquer une lutte ardente qui remplit toute la vie du patriarche. L'énergie de la défense fut égale à la vivacité de l'attaque.

Peu de temps après son élévation au patriarcat, une révolution de palais éclata à Constantinople. Osman II, traîné par les rues de sa capitale, subit une peine infâme. Mustapha, son successeur, homme faible et voluptueux, abandonna le soin du gouvernement à Hussein, Albanais d'origine obscure, que l'omnipotence turbulente des janissaires

avait élevé au rang de grand-visir. Les Jésuites profitèrent de sa cupidité et obtinrent de lui, moyennant une grosse somme d'argent, la déposition de Cyrille, à qui ils donnèrent pour compétiteur Grégoire, évêque d'Amasie. Le nouveau titulaire devint naturellement l'instrument des Jésuites, à qui il devait son élévation, mais ne parvint pas à se concilier les sympathies de l'Église.

Cyrille Lucar, de son côté, ne recula point devant les tentatives faites pour le déposséder de son siége. En présence d'un nombreux auditoire, où se trouvaient plusieurs évêques, il n'hésita pas à prononcer l'excommunication de son rival, puis recourut à la médiation des ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande, qui plaidèrent sa cause devant le sultan. Grégoire fut déposé et envoyé en exil, et Cyrille reprit possession du patriarcat.

Les Jésuites ressentirent vivement cet échec. Pour le réparer, ils s'adressèrent à l'ambassadeur de France, comte de Cési, catholique ardent, qui saisit avec empressement l'occasion de manifester son zèle pour la gloire de l'Église romaine. En 1623, Cyrille fut accusé d'entretenir des relations secrètes avec le grand-duc de Toscane, dans le but de lui livrer une des îles de l'Archipel. Hussein accueillit la dénonciation, appuyée d'une somme de vingt mille ducats que lui offrirent les jésuites, fit saisir le patriarche sans enquête et le déporta dans l'île de Rhodes, lieu d'exil pour les criminels d'État.

L'Eglise éprouva une vive douleur du traitement infligé à son premier pasteur. On refusa unanimement d'acquitter l'impôt qui se percevait à l'élection d'un nouveau patriarche. Les jésuites, appuyés par l'ambassadeur de France, n'en parvinrent pas moins à faire conférer le patriarcat à Anthyme, évêque d'Andrinople, qui paya son élection d'une somme considérable. Le pape Urbain VIII, informé du

triomphe des jésuites, remercia l'ambassadeur par une lettre flatteuse, où il lui disait : « Les grandes choses que tu as accomplies à Constantinople ont rempli de joie l'Eglise romaine. C'est avec plaisir que nous avons appris les malheurs qui ont frappé ce fils des ténèbres, ce lutteur infernal, et le coup porté à l'hérésie, lorsque tu as fait nommer patriarche de Constantinople le révérend Père Anthyme, etc. »

Ce n'était là pourtant qu'un triomphe passager. Cyrille ne tarda pas à trouver un protecteur dans Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui ne déguisait pas ses sympathies pour l'énergique résistance du patriarche aux tentatives des jésuites. Les menaces de sir Thomas Rowe, son ambassadeur, effrayèrent Hussein-Pacha, et Cyrille fut rendu à la liberté.

La joie du peuple fut vive à son retour. On se pressait sur ses pas pour recevoir sa bénédiction. Anthyme lui-même eut un moment la pensée de renoncer au patriarcat dont il avait été revêtu. L'influence de l'ambassadeur de France triompha de ses irrésolutions, mais la disgrâce de Hussein ne lui laissa plus d'hésitations. Après s'être réconcilié avec Cyrille, il se retira au mont Athos, où il se consacra aux pratiques monastiques, laissant Cyrille en possession exclusive du siége patriarcal.

Mais la haine des Jésuites veillait. Le faible Mustapha ayant été détrôné par Amurat II, ce dernier, irrité des incursions dévastatrices des Cosaques aux environs de Constantinople, se laissa facilement persuader que le patriarche se prêtait à des intrigues politiques, qui devaient provoquer la révolte de ses sujets attachés à l'Eglise grecque. Cyrille rencontra dans le concours bienveillant des ambassadeurs des puissances protestantes un moyen de se justifier auprès du gouvernement turc, sut échapper habilement aux influences rivales qui l'entouraient, déjouer les projets à peine déguisés

des jésuites et tempéra les violences que le despotisme musulman n'épargnait pas aux partisans de sa foi.

Trompés dans les efforts qu'ils avaient faits jusqu'alors pour le dépouiller du patriarcat, les jésuites songèrent à d'autres moyens. Ils feignirent de se rapprocher de lui et cherchèrent à l'engager dans une alliance avec l'Église de Rome. Rien ne fut épargné dans ce but. Un message du cardinal Bondini révèle tout le prix que la cour de Rome attachait à la docilité du patriarche, pour établir sa suprématie sur l'Église d'Orient. Le cardinal, après avoir protesté du désir constant de la cour de Rome de rétablir l'harmonie entre les deux Églises, parle des sympathies attribuées au patriarche pour les doctrines de la Réforme, et dit au nom du pape : « Sa Sainteté se flatte de l'espoir que ces bruits sont dénués de vérité. Ah ! si le patriarche avait voulu envoyer à Rome la confession de sa foi, et reconnaître le concile de Florence, il eût été évident par là qu'on l'avait calomnié. Dans ce cas la cour de Rome lui promet l'appui de l'empereur et du roi très-chrétien. Elle serait prête à mettre à sa disposition autant d'argent qu'il en désirerait pour ses besoins imprévus, et à reconnaître la dépendance de toutes les Eglises d'Orient, du patriarcat de Constantinople. » Cyrille ne répondit point à ces avances : l'irritation des jésuites n'en fut que plus ardente.

Après avoir vainement essayé de compromettre Cyrille aux yeux du gouvernement turc, soit en lui imputant les incursions des Cosaques, soit en cherchant à l'entraîner dans une alliance avec l'Espagne, ils s'adressèrent aux passions turbulentes de quelques évêques, mécontents de la sévérité du patriarche. Ces derniers se réunirent en conciliabule et discutèrent la question de sa déposition. Ils lui donnèrent pour compétiteur Isaac, évêque de Chalcédoine, que le gouvernement turc, sous la pression des ambassadeurs d'Angle-

terre et de Hollande, ne tarda pas à exiler en Valachie. Cyrille, dont la vie avait été un moment menacée, resta patriarche légitime de Constantinople.

Rentré dans la métropole des éparchies grecques, le patriarche, il faut le dire, se montra sévère. Plusieurs évêques, favorables aux jésuites ou coupables de simonie, furent privés de leurs siéges. Ce moment parut opportun aux ennemis de Lucar pour recommencer la lutte. Rome crut en assurer le succès en envoyant en Orient des membres de son clergé qui prirent les noms d'évêques de Smyrne, de Chypre, de Rhodes et autres îles de l'Archipel. Leur chef, avec le titre de *vicaire apostolique*, résida à Constantinople. Il avait pour mission de *convertir les hérétiques* et de travailler activement à la déposition de Cyrille, que le pape lui-même, on l'a vu, qualifiait *d'enfant de ténèbres*. Le zèle immodéré avec lequel ces nouveaux venus se mirent à l'œuvre, l'antipathie et les murmures que leur cupidité et leur arrogance provoquèrent de la part du peuple, les troubles qui en résultèrent sur divers points de l'empire, toutes ces circonstances firent comprendre à la Porte le danger de leur présence. L'ordre fut donné de les saisir. Quelques-uns furent arrêtés : le vicaire apostolique put échapper par la fuite à l'alternative qui le menaçait.

Dès ce moment, le célèbre patriarche se voit placé entre deux influences, qui cherchent également à le dominer dans leur intérêt, celle des jésuites qui s'efforcent d'établir à Constantinople la suprématie de l'Église romaine, et celle des partisans de la Réforme, qui aspirent à convertir le patriarche à leurs doctrines. Cyrille sut déployer une remarquable adresse à se maintenir à égale distance de l'une et de l'autre. D'une part les jésuites épuisèrent tous les moyens de le renverser et n'y parvinrent que momentanément : de l'autre les ambassadeurs de Hollânde et d'Angleterre, de Haga et sir

Thomas Rowe, n'épargnèrent rien pour s'opposer à ces derniers, en maintenant Cyrille au premier rang. Diplomate habile, celui-ci fit tourner leur mutuelle rivalité au profit des intérêts de son Église, et peut-être de son ambition personnelle. Ses relations avec Abbot, archevêque de Cantorbéry, ont fait penser qu'il éprouvait en effet des sympathies pour les doctrines de la Réformation. L'amitié de ces deux hommes célèbres fut longue et constante. A la mort du roi Jacques, Cyrille écrit à l'archevêque pour lui exprimer la douleur qu'il en éprouve et l'espoir de trouver dans son successeur, Charles II, un appui pour lui-même. Il lui fait don d'un manuscrit précieux, l'un des plus anciens codex de l'Écriture sainte, remontant au IVe siècle. Une opinion qui ne manque pas d'une certaine vraisemblance, c'est que les représentants des puissances protestantes se montrèrent les constants protecteurs de Cyrille, pour paralyser les envahissements de l'Eglise romaine à Constantinople, comme Cyrille lui-même accepta cette sorte de tutelle, pour se maintenir contre des adversaires habiles, opiniâtres et dangereux. Cette complication de rapports, cette lutte de trois Eglises rivales est peut-être plutôt un débat politique qu'un conflit religieux sur le terrain du dogme.

L'un des moyens les plus efficaces de combattre l'influence que les jésuites ne renonçaient pas à ambitionner, c'était de remédier à l'ignorance profonde du clergé grec, privé de bons livres et de manuels d'instruction. Cyrille le comprit. Aidé de son ami, Nicolas Metaxas, qui avait étudié en Angleterre l'art nouveau de la typographie, il établit à Constantinople une imprimerie qui popularisa bientôt les écrits polémiques de Georges Scholarius, de Maxime Marganias et de Mélétius Pégas, ainsi que quelques écrits du patriarche lui-même. Les jésuites ne manquèrent pas de signaler cette mesure comme un danger pour l'inviolabilité du Coran et l'intégrité

des croyances musulmanes. L'imprimerie fut dévastée par ordre du vizir. Cyrille et Metaxas durent chercher un asile chez leurs protecteurs. Mais cette fois encore, dès que les passions se calmèrent, les calomnies émanées des jésuites furent déjouées. Ils se virent bannis de Constantinople, et leur expulsion entraîna bientôt la ruine des institutions dont ils avaient jeté les bases sur divers points de l'empire des sultans.

C'était là un coup funeste porté à leurs projets. Une circonstance cependant vint ranimer leur espoir. Une clause du traité de 1615 entre l'Autriche et la Turquie, avait stipulé pour les chrétiens de l'Église latine la liberté de conscience et de culte dans l'empire turc. Mais les jésuites invoquèrent en vain le bénéfice de cet article. Le gouvernement persista à leur interdire l'accès de l'empire. Ils essayèrent alors de perdre le patriarche en le faisant passer pour calviniste.

C'est qu'en effet, dans ces circonstances, il parut à Genève, en 1629, une « Confession de foi de l'Orthodoxie orientale de Cyrille Lucar, patriarche de Constantinople [1], » laquelle reproduisait les doctrines calvinistes sur la nature de la foi. Les jésuites accusèrent le patriarche d'être parjure à l'orthodoxie Les protestants accueillirent la Confession comme le triomphe de leurs principes. Aussi longtemps que vécut Cyrille, elle produisit peu d'effet sur les fidèles, parce que le patriarche la condamna publiquement devant son Eglise [2]; mais après sa mort, elle eut un grand retentissement. L'émotion fut profonde dans tout l'Orient. Les évêques du Sud

[1] Elle avait pour titre : « *Confessio fidei Reverend. Domini Cyrilli, Patriarchæ Constantinopolitani.* » La question de son origine est controversée. Les Grecs orthodoxes y voient une invention des protestants, éclose sous le patronage de l'ambassadeur hollandais, de Haga. (Cromayer, *Hist. ecclés.*, p. 190.) En 1633, il en parut à Genève une nouvelle édition, avec de nombreux commentaires.

[2] Dosithée, *les Patriarches de Jérusalem*, 171.

de la Russie, afin de calmer les sollicitudes qui s'étaient produites, résolurent de s'adresser en 1630 au patriarche de Jérusalem, Théophane, pour savoir si la prétendue Confession émanait en effet de Cyrille Lucar. Théophane convoqua aussitôt un concile à Jassy, et répondit par une lettre en quinze articles que Cyrille Lucar et toute l'Eglise d'Orient en repoussaient la solidarité. La paix de l'Eglise ne fut donc pas sérieusement troublée du vivant de Cyrille, mais elle ne fut pas de longue durée.

En 1632, la confession de foi calviniste se répandit à Constantinople : on l'imputa naturellement au patriarche. Informé de cette nouvelle machination par le comte de Marcheville, ambassadeur de France, Cyrille s'efforçait de faire face à la calomnie qui grandissait de jour en jour, lorsqu'un prélat de l'Église grecque, inféodé au parti des jésuites, Cyrille Contari, évêque de Bérée, et plus tard métropolitain de Salonique, proposa au Gouvernement turc de lui conférer à prix d'argent la dignité de patriarche [1]. C'était en effet en faveur du plus offrant que, dans ce temps d'oppression, les vizirs s'étaient arrogé le droit de disposer de cette haute mission. Cyrille Lucar fut exilé, et son compétiteur proclamé patriarche. Mais l'affection de l'Église protesta en faveur de son ancien pasteur par de riches offrandes, qui permirent de racheter le patriarcat. Cyrille de Bérée, incapable de satisfaire aux conditions qu'il avait contractées, fut exilé à son tour dans l'île de Ténédos, et, pour la troisième fois, aux cris d'allégresse de son Église, Cyrille Lucar reprit possession de son siége. Contari implora un pardon que le patriarche lui accorda, en le rétablissant même à la tête de son éparchie.

[1] Il avait entre mains des sommes assez considérables provenant de collectes que Cyrille Lucar l'avait chargé de faire en Russie, en faveur de l'Église de Constantinople.

La protection des Lieux-Saints devint alors pour l'ardente activité de Cyrille un nouveau sujet de préoccupation, en même temps qu'une source de nouvelles disgrâces. Ayant obtenu de la Porte un double firman qui conférait la garde des Saints-Lieux aux religieux grecs, ceux-ci s'emparèrent de l'église du Tombeau de Jésus-Christ, de la grotte de Béthléem et du jardin de Gethsémané. L'ambassadeur de France en fut vivement irrité. Le siége patriarcal était une proie que l'on se disputait au poids de l'or : on y ajouta l'intrigue sous toutes ses formes. Athanase, métropolitain de Salonique, prit la place de Cyrille, qui fut déposé et exilé. Mais six semaines à peine s'étaient écoulées, que les largesses de l'Église avaient obtenu son retour de la cupidité du vizir. Un nouvel exil dans l'île de Chios, infligé à Lucar, replaça le métropolitain de Salonique sur le siége patriarcal dont Cyrille Contari le dépouilla à son tour, en le faisant interner dans l'île de Rhodes. Dès lors l'inflexible hostilité des jésuites, trouvant un point d'appui dans la servilité de l'évêque de Bérée, s'attacha plus que jamais à perdre Cyrille Lucar, dont le prestige et l'énergique résistance avaient si souvent déjoué leurs projets. Cyrille en effet ne dut la vie qu'à la protection de Bekchi-Pacha, gouverneur de Chios, qui le transporta sous escorte dans l'île de Rhodes, où le patriarche écrivit la réfutation de la confession de foi, que lui imputait la malveillance acharnée de ses ennemis.

Cyrille Contari s'aliéna par sa cupidité l'affection de l'Eglise dont les supplications parvinrent au gouvernement turc, qui, désintéressé cette fois, remplaça Contari par Néophyte, métropolitain d'Héraclée, que des liens de reconnaissance attachaient à Cyrille Lucar. Aussi, en 1636, fidèle au culte des sentiments du cœur, Néophyte parvint-il, au prix de grands sacrifices, à faire rappeler le patriarche exilé, qu'il supplia de reprendre la direction de l'Église. Cédant

aux vœux de son ancien disciple, qui se retira dans un monastère, Cyrille fut encore une fois proclamé patriarche en 1637, mais la lutte infatigable qu'il avait si longtemps soutenue avec une inébranlable fermeté, touchait à son terme.

Pendant l'absence d'Amurat, occupé d'une guerre contre les Perses, les Cosaques s'emparèrent d'Azof et menacèrent la capitale de l'empire. Cyrille fut accusé devant le vizir d'avoir provoqué ce mouvement et de fomenter une révolte à Constantinople, pour livrer la ville à ses coreligionnaires. Le sultan ordonna de saisir le patriarche et de le faire mourir. Conduit à bord d'un vaisseau, il périt sous le fer des meurtriers (1638), et son cadavre fut précipité à la mer. Les vagues le rejetèrent au rivage, où la pieuse sollicitude des Grecs orthodoxes assura à ses restes un repos qui avait manqué à sa vie si pleine d'agitations.

Cyrille de Bérée, un an après son élévation au patriarcat, fut étranglé par ordre du sultan.

A la suite des longs démêlés et des tristes épisodes qui avaient signalé la lutte de Cyrille Lucar avec le parti des jésuites, la foi orthodoxe, quoique énergiquement défendue, semblait avoir besoin d'être affirmée de nouveau. Un écrivain, Cassien Sakovitch, qui avait abjuré les doctrines de l'Église, publiait « que la nation russe avait fait alliance avec les Luthériens et les Calvinistes, et qu'un parti dans son sein fraternisait avec eux plutôt qu'avec l'Église romaine[1]. » C'était là une situation équivoque que l'Église ne pouvait laisser indécise. Aussi le métropolitain Pierre Mogilas réunit-il en 1640 un synode d'évêques, d'archimandrites et d'hégoumènes pour examiner et résoudre la question. Les points en litige furent discutés par les plus habiles théologiens de l'époque. Parmi eux brillaient au premier rang Samuel

[1] *Le Rocher de la Foi*, par Pierre Mogilas, p. 379.

Chitzeck, archimandrite de Sloutzk, Joseph Kononovitch, recteur de Kief, lequel fut plus tard évêque de Mstislaf, et le savant Innocent Ghisel. Le double but que le Synode voulait atteindre, c'était à la fois de prémunir l'Église contre les erreurs du papisme et les nouvelles doctrines émanées de la Réforme. Ce fut dans cet espoir qu'il révisa la « Confession de foi » et rédigea en langue grecque « l'Exposition de la foi des Russes [1]. » Le concile de Jassy, en 1642, auquel assistèrent les délégués de l'Eglise russe, en fit une nouvelle révision, qui fut sanctionnée par les patriarches d'Orient et prit le nom de « Confession orthodoxe de l'Eglise catholique orientale [2]. »

[1] Ἔκθεσις τῆς τῶν Ρουσσῶν πίστεος.

[2] La première édition de cette Confession de foi, qui parut en Occident, fut imprimée en grec à Amsterdam, en 1662. Normann, en 1696, en publia un second texte en grec et en latin. L'édition la plus récente a pour titre : *Libri Symbolici Ecclesiæ Græcæ*, Kymmel, 1843. — La traduction slave de ce document, par le métropolitain Barlaam, fut éditée par Adrien, à Kief, en 1696, à Moscou, en 1702, puis à Kief, en 1712, etc.

CHAPITRE VI.

LE SCHISME DES UNIATES OU GRECS-UNIS (1596).

Malgré les efforts réitérés des papes pour amener l'Eglise russe à reconnaître leur suprématie, cette Eglise n'avait pas cessé de former un tout homogène jusqu'à la fin du XVIe siècle. La dissidence qui s'était élevée dans son sein n'avait point altéré sensiblement les conditions essentielles de son intégrité. L'établissement, sous le règne du prince Vitold, d'une seconde métropole à Kief, distincte de celle de Moscou, n'avait pas davantage détruit son unité ni ébranlé son orthodoxie. Les deux siéges reconnaissaient au même titre la suprématie spirituelle du patriarche de Constantinople. Les statuts des conciles généraux recevaient une application régulière dans chaque métropolie : la Russie d'Occident et le grand-duché de Lithuanie avaient le même culte et les mêmes dogmes que la Russie orientale, lorsque, vers la fin du XVIe siècle, le concours de circonstances étrangères et la politique astucieuse des jésuites vinrent porter atteinte à l'unité dont l'Eglise avait joui jusqu'alors.

Depuis les dernières années du XVe siècle, l'Ordre des jésuites avait acquis en Pologne une action directe sur l'éducation de la jeunesse. Les enfants des plus riches familles étaient élevés dans leurs écoles. Le roi Sigismond

leur paraissait fort dévoué. Ils trouvèrent en lui un appui pour leurs projets.

Le patriarche Jérémie, pendant un séjour qu'il fit en Russie, avait remarqué de nombreux abus dans la métropolie de Kief. Il avait sévi contre Onésiphore pour cause de second mariage, en le destituant de la dignité métropolitaine. Cyrille Terletzky, évêque de Loutzk, avait les mœurs irrégulières et fastueuses des prélats romains. Outre un second mariage, contraire aux lois de l'Eglise, on avait à lui reprocher plusieurs méfaits et jusqu'à des crimes capitaux. Jérémie le mit sous jugement. Michel Ragoza, homme de caractère faible, avait succédé à Onésiphore en qualité de métropolitain de Kief. Certains griefs qui s'élevaient contre lui, lui faisaient craindre d'encourir à son tour la sévérité du patriarche. Terletzky sut profiter de ses dispositions et parvint à l'entraîner dans le parti de la résistance. Hypathe Posseï, évêque de Vladimir, et l'un des principaux partisans du projet d'union des deux Eglises, se joignit à eux. Une ligue se forma contre le patriarche dont on redoutait le contrôle. Tel fut le premier motif du projet d'union.

Une seconde cause y concourut. Les successeurs de Jagellon, qui avait réuni le grand-duché de Lithuanie au royaume de Pologne, et établi l'égalité des droits civils pour les deux communions, refusaient au clergé orthodoxe de la Russie occidentale une partie des priviléges et prérogatives qu'ils acccordaient à celui de Pologne. Les évêques orthodoxes n'étaient point admis à siéger au sénat et se voyaient contraints, en toute occasion, de céder le pas aux catholiques romains, malgré la parité de droits garantie aux deux cultes par Sigismond III.

Cet état de choses avait ses dangers. Hypathe et Cyrille, après avoir attiré à leur parti deux autres évêques et un archimandrite, signèrent en 1594, à Breste en Lithuanie, ce

qu'ils nommèrent les préliminaires du congrès qui s'attribuait la mission de réunir les deux Églises. L'année suivante, prétextant la nonchalance des patriarches de l'Église russe, ils partirent pour Rome, dans l'intention de reconnaître le pape pour chef unique de la chrétienté, à la seule condition que les usages de l'Eglise grecque d'Orient, la célébration du culte en langue slave et le choix des évêques sans la participation de Rome, ne subiraient aucune altération.

Les deux principaux chefs du parti uniate furent accueillis à Rome avec une grande solennité. Le 25 décembre, ils présentèrent à Clément VIII, en présence du collége des cardinaux, l'original des préliminaires du congrès de Breste. Le pape en éprouva une vive satisfaction. Son secrétaire répondit à la lecture du manifeste par un discours emphatique, qui témoignait des dispositions bienveillantes du « successeur de saint Pierre. » Les deux évêques lurent un formulaire de foi, où ils confessaient la procession du Saint-Esprit du Père *et du Fils*, la suprématie papale, le purgatoire, la présence du corps et du sang de Christ dans l'Eucharistie sous une seule espèce, l'autorité des indulgences, en un mot « toutes les additions faites par le concile de Trente un symbole nicéno-constantinopolitain. » Ils firent plus. Ils prêtèrent serment au pape en leur nom et au nom des évêques. C'était plus qu'une apostasie personnelle. Le pape et les cardinaux triomphaient : on chanta des actions de grâces sous le dôme de Saint-Pierre ; on frappa une médaille commémorative, et les archives du Vatican s'enrichirent d'une nouvelle Charte qui célébrait « l'aurore d'un nouveau jour se levant sur des contrées plongées dans les ténèbres [1]. »

[1] Cette médaille présente l'effigie du pape Clément avec celle d'un Russe à genoux. Elle a pour exergue : « *Ruthenis receptis.* » Le fait est consigné aux archives du Vatican par le cardinal Baronius. Le serment et la confession de foi se lisent dans Kamensky (*Histoire de l'Union*, 43-48).

Mais Hypathe et Cyrille n'étaient pas encore de retour en Russie que déjà une violente protestation contre leur conduite surgissait de toutes parts. Dès le mois de juillet 1595, l'évêque Gédéon avait déposé à la Diète un rapport où il accusait les mandataires infidèles d'adhérer aux doctrines de l'Eglise romaine, de ne conserver le rite grec que par accommodation, d'engager traîtreusement son nom et celui du métropolitain Michel, de soumettre enfin les Eglises à la juridiction du pape sans leur consentement. Le prince d'Ostrog, chef militaire de Kief, avait rédigé contre les Uniates plusieurs écrits pleins de véhémence. Le métropolitain Michel, à son tour, avait affirmé par mandement qu'il repoussait le projet de fusion et protestait solennellement de son dévouement pour le patriarche de Constantinople [1].

L'opposition que le peuple ne tarda pas à manifester, ne pouvait qu'entraver les progrès de l'Union. Sigismond le comprit et résolut de prendre des mesures énergiques. D'importantes prérogatives furent réservées au clergé uniate : elles motivèrent la convocation du congrès de Breste qui fut appelé à les sanctionner. Ce fut au mois d'octobre 1596 qu'il s'assembla. Cinq évêques, qui partageaient les principes uniates, s'y réunirent aux mandataires du roi, aux sénateurs et aux évêques latins. La cause de l'orthodoxie avait pour défenseurs les exarques des patriarches, Nicéphore et Cyrille Lucar, les évêques Gédéon et Michel, Luc, métropolitain de Slavonie, une foule d'archimandrites et d'archiprêtres. Le prince d'Ostrog et les plus hauts personnages de l'ordre civil protestèrent contre le projet de fusion. La discussion

[1] On lit dans Piacetzky, évêque latin contemporain : « A leur retour en Pologne, ils trouvèrent les choses tout autres qu'ils se l'étaient figuré. Le clergé et les laïques les désavouaient et s'étaient détournés de l'Union, qui soulevait tant de répulsion, que la nommer seulement, c'était fermer toute discussion. » (*Chronica*, p. 164.)

théologique n'aboutit à aucun résultat ; mais le roi, personnellement favorable à l'Union, voulait être obéi. Le métropolitain Michel, d'abord adversaire des Uniates, céda à leurs instances et se réunit à eux. Le 9 octobre, les chefs de ce nouveau parti se rendirent à l'Eglise de Saint-Nicolas. On y lut la bulle du pape, ainsi que l'acte qui statuait la fusion des deux Eglises. Il fut signé par le métropolitain et par cinq évêques ; mais les membres laïques du congrès refusèrent d'y souscrire. Les adversaires de l'Union convinrent de leur côté de rompre avec le métropolitain et les évêques, qu'ils déclarèrent déchus de leurs siéges, et de n'adopter aucune mesure relative à la foi en dehors de la sanction du patriarche de Constantinople. Le parti novateur, faible de nombre, mais fort de la protection de Sigismond, publia l'acte d'union et substitua dans la liturgie le nom du pape à celui du patriarche. De là le schisme des Uniates.

La fusion n'était en réalité que l'œuvre d'un parti : aussi ne fit-elle d'abord que peu de partisans. Sigismond, dominé par l'influence des jésuites, recourut à des mesures de rigueur pour augmenter le nombre des Uniates. La sanction royale fut refusée aux évêques et aux métropolitains qui n'adhéraient point à l'Union. Les plus riches monastères, les plus gros bénéfices appartinrent aux Grecs-Unis, qui devinrent en toute occasion les objets des faveurs du roi. Le clergé orthodoxe se vit persécuté avec acharnement, exposé à tous les genres d'humiliations, privé de ses ressources, traîné devant les tribunaux par la calomnie et la délation. « L'oppression et la violence, lit-on dans un acte de la confédération lithuanienne, redoublent et se multiplient par la haine du clergé romain. Notre sécurité est compromise sur tous les points du royaume. La plupart de nos églises, de nos cathédrales et de nos monastères sont frappés d'interdit, spoliés et dévastés : le sang coule, les meurtres augmentent,

et d'horribles imprécations poursuivent les vivants et les morts. La fermeté dans la foi est pour les membres de notre clergé une source de vexations et de souffrances : on les pille, on les ruine, on les exile, on leur arrache ce qu'ils possèdent [1]. »

Ces mesures arbitraires contribuèrent aux progrès de l'Union. On voulut les étendre à la Petite-Russie. Les Cosaques y opposèrent la plus énergique résistance et soutinrent, pendant un siècle, pour la défense de leurs libertés politiques et religieuses, une guerre acharnée dont le résultat fut fatal à la Pologne.

La confrérie guerrière des Cosaques de la Petite-Russie s'était formée vers la fin du xve siècle, sur le Bas-Dnièpre, sous le nom de *Tcherkasses* ou *Zaporogues* [2]. Leur nombre s'était accru rapidement. L'attrait d'une liberté presque illimitée avait grossi leurs rangs d'une foule d'aventuriers, qui trouvaient parmi les Cosaques l'impunité de leur conduite. Avant la fin du xvie siècle, plusieurs de leurs chefs ou hetmans, Daschkovitch, Vischnévetzky, Fédor Bogdan, s'étaient déjà distingués par de glorieux exploits.

Le roi de Pologne, Étienne Batori, appréciant tout l'avantage qu'il pouvait trouver dans leur concours contre les Khans de Crimée et les Turcs, avait contracté avec les Cosaques une alliance qui n'avait pas été sans utilité pour ses armes. Mais dix ans après sa mort, pendant le hetmanat de Kocinsky, une époque orageuse commença pour la Petite-Russie. La question de l'Union en fut la source. Un mur-

[1] Acte de confédération, dressé par la noblesse de Wilna, en 1599. — Voir les suppléments du métropolitain Eugène sur Sainte-Sophie, n° 15. Trois diplômes de Sigismond avaient conféré le monastère de la Petchéra de Kief au métropolitain uniate Ragoza ; mais la fermeté de l'archimandrite Nicéphore et de ses moines, prévint les sacriléges que l'on réservait aux choses saintes. (*Journal du Ministère de l'Instruction publique*, décembre 1843, description du cloître, p. 22.)

[2] Habitant au delà des cataractes du Dnièpre.

mure universel avait accueilli les préliminaires du congrès de Breste. Le hetman, en qualité de chef des Cosaques, avait écrit à Sigismond III que les statuts de ce congrès ne pouvaient en aucun cas recevoir d'application, « parce que, di-
» sait-il, mettre d'accord la conscience et les opinions, c'est,
» non pas la tâche des hommes, mais l'œuvre de Dieu. »
Aux tentatives mises en avant pour faire adopter l'Union par les Cosaques, il répondait : « Qu'au moins le gouvernement
» de Pologne donnât aux Zaporogues le temps de réfléchir,
» afin de prévenir une effroyable effusion de sang, fruit iné-
» vitable de l'oppression religieuse. » Kocinsky avait en outre adressé au clergé réuni à Breste, une lettre rédigée dans le même esprit. Sigismond feignit de partager ses vues, et l'engagea à se rendre lui-même au congrès. Mais à peine arrivé à Breste, le hetman, perfidement arrêté et détenu dans une tour de pierre, y avait bientôt succombé, privé d'air et de lumière.

La mort de Kocinsky sonna le tocsin d'une guerre générale. La dignité de hetman fut immédiatement conférée à Paul Nalivaïko. Le nouveau chef adressa à Sigismond un acte officiel dans lequel il exposa, d'une part, les droits politiques de la Petite-Russie, comme puissance indépendante, où il peignit, de l'autre, sous les couleurs les plus vives, la criminelle conduite du clergé de Breste. Du reste, il offrait au roi ses services en fidèle et loyal allié. Sigismond, sans répondre directement aux remontrances du hetman, se borna à promettre verbalement de faire ses efforts pour engager le clergé catholique à se désister de ses exigences. Mais les magnats de Pologne ne pouvaient mettre un terme à la turbulence de leurs passions politiques. A peine les députés zaporogues étaient-ils de retour de leur ambassade auprès du roi, que déjà Nalivaïko ne pouvait plus douter des intentions de la Pologne, qui concentrait un corps d'armée

à Tcherkass et à Bélo-Tserkva. Le hetman, de son côté, rassembla ses troupes à Tchiguirine. Une lutte acharnée fut fatale aux Polonais commandés par le hetman de la couronne, Jolkievski. Altérés de vengeance, les Cosaques exterminèrent plus de dix-sept mille hommes de l'armée royale, expulsèrent le clergé de l'Union de toutes les villes voisines du Dnièpre. Trois mois ne s'étaient pas écoulés, que la Petite-Russie était purgée de Polonais et d'Uniates.

Le héros zaporogue revint à Tchiguirine et donna ses soins à relever de leurs ruines les villes que la guerre avait dévastées. Le moment arriva d'envoyer, selon l'usage, des députés à la diète générale de Varsovie. Nalivaïko les accompagna pour avoir une entrevue avec le roi. Sa confiance devait le perdre. La nuit même qui suivit son arrivée à Varsovie, assailli par des hommes armés, il se vit jeté dans un cachot, avec les trois députés zaporogues. Les soldats chargés de la garde du hetman, ne lui laissaient de repos ni jour ni nuit. Succombait-il au sommeil, on le réveillait aussitôt du revers d'une hache d'armes. Trois jours après, Nalivaïko et ses malheureux compagnons, le colonel Loboda, Fédor Maseppa et Jacob Kizima, entraînés sur la place publique, furent enfermés dans un taureau de cuivre et brulés à petit feu!....

Cet acte de barbarie ne parut pas suffisant aux magnats de Pologne : la diète statua que l'Ukraine était déchue de tous ses droits.

Le supplice de Nalivaïko fut l'un des nombreux forfaits inspirés par l'orgueil et l'irritable intolérance des magnats polonais. L'ardeur de leur fanatisme politique et religieux ne connut bientôt plus de bornes. La Petite-Russie se vit réduite au dernier degré d'oppression. Le clergé latin s'empara des églises ou les afferma à des juifs, dont il fallut acheter, au prix de sommes énormes, la faculté d'y célébrer les

offices. Les paroles d'un député de Volhynie à la diète de Varsovie, en 1620, sont le douloureux écho des maux que la haine des jésuites avait accumulés sur les églises qui n'adhéraient point à l'Union : « Il y a vingt ans, s'écrie-t-il, que la diète est témoin de nos larmes amères, de nos instantes réclamations, et que nous revendiquons en vain nos droits et nos libertés. Au nom du Dieu vivant ! qui ne voit quelles persécutions, quelles intolérables souffrances la vieille nation russe est réduite à subir pour sa foi ? Je commence par l'état de Cracovie. Déjà, dans les villes, les églises sont frappées d'interdit, les biens ecclésiastiques confisqués, les moines chassés de leurs couvents, devenus la retraite des bestiaux... A Mohileff et à Orcha, les temples sont scellés, les prêtres dispersés, à Pinsk, mêmes violences. Les enfants meurent sans baptême, les adultes et les vieillards sans confession : le peuple, privé de bénédiction nuptiale, vit dans l'impureté..... Que se passe-t-il à Lwof? Quiconque rejette l'Union et reste fidèle à l'Église grecque, se voit exclu des villes, perd ses droits de citoyen et ne peut exercer son industrie. Un tel homme meurt-il? il n'est pas permis de chanter à côté de ses restes les prières funèbres, pas plus qu'il n'était possible d'entourer son agonie de la solennité des saints sacrements..... Et Vilna, n'est-il pas sous le poids de criantes persécutions? On n'y a plus même la liberté de puiser l'eau des fontaines ; les moines qui restent étrangers à l'Union, sont saisis et maltraités, arrêtés sur les routes et jetés dans les prisons [1]. »

Tel était en 1620 l'état religieux de la Russie-Blanche et de la Volhynie. En 1632, la persécution avait redoublé d'intensité. Une supplique présentée à cette époque à Vladislas, en fait foi : « A Loutzk, les temples de Dieu sont transfor-

[1] Discours du député Laurent Drewnissky, dans Kamensky, *Histoire de l'Union*, 69-73.

més en auberges; à Vilna, on en a fait des cabarets. Des gens innocents sont exclus des magistratures et des corporations et plongés dans des cachots infects. A Minsk, on voit une mosquée s'élever sur le terrain d'une Église. A Polotzk, les fers sont le moyen de conversion qu'on emploie pour propager l'Union, et les récalcitrants sont chassés de la ville. A Tourof, on s'est emparé violemment de l'Église et des objets du culte, et l'évêque a été expulsé pour sa fidélité. A Orcha, à Mohileff, à Mstislavl, il est même défendu de prier dans les cabanes. A Bielsk enfin, il a été décrété : que ceux qui refuseront d'entrer dans une Eglise catholique à la suite de la procession, seront punis de mort [1]. »

Les diètes, saisies de ces plaintes, les laissaient sans réponse. Si parfois elles essayaient de modérer le zèle du fanatisme, leurs décisions restaient sans résultat. Le règne tout entier de Sigismond fut celui d'une inquisition sanguinaire dans l'intérêt de la papauté : aussi n'est-il pas étonnant que pendant un espace de quarante ans, la moitié des quatre millions d'habitants de la Lithuanie et de la Russie-Blanche ait embrassé la cause de l'Union [2]. Les succès du romanisme furent moins considérables dans la Russie-Rouge et la Volhynie : en Petite-Russie, le sang coula, mais une partie de la noblesse seulement fut infidèle à la foi orthodoxe.

Les rigueurs s'adoucirent quelque peu sous Vladislas IV, successeur de Sigismond (1632-1648). La diète du 1er novem-

[1] Synopsis, en langue polonaise, Vilna 1632. — Kulesz, la foi orthodoxe (en polonais) Vilna, 1707, p. 226. — Le métropolitain Pierre Mogilas écrit à l'uniate Sakovitch : « Entre dans les murs de Vilna et demande : qui demeure aujourd'hui à la place où s'élevait l'église consacrée à la sainte martyre Prascovie ? On te dira que là se trouvent un cabaret et une maison suspecte. Entre dans Minsk et demande : où est l'emplacement de la mosquée tatare? On te répondra qu'à cet endroit se trouvait l'église de la Nativité de Notre Seigneur Jésus-Christ. Voilà comment le zèle des Uniates pour la foi célèbre, parmi les Russes, la gloire de Dieu. » Kief, 1642.

[2] Bandtké, *Histoire du royaume de Pologne*, t. I, p. 271.

bre 1632 adopta une sorte de formule de concorde entre les deux Églises. Elle décréta: « qu'il y aurait deux métropolitains, l'un pour l'Église-Unie, l'autre pour l'Eglise Orthodoxe; que dans l'éparchie de Polotzk, il serait institué deux évêques, dont l'un résiderait à Mohileff. » Les autres éparchies eurent de même leurs évêques orthodoxes. La diète rendit à ces derniers quelques Eglises et monastères dont ils avaient été dépossédés. Le jour de son couronnement (13 février 1633) le nouveau roi rétablit l'Acte qui garantissait les libertés religieuses de l'Eglise russe, et s'engagea à protéger son indépendance. Enfin la diète de Varsovie élabora en 1635 un Acte de constitution, qui confirma les Articles de concorde et promit une égale protection aux deux partis.

C'était un pas vers la tolérance générale; mais le fanatisme des Uniates regardait comme un malheur la liberté rendue aux nombreuses victimes qui encombraient les prisons. Ils refusaient surtout de se dessaisir des spoliations qu'ils n'avaient pas ménagées au parti orthodoxe. Les magnats, toujours impatients de la volonté du roi et dévoués d'ailleurs aux inspirations du clergé uniate, entravèrent de toutes manières l'exécution des décisions de la diète. Les plus riches monastères, les biens patrimoniaux, appartenant aux orthodoxes, devinrent la propriété du clergé romain.

Toutes ces injustices remirent en 1637 les armes aux mains des Cosaques; mais la paix étant intervenue, ils se dispersèrent. Victimes de perfidies isolées, ils chargèrent leur hetman Pavlouga de porter leurs griefs à Varsovie. Le malheureux chef fut écorché vivant, ses compagnons eurent la tête tranchée, et la diète déclara les Cosaques privés de tous leurs droits et priviléges.

La guerre recommença et les troupes polonaises furent taillées en pièces. Mais le clergé latin délia les Polonais du serment par lequel ils s'étaient engagés à respecter la liberté

religieuse. Un nouveau meurtre en fut la suite. Le hetman Ostranitz se rendant à un monastère, fut arrêté avec les gens de sa suite, conduit à Varsovie, chargé de chaînes et condamné à mort sans procès. L'émotion fut extrême. « Une procession romaine ouvrit la marche jusqu'au lieu du supplice : des prêtres exhortaient les malheureux à se convertir à leurs dogmes, pour échapper aux tourments du purgatoire. » Quelques-uns des condamnés subirent le supplice de la roue ; d'autres eurent les mains et les pieds brisés, d'autres encore furent empâlés. — Les femmes et les enfants des martyrs remplissaient l'air de leurs sanglots. On les fit taire par le supplice !... La plume de l'historien s'arrête devant ces atrocités !

Elles furent générales dans l'Ukraine. Le roi, il faut le dire, ne les ordonna pas : il s'efforçait de garantir le repos de ses sujets ; mais ses intentions étaient méconnues par une noblesse turbulente et fanatique, pliée au despotisme de Rome. Aussi vit-on l'Union faire de rapides progrès. Dans toutes les villes s'élevaient des Églises romaines : les temples russes étaient frappés d'interdit. Les magnats et le clergé ne voyaient plus dans le dogme russe qu'une variété du paganisme. Les abjurations furent nombreuses. Il semblait que le nom même de la Petite-Russie allait être voué à l'oubli, quand la Providence suscita un libérateur à cette malheureuse contrée : ce fut l'immortel Kmelnitzky.

Né aux premières années du XVII[e] siècle, initié par ses études à la connaissance des langues anciennes, doué par la nature d'un ardent amour de l'indépendance, Kmelnitzky consacra toute sa vie à la défense des libertés politiques et religieuses de son pays. « La cause, écrivait-il, qui a forcé les Cosaques à résister par les armes aux Polonais, ne résulte pas de ce que ces derniers, contre toute justice, les ont dépouillés de leurs biens, chassés de leurs villages, exilés de

leur patrie terrestre, ni de ce que, à l'exemple du cruel Pharaon, ils les ont assujettis aux plus rudes travaux ; ils auraient patiemment accepté ces souffrances. Elle provient de la contrainte exercée sur leurs croyances, des efforts tentés pour les convertir à l'erreur, par ceux qui, poussés par une folie cruelle, ont porté la dévastation dans les sanctuaires de leur foi [1]. » Après avoir vaincu à plusieurs reprises les Polonais, Kmelnitzky, à la suite de la célèbre bataille de Sborage, en 1649, força Jean Casimir à signer, outre divers clauses, les articles suivants :

1° Abolition de l'Union parmi les Russes de Pologne et de Lithuanie, à cause de l'agitation qu'elle fomente dans le peuple et du sang chrétien qu'elle a fait répandre ;

2° Restitution aux Églises orthodoxes de leurs anciennes libertés et de leurs biens ;

3° Abolition des écoles des jésuites à Kief et dans toutes les villes situées sur le territoire des Cosaques ;

4° Admission du métropolitain de Kief dans les rangs du sénat [2].

Le traité fut sanctionné par la diète le 12 janvier 1650. Mais la noblesse polonaise en éprouva un mécontentement qui s'exprima dans une foule de pamphlets dirigés contre le roi. Le métropolitain Sylvestre s'étant rendu à Varsovie pour y prendre place au sénat, les magnats et surtout la basse noblesse firent entendre des rumeurs et sortirent de la salle dès qu'il y entra. Pour éviter de nouveaux outrages, le métropolitain quitta Varsovie. Le traité ne reçut point d'exécution : le drame sanglant recommença en Petite-Russie, en Lithuanie et en Volhynie. La liberté de conscience n'exista

[1] Requête au nom des Cosaques, présentée au roi en 1653 (éditée par la Société historique de Moscou, en 1848, n° 8).

[2] *Traité de Kief*, Mémorial, t. I, ch. III, p. 345. — Riegelmann, *Hist. de la Petite-Russie*, 1re part., liv. II°.

pour ces contrées que dès le jour où elles se placèrent sous la protection immédiate de la Russie.

L'Union fut en général plutôt l'œuvre de la violence que l'inspiration de la foi. Ce qui le prouve, ce sont les événements qui s'accomplirent de 1654 à 1667. Pendant ce court espace de temps, où le pouvoir de Moscou fut dominant en Lithuanie, un grand nombre d'Eglises abjurèrent l'Union. En 1668, les habitants de Vilna se déclarèrent prêts à rompre tout rapport avec Rome, pourvu que le tzar les prit sous sa protection [1]. La Volhynie, la Russie-Rouge et la Russie-Blanche supportaient impatiemment la servitude spirituelle que le clergé de Pologne faisait peser sur elles. En effet, l'archevêque de Polotzk, Jokovsky [2], avait présenté au roi, dans une séance de la diète, tout un livre où il exposait les mesures les plus propres à faire disparaître jusqu'au nom de l'Orthodoxie grecque. C'était en vain que le tzar Alexis élevait d'énergiques réclamations pour tempérer un système de persécution qui outrageait à la fois les droits de la conscience et ceux de l'humanité [3]. En 1686, l'un des articles de la paix perpétuelle entre la Russie et la Pologne statua que les éparchies de Loutzk, Lvoff, Galitch, Pérémischl et Mohileff continueraient à appartenir à l'Église grecque. La liberté de conscience fut entière dans ces provinces pour tous les membres de l'Eglise romaine : mais, en Pologne, on ne tint aucun compte des engagements que le roi avait pris en signant le traité. Les évêques Innocent de Pérémischl, Joseph de Lvoff et Mélèce de Loutzk, privés des revenus de leurs siéges, furent en même temps les objets des mesures les plus arbitraires et finirent par donner à l'Eglise le triste exemple de leur apostasie en passant à l'Union, le premier

[1] Actes historiques, IV, 261.

[2] Dans les paroles qu'il adressa au roi, Mohileff était nommée « le nid et la capitale du schisme. »

[3] Bantisch-Kamensky, *Hist. de l'Union*, p. 116, 120-122.

en 1692, les deux derniers en 1700. « Quiconque conservait un reste de fidélité aux doctrines de l'Orthodoxie, avait à subir quelque persécution. En 1711, Cyrille, consacré évêque de Loutzk, s'était bientôt vu chassé de son siége par les Uniates. En 1720, la seule éparchie de Kief appartenait encore à l'Église russe, après être restée vingt ans sans pasteur. La noblesse de Volhynie, de Lithuanie et de la Russie-Blanche avait généralement passé à l'Union, et si quelque trace de fidélité à la foi nationale subsistait encore dans ces provinces, ce n'était guère qu'au sein du peuple ou dans les rangs du clergé monastique.

Un tel état de choses devait éveiller toute la sollicitude de l'Église. Il faut le dire, elle fut à la hauteur des devoirs que lui imposait la défense de l'Orthodoxie. Le concile de 1621 prit des mesures décisives pour paralyser les progrès de la propagande uniate. Elles furent de nature purement spirituelle : elles s'adressèrent à la foi de l'Église et, avant tout, au zèle de ses pasteurs. Le concile leur recommande une grande vigilance, des mœurs évangéliques, une patience persévérante. « N'oubliez pas, leur dit-il, que la foi de vos pères a grandi dans le sang, et que c'est par le sang qu'elle s'est purifiée de toute hérésie. » La politique déloyale de la Pologne avait forcé les Cosaques à recourir aux armes pour résister aux obsessions du clergé romain : le concile ne voulut adopter que des moyens pacifiques, parmi lesquels figure au premier rang l'organisation des Confréries. Ce n'était pas là une institution nouvelle dans l'Église : les Confréries y existaient déjà à l'état de sociétés philanthropiques et humanitaires; mais en face de la persécution, elles s'animèrent d'un nouvel esprit et devinrent des centres de résistance aux envahissements du parti catholique. Leur histoire forme l'une des pages les plus sérieuses du drame de cette époque d'agitation religieuse.

CHAPITRE VII.

LES CONFRÉRIES ECCLÉSIASTIQUES ORTHODOXES.

Ces associations, qui jouèrent un rôle si remarquable dans l'histoire de l'Eglise de Russie, eurent un double caractère. D'une part, elles concoururent puissamment aux progrès des études et au développement de l'instruction populaire : de l'autre, elles se dévouèrent à la défense du dogme orthodoxe, largement entamé dans le cours du XVI[e] et du XVII[e] siècle, à la fois par les doctrines romaines et par les succès que la Réforme avait obtenus en Pologne. Parvenues peu à peu à un état de prospérité qui leur permit de fonder des monastères, des écoles, des hôpitaux, des établissements typographiques, les Confréries, dotées par les rois de Pologne de certains privilèges, protégées par les patriarches et les métropolitains, comptant dans leur sein des nobles et des princes, devinrent à la fois les mandataires de la science, les organes du clergé russe occidental et le plus ferme rempart de l'Eglise Orthodoxe [1].

Les faits contemporains en expliquent l'origine.

Depuis que le grand-duc de Lithuanie, Jagellon, était monté sur le trône de Pologne, jusqu'à l'extinction de sa

[1] Fléroff, *Des Confréries ecclésiastiques Orthodoxes.* Saint-Pétersbourg, 1857.

dynastie, la divergence de croyance religieuse avait enfanté une rivalité permanente entre les deux Etats. La Pologne, dévouée aux intérêts de la papauté, comprenait à merveille qu'aussi longtemps que subsisterait cette différence, les liens qui rattachaient à ses destinées celles de la Russie lithuanienne, ne pourraient être durables. Dès lors elle mit tout en œuvre pour anéantir l'orthodoxie, et, avec elle, la base de la nationalité russe. Dès 1385, Jagellon avait embrassé la foi romaine et pris l'engagement de convertir à la suprématie de la papauté les païens et les Russes, « même par châtiments corporels [1]. » L'église cathédrale de Pérémischl avait été, par ses ordres, enlevée au culte orthodoxe en 1412, et convertie en chapelle romaine. L'année suivante, de nouvelles persécutions s'étaient déployées contre les Russes. Cromer dit en propres termes que les conversions opérées par le roi étaient le résultat « soit de ses libéralités, soit de ses rigueurs et de ses menaces [2]. » Aussi le zèle que Jagellon déploya pour la propagation de la foi romaine lui valut-il, de la part de ses panégyristes, le nom « d'apôtre de la Lithuanie [3]. »

Wladislas III proclama l'égalité des droits religieux, en 1434, mais cette mesure ne fut qu'illusoire. Sous prétexte que des troubles agitaient la Lithuanie, on y établit un tribunal d'inquisition, dont la présidence fut donnée à un moine dominicain, Nicolas de Lenchitz, « avec droit de rechercher et de châtier les hérétiques et les apostats [4]. » Mais ce fut à partir de 1570, un an après la réunion de la Lithuanie à la

[1] « *Ad quod etiam pœnis corporalibus compellendi.* » Wilno, Kraszewsky, t. II, p. 496.

[2] « *Partim donis, partim auctoritate et minis.* » *De origin. Polon. cronic.*, p. 227.

[3] Dlugosz, p. 117 et 118. — Bielsky, p. 273. — Striykowski, p. 446.

[4] *Hist. de schism.*, Kwiatkew, 1436. — Kulesz, *Wiara pravoslawna* (la foi orthodoxe), p. 162 (en polonais).

Pologne, que les partisans de l'Eglise russe furent le plus violèmment persécutés.

Après la mort de Sigismond Auguste et le règne passager de Henry de Valois, le trône était échu à Etienne Batory, prince magnanime, mais qui avait besoin de la faveur de Rome pour se maintenir sur un trône ébranlé par les intrigues de la cour d'Autriche. Il se contenta donc de laisser toute latitude aux jésuites, dont le crédit était grand dans la noblesse. Leurs projets, leurs écôles, les traités polémiques et dogmatiques dont ils avaient inondé la Lithuanie, tendaient ostensiblement à la ruine des croyances de l'Eglise russe. Ils faisaient briller aux yeux du clergé l'espoir d'une position plus avantageuse, le privilége d'un fauteuil au sénat. Ils lui montraient une humiliation dans sa dépendance du patriarche de Constantinople, institué, disaient-ils, par le sultan, dont on pouvait tout obtenir à prix d'argent. Dès 1596, l'Union était devenue la source de vexations sans cesse renaissantes contre ceux qui refusaient d'y souscrire. Les prêtres, chassés de leurs paroisses, se voyaient jetés en prison, tourmentés ou mis à mort comme rebelles. Les propriétés de la noblesse russe, frappées de confiscation, passaient aux mains des Latins et des Uniates : en un mot, tous les genres de persécutions étaient devenus le partage du clergé et du peuple, fidèles à l'Eglise Orthodoxe. Les pages lugubres de l'histoire de l'Union sont l'expression de toutes les cruautés enfantées par le fanatisme d'une intolérance d'autant plus affligeante qu'elle s'exerçait entre des frères issus du même sang, enfants, de la même patrie. C'était en vain que des hommes généreux, et à leur tête le prince Constantin d'Ostrog, qui avait versé son sang pour la Pologne, réclamaient au sein des diètes, soit les droits de l'humanité, soit la protection des lois pour leurs malheureux coreligionnaires. Les députés polonais qui condamnaient les passions religieuses, les lé-

gats même du pape, qui s'efforçaient de calmer l'effervescence, répétaient vainement que la Pologne creusait son propre tombeau, en anéantissant elle-même ses meilleures forces.

Dans cet état d'oppression, les églises russes de Lithuanie ne pouvaient compter ni sur l'appui des princes, dont les réclamations se perdaient au milieu des clameurs intéressées, ni sur celui des patriarches d'Orient, à qui il était interdit, sous peine de mort, d'avoir des relations avec la Lithuanie, ni sur l'intervention de Moscou, livrée par les usurpateurs au déchirement des factions politiques. Il s'opéra alors, au sein des populations orthodoxes, un mouvement religieux digne d'admiration. L'énergie de leur foi fut à la hauteur du péril qui planait sur elles. On vit se former dans chaque ville des Confréries ecclésiastiques, dont les membres s'unirent pour résister en commun aux envahissements du schisme romain. A Lwoff, à Vilna, à Kief, à Loutzk, à Mohileff, à Orcha, à Breste, à Pinsk, à Bielsk, à Minsk, partout où l'Église russe avait à lutter contre les jésuites, les Confréries opposèrent école à école, construisirent de nouveaux temples, prirent la défense des opprimés et plaidèrent jusque devant les rois la cause sacrée de la liberté religieuse.

Elles se proposèrent, en outre, de contribuer aux progrès de l'instruction populaire, au soulagement des pauvres, et jouirent, à ce titre, de la protection des rois de Pologne, qui leur accordèrent des lettres patentes et leur fournirent quelquefois les moyens d'exercer plus efficacement leur activité bienfaisante. Mais ce qu'elles ambitionnèrent avant tout, ce qu'elles réalisèrent au prix de leur sang, ce fut la défense du dogme orthodoxe. Leurs relations avec les patriarches d'Orient, qui visitaient la Russie, avec les métropolitains de Kief, avec les évêques russes de Lithuanie, ainsi que la part considérable qu'elles prirent au débat des intérêts religieux, rattachent étroitement leur histoire à celle de l'Église russe

d'Occident. Leurs écoles devinrent des refuges pour la science; leur activité morale, les vertus de leurs membres, leurs exhortations, leurs censures, s'étendirent à tous les détails de la vie chrétienne, et furent la vivante prédication des devoirs qu'elle prescrit. Enfin leurs efforts déposent éloquemment en faveur de la vive affection du peuple russe pour son Église; opprimée de toutes manières, persécutée avec acharnement, la foi orthodoxe soutint en Lithuanie une lutte de deux siècles et sortit pure de l'épreuve.

Organisation des Confréries.

Le premier acte qui présidait à l'organisation d'une Confrérie, consistait dans la rédaction d'un règlement, calqué sur ceux qui régissaient les Confréries plus anciennes. Il était présenté à la sanction du roi, qui accordait une lettre d'institution. Les membres de la nouvelle association inscrivaient alors leurs noms dans le catalogue de la Confrérie. C'étaient, dans l'ordre ecclésiastique : les métropolitains, les archevêques, les évêques, les hégoumènes, les anachorètes, les prêtres; dans l'ordre civil : les princes, les nobles, les propriétaires, les notables, les bourgeois. Les noms de plusieurs hospodars de Moldavie et d'illustres familles russes y figurèrent. Pour être admis dans l'association, il fallait s'engager à en observer tous les statuts, baiser la croix des mains du prêtre et promettre, par serment, de garder obéissance à la Confrérie et de n'en révéler aucun secret.

Quatre frères étaient chargés annuellement, par la Confrérie, d'en soigner les intérêts généraux et d'en régler la direction. Ils avaient droit au respect et à la soumission de tous les membres, jugeaient les coupables, aplanissaient les différends, et représentaient l'association devant le pouvoir civil qui correspondait avec eux.

Tous les frères avaient pour obligations : de verser, à un jour déterminé, une certaine somme dans la caisse de la Confrérie ; de venir en aide aux malheureux et aux opprimés ; d'assister à l'office divin dans le temple de la Confrérie ; d'être présents aux funérailles des frères, d'accompagner leurs dépouilles et de participer à la commémoration de leur décès ; de s'occuper de la prospérité de l'église et du monastère, de l'entretien du clergé et des chantres, et de rechercher, le cas échéant, un bon prédicateur ; de donner leurs soins aux écoles, aux typographies, aux hospices, et en général à toutes les institutions de bienfaisance de l'association ; et enfin de prendre part régulièrement aux conférences de la Confrérie. — Cette dernière clause constituait l'un des devoirs les plus graves de chaque frère.

La violation de l'un de ces points entraînait pour le délinquant une peine pécuniaire ou l'obligation de fournir une certaine quantité de cire.

Quant aux Anciens ou surveillants, ils étaient chargés de l'inspection et de l'administration de la caisse commune. La cotisation des frères, les legs, et en général les revenus, formaient la boîte de l'association, conservée dans la *Scévophulakie*, ou église consacrée au dépôt de la caisse. L'un des Anciens avait la clé du temple, deux autres celle de la caisse. Les dépenses étaient fixées en assemblée générale. Le quatrième Ancien tenait les registres des recettes et dépenses et de tout ce qui se rattachait à la gestion des intérêts matériels de l'association. Les comptes étaient rendus chaque année.

Les Anciens devaient en outre chercher à augmenter les ressources de la société, veiller au bon état des temples et des monastères ; prendre les meilleures mesures d'ordre et de discipline « pour l'accroissement de la gloire de Dieu ; » surveiller l'exécution ponctuelle des règlements ; maintenir les convenances pendant les réunions ; terminer les différends et

les querelles, et enfin soumettre aux délibérations des assemblées les mesures à adopter. « Ils doivent, disent les statuts, remplir leurs devoirs avec le plus grand zèle; maudit est quiconque fait l'œuvre du Seigneur avec négligence[1]. » Leur punition, en cas de culpabilité, était double et même triple de celle des frères; « car ils encourent une plus forte responsabilité à cause de l'honneur, » disent les Règles.

Les réunions ordinaires des Confréries avaient lieu chaque semaine : les séances générales étaient mensuelles. Le document suivant, extrait du Recueil de Loutzk de 1620, en expose le caractère.

« Quand s'ouvrira la séance de la Confrérie;

En premier lieu :

« Dans la maison où siége la Confrérie, se trouvera une table sur laquelle seront placés les Evangiles, des cierges allumés et la boite des Frères. Alors le prêtre ou le plus ancien des Frères chantera debout le cantique « Il est beau de servir le Seigneur, » et lira l'avertissement suivant :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit! Amen!

« Par les prières de la Très-Sainte Vierge Marie, notre Souveraine, et par la vertu de la Croix vivifiante du Seigneur : Cette pieuse Confrérie ecclésiastique, légalement instituée, observera fidèlement et à perpétuité ce qui lui est confié par le Saint-Esprit de la part de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, le Roi de gloire; par ses saints apôtres et par eux à la sainte Eglise universelle; et qui l'est aussi à nous, fils de la Sion glorieuse, ici réunis par la volonté, la bénédiction et la sanction de l'Église apostolique, une et sainte dans la

[1] Statuts de la Confrérie de Lwoff.

vérité ; ce qui est confié à cette Confrérie par nos saints Pères les quatre patriarches, pour être observé et gardé en toutes générations. Car nous avons cette parole du prophète : « Ta maison est sainte, ô Dieu ! et merveilleuse en justice. » Notre Seigneur Jésus-Christ dit dans le saint Evangile : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez les uns les autres : à ceci on vous reconnaîtra pour mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » Et dans l'Ancien Testament il est écrit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces, et ton prochain comme toi-même : toute la loi et tous les prophètes sont renfermés dans ces deux choses. » Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui. Car le prophète a dit : « Oh! que c'est une chose bonne et agréable que les frères restent unis ensemble. C'est pour cela que le Seigneur nous promet la vie éternelle. »

Il dira ensuite :

« Frères! que celui qui sait quelque chose touchant la Confrérie, le fasse connaître.

« Et que celui qui est dans l'obligation d'acquitter sa dette, ou quelque revenu de la Confrérie, le fasse.

Il ajoutera :

« Si quelqu'un a quelque intérêt à soumettre à la Confrérie, ou concernant l'un de ses membres, qu'il s'en acquitte. »

La Confrérie prononçait souverainement sur la conduite de ses membres et sur les infractions au Règlement, dont ils avaient pu se rendre coupables. Le patriarche Joachim d'Antioche avait donné à celle de Lwoff le droit « de censurer

et de punir ceux qui désobéiraient à la vérité, et d'exclure de l'Église quiconque persisterait dans son impénitence [1]. » Le jugement prononcé par la Confrérie avait la même force que celui de l'Église. Elle procédait alors de la manière suivante :

Si un frère avait manqué à ses devoirs, ne vivait pas en bonne harmonie avec la Confrérie ou cherchait à exciter la mésintelligence entre ses membres, on l'avertissait avec douceur une ou plusieurs fois au sein de la réunion. S'il persistait dans le désordre, les frères l'excluaient de la Confrérie, pour maintenir celle-ci en pureté. S'il ne tenait pas compte de la décision, il était regardé comme coupable envers l'Église ; enfin, si dans l'espace d'un mois il ne faisait pas acte de repentir, il était excommunié comme pécheur obstiné et dangereux. Le prêtre le censurait au temple, en présence de tous les frères. Dès lors il était interdit d'avoir avec lui le moindre rapport, sous peine d'encourir la même sentence. Et si la Confrérie faisait exclure quelqu'un par son prêtre, ni les archiprêtres ni l'évêque ne devaient leur accorder leur bénédiction avant qu'il se fût amendé. Nul pouvoir ecclésiastique ne pouvait infirmer l'arrêt une fois prononcé : le repentir et la soumission étaient les seuls moyens de rouvrir au coupable les portes de l'Église.

Si telle était la discipline sévère qui présidait à l'organisation des Confréries, c'est que le but qu'elles se proposaient impliquait un dévouement sans bornes, une communauté absolue d'efforts et de sacrifices, pour conjurer les périls de l'Église. A peine se passait-il un jour sans que le fanatisme romain inventât quelque nouvelle mesure d'oppression contre les partisans de l'Église russe. Tout ce qui touchait à leur foi ou à leurs destinées éveillait un écho dans le sein

[1] *Mémorial de Kief*, t. III, p. 9-10, 13e et 16e points.

des Confréries. Elles avaient pour tâche constante, soit de paralyser les tendances de l'Union, soit de prévenir telle catastrophe qui menaçait la foi orthodoxe, soit de porter remède aux malheurs qui en avaient déjà frappé les partisans. Toutes les pages de la chronique de la Confrérie de Lwoff sont le récit des mesures de résistance ou des moyens qu'elle met en œuvre pour la défense de la foi [1]. Les sociétés religieuses dont nous parlons n'oublièrent jamais qu'elles avaient une mission de paix et de bienfaisance ; mais sans aucun doute il y eut dans leur sein des hommes d'action [2] qui en appelèrent aux armes pour défendre leurs droits, qui même peut-être y furent excités par les Confréries, dont un profond mystère enveloppait les délibérations. On ne trouve du reste dans leurs statuts aucun article qui fasse mention de l'attitude prise par elles pour la protection de leur foi. Ces statuts étaient présentés à l'approbation des rois de Pologne, qui eussent, sans nul doute, refusé de sanctionner toute disposition contraire à leurs vues ou à leur politique.

Unies dans une même pensée, obéissant à la même devise, les associations dont nous venons d'esquisser la physionomie générale, furent une digue contre l'oppression, une consolation pour le malheur. Animées de cette énergie puissante qu'inspire le sentiment d'une haute mission, elles rivalisèrent de fermeté pour le maintien de la liberté civile et religieuse. Lorsqu'en 1700 les édits royaux étaient impuissants à la protéger, ce fut la Confrérie de Lwoff qui décréta « un même but, une résistance unanime ; une commune ardeur, jusqu'au dernier soupir, pour le maintien de la vieille foi, des libertés et des droits religieux ; l'envoi de nouveaux

[1] Journal du *Ministère de l'Instruction publique*, mai 1849, p. 70, 79, 81, 82, etc. — Juin, p. 135 — 1850, mai, p. 67.

[2] Beaucoup de Cosaques zaporogues faisaient partie de la confrérie de Lwoff.

députés à Varsovie ; l'appel aux membres de la diète en faveur des orthodoxes, » etc. [1]. Aussi n'est-il pas étonnant que les Confréries aient été calomniées et persécutées. Sigismond III les interdit, sous peine d'amende et même de mort, dans les églises et les maisons particulières. Les païens en avaient agi de la même manière à l'égard des premiers chrétiens.

Les rapports dans lesquels les Confréries se trouvaient avec le pouvoir spirituel différaient selon le mode de leur institution. Comme le temple auquel elles se rattachaient formait en quelque sorte le centre de toute leur activité, elles cherchèrent par tous les moyens possibles à le soustraire au contrôle du pouvoir diocésain, à l'élever à des conditions d'indépendance qui devenaient en effet la source d'importants priviléges. Construisaient-elles un nouvel édifice religieux, elles sollicitaient des chefs de l'Église l'autorisation de le nommer « *stauropégie patriarcale.* » Les pariarches « investis, comme ils le disent dans leurs mandements, du droit d'instituer des stauropégies dans les métropoles et les archevêchés dépendant de leur juridiction spirituelle, et témoins des persécutions que certains pasteurs renégats exerçaient contre l'Église de Dieu, » accordaient ce titre aux temples construits sous leur bénédiction. Dès lors quatre croix, revêtues du nom du roi de Pologne et du patriarche, étaient plantées en dedans et au dehors du temple, au pied des quatre faces de l'édifice, qui jouissait des droits et priviléges suivants :

1° Le prêtre, à chaque office, prière ou ectène, prononçait le nom du patriarche ;

2° Le temple était affranchi de tout contrôle du métropolitain ou de l'évêque, et ne dépendait plus que du patriarche

[1] Journal du *Ministère de l'Instruction publique*, juin 1850, p. 132.

qui seul en réglait l'organisation, la discipline, l'administration et les prérogatives.

3° Les droits dont il était revêtu devenaient inviolables. « Si quelqu'un, est-il dit dans les mandements des patriarches, évêque ou prêtre, méprisant nos attributions patriarcales, maintenant ou à l'avenir, ose les contester ou s'en affranchir, causant ainsi injustice et violence à ce temple de Dieu (désignation onomastique), et s'il usurpe un pouvoir sacrilége sur le prêtre de ce temple et les objets qui y sont ou y seront consacrés comme aussi sur ses propriétés, en soumettant arbitrairement, par violence ou par contrainte, à son ingérence, le prêtre, le temple ou ses gardiens, que ce soit ou non du consentement des frères, — un tel homme, quel qu'il soit et en quelque lieu qu'il se trouve, commet non-seulement une faute impardonnable, mais il sera rejeté de Dieu, indigne d'absolution jusqu'à la mort comme sacrilége, et par là passible de condamnation [1]. » Dès 1626, trois stauropégies existaient au sud-ouest de la Russie, celles de Lwoff, de Vilna et de Mohileff.

But et activité des Confréries.

Fondées sous l'inspiration de la charité évangélique, les Confréries ne furent d'abord que des *associations philanthropiques*, vouées au soulagement de la misère. Mais quand la foi de leur Église fut en but aux persécutions exercées par les Uniates, et que le clergé romain, avec le concours des rois de Pologne, déploya sur elle les rigueurs de son intolérance, les Confréries, sans renoncer au caractère primitif de leur institution, se consacrèrent plus spécialement à la

[1] *Monuments de la comm. de Kief*, t. I, section 1, lettre IV, p. 13-21.

défense de la foi nationale et devinrent des *sociétés religieuses* proprement dites, au sein de l'Église russe.

Sous le premier rapport, la caisse de la Confrérie, alimentée par les dons de ses membres, était consacrée à l'éducation des orphelins, à l'entretien des vieillards et des malades, à l'assistance des voyageurs, des veuves et des jeunes filles pauvres, à la défense des opprimés, au soulagement des victimes de l'incendie ou de l'inondation, au soutien des indigents pendant la disette ou à leurs funérailles, à la reconstruction des églises ou des monastères dévastés. « Que ceux qui sont chargés de ces soins (les Anciens), dit le statut de la confrérie de Loutzk, s'en acquittent comme sous le regard de Dieu, se souvenant du jugement rigoureux qui, dans la première confrérie des apôtres, a frappé Ananias et Saphira, parce qu'ils avaient caché à leur profit une partie, non de l'argent commun, mais de leur propre bien, et comment ils ont été punis d'une manière terrible [1]. » — « Si quelque frère, dit encore le même statut, par la permission de Dieu et non de sa propre faute ou par négligence, est tombé dans la pauvreté et le dénument, ou s'il souffre de malheur ou d'injustice, que tous les frères, soit des moyens de la Confrérie, soit des leurs propres, viennent à son aide, l'assistent, le visitent en état de maladie, veillent sur son âme, lui témoignent un amour chrétien, pendant sa vie ainsi qu'à son lit de mort..... Que les frères qui sont riches ne cherchent pas à devenir plus riches, mais qu'il se souviennent des pauvres, et que ceux-ci soient assistés des ressources de la Confrérie, sous forme de prêt, sans usure. »

Les statuts faisaient en outre, aux membres des Confréries, une touchante obligation de pourvoir à la sépulture des morts, d'y assister eux-mêmes et d'en faire la commémora-

[1] *Monuments de la comm. de Kief*, t. I, § 7, 6e point.

tion. On y lit : « Si Dieu rappelle à lui un membre inscrit sur la liste des frères, lequel ne laisse pas à sa mort de quoi faire ses funérailles, tous les frères l'inhumeront aux frais de la caisse commune, selon le rite chrétien, comme leur bon cœur et leur piété en décideront. » Un frère venait-il à mourir, riche ou pauvre, tous les membres de la Confrérie étaient astreints à suivre le convoi funèbre avec des cierges allumés. La messe était dite pour le repos de l'âme du défunt ; on préparait le repas des frères et on distribuait des aumônes de la caisse de la Confrérie. Nul ne pouvait, sous peine d'amende, se dispenser de ce devoir. La commémoration des morts avait lieu deux fois par an, et leurs noms étaient inscrits au mémorial de la Confrérie.

Ces mesures de solidarité chrétienne furent complétées par l'institution, près des églises, d'hospices et d'asiles pour les malades et les étrangers. Les Confréries étendirent leur sollicitude à tous les genres d'infortune. Elles devinrent « *l'œil des aveugles, le pied des boiteux,* » le refuge de toutes les souffrances. « La richesse des frères, disent les statuts, n'est pas leur propriété, mais celle des petits, des délaissés et des indigents. » — « Cette confrérie, est-il écrit dans un diplôme de Sigismond III, à la congrégation de Vilna, en 1592, est nommée par les frères association ecclésiastique et instituée pour accomplir des actes d'amour et de compassion. »

Tel était l'aspect général que présentaient les associations religieuses formées en Lithuanie à l'époque orageuse de l'Union. Cette tentative de prosélytisme violent leur imprima une nouvelle direction et leur imposa d'autres devoirs.

D'abord purement humanitaires, les Confréries furent amenées à prendre une attitude plus exclusivement religieuse. Leur première tâche fut la défense de l'orthodoxie, mission dont les patriarches leur faisaient d'ailleurs un de-

voir, en leur recommandant, « par crainte d'être à jamais rejetées du Dieu tout-puissant, de n'accueillir dans leur sein aucun membre du clergé, aucun fonctionnaire civil, ni même un évêque quelconque, reconnu coupable d'avoir adopté ou préconisé l'Union [1], » comme aussi « de rester fermes, vigilantes, inébranlables dans la vraie et inaltérable foi chrétienne [2]. » Ce fut dans ce but qu'ils donnèrent une nouvelle organisation aux Confréries. Joachim, patriarche d'Antioche, et Jérémie, patriarche de Constantinople, ayant visité successivement les provinces du sud-ouest de la Russie en 1586 et 1588, avaient trouvé l'orthodoxie exposée aux plus grands dangers. Les lois de l'Église étaient impunément violées dans la personne de ses chefs. De nombreuses communautés russes avaient embrassé la foi romaine. Les patriarches comprirent que la seule ressource efficace pour soutenir la lutte, c'était de concentrer en un seul faisceau les forces éparses des chrétiens orthodoxes. Les confréries de Lwoff et de Vilna furent investies de nouvelles attributions, élevées au rang de stauropégies, mises en possession de priviléges exclusifs, qui en accrurent à la fois l'influence et la considération. Elles devinrent en peu de temps le rempart de la foi nationale, dont elles maintinrent et propagèrent les principes par l'établissement de nombreuses écoles et l'organisation des typographies.

C'était là toucher au vif de la question ; car l'ignorance est mère de l'esclavage spirituel, et l'ignorance était profonde. S'il existait quelques écoles, elles n'étaient rien moins que populaires et ne servaient guère qu'à préparer des lecteurs et des chantres au service de l'Église; aussi le besoin de l'instruction se faisait-il vivement sentir dans les populations orthodoxes. Les Confréries donnèrent satisfaction à ce

[1] Mémorial du gouv. de Mohileff, 1845, n° 41.
[2] *Monuments de la comm de Kief*, t. I, part. 1, p. 23-24.

besoin. Sous leur influence, à laquelle s'associa d'une manière efficace le prince d'Ostrog, l'un des plus zélés défenseurs de la foi orthodoxe, on vit naître presque simultanément de nouvelles écoles à Lwoff, à Vilna, à Kief, à Mohileff, à Loutzk, à Minsk, à Orcha, à Pinsk, à Béretzk. Elles devinrent des centres de pédagogie populaire, des pépinières d'hommes instruits et pieux, dont les lumières concoururent puissamment à l'édification et à la prospérité de l'Église.

Un rapide coup d'œil sur celles de ces institutions qui exercèrent l'influence la plus féconde, permettra d'en apprécier la valeur scientifique, l'activité religieuse et les destinées.

Les trois plus célèbres furent celles de Lwoff, de Vilna et de Kief.

1° La première, instituée en 1586 par le patriarche Joachim, avec le concours libéral de la noblesse et du peuple, ranima l'étude de la littérature ancienne et se consacra particulièrement à l'enseignement le plus nécessaire au clergé, celui des langues grecque et slave. Arsène, métropolitain de Démonice, y professa pendant deux ans avec distinction.

Gédéon Balabane, évêque de Lwoff, jaloux des succès qu'elle obtenait, la persécuta avec tant d'animosité, que le patriarche de Constantinople se détermina à soumettre la conduite de l'évêque au jugement d'un synode qui se réunit à Tarnopol en 1589. Le synode affirma et maintint les droits de la Confrérie, mais ne put empêcher l'évêque de se livrer à des actes de violence qui, en 1592, forcèrent le corps enseignant à se disperser.

Le prince d'Ostrog, chef militaire de Kief, protesta énergiquement auprès de Sigismond III contre une pareille violation du droit commun, et peu de temps après le roi autorisa la Confrérie à tenir école « *pro tractandis liberis artibus.* »

Rendue à sa liberté d'action, l'école reprit une nouvelle activité et fut bientôt à même de fournir des professeurs de mérite aux autres institutions de même genre. Vers le milieu du dix-septième siècle, elle était en possession d'une bibliothèque considérable, enrichie de précieux manuscrits grecs, latins, slaves et polonais.

L'école de la Confrérie de Lwoff constituait un grave obstacle aux projets des jésuites : aussi la persécutèrent-ils avec acharnement et ne fallut-il rien moins que l'autorité du roi pour mettre un terme aux rixes sanglantes provoquées à diverses reprises par leur intolérance et leur fanatisme.

2° Fondée en 1588 et sanctionnée l'année suivante par Sigismond III, l'école de Vilna marcha sur les traces de sa devancière, dont elle reçut ses principaux professeurs. Le roi de Pologne l'avait dotée en toute propriété du monastère de la Trinité et de ses dépendances; mais en 1609, sous la pression des Uniates, Sigismond révoqua la dotation, dont il disposa en faveur de Joseph Routzko, évêque renégat qui avait passé au parti de l'Union. Ainsi dépouillée, la Confrérie transporta ses institutions au monastère du Saint-Esprit, et, sans se laisser émouvoir par les défenses du roi ni par les pénalités pécuniaires et corporelles infligées à sa persévérance, elle continua son œuvre avec un redoublement de zèle. Léonce Karpovitch, l'un des plus beaux noms de l'orthodoxie, fut le premier recteur de l'école de Vilna, où la littérature grecque et latine, slave et russe, était enseignée avec succès.

3° La Confrérie de Kief l'emporta sur les deux précédentes par le développement que prit son œuvre scientifique, qui aboutit à la célèbre académie de ce nom. Ce n'était dans l'origine qu'une modeste école fondée en 1588 près du monastère de la Confrérie dont elle fit d'abord partie. Réduite

en cendres en 1614, en même temps que l'Eglise de l'Epiphanie, elle se releva de ses ruines par la libéralité d'une femme pieuse, Anne Mozirska, qui légua à l'association des frères, pour reconstruire l'école, un vaste terrain dans le voisinage de la Podola, où se trouve encore aujourd'hui l'académie de Kief. Une stauropégie monastique y fut ajoutée. Quelques moines s'y établirent et recommencèrent à instruire les enfants.

Dès ce moment l'école devint en quelque sorte l'objet spécial de la sollicitude de la Confrérie, qui mit tous ses soins à la rendre de plus en plus florissante. C'est ce qui résulte d'un document de 1616, intitulé : « Acte de la Confrérie de l'Épiphanie de Kief, » par lequel les frères s'engagent solennellement à travailler de tous leurs moyens à la défense de la foi orthodoxe. La Confrérie y déclare qu'instituée sous le patronage du patriarche de Constantinople, Timothée, et des trois autres patriarches, elle a pour mission « le soulagement de la population orthodoxe et son affermissement dans la piété ; l'éducation des enfants délaissés et celle des prêtres ; le développement et les progrès des vertus chrétiennes de la vie monastique ; l'enseignement des sciences utiles et l'instruction de la jeunesse ; la protection des veuves, des orphelins et de toute personne victime de quelque injustice [1]. » Le patriarche de Jérusalem, Théophane, arrivé à Kief en 1620, donna trois lettres d'institution au nouvel établissement qu'il nomma « école de littérature elléno-slave et latine. » Il veut « que le corps enseignant, formé à une vie pieuse, s'applique consciencieusement, dans l'exposition de la science, à inspirer à tous, et surtout aux jeunes gens, une vive affection pour la foi et les dogmes formulés par les sept conciles œcuméniques de l'Église orientale. » L'école de la Confrérie reçut bientôt une nouvelle impulsion.

[1] *Monum. de la comm. de Kief*, t II, p. 35-37.

En 1625, un étranger d'illustre origine, connu par les services militaires qu'il avait rendus en Pologne, par l'étendue d'une instruction rare à cette époque et par son zèle pour l'Église Orthodoxe, se présenta aux portes du monastère de la Petchéra pour y être reçu au nombre des frères. C'était Pierre Mogilas, voïévode des terres de Moldavie. Dès les premiers pas qu'il fit dans sa nouvelle carrière, ce ne fut pas sans une tristesse profonde que, jetant un regard sur les destinées de la Petite-Russie, il la vit inondée des écrits politiques des jésuites et des Uniates, livrée à une violente agitation religieuse et hors d'état, par l'ignorance de son clergé, de lutter contre ses ennemis. Quoique simple archimandrite du monastère, il fit choix, avec l'assentiment du clergé de Kief, de quelques jeunes gens de mérite, et les envoya à ses frais aux académies les plus estimées, pour y étudier la haute littérature. Quatre ans après, ils étaient de retour. Pierre Mogilas les chargea de l'enseignement dans une école qu'il avait fondée. On vit dans le nouvel établissement une rivalité dangereuse pour l'école de l'Épiphanie. Le métropolitain, les évêques, la noblesse, le hetman de Petite-Russie se réunirent pour prier Pierre Mogilas de fondre en une seule les deux écoles. Il en résulta le collége de Kief qui, sous la direction de son savant protecteur, parvint, en peu de temps, à une célébrité méritée.

La langue latine y servait d'organe aux hautes études. Cette circonstance excita un moment la méfiance des Orthodoxes. Les jésuites et les Uniates en profitèrent habilement pour persuader à la populace de Kief et à quelques membres du clergé que, nourri de l'enseignement des académies étrangères, celui du collége orthodoxe n'était pas sans affinité avec les doctrines sectaires, motif pour lequel on y avait donné préférence à la langue latine. Le peuple se mutina et menaça de détruire une institution qui lui paraissait cons-

tituer un danger pour la foi. Il fallut toute la fermeté des vrais amis de la science pour déjouer cette intrigue intéressée.

A l'époque où les autres écoles orthodoxes perdirent leur importance ou même cessèrent d'exister, l'académie de Kief eut l'heureux destin de devenir le centre des études ecclésiastiques et même de prendre de nouveaux développements pendant les guerres acharnées que la Petite-Russie soutint contre la Pologne. Les efforts des jésuites furent impuissants à détruire sa prospérité et le concours énergique qu'elle prêtait à la foi orthodoxe. A la fin du XVIII[e] siècle, Kief et la Petite-Russie furent réunis à l'empire. Affranchie de la lutte et des dangers, l'Académie put donner un libre cours à son activité scientifique. Après avoir été le boulevard de la foi nationale, elle prit une autre direction non moins importante. Jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, par conséquent même après la fondation de l'université de Moscou, Kief resta le sanctuaire de la science. Une foule d'écrivains remarquables, de magistrats, d'ecclésiastiques, de professeurs, de pédagogues, étudièrent à Kief. Les académies ecclésiastiques, les séminaires, les lycées lui empruntèrent leur organisation, et ce ne fut qu'après avoir accompli sa mission et atteint son but, que l'académie de Kief perdit la supériorité dont elle avait longtemps joui en Russie dans le domaine de l'enseignement [1].

Nous n'entrerons pas dans de nouveaux détails sur les écoles fondées par les Confréries de Mohileff, de Loutzk, de Breste, de Minsk, de Bielsk et d'Orcha, qui poursuivirent

[1] Voir sur l'académie de Kief : *Ancienne Bibliothèque russe* de Novikof, t. XVI, 1791. — *Description de l'église de Sainte-Sophie de Kief* (1825), par le métropolitain Eugène. — *Histoire de la Hiérarchie russe*, par Ambroise. — *Histoire de l'Académie de Kief*, par Son Em. Macaire, évêque de Vinnitza.

le même but et présentèrent le même aspect général que celles dont nous venons de parler. Constatons cependant que leur portée scientifique ne se borna pas à l'enseignement de la littérature grecque ou latine, et des langues slaves russe et polonaise. La grammaire, les mathématiques, la poésie, la rhétorique, la dialectique et d'autres branches du domaine philosophique firent partie du programme des études. Au point de vue religieux, le rituel ecclésiastique, la connaissance de l'Ecriture sainte, la patristique, la liturgique et la théologie morale, tel fut l'ensemble des matières qu'embrassa l'enseignement donné aux élèves qui se destinaient au service de l'Église.

Les Confréries ne bornèrent pas leur activité à ce genre de travaux. Elles organisèrent de nombreuses typographies, pour multiplier les livres religieux et les formulaires de l'Église, pour populariser l'instruction parmi leurs coreligionnaires qui, au commencement de l'Union, formaient environ les deux tiers de la population générale de la Pologne et de la Lithuanie. Cette mesure était d'autant plus nécessaire que les jésuites ne se faisaient pas faute de détruire les livres orthodoxes. En 1575, en vertu d'une bulle du pape Grégoire XIII qui leur conférait la censure ecclésiastique et « l'épuration des bibliothèques, » ils avaient à Vilna ravagé celles des dissidents et livré aux flammes dans les rues de la ville « des bûchers de livres » par la main du bourreau. Tout ce qui contrariait les vues de leur Ordre était réservé au même sort. S'ils ne détruisaient pas les typographies, ils s'en emparaient. On comprend dès lors quels immenses services l'institution des imprimeries des frères rendit à la cause orthodoxe.

Celles de Lwoff, de Vilna, de Mohileff et de Loutzk furent les plus remarquables.

La première édita surtout des livres religieux slavo-russes,

et y trouva l'une des principales sources de ses revenus. Pierre le Grand, en 1707, lui accorda l'exemption d'impôts pour la vente de ses livres dans toute l'Ukraine. Plus de trois cent mille volumes sortirent de ses presses.

La seconde, instituée dès 1589, eut à souffrir de la part des Uniates et se réfugia à Evia, propriété des princes Ojinsky où, sous leur protection, elle édita le Nouveau Testament (1611), la Dioptra (1612 et 1642), l'Anthologion (1613), les Évangiles (1644), sans parler d'une foule d'éditions publiées par ses soins à Vilna, de 1609 à 1633, époque où des lettres patentes lui furent accordées par Vladilas IV et lui permirent d'augmenter encore son activité.

Les deux dernières typographies, celles de Mohileff et de Loutzk, furent moins importantes : il ne reste de leurs travaux que quelques rares exemplaires conservés dans les monastères.

Un intérêt d'un autre genre appelait toute la sollicitude des Confréries : c'était la construction ou la réparation des temples, dévastés par les catholiques et les Uniates. S'en emparer, c'était forcer les Orthodoxes à fréquenter les Églises romaines : en profaner les sanctuaires, c'était en détruire l'antique prestige aux yeux de leurs partisans. Aussi, jusqu'à 1631, plus de cent églises avaient-elles été enlevées aux Russes dans la seule province de Lwoff[1]. Dans celle de Vilna, au commencement du XVII[e] siècle, les Uniates s'étaient emparés de la plus grande partie des temples[2]. A Vitebsk, à Polotzk, à Orcha, à Mohileff, vers 1624, les temples étaient interdits aux Orthodoxes, à qui l'on ne permettait pas même de célébrer leur culte dans des cabanes[3]. Les Églises et les monastères enlevés aux Russes étaient

[1] Journal du *Ministère de l'Instruction publique*, juin 1849, p. 143-144.
[2] Krachewsky, t. III, p. 61.
[3] Bantisch-Kamensky, *Histoire de l'Union*, p. 57-58.

transformés en écuries et en auberges[1]; les plus riches, avec toutes leurs dépendances, passaient aux mains des Uniates, pour servir au culte catholique[2]. La violence devint de l'impiété. Au moment où le prêtre russe célébrait l'Eucharistie, la foule pénétrait en tumulte dans le temple, arrachait le prêtre de l'autel, l'accablait de mauvais traitements. Dans les bourgs et dans les villages appartenant à des seigneurs catholiques, les prêtres orthodoxes avaient à subir toute espèce de vexations. Des districts entiers restaient sans pasteurs, sans sacrements, sans consolations chrétiennes. Dans les villes, on empêchait les prêtres de porter les sacrements aux malades et d'enterrer les morts. Les processions étaient devenues à peu près impossibles, ou si par hasard elles avaient lieu, c'était au milieu des vociférations et des injures de la jeunesse polonaise qui les poursuivait en jetant des pierres et de la boue. Une ressource restait aux orthodoxes : c'était, d'après les décisions de la diète de 1641, d'en appeler à l'arrêt des tribunaux. Mais il y avait là un danger d'un autre genre. Il en résultait un procès coûteux et les juges, circonvenus par les jésuites dont ils étaient les adeptes, ne prononçaient pas toujours avec équité. Des années se passaient avant que l'arrêt fût rendu. Un prêtre uniate était-il manifestement coupable, l'évêque le transférait dans une autre paroisse et lui donnait immédiatement un successeur. On ne pouvait retrouver l'un ni accuser l'autre, comme désintéressé dans le procès. Si, à bout de patience, les Orthodoxes opposaient la force à la force, ils se voyaient punis rigoureusement pour s'être fait justice eux-mêmes, au lieu de recourir aux tribunaux. Victime de toute espèce d'oppressions, la population bourgeoise avait vu presque tous ses biens devenir la propriété des juifs.

[1] Journal du *Min. de l'Intérieur*, 1847, t. XVII, p. 25.
[2] *Ibid.*, t. XXIII, part. 2e, p. 137.

Dans les villages, les choses se passaient différemment. Si le seigneur propriétaire appartenait à l'Église romaine, il s'emparait du temple orthodoxe, y plaçait un prêtre uniate que les paysans devaient accepter sans résistance, de sorte qu'il n'y avait plus de clergé que sur les terres de la noblesse restée fidèle à la foi nationale, et dans quelques autres, dépendant de la couronne. Réduits à cet excès d'oppression, c'était en vain que les Orthodoxes réclamaient justice et protection.

Josaphat Kountsiévitch fut l'un des plus ardents persécuteurs de l'Eglise russe à cette époque. Fils d'un cordonnier, il suppléait à l'éducation qui lui manquait par un caractère ambitieux et des capacités naturelles qui fixèrent sur lui l'attention du clergé latin. Converti aux principes de l'Union, il ne tarda pas à en devenir l'un des plus fougueux apôtres. A peine fut-il parvenu au siége épiscopal de Polotzk, que son fanatisme ne connut plus de bornes. La guerre acharnée qu'il déclara à l'orthodoxie, et l'oppression qu'il fit peser sur les populations restées fidèles à l'Eglise grecque, sont attestées par les plaintes que les députés de Lithuanie et de Russie-Blanche portèrent, en 1622, devant la diète de Varsovie et le sénat polonais [1].

« . . . Vos seigneuries savent ce qui a rapport aux affaires de la religion, aux droits et aux franchises. Elles ne peuvent ignorer les iniquités et les actes d'oppression, tels que citations devant les tribunaux, arrêts, exécutions, exils prémédités et exercés contre nous, nobles et bourgeois, ecclésiastiques et séculiers du peuple russe professant l'antique religion grecque, à la suite des calomnies de certains membres supérieurs du clergé, parjures à l'Eglise d'Orient : aujourd'hui même, contre toute loi et toute justice, ils réduisent à néant les droits de la conscience. . .

[1] *Le Nord*, XI[e] année, 31 mai 1865.

« Ces droits et ces libertés, notre peuple russe les a conquis au prix de son sang. Voilà vingt-huit ans qu'il vient en ce lieu faire exposer à chaque diète les violences et les outrages portés à son indépendance, supplier avec larmes qu'on lui assure quelque repos. Dans la Russie-Blanche, l'évêque apostat de Polotzk, qui se donne le nom de Josaphat Kountsiévitch, maintient depuis cinq ans les scellés sur les églises d'Orcha et de Mohileff. Les bourgeois de Polotzk et de Vitebsk ne possèdent pas même une simple maison affectée au service divin, et sont obligés, les dimanches et les jours de fête, de se rendre, pour célébrer les offices, hors des barrières dans les champs, sans prêtre, vu qu'il est interdit d'en avoir dans les villes ni dans leur voisinage. Les pauvres gens ne désirant pas connaître d'autre confession que celle où ils sont nés, se voient dans la nécessité de transporter leurs enfants à plus de dix milles pour les faire baptiser, et ce long et pénible trajet est cause que plusieurs d'entre ceux-ci meurent sans avoir reçu le baptême. . . Enfin, un acte affreux par dessus tout, incroyablement barbare et brutal : l'année dernière, dans la même ville de Polotzk, en Russie-Blanche, pour outrager plus cruellement encore les bourgeois de cette ville, le susdit renégat, évêque de Polotzk, Josaphat Kountsiévitch, a donné l'ordre de déterrer les morts récemment inhumés dans l'enceinte de l'église, et de jeter hors des bières les dépouilles chrétiennes, les livrant comme de la charogne en pâture aux chiens (*sic*) [1]. »

De si graves inculpations, portées publiquement devant la grande-diète et le sénat de Varsovie contre un évêque nommé par le roi et fort en crédit à Rome, eussent exposé les calomniateurs à de sévères châtiments. La diète, au contraire,

[1] Un décret pontifical du pape Pie IX, du 2 mai 1865, a canonisé Josaphat Kountsiévitch.

nomma une commission spéciale pour vérifier sur les lieux la conduite de l'évêque de Polotzk.

Elle fut, en effet, si excessive qu'elle provoqua la répulsion des partisans mêmes de Kountsiévitch, et en particulier celle de l'un des plus hauts dignitaires de la couronne, Léon Sapiéha, hetman de la Lithuanie, ouvertement attaché à l'Union. L'évêque de Polotzk ayant sollicité son concours pour la conversion forcée des orthodoxes, le hetman lui répondit par une page admirable de bon sens et de droiture chrétienne. Il écrit :

« Chacun sait combien je suis dévoué à l'Union ; on n'ignore pas que j'y ai prêté mon appui et que je trouverais absurde d'y renoncer. Mais l'idée ne me serait jamais venue que Votre Éminence pût se décider à convertir le monde par des moyens si violents. Le Très-Haut appelle à lui avec douceur : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, » a-t-il dit, mais il ne réclame et ne reçoit pas ceux qu'on entraîne vers lui de force. Par votre inconséquente rigueur, vous avez exaspéré le peuple russe et répandu les premières étincelles d'un incendie qui peut nous devenir fatal.

» Vous me parlez de la nécessité de convertir les schismatiques. En effet, il faut y vouer toute notre sollicitude et tâcher qu'il n'y ait « qu'un seul troupeau et un seul pasteur ; » mais il est indispensable de procéder avec modération. Vous m'écrivez : « Je suis le maître de persécuter et de couper des têtes. » Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut agir, car Dieu l'a sévèrement interdit à ceux qui veulent s'ériger en vengeurs. Il a dit : La vengeance m'appartient.

» Vous m'écrivez encore : « Non-seulement on émet à la diète des opinions hostiles à l'Union, mais on y attaque aussi le pieux clergé romain. »

» A qui en est la faute ? Quand on violente la conscience humaine, — quand on ferme les églises pour que le peuple,

privé de son culte, des saints sacrements et de tout exemple de piété, soit réduit à l'état de mécréant, — quand on abuse méchamment des grâces et de l'autorité royales, il est tout naturel que nous nous tenions au moins à l'écart.

» Il faudrait, dites-vous, interdire tous ceux qui n'adhèrent pas à l'Union et les exiler du royaume. » Que Dieu épargne une si grande iniquité à notre pays! Qui donc vous a investi d'un pouvoir supérieur à celui du Christ lui-même? Le Christ a dit : « Personne ne vient à moi, si mon Père ne l'attire. . . » Quelles conversions Votre Éminence a-t-elle opérées par ses cruautés, ses sévérités, ses fermetures d'églises? Il est de fait qu'à Polotzk même, ceux qui étaient fidèles se sont perdus, que vous avez attiré de grands dangers sur l'État, et que peut-être même vous avez préparé la perte de tous les catholiques. . . . , etc. »

Des conseils si fermes et si sages ne mitigèrent point l'ardeur fanatique de l'évêque de Polotzk. Il venait d'arriver à Vitebsk, pendant une visite pastorale qu'il faisait en 1623 dans les villes de son diocèse. L'un des diacres de son entourage ayant frappé un prêtre orthodoxe, il en résulta une émeute dans laquelle Josaphat Kountsiévitch fut impitoyablement massacré par la populace, enfermé dans un sac rempli de pierres et jeté dans la Dwina.

Ce drame sanglant fut le fruit de l'exaspération que les habitants de Vitebsk ressentaient des barbaries de l'oppresseur de leur foi. Il entraîna d'affreuses représailles. Le pape Urbain VIII appela dans les termes suivants la colère de Sigismond III sur la ville coupable :

« On ne saurait laisser impunie la cruauté des assassins. Un crime pareil réclame les foudres de la justice divine. Maudit soit l'homme qui retiendra son glaive, en hésitant à cette occasion à verser le sang. Voilà pourquoi, très-puissant souverain, vous ne devez épargner ni le feu ni le fer. Que

votre majesté, s'inspirant sans retard d'une pieuse colère, sèche, par le supplice des impies, les pleurs de l'Église attristée [1]. »

Le roi n'obéit que trop docilement aux injonctions du pape. Sapiéha, par son ordre, exerça sur Vitebsk un atroce châtiment. Le fer et le feu dévastèrent cette malheureuse ville; cinq mille personnes furent égorgées [2].

Le zèle et l'abnégation des Confréries furent la noble réponse qu'elles firent au fanatisme de leurs adversaires. On détruisait leurs temples, elles en construisirent de nouveaux. On s'efforçait d'avilir le culte orthodoxe, elles l'ornèrent de magnificence. Elles n'hésitèrent devant aucun sacrifice; elles léguèrent à l'Église des biens-meubles et immeubles; elles rivalisèrent de tous les genres de dévouement « pour accroître la gloire de Dieu, et dans l'espérance qu'à celui qui élève un sanctuaire terrestre au nom du Seigneur, le Seigneur réserve une place dans l'édifice éternel [3]. »

Les Confréries de Lwoff, de Vilna et de Mohileff multiplièrent leurs efforts pour conserver à l'Église Orthodoxe la gloire de ses temples et la dignité de son culte. La munificence des hospodars de Moldavie et des tzars de Moscou, leur vint en aide. Des architectes, des artistes italiens concoururent à l'ornementation des édifices religieux dont elles couvrirent le sol de la Lithuanie. Le temple de Lwoff était

[1] « *Cursus vitæ et certamen martyrii Kucevicii*, » ouvrage récemment publié à Rome par le jésuite Martynof.

[2] Les reliques du nouveau saint (une touffe de cheveux et des lambeaux de vêtements) attirent de nombreux pèlerins à Biala, en Pologne, où, au dire de ses biographes, elles ont opéré, jusqu'à ce jour, 186 miracles.

[3] Lettre encyclique de Macaire, métropolitain de Kief, au clergé orthodoxe et aux laïques de Lithuanie, pour la construction du temple de l'Assomption, à Lwoff. — *Actes relatifs à l'Histoire de la Russie sud-ouest*, t. III, n° 6, p. 18.

le plus remarquable de toute l'éparchie. La Confrérie en entretenait le clergé, la chapelle, le prédicateur, à qui elle assurait un traitement annuel de trois cents pièces d'or, lequel s'augmenta d'un legs de 4,000 ducats, dont l'un des frères disposa par testament pour ce but. La prédication produisit d'heureux fruits au sein de la Confrérie : un assez grand nombre de prédicateurs, chassés de leurs églises par les Uniates, étaient entretenus par les frères. — L'église du Saint-Esprit, construite par la Confrérie de Vilna, est un beau monument de la fermeté qu'elle opposa aux édits restrictifs de Sigismond III, et, pendant deux cents ans, aux passions haineuses de ses adversaires. — L'église de l'Épiphanie et celle de Saint-Jean-l'Évangéliste, furent les fruits de la persévérance de la Confrérie de Mohileff.

Tout en se préoccupant des intérêts religieux des populations russes, les Confréries avaient encore à prendre la défense de leurs droits civils, à les protéger dans leurs rapports avec l'État. Elles le firent avec le même dévouement; elles seules en avaient les moyens ; même à l'époque agitée de l'Union, elles étaient restées en possession de priviléges particuliers, dûs à l'initiative royale. Nous avons dit que l'oppression qui pesait sur les Orthodoxes, donnait lieu à de fréquents procès, dont les particuliers ne pouvaient supporter les frais, tandis que les Confréries disposaient de sommes considérables qu'elles étaient toujours disposées à mettre au service des intérêts de leurs coreligionnaires. Aussi, les voit-on lutter avec une énergie, une persévérance qu'elles seules pouvaient déployer, et qui, plus d'une fois, furent couronnées de succès.

Ainsi, pendant un espace de cent cinquante ans, les Russes de Pologne et de Lithuanie se virent successivement dépouillés de tous leurs droits commerciaux et industriels, éloignés de toute participation aux emplois publics, et réduits à la

misère. S'agissait-il d'impôts extraordinaires, on leur accordait jadis le droit de vote après les Polonais et les Arméniens; ce droit leur fut enlevé contrairement aux édits royaux. Une contribution de guerre ou quelque autre taxe venait-elle à frapper une ville, les Russes, dans la répartition qui devait être égale pour tous, se voyaient imposés au double et au triple des Polonais, quoiqu'ils ne formassent qu'un minimum de la population urbaine, et fussent privés de ressources. Leur position était, en général, devenue intolérable; on leur refusait des droits dont jouissaient librement les Juifs et les Tatars.

Les Confréries protestèrent sans relâche contre ces injustices. Dans ce but, elles envoyaient annuellement à Varsovie des délégués, munis de sommes d'argent destinées à leur concilier la bienveillance des magistrats ou du roi. Ils avaient pour mission de faire toutes les démarches relatives aux intérêts de la population russe, de suivre les affaires devant les tribunaux, de réclamer la justice ou la faveur royale, et d'informer immédiatement leurs commettants du résultat de leurs soins. La Confrérie de Lwoff décida, en 1606, que ceux de ses membres, qui connaîtraient le mieux la marche des affaires juridiques, passeraient à tour de rôle deux mois à Varsovie en qualité de résidents, à charge par la Confrérie de pourvoir à l'entretien de leurs familles. Obligés quelquefois d'aller de ville en ville pour être admis en présence du roi, ils réclamaient à chaque instant de nouveaux envois d'argent, répandaient l'or pour satisfaire à la cupidité des magistrats, bien souvent sans succès. On acceptait leurs avances avec des démonstrations de bienveillance, et l'examen de leurs plaintes était remis d'une année à l'autre. Les frais extraordinaires occasionnés par les procès épuisèrent souvent les dernières ressources de la Confrérie. Dans ces cas extrêmes, elle contractait des emprunts

réclamait la libéralité de ses membres, faisait entendre un cri de détresse à la Russie entière, et au milieu de ces embarras, elle avait à construire des temples, à entretenir l'école, le monastère, l'hospice des malades! Aussi la Confrérie de Lwoff fut-elle en possession de tous les respects; la reconnaissance du peuple devint la juste récompense de son dévouement.

Mais la tâche la plus utile qu'accomplirent les confréries, ce fut de veiller soigneusement à la discipline intérieure de l'Église.

Même avant le commencement de l'Union, cette discipline s'était gravement altérée et le désordre n'avait fait que s'accroître avec le temps.

Il avait sa source principale dans les droits que les rois de Pologne s'étaient arrogés sur le gouvernement de l'Église.

Vers le milieu du xve siècle, ils s'étaient attribué le choix des évêques et des chefs de monastères sans la participation de l'Église. Dès lors l'épiscopat était devenu le prix, moins du mérite intellectuel et moral que de la faveur royale ou des services rendus à l'État. On y avait élevé des hommes sans expérience des intérêts ecclésiastiques, quelquefois même dépravés. La nomination des chefs de monastères par le roi avait entraîné leur indépendance de l'évêque ou du métropolitain, et ouvert la porte à tous les genres de désordres. On avait vu des couvents orthodoxes placés sous le contrôle d'abbés de cour catholiques, qui, sans entrer dans la carrière monastique, se contentaient de les administrer par le moyen de vicaires appartenant à l'Église russe.

Les rois de Pologne allèrent plus loin. Ils s'emparèrent du droit (*jus patronatûs*) de soumettre les Églises et les monastères à la tutelle de magistrats laïques, en récompense de leurs services, avec faculté de disposer arbitrairement de leurs intérêts ou de leurs revenus. Ils se réservèrent la pré-

rogative de juger souverainement les évêques et les prêtres, sans égard à la juridiction épiscopale, empiétement qui entraîna des abus de plus d'un genre dans l'administration de l'Église. Les évêques et après eux les prêtres, trouvant facilement le moyen de se concilier la bienveillance du roi ou des magnats polonais, en qui ils voyaient leurs juges suprêmes, violaient impunément les lois constitutives de l'Eglise dont ils redoutaient peu les censures.

On comprend l'influence désastreuse que cet état de choses devait exercer sur la discipline des Eglises de la Russie méridionale. Le désordre y avait poussé de si profondes racines que la conscience publique protestait ouvertement contre la dégradation dans laquelle ces Eglises étaient tombées, et que beaucoup de leurs membres abjuraient l'orthodoxie pour grossir les rangs des partisans de l'Union. Les catholiques, de leur côté, travaillaient avec persistance à entretenir et à propager un système qui pouvait devenir la ruine de l'Eglise. Jamais donc des mesures décisives n'avaient été plus urgentes. Elles devaient émaner avant tout des patriarches d'Orient; mais la grande distance qui séparait ces derniers des troupeaux persécutés ne leur permettait que rarement de les visiter. On ne pouvait compter davantage sur les évêques, dont les uns n'étaient pas à l'abri de tout reproche, dont les autres avaient renié l'orthodoxie. Les métropolitains, en leur qualité d'exarques des patriarches, eussent offert plus de garanties; mais ils avaient, ou trop peu de pouvoir réel ou trop peu d'énergie pour soutenir une lutte inégale avec des adversaires puissants. Les patriarches avisèrent au danger. Ils élevèrent un certain nombre de Confréries au rang de stauropégies, les affranchirent du contrôle des évêques et les chargèrent, si l'on peut dire ainsi, de la haute surveillance de l'Eglise. Cette mesure était sage. Les évêques persécutés, chassés de leurs éparchies, passaient insensiblement à l'U-

nion : les Confréries au contraire luttèrent avec ardeur contre le parti des Uniates et y survécurent. Munies des pouvoirs que leur avaient conférés les patriarches, elles prirent une part active à la direction de l'Eglise et exercèrent une action salutaire sur les mœurs du clergé.

La mission qui leur était confiée par les patriarches impliquait la surveillance de la société laïque et du clergé. Si quelque immoralité ou scandale parvenait à leur connaissance, elles en avertissaient l'auteur, prêtre ou laïque, verbalement ou par écrit. En cas d'insubordination, elles en référaient à l'évêque. Leur était-il notoire qu'un prêtre se livrait à des habitudes d'ivresse, à des pratiques de magie, à des spéculations d'intérêt, qu'il bénissait des mariages contractés avec des personnes enlevées à leur famille, ou qu'il était lui-même remarié ou licencieux, elles en rendaient compte à l'évêque, afin que le coupable fût jugé suivant les lois des saints Pères. L'évêque lui-même, au point de vue de la foi et des mœurs, était passible du contrôle des Confréries. Avait-il violé les lois ecclésiastiques, prêtait-il au soupçon d'hérésie, elles avaient non-seulement le droit d'obvier à ses décisions, mais le devoir d'en informer immédiatement le patriarche de Constantinople. A toutes ces attributions, elles joignaient celle de s'enquérir de l'état général de la foi et de la moralité des populations. Mais, hâtons-nous de le dire, ce n'était pas là une inquisition jalouse et cruelle ; c'était une haute mesure de sollicitude chrétienne. Les supplices n'étaient pas pour les Confréries des ressorts de conversion ; elles n'avaient recours qu'aux voies de la douceur et de la persuasion. Leurs rapports, exempts de tout esprit d'intolérance, n'étaient autre chose que des garanties d'ordre intérieur, prises dans les intérêts de l'Église dont elles étaient elles-mêmes les mandataires, et qu'elles s'efforcèrent d'édifier par l'exemple de leurs vertus.

Leur vie intime forme en effet un heureux contraste avec la désorganisation qui fut le caractère de cette époque. Le zèle religieux, les qualités sérieuses qui caractérisaient les membres des Confréries, offrent une admirable page de l'histoire de l'Église chrétienne, en regard des passions intolérantes et des haines ardentes déployées par les Uniates. Les dévouements de leur charité vivifièrent le règne des vertus évangéliques au sein des communautés. Unis dans le sentiment de l'amour de Dieu et des hommes, principe qui formait le ressort de leurs institutions, les frères n'avaient qu'un cœur et qu'un âme. Une offense, une parole d'amertume étaient suivies d'une réparation immédiate. Les assemblées des Frères avaient un but moral et religieux : leurs délibérations étaient accompagnées d'entretiens édifiants et de la lecture des saints Livres. En inscrivant leurs noms sur la liste de la Confrérie, ils prenaient l'engagement de faire de leurs maisons des écoles de piété chrétienne. Arrivait-il que l'un d'eux s'égarât dans le vice, c'était avec une touchante sollicitude que les autres frères s'efforçaient de le ramener au bien. Si leurs démarches restaient infructueuses, le coupable était exclu de l'Eglise sans hésitation, et son nom rayé du catalogue de la Confrérie.

A certains jours déterminés, tous les frères étaient dans l'obligation d'assister à l'office divin, où ils se pénétraient plus intimement de l'esprit de charité et de ferveur pour la foi orthodoxe, de tous les genres d'abnégation pour la gloire de l'Église et le bonheur du peuple. Les prédicateurs attachés aux Confréries prenaient à tâche de provoquer autour d'eux le règne des grands principes chrétiens et de dévoiler les dangers auxquels l'Union exposait la foi de l'Église : Aussi furent-ils souvent persécutés. Le choix des prêtres était pour la communauté le sujet d'une attentive préoccupation. « Ils se distingueront à la fois, lit-on dans le statut

de la Confrérie de Loutzk, par le zèle du devoir et les lumières de la science, et jouiront à ce double titre de tout le respect des frères. Quant à ceux qui sont insouciants ou inhabiles dans les Écritures, les Confréries ne les garderont pas dans leur sein, afin d'obvier à la honte et à la langueur de la vie religieuse. Elles rechercheront un pasteur dont l'exemple et les instructions puissent contribuer efficacement au salut des âmes. S'il ne remplit pas ces conditions, elles ne le condamneront pas, mais elles le prieront de céder la place, sous la bénédiction de l'évêque, à un successeur plus utile que lui [1]. » — « Si le prêtre, est-il dit dans le statut de Lwoff, n'a pas des mœurs sévères et dévouées au bien, comme il convient au pasteur, et qu'il se livre à des habitudes vicieuses ou à l'ivrognerie, en négligeant le service de l'Eglise, qu'on lui retire ses fonctions et qu'on les confie à un autre. »

Les monastères fondés par les Confréries se distinguèrent à leur tour par des vertus réelles et servirent d'exemple à ceux qui, à cette époque, étaient déchus de leur primitive austérité. « Nous avons regardé comme une nécessité inévitable, dit la Confrérie de Loutzk dans son statut monastique de 1624, la fondation près de notre Église, d'une communauté cénobite de Saint-Basile-le-Grand ; et cela, afin que nous-mêmes, plus faibles dans la foi et plus occupés des choses temporelles, mais unis dans la fidélité chrétienne, nous aidant mutuellement et travaillant au même but, nous puissions porter plus de fruits dans la vigne de Christ, et nous sauvant nous-mêmes, contribuer d'autant mieux au salut du prochain. » Les Confréries ayant le droit de choisir elles-mêmes leur archimandrite ou leur hégoumène, n'appelaient à en remplir les fonctions qu'un homme

[1] *Monument de la comm. de Kief*, t. I, sect. I, p. 52.

« estimé et capable, et sur lequel ne planât aucun soupçon. »

Les Confréries ecclésiastiques exercèrent en général une heureuse influence sur les mœurs populaires. Elles trouvèrent la récompense de leurs luttes et de leurs sacrifices dans la reconnaissance de la nation. Leurs adversaires eux-mêmes rendirent hommage aux vertus qu'elles déployèrent, en disant de la Confrérie de Lwoff, par exemple, « que sa piété rayonnait d'une vive lumière sur toute la terre de Russie [1]. »

[1] *Journal du Min. de l'Instruction publique*, juin 1850, sect. II, p. 135.

CHAPITRE VIII.

LES USURPATEURS OU FAUX DMITRY (1604-1643).

Tandis que la Russie occidentale était en proie à l'agitation causée par l'Union, un conflit d'un autre genre, et qui pouvait devenir fatal à l'Église, se produisit dans les provinces orientales de l'empire.

Le jeune tzarévitch Dmitry, fils de Jean IV le Terrible, ayant péri mystérieusement, à l'âge de neuf ans, dans la ville d'Ouglitch, victime selon toute apparence de l'ambition de Boris Godounof, deux usurpateurs prirent successivement son nom, montèrent sur le trône de Moscou et remplirent l'État de confusion.

La Pologne, rivale de la Russie, appuya leurs prétentions. Quelques historiens n'ont vu dans ce fait que le résultat de l'antagonisme qui divisait les deux puissances. Il a, pensons-nous, une portée plus étendue; c'était, en réalité, une nouvelle tentative de la papauté pour dominer l'Église d'Orient. Elle fut infructueuse comme celles qui l'avaient précédée.

Il est avéré aujourd'hui que le premier usurpateur n'était qu'un instrument entre les mains des partisans de Rome. Les jésuites, alors nombreux et puissants en Pologne, com-

mencèrent par disposer favorablement à son égard le nonce du pape, cardinal Rangoni. Celui-ci mit pour condition à ses bons offices, l'adoption de la foi romaine par le faux Dmitry, qui accepta cette clause par écrit. Le parti jésuite s'adressa ensuite au roi de Pologne, Sigismond, qui reconnut solennellement l'usurpateur comme héritier du trône de Russie, et s'engagea à soutenir sa cause par la force des armes. Assuré de cet appui, à la suite d'une entrevue avec le roi, le faux Dmitry n'hésite plus. Il abjure dans la maison des jésuites de Cracovie, et le nonce l'admet à la communion de l'Église romaine. Fiancé à Marina Mnichek, fille du palatin de Sandomir, il s'engage par écrit, en 1604, à lui donner pour apanage, Novgorod, Pskof et leurs districts, avec entière liberté d'y fonder des écoles et des monastères de rite romain. « Nous avons, de notre plein gré, ajoute-t-il, décrété cette mesure, et nous efforcerons d'établir dans l'empire de Moscou le règne de la seule foi romaine [1]. » La même année, il écrit au pape Clément VIII, à qui il promet de travailler à soumettre la Russie à son sceptre spirituel. Le pape, de son côté, s'empresse de lui en témoigner sa satisfaction, et se montre disposé à lui accorder l'appui de son pouvoir apostolique [2]. Paul, successeur de Clément, prend toutes les mesures que lui inspire une prévoyance intéressée pour assurer le succès des espérances de Dmitry. Il remercie le roi Sigismond du concours qu'il accorde à ses prétentions, et l'encourage à agir avec vigueur. Le cardinal Mattéï est chargé de soutenir sa cause et de stimuler l'intérêt qu'y prend le palatin de Sandomir [3]. Quant à ce dernier, il l'en-

[1] *Recueil des Chartes de l'empire*, II, 160. — Boutourline, II, note 14-16.

[2] De Thou, dans la Bibliothèque des écrivains étrangers, 131, 132. — Grévenbruch, p. 12, 13.

[3] Le cardinal Borghèse écrit au nonce du pape en Pologne, à la date du 10 décembre 1605, que Dmitry, « dans une lettre du 30 juillet 1604, adressée

gage « à user de toute son influence en faveur de Dmitry et à le fortifier dans son zèle pour la catholicité [1]. » Il écrit en outre à l'usurpateur lui-même pour lui exprimer la joie qu'il éprouve de son bonheur, ne doutant pas que, fidèle à sa promesse, « il ne conserve dans son intégrité et sa pureté, la foi catholique romaine [2]. » Il accrédite auprès de lui le comte Alexandre Rangoni, qui remet à Dmitry une lettre particulière du pape, dans laquelle on lit : « Nous sommes porté par notre amour paternel à te donner une marque de notre souvenir; nous te prions et t'adjurons par la grâce de Christ, de faire tous tes efforts pour que la foi, que l'Église romaine a reçue de Pierre, le prince des apôtres, soit adoptée par tes peuples, les troupeaux bien-aimés de notre sollicitude [3]. » Pour complaire au pape, Dmitry élève au patriarcat le grec Ignace, qui avait étudié à Rome, et dont il connaissait la flexibilité. Il amène avec lui à Moscou plusieurs jésuites de Pologne, leur concède un temple, entretient avec eux des rapports secrets. Mais, déjà la présence des Polonais à Moscou provoque la répulsion de l'esprit national; l'antipathie se traduit en rixes violentes qui éclatent dans les rues de la capitale. Le faux Dmitry, comme pour faire diversion à l'engagement qu'il a pris avec le pape, lui exprime son intention d'entrer prochainement en guerre avec la Turquie; mais l'évêque de Rome ne renonce pas à ses projets. Il écrit de nouveau à Dmitry; il lui rappelle la promesse qu'il a faite à Clément; il lui fait savoir que des évêques sont prêts à se rendre en Russie. L'usurpateur comprend tous les dangers qui en résulteraient pour sa cause. Il demande

au pape Clément, de bienheureuse mémoire, s'était engagé à réunir son peuple au pied du trône de saint Pierre. » (*Actes étrangers*, II, n[os] 61-62.)

[1] *Ibid.*, n° 43.

[2] *Ibid.*, n[os] 37 et 38.

[3] *Actes étrangers*, 43-48, 44, 49.

au nonce du pape, à Cracovie, de rompre le jeûne du samedi en faveur de Marina, et de l'autoriser à recevoir la Cène des mains du patriarche. Le nonce y oppose une vive résistance. Il répond que le tzar, en vertu de son pouvoir illimité, a le devoir de prémunir la tzarine et les personnages de sa cour contre toute déchéance de la foi, et ne doute pas qu'il ne se souvienne lui-même des engagements qu'il a contractés. Dmitry, pour le calmer, renonce à sa demande et renouvelle sa promesse. Le pape insiste de son côté et attend avec impatience la réponse. Il fallait se prononcer. L'usurpateur le fit cette fois en confirmant pleinement l'engagement qu'il avait pris, et en assurant le pape de son dévouement, puis ajouta que le jésuite Lavitzky se rendrait à Rome par son ordre pour informer le pape de ses intentions personnelles au sujet de la conversion de la Russie [1].

Cependant, tout en négociant ainsi avec la cour de Rome, l'usurpateur se livrait aux délices des fêtes et vivait au sein d'une licence inconnue aux Russes de son temps. Ce n'était au palais que danse et musique. Le faux tzar tournait en dérision les mœurs nationales, spoliait les monastères et n'avait que du dédain pour les temples russes. Le peuple se sentait froissé d'une telle arrogance. Les streltzis mêmes, dont Dmitry cherchait surtout à se concilier l'appui, commençaient à murmurer, et l'accusaient d'être l'ennemi de la foi. Quelques-uns payèrent leur franchise de la vie. Le tzar Siméon ne déguisait pas ses sympathies pour la foi orthodoxe : il fut, par ordre du faux Dmitry, enfermé au monastère de Saint-Cyrille. Le diaque Osinof osa dire la vérité au monarque ; il fut puni de mort.

Ces symptômes néanmoins dessillèrent les yeux de l'usur-

[1] Boutourline, *Actes du tzar Chouisky* (note 2, p. 16). Lettre du pape, en date du 10 avril 1606, dans les *Actes étrangers*, II, 89, 90.

pateur ; il comprit toutes les difficultés d'un projet qui ne reposait que sur ses sympathies personnelles ou plutôt celles des jésuites, et contre lequel protestaient les tendances religieuses de la nation. Il résolut donc de composer avec les exigences du nonce. Marina, son épouse, pour sauver les apparences, parut quelquefois aux offices du culte grec, communia en présence du patriarche, substitua le jeûne du mercredi à celui du samedi ; mais en même temps, elle eut au palais une chapelle de rite romain. Le patriarche Ignace consentit à ce compromis ; mais Hermogène, métropolitain de Kazan, et Joasaph, évêque de Kolomna, insistèrent pour que la future impératrice adoptât l'orthodoxie russe, déclarant ouvertement que, sans cette condition, le mariage impérial restait entaché d'illégalité. L'usurpateur, irrité de cette résistance, chassa Hermogène de la capitale, le fit enfermer au monastère de Kazan et le menaça de destitution. Le même sort était réservé à Joasaph, quand l'arrogance des Polonais, pendant la célébration du mariage du faux Dmitry, excita un soulèvement général à la suite duquel l'usurpateur périt ignominieusement dans les rues de Moscou [1].

Malgré cet insuccès, les jésuites ne renoncèrent pas à leurs projets. Les Polonais n'ignoraient pas la fin tragique du premier usurpateur ; ils se firent néanmoins les protecteurs du second, autant par politique que par fanatisme religieux. L'allocution que l'archevêque de Guésen adressa à Vladislas, au sein même de la diète, révèle clairement le but de la guerre dirigée en 1617 contre la Russie. L'archevêque engageait le roi « à revendiquer le trône de Russie, comme l'avait fait son prédécesseur Sigismond ; à établir en Russie les principes de l'Union ; à réunir à la Pologne les provinces

[1] Marjeret, Baer, De Thou (*Récits des Contemporains sur le faux Dmitry*. Saint-Pétersbourg, 1834).

occidentales de l'empire [1]. Pendant un quart de siècle, le sang coula sur les champs de bataille, pour la défense de la foi. Les jésuites, qui aspiraient ouvertement à la domination de l'Église russe, virent échouer leurs tentatives de prosélytisme, et la papauté ses espérances.

[1] Recueil de Moukhanof, p. 188, 191.

CHAPITRE IX.

RETOUR DES GRECS-UNIS A L'ÉGLISE RUSSE.

Ce fut avec aussi peu de succès que l'Église romaine crut trouver dans le parti des Uniates un point d'appui pour ses projets sur l'Église d'Orient. Pendant le cours du XVIIe siècle, l'active et mystérieuse influence des jésuites, favorisée d'ailleurs par les sympathies du gouvernement polonais, avait affilié à l'uniatisme presque toute la noblesse de la Russie occidentale. Dans le reste de la population, les tendances étaient divergentes. Au sein du clergé, et parmi les habitants des campagnes, les uns conservaient la vieille foi de leurs ancêtres ; les autres s'étaient rattachés aux principes uniates et avaient mêlé les pratiques romaines au culte de l'Église orientale. Ces deux partis, profondément hostiles, ayant chacun leur métropolitain, mécontentaient également les catholiques qui les persécutèrent et finirent par les dépouiller de leurs droits civils. Opprimées tour à tour par le fanatisme et l'intolérance, les deux communions rivales s'épuisaient dans une lutte stérile, quand l'impératrice Catherine II résolut de mettre un terme à l'agitation religieuse qui troublait les provinces où l'Uniatisme avait prévalu.

En les réunissant à l'empire auquel elles avaient primitivement appartenu, l'impératrice assura l'égale protection de la loi à tous les habitants, sans distinction de croyances.

Elle interdit tout acte de prosélytisme à l'Église romaine et garantit de toute contrainte extérieure les Uniates, qui manifestèrent le désir de se rallier à l'Église Orthodoxe. Ceux qui habitaient la Volhynie et la Podolie profitèrent largement du bénéfice de ces mesures.

L'Union cependant comptait encore plus de deux millions de partisans, mais placés, il faut le dire, dans les conditions les plus étranges. Rattachés à la Russie par leur origine, par la nature de leur foi, par leur existence politique, ils reconnaissaient en même temps pour chef spirituel le pape romain, et brisaient ainsi l'unité qui les liait à l'empire. Ils ne pouvaient pas davantage se réfugier dans les sympathies du parti catholique, qui se défiait de la sincérité de leur foi, en voyant s'altérer, au sein des églises uniates, après les cruelles expériences de deux siècles, l'idée primitive qui avait présidé à leur origine, et se rétablir une certaine harmonie entre elles et l'Église russe, à la fois par les pratiques du culte, l'architecture des temples et l'adoption des livres liturgiques. L'institution, vers la fin du dernier siècle, d'un Collége ecclésiastique catholique romain, investi de la surveillance des intérêts spirituels, avait à peine suffi pour conserver au parti des Uniates un reste de vitalité.

Ce parti, d'ailleurs, avait été considérablement affaibli par les conséquences du partage de la Pologne, dont les causes, que nous n'avons pas à rechercher ici, furent à la fois politiques et religieuses. Des quatre millions d'habitants réunis à la Russie, la moitié appartenait à la cause des Uniates et rentra sous la juridiction de l'Église Orthodoxe, dont elle n'avait été détachée que par violence morale. On comprend d'autant moins la protection [1] que Catherine II

[1] « Il est à notre connaissance, écrivait l'Impératrice au grand-maître de police de Moscou, qu'on imprime une Histoire des Jésuites, blessante pour l'Ordre : c'est pourquoi nous vous enjoignons d'arrêter l'impression de cet

accorda à l'Ordre des jésuites, assez nombreux dans la Russie-Blanche, au moment (1773) où le pape Clément XIV le frappait d'interdiction. L'influence exercée par les jésuites ne tarda pas à rétablir la suprématie romaine, fort ébranlée dans la province que nous venons de nommer, et presque nulle en Lithuanie.

La tolérance accordée aux jésuites fut peut-être plus grande encore sous le règne de l'empereur Paul. Une nouvelle délimitation des diocèses, en 1798, fournit au pape le prétexte d'envoyer en Russie, pour y porter son adhésion à la mesure, le comte Litta, archevêque de Thèbes, en qualité de nonce apostolique. Soutenu par des protecteurs influents, les comtes de Provence et d'Artois, le prince de Condé et les chevaliers de l'Ordre de Malte, dont l'empereur était grand-maître, le nonce de Rome se crut assez autorisé pour prendre une part active aux intérêts politiques, pour s'immiscer dans l'administration diocésaine, et procéder à la publication des bulles du pape, sans avis du gouvernement russe. Paul, mécontent de cette attitude agressive, abolit la nonciature, que la cour de Rome avait secrètement l'intention d'établir en Russie d'une manière permanente.

Cet échec fut réparé par l'ascendant que parvint à exercer sur l'esprit de Paul un homme plein d'habileté, le jésuite Gruber, arrivé d'Autriche en Russie, sous prétexte de soumettre à l'Académie des sciences certaines découvertes en mécanique. Actifs et persévérants, les jésuites se remirent à l'œuvre. A la tête de l'Église latine en Russie se trouvait alors un métropolitain qui sut unir le zèle de la foi à la sincérité du patriotisme : nous avons nommé Siestrencévitch. A ses yeux, la prospérité de l'Église latine impliquait à la

ouvrage, et s'il a paru, d'en saisir les exemplaires; car, ayant accordé notre protection à cet Ordre, nous ne pouvons tolérer qu'on lui fasse la moindre offense. (Oukase du 23 septembre 1784.)

fois la fidélité au gouvernement et une certaine mesure d'indépendance à l'égard de Rome. Les jésuites ne lui pardonnèrent pas l'opposition qu'il faisait à la politique envahissante du parti ultramontain, et parvinrent à lui susciter la défaveur de Paul. Non contents de ce succès, ils réclamèrent avec instance leurs anciens priviléges, obtinrent la restitution de l'église Sainte-Catherine avec tous ses biens, rétablirent leurs institutions dans la Russie occidentale, s'approprièrent les temples dans les colonies de Saratof, de Nouvelle-Russie, de Riga, d'Astrakhan, de Mozdoc, où ils ouvrirent des écoles. Le comte de Maistre à Saint-Pétersbourg, le duc de Richelieu à Odessa leur témoignaient de vives sympathies. Le gouverneur général de Riga, marquis Paulucci, ne leur était pas moins favorable. En Sibérie même, le gouverneur général Pestel subissait leur influence. En Russie-Blanche, l'Ordre était en possession de plus de 14,000 paysans et avait des colléges à Witebsk, Polotzk, Mohileff, Mstislaf, Orcha. Le prince Galitzine, ministre des cultes, obtint pour eux la transformation du collége de Polotzk en une académie, qui devint le centre des écoles de leur fondation.

En 1812, leur Société, considérablement augmentée, exerçait une propagande sérieuse dans la haute aristocratie de Saint-Pétersbourg et de Moscou. La restauration de leur Ordre par le pape, en 1814, semblait une nouvelle garantie de leur prépondérance, lorsqu'une circonstance précipita leur ruine en Russie : ce fut la conversion subreptice du jeune prince A. Galitzine, neveu mineur du ministre des cultes. Un oukase du 16 décembre 1815 les bannit des deux capitales, et un ordre suprême du 13 mars 1820 prononça définitivement leur exclusion des frontières de l'empire.

Dès le commencement de son règne, l'empereur Nicolas, fixant un regard attentif sur ceux de ses sujets, que l'astuce,

la violence et la persécution avaient concouru à détacher de l'Église Orthodoxe, ordonna, par un oukase du 22 avril 1828, d'instituer, pour les communautés uniates de rite grec, sous la présidence de leur métropolitain, Josaphat Boulgak, un collége qui fut chargé de veiller à tous les intérêts de l'Église, d'en garantir les institutions, le culte et l'administration de tout élément hostile aux coutumes de l'Église grecque. La direction des Églises grecques-unies fut confiée, sous le contrôle du Collége, aux autorités ecclésiastiques supérieures de la Russie-Blanche et de la Lithuanie. Des églises cathédrales, des consistoires, des séminaires, des écoles primaires furent instituées dans l'une et l'autre éparchie; une académie ecclésiastique fut fondée à Polotzk : on affecta enfin des sommes considérables à l'exécution de ces mesures ainsi qu'à l'instruction du clergé.

Ramenée ainsi à l'idée qui avait présidé à son origine, et libre de toute influence étrangère, l'Église grecque-unie subit en peu d'années une remarquable transformation. Les évêques et les autres autorités de l'Église, frappés du grand nombre d'abus qui s'étaient introduits dans son sein, n'hésitèrent plus à opérer des réformes reconnues nécessaires. On en revint, dans la construction des temples, au style d'architecture des premiers temps; le culte reprit sa forme primitive. Les Livres liturgiques, pleins d'incorrections qui altéraient l'intégrité de la langue adoptée par l'Église, furent remplacés par des éditions uniformes soigneusement corrigées. Les autels furent rétablis tels qu'ils étaient jadis, les orgues supprimées; tous les détails du culte célébré dans l'antique langue slave, rappelèrent la physionomie de l'orthodoxie orientale. Le clergé de l'Église grecque-unie, à l'exception de quelques monastères qui avaient renoncé aux pratiques de l'Église romaine pour se rallier aux Uniates, s'associa, sans réserve, aux nouvelles mesures. La jeune

génération, formée à l'Académie de Polotzk, dans deux séminaires et vingt écoles élémentaires, ne connut plus d'autres principes que ceux de l'Eglise nationale.

La mort de Josaphat Boulgak entraîna l'abolition du titre de métropolitain de l'Église grecque-unie. La présidence du Collége fut conférée au plus ancien de ses membres, l'évêque de Lithuanie, Joseph (Siémaschko). Par un oukase du 1er janvier 1838, l'empereur chargea de la haute surveillance des Églises de rite grec-uni le procureur près le Saint-Synode, comte Protassof. La solution était prochaine : le haut clergé grec-uni en prit l'initiative.

Le 12 février 1839, tous les évêques, assistés des membres les plus influents de leur clergé, réunis à Polotzk, rédigèrent un acte synodal par lequel, après avoir retracé la vraie position de leurs Églises, ils résolurent, conformément au vœu général du clergé, exprimé par 1300 signatures, de présenter à l'Empereur la requête suivante [1] :

« Depuis que les provinces occidentales de Lithuanie, à une époque orageuse, ont été violemment détachées de la Russie et réunies à la Pologne, les populations russes orthodoxes se sont vues exposées à une rigoureuse épreuve par les mesures du gouvernement polonais et les tentatives émanées de la cour de Rome, pour les détacher de l'Église catholique orthodoxe d'Orient. Des personnes de tout rang, privées de leurs droits par toutes sortes de voies arbitraires, ont embrassé la foi romaine et perdu jusqu'au souvenir de leur origine et de leur nationalité. Les bourgeois et les habitants des campagnes ont été détachés de l'unité qui les liait à l'Église orientale, par l'Union formulée vers la fin du XVIe siècle. Dès ce moment les populations se sont séparées de la Russie, leur mère ; de perpétuelles intrigues ont cherché à les rendre complétement étrangères à leur ancienne

[1] Oustrialof, *Esquisse historique du règne de l'empereur Nicolas*, p. 158.

patrie, et les Grecs-Unis ont ressenti, dans la pleine signification du mot, le poids accablant du joug qui leur était imposé.

» La Russie ayant repris possession de ses anciennes provinces, la moitié des Uniates est rentrée dans le giron de l'Église gréco-russe, qui avait été celle de leurs ancêtres. Le reste a trouvé protection contre les agressions du clergé romain. La sollicitude de Votre Majesté Impériale a rétabli au milieu d'eux le culte et les institutions de l'Église d'Orient dans leur pureté primitive. Les jeunes prêtres reçoivent une éducation en rapport avec leur mission ; ils peuvent aujourd'hui s'appeler Russes.

» Mais, placée en face d'autres communions, l'Église grecque-unie, comme telle, est incapable de parvenir à une complète organisation et ne peut espérer le repos nécessaire à sa prospérité. Les nombreuses populations des provinces occidentales, russes d'origine et de langage, courent tous les dangers inhérents à une position précaire, celui surtout de rester plus ou moins étrangères à leurs frères orthodoxes.

» Ces motifs, ainsi que les devoirs que nous impose le salut éternel des troupeaux qui nous sont confiés, nous déterminent, dans la ferme conviction où nous sommes de la vérité des dogmes de la sainte Église catholique, apostolique, orthodoxe d'Orient, à supplier humblement Votre Majesté Impériale d'assurer l'avenir des destinées des Grecs-Unis, en consentant à leur réunion à l'Église russe, qui fut autrefois celle de leurs pères. En témoignage des vœux unanimes que nous formons dans ce but, nous avons le bonheur de déposer aux pieds de Votre Majesté Impériale l'acte synodal rédigé par nous, évêques et haut clergé de l'Église grecque-unie, dans la ville de Polotzk, ainsi que les déclarations autographes de 1305 membres du clergé de cette Église. »

L'empereur fit présenter par le comte Protassof l'acte de

déclaration au Saint-Synode, pour être par lui sanctionné conformément aux règles de l'Église.

Le Saint-Synode fut d'avis « de recevoir, selon les règles des saints Pères, les évêques, les prêtres et tous les fidèles de l'Eglise grecque-unie en pleine et parfaite communion avec l'Église catholique orthodoxe d'Orient, dans le sein de l'Eglise russe indivisible, et d'en informer respectueusement l'Empereur. »

Le 25 mars, fête de l'Annonciation, l'empereur Nicolas ratifia l'avis du Saint-Synode, auquel il ajouta ces mots: « Je rends grâce à Dieu, et j'accepte. »

La sanction impériale ayant été communiquée à l'assemblée générale du Saint-Synode le 30 mars, le haut-commissaire de la couronne introduisit en séance l'évêque de Lithuanie, Joseph Séraphim, métropolitain de Novgorod et de Saint-Pétersbourg, proclama la réunion des deux communions et exprima, au nom de l'Eglise russe, au représentant du clergé qui se réunissait à elle, la joie que le Saint-Synode éprouvait d'un événement si vivement désiré. Philarète, métropolitain de Kief et de Galitch, donna lecture de l'acte synodal, et le métropolitain de Moscou et de Kolomna fit connaître la décision du Synode, qui substituait au nom de Collége ecclésiastique grec-uni celui de Collége de la Russie-Blanche et de Lithuanie. L'évêque Joseph, élevé à l'archiépiscopat, offrit au Saint-Synode les sentiments de gratitude de ses coreligionnaires, et un service d'actions de grâces fut célébré à l'Eglise synodale.

Le même acte solennel de réunion se renouvela à Vitebsk, à Polotzk, à Bélija, à Souraje, à Orcha, à Minsk, à Vilna. La fusion s'opéra pacifiquement et sans trouble, et dès lors les provinces occidentales de l'empire, à l'exception de celles des Lettes et des Jmoudes, se rattachèrent à l'Eglise Orthodoxe.

LIVRE SIXIÈME

LITTÉRATURE ECCLÉSIASTIQUE.

SOMMAIRE

I. — Instruction populaire et premiers essais de littérature ecclésiastique.
II. — Le presbytère Hilarion.
III. — Léonce, métropolitain de Kief; le Traité de l'Hostie.
IV. — Saint Théodose, hégoumène du monastère de la Petchéra de Kief.
V. — Le moine Jacob. — Le moine Cyricus.
VI. — Le chroniqueur Nestor.
VII. — L'hégoumène Daniel.
VIII. — Le métropolitain George.
IX. — Le métropolitain Jean II.
X. — Le métropolitain Nicéphore.
XI. — Écrivains étrangers à l'Église russe.
XII. — Progrès de l'instruction. Doctrine et littérature ecclésiastique au XII[e] et au XIII[e] siècle.
XIII. — Saint Cyrille, évêque de Tourof.
XIV. — Saint Simon, évêque de Vladimir.
XV. — Le moine Polycarpe.
XVI. — Antoine, Dosithée et Ephrem.

XVII. — **Littérature ecclésiastique au xve et au xvie siècle.**

XVIII. — **État de l'instruction dans la Russie du Nord.**

XIX. — **Vies des saints.**

XX. — **Éloquence de la chaire.**

XXI. — **Platon, métropolitain de Moscou, sa vie et ses écrits.**

XXII. — **Instruction publique en Russie. — Revues religieuses.**

I

INSTRUCTION POPULAIRE ET PREMIERS ESSAIS DE LITTÉRATURE ECCLÉSIASTIQUE.

Dès que les habitants de Kief eurent embrassé le christianisme, l'un des premiers soins du grand-duc Vladimir fut de favoriser les progrès de la foi nouvelle par le développement de l'éducation populaire. Il voulut que partout, dans les villages comme dans les villes, une école s'ouvrît à côté du temple. Afin d'inspirer à son peuple le goût de l'instruction, Vladimir commença par le répandre dans sa propre famille. Ses fils, Mstislaf, Jaroslaf, Boris et Isiaslaf manifestèrent un vif intérêt pour la propagation des lumières. Les conseils éclairés de Michel, confesseur du prince, assurèrent le succès de ces premières mesures. Les Livres hiérarchiques nous apprennent que le grand-duc se montrait plein de bienveillance pour les hommes qui se distinguaient par leur savoir, et leur confiait la direction intellectuelle et religieuse de la jeunesse en leur recommandant « d'éviter toute rigueur et toute violence, de n'employer que les voies de la douceur et de la persuasion, et de proportionner sagement leurs leçons à l'intelligence et aux capacités de chacun[1]. »

La chronique de Nestor, qui fournit les données les plus

[1] Livres hiérarchiques, I, 143.

précises sur les premiers développements de la nation russe, n'établit pas d'une manière circonstanciée, quel fut proprement le nombre de ces premières institutions, sans doute encore très-imparfaites, ni en quelles villes elles prirent naissance. L'instruction du peuple marcha de pair avec l'adoption de la foi chrétienne, et Kief, centre du mouvement religieux, ne fut pas la seule ville où la lumière intellectuelle jeta son premier rayon. Nestor affirme que Vladimir « ayant envoyé des ordres dans toutes les villes de son empire, » voulut que les enfants reçussent partout une instruction convenable. Un écrivain du onzième siècle, le moine Jacob, fait la même déclaration. Le prince ordonna donc que chaque paroisse eût une école qui fut confiée aux soins du clergé. Vers le milieu du XIe siècle, selon le témoignage de Nestor, Koursk possédait un certain nombre d'écoles dirigées par des instituteurs laïques. Théodose, qui devait être un jour le célèbre hégoumène du monastère de la Petchéra, y fit ses premières études [1]. Or, si dans une ville aussi peu importante que Koursk, il se trouvait déjà plusieurs écoles particulières, quelque élémentaires qu'elles fussent d'ailleurs, il n'y a rien d'exagéré dans les assertions des chroniques postérieures, qui affirment qu'à l'époque de Vladimir, la Russie possédait « une multitude d'écoles » sans doute paroissiales, mais dans lesquelles il ne faut voir probablement que d'utiles essais [2].

Jaroslaf suivit les traditions de son père. Il avait, disent les chroniques, un si vif désir de s'instruire, qu'on le voyait passer des jours et des nuits à feuilleter quelque manuscrit. Aussi ses soins pour faire pénétrer l'instruction dans le peuple, ne furent-ils pas moins persévérants que ceux de Vladimir. Ce fut dans ce but qu'il assigna au clergé de ville

[1] *Vie de Théodose*, dans le Patrologe, en manuscrit.
[2] Lavrowsky, premières écoles en Russie, Kharkof, 1854.

et de campagne un traitement particulier prélevé sur ses propres revenus, « afin que les prêtres rassemblassent plus fréquemment le peuple dans les temples, pour l'instruire dans la foi, comme Dieu leur en donne la mission. » Jaroslaf s'entoura en outre d'hommes érudits qu'il chargea de traduire en slave un assez grand nombre d'ouvrages grecs : il en fit transcrire d'autres, déjà traduits en Bulgarie, qui devinrent par ses soins la lecture habituelle des fidèles. Il fit plus. Il recueillit de partout des manuscrits qu'il déposa dans la cathédrale de sainte Sophie de Kief, et fut ainsi le fondateur de la première bibliothèque qu'ait possédée la Russie [1]. Enfin, pendant un voyage qu'il fit en 1030 à Novgorod, il institua dans cette ville une école remarquable pour cette époque, où les starostes et les prêtres réunirent en peu de temps jusqu'à trois cents enfants. Il existait sans doute dans la ville que nous venons de nommer, comme à Koursk, un certain nombre d'écoles particulières. Il est permis de conclure de ces faits que Jaroslaf étendit sa sollicitude à d'autres villes, qu'il y établit ou qu'il y développa les germes d'une instruction qui concourut salutairement à la civilisation du peuple et au succès des soins du clergé. Le chroniqueur Nestor garde le silence à cet égard ; mais il fait la remarque générale que « si Vladimir avait amolli et fécondé le sol de la Russie par l'eau du saint baptême, Jaroslaf avait jeté dans le cœur des fidèles la riche semence de l'instruction, et qu'à la fin du XIe siècle les enfants de la Russie recueillaient les bienfaits de la moisson, préparée par ce grand prince. »

Nous ne dirons pas que les pasteurs de l'Eglise se firent un devoir de premier ordre de mettre les trésors de la science à la portée de la nation : il importait avant tout de pourvoir à son édification religieuse. Aussi les premiers travaux scien-

[1] Collection des chroniques russes, I, 54, 65, 66.

tifiques, destinés à l'instruction populaire, sont-ils tout empreints d'ascétisme. Il y a quelque chose de touchant dans le tableau que Nestor trace des occupations intimes de Nikon, de Théodose et d'Hilarion, son disciple. « Combien de fois, dit-il, tandis que le grand Nikon était assis et *faisait des livres* (qu'il les reliait), le pieux Théodose préparait les fils nécessaires à son travail. — Hilarion avait un grand talent *pour écrire des livres* : il n'était pas de jour ni de nuit où il ne consacrât quelques heures à ce genre d'occupations dans la cellule du pieux Théodose, tandis que celui-ci chantait des psaumes, cardait de la laine ou se livrait à quelque autre travail [1]. »

L'examen des documents conservés de cette époque prouve que le point de vue de l'édification populaire fut le principal but que se proposa la littérature contemporaine. Les écrits des Pères de l'Église, la vie des Saints furent les sujets qu'elle choisit de préférence. Avant l'invasion des Mongols, la Russie possédait déjà des traductions de saint Basile, de saint Grégoire le Théologien, de saint Jean Chrysostôme, de saint Jean Damascène, de saint Cyrille de Jérusalem, d'Athanase (contre les Ariens), de Philippe, de Méthodius, d'Ephrem, etc. Elle avait en outre d'autres livres, traitant de rhétorique, de philosophie, d'histoire générale. Ainsi le Recueil (Isbornik) écrit pour l'instruction du grand-duc Sviatoslaf, renferme, outre des traités de philosophie et de théologie, des éléments de littérature, tracés par Georges Gérobosky.

L'enseignement donné dans les premières écoles fut sans aucun doute celui de la langue slave. Elles avaient à la fois pour but de répandre l'instruction dans la jeunesse et de satisfaire à celle des prêtres et des diacres pour le service du

[1] Nestor, *Vie de Théodose.*

culte. Il est donc hors de doute qu'à l'étude du chant sacré, qui formait l'un des éléments de l'enseignement, se joignait celle de la langue grecque, qui se liait naturellement aux intérêts de la foi de l'Église. Les chroniques polonaises affirment que, dès l'époque de Jaroslaf, il y avait en Russie des écrivains à qui cette langue était familière, et qui traduisirent en russe, par ordre du grand-duc, un certain nombre d'ouvrages venus de la Grèce.

La Bible devait être naturellement le premier et le plus important objet de l'enseignement des écoles.

La seule version des saints Livres alors connue de l'Église, fut celle de Cyrille et de Méthodius. On lit dans la préface d'un exemplaire de la Bible, présentée à la fin du xvie siècle au tzar Jean IV Wassiliévitch, par le prince Constantin d'Ostrog qui en était l'éditeur, que les auteurs de ce travail avaient sous les yeux la Bible traduite sous le règne de Vladimir le Grand. Mais si cette traduction eut été faite réellement sous Vladimir, Nestor qui fut presque son contemporain, n'eût pas manqué de parler d'un fait aussi important. Il n'est question d'un semblable travail dans aucun des anciens documents de la littérature nationale. Il faut donc admettre, et le témoignage des plus anciens écrivains vient à l'appui de cette opinion, que la Bible du temps de Vladimir ne fut autre chose que la reproduction des travaux de Cyrille et de Méthodius, écrits pour l'Église russe dès la première période de son existence; encore doit-on remarquer que les travaux de Cyrille et de Méthodius ne furent dans l'origine que des lectures choisies, pour la célébration du culte, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, et que ce fut Methodius seul qui traduisit tous les livres canoniques de la Bible, à l'exception des Apocryphes. L'examen authentique de la Bible d'Ostrog prouve jusqu'à l'évidence qu'elle ne remonte pas au delà du xve siècle.

L'an 1030, les Livres prophétiques avec commentaires furent rédigés pour le prince de Novgorod, Vladimir Jaroslavitch. Les commentaires sont empruntés aux Pères et docteurs de l'Église grecque. Il faut y joindre quelques collections des récits des chroniques, le Psautier, avec commentaire d'Athanase et celui de Théodorite.

Outre les Livres de l'Écriture sainte, l'Église russe possédait dès la première période de son histoire, les Vies des Saints en langue slave. Nestor affirme que saint Boris « éprouvait une pieuse joie à lire les Vies des Saints. » Le moine Jacob rapporte que ce prince, avant son martyre, s'était rappelé les souffrances de saint Nicétas et de saint Viatcheslaf, qui par conséquent lui étaient connues. Le presbytère Hilarion à son tour dit dans l'un de ses sermons : « Nous n'écrivons pas pour les ignorants, mais pour ceux qui aiment à se nourrir de la sagesse contenue dans les bons livres. » Il faut toutefois le reconnaître : il ne s'est conservé qu'un petit nombre de documents relatifs à l'état plus ou moins parfait de l'enseignement religieux. Ils n'en sont que plus précieux et méritent à ce titre un examen un peu détaillé, propre à donner une idée précise du genre d'argumentation et du style des prédicateurs de la primitive Église.

Le premier de ces documents est la *Confession de foi* assez prolixe, destinée à servir de complément et de commentaire au symbole de Nicée et présentée à Vladimir immédiatement après sa conversion. Elle n'est autre chose que la traduction littérale, un peu tronquée peut-être, du symbole grec rédigé par Michel Syncelle, vers 835. Il est probable que ce symbole fut traduit exprès pour le grand-duc de Russie par les prêtres grecs qui l'avaient baptisé, et que Nestor, qui put voir cette traduction, sinon en original, du moins dans des copies très-récentes, l'incorpora sans changement dans sa chronique. Quant au contenu, on y trouve, en quelques lignes,

tous les principaux dogmes de l'orthodoxie, tels que l'Eglise grecque les transmit à l'Eglise russe au moment de la conversion du prince « l'égal des apôtres [1]. » Ceux de la Trinité, de la rédemption, de la mort sur la croix, de la résurrection, de l'ascension, et de la seconde venue du Sauveur y sont enseignés et developpés. Il renferme, en outre, ceux des saints Sacrements, de la Tradition, et partiellement de la vénération due aux Images, à la Croix, aux reliques des saints et aux vases sacrés.

A cette exposition des dogmes, auxquels l'œuvre de Michel Syncelle fait une assez large part dans le symbole de la foi, succèdent deux *Exhortations* générales et très-importantes adressées au grand-duc. La première a trait aux principes qui doivent présider à la véritable orthodoxie. « Crois à l'autorité des sept conciles des saints Pères, dont le premier fut celui de Nicée contre Arius, le second, celui de Constantinople contre Macédonius, le troisième, celui d'Éphèse contre Nestorius, » — et ainsi de suite des autres conciles généraux, avec indication du nombre de Pères qui y assistèrent et de l'hérésiarque dont ils condamnaient les doctrines. La seconde Exhortation est d'une autre nature : c'est une précaution pour le maintien de la pure orthodoxie au sein de l'Église russe : « Garde-toi de l'enseignement des Latins dont la doctrine est pervertie. » Pour preuve, suit une exposition des erreurs de l'Église latine, qui est déchue de la foi orthodoxe, puisqu'elle avait pris part aux travaux des sept conciles œcuméniques, avant d'aspirer à la souveraineté de l'Église. L'Exhortation se termine par l'adjuration qui la commence : « Garde-toi de la doctrine des Latins, dont Dieu te préserve. »

Un autre monument de la littérature ecclésiastique de l'époque dont nous parlons, c'est « l'*Instruction fraternelle* »

[1] *Ravnoapostol*, c'est le nom de sainteté que l'Église russe donne à Vladimir.

de l'évêque de Novgorod, Luc Jidiate. Ce document n'est pas seulement remarquable par sa haute antiquité : il se recommande comme étant l'œuvre du premier archevêque russe, la plus ancienne production littéraire de l'Église. A en juger par son contenu, ce sermon, si on peut l'appeler ainsi, fut probablement prêché avant que le prélat de Novgorod eût pris possession de son éparchie, vers 1035. Il ne faut y chercher ni le secret d'une savante éloquence, ni la profondeur et l'abondance de la pensée : il respire, au contraire, une grande simplicité ; c'est l'exposé sommaire des principes généraux de la foi et de la moralité chrétiennes. Tel était peut-être le vrai caractère qu'il devait revêtir pour répondre aux conditions spirituelles d'un auditoire qui ne possédait encore que les rudiments de la foi.

« Avant toutes choses, frères, dit le prédicateur, voici quelle est la confession à laquelle le chrétien doit s'attacher invariablement : croire à un seul Dieu, glorifié dans la Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, selon l'enseignement des apôtres confirmé par les saints Pères. Croyez aussi à la résurrection, à la vie éternelle et aux tourments sans fin réservés aux pécheurs. — Ne soyez point nonchalants à vous rendre à l'église, à entendre les matines, la messe et les vêpres : dans l'intérieur de vos maisons, avant de vous livrer au sommeil, acquittez-vous du devoir de la prière. N'entrez au temple qu'avec la crainte de Dieu : n'y prononcez aucune parole, n'y ayez qu'une pensée, celle de supplier Dieu de vous pardonner vos péchés. »

Après avoir ainsi exposé les principaux devoirs du chrétien envers Dieu, le prédicateur esquisse ceux qu'il doit remplir envers le prochain :

« Ayez de l'amour pour tout homme et surtout pour celui qui est votre frère : que la parole qui est sur vos lèvres soit l'expression sincère du sentiment qui est dans vos cœurs. Ne

creusez pas une fosse devant les pas de votre frère, de peur que Dieu ne vous fasse tomber vous-mêmes dans une fosse plus profonde. Soyez assez justes pour être capables de donner votre vie pour la justice et pour la loi de Dieu, et le Seigneur vous comptera parmi ses élus. Pardonnez-vous comme des frères, pardonnez à tout homme et ne rendez point le mal pour le mal; ne soyez jamais une cause de trouble et ne ressemblez pas à un enfant de Satan : mais que la paix marche sur vos pas, et vous serez les enfants de Dieu. Ne juge pas ton frère, même en pensée, mais pleure tes propres péchés et Dieu ne te condamnera point. Sois plein de bonté pour les étrangers et souviens-toi de ceux qui sont dans les chaînes : aie compassion des orphelins. »

L'orateur chrétien appelle ensuite l'attention de ses auditeurs sur eux-mêmes, et leur trace les règles qui doivent présider à la vie chrétienne :

« Il n'est pas convenable, mes frères, d'avoir de la partialité, de prononcer des paroles déshonnêtes ou de vous abandonner chaque jour aux inspirations de la colère. Ne faites de personne un objet de raillerie et ne vous irritez point, mais souffrez les injures en attendant le bon plaisir de Dieu. Bannissez toute méchanceté et tout orgueil de vos cœurs; ne faites aucun tort à votre prochain, vous souvenant que demain nous ne serons que cendre et que corruption. Soyez remplis de douceur et d'esprit candide, obéissants et fidèles aux commandements de Dieu; car le diable fait sa demeure dans le cœur de l'orgueilleux et la parole du Seigneur ne peut s'y fortifier. »

Enfin, le prédicateur joint à ses exhortations quelques conseils généraux concernant l'horizon de la vie de famille, la société et l'Eglise, puis termine par ces mots : « Honorez vos parents et ceux dont les cheveux ont blanchi; ne jurez point par le nom de Dieu; ne blasphémez point et ne maudis-

sez personne. Jugez avec justice; ne soyez point adonnés au lucre; ne prêtez point à usure. Craignez Dieu, honorez le prince : nous sommes les serviteurs de Dieu d'abord, puis du prince. Honorez aussi de tout votre cœur le prêtre de Dieu; ayez du respect pour le serviteur de l'Église. Tu ne tueras point, tu ne déroberas point, tu ne mentiras point, tu ne soutiendras point la cause du mensonge ; tu te garderas de la haine, de l'envie, de la calomnie; tu ne commettras point l'impureté avec la femme esclave ni avec qui que ce soit; tu ne boiras point hors de temps, mais avec mesure, te gardant de l'ivrognerie. Ne sois point colère ni insolent : réjouis-toi avec ceux qui sont dans la joie et sois dans l'affliction avec ceux qui sont affligés. Ne méditez point le mal et respectez les jours de sainteté : que la paix de Dieu soit avec vous tous. *Amen!* »

On le voit et nous le répétons : l'*Instruction fraternelle* respire une grande simplicité : elle ne prétend point aux délicatesses de l'art. Elle révèle dans son auteur le sage pasteur qui sait quelle nourriture il doit donner à son troupeau, le catéchète plein de sollicitude, qui s'efforce de frayer à ses auditeurs une route sûre à travers les circonstances si diverses de la vie. — Ces considérations suffisent à expliquer pourquoi Jaroslaf, quelle qu'ait été à cette époque l'influence exercée par le clergé grec au sein de l'Église russe, se décida à placer sur le siége pontifical de Novgorod, Luc Jidiate, de préférence à Ephrem, disciple de Joachim, qui, en vertu du testament de son évêque, avait déjà rempli pendant cinq ans, dans cette ville, les fonctions épiscopales.

II

LE PRESBYTÈRE HILARION.

Parmi les plus anciens monuments de l'éloquence sacrée, qui prit un développement très-précoce dans le sein de l'Eglise russe, il en est un qui mérite une attention particulière et que l'on pourrait nommer la perle de la littérature religieuse du xi[e] siècle : c'est « le *Sermon* » du presbytère Hilarion, d'abord simple prêtre au village de Bérestof, et plus tard métropolitain de Kief. Cette œuvre littéraire, éclose aux premiers rayons de la foi évangélique, nous semble respirer une profonde sensibilité et offrir une remarquable abondance de vues théologiques, un haut degré d'inspiration oratoire. Ordonnée avec art, elle renferme trois parties qui paraissent n'avoir entre elles aucune analogie et qui, cependant, se rattachent à une idée mère, à un centre commun qui en fait un tout harmonique. Dans la première, l'orateur expose la supériorité de l'Évangile sur la loi de Moïse, ainsi que sa propagation chez tous les peuples, et spécialement en Russie. La seconde est un hommage à Vladimir qui éclaira son pays de la vivifiante lumière de Christ, plus excellente que le demi-jour du mosaïsme. La troisième consiste en une magnifique prière d'invocation qu'adressent à Dieu les âmes régénérées par la semence de vérité céleste renfermée dans l'Évangile. Ainsi chaque point de vue s'enchaîne à celui qui le précède et en devient, en quelque sorte, le corollaire. L'œuvre a pour titre textuel : « De la loi donnée par Moïse, et de la Grâce et de la Vérité qui sont en Jésus-Christ; et comment la Loi a passé, mais la Grâce et la Vérité ont rempli la terre, et la foi a parlé dans toutes les

langues jusque sur notre terre de Russie; et louange à la gloire de notre prince Vladimir; et prière à Dieu de tous les points de notre patrie. »

La première partie commence ainsi :

« Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a racheté et visité son peuple » (Luc 1, 68); de ce qu'il n'a point délaissé ses créatures jusqu'à la fin, ni permis qu'elles restassent plongées dans les ténèbres de l'idôlatrie et du culte des démons; mais de ce qu'il a justifié d'abord la race d'Abraham par le Voile et par la loi, afin qu'ensuite son Fils sauvât tous les peuples par l'Évangile et le Baptême, établissant sur eux une nouvelle alliance pour la vie éternelle. C'est pourquoi exaltons et glorifions Celui qui est perpétuellement glorifié par les anges; humilions-nous devant Celui aux pieds de qui se prosternent sans fin les Chérubins et les Séraphins; car il a regardé d'en haut sur ses créatures; « l'Ange de sa face les a délivrées, lui-même les a rachetées » (Ésaïe 63, 9). Ce n'est pas au hasard, mais volontairement qu'il a paru dans le monde, et ayant souffert pour nous le châtiment jusqu'au tombeau, il nous a ressuscités avec lui. Pour payer notre dette, il est venu à ceux qui vivent sur la terre; crucifié et enseveli, il est allé à ceux qui sont dans l'enfer, afin que les uns et les autres, les morts et les vivants, connussent que Dieu les a visités et qu'à lui seul appartiennent la force et la puissance sur les vivants et sur les morts. Car, qui est grand comme notre Dieu? Lui seul fait des choses merveilleuses. Il a établi la loi pour préparer le monde à recevoir la Vérité et la Grâce, afin que la nature humaine, sous la discipline de la loi, abjurant les idolâtries païennes, apprît à croire en un seul Dieu, et que l'humanité, comme un vase souillé, fût lavée par la Loi et la Circoncision comme avec de l'eau et rendue capable de recevoir le lait de la Grâce et le baptême. La Loi a été le prélude et la prépa-

ration de la Vérité et de la Grâce, qui sont elles-mêmes les arrhes du temps futur et de la vie éternelle. La Loi a conduit ceux qui étaient sous elle au baptême de la grâce ; le baptême conduit ceux qui l'ont reçu à la vie éternelle. Moïse et les Prophètes ont annoncé la venue du Christ; Jésus et ses apôtres nous révèlent la résurrection et le siècle à venir. »

Après ces considérations générales sur la Loi et la Grâce, qui forment l'exorde de la première partie de son sermon, l'auteur personnifie le rapport général qui existe entre elles sous les figures d'abord d'Agar et de Sara, puis de Manassé et d'Ephraïm, et conclut par deux vérités : 1° que la loi n'a été donnée que pour un temps, qu'elle n'a pu être que la préparation de la grâce, l'ombre des biens à venir, et qu'elle a dû passer, quand celle-ci a révélé au monde la vie éternelle ; 2° que la loi a été une institution locale, donnée aux Juifs seulement ; qu'elle ne s'est point étendue aux autres nations, tandis que la parole du salut par Christ est offerte à tous les hommes, s'adresse à tous les païens, remplit la terre et la couvre comme les eaux le fond de la mer, sauvant gratuitement quiconque l'embrasse.

Dominé par ces idées, l'orateur concentre sa pensée sur Celui qui nous a mérité la grâce divine et s'écrie :

« Qui donc pourrait ne pas exalter, ne pas adorer cette grande gloire de Jésus-Christ? Qui ne serait ému de son immense amour pour les hommes? Né du Père avant tous les siècles, partageant avec lui la souveraine majesté, inhérent à lui comme la lumière au soleil, il est venu sur la terre. Sans cesser d'être avec le Père, il a visité ses créatures ; il s'est incarné surnaturellement dans la Vierge sans tache, du sein de laquelle il est né sous deux natures, l'une divine, l'autre humaine : vrai homme par son humanité, et vrai Dieu par sa divinité, et non simple homme. Sur la terre, sa nature divine et sa nature humaine ne furent point sépa-

rées : — comme homme, il a grandi dans le sein de sa Mère; comme Dieu il s'en est dégagé, sans porter atteinte à sa virginité ; — comme homme, il s'est nourri du lait maternel; comme Dieu, il a voulu que les Anges chantâssent avec les bergers ; gloire à Dieu dans les cieux ! — Comme homme, il a été frappé de verges ; comme Dieu, il a donné aux mages l'étoile qui les guida ; — comme homme, il a été couché dans la crèche ; comme Dieu, il a reçu les présents et l'adoration des mages ; — comme homme, il s'est enfui en Egypte, et l'Egypte idolâtre (Esaïe 19, 1) l'a adoré comme Dieu; — comme homme, il a voulu être baptisé; comme Dieu, les eaux du Jourdain se sont émues devant lui ; — comme homme, dépouillé de vêtements, il est entré dans l'eau ; comme Dieu, il a reçu du Père ce témoignage « celui-ci est mon Fils bien-aimé ; — comme homme, il a jeûné quarante jours et il a été tenté; comme Dieu, il a triomphé de Satan ; — comme homme, il a pris part aux noces de Cana en Galilée; comme Dieu, il a changé l'eau en vin ; — comme homme, il s'est endormi dans la nacelle; commme Dieu il a commandé à la mer et à la tempête, et elles lui ont obéi ; comme homme, il a pleuré sur Lazare, et comme Dieu, il l'a ressuscité des morts ; — comme homme, il s'est assis sur une ânesse ; comme Dieu, on l'acclamait en disant : béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ; — comme homme, il a été crucifié; comme Dieu, il a ouvert le paradis à celui qui était crucifié avec lui ; — comme homme, il a goûté le fiel et rendu l'esprit; comme Dieu, il a obscurci le soleil, et ébranlé la terre ; — comme homme, il a été mis dans le tombeau ; comme Dieu, il a renversé l'enfer et délivré les âmes ; — comme homme, il a été scellé sous la pierre du tombeau ; comme Dieu, il s'en est relevé sans briser le scel. Les Juifs ont essayé de cacher sa résurrection, comme celle d'un homme qui avait séduit les gardes ; comme Dieu, son nom retentit

jusqu'aux extrémités de la terre. En vérité, quel Dieu est grand comme notre Dieu ? C'est le Dieu qui a fait « des choses merveilleuses ! » Par sa croix, par les souffrances versées sur son front, il a répandu le salut sur la terre, abreuvé qu'il fut de vinaigre et de fiel, afin d'effacer par cette amertume les transgressions et les péchés attachés depuis l'arbre d'Eden à la désobéissance d'Adam. »

« Mais, continue l'orateur, les siens ne l'ayant pas reçu, se sont heurtés contre la pierre d'achoppement, et leur ruine a été grande ! » Et il montre comment les Juifs, ayant repoussé le Sauveur, ont été rejetés eux-mêmes : la loi s'est éteinte « comme l'étoile devant l'aurore du matin, » et dès lors la grâce s'est répandue sur de nouveaux peuples et a pénétré au sein de la nation russe. Fixant alors son attention sur cet heureux événement, le presbytère ajoute :

« Voilà donc qu'avec tous les chrétiens, nous célébrons la Trinité sainte, et Israël est muet ! Le nom de Christ est exalté, et Israël a disparu ! les païens sont amenés, et Israël est retranché des nations... Déjà nous ne portons plus le nom d'idolâtres, mais celui de chrétiens ; nous ne sommes pas sans espérance (Éph., 2, 12), mais nous aspirons à la vie éternelle. Ce ne sont plus des pagodes que nous élevons, mais des temples au nom de Christ : nous ne sacrifions plus aux démons, mais Christ lui-même s'est offert pour nous en sacrifice à Dieu son Père. Nous ne buvons plus le sang des victimes pour périr, mais le pur sang de Christ répandu pour notre salut. Dieu, dans sa grâce, a eu compassion de tous les peuples et nous sommes aussi les objets de son amour ; il a voulu... et il nous a sauvés en nous amenant à la connaissance de la vérité. La terre qui nous porte était aride et desséchée ; le souffle de l'idolâtrie passait sur elle... Et voici que la source de l'Évangile a jailli pour lui rendre sa fécondité... C'est pourquoi, croyant à la Parole et gardant les traditions

des saints Pères des sept conciles, prions Dieu que son règne grandisse parmi nous, afin de nous maintenir dans la voie de ses témoignages..., » etc.

Si la première partie du « Sermon » que nous analysons comme monument de l'éloquence russe au XIe siècle, renferme incontestablement de grandes beautés, la seconde porte le caractère d'une inspiration et d'une éloquence peut-être encore plus remarquables. Avant tout, l'orateur, rendant hommage à la gloire du prince « égal des apôtres, » le montre à ses auditeurs propageant au milieu d'eux la foi chrétienne :

« Rome, dit-il, mèle à ses chants solennels les noms de Pierre et de Paul, qui lui ont annoncé Jésus-Christ, Fils de Dieu ; l'Asie, Éphèse et Patmos célèbrent saint Jean le Théologien ; l'Inde vénère le nom de Thomas ; l'Égypte, celui de Marc. Chaque contrée, chaque peuple, chaque ville a des hommages pour les saints hommes, qui lui ont apporté la foi orthodoxe. Nous aussi, selon nos forces et avec humilité, glorifions celui qui accomplit parmi nous l'œuvre régénératrice, notre précepteur, notre maître, le souverain de notre patrie, Vladimir. Quand il vivait encore dans ses ténèbres, gouvernant son pays dans l'indépendance de sa mâle énergie, un message d'en haut vint à lui ; le regard de Dieu l'environna de sa grâce et porta la lumière dans son cœur. Il comprit la vanité des idoles qu'il servait et chercha le vrai Dieu, qui a créé toutes choses, les visibles et les invisibles. Il entendait parler de la foi vivifiante qui régnait dans l'Église grecque, de la foule d'adorateurs du vrai Dieu qui remplissaient les parvis de ses basiliques, des miracles qui s'opéraient au nom de la foi, de l'esprit de prière et de la piété qui, dans les villes et dans les villages amenaient, humiliés devant Dieu, les cœurs des chrétiens. Quand il sut toutes ces choses, il y eut comme une fermentation dans son esprit ; il

voulut être chrétien et amener à l'Évangile la terre qu'il gouvernait. Par un effet de cet amour infini que Dieu porte aux hommes, ce bienfait s'accomplit. En se dépouillant des vêtements du corps, Vladimir s'est dépouillé du vieil homme; affranchi des chaînes de son incrédulité, il est né d'eau et d'Esprit. Baptisé au nom de Christ, il est sorti purifié du sanctuaire de régénération; il est devenu l'enfant du ciel, l'enfant de résurrection, et il porte un nom béni et glorieux d'âge en âge, Basile, sous lequel il est inscrit au Livre de vie, dans la cité céleste, dans l'invisible Jérusalem. Mais là ne s'est pas arrêtée l'œuvre de sa foi; l'amour qu'il avait pour le Seigneur ne s'est pas contenté de sa propre conversion; il a voulu que son peuple tout entier fût baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; que le nom de la Sainte-Trinité fût glorifié dans les adorations unanimes de toutes les villes; que tous fussent chrétiens, les petits et les grands, les hommes libres et les esclaves, les jeunes et les vieux, les nobles et le peuple, les riches et les pauvres. Et il n'y eut personne pour résister à son pieux désir : tous acceptèrent le baptême, soit par amour, soit par crainte du monarque, dont la puissance égalait la piété. Ce fut ainsi qu'en un même jour, la Russie entière glorifia Christ avec le Père et l'Esprit. Aussitôt la nuit de l'idolâtrie fit place à l'aurore de la foi : le soleil de l'Évangile éclipsa dans ses splendeurs l'obscurité du culte des démons; les pagodes furent renversées et des temples s'élevèrent sur leurs ruines; les idoles furent jetées bas et remplacées par les images des saints : les démons s'enfuirent; la Croix illumina les villes; les pasteurs du troupeau de Jésus-Christ — évêques, presbytères et diacres, — offrirent le sacrifice non sanglant, et les pompes du sacerdoce ornèrent de magnificence les saints parvis. La trompette apostolique et le tonnerre de l'Évangile retentirent par toutes les cités. Des monastères s'élevèrent dans chaque

ville, se peuplèrent de pieux cénobites ; hommes et femmes, petits et grands, tous remplirent les temples saints, pour y chanter les louanges de Dieu. »

Immédiatement après commence le panégyrique :

« Dans quels termes célébrer tes louanges, Basile, notre digne et glorieux père, illustre parmi les monarques du monde ? quelles paroles suffiront pour exprimer l'énergie et la noblesse de ton âme ? comment te payer la dette de notre gratitude, à toi par qui nous avons appris à connaître le Seigneur, à renoncer aux mensonges du paganisme pour y substituer dans toutes nos villes l'adoration du saint nom de Jésus-Christ. . . ? Tu n'as pas vu le Christ ; tu n'as pas marché au chemin de ses pas. . . ; comment es-tu devenu son disciple ? D'autres, qui l'ont vu de leurs yeux, n'ont pas cru : toi, sans le voir, tu as cru. . . ! Ceux qui connaissaient la loi et les Prophètes, l'ont crucifié, — et toi, qui n'avait ouï ni la Loi ni les Prophètes, tu t'es prosterné devant le Crucifié ! Comment ton cœur a-t-il été changé ? comment la crainte de Dieu l'a-t-elle rempli tout entier ? Tu n'as pas vu arriver dans ton empire un apôtre pauvre, nu et délaissé, souffrant la faim et la soif, pour incliner ton âme à la paix ! Tu n'as pas vu les démons s'enfuir au nom de Christ, les malades recouvrer la santé, les morts ressusciter ! Et sans avoir vu aucun de ces prodiges, comment as-tu cru ? Divin miracle ! D'autres monarques de la terre, témoins des merveilles opérées par de saints hommes, n'ont pas cru et les ont livrés aux souffrances, envoyés au martyre ! Et toi, élu du Seigneur, docile à la voix qui parlait dans ton âme, tu es allé à Christ, tu as compris qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et des invisibles, et qu'il a envoyé au monde le Fils de son amour pour le salut de toute créature. Et, sous l'empire de ces pensées, tu es entré dans sa sainte alliance ! »

Après cet hommage rendu à la piété de Vladimir, le prédicateur célèbre les grandes qualités et les vertus du héros chrétien, et montre, par les déclarations de la Parole de Dieu, que celui qui, par la propagation de la foi évangélique dans ses États, avait arraché une multitude de pécheurs aux superstitions païennes, jouit du bonheur céleste :

« Émule de Constantin, tu l'égales en nobles vertus, en amour de Christ, en affection pour ton peuple. Avec le concours des saints Pères de Nicée, Constantin a confirmé la foi. Et toi, avec celui des Pères de nos Églises, les évêques, tu as établi son empire sur les âmes nouvellement acquises au Seigneur. Il a conquis à Dieu la Grèce et Rome ; tu lui as donné la Russie, où Christ porte maintenant un nom qui est au-dessus de tout autre nom. Constantin et Hélène, sa mère, ont affermi la foi en rapportant de Jérusalem la Croix dont les débris ont été parsemés dans tout l'empire : et toi, avec Olga, ton aïeule, tu as, comme eux, fondé le règne de l'Évangile en rapportant la Croix d'une autre Jérusalem, de Constantinople, pour la planter sur la terre de tes pères. Émule de Constantin, Dieu t'a donné en partage gloire et honneur dans les cieux, pour prix des vertus que tu déployas sur la terre. »

En témoignage de ces vertus, l'auteur rappelle le temple de la Dessiatina, fondé par Vladimir, et où ses restes sont déposés. Il parle de la piété de Jaroslaf, son fils et le continuateur de son œuvre ; puis s'abandonnant à l'entraînement de l'inspiration oratoire, il s'écrie :

« Lève-toi du tombeau, tête vénérable ! Lève-toi, ouvre les yeux ! Tu n'es pas mort ; tu dors seulement jusqu'au réveil ! Lève-toi, tu n'es pas mort ! Il n'est pas possible qu'il meure, celui qui a cru à Christ, la vie du monde : Sors de ton sommeil, rouvre les yeux et vois comme le Seigneur, après t'avoir comblé des gloires célestes, t'a revêtu sur la

terre de bénédiction dans ta famille ! Lève-toi, fixe ton regard sur George, ton fils [1], sur celui qui est ton sang; regarde l'enfant de ton amour, celui que le Seigneur a choisi parmi ceux qui te doivent le jour, pour être l'ornement de ton trône terrestre, — et réjouis-toi, sois dans l'allégresse ! Regarde Irène, l'épouse de ton fils, qui reste fidèle à la foi : regarde tes petits-fils et leur postérité, pleins de vie, gardés par le Seigneur, gardiens eux-mêmes de la foi que tu leur as léguée, recueillis dans les saints parvis, donnant gloire à Christ et s'humiliant à son nom ! Regarde ta ville, couronnée de magnificence ; vois l'Église florissante, l'Évangile élargissant son règne ; vois ta capitale sanctifiée, où brillent les images des saints, dévote à ses sanctuaires où retentissent les pieux cantiques. Et après avoir vu tout cela, réjouis-toi, sois dans l'allégresse et donne gloire à Dieu, qui a fait toutes ces choses ! »

Enfin Hilarion, s'adressant à Vladimir glorifié dans les cieux, met sur ses lèvres une prière de supplication pour le pays qu'il gouverna sur la terre, et en particulier pour Jaroslaf, son fils.

A cette courte prière en succède une autre plus étendue, qui forme la troisième partie et comme la conclusion générale, la péroraison du Sermon. C'est au nom de la Russie toute entière que le presbytère répand son âme devant Dieu :

« Souverain maître de toutes choses, notre Seigneur, notre Dieu tout-puissant et glorieux ! Et Toi, ô Christ ! qui as aimé le monde, qui nous as conquis par tes souffrances la gloire et l'honneur et nous as rendus participants de ton royaume ! Souviens-toi avec bonté de tes serviteurs, car ton nom est amour ! Quoique nous n'ayons nulle bonne œuvre

[1] Jaroslaf, en devenant chrétien, avait pris le nom de George, comme Vladimir celui de Basile.

à t'offrir, sauve-nous par ta grande miséricorde! Nous sommes tes créatures et les brebis de ton pâturage; nous sommes le troupeau que tu as voulu paître, en le retirant des voies funestes de l'idolâtrie. O bon berger, qui as donné ta vie pour tes brebis, ne nous délaisse pas, bien que nous nous égarions encore : ne nous rejette pas, quoique encore nous péchions devant Toi, nous dont tu as payé la rançon et qui n'avons rien à t'offrir, ô Rédempteur. . . ! Nous nous repentons de nos œuvres mauvaises; nous te prions de semer ta crainte dans nos cœurs; nous te supplions, ô Sauveur, d'avoir pitié de nous à ton tribunal redoutable! Tu es notre Dieu et nous sommes ton héritage, ton peuple, ton peuple acquis. . . ! Nous n'élevons plus nos mains vers un Dieu étranger; nous n'écoutons plus la voix d'un prophète, nous ne suivons plus une doctrine hérétique, mais nous te confessons, vrai Dieu. . . ! Le monde cherche à nous séduire : ne nous délaisse pas en tentation, préserve-nous de chute! Ne nous livre pas aux mains des étrangers, de peur que ta ville ne s'appelle la ville de captivité et ton troupeau, le troupeau d'esclavage, et que les peuples ne disent de nous : où est leur Dieu? Ne nous abandonne pas en proie à l'angoisse, à la faim, à la mort subite, au feu, aux inondations, de peur que, faibles dans la foi, nous n'abandonnions la foi! Ne nous châtie pas rigoureusement, mais sois pour nous abondamment miséricordieux : n'appesantis pas ton bras, mais déploie sur nous ta gratuité; ne nous afflige pas pour toujours, mais viens à notre aide. . . ! Verse ta grâce sur ton peuple; que ses ennemis retournent en arrière; incline les nations au bien; remplace la disette par l'abondance. Rends nos princes redoutables aux nations; éclaire leurs conseillers; multiplie nos villes. Donne accroissement à ton Eglise; garde tes élus; sauve les hommes, les femmes, les enfants; tous ceux qui gémissent en esclavage, en capti-

vité, en persécution, tous ceux qui sont en voyage, sur les flots de la mer, dans les prisons, tous ceux qui souffrent de la faim, regarde-les tous avec compassion, console-les, réjouis-les, leur dispensant la santé du corps et les joies de l'âme, etc. »

Cette prière est pleine d'onction; l'Église y attache un haut prix; ce qui le prouve, c'est qu'elle devint prière liturgique, et qu'au XVI[e] siècle, elle se répétait encore dans la célébration du culte public.

Le « Sermon » dont nous venons de reproduire les principaux traits, fut écrit entre 1037 et 1050, avant que Hilarion fût revêtu de la dignité métropolitaine. Il le prononça, selon toute apparence, dans le temple de la Dessiatina, où reposaient les cendres de Vladimir, le jour anniversaire de sa fête (15 juillet), en présence de Jaroslaf, de sa famille et des flots pressés de la population. Le contenu même du sermon semble justifier cette induction. C'était bien sur le tombeau même de l'apôtre de la Russie, qu'il était naturel de s'écrier : « Lève-toi du sépulcre, tête vénérable, secoue le sommeil de ta paupière, et vois ton fils George, ton propre sang, l'enfant de ton amour! » Dans toute autre circonstance, cette invocation n'eut été qu'un hors-d'œuvre. Nous n'ajoutons qu'une réflexion : à une époque où l'éloquence chrétienne ne faisait encore entendre dans les chaires de l'Église russe que d'imparfaits et timides accents, le modeste presbytère était digne, par l'étendue de son instruction, d'occuper le siége hiérarchique auquel il ne tarda pas à parvenir.

Ce fut à l'occasion de son installation en qualité de métropolitain, que Hilarion prononça une *Confession de foi* d'une sévère orthodoxie, monument remarquable de la dogmatique de l'époque.

III

LÉONCE, MÉTROPOLITAIN DE KIEF. — LE TRAITÉ DE L'HOSTIE.

L'histoire de la littérature ecclésiastique de l'époque de Vladimir, offre à notre attention un autre monument fort important, écrit en langue grecque; c'est le Traité « de l'Hostie » de Léonce, métropolitain de Kief, monument d'autant plus précieux, qu'il fut le premier essai de polémique dirigé par l'Église russe contre l'Église latine. La valeur intrinsèque, et l'antiquité de ce traité, lui assignent, à juste titre, l'une des premières places parmi les travaux de controverse de l'Église d'Orient.

Le mode de célébration de l'Eucharistie n'est pas le seul point sur lequel porte la discussion. Tout en faisant de l'Hostie le sujet principal de son examen, le controversiste touche à plusieurs autres erreurs de l'Église romaine, qui sont, à ses yeux, autant de déviations de la foi orthodoxe. Le métropolitain débute par des considérations générales :

« Chrétiens romains, écoutez! « Ta loi sert de lampe à mes pieds, et de lumière dans mes sentiers, » dit la Parole de Dieu (Ps. CXIX, 105), — et cela doit être ainsi. Les commandements de la loi sont lumière et vie : « Tes jugements sont la lumière de la terre » (Ésaïe XXVI, 9). Or, si les commandements de Dieu sont vie et lumière pour celui qui les garde, et si la violation d'un seul d'entre eux a attiré la mort sur le genre humain tout entier, il en résulte que s'éloigner des commandements de Dieu, c'est tomber dans la mort, les ténèbres, ou en d'autres termes, la damnation. « Celui qui ne marche pas à la lumière ne sait où il va, » dit la Parole du Seigneur (Jean XII, 35). Examinons si, oui ou non, nous

marchons selon Dieu et ses commandements. De même que la vie selon Dieu se manifeste de deux manières, par la foi d'abord, puis par les œuvres, ainsi la vie par la foi et les œuvres se présente aussi sous deux aspects : l'un vrai, l'autre faux ; l'un qui est saint, l'autre impur. Recherchons donc, avant tout, quel est le caractère de notre foi, qui est le fondement de toute vie selon Dieu. Car, quoique la foi sans les œuvres soit morte, la foi néanmoins doit précéder les œuvres, dont elle est le principe et la sanction. Discutons, par conséquent, d'abord notre foi, et quand nous en aurons posé la base, que chacun voie quelles sont les œuvres qui en découlent pour lui. »

Après avoir établi ces prémisses générales, l'auteur, s'arrêtant à un point de vue particulier, aborde la question de l'Hostie.

« J'entends dire que vous vous servez de pain sans levain dans la célébration de l'Eucharistie ; nous, au contraire, nous nous servons de pain levé. Cet usage étant le fruit de votre croyance, il en est ainsi pour nous. Recherchons donc dans l'autorité de l'Écriture, ce qu'il faut employer dans la préparation de la Cène, l'hostie ou le pain de levain. »

L'exégète produit alors une série de preuves à l'appui de sa thèse, et cherche à réfuter les erreurs inhérentes au rite adopté par l'Église romaine. Nous nous bornerons à en exposer quelques-unes qui nous ont paru les plus saillantes :

1° Christ le Sauveur est « sacrificateur, à toujours, selon l'ordre de Melchisédek » (Ps. cx, 4), et non selon l'ordre d'Aaron. Melchisédek offrait le pain et le vin, Aaron, les victimes de sang, les pains sans levain et les herbes amères. Après cela, quel genre d'oblations devons-nous faire, celles qui ont été apportées par Melchisédek ou celles qui ont été accomplies par Aaron? — Sans nul doute les premières : car

c'est selon l'ordre de Melchisédek et non d'Aaron, que Christ est sacrificateur à toujours. »

2° « Christ le Sauveur, ayant pris du pain et l'ayant rompu, le donna à ses disciples en disant : Prenez, mangez, ceci est mon corps (I Cor., xi, 24); pain levé, pain de vie et non fade hostie; pain levé, en souvenir de lui-même, qui est la vie du monde et non hostie, qui ne fut établie que comme symbole, en souvenir de l'expiation du mal et en signe de l'abolition du péché de nos premiers pères. — « Je suis le pain de vie qui est descendu du ciel, » dit le Seigneur : « Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement..... Parce que je vis, vous vivrez aussi » (Jean vi, 51; xiv, 19).

3° « Christ le Sauveur a établi une alliance nouvelle, et celui qui fonde une nouvelle alliance, abroge par cela même l'ancienne, qui était celle de l'hostie. Celui qui accomplit un point de la loi (ancienne), doit accomplir toute la loi, et « Christ ne lui sert de rien » selon l'expression de l'apôtre » (Galat., v, 2).

4° « Christ le Sauveur, en établissant la veille de sa mort, le sacrement de l'Eucharistie, s'est servi de pain (ἄρτος); mais on ne trouve pas dans l'Écriture que le mot ἄρτος, sans addition de celui de ἄζυμος, signifie l'hostie; partout, au contraire, dans ces conditions, il désigne du pain levé. L'expression ἄρτος, quoique jointe à ἄζυμος, n'y est même presque jamais employée pour désigner l'hostie; et si elle l'est, ce qui est rare, ce n'est dans aucun cas, sans celle d'ἄζυμος. « Un gâteau sans levain, » est-il dit : Nombres vi, 19. »

5. Le Seigneur dit dans l'Évangile : « Gardez-vous du levain des Phariziens et des Sadducéens. » — Et les disciples pensaient en eux-mêmes : c'est parce que nous n'avons pas pris de pains. Jésus, connaissant cela, leur dit : comment ne comprenez-vous pas que je ne vous parlais pas « de pain »

(levé) (Matth., xvi, 6-11) lorsque je vous disais de vous garder du levain des Phariziens et des Sadducéens? »

6. Il était ordonné aux Juifs de ne préparer les pains sans levain qu'à Jérusalem, où se trouvait le sanctuaire du Temple. Nous en inférons que vous (Romains), non-seulement vous n'observez pas l'Evangile, mais encore que vous violez l'Ancien Testament, en offrant, en tout temps et en tous lieux, l'hostie qui, chez les Juifs même, ne devait se préparer qu'à Jérusalem et pendant la durée de sept jours. Nous en concluons en outre que la destruction de Jérusalem et du Temple a entraîné celle des rites qui s'y accomplissaient, et que le soleil de la justice et de la bonne nouvelle doit luire sur le monde entier, après que le crépuscule s'est effacé... »

Tel est le genre d'argumentation du métropolitain de Kief. Après l'examen détaillé de la question des « Hosties » qui était, on le voit, de haute valeur aux yeux de l'Église, Léonce s'attache à signaler d'autres erreurs de l'Eglise romaine, relatives au jeûne du samedi, à la célébration quotidienne de la messe pendant la Quadragésime, à l'interdiction du mariage légitime des prêtres, à l'habitude de manger des viandes étouffées et à la procession du Saint-Esprit du *Père et du Fils*.

On a voulu contester l'authenticité du traité « de l'Hostie[1], » que l'on a attribué soit au patriarche Dosithée, qui envoya Léonce en Russie, soit à Léon le Bulgare, qui en effet a écrit, au xi[e] siècle, contre les Latins sur le même sujet. Ces assertions manquent de fondement[2].

[1] La traduction russe de l'ouvrage du métropolitain Léonce sur l' « Hostie » se trouve dans le « Contemporain » de la Société historique de Moscou, liv. V, 2[e] part., p. 1 à 18.

[2] On peut s'en convaincre en consultant : Innocent, *Esquisse de l'histoire de l'Église*, t. II, p. 88, Moscou, 1834. — Klee, *Manuel de l'histoire des dogmes chrétiens*, trad. de l'allem., par Mabire, t. II, p. 301, Paris, 1848. — Mattæi, *Accurata cod. Græcor. MSS. biblioth. S.-Synodi notitio et recensio*, t. I,

L'ouvrage, dont l'examen détaillé nous a inspiré un certain intérêt comme spécimen de polémique au xi° siècle, nous semble déceler une connaissance assez étendue de la théologie contemporaine. On y reconnaît l'exégète zélé pour le maintien de l'orthodoxie, et animé du désir de ramener à la pureté de la foi ceux qui s'en écartent. Le traité de l'Hostie prouve en outre que les patriarches de Constantinople veillèrent soigneusement à ne conférer les premières charges de l'Église de Russie qu'à des hommes de mérite, capables de l'édifier et de diriger avec sagesse ses destinées naissantes.

IV

SAINT THÉODOSE, HÉGOUMÈNE DU MONASTÈRE DE LA PETCHÉRA DE KIEF.

Si, parmi les écrivains du xi° siècle, il est un nom vénéré de l'Eglise de Russie, c'est sans contredit celui de Théodose, dont les vertus ascétiques jetèrent un vif éclat sur le monastère de la Petchéra, de 1062 à 1074.

Ses divers écrits nous sont connus, soit de nom seulement, soit par fragments, soit enfin dans leur complète intégrité. Nous les rangeons sous quatre chefs :

1° Deux instructions générales adressées au peuple ;

2° Dix sermons destinés spécialement aux moines de la Petchéra ;

3° Deux lettres pastorales au grand-duc Isiaslaf ;

4° Enfin, deux prières.

Élevé dans l'une des écoles de Koursk, Théodose compléta lui-même son instruction par la lecture assidue de l'Écriture

n° 353, 355. Lips , 1805. — Allatii, *De eccles. occid. et orient. perpetuo consensu*, lib. II, cap. xviii, § 18.

sainte, par l'étude approfondie des Livres liturgiques, des Vies des Saints et des Pères de l'Église. Les œuvres de Théodore Studite, dont il adopta le statut pour le monastère qu'il dirigeait, paraissent avoir exercé l'influence la plus décisive sur le développement de son esprit et de sa piété. Le ton général, l'argumentation et jusqu'à la terminologie des Instructions qu'il adresse aux membres de son cloître se rapprochent d'une manière sensible de la méthode et du style de l'éminent ascète. Une observation digne de remarque, c'est que les citations empruntées par Théodose aux Livres saints, et spécialement aux Prophètes, ne sont pas textuelles, mais ordinairement présentées sous forme de commentaires plus ou moins développés. Il semble citer de mémoire, sans vérification du texte sacré et en recourant aux travaux exégétiques, déjà nombreux à cette époque dans les traductions en langue slave. Les sujets traités ont une certaine étendue; presque tous respirent une tendance morale. Théodose semble peu se préoccuper des règles de l'art; il règne dans ses écrits une grande simplicité, mais on y sent déborder partout la vie chrétienne et l'ardent désir de travailler au bonheur du prochain. Quoique essentiellement didactiques, ses Sermons se distinguent souvent par un caractère d'onction qui sait trouver le chemin du cœur. Écrits en slave, dialecte adopté pour le culte de l'Église, ils semblent cependant s'en écarter dans une certaine mesure pour se rapprocher de l'idiome national. L'examen détaillé des écrits du célèbre hégoumène de la Petchéra présente une étude d'un véritable intérêt. Par l'influence qu'ils exercèrent sur la pensée des écrivains postérieurs, par l'autorité dont les revêtit la vénération de l'Eglise, ils forment l'une des principales colonnes de l'édifice littéraire et théologique du XIe siècle.

La première Instruction que Théodose écrivit pour le peuple s'est conservée en entier. Elle a pour titre : *Sermon*

du bienheureux Théodose, hégoumène de la Petchéra, sur les châtiments divins. Elle fut motivée vraisemblablement par l'invasion des Polovtsis (1067), qui défirent trois princes russes, Isiaslaf, Sviatoslaf et Vsévolod, sur les bords de l'Alta, désastre qui fut immédiatement suivi d'une émeute à Kief. Le sermon renferme deux parties distinctes :

Dans la première, le prédicateur s'attache à démontrer que les châtiments qui frappent les hommes, les invasions étrangères, la sécheresse, la famine et autres fléaux, sont les conséquences du péché. Il appuie cette assertion sur les paroles de l'Ecriture sainte; il exprime sa sympathie pour les malheurs de ses frères et les presse de se convertir, de vivre chrétiennement, et non, comme ils le font, à la manière des païens :

« C'est dans sa colère, s'écrie-t-il, que Dieu déchaîne sur nous le châtiment, qu'il fait de nous la proie des étrangers; c'est parce que nous ne tournons pas nos regards vers Lui et que, par les inspirations des méchants et du démon, nous nous déchirons au sein des discordes civiles. Dieu ne veut point le mal, mais le bien : le démon, au contraire, se réjouit de toute espèce de mal. C'est l'ancien ennemi des hommes. Il provoque le meurtre et l'effusion du sang, en semant la mésintelligence, la haine, la désunion, la calomnie. Dès lors, quand un peuple obéit au démon et s'abandonne au vice, Dieu lui inflige un châtiment, en envoyant sur lui la faim, la sécheresse, les ennemis, la mort, afin que, faisant pénitence, il revienne à sa volonté, qu'un prophète nous rappelle : « Revenez à moi de tout votre cœur, avec jeûne et avec larmes » (Joël II, 12). Si nous avions gardé les commandements de Dieu, il nous eût donné en partage, dès cette vie, le bonheur terrestre, et, après la mort, la vie éternelle. Mais nous nous affectionnons aux choses impures, ajoutant péché sur péché, et attirant sur nous le courroux du Seigneur en

faisant le mal. . . . ., le mal sous ses yeux. Aussi voyons-nous s'accomplir sur nous les menaces de ses prophètes [1]..... Et quand Dieu nous refuse les bienfaits du ciel, qu'il tarit la pluie, qu'il envoie la grêle; quand la gelée détruit l'espérance des fruits et que la terre reste aride, nous portons la peine de nos transgressions. Mais si nous nous repentons de notre perversité, tous les biens nous sont assurés, comme étant l'héritage du Seigneur, « et il nous donnera les pluies de la première et de la dernière saison; nos greniers seront remplis de froment et nos caves regorgeront de moût et et d'huile » (Joël II, 23-25). Sachant ces choses, appliquons-nous au bien. Recherchez la justice, cessez d'offenser Dieu et venez à repentance, ne rendant pas mal pour mal, injure pour injure. Tournez-vous avec amour vers le Seigneur, lavez vos péchés dans le jeûne, dans les sanglots, dans les larmes, et ne vous bornez pas à porter le nom de chrétiens tout en vivant comme des païens. »

Dans la seconde partie du sermon, le prédicateur appelle l'attention de ses auditeurs sur quelques erreurs et sur certains vices qui régnaient de son temps, en y opposant des conseils pleins de sagesse et de vigilance. Il s'attache avant tout à signaler les superstitions païennes, restées dans l'esprit des chrétiens :

« Dites-moi, frères, ne nous conduisons-nous pas comme des païens? Par exemple, si quelqu'un rencontre un moine, une religieuse, un cheval marqué d'une étoile au front, ou un porc, — vous le voyez se détourner!... N'est-ce pas là du paganisme? Ces superstitions ne sont autre chose que des inspirations de Satan. Les uns croient au maléfice des éternuements qui, d'ordinaire, sont un bien pour le cerveau; mais par là s'accroit le pouvoir du démon, autant que par les

[1] Amos. IV, 7 à 9. — Proverb., I, 28.

autres pratiques et transgressions qui nous éloignent de Dieu, la magie, les enchantements, l'impureté, l'ivresse, les sortiléges, le larcin, le mensonge, la haine, la calomnie, la discorde, les plaisanteries mal séantes, les bouffonneries, et autres abus condamnables. »

Théodose s'élève ensuite contre le manque de recueillement pendant l'office divin, et parle des dispositions qui doivent présider à la prière :

« Considérez encore quel maintien nous avons à l'Église : — comment osons-nous rire dans ce saint lieu et nous y conduire sans gravité? C'est le démon qui nous épie et nous assaille; c'est lui qui met sur nos lèvres le rire et les propos légers, quand, debout dans le temple, nous sommes en présence du souverain des cieux. Quels châtiments ne méritons-nous pas pour une semblable conduite?... Je vous en supplie, mes frères, mêlons à la prière la crainte et l'amour; prions en vérité; écrions-nous : Je viens devant ta face, les mains jointes; que ma prière soit exaucée! — Si ta main est pure d'iniquité, tu as raison de dire : les mains jointes. Descends donc dans ta conscience et demande-toi si elle est le sanctuaire de l'innocence. Si tu t'es livré à l'injustice, si tu as été ravisseur, si tu as péché contre les directions de l'Écriture sainte, n'invoque pas Dieu, n'élève pas tes mains vers lui, avant de t'être purifié. »

Plus loin, ce sont des conseils et des instructions sur le jeûne et les jours de fêtes religieuses :

« Rappelez-vous aussi, bien-aimés, que nos saints Pères ont institué le jeûne par l'enseignement qu'ils ont reçu du Seigneur, et par le commandement des apôtres; qu'ils ont ordonné de célébrer les fêtes de l'Église, non d'une manière matérielle, mais en esprit, afin que nous ne tombions pas dans une honteuse intempérance, que nous priions Dieu pour nos péchés, que nous donnions à manger à ceux qui

ont faim, nourrissant le corps des aliments terrestres, et l'âme de la substance spirituelle qui s'appelle le pain des anges, apporté du ciel avec les saints Livres; — et faisant tout avec cet amour, sans lequel aucune vertu ne conduit à Dieu, — vivant en paix non-seulement avec nos amis, mais encore avec nos ennemis. »

Enfin, c'est avec une vive énergie que le zélé moraliste s'élève contre le vice alors trop général de l'ivresse :

« Malheur, je le dis encore, malheur à celui qui s'abandonne à l'ivrognerie! C'est par ce vice odieux que nous éloignons notre ange gardien, et que nous attirons sur nous le pouvoir du démon. C'est par l'ivresse que nous nous détachons du Saint-Esprit et que nous marchons vers l'enfer! Les esprits de ténèbres se réjouissent à cause de l'ivresse des hommes, et amènent à Satan l'ivrogne victime de son péché. Et le diable dit, étant dans la joie : jamais je ne me suis autant glorifié des sacrifices des païens que de l'intempérance des chrétiens, parce que l'ivrogne accomplit toutes mes volontés... Et il envoie les esprits de ténèbres et leur dit : Allez, enseignez l'ivresse aux chrétiens, afin qu'ils m'obéissent. — Les saints anges, voilés de tristesse, ont révélé à nos Pères de prémunir les chrétiens contre les dangers de l'ivresse, mais non contre l'apaisement de la soif; car autre chose est une hideuse ivresse, autre chose la boisson modérée, sobre, en temps convenable et à la gloire de Dieu. — Instruits par ces paroles, efforçons-nous, mes frères, de travailler pour le Seigneur et de garder ses commandements, et vivons dans sa loi tous les jours de notre vie, en Jésus-Christ, à qui soit gloire comme au Père et au Saint-Esprit, dès maintenant à toujours. »

Dans un autre écrit fragmentaire, adressé au peuple, et qui a pour titre : « Sermon du révérend Théodose, moine, » le vénérable hégoumène, après avoir retracé certaines règles

à observer dans l'accomplissement des pratiques ordonnées par l'Église, s'élève avec la même ardeur contre les habitudes d'ébriété, qui paraissent avoir été la plaie la plus douloureuse de la moralité chrétienne de son temps. Il rappelle les règles des saints Pères, qui proscrivent ce vice trop répandu ; il peint la dégradation de l'homme ivre, qui devient la risée de chacun, puis il ajoute :

« Celui qui est au pouvoir du démon souffre malgré lui et est privé de la vie éternelle ; mais celui qui s'adonne à l'ivresse souffre par sa volonté et s'expose aux tourments qui n'auront point de fin. Le prêtre s'approche de celui qui est possédé du démon, récite des prières — et chasse l'esprit du mal ; — mais tous les prêtres du monde viendraient à celui qui s'abandonne à l'ivrognerie, et feraient pour lui toutes les prières de l'Église, qu'ils ne réussiraient pas à le soustraire au démon qui le possède volontairement. »

De toutes les Instructions pastorales que Théodose adressa aux religieux du monastère de Petchéra, quatre seulement nous ont été conservées fragmentairement par Nestor, les unes dans ses chroniques, les autres dans la biographie de Théodose.

La première est un fragment assez étendu d'un sermon adressé par l'hégoumène à ses frères, au commencement du grand carême :

« Les démons cherchent à inspirer aux moines de mauvaises pensées, pour les détourner de la prière. Ces pensées, il faut les éloigner par le signe de la croix, en disant : Seigneur Jésus-Christ, notre Dieu, aie pitié de moi, amen ! Il faut en même temps se refuser trop de nourriture, car l'intempérance dans le manger et dans le boire provoque les mauvaises pensées, — et quand la convoitise grandit, elle enfante le péché. C'est pourquoi, résistez à l'influence et aux suggestions des démons ; gardez-vous de paresse et de long

sommeil; soyez diligents à chanter les hymnes de l'Église, à lire des livres édifiants, à observer les traditions des Pères. Il est convenable, aux religieux, d'avoir sur les lèvres les psaumes de David, et de chasser, par ce moyen, l'affaissement dans lequel les démons essaient de les plonger. Les plus jeunes d'entre eux doivent témoigner à leurs aînés soumission et obéissance; les plus âgés, leur montrer un fraternel amour, leur servir de modèles en continence, en désintéressement, en douceur, les édifier et les consoler, et par là, sanctifier le jeûne... Dieu nous a donné quarante jours de jeûne pour la purification de nos âmes. Il y a, dans l'année, trois cent soixante-cinq jours; nous en consacrons la Quadragésime au jeûne, pendant lequel, faisant pénitence, notre âme célèbre la résurrection de Christ, et se réjouit au Seigneur; car le jeûne est une purification pour l'esprit de l'homme. Le jeûne a été établi dès le commencement. Adam déjà, reçut la défense de manger du fruit d'un arbre. Moïse, après avoir jeûné quarante jours, fut rendu capable de recevoir la loi sur le sommet du Sinaï, et de contempler la gloire du Seigneur. Les habitants de Ninive furent, par le jeûne, garantis du courroux céleste. Daniel, par le jeûne, fut jugé digne d'une grande vision. Élie, par le jeûne, fut élevé comme dans les cieux. Les trois jeunes hommes, par le jeûne, éteignirent l'ardeur des flammes. Le Seigneur lui-même, en jeûnant quarante jours, nous indique le temps fixé pour le carême. C'est encore par le jeûne que les apôtres ont extirpé les enseignements des démons; que les saints Pères ont brillé, comme des flambeaux dans le monde, rayonnant encore après leur mort, par la grandeur de leurs travaux et la sainteté de leur continence, tels que : Antoine le Grand, Euthyme, Savva et d'autres, dont nous devons suivre les traces, mes frères! »

Les fragments de sermons, renfermés dans la biographie

de Théodose, présentent moins d'étendue, les deux premiers surtout. Dans un sermon sur la douceur, il disait à ses frères :

« Quand vous marchez, ayez les mains jointes; que personne ne vous surpasse en mansuétude; saluez-vous l'un l'autre, comme il est convenable à des cénobites. N'allez pas de cellule en cellule, mais que chacun prie Dieu dans la retraite. »

Dans le sermon où Théodose parle du désintéressement, on lit :

« Il ne convient pas à des solitaires qui ont renoncé au monde, d'aspirer dans leur retraite aux richesses de la terre. Comment pourrions-nous prier Dieu avec pureté, si l'on trouve des trésors dans nos cellules ? Vous avez entendu que le Seigneur a dit : où est votre trésor, là est aussi votre cœur » (Matth., vi, 21), et au riche : « Insensé ! en cette même nuit, ton âme te sera redemandée, et les choses que tu as préparées, à qui seront-elles ? » (Luc xii, 20). C'est pourquoi, mes frères, contentons-nous du vêtement et de la nourriture qui couvre la table du monastère, et qu'on ne trouve dans nos cellules aucune des vanités d'ici-bas. C'est ainsi seulement qu'avec pureté et du fond de l'âme, nous pourrons prier Dieu avec simplicité de cœur. »

Citons enfin le fragment suivant du sermon sur « les Devoirs de la vie monastique » :

« Je vous prie, mes frères, de persévérer dans le jeûne et dans les prières. Travaillons au salut de nos âmes ; renonçons à toute malice, détournons nos pas des chemins tortueux, savoir : l'impureté, le larcin, les calomnies, les paroles vaines, les disputes, l'intempérance, les haines mutuelles. Rejetons toutes ces choses qui sont des souillures pour nos âmes, et marchons dans la voie du Seigneur qui conduit à la vie. Cherchons Dieu d'une âme contrite et affligée, par la

componction, par le jeûne, par la soumission et l'obéissance, afin d'attirer par là sa bonté sur nous. Sachons renoncer au monde, nous souvenant que le Seigneur a dit : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi » (Matth., x, 37). — « Celui qui aura conservé sa vie, la perdra ; mais celui qui aura perdu sa vie pour l'amour de moi, la retrouvera » (*Ibid.* 39). C'est pourquoi, mes frères, ayant vaincu le monde, répudions aussi ce qui est du monde, toutes ses injustices, et ne retournons pas à nos anciens péchés. « Nul homme qui met la main à la charrue et qui regarde en arrière, n'est bien disposé pour le royaume de Dieu » (Luc ix, 62). Comment pourrions-nous échapper aux peines éternelles, si nous sommes nonchalants à l'œuvre de la pénitence ? Notre tâche, à nous qui portons le nom de moines, c'est de consacrer chacun de nos jours à faire pénitence de nos péchés. Le repentir est le chemin qui conduit au royaume céleste ; le repentir est la clé du royaume de Dieu, la voie qui aboutit à la vie. Ce chemin, suivons-le, affermissons-y nos pas ; les serpents dangereux n'en approchent point. S'il est à présent la voie douloureuse, la joie en est le terme. Quand le jour du jugement sera venu, les félicités éternelles seront notre partage et nous n'aurons pas à redouter le sort réservé de ceux qui vivent sans repentance. »

Les cinq autres sermons de Théodose, adressés aux religieux de la Petchéra, se sont conservés en entier et nous sont connus par une chronique du xv[e] siècle.

Le premier traite « de l'amour de Dieu et du prochain. » Le prédicateur rappelle avant tout à ceux dont il est le chef spirituel la promesse qu'ils ont faite de renoncer à toutes choses pour suivre Jésus-Christ :

« Mes bien-aimés ! qu'avons-nous apporté sur la terre et

qu'en emporterons-nous? N'avons-nous pas quitté le monde et tout ce qui est du monde, d'après ce commandement de Jésus-Christ : « Celui qui ne hait pas toutes choses pour me suivre, ne peut être mon disciple [1] » (Luc xiv, 25). — « Celui qui m'aime, garde ma parole » (Jean xiv, 23). — « Celui qui aura perdu sa vie pour l'amour de moi, la retrouvera » (Matth., x, 39). L'amour de Dieu ne se prouve pas par des paroles, mais par des actes. Le Seigneur a dit : « Celui qui garde mes commandements, c'est celui-là que j'aime, et je me ferai connaître à lui » (Jean xiv, 21). — « Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez les uns les autres, comme aussi je vous ai aimés ; — c'est à cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jean xiii, 34-35). Le révérend Père montre ensuite toute la profondeur d'amour qui a paru dans l'œuvre de la Rédemption. — « Quel amour Christ a eu pour nous, dans le temps que nous en étions indignes! » « Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés ; — personne n'a un plus grand amour que celui de donner sa vie pour ses amis ; — vous êtes mes amis » (Jean xv, 9, 13, 14). Dès lors, quels devons-nous être, entendant de telles paroles! Notre cœur ne brûle-t-il pas au dedans de nous? Notre conscience ne se réveille-t-elle pas? Quelles bonnes œuvres avons-nous à offrir à Celui qui nous a choisis pour nous arracher aux vanités de cette courte vie? Ne l'avons-nous pas tous abandonné, refusant d'être ses serviteurs? Tous n'avons-nous pas marché dans la voie de nos convoitises? Et Lui, nous voyant plongés dans l'abjection, ne nous a pas délaissés ; il n'a pas dédaigné de revêtir notre nature, il a pris la forme d'un serviteur, il a voulu nous sauver...! — C'est pourquoi, mes frères, soyons unis par les

[1] Ce texte, ainsi que les suivants, n'est pas reproduit dans son intégrité par la chronique ; nous les laissons sous la forme qu'elle leur a donnée.

liens d'une pure affection, gardons avec soin les divins commandements de la sainte loi du Seigneur, persévérons dans le renoncement et dans les prières, invoquant Dieu pour le monde entier, afin de parvenir au royaume céleste en Jésus-Christ notre Seigneur. »

La seconde Instruction pastorale nous apprend que quelques-uns des frères murmuraient de ce que Théodose excluait du monastère certains néophytes faibles dans la foi, et y recevait des étrangers et des pauvres dont l'entretien devenait onéreux à la communauté. Au premier chef, le Supérieur déclare que son devoir, quelques murmures qui se produisent, ne lui permet pas de garder le silence ni de condescendre à la faiblesse; quant au second, s'attachant à combattre l'erreur d'une charité parcimonieuse, il ajoute :

« Ne vaudrait-il pas mieux nourrir du travail de nos mains les pauvres et les étrangers, que de passer nos jours dans la nonchalance et de courir de cellule en cellule ? Vous avez entendu les paroles de saint Paul : « Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne, mais prêchant le jour, nous avons travaillé la nuit, et notre travail a servi aux autres ainsi qu'à nous » (II Thess., III, 8). Avons nous fait, nous, quelque chose de pareil ? Et si la bonté de Dieu ne s'était étendue sur nous, en inspirant aux âmes pieuses la pensée de pourvoir à notre existence, que serions-nous devenus, à considérer notre travail ? Dirons-nous que c'est pour nos chants, pour nos jeûnes, pour nos veilles, qu'on est généreux envers nous? Mais nous ne prions en particulier pour aucun de ceux qui nous sont charitables. Il ne convient pas, frères, d'affecter aux seuls besoins de nos corps et de nos âmes les dons que Dieu nous fait par la charité de ceux qui l'aiment ; notre devoir est de partager avec ceux qui s'adressent à nous. « Il vaut mieux donner que recevoir » (Actes XX, 35).—« Bienheureux celui qui se conduit sagement

envers l'affligé; l'Eternel le délivrera aux jours du malheur » (Ps. XL, 1). — « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde » (Matth., v, 7).—Ne ressemblons pas aux insensés qui murmurèrent et qui, pour leur péché, tombèrent dans le désert. ..... »

Après avoir rappelé comment les Juifs, délivrés par la main de Dieu de la servitude d'Égypte, murmurèrent contre lui, Théodose applique cette circonstance à ses auditeurs.

« Et comment ne pas m'affliger, comment ne pas gémir, mes bien-aimés, quand je vois la même chose se produire parmi vous? Ou bien, vous répéterai-je les paroles du prophète: « Plût à Dieu que ma tête fût comme un réservoir d'eau, et mes yeux une vive fontaine de larmes, pour pleurer jour et nuit sur la fille de mon peuple » (Jérém., IX, 1). Nous nous sommes retirés dans le désert pour servir le Dieu qui nous a sauvés. Ne nous a-t-il pas aussi délivrés de l'Égypte, c'est-à-dire du monde, pour nous conduire dans le désert aride, non par la main de Moïse, mais par sa grâce? Pourquoi donc ce mécontentement, mes frères? Qu'avez-vous apporté ici de vos propres biens? Ou que vous ai-je demandé moi-même, en vous recevant dans ce monastère, dans cet asile de l'amour de Dieu, qui accorde tout à notre pauvreté, *par les prières de la sainte mère du Seigneur?* Je vous en supplie de toute mon âme, mes bien-aimés, soyons unis dans un même esprit et n'irritons pas le Seigneur, comme les (Juifs) rebelles, mais rendons-lui gloire des soins qu'il prend de nous, en répandant sur nous l'abondance, sans égard pour notre infirmité. »

Le troisième sermon de Théodose renferme deux parties. La première est une exhortation à la patience dans les souffrances. L'auteur y invoque l'exemple de Job, de Jésus-Christ, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs. La seconde est un appel à l'énergie et à la persévé-

rance dans les devoirs de la vocation monastique. Il y a quelque chose de grave dans ces paroles du vénérable hégoumène :

« Mes bien-aimés, ne nous laissons pas aller au découragement. Rappelons-nous ce que nous étions quand nous nous sommes présentés aux portes de ce monastère. N'avons-nous pas tous promis d'endurer les privations, les renoncements, la persécution? Rappelons-nous qu'avant de franchir ces portes saintes, nous avons pris, comme en face du redoutable tribunal, de solennels engagements, non-seulement devant des témoins visibles, mais encore devant une puissance invisible; que nous avons invoqué Dieu lui-même en témoignage, quand nous avons dit : « Christ est invisiblement parmi nous : songe à celui devant qui tu t'engages : personne ne te contraint. » Et maintenant qu'avons-nous fait de ces promesses?... Soumission et patience, voilà notre devoir ; le remplissons-nous ? Nous lisons les Vies des Saints et nous fermons les oreilles, pour ne point entendre parler de l'énergie de leur foi... Quand le son de la trompette retentit, il n'est pas un soldat qui s'endorme : soldats de Christ, dormirons-nous? Le guerrier quitte femme, enfants, possessions, sacrifie jusqu'à la vie pour une gloire passagère et périssable : et nous, si nous triomphons dans la lutte avec nous-mêmes, nous serons revêtus de la gloire éternelle, couronnés d'honneurs que le langage de l'homme ne saurait exprimer. »

Le quatrième sermon est l'exposition de certaines règles à suivre dans les pratiques de la vie cellulaire, et en particulier pendant les offices divins. Théodose invoque le statut de Théodore Studite et établit les règles suivantes :

« Au premier coup de cloche, les frères se lèveront pour a prière, au second, ils se rendront à l'Église.

» Après être entré à l'Eglise, le moine fera trois saluta-

tions en terre et se placera en silence près de la muraille, mais sans s'y appuyer, non plus qu'à aucune colonne du temple.

» En passant devant d'autres frères, il les saluera respectueusement et les mains jointes.

» Il sera particulièrement recueilli au moment de l'offerte de l'encens, afin de mériter la grâce du Saint-Esprit.

» Pendant le chant des psaumes, il est inconvenant que les religieux se poussent les uns les autres ; ils doivent avoir les yeux fixés sur le Starchi (ancien) et entonner le chant sur un signe qu'il leur fait.

» Au commencement ou à la fin du chant, dans la salutation que se font les religieux, ils suivront également l'exemple du Starchi.

» En général les religieux, pendant leur présence à l'Église, seront animés d'une profonde dévotion, comme associés avec les Anges à l'adoration du Dieu invisible, qui tient nos cœurs dans ses mains. »

Après avoir exhorté ses auditeurs à montrer de l'empressement pour l'office divin, le pieux orateur termine ainsi :

« Ne soyons pas nonchalants, mes bien-aimés frères, mes pères, mon troupeau spirituel, choisi ! C'est avec larmes que par amour pour vous, je prononce ces graves paroles : car moi-même, qui vous parle, je ne suis pas sans reproches et je m'applique le langage que Dieu dictait à son prophète : Qu'as-tu à faire de réciter mes statuts et de prendre mon alliance en ta bouche, vu que tu hais la correction et que tu as jeté mes paroles derrière toi ? » (Psaume XLIX, 16, 17). Mais il faut que je dise ces choses pour l'amour de vous, de peur que, par mon silence, quelqu'un ne meure dans son péché. »

Enfin dans le cinquième de ses discours, Théodose commence par rappeler à ses frères la responsabilité qui s'attache pour lui au devoir de leur édification :

« Écoutons ce que le Seigneur dit au prophète touchant la charge que nous avons d'enseigner : « Fils d'homme, je t'ai établi pour surveillant à la maison d'Israël ; tu écouteras donc la parole de ma bouche et tu les avertiras de ma part. Quand j'aurai dit au méchant : tu mourras de mort, et que tu ne l'auras pas averti de se garder de son méchant train, afin de lui sauver la vie, ce méchant mourra dans son iniquité, mais je redemanderai son sang de ta main » (Ézéch., III, 17, 18). — Il reproche ensuite aux moines leur paresse et leurs dissensions :

« Comment, dès lors, ne pas élever la voix, pour rappeler à chacun de vous ses imperfections. La grâce du Saint-Esprit et *la prière de la sainte Mère du Seigneur* nous ont appelés à vivre dans ce monastère, — dans l'unité de l'esprit et dans l'harmonie de la volonté. — Et nous voulons chacun suivre notre avis. Quand l'heure de l'office nous appelle à l'Église, le démon vient appesantir nos cœurs par la paresse, et nous restons éloignés du temple, auquel nous préférons le réfectoire. Je ne dis rien des vêpres ; combien de fois ai-je réclamé à cet égard, — et personne n'a obéi !... Comment donc me taire ? Comment ne pas être navré ? — J'aurais voulu vous parler chaque jour, vous supplier avec larmes, et prosterné devant vous, de ne pas négliger l'heure de la prière... J'ai passé de longues années parmi vous, et je ne vois personne qui vienne à moi pour me dire : comment serai-je sauvé ? »

Enfin, le vénérable Supérieur exhorte ses moines à se corriger :

« Ce n'est pas pour vous faire des reproches que je vous *écris* ces choses ; mais je vous exhorte à renoncer à ces fautes ; je vous supplie, mes frères, mes pères, mon troupeau chéri, de vous réveiller du sommeil de la paresse, de ne pas contrister le Saint-Esprit. Venez, humilions, proster-

nons-nous devant lui ; versons des larmes devant le Seigneur, qui nous a créés... Si nous pleurons ici, nous hériterons le royaume céleste, où nos larmes seront consolées. Les soupirs, les épreuves et les maux de la vie présente ne sont rien en comparaison de la gloire à venir. »

Mentionnons encore une courte allocution, adressée par Théodose au concierge du monastère, au moment où il l'investit de ses fonctions :

« Frère ! C'est la main de Christ qui, du haut de son trône, te confie la charge que tu acceptes. Aie la crainte de Dieu devant les yeux ; acquitte-toi consciencieusement des devoirs qui te sont commis, et tu seras jugé digne de la couronne de Christ. Souviens-toi de ce trône élevé qu'entrevit Ésaïe, quand l'un des séraphins fut envoyé vers lui avec le charbon, qui ne brûla pas le prophète, mais qui l'éclaira ! Toi aussi, frère, reçois cette clef comme un feu venu du trône où Christ est assis éternellement. Si c'est avec dévouement de cœur que tu t'acquittes de la charge qui t'est dévolue au monastère, cette clef sera un moyen de salut pour ton âme. Mais si tu te laissais entraîner à l'infidélité ou à prendre plus de soin de tes intérêts que de ceux du monastère, cette clef serait aussi la perte de ton âme dans ce monde et dans l'autre. La géhenne serait ton partage, et tu n'échapperais pas au sort d'Ananias et de Saphira, qui, ayant retenu une partie du prix de leur champ, furent frappés de mort subite ; et toi, en usurpant le bien d'autrui, tu t'exposerais à des tourments plus cruels, tu n'éviterais pas la lèpre qui frappa Guéhasi ! Veille sur toi-même, frère, et sur tes actes, et le Seigneur te préservera de chute, par les prières de la sainte Mère du Seigneur, et de tous les saints. »

Théodose ne limita point son activité à l'édification de ses frères et à la prédication. Il eut plusieurs fois l'occasion de donner des conseils aux princes qui le consultaient sur des

points de doctrine. Nestor parle de plusieurs lettres que l'hégoumène avait adressées au grand-duc Sviatoslaf, d'une, fort étendue entre autres, dans laquelle le vénérable Père n'avait pas craint de reprocher vivement au prince l'usurpation du trône de Kief, qui appartenait à son frère Isiaslaf [1]. Ces lettres n'existent plus. Il s'en est cependant conservé deux, adressées au grand-duc Isiaslaf.

La première répond aux questions que le prince lui avait faites sur certains jours consacrés au jeûne. La seconde, plus importante, a un caractère polémique et traite de la foi romaine. Théodose y fait l'énumération d'un assez grand nombre de points sur lesquels il accuse l'Église latine d'avoir dévié de la foi orthodoxe. Il condamne certains usages établis dans sa discipline, et trace au prince quelques règles de conduite. Voici les chefs d'accusation que l'hégoumène élève contre la foi de Rome, et les coutumes qu'elle avait adoptées :

1. Les Latins sont tombés dans l'hérésie de Sabellius (dans ce sens qu'ils ont confondu les deux hypostases divines, le Père et le Fils, en une seule), en disant que le Saint-Esprit procède à la fois de tous les deux, comme d'un même principe.

2. Ils célèbrent la messe avec l'hostie et non avec le pain de levain.

3. Ils pardonnent les péchés pour de l'argent, par le moyen des Indulgences.

4. Ils n'oignent pas d'huile et de chrême ceux qui reçoivent le baptême, mais ils leur mettent du sel sur les lèvres.

5. Ils ne leur donnent pas les noms des saints, mais ceux qu'indiquent les parents.

[1] Vie du vén. Théodose : « La voix du sang de ton frère crie à Dieu contre toi, comme celui d'Abel contre Caïn, » avait osé dire Théodose.

6. Ils jeûnent le samedi.

7. Ils mangent de la viande le mardi de la première semaine du grand carême.

8. Ils se nourrissent de la chair des chevaux sauvages, des bêtes étouffées, des ours, des castors, etc.

9. Ils enterrent leurs morts, les pieds à l'ouest, et la tête au levant.

10. Ils autorisent les mariages de frère à sœur; leurs prêtres et leurs évêques ne contractent pas de mariages légaux et vivent dans des relations illégitimes.

11. Leurs évêques portent des bagues, font la guerre, etc.

Remarquons que parmi les accusations portées contre l'Église romaine, il en est sans doute qui sont personnelles à certains individus et n'ont pas trait à l'Église toute entière, ou même ne présentent pas un caractère suffisant de vérité. Il est à croire que sous ce rapport, Théodose a jugé par ouï-dire, et sur la foi d'une polémique trop peu sérieuse, mais fréquente dans l'Église d'Orient[1]. Peut-être aussi, quelques-unes de ces accusations furent-elles des interpolations introduites par une plume étrangère dans la lettre de Théodose. Ce qui semblerait le prouver, c'est qu'elles manquent dans quelques éditions.

Quant aux règles de conduite à observer à l'égard de l'Église romaine et de ses adhérents, Théodose recommande d'abord une extrême vigilance, surtout à ceux qui vivent au milieu des Latins, parce qu'on ne peut, dit-il, être sauvé que dans la foi orthodoxe et non dans la foi romaine ou mahométane. Il ne veut pas qu'on loue une communion étrangère,

[1] Le symbole de la foi, présenté au grand-duc Vladimir après son baptême (2e coll. des chroniques russes, I, 48-50. — Lettres du patriarche de Constantinople Michel Cerullarius au patriarche d'Antioche Pierre, XII et XIII, dans *Coteler. eccles. Græcæ monum.*, II, 135-145. — Préservatif contre les Latins, Koteler, ibid., III, 495-509.

parce que c'est là déprécier la sienne et n'avoir qu'une croyance équivoque, voisine de l'hérésie. Fallût-il donner sa vie pour la foi orthodoxe, le fidèle n'hésitera pas, à l'exemple des saints. Point de mariages, point de participation aux sacrements avec les partisans de Rome, pas même de table commune avec eux. — S'ils demandent à manger, on ne doit point le leur refuser, mais se servir pour cela de vaisselle à part, et non de la sienne propre; en cas extrême, on emploiera à leur usage ses propres vases, mais on les les lavera ensuite et on les purifiera par la prière. Après ces directions générales, le rigide prélat adresse au prince lui-même quelques directions qui forment un heureux contraste avec la sévérité de son dogmatisme :

« Quant à toi, fils de l'Église, travaille sans cesse à glorifier ta foi par de bonnes œuvres. Que ta bonté ne s'exerce pas seulement sur les chrétiens tes frères, mais aussi sur les étrangers. Si tu vois quelqu'un souffrant de la faim, de la nudité ou dans le malheur, — qu'il soit hérétique ou latin — aie pitié de lui et lui sois en aide selon tes moyens, et tu ne pécheras point devant Dieu qui nourrit les chrétiens orthodoxes et ceux qui ne le sont pas, prenant soin de tous, même des païens... S'il t'arrive de voir ceux qui professent une autre croyance entrer en contestation avec les fidèles et chercher par subtilité à les détourner de la vraie foi, soutiens tes coreligionnaires contre leurs adversaires, — et tu sauveras la brebis de la dent du lion... Si quelqu'un vient à te dire : Dieu a donné telle ou telle foi : — réponds · y a-t-il deux croyances en Dieu? Ne sais-tu pas qu'il est dit : un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême. — Et l'apôtre saint Paul n'a-t-il pas déclaré : « Quand même un ange du ciel vous annoncerait un autre évangile que celui qui vous a été annoncé, qu'il soit anathème » (Galat., I, 8).

Nous avons dû adoucir quelque peu le ton incisif de la

Lettre de Théodose, qui heurterait nos habitudes de polémique contemporaine, mais qui n'avait rien d'insolite à l'époque où venait de se consommer la séparation de l'Église grecque et de l'Église latine, en même temps que les agressions de cette dernière et la grande corruption de ses mœurs étaient un sujet d'antipathie pour la communion d'Orient, et par suite pour les Russes [1].

Les prières de Théodose, qui nous ont été conservées, sont de deux espèces : les unes purement orales, et que Nestor [2] nous fait connaître dans la biographie du prélat, les autres, écrites. Nous mentionnerons parmi ces dernières : « la prière pour tous les chrétiens, » et celle que Théodose rédigea à la demande du prince varaigue Simon.

La première nous est connue par le Psautier de 1296. Elle a pour titre : « Prière de saint Théodose pour tous les chrétiens. » Elle est conçue en ces termes :

« Seigneur, notre souverain maître, Toi qui as tant aimé le monde,

Seigneur, fortifie ceux qui sont fidèles et ils seront encore plus fidèles!

Seigneur, ramène dans la vérité ceux qui sont égarés!

Seigneur, convertis à Christ les païens, et ils seront nos frères!

Délivre de leurs maux, Seigneur, ceux qui sont dans les prisons, dans les chaînes, dans les souffrances!

Donne, Seigneur, force et résignation à ceux de nos frères, qui sont dans les liens, dans les grottes solitaires, dans les déserts (pour l'amour de ton nom)!

[1] Le métropolitain Jean II (1080-1088) proscrivait, comme Théodose, les mariages entre orthodoxes et catholiques (Monum. russes, I, 94).

[2] Telles sont : la prière que Théodose prononça pour son troupeau, c'est-à-dire son monastère, et celle qu'il fit au moment de sa mort.

Verse ta grâce sur notre prince, sur cette ville, sur tous ses habitants.

Aie pitié de moi, qui suis pécheur ; si j'ai beaucoup péché, ne suis-je pas ton serviteur par la foi ?

Bénis, Seigneur, notre évêque et tous nos monastères, nos prêtres et nos diacres et tous les chrétiens orthodoxes.

Aie compassion de tous ceux qui languissent dans la pauvreté ; accorde à ceux qui gémissent dans le dénûment une riche mesure de ta grâce, par les prières de la très-sainte Mère du Seigneur [1].

Soulage, Seigneur, l'âme de tes serviteurs, de nos princes fidèles, de nos évêques et de tous nos frères selon la chair.

Fais grâce, Seigneur, à l'âme de tes serviteurs, de tous les chrétiens orthodoxes, qui sont morts dans les villes, dans les villages, dans les déserts, en voyage et sur mer ; donne leur la paix au séjour de lumière, dans le repos des saints, dans la joie du paradis et de l'immortalité, à la splendeur inexprimable et éternelle de ta face ; car tu es la paix et la résurrection de tes serviteurs qui attendent le réveil, Christ notre Dieu, et nous te glorifions avec le Père et le Saint-Esprit, dès maintenant et à toujours. »

Saint Simon, évêque de Vladimir, nous fait connaître les circonstances dans lesquelles fut écrite la seconde prière de Théodose. Un jour, Simon le Varaigue, qui avait fait beaucoup de sacrifices pour le monastère de Petchéra, vint trouver Théodose qui avait pour lui une vive affection. Après une longue conversation, le prince lui dit : « Je te demande mon père, un souvenir. — Mon fils, répondit Théodose, quel souvenir ta grandeur peut-elle réclamer de notre humilité?

[1] Ici se trouvent également les noms de saint Antoine et de Théodose.

— Je te demande un don excellent, reprit Simon, et qui dépasse tout mon pouvoir...

— Tu connais, mon fils, notre pauvreté : souvent nous manquons du pain quotidien et je ne sais si j'ai quelque chose à t'offrir...

— Si tu le veux, dit le prince, tu peux me donner comme une grâce ce que Dieu t'a donné, une parole pour me bénir, dans cette vie et après ma mort... Prie pour moi, pour mon fils George, et pour tout mon peuple, comme tu pries pour tes religieux ! »

Théodose le lui promit et ajouta :

« Je ne prie pas seulement pour mes religieux, mais pour tous ceux qui aiment cet asile de sainteté. » — Alors Simon, s'étant incliné respectueusement devant le supérieur, le pria d'accomplir sa promesse par écrit, et Théodose rédigea l'oraison qui commence par ces mots : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » et qui, fait observer saint Simon de Vladimir, se mêle jusqu'à présent (XIIIe siècle) au dernier soupir des mourants [2]. » Cette prière est-elle la même que celle qui est encore aujourd'hui en usage dans l'Église russe ? Il est difficile de l'affirmer. Nous y remarquons ces paroles : « Souviens-toi de moi, Seigneur ! quand tu entreras dans ton règne, pour rendre à chacun selon ses œuvres ! Alors, Seigneur, accorde à tes serviteurs Simon et George, d'être assis à ta droite dans ta gloire et d'entendre ces réjouissantes paroles : Venez, bénis de mon Père, héritez du royaume céleste qui vous a été préparé dès la fondation du monde » (Matth., XXV, 34) [1].

[1] La prière de vie à trépas se lisait auprès des mourants dès les premiers temps de l'Église (Denys l'Aréopagite, *de la hiérarchie de l'Eglise*, ch. VII, 3, avec le commentaire de Pachimère). — Goarius (*Euchològ. Græc.*, Venet., 1730, p. 544) donne aussi un formulaire un peu différent de cette prière.

[2] Saint Simon, *Souvenirs de l'église de la Petchéra*.

L'examen détaillé que nous venons de faire des travaux de Théodose nous a permis d'en apprécier la valeur interne et le mérite historique. On y trouve le tableau fidèle des mœurs de l'époque. Ses sermons pour le peuple accusent les aberrations et les vices qui régnaient dans son sein. Ceux qu'il adresse à sa communauté trahissent les côtés faibles de la vie monastique, que les écrits de Nestor laissent dans l'ombre. Les lettres au grand-duc Isiaslaf déposent en faveur de l'esprit religieux qui animait alors les princes de Russie. En général, les sujets traités par le célèbre hégoumène ne sont pas le résultat d'un choix arbitraire : expression des besoins contemporains, ils offrent à la fois le reflet de l'âme de l'écrivain et l'esquisse intéressante de son temps.

V

LE MOINE JACOB.

A côté d'Hilarion et de Théodose, qui appartiennent au domaine purement religieux, se placent, sur le terrain de l'histoire, deux autres noms dignes d'attention, ceux du moine Jacob et de Nestor, l'auteur de la Chronique.

Le moine Jacob a laissé deux écrits dont on ne peut révoquer en doute l'authenticité : un panégyrique du grand-duc Vladimir et une épître au grand-duc Dmitry. Il se nomme lui-même l'auteur de l'un et de l'autre [1], mais dès le début

[1] Le panégyrique a été reproduit dans la Lecture chrétienne de 1849, II, 317-329. — La lettre au grand-duc Dmitry n'est connue que par un manuscrit du musée Roumiantzof, n°s 233, 234 (Voir Vostokof, description du Musée, 304, 309.) Elle a pour épigraphe : « A notre Dieu tout-puissant; tout bien vient de Dieu. — Et au serviteur de Dieu, le grand-duc Dmitry, de la part du moine Jacob, grand pécheur. »

du premier ouvrage, il déclare qu'il avait rédigé auparavant deux autres compositions : une courte biographie de saint Vladimir, à partir du moment où il manifesta le désir de se convertir au christianisme, et un martyrologe de Boris et de Gleb.

L'examen du panégyrique démontre que, pour l'écrire, le moine Jacob ne consulta pas la chronique de Nestor, dont il diffère au point de vue des détails et de la chronologie, mais bien la tradition orale. Il est donc d'une date antérieure à la chronique et autorise à conclure que l'auteur vivait dans la seconde moitié du XIe siècle. S'il en est ainsi, les écrits de Jacob sur saint Vladimir, et le martyrologe de Boris et de Gleb furent antérieurs à la rédaction du panégyrique, et sont par conséquent d'origine fort ancienne.

Quel fut ce moine Jacob, qui écrivit au XIe siècle, quelques années après la mort de saint Vladimir? Parmi les moines qui vécurent au XIe siècle, la chronique ne fait mention que d'un religieux de ce nom, que Théodose de la Petchéra, aux derniers moments de sa vie (1074), proposa à sa communauté pour lui succéder dans la charge d'hégoumène, et qui, par conséquent, se distinguait à la fois par sa piété et son instruction. Les religieux de la Petchéra ne donnèrent point leur assentiment à l'élection qu'on leur proposait, en alléguant que Jacob n'avait point été consacré à la vie monastique au milieu d'eux, mais qu'il venait de l'Alta, c'est-à-dire probablement de quelque monastère de Péréiaslaf [1]. Le moine dont il est ici question peut-être regardé comme l'auteur des trois Traités historiques dont nous allons nous occuper, comme il peut être aussi ce même moine Jacob, à qui le métropolitain Jean II (1080-1089) attribue la rédaction du Règlement ecclésiastique adopté par l'Église. Si l'on tient

[1] Collect. des chroniques russes, I, 80.

compte de la renommée que son savoir lui avait faite, si de plus on se rappelle qu'il fut contemporain d'Isiaslaf, qui prit en devenant chrétien le nom de Dmitry, on en concluera que c'est à lui qu'il faut attribuer la lettre « de l'humble père à son fils spirituel, » — le grand-duc Dmitry, lettre qui porte d'ailleurs un cachet de haute antiquité.

Le martyrologe de Boris et de Gleb est le premier en date parmi les trois ouvrages que nous avons du moine Jacob. La vie de saint Vladimir est le second; son panégyrique ne vient qu'en troisième ligne. La lettre à Dmitry est-elle antérieure ou postérieure aux ouvrages historiques que nous venons de citer, c'est ce qu'il est difficile de décider: on peut admettre comme certain qu'elle ne parut pas après 1060, époque où Isiaslaf, né en 1025, était âgé de trente-cinq ans: elle nous apprend en effet, que le prince n'avait pas encore atteint un âge avancé.

Le martyre des deux frères, Boris et Gleb, est l'un des épisodes les plus chers à la piété des anciens Russes, comme le prouvent les nombreuses relations qui en furent faites par les écrivains ecclésiastiques. Celle dont le moine Jacob fut l'auteur renferme cinq parties:

1° D'abord une courte préface où, après avoir commenté d'une manière générale ces paroles des Psaumes: « La race des justes sera en bénédiction, » l'auteur ajoute: « Nous avons fait l'expérience de cette vérité lorsqu'il y a peu d'années, Vladimir sanctifia la Russie par le baptême. » Il parle ensuite des douze fils du prince, l'égal des apôtres, du partage qu'il leur fit des fiefs de sa couronne, assignant ceux de Pinsk à Sviatopolk, de Rostof à Boris et de Mourom à Gleb. Vient ensuite le récit du meurtre de Boris par Sviatopolk, en harmonie presque complète avec la relation de la chronique; puis celui du meurtre de Gleb par ce même Sviatopolk, également conforme à la chronique. L'auteur raconte alors la

découverte du corps de Gleb et son inhumation à côté de Boris, par ordre du grand-duc Jaroslaf, qui après une double victoire remportée sur Sviatopolk, près du Dnièpre et de l'Alta, avait pris possession du trône de Kief. Enfin le panégyrique des deux martyrs termine le récit.

Cette composition se distingue en général par une remarquable clarté d'exposition. La relation des miracles opérés par les deux martyrs accuse une plume assez habile, un grand amour du sujet qu'elle embrasse, quelquefois même un certain degré d'inspiration, quand, par exemple, l'auteur fait parler les personnages de son épopée religieuse ou qu'il donne l'essor aux sentiments que provoque en lui leur destinée.

Voici le langage qu'il met sur les lèvres de Boris, qui vient d'apprendre à la fois la mort de son père et les projets alarmants de Sviatopolk :

« Malheur à moi, mon père, mon maître ! Tu m'es ravi, toi qui fus la lumière de mes yeux, la sainte gloire de mon âme, le conducteur de mes premiers pas, l'appui de ma faiblesse ! A qui aller, à qui recourir ? Où retrouver les leçons de ta sagesse ? malheur à moi ! malheur à moi !... Comment t'es-tu éteinte, ô ma lumière, loin de moi, sans que je puisse, mon père, ensevelir tes nobles restes, les déposer de mes mains dans un tombeau ! Je n'ai pas eu la consolation de porter à son dernier asile ton corps qui fut celui d'un héros, de baiser la trace de tes pas ! O mon bienheureux père, souviens-toi de moi dans ton repos ! mon cœur est brûlant au dedans de moi ; mon âme se soulève et je ne sais vers qui me tourner, pour répandre devant lui l'amertume de ma douleur... Vers mon frère Sviatopolk, pour qu'il me protége ?... Mais il n'a d'autres pensées que celles des vanités du monde, et peut-être il médite ma mort .. Que dire ? à quel parti m'arrêter ? Irai-je vers mon frère, lui dirai-je : tu es mon frère

aîné, sers-moi de père? qu'ordonnes-tu de moi, mon seigneur?... »

Au moment où les meurtriers vont frapper Gleb, le martyr s'écrie en se préparant à la mort :

« Adieu, mon père chéri, Basile, mon maître ! Adieu, ma mère, ma souveraine! Adieu, Boris, mon frère, le protecteur de ma jeunesse ! Adieu, Jaroslaf mon frère, — mon appui. Et toi aussi, mon frère et mon ennemi, Sviatopolk, adieu ! mes amis, mes gardes, adieu tous!... Basile ! Basile, mon père ! entends-tu mes sanglots? Regarde et vois ce qu'ils font de ton fils, qui va périr dans son innocence! malheur à moi! malheur à moi! Ciel, sois attentif, et toi, terre, prête l'oreille! Boris, mon frère, entends-tu mes cris?... J'ai appelé mon père... et il ne m'a pas répondu ! Toi aussi, ne veux-tu point m'entendre? Regarde l'affliction de mon cœur et la détresse de mon âme; regarde le ruisseau de mes larmes qui coulent sans que personne les essuie ; toi du moins, souviens-toi de moi, prie pour moi le Dieu des cieux, dont tu contemples la face ! »

Le panégyrique des deux martyrs se termine par ce passage, qui sert de péroraison au récit :

« Comment célébrer dignement vos louanges, avec quels accents raconter vos mérites? Vous nommerai-je des anges, parce que vous assistez ceux qui gémissent dans l'affliction? Mais vous avez porté sur la terre un corps de mort comme les autres hommes. — Vous donnerai-je le nom de princes et de monarques? Mais vous avez été doux et humbles de cœur plus que personne, et c'est pour cette douceur que vous avez été revêtus du domicile céleste. Oui, vous êtes princes et seigneurs au-dessus de nos princes! Car c'est par votre aide qu'ils triomphent de leurs ennemis et ils glorifient votre assistance. Vous êtes, pour eux et pour nous, la sécurité, le bouclier de la terre russe, l'ancre de sa force, le glaive qui

la fait triompher des païens et de la puissance du démon. Oui, je le dis en vérité, hommes célestes, anges terrestres, vous êtes les colonnes, la gloire de la patrie! O saints tombeaux qui ont reçu vos dépouilles! ô sainte Église, où sont déposés vos restes, confesseurs de Christ! Nulle ville de Russie ne t'égale en sainteté, Vischgorod, qui recèles un trésor de plus haut prix que toutes les richesses du monde. Quelle cité pourrait égaler la gloire qui t'appartient, celle de posséder le remède gratuit assuré non-seulement à notre peuple, mais à toutes les souffrances, puisque de toute part on vient au saint tombeau implorer et trouver la guérison!

« Glorieux martyrs! Souvenez-vous de la patrie, dans laquelle vous avez souffert les misères du corps; visitez-la en priant continuellement pour elle, car cette grâce vous appartient, d'intercéder pour nous. Eloignez de nous la famine et la désolation; délivrez-nous du glaive des batailles et de guerre civile, préservez nous de chûte et des péchés qui pourraient nous surprendre. »

La Vie et le Panégyrique de saint Vladimir par le moine Jacob ont été moins fréquemment reproduits dans les écrits des temps postérieurs que l'épisode du martyre de Boris et de Gleb. Ces deux ouvrages sont ordinairement réunis dans les chroniques et n'ont pas échappé aux interpolations ou aux abréviations qui en ont altéré l'intégrité primitive. La biographie commence par ces mots :

« Voici ce qui est arrivé quelques années avant nous, aux jours de Vladimir, tzar de la terre de Russie, petit-fils d'Olga, arrière-neveu de Rourik. Des ambassadeurs se rendirent chez les Bulgares, en Allemagne et à Constantinople, » etc. L'auteur raconte alors, par ordre de date et presque dans les mêmes termes que la chronique, le projet formé par Vladimir de se convertir à la foi chrétienne, son expé-

dition de Korsoun, son baptême et son mariage dans cette ville, la conversion des habitants de Kief, la fondation de l'Église de la Dessiatina; puis il termine son récit par l'énumération des actes de piété et le tableau de la mort de son héros. Il fait remarquer ensuite que Vladimir fut pour la Russie un autre Constantin; que si, lorsqu'il était encore païen, il avait vécu dans le péché, une fois chrétien, il avait lavé ses transgressions dans la pénitence et la pratique des vertus; que la conversion de la Russie avait été le fruit de son zèle, et que les Russes doivent prier Dieu pour sa gloire dans les cieux. Une prière personnelle de l'écrivain termine le récit :

« O saints princes Constantin et Vladimir ! Soyez-nous en aide contre les ennemis de vos peuples, préservez de tout mal les enfants de la Grèce et de la Russie ; et puisque vous avez accès devant Dieu, priez-Le pour moi, pauvre pécheur, afin que je sois sauvé par vos prières. Ce modeste écrit, fruit de mon humble labeur, est un hommage à votre sainteté, une supplication pour obtenir votre appui ! O saints héros, priez pour nous, pour vos peuples ; associez à votre intercession les prières de vos fils Boris et Gleb ; tous ensemble, suppliez le Seigneur, au nom de la sainte Croix et de la Très-Sainte Vierge, avec tous les saints. » Cette prière est évidemment, non pas l'œuvre d'un copiste, mais celle de l'auteur lui-même, qui confesse que son ouvrage porte l'empreinte d'une humble intelligence et d'une pensée mal assurée, qu'il n'est qu'un hommage sans valeur et un acte de supplication. En invoquant, avec celles de Vladimir, les prières de Boris et de Gleb, l'auteur ne faisait-il pas une allusion involontaire au monument qu'il élevait à leur mémoire ?

On ne rencontre pas dans le Panégyrique de Vladimir, consacré également à la louange d'Olga, l'unité et la suite que l'on remarque dans les deux premiers ouvrages du

moine Jacob. Les événements s'y déroulent sans ordre chronologique, sont quelquefois répétés, et la narration recommence au moment où l'on peut la croire terminée. Cette sorte de désordre littéraire résulte soit de la nature même du panégyrique qui n'astreint pas l'écrivain au rigorisme des dates, et lui permet de donner un libre cours aux pensées et aux sentiments qui l'animent, — soit des nombreuses amplifications que les copistes ajoutèrent au Panégyrique. Voici quel en est en général le contenu : Le moine Jacob rappelle dans l'exorde, qu'à l'exemple de plusieurs auteurs de la *Vie des Saints*, il a déjà parlé de Vladimir et de ses fils, les saints martyrs Boris et Gleb. Vient ensuite l'éloge de Vladimir lui-même, propagateur de la foi chrétienne en Russie ; puis celui d'Olga, qui avait préparé la voie à l'adoption de l'Évangile. Plus loin un nouvel hommage à Vladimir, dont l'écrivain retrace les bienfaits, la victoire et la mort ; enfin quelques courtes remarques sur certaines particularités de sa vie et de sa fin. Peut-être, à en juger par le titre que le Panégyrique porte dans les chroniques [1], les deux premières parties seulement formaient-elles le texte primitif auquel les deux suivantes furent annexées plus tard par quelque rapsode. Ce qui pourrait le faire croire, c'est qu'elles n'ont plus, la dernière surtout, le même caractère que le Panégyrique, et qu'elles sont indiquées dans quelques chroniques, comme des biographies particulières de Vladimir. Nous n'oserions, toutefois, insister sur cette opinion.

Quelques passages des deux premières parties feront mieux connaître cet ouvrage.

« O Vladimir, s'écrie Jacob, prince trois fois heureux,

[1] « Hommage et louange au prince russe Volodimer, et comment il fut baptisé ainsi que ses enfants, avec toute la terre de Russie, d'une extrémité à l'autre; et comment Olga, aïeule de Volodimer, fut baptisée avant lui. »

fidèle disciple de Christ, notre bien-aimé ! Ta récompense est grande dans les cieux ! Le Seigneur lui-même a dit : « Celui qui aura gardé et enseigné mes commandements, sera tenu grand au royaume des cieux » (Matth., v, 19.) Et toi, prince pieux, tu as été apôtre parmi les princes, en amenant à Dieu ton vaste empire par le baptême, en apprenant à tes sujets à l'adorer, à exalter son nom de Père, de Fils et de Saint-Esprit. Il n'est pas une âme qui ne confesse Dieu avec toi, prince élu du Seigneur ! Les anges et les puissances s'en sont réjouis, et maintenant les fidèles chantent la gloire, exaltent la magnificence du Très-Haut ! Comme les enfants d'Israël, allant au devant du Sauveur avec des branches de palmier, chantaient l'Hosanna au Christ de Dieu, vainqueur de la mort, ainsi le peuple acquis de Russie glorifie à son tour son puissant Sauveur, avec le Père et le Saint-Esprit, en s'approchant de lui par le saint baptême et en rejetant les œuvres des esprits de ténèbres...., et il psalmodie chaque jour et chaque heure le divin cantique que répète la voix des archanges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre et dans les hommes bonne volonté. »

L'écrivain parle ensuite des pieux mérites de sainte Olga, et continue :

« Mes frères ! Comment chanter dignement les louanges de la bienheureuse princesse Olga ? Femme par la nature, mais douée d'une sagesse supérieure à son sexe, éclairée par le Saint-Esprit et pressentant le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, elle se rendit à Constantinople, la métropole de l'Evangile. Après y avoir reçu le baptême, elle revint au pays de ses pères, au milieu de sa race, l'âme remplie d'une grande joie, sanctifiée par l'esprit, portant avec elle la bannière de la croix. Puis elle renversa les autels des démons, elle donna toute sa vie à Jésus-Christ, aimant Dieu de tout son cœur, marchant de toute son âme sur les traces de son

Sauveur, se sanctifiant par toutes sortes de bonnes œuvres; ornée d'humilité, elle vêtit ceux qui étaient nus, elle protégea ceux qui souffraient, elle soulagea les dédaignés, les veuves, les orphelins, — charitable à tous, procurant à tous le nécessaire dans la simplicité et l'amour de son âme, priant Dieu jour et nuit pour son salut. Et après une vie toute consacrée à glorifier Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, elle s'est endormie du calme de la foi, elle a terminé sa vie dans la paix de Jésus-Christ, notre Seigneur. »

L'Épître adressée par le moine Jacob au prince Dmitry (Isiaslaf) appartient toute entière au domaine de la morale. Elle accuse une haute expérience pratique et renferme de sages conseils dictés par l'affection. Dès le début, c'est le « père spirituel » qui informe le prince dont il dirige la conscience, qu'il a reçu sa lettre dont il a goûté la douceur; il le loue de son repentir, lui dit que les anges se réjouissent dans le ciel de la conversion d'une seule âme, que Dieu ne veut pas la mort du pécheur et qu'il est venu sur la terre, non pour les justes, mais pour les coupables; que le sacrifice agréable à Dieu, c'est l'esprit froissé. — Puis il absout son « fils spirituel » de toutes ses fautes, en l'exhortant à prier Dieu avec ferveur. Il lui adresse ensuite des conseils sur lesquels il règlera sa conduite :

« Quoi donc? Serions-nous plus faibles, quand le passé nous est pardonné? A Dieu ne plaise : sois toujours la sentinelle vigilante de tes penchants. Garde-toi de t'abandonner à l'ivresse; elle éloigne de nous le Saint-Esprit; — de l'orgueil, car Dieu résiste aux superbes; — de toute liaison illégitime, parce que « quelque péché que l'homme commette, il est hors du corps; mais celui qui commet l'impureté, pèche contre son propre corps » (I Cor., VI, 18). L'écrivain s'élève contre ce dernier vice avec une force toute particulière. Il expose au jeune prince tous les dangers qui sont les fruits

amers des liaisons corrompues; il lui rappelle les noms de Samson, de David, de Salomon, entraînés au mal par des femmes dissolues; puis il l'exhorte à combattre les convoitises du corps, à les surmonter par la crainte de Dieu, à être fidèle à sa femme légitime et à vivre dans la pureté des sentiments qui animent le chrétien, quand il se trouve dans un temple. Il y ajoute d'autres instructions. Jacob recommande au prince des mœurs honorables, de peur qu'un seul péché n'en enfante beaucoup d'autres. Il ne se vengera pas de ses ennemis; il sera patient et généreux, à l'exemple du Seigneur, qui a tant souffert pour nous. Il aimera son prochain, — parce que ce n'est pas par des miracles, mais bien par une mutuelle affection, comme le Seigneur le déclare, que nous pouvons prouver que nous sommes ses disciples.

« Au reste, continue le moraliste chrétien, si tu veux opérer des miracles à l'exemple des apôtres, tu le peux. Les apôtres ont redressé les boiteux, guéri les mains sèches. Pour toi, instruis ceux qui chancellent dans la foi, ramène dans le chemin de l'Église les pieds de ceux qui courent aux voluptés, et dispose à la charité envers les pauvres les mains que dessèche l'avarice. Tu peux, si tu le veux, être l'émule des saints. Aujourd'hui les persécutions ont cessé; mais il est encore des couronnes pour celui qui persévère : car le démon n'a pas renoncé à nous séduire. Si ce ne sont plus les méchants qui nous persécutent, ce sont les esprits de ténèbres qui s'attachent à nos pas : s'il n'y a plus de bourreaux, Satan est encore debout. » A la suite de quelques autres leçons sur la brièveté de la vie, sur l'incertitude de la dernière heure, sur le redoutable jugement et le feu de la géhenne, l'Épître se termine par ces mots :

« Toutes ces choses, mon fils, je te les écris, non pour te flatter, ni dans le désir de montrer que je connais et que je fais moi-même ce qui est bien ; mais je t'écris, Dieu m'en est

témoin, par sollicitude pour ton âme et pour te fortifier dans le bien. Tu connais toi-même la faiblesse de mon esprit : mon intelligence est inhabile et pleine d'erreurs, — je le sais. Saint Paul disait aux Corinthiens : « Soit que nous soyons ravis en extase, c'est pour Dieu ; soit que nous soyons de sens rassis, c'est pour vous. » (2 Cor., v, 13). Je ne retranche rien de la force du Dieu tout-puissant, je n'amoindris pas le don qu'il m'a fait. Voici, du sein de ma misère morale, de la source d'un cœur languissant, voici une parole pleine de richesse et de force divines : sur la surface de la terre comme au plus haut des cieux, rien n'est plus précieux que de connaître le Seigneur, d'obéir à sa volonté et de garder ses commandements. Un *grand nom* ne conduit pas au royaume céleste, et la parole qui n'est point accompagnée des œuvres ne sert de rien à celui qui l'entend ; mais quand les œuvres y soint jointes, elle ouvre à la foi le chemin du cœur. »

VI

LE CHRONIQUEUR NESTOR.

Contemporain du moine Jacob et du vénérable Théodose, mais plus jeune que l'un et l'autre, Nestor entra au monastère de la Petchéra à l'âge de dix-sept ans, peu de temps avant la mort de Théodose (1074). L'hégoumène Etienne le consacra à la vie monastique et le reçut membre du diaconat. Nestor parle de lui-même comme ayant présidé en 1091 à la levée des cendres de Théodose ; vers 1096, il est témoin de l'envahissement et de la dévastation du cloître de la Petchéra par les Polovtsis, et en 1106, à l'occasion de la mort du vieux Jane, il rappelle qu'il « *avait appris de lui bien des cho-*

ses » dont il parle dans sa chronique. Il mourut en 1114 : ses restes sont déposés au monastère qu'il habita.

Nestor fut l'un des écrivains les plus remarquables de la fin du XI[e] siècle. Il puisa son érudition théologique et historique à la fois dans l'étude persévérante de la littérature de son temps et dans la conversation des hommes instruits et des vieillards dont il recherchait la société. A l'exemple du moine Jacob, son premier essai fut consacré au tableau de la vie et des miracles des martyrs Boris et Gleb, si chers à la piété de la nation russe. Il écrivit ensuite la biographie de Théodose, son ami, dont toute la Russie connaissait la profonde piété. Ce fut enfin lui qui préluda au développement des études historiques par la rédaction de sa Chronique.

Nous n'entrerons point dans l'examen détaillé de son premier écrit, qui ne serait guère que la reproduction des événements dont nous avons vu le récit dans le tableau qu'en a tracé le moine Jacob. Les deux écrivains racontent en général de la même manière la fin tragique des deux martyrs. Il est peu probable néanmoins que l'œuvre de Jacob ait servi de modèle à l'auteur des chroniques. Écrit, selon toute apparence, pendant la jeunesse de Nestor, qui n'avait pu encore mûrir ses études historiques, l'essai sur Boris et Gleb offre des détails non-seulement différents de ceux que fournit le moine Jacob, mais même en opposition avec la chronique que Nestor rédigea plus tard. A en juger par sa valeur intrinsèque, ce premier écrit de Nestor n'égale point en mérite ses autres ouvrages et ne peut marcher de pair avec le récit du moine Jacob. Cette considération suffit à expliquer pourquoi il fut moins recherché par la piété des contemporains que celui qui l'avait précédé. L'un et l'autre présentent des analogies évidentes. Si Nestor ne consulta que ses propres inspirations pour écrire la vie des deux martyrs, il n'en est pas de même du récit des miracles opérés sur leurs tombeaux.

Cette partie de son livre est manifestement calquée sur la relation de Jacob. Peut-être pourrait-on expliquer la ressemblance des deux légendes par l'hypothèse que chacun de leurs auteurs puisa dans une source commune qui n'est pas parvenue jusqu'à nous.

Au nombre des meilleures pages du martyrologe, nous rangeons la suivante, dans laquelle Nestor parle des premiers progrès du christianisme dans sa patrie, et peint le caractère des deux frères :

« Quand, dans d'autres contrées, le nombre des chrétiens était déjà considérable, la Russie restait encore plongée dans les illusions de l'idolâtrie. Personne ne lui avait annoncé la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : nul apôtre n'était venu à elle pour lui prêcher les bénédictions de la foi. Mais quand il plut à l'Éternel de lui montrer son amour, la grâce lui fut manifestée, et le culte des idoles s'évanouit. Le prince qui régnait alors sur elle était un homme droit, généreux pour les faibles, charitable aux veuves et aux orphelins, mais attaché à la foi païenne... Dieu l'avertit par une vision qu'il serait chrétien, — et il devint chrétien sous le nom de Basile. Il voulut ensuite que tous les grands de sa cour et jusqu'au dernier de ses sujets, fussent chrétiens comme lui. Voyez quel miracle accompli par la grâce ? Hier encore, c'est le prince idolâtre ordonnant un sacrifice sanglant : aujourd'hui, c'est le confesseur de Christ exhortant son peuple à recevoir le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; — hier, il ignore qui est le Sauveur ; aujourd'hui, il lui sert d'apôtre ; — hier, il s'appelle Vladimir le paien ; aujourd'hui, c'est Basile le chrétien !... Il devient pour la Russie un autre Constantin ! mais, chose non moins étonnante ! A peine a-t-il appelé son peuple à se convertir, que le triomphe de l'Evangile est assuré : la nation toute entière accepte le baptême, comme si elle y eût été préparée par les instructions

d'un apôtre. Grande fut la joie de Vladimir, quand il vit le zèle, qui amenait à la croix de Jésus-Christ son peuple régénéré... Il eut un grand nombre de fils, parmi lesquels Boris et Gleb brillaient aux yeux de son amour paternel comme deux pures étoiles au milieu de la nuit. Le prince assigna un fief à chacun de ses fils, dont il se sépara : mais il retint auprès de lui Boris et Gleb, parce qu'ils étaient encore jeunes, le dernier surtout. Le bienheureux Boris, plus âgé et comblé de grâce divine, prenait plaisir à la lecture; avide d'instruction, il lisait la vie et le martyre des Saints, et disait après avoir prié avec larmes : « O mon Seigneur Jésus-Christ! donne-moi la foi de ces saints hommes! rends-moi capable de marcher sur leurs traces! Mon Dieu, détourne mes pensées des vanités de ce monde; éclaire mon cœur par la méditation de tes commandements; accorde-moi les dons qui ont été le partage de tes confesseurs!... » Et comme il priait ainsi avec persévérance, Gleb, assis à ses côtés, ne se lassait pas de l'écouter jour et nuit. Gleb n'était encore qu'un jeune homme, mais d'une grande maturité d'esprit. Il faisait beaucoup d'aumônes aux pauvres, aux veuves, aux orphelins... Et leur père les aimait tendrement, voyant que la grâce de Dieu était sur eux. »

La vie du révérend Théodose est de beaucoup supérieure en mérite au premier ouvrage de Nestor. On voit, comme il le dit lui-même au début et à la fin de son livre, que le récit des grandes qualités de celui qu'il aimait, est son œuvre de prédilection; qu'il s'inspire du sujet qu'il a choisi; qu'il écrit sous la dictée du cœur et prend à tâche de recueillir et de coordonner avec soin les témoignages les plus précis, les détails les plus minutieux.

Les premières lignes de la biographie respirent un sentiment très-pur et une grande humilité.

« Je te rends grâces, ô mon Seigneur Jésus-Christ! de ce

que tu m'as rendu capable, moi, ton serviteur indigne, de conserver le souvenir de tes bien-aimés. Après avoir retracé la vie, le meurtre et les miracles des saints martyrs Boris et Gleb, je commence une nouvelle tâche qui surpasse mes forces, qui effraie ma faiblesse et mon incapacité, et dont je suis d'autant moins digne que je me sens plus pauvre de sagesse et de science. Mais je me suis souvenu, Seigneur, de tes paroles : « Si vous aviez de la foi comme un grain de moutarde, vous diriez à cette montagne : transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait, et rien ne vous serait impossible » (Matth., XVII, 20). Pauvre pécheur, j'ai répété ces paroles dans mon cœur, et, m'armant de foi et de confiance, me disant que toutes choses sont possibles à Dieu, j'ai entrepris la biographie de notre vénérable Père Théodose, qui fut hégoumène du monastère de Petchéra. »

Nestor s'adresse ensuite à ses frères, leur parle du désir qu'il éprouve de retracer cette vie si édifiante, et réclame à la fois leur attention et leur indulgence :

« Quand j'ai vu, en réfléchissant à la carrière de ce saint homme, que personne encore ne s'est occupé de la retracer, j'ai éprouvé un sentiment de tristesse, et j'ai prié Dieu de me rendre capable d'accomplir cette tâche, afin que les frères qui viendront après nous trouvent dans la vie de cet homme de bien un motif de louer Dieu, d'imiter le zèle de son serviteur, de se fortifier dans les devoirs de leur vocation ; et cela d'autant plus, que ce serviteur de Dieu a été notre concitoyen... Écoutez donc, frères, avec intérêt, ce récit éminemment édifiant. Mais, je vous prie, ne vous arrêtez pas à mon incapacité. Si j'ai osé entreprendre la tâche de raconter la vie du vénérable Théodose, mon excuse est dans la vive affection que j'eus pour lui, et j'ai craint, d'autre part, que ces paroles ne me fussent appliquées : « Méchant et paresseux serviteur,... il te fallait donc donner mon argent aux

banquiers, et à mon retour, j'aurais retiré ce qui est à moi, avec l'intérêt » (Matth., xxv, 27). Il ne faut point, mes frères, laisser dans l'oubli, les miracles divins, quand le Seigneur dit à ses disciples : « Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière, et ce que je vous dis à l'oreille, prêchez-le sur le haut des maisons » (Matth., x, 27). J'écris donc pour l'édification de mes frères et à la gloire de Dieu ; accueillez, en son nom, la dette que je paie à l'affection. »

Au moment d'entrer en matière, Nestor invoque encore une fois l'assistance divine :

« Seigneur Dieu tout-puissant, source de tout bien, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Viens à mon aide et éclaire mon cœur par la méditation de ta loi ; apprends à mes lèvres à confesser tes miracles, à parler dignement de ton serviteur, à la gloire de ton nom ; car tu es le secours de tous ceux qui espèrent en Toi, dans tous les siècles, amen ! »

Dans l'élaboration même de son sujet, Nestor s'attache avec une minutieuse sollicitude à suivre le développement de la vie du saint Père. Il parle de ses parents, de sa naissance, de son baptême, de son éducation, des premiers indices, des premières expériences de sa piété dans la maison paternelle. Il raconte ensuite comment, arrivé à Kief, Théodose y fut reçu par le vénérable Antoine dans la communauté de la Petchéra, où il surpassa en vertu tous les autres moines, avant de devenir leur directeur. Il consacre ensuite une attention toute particulière à l'étude de ses œuvres, de son administration, de sa prodigieuse activité pendant le temps de son hégouménat, et termine en retraçant avec émotion la fin édifiante du vieillard, ainsi que quelques prodiges arrivés après sa mort. A tous ces détails, Nestor joint une foule de particularités, puisées dans ses conversations avec des personnes qui avaient connu Théodose, avec des religieux qui avaient

habité le cloître, dont il rappelle l'origine et les premiers développements. Il en prend occasion de faire revivre les noms de deux prédécesseurs de Théodose, — Étienne et Nikon — (1078-1088), et conclut en ces termes :

« Pauvre pécheur que je suis, et le moindre des disciples de notre vénérable père Théodose, je viens d'écrire ce que j'ai appris de nos plus anciens pères qui vécurent avec lui au monastère. Ayant entendu bien des fois parler de ses vertus et de sa foi, je m'en suis réjoui, mes frères, et j'ai rendu grâce à sa mémoire, de tout le bien qu'il a fait parmi nous, pendant que nous l'avons connu. Mais voyant que personne n'en avait consigné le souvenir, j'en ai éprouvé une profonde tristesse, et guidé, par la vénération que m'inspire le respect de sa mémoire, je n'ai pu résister, quelle que soit mon impuissance, au désir d'écrire ce que j'ai appris sur son compte, sans pouvoir embrasser dans ce livre tous les détails de sa vie, mais à la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ. »

L'Église russe attache un haut prix à cet ouvrage de Nestor, qui offre un intérêt d'édification, non-seulement aux membres du clergé régulier, mais aux fidèles. Il est également cher à la science, comme l'une des sources les plus anciennes et les plus fécondes de l'histoire nationale.

Le troisième et le plus important ouvrage de Nestor, celui qui a immortalisé son nom, c'est sa Chronique russe, qu'il continua jusqu'à l'an 1110. Mais comme son but principal est de retracer les événements politiques plutôt que les faits religieux auxquels, si l'on en excepte quelques-uns des plus graves, l'auteur ne touche que sommairement et comme en passant, on comprend que l'examen détaillé de la Chronique ne saurait prendre rang dans une histoire de l'Église [1].

[1] Voir, pour les détails, la dissertation de G. Soukomline : « L'ancienne chro-

Remarquons seulement que tout en s'attachant au point de vue civil, le dévot chroniqueur envisage les faits historiques sous un point de vue religieux, y découvre partout les traces de l'action providentielle qui gouverne le monde, y mêle enfin des réflexions pieuses, qui sont une leçon pour le lecteur. Aussi la chronique de Nestor, si chère aux anciens Russes, a-t-elle été l'un des ressorts les plus efficaces de l'éducation morale de la nation.

VII

L'HÉGOUMÈNE DANIEL.

Le Palomnik, ou Voyage en Terre-Sainte.

Si les écrits de Jacob et de Nestor contribuèrent puissamment aux progrès de la science et de la vie religieuse au sein de la nation russe, les travaux littéraires de l'hégoumène Daniel, qui rédigea au commencement du XIIe siècle, la relation de son voyage en Palestine, sont de nature à provoquer un intérêt non moins sérieux. Son livre, connu sous le nom de *Palomnik* ou de *Strannik* (le voyageur), s'est conservé dans une foule d'écrits, et forme encore l'une des lectures de prédilection du public russe [1]. On ne sait pas avec certitude qui fut l'hégoumène Daniel, mais on peut affirmer sa nationalité, car il se donne lui-même le nom « *d'hégoumène de la terre russe.* »

Il fait mention d'un assez grand nombre de Russes de

nique russe, considérée comme monument littéraire, Saint-Pétersbourg, 1856.

[1] Édité dans le recueil de Sakharof, sous ce titre : « Voyages des Russes en Terre-Sainte, » Saint-Pétersbourg, 1839. La préface renferme le catalogue des écrits qui ont reproduit le Palomnik.

Novgorod et de Kief, qui se trouvaient en même temps que lui en Palestine, et dit qu'il pria à Jérusalem pour la Russie, pour ses hiérarques et pour ses princes. Il est probable qu'il fut originaire de Tchernigof, ou du moins que son monastère était situé aux environs de cette ville. Ce qui rend cette hypothèse vraisemblable, c'est que, dans la description qu'il fait du Jourdain, il le compare à la Snova, qui coule près de Tchernigof.

A quelle époque Daniel visita-t-il les Lieux-Saints? Ce fut, à n'en pas douter, de 1113 à 1115. Il nous apprend lui-même qu'il fit ce voyage sous le règne de Sviatopolk Isiaslavitch, mort en 1113, et qu'il fut à Jérusalem au moment où Baudoin entreprit sa croisade contre Damas, laquelle eut lieu de 1114 à 1115.

Une inspiration de piété, un besoin d'adoration personnelle, sans doute aussi la pensée de contribuer à l'édification morale de ses frères, tels furent les motifs qui portèrent l'hégoumène Daniel à entreprendre son voyage et à décrire ses impressions: « Moi, Daniel, hégoumène de la terre de Russie, indigne parmi tous les moines, souffrant de la multitude de mes péchés, et qui n'ai fait aucune bonne œuvre, je me sentais pressé du désir de visiter la Terre promise et la sainte ville de Jérusalem. Et par la grâce de Dieu, j'ai eu le bonheur d'y parvenir ; j'ai pu voir de mes yeux les Saints-Lieux ; j'ai parcouru dans toute son étendue cette terre de la promesse, qui porte l'empreinte des pieds de Christ, notre Seigneur, et qui fut témoin de ses miracles. J'ai vu tout cela de mes yeux pécheurs : pendant de longs jours, Dieu m'a permis de contempler ce que j'avais tant désiré voir. Mes frères, mes pères et mes amis ! pardonnez-moi la témérité, d'avoir eu, tout indigne que je suis, la prétention de décrire Jérusalem, la Terre-Sainte et mon voyage. Je n'ai pas aspiré en le faisant, à la réputation ni à la gloire, comme si j'avais

réalisé une œuvre excellente ; non, mon voyage n'a pas eu ce résultat. C'est par amour pour cette terre bénie, c'est pour ne pas oublier ce que Dieu a montré à mes yeux mortels, que j'ai voulu, moi, pauvre pécheur, prendre la plume. J'écris aussi pour les fidèles, afin que ceux qui entendront parler des Lieux-Saints, se sentent émus dans leurs cœurs et amenés aux mêmes impressions que ceux qui les ont visités. Car il est des personnes pieuses, qui, sans sortir de leurs demeures, parcourent en quelque sorte les Saints-Lieux par leurs charités et leurs bonnes œuvres, et en reçoivent de Dieu une plus grande récompense. Il en est d'autres, qui après avoir vu la ville des prophètes et s'être inspirées de sa sainteté, croient avoir assez fait et perdent le fruit de leurs peines, — et peut-être suis-je du nombre. D'autres encore, après avoir atteint Jérusalem se hâtent d'en sortir, sans donner un temps suffisant à un voyage qui ne doit point s'accomplir à la hâte. » Daniel nous apprend ensuite qu'il a passé seize mois à Jérusalem, à la communauté de saint Savva (aujourd'hui monastère d'Arkhangelsk), dans la société d'un ami, vieillard vénérable, qui lui a interprété toutes les saintetés de Jérusalem et s'est fait son compagnon de voyage à la mer de Tibériade, sur le Thabor, à Nazareth, au torrent d'Hébron et au Jourdain.

Passant ensuite au récit de ses pérégrinations, Daniel commence par décrire son itinéraire de Constantinople à Jérusalem, énumère les îles, les villes, les temples qu'il rencontre sur sa route : il décrit Jérusalem et tout ce que la ville sainte renferme de sites consacrés par quelque souvenir biblique. Puis il parle de ses excursions au Jourdain, à Jéricho, à Betléhem, en Galilée et sur le mont Thabor. Il raconte enfin comment il a placé, lui Daniel, une lampe sur le tombeau du Sauveur, au nom de toute la Russie. Les récits du pieux hégoumène sont courts et présentés sans au-

cun art; c'est le langage d'une âme simple, pénétrée de l'amour de Dieu et de ses saints. Deux ou trois passages en fourniront la preuve. Voici comment Daniel raconte son arrivée dans la sainte cité :

« Jérusalem est bâti sur une colline, tout autour de hautes montagnes rocheuses ; on ne voit la ville qu'en y arrivant. Le premier édifice que l'on découvre est la maison de David, puis quelques pas plus loin la montagne des Oliviers et le temple du Saint des Saints ; enfin toute la ville se déroule aux regards. A la distance d'une verste de Jérusalem se trouve à côté de la route, un plateau peu élevé : ce fut là que les voyageurs descendirent de cheval, pour saluer de loin le temple de la Résurrection. Quel cœur chrétien ne se sentirait pénétré d'une religieuse émotion et d'une intime allégresse, à la vue de la sainte cité ! C'est une larme qui monte aux yeux, quand ils se portent sur cette terre où les pas du Fils de Dieu marquèrent leur empreinte pour notre salut... On se rend à pieds à Jérusalem, la joie dans le cœur. Voilà l'Église du premier martyr Etienne, à gauche de la route : elle renferme son tombeau et s'élève à l'endroit où il fut lapidé. Ici c'est une roche nue qui s'est écroulée au moment de la crucifixion du Christ : elle s'appelle l'Enfer. Nous entrons tous ensuite à Jérusalem par une porte, voisine de la maison de David : c'est la porte de Benjamin. Dès les premiers pas on a devant soi une rue qui traverse toute la ville : elle conduit à droite au Saint des Saints, à gauche au temple de la Résurrection, qui renferme le tombeau du Sauveur. »

Dans la description qu'il fait du Jourdain, notre voyageur s'exprime ainsi :

« Dieu m'a fait la grâce de passer trois jours sur le bord du Jourdain. Je m'y trouvais avec tous mes amis le jour même de la fête de la bénédiction des eaux, et j'ai vu la grâce de Dieu descendre sur celles du Jourdain. Dès la veille une

foule immense couvre les rives du fleuve; chacun a un cierge à la main. Les premières heures de la nuit se passent à chanter de saints cantiques. La scène est éclairée par la lumière d'une multitude de cierges. A minuit a lieu la bénédiction des eaux : le Saint-Esprit descend alors sur les eaux du Jourdain : les âmes pieuses sont témoins de ce prodige, qui reste voilé pour d'autres âmes, mais il n'en est pas une qui ne s'ouvre à l'allégresse. Au moment où le prêtre plonge dans l'eau la sainte Croix et entonne le cantique : « Seigneur, qui fus baptisé dans le Jourdain, la foule tout entière entre dans l'eau. »

Ecoutons encore Daniel raconter comment il plaça, au nom de la Russie, une lampe sur le tombeau du Sauveur :

« Le grand vendredi, à la première heure du jour, je me rendis, pauvre prêtre, ignoré et sans appui, auprès du prince Baudoin, et je le saluai en me prosternant jusqu'à terre. Quand il me vit, il me fit approcher avec bonté et me dit : « Que désires-tu, hégoumène russe ? » Il me connaissait et me témoignait des égards : car c'est un prince rempli de douceur, en qui l'on ne trouve point d'orgueil. « Mon prince et mon maître ! lui dis-je, je t'en prie au nom de Dieu et des princes de Russie : je voudrais déposer ma lampe sur le tombeau du Seigneur, au nom de la terre de Russie, de tous nos princes et de tous les chrétiens de notre Église. » Le prince m'accorda gracieusement ma demande et ordonna à l'un de ses serviteurs de m'accompagner chez l'économe du temple de la Résurrection et chez le concierge du Saint Sépulcre. L'un et l'autre me recommandèrent de ne point apporter ma lampe sans huile. Après avoir pris congé d'eux, je m'empressai d'aller au bazar; j'achetai une grande lampe de verre, que je remplis d'huile pure sans y mêler d'eau, et dès le soir je la portai au saint sépulcre, où je ne rencontrai que le con-

cierge. Il m'ouvrit la porte du tombeau du Seigneur, me fit déchausser et me conduisit pieds nus et seul au tombeau. Il me dit alors de déposer de mes mains pécheresses ma lampe au pied du sépulcre. La lampe grecque était placée en tête : à l'extrémité s'en trouvait une autre, offerte par tous les monastères ; je plaçai la lampe russe au milieu. Par un prodige de la grâce de Dieu, toutes les trois lampes s'enflammèrent d'elles-mêmes, mais les autres lampes suspendues à la voûte, ne s'allumèrent pas. Quand j'eus déposé ma lampe sur le saint sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je me prosternai en terre, et après avoir touché de mon front avec amour et avec larmes la sainte poussière où reposa le corps sans souillure du Seigneur Jésus, je sortis de la grotte, pénétré d'une joie profonde. »

Nous terminerons l'analyse du Palomnik par la citation d'un passage empreint d'un sentiment touchant de naïve simplicité, qui le termine :

« J'ai visité Jérusalem pendant le règne du grand-duc Sviatoslaf Isiaslavitch, petit-fils de Jaroslaf Vladimirovitch. Dieu et le saint tombeau du Seigneur m'en sont témoins ; dans tous les lieux que j'ai visités, je me suis souvenu des princes et des princesses de Russie, et de leurs enfants : des évêques, des hégoumènes, des boyars, de ma famille spirituelle, de tous les chrétiens ; je les ai portés dans mon cœur. Je rends grâce à Dieu de ce qu'il m'a permis, malgré mon indignité, d'inscrire les noms des princes russes au monastère de saint Savva, où l'on en fait mention dans l'Ectène. Ce sont : Michel (Sviatopolk), Basile (Vladimir), David (Vseslavitch), Michel (Oleg), Pancrate (Jaroslaf Sviatoslavitch), André (Mstislaf Vsévolodovitch), Boris Vseslavitch, Gleb de Minsk. Voilà les noms que je me suis rappelés et que j'ai inscrits au tombeau du Seigneur. Dans tous les saints lieux que j'ai visités, j'ai célébré 90 liturgies (messes) pour les

princes, pour les boyars, pour les religieux de mon monastère et pour tous les chrétiens, morts ou vivants. A quiconque lira ces lignes avec amour et avec foi, que la bénédiction soit donnée de Dieu, comme du saint sépulcre et de tous les Lieux-Saints, en même mesure qu'aux pèlerins qui ont visité Jérusalem et contemplé ses saintetés! Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru! C'est par la foi qu'Abraham est arrivé dans la terre promise : en vérité la foi est égale aux bonnes œuvres. Mais, je vous en supplie, mes frères, mes pères et tous, soyez indulgents pour mon ignorance et mon incapacité; le mépris que vous feriez de cet écrit ne retomberait pas sur moi, qui ne suis rien, mais sur les Saints-Lieux. Lisez-le avec affection et vous en recevrez la récompense de Dieu et de Notre Sauveur Jésus-Christ: que la paix de Dieu soit avec vous! »

Autres écrivains.

Un nom vient s'ajouter à ceux des écrivains ecclésiastiques russes de la première moitié du XIIe siècle, c'est celui de Cyricus, prêtre-diacre et économe du monastère de saint Antoine de Novgorod, qui, vers 1137, fut l'auteur d'un traité peu étendu de chronologie, conservé jusqu'à nous [1].

Les chroniques font en outre mention de quelques autres productions de la même époque, mais dont les auteurs ne sauraient être désignés avec certitude. Nous n'indiquerons ici que deux des plus importantes : la vie et les miracles de saint Nicolas, le thaumaturge de Mour-Lick, qui renferme 40 chapitres, et la vie de Saint-Antoine, du monastère de la Petchéra, ouvrage qui existait encore au XIIIe siècle. La perte en est d'autant plus regrettable qu'il contenait des données précieuses sur l'histoire du célèbre monastère.

[1] Voir les travaux de la Société historique de Moscou, 4e partie.

D'autres monuments littéraires succédèrent à ces premiers essais, tentés par les écrivains russes dans les divers genres de littérature, au sein d'une Église qui ne faisait que de prendre rang parmi les communions chrétiennes. Ils furent l'œuvre des hiérarques à qui les patriarches de Constantinople confièrent la haute direction de l'Église sur laquelle ils étendaient leur juridiction. La polémique et le droit canon en forment les deux principaux caractères. La première de ces directions était le résultat des nécessités du temps : gardiens de l'orthodoxie, les docteurs et les pasteurs de l'Église orientale regardaient comme un devoir de premier ordre la tâche de la prémunir contre les erreurs de l'Église d'Occident qui, vers le milieu du XIe siècle, avait rompu l'unité de la foi universelle et pris une position agressive contre les partisans de l'orthodoxie grecque. La seconde direction était le produit des circonstances où se trouvait placée l'Église de Russie, dont l'organisation encore incomplète impliquait sous beaucoup de rapports la nécessité de déterminer d'une manière plus précise les règles canoniques qui devaient présider à son développement. Trois métropolitains figurent au premier rang parmi les écrivains qui cultivèrent l'un ou l'autre de ces deux genres de littérature ecclésiastique : ce sont : Georges, métropolitain de Kief (1065-1079) ; Jean II (1080-1088), et Nicéphore (1104-1121).

VIII

LE MÉTROPOLITAIN GEORGES.

Un premier ouvrage de cet écrivain, qui traitait du *droit canonique*, a disparu depuis le XIIe siècle. Un autre traité polémique, dirigé contre l'Église de Rome, était resté longtemps ignoré ; il a été retrouvé récemment par l'évêque Ma-

caire, dans le recueil des Chroniques du xv[e] siècle ou du commencement du xvi[e], sous ce titre : « Discussion avec les Latins, par Georges, métropolitain de Kief; soixante-et-dix accusations. »

L'ouvrage commence par ces mots : « A l'époque où Constantin le Grand, après avoir adopté la foi chrétienne, en favorisa les progrès dans son empire, dont Constantinople était devenu la nouvelle capitale, l'unité régnait dans l'Eglise. Elle subsista sous l'influence que les sept conciles œcuméniques exercèrent sur ses destinées. Les papes de l'ancienne Rome siégèrent dans tous ces conciles, soit en personne, soit en y déléguant leurs évêques. Il y avait harmonie dans le dogme et dans l'enseignement chrétiens. Mais Rome ayant passé sous une domination étrangère, la génération qui gardait encore la loi de Christ et les règles établies par les apôtres et les pères de l'Église, ne tarda pas à s'éteindre. Celle qui la suivit, obéissant à l'esprit novateur, tomba dans de nombreuses erreurs, proscrites et jugées par la Parole de Dieu, et quand, en dépit des remontrances des autres Églises, elle refusa de renoncer aux abus dans lesquels elle s'était engagée, il fallut rompre avec elle. » L'auteur fait ensuite le tableau des erreurs de l'Église latine. Nous ne le suivrons pas dans cette énumération, qui diffère très-peu de celle que nous a déjà présentée la polémique de Théodose de la Petchéra, et se reproduit avec peu de variantes dans les ouvrages de même nature, qui furent nombreux à cette époque. Parmi les erreurs signalées par le métropolitain, les unes ont plus ou moins de gravité, les autres sont communes à l'Église toute entière, d'autres encore ne concernent que certains individus ou même ne sauraient être imputées légitimement à l'Église romaine.

IX

LE MÉTROPOLITAIN JEAN II.

Les chroniques de l'époque parlent de Jean II comme d'un homme doué tout à la fois d'un caractère paisible et d'une grande habileté dialectique. Deux lettres, dont il est l'auteur, sont parvenues jusqu'à nous, l'une adressée au pape de Rome, l'autre au moine Jacob.

La première, conservée dans une quantité d'écrits slaves et dans plusieurs traductions grecques ou latines, est bien réellement l'œuvre de Jean II. Les manuscrits grecs en font foi : elle y a pour titre : « Lettre de Jean, métropolitain russe, à Clément, pape romain. »

Deux métropolitains, Jean II (1080—1088) et Jean III (1089), furent contemporains du pape ou plutôt de l'antipape Clément qui, à l'instigation de l'empereur d'Allemagne, Henri IV, pendant ses démêlés avec Grégoire VII, fut élevé au pontificat, à la diète de Brixen (25 juillet 1080), sous le nom de Clément III et mourut en 1110, après une longue rivalité avec les papes réputés légitimes. Quant à Jean III, les chroniques le présentent comme un homme « illettré et d'une grande simplicité d'esprit. » Il ne peut donc être l'auteur de la lettre, dont Clément III lui-même fournit le motif au métropolitain. Rival du pape légitime, mais désavoué à Rome, Clément forma le projet de se rapprocher de l'Église d'Orient, voulut opérer la fusion des deux communions, manifesta des sympathies pour le dogme de l'Église grecque et envoya même au métropolitain un de ses évêques, avec mission d'entamer des négociations. On comprend dès lors pourquoi, malgré l'esprit du temps, le hiérarque russe

accueille avec une faveur marquée la pensée du prélat romain, qu'il nomme le pasteur légitime de l'Église ; pourquoi encore sa réponse porte l'empreinte d'un esprit conciliant, mais attentif toutefois à signaler les erreurs qui régnaient dans l'Église d'Occident. Il faut remarquer en outre qu'on y rencontre plusieurs fois ces mots « comme nous l'avons entendu dire, » — preuve évidente que les jugements portés sur les erreurs de Rome ne sauraient de tout point être accueillis sans réserve.

Le début même de la Lettre en indique le motif : « Serviteur de Dieu, vraiment digne de la charge et du nom de prélat catholique, écrit le métropolitain, j'ai connu ton amour pour le Seigneur à ceci, qu'étant à une grande distance de ma médiocrité et de mon insuffisance, tu déploies pour t'en rapprocher les ailes de ton amour fraternel. Tu reconnais la légitimité de notre foi, tu respectes les dogmes de notre Église orthodoxe, tu pries pour nous de cœur, comme me l'a explicitement appris le très-honorable et pieux évêque, que Ta Sainteté a envoyé vers moi. S'il en est ainsi, si Dieu a donné à l'Église un chef spirituel qui ne ressemble pas à ceux qui naguère l'ont gouvernée contre la vérité, en affaiblissant la piété dans son sein [1], je suis prêt, quelle que soit mon humilité, à reconnaître ta haute dignité, à m'incliner en pensée devant elle, désirant que la droite du Tout-Puissant soit ta défense, et que la miséricorde du Dieu souverain t'assiste pour achever l'œuvre de réunion que tu projettes entre vous et nous. J'ignore comment les défiances et les obstacles ont pénétré dans le domaine de la foi, et je m'étonne de ce que, jusqu'à ce jour, les erreurs n'aient pas disparu. Je ne sais quel démon jaloux, quel ennemi irréconciliable de la vérité, quel adversaire de la piété a engendré tous ces maux et déchiré

[1] Sans doute les papes Léon IX et Grégoire VII, prédécesseurs de Clément III.

les liens d'amour fraternel et de concorde dans la société chrétienne. Je ne parle pas ici dans un sens général; car nous reconnaissons, par la grâce de Dieu, et nous confessons qu'à beaucoup d'égards vous êtes vraiment chrétiens; mais nous savons aussi que vous n'êtes pas en tout d'accord avec nous, et que, sur bien des points, vous différez entièrement de notre manière de voir. Laissez-moi vous montrer.... » — Jean II fait alors la revue des erreurs de l'Église latine, qu'il range sous trois chefs. Il dit d'abord que l'autorité des sept Conciles œcuméniques est reconnue par tous les chrétiens comme fondement de la foi orthodoxe, et rappelle que les papes de Rome y ont assisté soit en personne, soit par leurs délégués. Il énumère six principales déviations de la foi dans l'Église latine : le jeûne du samedi, l'inobservation du jeûne pendant la première semaine du grand carême, le célibat des prêtres, la défense qui leur est faite d'administrer le sacrement de l'onction, l'usage de l'hostie dans la célébration de la Cène, et l'addition au symbole des mots «*Filio que.*» Puis, reprenant une à une chacune de ces erreurs, il démontre qu'elles sont en opposition avec les règles établies par les Conciles œcuméniques. Les arguments invoqués par le métropolitain ne manquent ni de vérité ni de justesse. La fin de sa Lettre n'est pas moins remarquable que le début :

« Je te prie donc, c'est même en me prosternant aux pieds de Ta Sainteté, que je te supplie d'agir en sorte que vous renonciez à ces erreurs, à celle surtout de l'usage de l'hostie et à l'addition faite au symbole, parce que la première est un abus dans la célébration de la sainte Cène, et que la seconde est un danger pour la vérité de la foi. Je voulais aussi t'écrire au sujet des moines qui se nourrissent de viandes, et de l'usage que vous faites des bêtes étouffées et impures. Mais Dieu fera que vous renoncerez à ces abus comme à beaucoup d'autres. Quant à toi, pardonne-moi, pour l'amour de Dieu,

tout ce que je t'écris, en raison de l'affection profonde qui m'a dicté ces lignes. Et s'il est vrai, comme on me l'assure, que ces erreurs règnent parmi vous, sondez les Écritures et vous verrez qu'elles y sont contraires. Avant tout, je m'adresse encore à ton amour pour le Seigneur, pour t'engager, si tu le désires, à conférer de ces choses, pour plus ample informé, avec notre saint patriarche de Constantinople et les métropolitains qui se trouvent auprès de lui, comme ayant la parole de vie, comme étant des flambeaux placés dans le monde, afin d'arriver par la grâce de Dieu à l'heureuse conclusion du projet que tu as formé; puis enfin, si tel est ton bon plaisir, de m'en écrire à moi-même, comme au moindre de tous. Je te salue dans le Seigneur, moi Jean, humble métropolitain russe, ainsi que le clergé et les troupeaux qui te sont soumis, et avec moi, tous nos évêques et nos hégoumènes, et avec eux, tout notre clergé et toutes nos Eglises. »

X

LE MÉTROPOLITAIN NICÉPHORE.

Les travaux littéraires du métropolitain Nicéphore, conservés dans les manuscrits de l'époque, se résument en trois Lettres contre l'Église latine, adressées, l'une au grand-duc Vladimir Monomaque, la seconde à un prince dont on ignore le nom, la troisième à Jaroslaf, prince de Mourom,— et en deux Traités sur le jeûne ecclésiastique, l'un sous forme de Lettre au prince Monomaque, l'autre sous celle d'Instruction au clergé et au peuple.

Vladimir Monomaque avait désiré savoir quelles étaient les différences qui séparaient son Église de celle de Rome. Tel est le sujet de la Lettre que lui adresse Nicéphore. Les

arguments qu'elle invoque ne sont guère que la reproduction de ceux que le métropolitain Georges avait allégués contre les Latins. Elle se termine par une exhortation pastorale :

« Tu liras cette lettre, mon prince, et la reliras, ainsi que tes fils. Les princes étant établis de Dieu, il faut qu'ils connaissent à fond la doctrine de Christ, et qu'ils n'ignorent pas sur quelle base repose l'Église, afin de travailler avec elle à l'instruction du peuple que Dieu leur a confié. Dieu seul règne dans les cieux ; mais il commet aux princes le gouvernement des peuples, de génération en génération. Elus de Dieu, leur amour lui appartient. Sois donc, mon prince, attentif à sa parole ; sondes-en toute la profondeur, afin qu'après avoir quitté ce monde, tu règnes avec Dieu dans le ciel, comme nous le croyons et l'espérons des prières de la Mère du Seigneur et de tous les saints. »

La seconde Lettre fut probablement adressée au prince de Volhinie, dans les États duquel dominait en partie le rite latin. Elle articule contre l'Église romaine quelques nouveaux griefs dont la précédente ne faisait pas mention, et qu'elle présente sous un point de vue et dans un ordre différents. Après avoir touché d'une manière succincte aux points de doctrine ordinairement controversés entre les deux Églises :

« Voici, ajoute l'auteur, un autre mal. La naissance du Sauveur ou quelque autre grande fête de même genre doit-elle se célébrer un mercredi, un vendredi ou un samedi, l'Eglise de Rome ne rompt pas le jeûne, comme si elle était dans l'affliction, quand l'époux est avec elle. » Ou bien : « Les Latins disent que trois sortes de gens peuvent seules louer Dieu : les Juifs, les Grecs et les Romains. C'est une erreur : Christ est mort pour tous et les prophéties sont pour tous. » David dit : « Vous tous, peuples, battez des mains (Ps. XLVI, 1). — « Toutes les nations viendront, Seigneur, et se prosterneront devant toi » (LXXXVI, 9). Le privilége de l'élec-

tion divine est donc pour tous les peuples : Dieu ne rejette personne de son alliance. « Pour tous ces motifs, ajoute avec une rigide franchise le métropolitain, l'Église universelle repousse toute solidarité avec celle de Rome, membre gangrené qu'elle a coupé de son corps et rejeté. Chrétiens de l'Église orthodoxe, nous ne devons ni manger, ni boire, ni avoir rien de commun avec les partisans du pape. Si pourtant il ne peut en être autrement, on leur dressera une table particulière et ils se serviront de leur propre vaisselle. S'ils confessent Christ, leur confession est pleine d'erreurs. Et Christ a dit : « Ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur ! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux » (Matth., VII, 21). — La seconde partie de la Lettre est consacrée au mode de célébration de l'Eucharistie. Elle aboutit aux mêmes conclusions que le Traité de l'Hostie, dont nous avons parlé.

La Lettre à Jaroslâf, prince de Mourom, en est la répétition presque littérale, avec un singulier mélange de passages empruntés à l'épître adressée à Vladimir Monomaque. C'est dire qu'il s'agit encore ici de polémique avec l'Église latine.

L'ouvrage capital du métropolitain Nicéphore, et l'on peut dire l'un des monuments les plus importants de l'ancienne littérature russe, est sa Lettre au grand-duc Vladimir Monomaque sur le jeûne et la continence. Le hiérarque s'y révèle avec toutes les qualités qui le distinguent, son zèle pastoral pour les progrès de la vie chrétienne, son dévouement aux devoirs de sa mission. Elle fut écrite à l'approche du grand-carême, époque où les statuts de l'Église, comme le fait remarquer le métropolitain, prescrivent d'enseigner à tous, même aux princes, des vérités utiles. Aussi le premier mot de l'épître est-il la glorification du jeûne :

« Béni soit Dieu ! bénie soit la gloire de son nom ! Par un effet de sa grâce et de son paternel amour, il nous a permis de voir se lever les saints jours du jeûne dont il nous a fait une loi, comme auteur de notre salut, pour la purification de nos âmes, en jeûnant lui-même pendant quarante jours ; non qu'il eût besoin de jeûner, mais pour nous apprendre à le faire. Si le premier Adam eût jeûné de l'arbre de science et gardé les commandements de Dieu, il n'eût pas fallu que le second Adam, Christ notre Dieu, se soumît au jeûne pour effacer le péché. Élevons donc une voix de reconnaissance et d'adoration vers le divin Maître, qui nous a donné l'exemple et le précepte du jeûne comme arrhes de la vie spirituelle. Nous avons une double nature, raisonnable et matérielle, l'esprit et le corps. L'élément raisonnable et spirituel qui nous constitue, est un rayon émané de Dieu : le corps est la source des passions et de la sensualité. De là, en nous, une lutte perpétuelle : la chair combat contre l'esprit et l'esprit contre la chair. Et dès lors le jeûne est nécessaire : il amortit les passions du corps, enchaîne les tendances rebelles et assure l'empire de l'âme. De ce premier triomphe découlent pour nous tous les autres. Vois-tu, mon prince, toi dont la foi est pure et l'âme droite, comment le jeûne est le principe de la vertu ? Aussi, comme le soleil, éclaire-t-il le monde de ses rayons. Tous les peuples observent le jeûne à cause du péché de notre premier père, en tel temps, en tel autre, les uns plus, les autres moins. Mais les bienfaits n'en sont pas compris des insensés, et leur jeûne est stérile et superstitieux : ceux-là seuls qui sont à Christ, la nation sainte, le peuple acquis, sentent ces grâces en vivant par la foi, et ils bénissent Dieu qui les a éclairés ; aussi ne sont-ils pas ébranlés et n'ont-ils rien à redouter de « l'ancien ennemi » qui s'oppose à notre salut. — J'aurais encore bien des choses à dire en faveur du jeûne, si j'écrivais à toute autre

personne. Mais comme c'est à toi que s'adressent mes paroles, noble chef d'un pays où le nom de Christ est révéré, — à toi, que Dieu a éclairé et élu depuis longtemps, qu'il a consacré, oint dès le sein de ta mère en faisant couler dans tes veines le sang des monarques, — à toi élevé, dans la piété, dans l'amour du jeûne, purifié dès ton enfance dans le sanctuaire de Christ, il est superflu que je te parle davantage de l'utilité du jeûne et surtout de l'habitude de ne boire ni vin ni bière en pareil temps. Qui ne sait que tu observes scrupuleusement tous ces devoirs? Les plus ignorants et les plus grossiers le disaient : tous le voient et s'en réjouissent. Afin donc d'obéir aux statuts de l'Église, je proposerai à ta foi un autre ordre d'idées. Je te parlerai de la source même d'où découlent pour l'homme le bien et le mal, selon le bon ou le mauvais usage qu'il en fait. »

Après cet exorde, emprunté à l'esprit du temps et aux qualités du prince à qui l'épître s'adresse, le métropolitain envisage son sujet à deux points de vue. Dans le premier, il recherche d'une manière générale d'où proviennent le bien et le mal des actions humaines; dans le second, il applique ces considérations à la vie du prince, dont il examine les actes, en y rattachant des instructions qui nous semblent empreintes d'une certaine originalité :

« Tu n'ignores pas, prince fidèle, que notre âme est créée à l'image de Dieu. Elle possède trois facultés, la raison, le sentiment et la volonté. La plus haute est la raison : elle constitue notre supériorité sur les autres créatures; c'est par elle que nous savons ce qu'est le ciel, et que nous pouvons, en en faisant un légitime usage, nous élever à la connaissance de Dieu même. Il suffit à Abraham de contempler le firmament pour y trouver Dieu et pour croire en lui; Enoch fut agréable à Dieu et « ravi au ciel; » Moïse vit « la gloire de Dieu » et s'éleva par là à la connaissance du Créateur. Voilà l'usage

légitime de la raison. Mais il en est un autre, illicite et coupable, celui de l'ange de mensonge, du démon, qui s'exaltant en lui-même, projeta d'être égal à Dieu, et déchut de son rang. Les païens aussi avaient la raison, mais infidèles à ses lois, ils tombèrent dans l'idolâtrie. — La seconde faculté de l'âme, le sentiment, se manifeste par le zèle que nous avons pour Dieu et par la répulsion que nous éprouvons pour les ennemis de Dieu : l'abus du sentiment enfante la méchanceté, la haine, etc. Caïn a tué son frère Abel sous l'inspiration de la haine : il a faussé le sentiment ; mais Moïse, Phinées, Élie obéissaient au zèle que leur inspirait leur affection pour Dieu, quand le premier tua l'Égyptien, le second l'étrangère qui avait péché avec l'Israélite, le troisième, les prêtres de Baal. Un brigand tue, mais il le fait par méchanceté et par cupidité. — Troisième faculté, la volonté. Quand l'homme en fait un bon usage, il se sent porté vers Dieu d'une constante ardeur ; le reste lui devient indifférent : il attend de lui toute lumière ; il est joyeux en lui au sein même de la souffrance, — et de cette joie germe une semence de vie ; il a le don des miracles, des prophéties, et s'approchant de plus en plus de Dieu, il devient, déjà sur la terre, sa vive image et sa ressemblance. »

« Tu connais, excellent prince, les trois forces de l'âme. Je te parlerai maintenant des moyens par lesquels celle-ci exerce son activité. Elle a son siége dans la tête : l'esprit, œil limpide, est son ministre et le corps lui obéit. De même qu'assis sur ton trône, tu gouvernes ton empire par tes généraux et tes ministres, restant toi-même prince et seigneur, ainsi l'âme agit sur le corps par le moyen des sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. Les sensations de la vue ne sont point trompeuses : ce que nous voyons dans notre état normal, n'est point susceptible d'erreur ; mais l'ouïe nous apporte tantôt la vérité, tantôt le mensonge. Nous pou-

vons nous fier à ce qui frappe nos yeux : mais nous ne devons accueillir qu'avec une grande réserve ce que nous entendons dire par autrui, et ne répondre qu'après examen. Quant à l'odorat, que dire à un prince habitué à coucher sur la terre, vivant rarement dans son palais, étranger au luxe mondain, parcourant les forêts vêtu de la manière la plus simple et ne déployant le luxe d'un prince que pour obéir aux exigences du pouvoir? Parlerai-je du goût qui se complaît aux jouissances de l'alimentation du corps? Nous savons que tes hôtes trouvent chez toi des festins somptueux et que, tandis que tu sers toi-même ceux que tu fais asseoir à ta table, tu te contentes d'un peu de nourriture et d'un peu d'eau. Enfin, par rapport au toucher, qui s'exerce volontiers sur les richesses que l'on possède, je sais que depuis que tu as atteint l'âge de raison, tu te montres le bienfaiteur de tous, tu ne songes pas à entasser l'or et l'argent que tu répands des deux mains et pourtant, par la grâce de Dieu, ton trésor ne fait qu'augmenter... »

« Mais à quoi bon tous ces discours? Tu croiras peut-être, mon prince, que je suis pris de la maladie des paroles : mais comme les médecins du corps, quand ils aiment le malade, s'efforcent de découvrir la cause première de son malaise, ainsi ai-je fait : j'ai cherché la cause première et je l'ai trouvée, en sondant tes forces morales Dans la sphère de la raison, je t'ai vu, par la grâce de Dieu, inébranlable dans la vraie foi ; dans celle du sentiment, animé d'un zèle persévérant que je prie le Seigneur de fortifier en toi, afin que tu ne laisses pas le loup pénétrer dans la bergerie de Christ et que tu ne permettes pas qu'on plante des épines dans la vigne de Dieu [1], mais que tu gardes les vieilles traditions que tu as reçues de tes ancêtres. — Quant au do-

[1] Allusion probable aux tentatives de l'Église romaine.

maine de la volonté, il serait injuste de compter pour peu de chose ce que tu as fait jusqu'à présent. — Je t'ai soumis ensuite à l'épreuve des cinq sens, et cette analyse a été un hommage à ta valeur morale. Je ne sais toutefois, mon prince, comment m'exprimer au sujet de l'ouïe ; il me semble que, ne pouvant tout voir de tes propres yeux, ceux qui te servent d'intermédiaires te font quelquefois des rapports qui tournent au préjudice de ton âme et sont comme des flèches mortelles pour ton salut. Veuilles-y faire, mon prince, une sérieuse attention. Souviens-toi de tous ceux que tu as condamnés ou exilés ; rappelle-toi quels étaient accusateurs et accusés, calomniateurs et calomniés ; prononce sur chacun impartialement, et pardonne afin que toi-même tu sois pardonné de Dieu... Ne t'irrite point, mon prince, de la liberté de mes paroles, ne pense point que quelqu'un, objet de ta sévérité, soit venu me trouver et qu'ensuite j'aie pris la plume... Non, je t'écris simplement pour parler à ton cœur. Les hautes puissances ont besoin qu'on leur retrace quelquefois la dignité de la vertu. Et si j'ai osé le faire, mon excuse est dans les statuts de l'Église, qui veulent qu'au temps où nous sommes, il soit dit aux princes quelque chose d'utile. Nous savons que nous sommes nous-même faible et pécheur, et nous voulons guérir nos frères ; mais la parole de Dieu, qui est en nous, est santé et guérison. Cette parole instruit et corrige : que ceux à qui elle est annoncée la reçoivent dans leurs cœurs et y trouvent la santé de leurs âmes. »

Une courte péroraison termine la lettre dont nous venons de présenter les idées principales :

« Un dernier mot, prince fidèle : Souviens-toi du psaume CI^e : « Je chanterai, Seigneur, ta grâce et ta justice. » C'est la peinture, trait pour trait, de ce que doit être un prince. Si tu t'acquittes des devoirs qu'il retrace,

il ajoutera quelque chose à la sagesse qui t'éclaire et te garantira de superstition. Il sanctifiera ton intelligence, purifiera ton cœur, préservera tes pieds de chute, et te rendra capable d'attendre en santé du corps et en joie spirituelle la fête de la Résurrection du Seigneur. A tes yeux brillera la lumière qui resplendit autour des justes; elle couvrira de pureté et d'innocence les années que Dieu te réserve, et après lesquelles, transporté du séjour d'ici-bas au royaume céleste, tu contempleras la vraie Pâques et l'éternelle vérité. »

Le dernier écrit dont nous avons à nous occuper a pour titre : « Instruction du métropolitain russe Nicéphore, pendant la première semaine du jeûne, adressée à l'Église, à l'hégoumène, au clergé et au diaconat de tout rang et aux laïques. » On remarque dès les premières lignes que le métropolitain, grec d'origine, n'avait pas une connaissance suffisante de la langue russe, pour pouvoir prononcer ses sermons devant le peuple: ils étaient sans doute traduits et prêchés par un autre membre du clergé.

« J'aurais bien des instructions à vous adresser, bien-aimés de mon troupeau chéri en Jésus Christ, pour arroser d'eau vivifiante le bon terrain de vos âmes. Mais je n'ai pas reçu ce don des langues, dont parle saint Paul, et je me vois au milieu de vous condamné au silence Mais comme l'approche du grand carême m'impose le devoir de travailler à votre édification, j'ai résolu de vous adresser par écrit cette instruction... » — Le prélat s'attache dans le développement de son sujet à inspirer à ses auditeurs la résolution d'aborder et de continuer le jeûne avec allégresse de cœur, et de ne s'affliger que de leurs fautes. Il expose la nécessité du jeûne et de la pénitence pour l'effacement du péché; il en développe les conditions et le caractère, et retrace les devoirs qu'il impose :

« Abordons avec une sainte joie le jeûne qui va commencer et chantons avec le prophète : « Venez, psalmodions à l'Éternel, jetons des cris de réjouissance au Dieu fort de notre salut. — Allons au devant de sa face avec la louange, faisons entendre des chants d'allégresse..... » (Ps. LXXXXV, 1, 2). Oui, que les saints cantiques retentissent; qu'aucun d'entre nous n'y reste indifférent; édifions-nous dans la paix et ne gémissons que de nos péchés. Mais que personne ne s'imagine qu'il peut effacer ces fautes sans contrition, ou se corriger de ses vices sans le jeûne. Christ t'a purifié par le baptême; il a lavé tes souillures, et tu es retombé dans le péché?..... Pleure, pleure avec angoisse sur toi-même; souffre sur la terre toute espèce de maux, de déchirements, de privations; prie avec ferveur et sois plein d'amour pour les pauvres; remets à ton débiteur sa dette, ou, si cela n'est pas possible — garde-toi du moins de l'usure, qui, comme un serpent, dévore sa misère. Si tu jeûnes et qu'en même temps tu sois usurier, le jeûne ne te sert de rien. Tu dis que tu observes le jeûne et tu manges de la chair, — non pas celle des brebis ou autres animaux, mais le corps de ton frère, que tu déchires du tranchant de ton avarice, des rigueurs d'un gain déshonnête, par l'impiété de l'usure. Humilie-toi devant la face de Dieu, qui s'est humilié lui-même pour toi, jusqu'à souffrir le châtiment de l'esclave. Pardonne à tous ceux qui t'ont offensé, afin que tes péchés te soient remis et qu'il y ait de la pureté dans ta prière..... Persévérons dans le combat de la foi, afin d'être glorifiés et d'avoir en partage la céleste couronne. « Possédez vos âmes par votre patience, » a dit le Seigneur (Luc, XXI, 19). Sachons supporter la souffrance et garder intact le sceau dont nous a revêtus le sacerdoce de l'Église. Ne rougissons pas de confesser nos péchés, de peur de rester au pouvoir du mal, de crainte d'échanger la confusion d'un moment contre l'éter-

nelle condamnation et l'opprobre devant la face des anges. Supplions le juste juge, avant qu'il prononce sur nous. Renonçons aux œuvres de ténèbres, prenons en main les armes de lumière, dépouillant nos âmes de toute méchanceté, pour en faire le sanctuaire de toute vertu..... »

Ici le prédicateur, renonçant aux exhortations générales, censure avec véhémence un vice trop répandu de son temps, l'ivrognerie :

« Je ne puis ici passer sous silence l'erreur de ceux qui, en dépit des enseignements de l'apôtre, osent affirmer qu'ils ne font de mal à personne par leur ivrognerie. Écoutez cet apôtre flétrir ce vice, en le nommant le principe de toute impureté, de toute corruption, et tu dis que s'y livrer ce n'est pas pécher? L'ivresse est le démon que rien n'arrête; l'ivresse est fille de Satan; l'ivresse, c'est la mort de l'âme... Je ne dis pas ces choses pour imprimer au front de mes frères le sceau de la honte; non, car je les aime de cœur, mais pour éloigner d'eux, au temps du jeûne, le plus funeste de tous les maux!..... »

« Mes bien-aimés, c'est maintenant le temps favorable, c'est aujourd'hui le jour du salut. Le printemps de la grâce luit pour nos âmes. Aujourd'hui les démons sont dans la crainte; le prince du monde, en nous voyant, s'indigne et grince des dents (*sic*). Aujourd'hui les armées des anges se réjouissent, les apôtres et les phalanges des élus sont dans l'allégresse; Dieu même prend plaisir à notre repentance, car il ne veut pas la mort du pécheur, mais il attend sa conversion. C'est pourquoi, je vous en conjure, soyons animés d'un même sentiment dans la lutte que nous soutenons contre l'ennemi, et par la puissance du Saint-Esprit, revêtons-nous de toutes les armes de Dieu, comme saint Paul nous exhorte à le faire (Éphes., VI, 10-17). Si telle est notre conduite, nous terrasserons l'ennemi avec le glaive divin;

victorieux, nous aurons conquis la paix des enfants de Dieu, nous verrons arriver la sainte solennité de la Pâques, nous participerons dignement au corps et au sang du Seigneur dans la vie présente, et la vie à venir sera pour nous la possession des biens éternels, la contemplation de la Sainte-Trinité que nous adorons en un seul Dieu, à qui soient gloire, honneur et sainteté, dès maintenant aux siècles des siècles. »

XI

ÉCRIVAINS ÉTRANGERS A L'ÉGLISE RUSSE.

Nous venons d'examiner les monuments littéraires dus aux travaux des pasteurs de l'Église russe pendant la seconde moitié du XIe siècle et le commencement du XIIe. Mais la plus grande partie des ouvrages de littérature ecclésiastique, qui concoururent alors au progrès intellectuel et moral de la nation, furent des traductions d'écrits étrangers en langue slave. Quelques écrivains originaux, du midi de la Russie, contribuèrent aussi à ce résultat. Ces travaux s'exercèrent principalement sur les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, la Vie des Saints, les écrits des Pères et des Docteurs de l'Église. Quelques-uns ne sont connus que par de rares et courtes indications; d'autres sont de vivants monuments de la littérature contemporaine; il en est enfin qui sont conservés dans des écrits de date plus récente.

Un passage de Nestor ne laisse aucun doute sur l'existence de la Bible et d'un certain nombre de Vies des Saints, en langue russe, à l'époque dont nous parlons. « Celui qui cherche la sagesse dans les saints Livres, fait un grand profit pour son âme. Cette lecture est comme un entretien avec

Dieu et avec les saints : il n'est pas d'occupation plus salutaire à l'âme que de lire les écrits des Prophètes et des Apôtres, les Évangiles et les Vies des Saints [1]. » Et en effet, les textes nombreux, empruntés à presque tous les livres de la Bible par Nestor, Hilarion, Théodose, Jacob, Daniel, sont la preuve évidente que l'Écriture sainte avait déjà été traduite en langue vulgaire. Cette assertion acquiert un nouveau degré de certitude, par ce que le moine Polycarpe raconte de Nicétas, qui vécut au monastère de Petchéra avant 1096 : « Personne ne pouvait se comparer à lui en connaissance des livres de l'ancienne Loi : il savait par cœur la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, les Juges, les Chroniques, les livres des Prophètes ; quant aux Évangiles et aux écrits des Apôtres, que la grâce nous a donnés pour la direction de la vie, personne mieux que lui ne les avait lus, médités et observés. » Ceux dont l'Église honorait les vertus avaient eu aussi leurs historiens. « Vos esprits s'éclairent quand vous lisez et méditez les Vies des Saints, dit Théodose à ses frères, et vous apprenez à connaître tout ce qu'ils ont valu. » Dans la légende du martyre de Boris et de Gleb, Nestor déclare qu'il connaissait la vie de saint Placide et de saint Roman. Dans la biographie de Théodose, nous le voyons faire de nombreuses réflexions sur les noms chers à la piété de l'Église : Antoine, Théodose, Savva, Euthyme ; dans sa chronique, enfin, il transcrit littéralement plusieurs passages de la vie de saint Méthodius, le Morave, écrite en langue slave par un de ses premiers disciples [2]. Les écrits des Pères avaient aussi passé dans des traductions en langue slave. Nestor raconte que Théodose, quand il ne pouvait faire en personne l'instruction de ses moines, chargeait

[1] Collection des chroniques russes, I, 44.
[2] Cyrille et Méthodius, dans le Moscovite, 1843, III, p. 432.

Nikon ou Étienne « de leur lire des livres d'édification [1]. » Ces lectures, faites solennellement à l'église pour nourrir la piété des moines, étaient empruntées, on n'en saurait douter, aux travaux ascétiques les plus importants des anciens Pères de l'Église, comme à ceux de Théodore Studite, qui exercèrent, nous l'avons vu, une influence si marquée sur les écrits analogues de Théodose. Le moine Jacob, à son tour, fait mention des livres de saint Jean Damascène sur la foi orthodoxe, dont il cite exactement certains passages. Il est constant que ces livres, sous le nom de *Nébéça* (le ciel), furent traduits en langue slave avant le xe siècle, par Jean, exarque de Bulgarie [2].

Parmi les monuments de la littérature ecclésiastique du xie et du xiie siècle, nous citerons :

1° *L'Écriture sainte :*

Les Évangiles écrits en 1056 et 57 pour le possadnik de Novgorod, Ostromir, par le diacre Grégoire [3].

Les Évangiles, écrits par Alexis, fils du prêtre Lazare, pour le prince de Novgorod, Mstislaf Vladimirovitch, par conséquent entre 1095 et 1125, époque du règne de Mstislaf [4].

Les Évangiles, dus à une plume inconnue, de 1144, en Gallicie [5].

Les deux premiers, disposés selon l'ordre des fêtes et des jours de la semaine, le dernier, selon l'ordre ordinaire pour les quatre Évangiles.

[1] Collection des Pères, dans la bibliothèque de Sainte-Sophie, de Novgorod, n° 502.

[2] Voir l'ouvrage de Kalaïdovitch, sur Jean, exarq. de Bulgarie, p 17.

[3] Conservés dans la Bibliothèque impériale, et édités par Vostokof. Saint-Pétersbourg 1843.

[4] Kalaïdovitch, ouvrage cité, 28-30, 107, 110, 214. — Chévirof, *Hist. de la littérature russe*, II, 146.

[5] Biblioth. synod. de Moscou (Kalaïdovitch et Chévirof, ibid.).

2° *Commentaires sur l'Écriture sainte* :

Celui de saint Athanase d'Alexandrie sur le livre des Psaumes, et les commentaires sur les Évangiles de saint Grégoire, pape romain. (Ce dernier a été conservé dans un écrit du XIe siècle [1].)

3° *Enseignement de l'Église* :

Treize sermons de saint Grégoire le Théologien, écrits au XIe siècle, et, selon l'opinion générale, en Russie [2].

Sermons choisis de saint Jean Chrysostôme, au nombre de dix-huit, par saint Basile le Grand.

Un sermon de saint Épiphane de Chypre.

Un sermon de Photius, patriarche de Constantinople, dans un manuscrit du XIe siècle [3].

Le livre connu sous le nom de Zlatostrouï (la Maison d'or), renfermant cent trente-six sermons choisis de Jean Chrysostôme avec quelques additions, traduits par le prince bulgare Siméon (888-927), et conservé dans un manuscrit du XIIe siècle [4].

Quatre sermons de saint Clément, évêque prédicateur (mort en 916), dans les manuscrits du XIIe siècle.

4° *Dogmatique et morale* :

Exposition de la foi orthodoxe ou Théologie de saint Jean Damascène, traduite par Jean, exarque de Bulgarie, dans un manuscrit du XIe — XIIe siècle [5].

[1] Il se trouve à la Bibliothèque impériale (Pogodine, *Recherches sur l'Histoire de Russie*, III, 347).

[2] Vostokof, *Dict. bibliogr. de Keppen*, 1825, n° 7, 86-91. — *Mémoires de l'Acad. des Sciences*, t. II.

[3] Il en existe deux exemplaires : l'un trouvé au monastère de Suprasl, l'autre déposé à la bibliothèque du lycée de Lublin. Le premier a été édité en entier par Miclochitch, sous ce titre : *Monumenta linguæ Paleoslavenicæ e codice Suprasliensi*. Vindobon. 1851.

[4] Chaffarik, *Antholog. de littér. slave*, dans les Lectures de la Société histor. de Moscou, p. 54, 1848. — Vostokof, *Observ. sur l'Évangile d'Ostromir*, p. 8, 9, 24.

[5] Kalaïdovitch, p. 26.

Les Pandectes d'Antioche, par l'hégoumène du monastère de Saint-Savva (commencement du VII[e] siècle), ou Textes choisis de l'Écriture sainte sur divers sujets de dogmatique et de morale, en 130 chapitres, dans un manuscrit du XI[e] siècle [1].

L'Echelle (Liestvitsa) de saint Jean Liestvitchnik, ouvrage d'ascétisme moral, dans un manuscrit du XII[e] siècle [2].

5° *Recueils* :

Le recueil (Sbornik) traduit du grec pour le prince bulgare Siméon (889-927), et plus tard reproduit en Russie, pour le grand-duc Sviatoslaf, en 1073, par le diacre Jean. Il renferme une foule de questions dogmatiques, morales, historiques, ainsi que des points de philosophie et de rhétorique, empruntés aux écrits des Pères de l'Église : Basile le Grand, — Athanase le Grand, — Grégoire le Jeune, — Justin le Philosophe, — Jean Chrysostôme, — Grégoire le Théologien, — Cyrille d'Alexandrie, — Théodorite, — Maxime le Confesseur, — Augustin, — Jean Damascène et autres docteurs.

Un recueil, écrit pour le même prince en 1176, par un certain Jean, le même peut-être que le précédent, et renfermant également des extraits des Pères de l'Eglise [3].

6° *Vies des Saints* : Dans les manuscrits du XI[e] siècle :

Vie de Kodrate, apôtre ; un court extrait.

Vie de sainte Thécla.

Vie de saint Méthodius, archevêque de Moravie, écrite par l'un de ses disciples.

Parmi les monuments littéraires reproduits par des manuscrits de date postérieure, nous mentionnerons :

Le sermon de saint Méthodius, évêque, sur les « Derniers Temps, » et dont Nestor put encore se servir.

[1] Kalaïdovitch, *sur Jean, exarque*, p. 95-96.

[2] Vostokof, *Descript. du musée Roumiantzof*, 253-255.

[3] Keppen, *Monuments de littérat. russe*, p. 29.

La vie de saint Constantin ou Cyrille le philosophe, attribuée à Clément, évêque de Bulgarie, et citée avec éloge dans le Recueil de Sviatoslaf de 1076.

Les cinq livres de Moïse, écrits à Novgorod en 1136, et conservés dans un manuscrit du xve siècle.

La Lettre dogmatique de saint Léon, pape romain, au patriarche de Constantinople, Flavien, contre l'hérésie d'Eutychès, traduite du grec par ordre du célèbre prince-moine Nicolas Sviatosch (1106-1142) peu de temps avant sa mort, par un certain Théodose, moine, qui y ajouta une préface et une péroraison.

L'aperçu que nous venons de tracer de la vie intellectuelle de l'Église jusqu'à la fin du xiie siècle se résume en quelques traits généraux. La ferveur de la foi en forme le caractère général : toutes les classes de la nation en sont également pénétrées. Cette foi est fixée nettement ; la Bible en est la base, et les décisions des sept Conciles œcuméniques sont une autorité que personne ne conteste. Les princes, trop livrés à leurs discordes civiles, s'intéressent néanmoins aux questions religieuses. On rédige pour eux des Recueils de sermons, des dissertations théologiques, des lettres pastorales ; ils consultent les métropolitains, qui mêlent à leurs instructions dogmatiques d'utiles conseils et quelquefois des censures. Ceux-ci, au moment où le goût de la controverse est presque général dans l'Église d'Orient, maintiennent avec fermeté l'orthodoxie grecque contre les doctrines de l'Église romaine, attaquant tour à tour la formule du « *Filio que,* » l'usage de l'hostie, le célibat des prêtres, les habitudes mondaines du clergé latin. Les prédicateurs insistent sur la nécessité du jeûne, l'imitation des saints, le respect des reliques, le culte de la sainte Vierge. L'exégèse, si elle existe, est toute au profit d'une foi, dont l'adoration forme le principal élément. Quelques monastères deviennent des centres

d'étude et d'une vie religieuse, qui se révèle par un ascétisme dont les hégoumènes règlent minutieusement les détails, mais sur lequel certaines habitudes de dépravation jettent une ombre défavorable. C'est dans la retraite de la Petchéra de Kief que Théodose, Hilarion, Nikon, Nestor, déploient de touchantes vertus, traduisent les écrits des Pères de l'Église, recueillent et composent des livres, écrivent l'histoire et jettent les bases d'une littérature nationale. Le peuple est dévot à ses autels; il voit des écoles s'ouvrir à son instruction, lit avec recueillement les souffrances des martyrs chers à sa vénération, les récits des voyageurs qui ont visité la Terre-Sainte. Le pouvoir, absolu dans la main des princes, subit néanmoins une influence théocratique : l'Église et l'État, étroitement unis, se prêtent un mutuel concours dans la direction qu'ils impriment aux destinées de la nation.

XII

PROGRÈS DE L'INSTRUCTION. — DOCTRINE ET LITTÉRATURE ECCLÉSIASTIQUE PENDANT LE XIIe ET LE XIIIe SIÈCLE.

Les documents qui permettent de juger du progrès intellectuel et religieux de la Russie, pendant la période que nous embrassons, sont de trois genres : les *témoignages contemporains* sur la hiérarchie et les monastères, l'*état des écoles* et les *monuments littéraires* dus aux travaux des pasteurs ou des docteurs de l'Église, qui se distinguèrent à cette époque par leur science, leur piété et leur éloquence.

Les témoignages contemporains sont peu nombreux, et ne consistent guères qu'en renseignements très-généraux. Le métropolitain Clément (Smoliatiche) est appelé « homme » lettré et philosophe sans égal en Russie. » Le métropoli-

tain Cyrille Ier est « un docteur zélé, habile dans l'enseigne- » ment des Livres saints. » Les Instructions Pastorales de Cyrille, évêque de Rostof, sont si édifiantes, « que les popu- » lations voisines se pressent autour de sa chaire, pour en- » tendre ses interprétations des saints Livres. » L'un des hégoumènes du monastère de la Sainte-Vierge de Smolensk, où le vénérable Abraham fit ses premières années monastiques, est « si habile dans les Livres saints, les preuves et » les généalogies, que personne n'ose parler de livres devant » lui. » Abraham lui-même s'occupe avec le plus grand zèle des saintes Écritures et des écrits nationaux, « dont il fait des extraits de sa propre main, » et il lui est donné « non-seulement de lire, mais d'expliquer la sainte Parole, de la prêcher de mémoire, comme beaucoup l'ont entendu, de sorte que rien ne lui est caché de l'Écriture sainte, et que ses lèvres sont une source qui ne tarit pas [1]. »

Une seule chronique, celle de Tatistcheff offre des détails assez précis sur l'état des écoles pendant cette période. Le prince de Smolensk, Roman, fils de Rostislaf, doué lui-même d'une remarquable instruction, s'efforce de propager le goût des lumières, et fonde, pour l'instruction des prêtres, une école dont il fait les frais, où il salarie des professeurs de grec et de latin, libéralités qui coûtent si cher à sa propre fortune, qu'à sa mort, arrivée en 1180, les habitants de Smolensk font une quête pour subvenir aux funérailles du prince bien-aimé. — Le prince de Gallicie, Jaroslaf, fils de Vladimir (mort en 1188), grand amateur de livres et versé dans la connaissance des langues, travaille à réformer les abus qui existent dans le clergé, à déraciner la superstition et les fausses idées qui ont pénétré dans le peuple. Il ordonne aux moines de s'occuper de l'instruction des enfants, et

[1] *Vie du vén. Abraham*, par son disciple Ephrem, manuscr. de la bibl. Sophie de Novgorod, du XVIe siècle.

affecte à ce but une partie des revenus des monastères. — Le grand-duc de Wladimir, Constantin, fils de Vsévolod, fait plus encore. Très-instruit lui-même, il n'épargne rien pour se procurer des livres, entretient à sa cour des savants et des littérateurs, qui traduisent en langue slave des ouvrages grecs, dont plus de mille faisaient partie de sa bibliothèque, en partie achetés par lui-même ou reçus des patriarches, informés du goût qu'il a pour la science. Avant sa mort (1218), il consacre son propre palais, sa bibliothèque et autres ressources, à la fondation d'un institut, où des moines grecs et russes s'occupent de l'instruction des jeunes enfants. Cette fondation subsiste après la mort du prince, mais elle perd une grande partie de ses richesses littéraires pendant le terrible incendie de Wladimir, en 1227.

Il est donc constant qu'à l'époque dont nous parlons, un certain nombre d'écoles exerçaient une influence salutaire sur les progrès de l'instruction populaire. D'autres avaient pour objet les études préparatoires du clergé : on en trouve la preuve dans la Lettre que le patriarche de Constantinople, Herman, adresse en 1228 au métropolitain russe, Cyrille, pour lui parler des maîtres chargés de la direction de ces études [1].

Les travaux ecclésiastiques contemporains forment la troisième et la plus importante source de renseignements sur l'État de l'Église. Ceux qui fixeront particulièrement notre attention sont : 1° les écrits nombreux et variés de saint Cyrille, évêque de Tourof :

2° Les Lettres de saint Simon, évêque de Wladimir, et celles de Polycarpe, moine du cloître de la Petchéra, entre lesquelles il existe un caractère de ressemblance et d'unité qui ne permet pas de les séparer.

[1] Vostokof, *Descript. du musée Roumiantzof*, 304.

3° Quelques courtes compositions d'auteurs moins connus, et divers monuments incomplets de littérature ecclésiastique.

XIII

SAINT CYRILLE DE TOUROF.

Saint Cyrille, évêque de Tourof, naquit au sein d'une riche famille. La vive sympathie qu'il éprouvait pour la vocation monastique le détermina à renoncer aux avantages de sa naissance pour se consacrer tout entier aux pratiques de la piété. La sainteté de sa vie fixa sur lui l'attention générale, au moment du choix d'un nouvel évêque. Le prince et le peuple lui conférèrent à l'envi les fonctions de l'épiscopat. Partagé entre les devoirs du pasteur et les observances de l'ascète, saint Cyrille écrivit pour son troupeau de nombreux sermons, qui présentent un remarquable caractère d'édification. Il quitta en 1182 la chaire que son éloquence avait illustrée, pour vivre dans la retraite ; mais il ne cessa de donner à son éparchie des preuves de son affection, en rédigeant diverses Instructions pour l'hégoumène Basile, choisi parmi les prêtres de la Petchéra, pour lui succéder. Il mourut vers 1183.

Ses nombreux écrits furent, selon l'expression de son biographe « une lumière pour la Russie. » Son éloquence, comme celle d'un second Chrysostôme « était supérieure à toute autre. » On a de lui :

1° Neuf sermons pour le peuple ;

2° Trois traités sous forme de Lettres ou Instructions aux moines ;

3° De nombreuses prières et un Recueil d'oraisons.

Parmi les sermons consacrés à l'édification populaire, huit concernent les jours solennels et les fêtes de l'Église; le neuvième est une sorte d'homélie sur une parabole : « le Boiteux et l'Aveugle. » Tous commencent par un exorde qui est d'ordinaire l'expression d'une pensée générale, quelquefois peu en harmonie avec la suite du sermon. L'ensemble du sermon lui-même est le plus souvent l'exposition des circonstances de la fête et des devoirs qu'elle prescrit, ou le développement d'une parabole. Quel que soit le tableau que le prédicateur présente à son auditoire, on y découvre presque toujours un côté mystique et sacramentel, que Cyrille rencontre sans effort ou qu'il revêt des couleurs de son imagination. Il s'arrête avec complaisance à de courts récits évangéliques; de simples événements prennent sous sa plume une forme solennelle et dramatique : il met dans la bouche des personnages dont il parle de longs discours, des réflexions fort édifiantes, si on les examine en elles-mêmes et séparément, mais qui manquent de naturel et fatiguent l'attention du lecteur, en rompant l'unité du sujet. Les sermons de Cyrille finissent ordinairement par une courte application à l'adresse des auditeurs, par un résumé succinct des matières traitées, par une prière ou par la glorification des élus. Au point de vue d'une appréciation générale, on ne peut y méconnaître des inspirations élevées, empreintes d'une véritable onction et d'une attrayante éloquence ; mais pas un seul ne répond à toutes les exigences d'un ensemble bien ordonné. Si l'on y remarque un certain goût, une sorte de recherche, soit dans l'ordre des pensées, soit dans l'expression dont elles sont revêtues, on regrette de n'y trouver que très-peu d'instructions morales. Les sermons de l'évêque de Tourof manquent de deux caractères essentiels à la prédication de Chrysostôme : l'impression immédiate et la tendance morale. On en jugera par l'analyse que nous allons en faire.

1. L'exorde du premier sermon, pour la semaine des Rameaux, semble étranger au sujet qu'il traite. Le prédicateur débute par une pensée générale et assez vague :

« Il n'est pas de plus grand et de plus précieux trésor, pas de source de joie plus féconde, pas de don plus excellent fait à l'homme, pas de moyen plus puissant d'édification pour la maison sainte, que ces miettes qui tombent abondantes de la table du maître, offrant aux humbles et aux petits une nourriture qui ne passe pas, mais qui subsiste jusque dans la vie éternelle. »

Saint Cyrille semble ensuite vouloir expliquer sa pensée :

« La parole de l'Évangile, tombée des lèvres du Sauveur, est la nourriture de nos âmes. Sa maison glorieuse et sainte, l'Église, a pour l'édifier d'éminents ouvriers : les patriarches, les métropolitains, les évêques, les hégoumènes, les prêtres et les docteurs, que la pureté de leur foi rapproche de Dieu, que la grâce du Saint-Esprit rend capables d'instruire et de guérir selon la mesure du don de Christ. Nous aussi, dans notre humilité, réjouissons-nous de recueillir les miettes qui tombent de sa table, car le serviteur fait l'éloge du maître. » — L'orateur aborde ensuite sans transition le sujet même du sermon :

« Et nous, mes frères, n'éprouverons-nous pas avec le monde entier une vive allégresse en ce jour de fête, où les hommages rendus à Christ deviennent l'accomplissement des prophéties? Aujourd'hui le Sauveur sort de Béthanie pour se rendre à Jérusalem, assis sur le poulain d'une ânesse, et les paroles de Zacharie sont justifiées : Réjouis-toi d'une joie profonde, fille de Sion! Jette des cris de réjouissance, fille de Jérusalem! Voici, ton roi vient à toi, juste et sauveur, humble et monté sur un âne et sur le poulain d'une ânesse (Zachar., IX, 9). En pensant à cette prophétie, réjouissons-nous; car les âmes des Saints sont appelées filles de Jérusa-

lem, — et le poulain de l'ânesse est le symbole des païens qui ont cru à Christ et qu'il a délivrés, par l'envoi de ses apôtres, des piéges du diable... Aujourd'hui les apôtres couvrent de leurs manteaux les flancs de la monture sur laquelle Jésus est assis : vivante image d'un saint mystère! Les vertus chrétiennes sont figurées par ces manteaux des apôtres, dont les enseignements font des âmes fidèles le trône de Dieu et la demeure du Saint-Esprit... Aujourd'hui la foule étend ses vêtements sous les pas du Seigneur : d'autres, brisant des branches de palmier, en bordent la route. Christ est la route salutaire et le droit chemin des puissants du monde et des monarques qui, semant leur carrière de douceur et de bienfaits, arrivent heureusement au royaume céleste; et ceux qui arrachent les branches des arbres sont les pécheurs qui, aplanissant leur route par l'esprit froissé et le cœur brisé, viennent à Jésus qui a dit : « Je suis le chemin, la vérité et la vie » (Jean xiv, 6.)... Aujourd'hui ceux qui précèdent et ceux qui suivent le Sauveur s'écrient : Hosannah au fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! — Ceux qui le précèdent, ce sont les Prophètes et les Apôtres. Les premiers ont annoncé la venue du Christ, les seconds ont prêché par toute la terre Dieu venu en chair, et ont baptisé en son nom toutes les nations. — Ceux qui le suivent sont les Saints et les Martyrs : les uns luttent courageusement pour Christ contre les hérétiques, et les excluent de l'Eglise dont ils sont les ennemis : les autres ont versé leur sang pour le nom du Crucifié et regardent toutes choses comme vanités, pour marcher sur ses traces et devenir participants de ses souffrances... Aujourd'hui tout Jérusalem s'avance à la rencontre du Seigneur : les vieillards s'empressent pour saluer Jésus comme Dieu : les enfants accourent au devant de lui pour le glorifier de la miraculeuse résurrection de Lazare : les jeunes gens sont pleins d'ardeur pour se grouper autour

de Jésus et s'écrier : Hosannah au Fils de David !... O révélation des mystères ! O réalisation des prophéties ! Les vieillards, ce sont les païens, qui ont précédé Abraham et Israël : ils étaient alors éloignés de Dieu : maintenant ils confessent leur foi au Fils de Dieu. Les enfants sont l'image de la vocation monastique, qui vit d'humilité et de continence, qui est un perpétuel hommage à la gloire de Christ, qui opère des miracles par la grâce de Dieu. Les jeunes gens symbolisent tous les chrétiens qui, sans se consacrer particulièrement à Christ, vivent en Lui, meurent pour Lui, restant fidèles à leurs promesses et priant avec persévérance. »

Le prédicateur parle ensuite de la haine et des rigueurs d'Anne, de Caïphe et en général des prêtres juifs, qui, ne comprenant pas les prophéties, poursuivent Jésus de leur animosité et ne veulent point partager la joie du peuple. Il continue :

« Maintenant les créatures se réjouissent d'être délivrées des efforts de l'ennemi, car les portes de l'enfer sont ébranlées et les légions de ténèbres s'agitent en fureur. Aujourd'hui la joie ruisselle des monts et les guérets en sont arrosés. Toute la terre fructifie pour le Seigneur : les hauts lieux célèbrent sa gloire et les vallées racontent sa gratuité. »

L'évêque s'adresse enfin à son troupeau. « C'est pourquoi, mes frères, nous tous qui appartenons à Dieu, exaltons le Sauveur qui nous a tant aimés. Venez, inclinons-nous, prosternons-nous et fléchissons les genoux devant Lui comme la femme pécheresse ! Cessons, comme elle, de mal faire ; versons avec elle le parfum de notre amour et de notre foi sur les cheveux du Rédempteur. Soyons brûlants de zèle, comme la foule qui s'empresse à sa rencontre ; brisons, comme des branches, les convoitises de nos passions ; déployons nos vertus comme des vêtements ; précédons le Seigneur par nos largesses pour les pauvres ; suivons-le par le jeûne, par la paix de l'âme, par les fruits de la pénitence et

ne perdons pas les bienfaits de cette abstinence que nous avons gardée pendant quarante jours, pour nous purifier de toute iniquité, et nous serons cette Jérusalem spirituelle où Christ aujourd'hui entrera : Que nos âmes, ornées de sainteté, soient la chambre que nous préparons au Fils de Dieu, pour qu'il y célèbre la Pâque avec ses disciples !... » La péroraison est en harmonie générale avec l'ensemble du sermon et devient la paraphrase des circonstances qui déterminent la solennité du jour de fête.

2. Les pensées qui forment le début du sermon de Pâques sont empreintes de naturel et de simplicité :

« La fête que nous célébrons aujourd'hui fait succéder la joie la plus vive, dans le cœur de tous les chrétiens et sur toute la terre, à la tristesse, dont les remplissait la célébration du dernier mystère... Combien était grande cette tristesse? Il y a deux jours, notre Seigneur Jésus-Christ a été crucifié comme homme, mais comme Dieu il a obscurci le soleil, changé la lune en sang, et les ténèbres ont couvert la surface de la terre. Comme homme, après avoir jeté un grand cri, il a rendu l'esprit, et comme Dieu, il a ébranlé le monde, et les rochers se sont fendus. Comme homme, son flanc a été percé d'une lance ; comme Dieu, il a renversé la barrière de l'ancienne loi. Agneau de Dieu, il est sorti de sa plaie du sang et de l'eau, et il s'est offert en sacrifice à Dieu, son père, pour le salut du monde... Le Seigneur est descendu aux enfers ; il a brisé de sa croix l'empire des démons ; il a enchaîné la mort, et ceux qui étaient plongés dans les ténèbres ont vu la lumière... Aujourd'hui Christ est ressuscité des morts ; il a rendu la vie à ceux qui étaient couchés dans le tombeau, et, des profondeurs de l'enfer, les âmes des Saints sont montées au ciel. Voilà pourquoi la fête de ce jour porte plusieurs noms. » — L'orateur en nomme deux : celui de *Pâques* et celui de *Grand Jour*. Ici deux points de vue. En

premier lieu : de même que la Pâques de l'Ancien Testament rappelait le sang des agneaux, dont les Juifs avaient marqué en Égypte le seuil de leurs portes pour sauver leurs pères de la mort, ainsi la Pâques de la Nouvelle-Alliance symbolise le sang de Jésus, l'Agneau de Dieu, immolé pour le salut du monde. Le prédicateur exhorte alors ses auditeurs à participer au corps et au sang du divin sacrifice. Il passe ensuite à l'exposition du second point de vue. « En vérité, mes frères, ce jour est grand, non par les proportions de sa durée, mais par les miracles dont il fut témoin. » — Et comme développement de sa pensée, il rappelle que les saintes femmes se rendent dès le matin au tombeau de Jésus pour embaumer son corps, et aperçoivent deux anges qui leur annoncent la résurrection (ici, long discours prononcé par les anges) ; — que Marie Madeleine, Jeanne et Marie, mère de Jacques, vont instruire les onze apôtres de ce grand événement, et que ceux-ci n'ajoutent point foi à leurs paroles ; — que Pierre et Jean s'étant levés, se rendent au sépulcre, le second y arrivant plus vite que le premier, mais n'entrant point dans la grotte, tandis que Pierre, arrivé après lui, s'empresse d'y pénétrer. (Nouvelle interprétation allégorique : Jean est l'image de l'ancienne loi qui, toute pleine de Christ, n'eut point foi en lui, quand il parut : Pierre personnifie la foi nouvelle qui, quoique postérieure, a cru la première en Christ.) — Le sermon continue par le récit de l'apparition du Seigneur aux deux disciples qui se rendaient à Emmaüs et les instructions qu'il leur donne (ici encore, long discours dans la bouche du Sauveur). — Les deux disciples retournent à Jérusalem et annoncent aux autres apôtres ce qu'ils ont vu, quand Jésus lui-même paraît au milieu d'eux. Une courte prière forme la péroraison du sermon pascal :

« Et nous, mes frères, témoins de la résurrection de

Christ, prosternons-nous devant lui, écrions-nous : Tu es notre Dieu et nous n'en avons point d'autre que toi ! Homme, nous te voyons et Dieu, nous te connaissons ! Toute la terre t'adore et chante tes louanges ! Aie pitié de nous, Seigneur, qui croyons en toi : nous t'en supplions, purifie-nous de nos péchés, efface la dette de nos âmes. Hier, comme le brigand, nous étions crucifiés avec toi, aujourd'hui nous sommes ressuscités avec toi ; hier, avec Pierre, nous nous écriions : en vérité, tu es le Fils de Dieu ! et maintenant nous disons avec les anges : En vérité, Christ est ressuscité ! Hier, nous t'avons descendu de la croix avec Nicodème, aujourd'hui avec Marie Madeleine, nous te contemplons ressuscité des morts, » etc...

3. Le sermon pour la semaine de Thomas commence par une précaution oratoire :

« L'Eglise réclame pour la solennité de ses fêtes le concours d'orateurs distingués, d'habiles prédicateurs, et nous sentons toute l'insuffisance de notre parole, toute la faiblesse de nos moyens. Nous n'avons pas en partage cette flamme du Saint-Esprit qui porte la lumière dans les cœurs de ceux qui écoutent. Néanmoins, encouragé par l'amour que nous avons pour nos frères, nous essayons de leur exposer quelques vérités utiles sur les bienfaits de la résurrection de Christ. » L'orateur entre dès lors en matière, et divise son sujet en deux parties. Après avoir retracé dans la première les fruits heureux de la résurrection, il rappelle que Dieu avait commandé aux juifs de célébrer le souvenir de leur délivrance du joug égyptien, et que l'Église à son tour solennise le jour de la résurrection, délivrance morale du genre humain. Comme les lévites d'Israël emportèrent dans le désert leurs pains sans levain, et qu'ensuite, les ayant consacrés à Dieu, ils les distribuèrent à tous, de sorte que ceux qui en mangaient furent à l'abri des maladies et devinrent redoutables à l'ennemi ; ainsi, sauvé des piéges du Pha-

raon des ténèbres par la puissance du ressuscité, le chrétien offre à Dieu, chaque jour de la semaine qui suit la résurrection, le pain de consécration, qui devient pour son corps et pour son âme une garantie de santé et de bien-être spirituel. L'auteur insiste ensuite avec une scrupuleuse exactitude sur les immenses bienfaits de la résurrection, et généralement dans un sens métaphorique. Ainsi :

« Aujourd'hui les cieux ont repris leur sérénité ; les sombres nuages ont disparu et les splendeurs de l'air semblent chanter la gloire de Dieu : non pas les cieux visibles, mais les puissances spirituelles, je veux dire les apôtres qui, après avoir reconnu le Seigneur en Sion, oublient toute peine et tout chagrin, et, remplis du Saint-Esprit, prêchent hautement la résurrection de Christ !... Aujourd'hui la lune, dans son plus radieux éclat, pâlit devant le flambeau de la pure lumière : l'ancienne loi a passé avec ses sabbats, et les prophètes s'inclinent devant la loi de Christ... Aujourd'hui le printemps ramène la beauté et la vie dans la nature : les vents d'orage, adoucissant leur rigueur, n'ont plus qu'une tiède haleine qui développe la richesse des fleurs et des fruits, et la terre se pare de fraîche verdure. Ce riant printemps, — c'est la foi chrétienne, qui féconde la nature humaine ; ces vents orageux, — ce sont les pensées coupables, qui, transformées par la pénitence en de salutaires résolutions, produisent des fruits de bénédiction pour les âmes, » et ainsi de suite.

La seconde partie du sermon est la relation évangélique de l'apparition du Seigneur à l'apôtre Thomas et leur entretien, mais beaucoup trop long dans la bouche de l'un et de l'autre. La péroraison est presque aussi courte que l'exorde.

« Ainsi, mes frères, ayons foi à Christ, notre Dieu. Prosternons-nous devant sa croix ; glorifions sa résurrection ; croyons à Celui qui se fit voir aux apôtres et qui voulut que Thomas touchât ses plaies ; exaltons Celui qui est

venu pour nous vivifier; confessons le Fils de Dieu qui nous éclaire, qui nous comble de l'abondance de ses biens; c'est notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ : à lui soit la gloire comme au Père et au Saint-Esprit, dès maintenant à jamais. »

4. Le sermon pour la troisième semaine après Pâques, est, si l'on peut dire ainsi, le plus poétique de tous ceux que nous avons de Cyrille, évêque de Tourof, celui du moins où l'imagination de l'orateur déploie ses plus libres inspirations. Après avoir dit, sous forme de préface, que les grandes fêtes de l'Eglise forment comme une chaîne d'or, ornée de perles et de pierreries de grand prix, et rappelé à l'esprit de ses auditeurs les deux solennités de Pâques et de la semaine Thomasienne, le prédicateur aborde le sujet même de son discours :

« Nous célébrons maintenant les vertus de Joseph, que les saintes femmes entourent, au moment où il eut le bonheur de détacher de la croix le corps du Seigneur. » — Puis il trace immédiatement le tableau de la descente de croix. Joseph d'Arimathée, frappé des prodiges qui avaient accompagné la mort du Christ, s'approche du lieu ou s'élève la croix : il y trouve Marie et l'un des disciples. Des larmes inondent le visage de la Mère du Sauveur, et sa douleur s'exprime par des gémissements :

« La nature entière, témoin de ton cruel supplice, partage mon angoisse, ô mon fils! O lumière et créateur de toutes choses, hélas! à quoi regardera le désespoir d'une mère? Faut-il qu'elle pleure, ou le coup de lance qui te perça le flanc ou la couronne d'épines qui déchira ton front ou les injures dont les méchants t'abreuvaient, » etc.

Attiré par ces plaintes auxquelles l'auteur donne un libre cours, Joseph s'approche de Marie qui lui dit :

« Homme de bien, toi qui partages ma peine, va trouver

l'injuste Pilate, afin qu'il t'autorise à descendre de la croix le corps de ton Maître, mon Fils et mon Dieu. Toi qui reçus ses enseignements et fus introduit par lui dans le royaume de Dieu, futur apôtre, hâte-toi, vois mes larmes, » etc. (Continuation des prières de Marie.)

Joseph se rend auprès de Pilate et lui adresse un long discours :

« Accorde-moi, ô proconsul, le corps d'un étranger qu'on appelle Jésus, crucifié entre deux brigands, calomnié par la haine des sacrificateurs, injustement maltraité par les soldats. Donne-moi le corps d'un certain Jésus que les docteurs appelaient le Fils de Dieu et que les Pharisiens confessaient comme roi... Donne-moi le corps de Celui que son propre disciple vendit pour de l'argent aux prêtres juifs, et dont le prophète Zacharie a parlé dans son inspiration en disant : « Donnez-moi mon salaire, sinon ne me le donnez pas (xi, 12), etc., etc.

Pilate écoute avec surprise, et sachant que Jésus était déjà mort, ordonne de remettre le corps à Joseph. Celui-ci, au moment de détacher de la croix le corps vénéré, s'écrie :

« O soleil de justice qui ne s'éteindra point, Créateur de toutes choses, Seigneur de toutes créatures, ô Christ! oserai-je toucher à ton corps incorruptible, quand les puissances divines qui te servent avec crainte ne le font pas? De quels voiles t'envelopperai-je, toi qui as couvert la terre d'obscurité et le ciel de nuages? ou quels parfums verserai-je sur tes membres, quand les mages de Perse se sont prosternés devant toi, comme Dieu, en t'offrant des présents et de la myrrhe, figurant par là ton supplice pour le salut du monde, » etc., etc. Enfin Joseph et Nicodème ensevelissent le corps de Jésus... A ce tableau en succède un autre : c'est la visite des saintes femmes qui apportent des aromates au sépulcre, puis un long, très-long discours que l'ange leur

adresse. Le reste du sermon est un prolixe panégyrique de Joseph d'Arimathée : il se termine par une courte prière adressée au saint personnage.

5. « Incommensurable hauteur des cieux! insondable profondeur de l'abîme! Tel est le mystère de la bonté de Dieu pour nous, mystère qui ne se traduit point en paroles et par lequel nous sommes sauvés. » Ainsi commence le sermon pour la quatrième semaine après Pâques. « Louons donc, mes frères, glorifions notre Dieu Sauveur, Jésus-Christ, en confessant les grands miracles qu'il a accomplis et où les anges et les hommes désirent voir jusqu'au fond. Nous voulons vous entretenir aujourd'hui de l'impotent dont Dieu s'est souvenu pour lui faire grâce. » Le sermon développe d'une manière très-détaillée le fait évangélique de la guérison de l'impotent. Le discours que ce dernier adresse au Sauveur, la réponse que lui fait Jésus, l'allocution du malade aux Juifs après sa guérison, une nouvelle exhortation du Christ, tous ces passages sont d'une incroyable prolixité. « Mes frères, dit l'orateur en terminant, glorifions en Jésus-Christ le Dieu qui nous a guéris de nos péchés; prosternons-nous devant lui par la foi; disons-lui : ne te souviens pas de nos transgressions, et purifie-nous de nos fautes : car tu es le Dieu de tout ce qui existe sur la terre et dans les cieux, le créateur des anges, le roi de l'univers; tu règnes sur les archanges, tu revêts de gloire et de beauté les chérubins et les séraphins. Aie pitié de nous, que tu as sauvés; nous croyons en toi et nous te louons avec le Père et le Saint-Esprit aux siècles des siècles. »

6. Le sermon pour la semaine de l'Aveugle ressemble beaucoup aux précédents. C'est presque le même exorde : « La bonté de Dieu, l'amour de Jésus pour nous, la grâce du Saint-Esprit, répandus avec abondance sur la race humaine, voilà ce que nous vous prêchons, mes frères, mes pieux au-

diteurs, troupeau de l'Église, enfants de lumière, membres du royaume céleste. Ce n'est pas de nous-même que nous tirons nos paroles, nous les recevons de l'Évangile de saint Jean, qui fut témoin oculaire des miracles de Christ. » — L'orateur expose dans les plus grands détails, selon son habitude, toutes les circonstances qui précèdent et suivent la guérison de l'aveugle-né, et place de longues phrases dans sa bouche et dans celle des Juifs. La dernière page du sermon est une courte doxologie de l'Aveugle, dont les yeux s'ouvrent à la lumière physique, et l'âme à la connaissance du Seigneur, dont il devient l'apôtre.

7. La lecture du sermon sur l'Ascension du Seigneur offre un nouvel exemple de cette imagination fantastique, qui préside à plusieurs compositions de l'évêque de Tourof : il est tout empreint de tableaux faits à plaisir et de paradoxes arbitraires. Dès le début l'orateur invoque le prophète Zacharie :

« Viens spirituellement à moi, saint prophète Zacharie! Viens me dicter les premières lignes de ce discours, toi qui entrevis par une inspiration divine l'ascension au ciel de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ ! Ce n'est pas une parabole, c'est une affirmation formelle que tu traces, quand tu nous dis : « l'Éternel sortira et combattra... et il se tiendra debout sur ses pieds en ce jour-là, sur la montagne des Oliviers, qui est à l'Orient de Jérusalem » (Zach., XIV, 3 et 4). Tes oracles pourraient nous suffire : mais nous savons aussi par Esaïe, à qui il fut donné de contempler la face des Séraphins, que l'ennemi commun du genre humain, le démon, a succombé... » — Le sermonnaire parle successivement de la mort du Sauveur sur la Croix, de la victoire qu'il remporte sur l'enfer, de la délivrance des âmes, de leur translation à divers points des demeures célestes, les unes au paradis, d'autres en Eden, d'autres encore dans le sein d'Abraham.

où elles attendent la récompense finale. Il dit ensuite qu'aux Prophètes seuls et aux élus a été réservée la grâce d'être reçus dans le ciel, et s'adresse en ces termes à son auditoire :

« Transportons-nous maintenant, mes frères, sur la montagne des Oliviers et contemplons par la pensée les grands événements dont ce lieu fut témoin. C'est le Seigneur lui-même qui s'y rend aujourd'hui. Tous les Saints l'y ont précédé, l'assemblée de nos premiers pères et des Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les soixante-dix disciples, tous les chrétiens fidèles... Les légions des anges et des archanges s'y trouvent aussi : le léger frémissement de leurs ailes chasse devant eux la nuée sur laquelle Christ, notre Dieu, va s'élever de la terre : d'autres esprits célestes préparent le trône des Chérubins. Dieu le Père attend Celui qui, pendant les siècles, n'avait pas quitté son sein. Le Saint-Esprit dit à tous les anges : ouvrez les portes du ciel, pour accueillir le Roi de gloire ! Les cieux se réjouissent, resplendissants de tous leurs feux, pour recevoir la bénédiction de leur Créateur, qui va paraître corporellement, porté sur les nuages, au seuil des célestes demeures. La terre se réjouit de servir de marchepied à son Dieu ; tous les êtres sont dans l'allégresse, se sentant comme enveloppés de la sainteté qui rayonne de la montagne des Oliviers, où les anges et les apôtres réunis attendent l'ascension du Seigneur. Les anges disent en chœur : « Vous tous, les habitants de la terre, poussez des cris de réjouissance à Dieu ; psalmodiez la gloire de son nom ! » (Ps. LXVI, 1, 2.) Les Patriarches entonnent le saint cantique : « Notre Dieu est exalté, après avoir uni la terre au ciel. » La voix des élus répète : « O Dieu, élève-toi sur les cieux ; que ta gloire paraisse sur toute la terre » (Ps. LVII, 6). Les Justes font entendre cette invocation : « Monte aux demeures célestes, juge de la terre, et nous marcherons à ta

lumière. » David, environné de gloire, réveille les accords de la harpe sainte : « Peuples, frappez tous des mains, poussez des cris de joie à Dieu avec un accent de triomphe : Dieu est monté avec un cri de joie, l'Eternel est monté au bruit de la trompette » (Ps. XLVII, 2, 6). A ces concerts, la voix de Paul s'unit : « Qui montera au ciel ? C'est vouloir en faire descendre Christ. — Ou qui descendra dans l'abîme ? C'est rappeler Christ d'entre les morts » (Rom., XVI, 6, 7). Mais « Celui qui était descendu, c'est le même qui est monté par-dessus tous les cieux » (Ephés., IV, 10). — Tous ces prodiges avaient lieu sur le mont des Olives avant l'ascension céleste. Mais voici le Seigneur bénissant ses apôtres, qui commence à s'élever au-dessus de la terre, portant en offrande à son Père les âmes des hommes. Avec un tremblement mêlé de joie, les légions des anges précèdent le Sauveur, jalouses de lui ouvrir les portes du ciel ; mais les gardiens célestes s'opposent à leur désir, jusqu'à ce qu'ils apprennent que le Fils de Dieu, devenu homme pour un temps, va paraître. Alors Christ lui-même fait entendre ces paroles : « Ouvrez-moi les portes de la justice, afin que j'annonce à mon Père que j'ai fait toute son œuvre et que j'ai souffert sur la terre. » Les armées célestes, reconnaissant la voix du Seigneur, se prosternent devant Lui. Le Saint-Esprit, s'avançant à la rencontre du Fils de Dieu, dit à sa gloire : « Anges de Dieu, prosternez-vous devant Lui. » Le Père céleste lui-même l'accueille en disant : « Tu es mon Fils, assieds-toi à ma droite, » et plaçant Jésus sur le trône, le couronne de gloire et d'honneur et le consacre pour régner éternellement. »

La fin du sermon est en harmonie avec le triomphe du Christ.

« C'est pourquoi, mes frères, venez, réjouissons-nous au Seigneur qui est remonté aux cieux ! Adorons celui qui est assis à la droite de Dieu. Prions celui à qui toute puissance

appartient dans les cieux et sur la terre. Dans ce jour de fête, qui nous est garant de la grâce de Dieu, apportons l'offrande de notre foi à celui qui règne avec le Père ; car aujourd'hui Christ fait à tous le partage de ses dons. Il présente au Père son corps offert en sacrifice ; il envoie aux apôtres le Saint-Esprit ; il introduit les âmes des Prophètes au royaume céleste ; il assigne à ses élus des places dans la Jérusalem d'en haut ; il ouvre aux justes le paradis ; il couronne les martyrs qui ont souffert pour lui ; il remplit de joie les âmes des Saints ; il envoie aux princes fidèles la santé du corps et la paix de l'esprit, il les rend victorieux de l'ennemi... Nous aussi, empressons-nous dans les saints parvis, pour y exalter Christ notre Dieu et y être revêtus du saint Esprit. »

8. Le sermon que saint Cyrille a consacré aux 318 Pères du Concile de Nicée, commence ainsi :

« Si les historiens, attentifs aux grands événements de l'histoire des nations, s'appliquent à célébrër les mâles vertus des guerriers, qui ont combattu avec courage pour l'honneur de leur prince ou la prospérité de leur patrie ; s'ils attachent à leurs fronts les lauriers de la gloire, — à notre tour ne ferons-nous pas entendre au monde les louanges de ces athlètes du Seigneur, qui n'ont pas faibli dans la lutte qu'ils ont soutenue pour Jésus-Christ, notre souverain Maître ?.. Mais je vous en prie, mes frères, ne regardez pas à mon incapacité ; je ne puise pas en moi-même ce que j'écris ; mais je demande à Dieu de m'inspirer pour célébrer dignement les louanges de la Sainte-Trinité. » Le sermon renferme deux parties : la première expose l'origine du schisme d'Arius, la convocation du premier Concile œcuménique. L'orateur en retrace les événements. Arius produit son opinion ; les Pères la réfutent par un très-long discours, en faveur de la divinité du Christ, en se fondant sur les écrits des apôtres et des prophètes. Cyrille parle de la condamnation d'Arius qui périt

misérablement dans une prison, et il finit par une énumération nominale de quelques Pères du Concile. La seconde partie est un panégyrique, terminé par une invocation, adressés l'un et l'autre, avec l'emphase ordinaire de l'orateur, « aux fidèles défenseurs de la foi orthodoxe. »

9. L'exorde du dernier sermon de Cyrille, « le Boiteux et l'Aveugle, » pourrait convenir à toute instruction pastorale. C'est une exhortation à la lecture de la Bible.

« Rien n'est plus utile que la méditation des saintes Lettres : elles sont la lumière de l'âme qu'elles inondent de paix, en la guidant vers sa destination; elles portent le cœur à la vertu et élèvent les pensées vers le ciel où le Seigneur habite; elles rendent facile le sacrifice; elles allègent les peines de ce monde. Je vous prie donc de lire avec assiduité les saints Livres; vous trouverez la joie dans la Parole de Dieu, qui vous rendra capables de comprimer vos désirs et de goûter les joies ineffables du siècle à venir.... Mais nous ne voulons pas parler ici comme de nous-même, et l'Évangile nous fournira les pensées que nous vous proposerons. »

L'évêque passe alors sans transition au récit d'une parabole, dont les premières lignes seules sont empruntées à l'Écriture sainte.

« Un père de famille, dit-il, planta une vigne, l'environna d'une haie; il y creusa un pressoir et en rapprocha les portes, mais sans les fermer. Puis, retournant en sa maison, il disait en lui-même : à qui confierai-je la garde de ma vigne? Si je la laisse à mes serviteurs, ils savent que je suis bon et ravageront mon bien. Voici ce que je ferai : je placerai à la porte un boiteux et un aveugle. Si quelqu'un de mes ennemis veut pénétrer dans ma vigne, le boiteux le verra et l'aveugle l'entendra. Mais si l'un des deux voulait y entrer, le boiteux en sera empêché par son infirmité, et

l'aveugle n'y voyant pas, s'égarera et tombera dans l'abîme.

» Les ayant donc placés à la porte, il leur confia la garde de la vigne, et leur donna en abondance des vivres et des vêtements ; mais il leur défendit de toucher à la vigne.

» Alors les ayant avertis du temps de son retour, il leur promit une récompense pour leurs bons services, et les menaça d'une punition s'ils violaient ses ordres ; puis le maître de la vigne s'en alla.

» Ils veillèrent donc quelque temps et voici, l'aveugle dit au boiteux : « Quel est ce parfum délicieux que le vent apporte à mon odorat ?

» Le boiteux répondit et dit : Notre maître a ici beaucoup de biens agréables au goût ; mais comme il est doué d'une grande sagesse, il nous a placés ici, toi aveugle, moi boiteux, pour que nous ne puissions point y atteindre et nous rassasier.

» L'aveugle reprit : Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? Je suis aveugle, mais j'ai des pieds et je suis fort, je puis te porter. Place-toi sur mes épaules et je te porterai ; mais toi, tu m'indiqueras le chemin, et nous jouirons des biens du maître. Quand il viendra et me demandera compte du larcin, je répondrai : Tu sais, mon maître, que je suis aveugle. Et quand il t'interrogera, tu diras : Je suis boiteux, et je ne pouvais aller jusque-là.

» Ils firent donc ainsi : l'aveugle porta le boiteux, et ils ravagèrent ensemble la vigne.

» Mais le maître en ayant été informé, leur ôta la garde de la vigne, et les ayant séparés, il fit d'abord paraître l'aveugle devant lui et l'interrogea.

» Celui-ci répondit qu'étant privé de la vue, il n'avait pu ravager la vigne, et n'avait entendu personne venir du dehors, mais que peut-être le boiteux en savait plus que lui.

» Alors le maître ordonna de garder l'aveugle en un lieu secret, jusqu'à ce qu'il retournât à sa vigne, et fit venir en jugement l'aveugle et le boiteux à la fois.

» Et quand en effet le maître voulut recueillir les fruits de la vigne, et qu'il vit que tout était ravagé, il fit placer devant lui les deux gardiens, qui se mirent à s'accuser réciproquement.

» Le boiteux disait à l'aveugle : Si tu ne m'avais pas porté, je n'aurais pas pu monter à la vigne pour en dérober les fruits.

» L'aveugle disait à son tour : Si tu ne m'avais pas indiqué le chemin, je n'aurais pas pu commettre le larcin.

» Alors le maître s'assit à son tribunal et dit : Puisque vous avez dérobé ensemble, que le boiteux se place maintenant sur l'aveugle. Et aussitôt il ordonna de les châtier sans merci devant ses serviteurs et de les jeter dans la prison, où il y a des pleurs et des grincements de dents. »

Cette parabole ne forme pas dans le texte un ensemble continu : l'auteur l'expose fragmentairement. Chaque détail en est accompagné de prolixes développements, dont la substance se résume dans les lignes suivantes :

« Écoutez, mes frères, le sens de cette similitude : Le maître de la vigne, c'est Dieu le Père, créateur de toutes choses et dont le fils unique est Notre-Seigneur Jésus-Christ. La vigne, c'est la terre et le monde ; l'enclos figure la loi et les commandements de Dieu ; les serviteurs du maître sont les anges ; le boiteux, — c'est le corps de l'homme ; l'aveuglè, — son âme. Le maître les prépose à la garde de sa vigne ; cela signifie que Dieu a conféré à l'homme le privilége de dominer sur toute la terre, en lui donnant en même temps la loi et les commandements. Quand l'homme est devenu violateur de la volonté de Dieu, la mort a passé sur le genre humain pour consommer la séparation de l'âme d'a-

vec le corps. La première, dégagée de ses liens, paraît devant Dieu et dit : Ce n'est pas moi, Seigneur, qui ai péché, mais le corps. Et c'est pourquoi les souffrances des âmes ne seront complètes qu'à la seconde venue du Seigneur, quand il paraîtra pour renouveler la face de la terre et ressusciter les morts. Gardées jusque-là, elles reprendront possession du corps et il sera rendu à tous deux selon leurs œuvres : les justes iront à la vie éternelle, les méchants, aux tourments sans fin. »

Nous terminons ici l'analyse succincte des sermons de l'évêque de Tourof. Ils étaient en général, le dernier surtout, assez étendus. Il n'est donc pas étonnant qu'on les ait considérablement abrégés pour en rendre plus facile la lecture devant le peuple pendant les offices religieux. Le sermon de l'Aveugle et du Boiteux se rencontre en abrégé et sans nom d'auteur dans un prologue du XIIIe-XIVe siècle [1] ; celui des 318 Pères se lit dans un recueil du XIVe-XVe siècle. Quelques-uns, par une erreur des copistes, furent attribués aux anciens Pères de l'Église : du moins en fut-il ainsi du sermon pour la semaine de Thomas, qu'un recueil attribue à saint Cyrille de Jérusalem, tandis qu'un second y attache le nom de saint Jean Chrysostôme [2].

Traités monastiques.

Un autre genre d'intérêt s'attache aux travaux ascétiques de saint Cyrille. La vie claustrale, ses tendances, ses pratiques, son organisation, en forment le fond. Ils ont un double

[1] *Prolog. de la bibliot. de Sainte-Sophie de Novgorod*, fol. 132. — Le sermon y porte la date du 28 septembre ; il a pour titre : Parabole du corps de l'homme, de l'âme et de la résurrection des morts. — Il est possible que cette parabole ait été empruntée au prologue par Cyrille de Tourof, qui ne fit que la développer.

[2] *Recueil de Sainte-Sophie de Novgorod*, fol. 217 et 578.

caractère, l'un symbolique, l'autre ascético-moral. C'est encore sous la forme de paraboles, celle qu'il affectionne particulièrement, que l'auteur développe ses idées sur le sens de la vie monastique, les vœux et même les vêtements des moines. Ces paraboles sont ordinairement accompagnées de commentaires ou d'exhortations empreintes d'une haute expérience morale. Au point de vue littéraire, un ton plus égal, une méthode d'exposition plus naturelle remplace l'affectation et la recherche que l'on a pu remarquer dans le caractère général des sermons de saint Cyrille.

Le premier Traité, intitulé « Principes de l'Ancien et du Nouveau Testament sur la vocation monastique, » a évidemment une destination spéciale, mais peut être d'une application générale. La première partie, qui est la plus étendue, forme une série d'instructions que l'auteur fait découler de certains faits allégoriques de l'ancienne loi :

« Veille avec zèle, ô moine ! sur ta conduite et sur ta vie. Semblable aux agneaux que les israélites immolèrent dans le désert pour la célébration de la Pâques, tu t'es offert en sacrifice à Dieu. Sois comme eux, sans défaut et sans tache (Lévit., XXII, 22). Selon l'ancienne loi, tout sacrifice devait être fait avec pureté de cœur : qu'il n'y ait donc pas de coupable hésitation dans tes pensées. Tu es libre jusqu'aux portes de l'église ; mais ensuite ne regarde pas à ce que l'on fait de toi. Réfléchis jusqu'au moment où tu t'abdiques toi-même ; ensuite ne t'occupe plus de ta destinée. Jouis de ta liberté jusqu'à l'heure où tu franchis le seuil du monastère ; une fois engagé dans la vocation monastique, ne connais plus que le devoir de l'obéissance, fais le complet sacrifice de ta volonté propre. Ne regrette pas la promesse que tu as faite, de peur de te heurter contre ces paroles de l'Écriture : Mieux vaut ne pas connaître le chemin de la justice, que, l'ayant connu, l'abandonner » (II Pierre II, 21). Dieu a dit à

Moïse : « Fais sortir d'Égypte mon peuple d'Israël. » ..... Et les israélites s'empressèrent de quitter l'Egypte, emportant avec eux les ossements de Joseph; et quand ils eurent passé la mer Rouge, Dieu les nourrit chaque jour de la manne, et ils gardèrent leurs vieux manteaux jusqu'à leur arrivée au pied du mont Sinaï..... Et toi, mon frère, puisque tu désires marcher sur les traces de Jésus Christ, qui te conduit au ciel, sache pourquoi tu as renoncé au monde, cette Égypte idolâtre..... Qu'un vieillard, qu'un malade près de mourir désire devenir moine, il faut le lui accorder : ce sont les ossements de Joseph que les Juifs transportèrent dans la terre de la promesse. Toi aussi, passe la mer par la foi, c'est-à-dire, oublie les intérêts du monde, et, comme une manne, reçois des mains du cellérier le pain pour lequel tu n'as point travaillé. Ne recherche point le luxe ou la mollesse des vêtements, mais garde ton vieil habit, fût-il usé, jusqu'à ce que tu sois parvenu à la montagne des vertus chères au Seigneur, » etc., etc.

La seconde partie est consacrée à l'explication du sens mystique des vêtements et des vœux monastiques. L'auteur rappelle à cet égard les ornements d'Aaron, dont il montre le rapport avec les faits et les conséquences de la chute d'Adam et la corrélation symbolique avec l'habit que porte le moine et les vœux qu'il prononce. Il règne dans cette portion de l'ouvrage une affectation de recherche qui en rend l'intelligence difficile.

Dans la troisième partie, la plus courte, l'écrivain ascète explique dans quel sens il faut entendre le ministère « angélique » attribué aux moines. Ce nom d'anges, dit-il, ne désigne pas ici les esprits célestes, mais les saints hommes de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui ont servi Dieu avec pureté. A l'appui de sa thèse, Cyrille emprunte quelques scènes à l'Écriture sainte, où le nom d'anges est attribué

aux hommes. De nouvelles exhortations forment la conclusion du traité :

« Et toi aussi, ô moine ! tu as choisi pour partage la vie des anges, la vie sainte et pure. Sois-y persévérant, non-seulement en paroles, mais par l'excellence de tes vertus. Efforce-toi, par la patience en Christ, de devenir enfant de Dieu..... Sois ferme dans ta vocation : supporte virilement toute espèce de douleurs ; sois l'émule des martyrs qui ont versé leur sang pour Christ, et tu seras l'héritier des saints hommes, de la couronne des anges et du royaume éternel. Je t'ai parlé non de moi-même, mais par les saints livres. Si quelqu'un plus sage que moi te parle autrement, je n'élèverai point la voix. Je ne suis pas un magicien, mais un humble glaneur, peu familiarisé avec les secrets de la science. Ce que je réclame avant tout, dans mon insuffisance, c'est que l'on prie pour moi Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

Le second ouvrage de saint Cyrille, sur la vie monastique, écrit sous forme de similitude, est adressé à Basile, hégoumène de la Petchéra. Il a pour titre : « la Parabole de l'homme au voile blanc [1]. » En voici le contenu :

« Un prince régnait dans une certaine ville. Il était plein de douceur, de bonté et de sollicitude pour ses sujets. Sous un seul rapport il manquait de prudence ; il ne prenait aucune espèce de précaution contre les émeutes et n'avait pas d'armée. De nombreux conseillers l'entouraient. Sa fille, qu'il chérissait, se faisait remarquer par les rares qualités de son esprit. L'un des conseillers, voyant avec peine la trop grande sécurité du prince, attendait le moment favorable de lui adresser de salutaires représentations. Pendant une nuit,

[1] Conservé dans les manuscrits du XVI[e] siècle qui l'attribuent en effet à Cyrille de Tourof. (*Tableau de la chroniq. de Tolstoï*, 215. — *Chroniq. Impér*. 738.

une violente sédition éclata dans la ville. Le prince sortit avec ses conseillers pour apaiser le tumulte, mais il ne put découvrir les coupables, et la ville fut en proie à une vive agitation. Alors le sage conseiller conduisit le prince et sa fille vers une grande montagne, à l'entrée d'une grotte, où des armes de tous genres étaient rassemblées. En jetant un regard dans l'intérieur, le prince et sa suite aperçurent un homme couvert de haillons. A ses côtés une femme était assise; elle chantait d'une voix plus douce qu'un chant d'hyménée. Devant eux un étranger à la taille élevée était debout sur la roche vive: il présenta à celui qui était assis du vin dans une coupe. Quand celui-ci eût pris le breuvage, on entendit retentir des chants de louange. Le prince, frappé de ce spectacle, appela ses amis et leur dit : « Venez contempler avec moi cette scène étrange. N'est-ce pas ici quelque miracle? Voyez à l'intérieur de la grotte, quel dénument! et pourtant il y a là plus de joie que dans nos palais, et la lumière du soleil pâlit devant l'éclat qui rayonne en ce lieu. » — Voici, continue l'auteur, le sens de la parabole: La ville c'est le corps de l'homme; ses habitants sont les désirs charnels; le prince — est l'esprit qui gouverne le corps; la fille du prince est l'âme; ses conseillers et ses amis — les pensées mondaines. La nuit rappelle la vie et les vanités du monde; la sédition et la violence, c'est une maladie ou quelque malheur imprévu ; la montagne — c'est le monastère, où se trouvent les armes spirituelles pour combattre le démon, telles que le jeûne, la prière, les larmes, la continence, la pureté, la charité, la douceur, la soumission, l'amour du travail, l'affranchissement. C'est à cette montagne que le sage conseiller conduit le prince, c'est-à-dire, que la tristesse amène l'âme au monastère, qui est le rocher de Dieu, la montagne élevée, le mont de Basçan où l'Éternel aime à demeurer (Ps. LXIII, 16, 17). S'approcher de la montagne, c'est faire vœu d'ap-

partenir au Seigneur. Le regard dans l'intérieur, c'est la docilité à recevoir instruction; Christ ne contraint personne à la repentance, mais il attire à lui par divers moyens le disciple dont le cœur est brisé et l'esprit froissé, afin de conduire au royaume éternel ceux qui l'ont connu. La grotte profonde désigne l'Église du monastère. L'éclat qui rayonne de son sein, ce sont les saints cantiques, les accents des psaumes, l'éternel alléluia. L'intérieur de la grotte, c'est le statut de la vie des moines en vertu duquel chacun abdique sa volonté et met tout en commun; car de même que les membres obéissent à la tête, les moines sont soumis à l'hégoumène, auquel ils se rattachent comme par des muscles spirituels. L'homme assis dans la grotte, et vivant dans une grande pauvreté, désigne l'ordre monastique tout entier; l'attitude de l'homme assis indique le silence; sa vie dépouillée de considération, — ce sont les jugements, les injures, les invectives, les calomnies, les risées des gens du monde qui témoignent moins d'estime aux moines qui travaillent pour Dieu qu'aux fraudeurs qui perdent leur âme. Les haillons qui enveloppent son corps retracent le cilice, les habits de drap grossier ou de peaux de chèvre des moines; car tout ce qui sert à l'ornement du corps est étranger aux habitudes de la vie monastique, qui a pour parure la sagesse, pour ceinture la justice, pour manteau la paix de l'âme. La femme assise à côté du pauvre, c'est la pensée incessante de la mort, qui chante ces paroles pleines de douceur : « Une voix de triomphe et de délivrance retentit dans les tabernacles des justes (Ps. CXVII, 15). Les justes vivront éternellement et Dieu leur garde leur salaire. La mort est le repos du juste. » « Quand les richesses abonderont, n'y mettez point votre cœur » (Ps. LXII, 11). L'étranger qui est debout devant le pauvre est Christ lui-même, le plus beau de tous les enfants des hommes, le Fils de Dieu, qui, renonçant aux splendeurs

du ciel, a pris notre nature pour nous sauver. Il est la nourriture et le breuvage des âmes fidèles; il leur donne son corps pour la rémission des péchés et son sang pour la vie éternelle. Les acclamations qui entourent le pauvre, à qui la coupe est offerte, désignent la béatitude de celui qui a communié au corps et au sang de Jésus-Christ, avec pénitence et pureté de corps et d'esprit; car Dieu lui-même lui envoie cette félicité par la voix du prophète : « Oh! qu'heureux est l'homme dont la transgression est pardonnée, dont le péché est couvert, et à qui Dieu n'impute point son iniquité! » (Ps. xxxii, 1, 2). Le Saint-Esprit abonde en lui, car il repose sur ceux qui prennent part au sacrement de la Cène; il trouve en eux des vases d'élection, parce qu'ils ont lavé son temple de leurs larmes, et persévéré dans la prière, qui s'exprime par d'ineffables soupirs. Christ et les anges se réjouissent en eux, parce qu'il y a de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui vient à se repentir : « Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma dragme qui était perdue » (Luc xv, 9). A la vue de toutes ces choses, le prince appelle ses amis. Son regard, c'est le salutaire dessein de renoncer aux habitudes du péché pour s'attacher aux choses selon Dieu; de détourner ses pensées des illusions de la vie mondaine: de confesser le néant des intérêts de la terre et de s'écrier avec Salomon : Vanité des vanités! — Le prince est saisi d'admiration à la vue des saintetés de la grotte solitaire, où tout lui parle de Dieu. Ainsi, celui qui a fait l'expérience de la fragilité du monde, tourne enfin son regard vers le salut de son âme. » — A l'explication de la parabole succèdent quelques réflexions générales sur la vocation monastique :

« La valeur de l'arbre n'est ni dans sa hauteur ni dans son feuillage, mais bien dans ses fruits. Ainsi ce n'est pas la cellule qui fait la gloire du moine, mais ce sont les vertus du moine qui honorent le monastère. C'est ce que confirme la

carrière de Théodose, hégoumène de la Petchéra de Kief, qui fut pour tous un modèle de piété. Parce que cette piété était pure, parce qu'il avait aimé Dieu et ses frères comme ses propres membres, Dieu aussi l'a aimé, Dieu a glorifié avant tout l'asile qu'il habita. L'éclat de la puissance humaine n'atteint pas aux merveilles qui couronnent les vertus intimes de la vie monastique : voilà pourquoi les grands de la terre inclinent leurs fronts en présence des moines, auxquels ils rendent, comme à des élus du Seigneur, l'honneur qui leur appartient en vertu de ces paroles : « Celui qui reçoit un juste, en qualité de juste, recevra une récompense de juste » (Matth., x, 41). Si nous accomplissons scrupuleusement les vœux de notre vocation, non-seulement nous aurons dès ce monde en partage le pardon des péchés; non-seulement encore nous serons associés à la gloire des saints Pères devant qui s'inclinèrent les princes de la terre, mais transportés au royaume céleste, nous y contemplerons la face de Dieu. Tout ce que nous demandons à Dieu dans nos prières, nous sera accordé. Qu'on ne s'imagine pas qu'il suffise d'aspirer à la vocation monastique, de prononcer des vœux et de lire l'Écriture sainte : pour se sauver, il faut des luttes et des combats. Saint Paul le déclare : « Celui qui entre dans la lice n'est point couronné s'il n'a combattu » (II Tim., II, 5). Celui qui dort ne saurait remporter la victoire : celui qui est paresseux à l'œuvre du salut ne peut être sauvé. Toutefois Dieu ne reproche point les dons qu'il dispense : Christ est fidèle et nous garantit dans les cieux les promesses attachées à la vocation monastique. Il prie lui-même pour nous : « Mon Père, je prie pour eux; je ne prie point pour le monde, mais je prie pour ceux que tu m'as donnés; garde-les en ton nom, afin qu'ils soient un comme nous, et qu'aucun d'eux ne soit perdu » (Jean XVII, 9, 11, 12). A l'œuvre donc, mes frères, vous qui avez de telles pro-

messes! Peut-être parmi les apôtres y a-t-il encore quelque Judas! mais que chacun veille sur lui-même! Ne trahissons pas la parole de Dieu en mentant; soit larcin, cupidité, injustice, malveillance pour l'hégoumène, soit hypocrite humilité ou participation indigne aux saints sacrements, ne crucifions pas Christ de nouveau, mais en toutes choses, comme l'apôtre nous y exhorte, conduisons-nous en serviteurs de Dieu, avec grande patience » (II Cor., vi, 4)... Comme on voit dans l'arène les coursiers rapides rivaliser de vitesse, vous aussi, émules des vertus des saints Pères, efforcez-vous de vous surpasser les uns les autres en renoncement, en humilité, en abnégation, en obéissance, en recueillement; qu'il n'y ait parmi vous ni libertinage, ni débauches, ni convoitises charnelles, de peur que voués aux peines de l'enfer, vous n'ayez à subir le désespoir des réprouvés [1]. Mais plutôt, déployant les ailes de vos âmes, élevez-vous au-dessus du péché qui nous perd. » L'auteur ajoute un dernier mot: « Dieu fasse, par un effet de sa grâce, que ces lignes vous gardent en pureté de corps et d'ésprit, et concourent à votre sanctification. Souvenez-vous de moi dans vos prières! »

Il existe du même auteur un troisième traité de la vie monastique: c'est une lettre assez étendue adressée à Basile, hégoumène de la Petchéra, et destinée à lui seul. Elle commence par l'éloge de Théodose. Cyrille ajoute: « Tu veux connaître mon opinion sur le grand et saint projet que tu as formé, celui de te vouer à la vie monastique. Ce n'est pas sans doute que j'aie quelque chose à t'apprendre à cet égard, et ta lettre n'est qu'une déférence à mon humilité. Tu m'interroges comme le précepteur son élève, ou le maître

[1] Littéralement : « De peur que vous ne soyez déchirés par les monstres de la géhenne et que vos ossements ne soient dispersés devant les portes de l'enfer. »

son *serviteur*. Je ne chercherai point en moi-même la réponse que j'ai à te faire, je la demanderai aux saints Livres, ou plutôt aux paroles mêmes de Christ, en te rappelant la parabole de l'homme qui a bâti sa maison sur le roc, » etc. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette œuvre qui reproduit les mêmes idées générales que les deux précédentes. La vie ascétique y est présentée comme l'idéal de la perfection chrétienne. L'évêque signale quelques abus des mœurs monastiques, contre lesquels il prémunit celui qui le consulte. Ses conseils sont empreints d'une vive admiration de la vie contemplative. Dans cette épître, l'auteur revient, comme il le fait dans ses sermons, sur son insuffisance : il parle de la faiblesse de son esprit, de la pauvreté de sa parole. Ce n'est pas lui qui parle ou qui écrit : ce sont les saints Livres qui lui fournissent les pensées, les préceptes qu'il présente. C'est à la fois une preuve de son humilité personnelle et un témoignage en faveur de la profonde vénération qui régnait alors en Russie pour la parole de Dieu et pour les travaux ecclésiastiques qui s'inspiraient de son autorité.

Saint Cyrille, outre ses sermons et ses travaux ascétiques, a composé un *Recueil de prières et de cantiques*. Les premières sont conservées dans divers manuscrits du xvi[e] siècle, au nombre de onze, de douze ou de vingt-deux. Elles sont disposées, dans les plus récents, dans l'ordre des jours de la semaine, plusieurs étant destinées au même jour[1]. Il en existe cinq autres qui sont généralement attribuées au même « Cyrille, moine de Tourof » plus une sixième, dont il est très-probable qu'il fut l'auteur. Les plus étendues, comme aussi les plus caractéristiques, sont celles que l'auteur destine à être dites après la messe ; plus que toutes les autres, elles sont en harmonie

[1] Ces manuscrits sont indiqués dans la préface de Kalaïdovitch aux œuvres de saint Cyrille ; il y est parlé de deux éditions imprimées dans le xvi[e] et le xvii[e] siècle, mais fort rares aujourd'hui.

avec la consécration du jour. Ainsi, la première prière pour le lundi est adressée aux anges ; celle du mardi à saint Jean le Précurseur ; celle du mercredi à tous les Apôtres, etc. Elles ont toutes plus ou moins le même caractère. Ces prières furent adoptées pour l'édification, et souvent transcrites : il n'est donc pas étonnant qu'elles aient subi de nombreux changements : elles présentent toutefois un cachet d'uniformité, qui dépose en faveur de leur intégrité générale. Nous traduisons, sur l'original slave, deux de ces prières :

« Pour le lundi après la messe, prière de l'âme à son Ange, par Cyrille, moine de Tourof. »

« O toi qui contemples la grandeur de Dieu, ange gardien de ma vie, je me prosterne à tes pieds, moi pauvre pécheur pénitent, pour implorer ta grâce et ton assistance ! Et vous tous, saints anges, qui entourez en tremblant le trône redoutable du Seigneur, qui jouissez de l'ineffable splendeur de la majesté céleste, priez pour moi le Dieu plein de gratuité, dont l'amour a paru sur les hommes ; protégez-moi contre le mal que je porte en moi-même.

« Saint et glorieux archange Michel, toi qui, le premier des esprits célestes, te prosternes en adoration, verse sur moi un rayon de ta lumière éternelle. Aide-moi à résister au péché, à passer dans l'amour de mon Dieu tous les jours de ma vie ! Eclaire mon entendement, afin que je me soumette à cette Parole du Seigneur, qui est sainteté et bonheur ! Ouvre aux clartés divines cet œil intérieur, encore obscurci par le péché qui attire si souvent sur moi la réprobation d'un Dieu d'amour et de longue attente.

» Saints anges, que la présence du Seigneur pénètre de crainte, vous dont les lèvres chantent les ineffables harmonies du ciel, priez pour moi qui pèche à toute heure, afin de

me garantir du glaive de la colère de Dieu, car mon âme est accablée sous le fardeau de ses transgressions. Quand je songe au passé de ma vie, je me condamne moi-même comme criminel ; je me souviens de toutes ces infidélités, par lesquelles, plus que tout autre, j'ai méconnu la bonté de mon Dieu, et je redoute que quelque flamme ne descende du ciel pour me consumer ; je tremble que ma vie ne soit précipitée au fond de l'abîme. Mais je regarde à la grande et infinie miséricorde de Dieu, qui a différé jusqu'à ce jour mon juste châtiment et qui attend mon repentir ; je me prosterne et je m'écrie : « Gabriel ! messager de salut et de joie, consolateur de l'âme affligée, refuge contre toute espèce de souffrance, sois ma force dans la tentation, la lumière de mon cœur assombri par le péché ; fortifie-moi dans le désir du bien. Ne dédaigne pas les soupirs du pauvre serviteur dont la mort peut-être n'est pas éloignée ! Ne repousse pas l'âme pénitente, navrée de ses fautes, et qui redoute d'être appelée du sein de ses souillures devant le Juge qui rend à chacun selon ses œuvres !

» Saint Urie, vois ma détresse et les plaies sanglantes que m'a faites l'ennemi à qui je n'ai pas résisté. Oh ! mon espérance, fais-moi sentir mes misères, afin que mon âme s'éveille du sommeil du péché. Hélas ! je comprends à peine combien je suis coupable à toute heure, faisant le mal que je hais ; combien je suis ingrat en déchirant d'une main parjure cette alliance de grâce du Dieu qui attend ma conversion ! Malheur à moi, si je n'ai pas trouvé dans la pénitence la garantie du pardon ! Et qui fera de mes yeux une source de larmes pour obtenir de la gratuité de mon Dieu, qu'il déploie sur moi sa miséricorde, qu'il me retire de cette mer du monde enflée des vagues du péché, et dans laquelle je vais périr, si je ne me réfugie dans le repentir ?

» Saint Raphaël ! qu'une légion d'anges prie devant Christ

pour ma pauvre âme affligée! Je suis par ma nature une fragile et passagère créature : peut-être ne m'est-il pas donné de voir la fin du jour, et mon ennemi va se réjouir, disant de moi : Voilà cet homme livré à la vanité, et sa vie a passé comme une ombre.

» Mais, ô mon Seigneur Jésus-Christ! je me prosterne devant Toi : regarde-moi avec compassion, délivre mon âme des ténèbres du vice avant que je comparaisse à ton redoutable tribunal! Exauce les supplications des Puissances célestes qui prient pour moi, archanges, chérubins, séraphins, trônes et dominations! Par ces prières et par celles de Ta très-sainte Mère, délivre-moi de la sombre nuit de la corruption; car tu es l'Agneau de Dieu, qui, chargé des péchés du monde, expiras sur la croix pour notre salut, t'offrant en sacrifice à Dieu ton Père, pour nous qui sommes pécheurs! Exauce ma prière et envoie, ô Sauveur! l'ange gardien de mon corps et de mon âme, pour me protéger contre tout ennemi visible et invisible, et me rendre digne de ta grâce avant que vienne ce jour solennel du jugement auquel je ne puis penser sans effroi! O mon saint Maître, toi qui es doux et humble de cœur, abaisse ton regard sur moi, aie pitié de moi et de tes serviteurs, car tu es notre Dieu et c'est en Toi que nous espérons, à Toi que nous recourons! Nous sommes, il est vrai, des serviteurs infidèles; mais nous ne t'avons pas renié, nous n'avons pas élevé nos mains vers un autre Dieu, et nous te bénissons, nous t'adorons, nous rendons grâces à ton saint nom, Père, Fils et saint Esprit, aux siècles des siècles. Amen! »

Pour le jeudi après la messe, prière de Cyrille, moine de Tourof.

« O mon âme, tu as péché chaque jour et te voilà toute défaillante! Infidèle à la loi que tu as reçue de la bonté de ton

Dieu, ne résisteras-tu pas à ces penchants de la chair qui te ferment le chemin du ciel ?

» Eveille-toi, pauvre âme, du sommeil du péché ; pleure tes œuvres mauvaises qui attirent sur toi la réprobation du Seigneur..., du Seigneur qui t'a donné la vie, qui te comble de bienfaits et qui attend ton repentir ! Cesse aujourd'hui de te nourrir du pain qui ne rassasie point, et de puiser à la source qui n'est qu'amertume ; prosterne-toi avec supplication aux pieds de l'apôtre, afin qu'il prie le Christ de t'accorder la haine de tes fautes.

» Saint Pierre, qui es plus près que tous du trône de la gloire, ferme rocher de la foi, inébranlable fondement de l'Église ; toi, à qui furent confiées les clés du royaume céleste, après que tu fus retiré de l'excès de ton égarement ; saint apôtre, couvre-moi, je t'en supplie, d'un bouclier divin, arrache-moi à l'abîme où je vais périr ! Tu as reçu de Dieu le pouvoir de lier et de délier : romps les liens qui me retiennent asservi au péché ; manifeste ta bonté à ton pauvre serviteur ; vivifie mon âme, comme tu ressuscitas Tabitha d'entre les morts : conduis mes pas dans le chemin du bien, et comme autrefois, à la belle porte du temple, le paralytique à ta parole se leva de son lit, guéri de toutes ses infirmités, que ta puissance aussi m'environne et guérisse les plaies de mon âme affranchie des tentations de la chair ! Tu peux toutes choses, ô saint apôtre, par la force de Christ ! Tu as tout quitté pour le suivre, et, lui donnant tout ton amour, tu as marché sur ses traces, enduré la persécution pour la gloire de son nom ! Prie pour un humble pénitent, afin que, par ton assistance, il soit délivré de ses maux !

» Saint Paul, élu du Christ, homme céleste, ange terrestre, prédicateur de la foi, apôtre des païens, voix solennelle de l'Église, aigle au vol sublime, révélateur des mystères célestes, docteur inspiré des grâces du salut, saint apôtre,

toi qui as tant souffert pour le nom de Christ; modèle de tous les chrétiens, toi qui as compté pour rien les meurtrissures de ton corps, maîtrisé les vagues de la mer, parcouru le monde pour l'arracher au mensonge de l'idolâtrie, ne rejette pas mes supplications, quelle que soit mon indignité; ne m'abandonne pas à mon aveuglement; relève-moi de ma langueur, verse la vie sur mon indolence spirituelle. N'as-tu pas, avec Barnabé, rendu la force à l'impotent de Lystre et rappelé à la lumière Eutyche qui était mort? Oh! ressuscite-moi aussi des œuvres de mort, toi dont la prière ébranla les fondements de ta prison, brisa tes chaînes et sauva Jason du supplice! Toutes choses te sont possibles par le pouvoir que tu tiens de Dieu: visite-moi dans ta bonté, délivre-moi des piéges de l'ennemi, fortifie-moi dans l'amour du bien, grand apôtre du Seigneur!

» Saint Jean, qui as sur les lèvres les paroles de Dieu, toi que Christ nomma le Boanerge et qui reposas ta tête sur son sein, vase d'humilité et d'innocence, âme de l'Eglise, parole qui a la douceur du miel et l'éclat de la foudre, apôtre de l'Asie, gloire et salut d'Éphèse, lumière de Patmos et du monde entier, évangéliste de Christ, mon espérance et mon refuge! Ne me refuse pas ton intercession, ne me délaisse pas au sein de mes nombreux péchés, car j'espère en toi.

» Saint-Luc, divin évangéliste, exauce ma requête et guéris mon âme de ses passions, exposé que je suis dès mon enfance aux flèches de l'ennemi: viens guérir, tu le peux, les plaies qu'elles m'ont faites.

» Saint Marc, flambeau d'Alexandrie, narrateur des mystères de Christ, historien de ses souffrances, ouvrier de son Évangile, prie pour moi le Dieu Sauveur, afin que je soumette mon corps à la discipline des divins préceptes de Christ, et que mon âme soit affranchie des penchants qui l'égarent!

» Saint Matthieu, toi qui pour suivre Jésus, voulus renoncer aux avantages du monde et rompre avec la société des pécheurs, tu as acquis dans le ciel une richesse pour laquelle tu n'avais point travaillé, celle de l'inaltérable félicité. Tu nous as révélé la seconde venue de Christ ! Quand, environné de la multitude des anges, il paraîtra dans sa gloire céleste, ses ennemis seront saisis de frayeur et les fidèles seront dans la joie, et les apôtres seront assis sur des trônes pour juger les nations. Malheur à moi, si alors je suis trouvé pécheur ! C'est pourquoi, dès ce jour, aide-moi à m'attacher au bien, délivre-moi de l'abîme des peines éternelles !

» Vous tous, saints apôtres élus du Seigneur, André, Jacques, Thomas, Bartholomi, Simon, Philippe, disciples chéris du Christ ! vous qui avez détruit le mensonge et fondé la foi, exaucez les prières d'un pauvre pécheur qui espère en vous ? Comment serais-je sauvé, si vous ne me protégez contre les coups de l'ennemi qui m'assaille comme un lion pour me dévorer ? Oh ! écrasez sa tête menaçante, brisez la fureur de sa rage et sauvez-moi par vos prières, afin que je me repente d'une âme contrite.

» Et toi, mon Sauveur ! purifie-moi de mes fautes cachées et déploie ta grâce sur mon indignité ! car tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui donnes la prière à celui qui prie et le repentir à celui qui se repent ! Daigne agréer ma pénitence, efface toutes les souillures de mon âme, sauve-moi par ta grâce, car je suis ton serviteur et le fils de ta servante. Ne permets pas que désormais mon pied bronche et que l'ange qui me garde s'éloigne de moi ! Éclaire, réjouis, sanctifie mon âme régénérée qui, sans toi, mon Sauveur, gémit dans le néant, la confusion, la douleur, et rends-la participante de tes joies ineffables ! Encore une fois, ô mon saint Rédempteur, souviens-toi avec clémence de ton serviteur et pardonne ses péchés par les prières des apôtres et de ta sainte Mère, notre

souveraine. Aie pitié de moi et sauve mon âme; car tu es notre Dieu et nous espérons en ta grâce, hier, aujourd'hui, demain et aux siècles des siècles. Amen! »

Le même ton général règne dans le *canon de la prière* de notre écrivain. La profonde corruption de l'homme, la nécessité de la pénitence, l'esprit de mortification, l'invocation de la Vierge et des Saints, telles sont les pensées qui reflètent d'ordinaire la personnalité de l'auteur, animé lui-même d'un vif amour de la vie ascétique. On en jugera par les deux cantiques suivants, que nous empruntons, comme les Prières, au texte slave :

« Réponds à l'appel de Moïse, éloigne-toi, mon âme, de la terre d'Égypte vouée au péché; fuis la servitude de Pharaon et marquée du sceau de la croix, traverse la mer des passions, un cantique sur les lèvres : chantons à l'Éternel, exaltons sa gloire!

» Transgresseur des commandements de Christ, j'ai donné ma vie au mal; mes paroles, mes pensées, mes actions ne ne sont que malice; j'ai péché abondamment à la face du monde.

» Jusques à quand, pauvre âme, gémiras-tu sous l'étreinte des passions charnelles, de la colère et de la dureté, de l'orgueil et de l'ivresse? Ah! fais pénitence : Christ mon Sauveur! délivre-moi des liens du péché, sauve-moi!

» Comme la voix enflammée des séraphins chante l'hymne éternelle de la Trinité trois fois sainte, qui donna l'être à toutes choses, de mes lèvres aussi s'échappe un cri de supplication : Dieu de miséricorde! pardonne mes nombreux péchés, sauve-moi!

» Comme les vierges folles qui n'ont point leurs lampes allumées, je vois se fermer devant moi les portes du festin. Mère du Seigneur! délivre mon âme gémissante des tourments qui sont le partage du péché. »

Autre cantique de Cyrille, « homme pécheur. »

« Mon âme succombe sous le fardeau de ses fautes, et mon cœur n'a plus que des gémissements. Exauce, Dieu tout-puissant, la prière de l'esprit froissé ; apprends-moi à vaincre le mal, afin que je porte des fruits de justice !

» Quand je me souviens du grand nombre de mes péchés, la détresse me saisit ; j'ai violé la loi de mon Dieu ! Séduit par l'ennemi, j'ai obéi aux charnelles affections : qui ne pleurerait sur moi, malheureuse victime !

» Amère est la captivité à laquelle t'enchaîne la passion, et pourtant tu la subis encore, ô mon âme ! Esclave du mal et plongée dans les ténèbres, qui brisera les chaînes de ta servitude ?

» O Père, ô Fils, ô saint Esprit ! pardonne au pécheur qui t'implore par la foi, et qui invoque ta miséricorde jusqu'à son dernier soupir.

» Marie, élue de Dieu, qui daignes te manifester à la terre et qui plaides pour moi devant le Seigneur, exauce ma supplication, acquiers-moi, par ton intercession, le pardon de mes nombreux péchés. »

Ajoutons que le texte du *Canon*, conservé dans les manuscrits du XIIIe siècle, porte l'empreinte d'une simplicité antique, qui ne se retrouve pas au même degré dans les *Prières*, dont la reproduction date du XVIe siècle. Ce double recueil doit néanmoins compter parmi les meilleurs ouvrages d'édification de l'époque. Son influence sur la piété des fidèles fut profonde, et concourut au progrès des mœurs religieuses au même titre que les sermons et les écrits ascétiques de l'évêque de Tourof.

Outre les travaux que nous venons de faire connaître, et dont l'authenticité ne comporte aucun doute, il en est d'autres attribués au même écrivain, mais sans preuves suffi-

santes, ou qui ont disparu sans retour. La plus ancienne biographie de Cyrille (XIIIe ou XIVe siècle) affirme, qu'étant encore simple moine « il avait écrit un grand nombre de traités théologiques, » et qu'après son élévation à l'épiscopat, « il avait réfuté par les saintes Écritures l'hérésie de Théodorite ; — qu'il était en outre l'auteur de plusieurs méditations sur les Évangiles et les prophètes pour les principales fêtes de l'Église, et qu'enfin il avait rédigé des dissertations morales, des prières, des éloges des saints, ainsi qu'un long traité de la Pénitence. »

Les considérations suivantes résument l'impression générale qui résulte pour nous de l'examen que nous venons de faire des travaux théologiques de saint Cyrille. Ses sermons semblent particulièrement empreints d'imagination et de poésie spirituelle : la pensée se dégage plus libre et plus féconde dans ses Traités sur la vie monastique ; un vif sentiment chrétien respire dans ses cantiques et ses prières. Les premiers ne sont pas exempts d'affectation, de recherche, de rhétorisme ; ces défauts s'affaiblissent sensiblement dans les seconds, tandis que le naturel et la simplicité sont presque toujours le caractère dominant des derniers. On a quelquefois surnommé saint Cyrille le Chrysostôme de la Russie. Cet hommage trop ambitieux ne saurait être une assimilation complète de l'écrivain ou du prédicateur de Tourof à l'illustre Père de l'Église : il semble prouver seulement que Cyrille fut pour son époque habile théologien autant qu'orateur distingué. De tous les écrivains qui vécurent pendant les trois premiers siècles de l'Église russe, un seul, le métropolitain Hilarion, ne fut pas dépassé par Cyrille, quel qu'ait été d'ailleurs le nombre de ses écrits. Une imagination vive et féconde, une diction facile, un langage indépendant, telles sont les qualités qui distinguent l'évêque de Tourof. Les écrits du métropolitain Hilarion révèlent un esprit plus

mûr et plus étendu, une pensée plus logique et plus ferme, un style plus correct, et parfois la haute inspiration du véritable orateur.

XIV

SAINT SIMON, ÉVÊQUE DE WLADIMIR.

Saint Simon, premier évêque de Wladimir et de Souzdal, à qui les chroniques donnent le nom de « docteur de l'Eglise, » vécut quelques années après Cyrille de Tourof, et fut comme lui, mais dans un genre différent, l'un des écrivains les plus remarquables de son siècle.

Ses premières années s'écoulèrent au monastère de la Petchéra. Il était archimandrite de celui de la Nativité, à Wladimir, lorsque le vœu du grand-duc, Georges II, qui désirait ériger en évêché sa capitale, dont les intérêts religieux avaient dépendu jusqu'alors de Rostof, l'appela aux fonctions de l'épiscopat. Cette éminente position ne fit point oublier à Simon l'asile de sa jeunesse. Il mourut en 1226, et fut inhumé dans l'église cathédrale de Wladimir; ses restes furent transportés plus tard, comme il l'avait désiré, au monastère de Kief.

On n'a de lui qu'un traité, qui appartient à la fois au domaine de la morale et à celui de l'histoire : c'est sa *Lettre à Polycarpe*, moine de la Petchéra[1]. Ce dernier, jeune encore, avait fait son noviciat au célèbre monastère de Kief. Après un séjour un peu prolongé auprès de Simon, qui ne lui avait refusé ni son amitié ni la direction de son expérience pasto-

[1] Tatistcheff prétend que saint Simon fut l'un des continuateurs de la chronique de Nestor : mais ses travaux historiques n'étant point parvenus jusqu'à nous, il est difficile de prononcer sur la vérité de cette assertion.

rale, Polycarpe était rentré à son monastère. Mais bientôt, entraîné à des pensées d'ambition, il avait à deux reprises quitté sa retraite, pour remplir les fonctions d'hégoumène, d'abord au couvent de Kosmodamian, ensuite à celui de Dmitrief. Son orgueil n'était point satisfait. Il avait eu la prétention d'aspirer à l'épiscopat, sous les auspices de la princesse, épouse de Rostislaf Mstislavitch. Rentré à la Petchéra, Polycarpe, aigri par l'insuccès de ses démarches, n'obéissait plus qu'avec répugnance à ses supérieurs, ne voulait pas assister aux offices de l'Église avec les autres moines, était mécontent des dispositions prises par l'économe et témoignait la plus mauvaise humeur des torts qu'il imputait à ses frères. Il écrivit à Simon, pour lui exposer tous ses griefs. L'évêque de Wladimir, avec cet amour paternel qu'il avait voué à Polycarpe, voulut guérir l'âme malade de son jeune ami et lui adressa une longue lettre pastorale, que nous allons examiner. Elle renferme trois parties distinctes.

1° La première, qui forme comme le début de l'ouvrage, a un caractère moral : ce sont des directions, destinées à combattre l'humeur chagrine de Polycarpe : elles sont quelquefois empruntées à l'histoire :

« Mon frère, écrit saint Simon, recueille ton âme dans le calme de la solitude, et dis-toi : je ne suis qu'un humble moine. N'as-tu pas renoncé au monde, n'as-tu pas quitté tes parents selon la chair, pour l'amour du Seigneur? Si dans le silence de la retraite que tu as choisie pour travailler à ton salut, tu n'apportes pas des dispositions tout spirituelles, pourquoi donc te vouer à la vie monastique ? Ce ne sont pas les vêtements de deuil, c'est la vie chrétienne qui préserve des peines à venir. Tu sais quelle est la grandeur de ta vocation aux yeux des princes, des boyars, de tous tes amis qui disent de toi : heureux celui qui hait le monde et sa gloire, qui renonce aux vanités terrestres et n'a plus de désir que

pour le ciel! — Et pourtant tu ne vis pas comme doit le faire un cénobite. La rougeur me monte au front à cause de toi..! Est-il possible que ceux qui nous estiment heureux nous précèdent au royaume des cieux, et que nous-mêmes, n'ayant point de paix, nous nous préparions d'amers repentirs? Qui aura pitié de toi, si tu cours à ta perte? Frère! rentre en toi-même et sonde ton cœur : travaille pour le Seigneur avec crainte et en toute humilité. Ne sois point — aujourd'hui plein de mansuétude, — demain plein de fiel et de trouble. Après avoir gardé le silence un certain temps, ne retombe point dans l'esprit de murmure contre l'hégoumène et ses serviteurs. Ne mens point, en restant éloigné, sous prétexte de maladie, du culte de l'Église. Car, de même que la pluie arrose les semailles, l'Église incline l'âme aux bonnes œuvres. La dévotion à laquelle tu peux te livrer dans ta cellule n'a pas la même force que celle dont l'Église te pénètre. Que tu y lises les psaumes ou que tu y chantes les cantiques, — ces pieuses pratiques ne peuvent point se comparer à cette seule invocation de l'Église : Seigneur, aie pitié de nous! — Souviens-toi, frère, que Pierre, l'apôtre du Dieu vivant, emprisonné par Hérode, fut délivré de ses mains par les prières de l'Église. Et David ne dit-il pas : « J'ai demandé une chose à l'Éternel et je la rechercherai : c'est que j'habite dans la maison de l'Eternel tous les jours de ma vie, pour contempler sa beauté et visiter soigneusement son sanctuaire? » (Ps. XXVII, 4). — Et le Seigneur lui-même ne déclare-t-il pas « que sa maison est une maison de prière » (Matth., XXI, 13), et que là, où deux ou trois sont rassemblés en son nom, il est au milieu d'eux? » (XVIII, 20) Et quand cette assemblée se compose de plus de cent frères, ne croiras-tu pas d'autant plus que le Seigneur est au milieu d'eux? C'est, tu le sais, cette même Église qui pourvoit à la nourriture des frères, dont le simple gruau a plus de prix pour moi

que des mets exquis. Je prends Dieu à témoin que je serais prêt à n'avoir d'autre festin que le pain grossier et les pois, dont se nourrissent les frères. Et toi, comment se fait-il qu'aujourd'hui tu es en bonne harmonie avec ceux dont tu partages la table, et que tu murmures demain contre le cuisinier et le frère-servant, pour causer de l'ennui au supérieur? Sache supporter les contrariétés : « en persévérant jusqu'à la fin, tu seras sauvé » (Matth., xxiv, 13). S'il arrive que quelqu'un t'offense et qu'on vienne à toi pour te dire : un tel t'a calomnié, réponds au dénonciateur : quoiqu'il m'ait offensé, il est mon frère ; et d'ailleurs il n'agit pas de lui-même ; c'est l'*ennemi* qui l'a surpris, pour mettre la discorde entre nous. — Le Seigneur châtie les méchants, mais il fait grâce aux débonnaires. Tu dis : on m'a fait tort en face de tous. Ne t'emporte pas, mon fils ; ne cède point aussitôt à la colère ; mais t'humiliant devant ton frère, dis-lui : pardonne moi! Redresse d'abord tes propres péchés et tu triompheras des atteintes du malin. Mais si tu réponds à une injure par la rigueur, tu te fais un double tort à toi-même. Es-tu plus grand que le roi David, qui se vit maudit par le perfide Simhi et qui, quand Abisaï voulut venger cet outrage, lui dit : Ne le fais pas, mais le Seigneur verra ma patience et m'en récompensera comme il l'a promis! — Souviens-toi surtout, mon fils, de la mansuétude du Seigneur, qui fut obéissant jusqu'à la mort : lui qui, abreuvé de calomnies, frappé au visage, succombant sous la croix, couronné d'épines, « ne faisait point de menaces quand on le maltraitait » (I Pierre, ii, 23), ne s'irritait point, mais priait pour ceux qui le crucifiaient, afin de t'apprendre à toi-même à prier pour tes ennemis : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous persécutent » (Matth., v, 44). — Déjà, mon frère, tu n'as que trop obéi à la voix de ton orgueil. Verse maintenant des larmes,

de ce qu'ayant quitté la sainte retraite du monastère, déchirant par là les liens de fraternité qui t'unissaient à Antoine, à Théodose et à tes frères, tu as voulu être toi-même hégoumène. Tu as bien fait de renoncer promptement à cette charge et de résister à l'ennemi qui préparait ta perte. Ne sais-tu pas que l'arbre souvent transplanté, sèche promptement? Toi aussi, en aspirant à l'indépendance, tu n'aurais pas tardé à périr. La brebis est en sûreté au sein du troupeau, mais éloignée du bercail, elle devient bientôt la proie du loup. Il fallait t'examiner au préalable sur les motifs qui te portaient à déserter la paisible et pieuse retraite de la Petchéra, si propice à quiconque aspire au salut. N'est-ce pas que Dieu a voulu punir ton orgueil..? Tu ne voulais pas reconnaître la prééminence des supérieurs du cloître..! — Mais le monastère de Petchéra ressemble à la mer; il rejette toute impureté. Et quelle lettre t'a dictée ton dépit..? Malheur à toi, car tu perds ton âme. Je te le demande: par quel moyen espères-tu te sauver? En vain tu jeûneras, tu affligeras ton corps, tu passeras les nuits sans sommeil; si tu ne sais pas souffrir les contrariétés, tu ne seras pas sauvé. Tu pouvais être la joie de l'hégoumène et de tes frères, me procurer à moi-même la satisfaction la plus douce... Mais voici que tu as voulu de nouveau suivre ta volonté, devenir supérieur du monastère de Dmitrief, sans que personne t'y engageât, ni l'hégoumène, ni le prince, ni moi. Et maintenant tu as couru l'aventure... Comprends, frère, que Dieu ne veut pas que tu t'élèves et que pour cela il t'envoie la faiblesse de la vue. Mais tu n'y fais pas même attention, pour dire : il m'est bon d'être affligé, afin que j'apprenne tes statuts. Je vois que tu es ambitieux, que tu cherches, non pas Dieu, mais la gloire du monde. Ne suis-je pas digne, me dis-tu, de ces fonctions? L'économe, par exemple, ou tel autre vaut-il mieux que moi ?.... La princesse, épouse de Rostislaf, dési-

rant te voir évêque à Novgorod à la place d'Antoine, à Smolensk à la place de Lazare, ou à Jourief à celle d'Alexis, m'écrit et me dit: « Je suis prête, pour l'amour de toi et de Polycarpe, à faire le sacrifice, fut-ce de mille roubles d'argent. » Mais j'ai répondu : « Ma fille Anastasie, tu médites une chose qui n'est point agréable à Dieu. Si Polycarpe n'avait pas quitté le monastère, qu'il y eût vécu avec pureté de conscience, en parfaite abnégation et en soumission à l'hégoumène et à ses frères, non-seulement il eût mérité la mante d'évêque, il eût encore acquis le royaume des cieux. » — Et toi, mon frère, tu veux aspirer à l'épiscopat?.. Certes, tu désires une bonne chose, mais médite ce que l'apôtre saint Paul dit à Timothée, et vois si tu trouves en toi-même les qualités que doit posséder un évêque. Si tu avais été digne de cette charge, je n'aurais pas consenti à ton départ; je t'aurais investi moi-même de mes fonctions dans les deux évêchés de Wladimir et de Souzdal, comme le désirait le prince George, mais je n'y ai point consenti... Frère, la perfection ne consiste pas à être illustre devant tous, mais à sanctifier son âme et à se montrer orné de vertus. Plus d'un évêque est sorti des rangs du monastère de Petchéra. — Le premier fut Léonce de Rostof, homme de grande sainteté, premier martyr des infidèles, troisième dignitaire de la terre de Russie, puisqu'il reçut avec deux princes la couronne de Christ pour qui il avait souffert... Le métropolitain Hilarion lui succéde : tu as lu toi-même la vie de saint Antoine qui le consacra à la carrière monastique, où il se distingua par d'éminentes vertus. Un grand nombre d'évêques sont choisis, après eux, parmi les religieux de la même communauté. Veux-tu savoir avec détail ce qui les concerne? parcours la vieille chronique de Rostof; elle t'apprendra que plus de trente évêques ont commencé à servir Dieu dans le sanctuaire de la Petchéra, et cinquante peut-être, si tu arrives jusqu'à

moi, pécheur, qui trace ces lignes. Comprends donc, frère, quelle est la gloire de ce monastère et fortifie-toi par le repentir dans l'affection que doit t'inspirer la vocation paisible et sainte à laquelle Dieu t'a appelé. Ce serait avec joie que je renoncerais à l'épiscopat et que je m'inclinerais devant l'hégoumène de ce saint monastère; mais tu n'ignores pas ce qui m'en empêche. Qui ne sait que c'est moi, indigne évêque Simon, qui ai fait de la cathédrale de Wladimir l'ornement de la ville et qui ai fondé l'église de Souzdal? Que de villes et de villages en sont tributaires, et c'est à mon humilité qu'aboutit toute cette puissance! Eh bien, je te le dis devant Dieu, j'échangerais sans peine toute cette gloire contre le dénûment d'une cabane, s'il m'était donné d'occuper ne fût-ce que le dernier rang au monastère et de n'avoir en partage que les moqueries des hommes. Un seul jour dans la maison de la Mère du Seigneur vaut mieux que des milliers d'années d'une vie mondaine; c'est là que je voudrais vivre, plutôt que dans la maison de péché. » — Telle est la péroraison de la première partie de la Lettre à Polycarpe : le point de vue, on a pu le voir, est du ressort de la morale.

2° La seconde partie a plutôt un caractère historique. L'évêque de Wladimir invoque à l'appui des exhortations qu'il vient d'adresser à l'impatient Polycarpe, la vie des modèles de piété qui ont vécu au monastère de Petchéra. Ses récits se succèdent au nombre de neuf. Le premier se lie étroitement aux dernières pensées de l'Épître, où l'auteur exprimait sa vive affection pour la retraite de Kief : « Je vais te dire maintenant, mon frère, pourquoi je conserve un si grand amour et une foi si complète à Antoine et à Théodose. » — Simon raconte alors que sous l'hégouménat de Pimène, vivait au monastère un saint homme, le presbytère Onésiphore le Perspicace. Il avait une sollicitude toute

paternelle pour un jeune moine qu'il regardait comme son fils spirituel; mais celui-ci, tout en paraissant marcher sur les traces de son guide, avait une conduite fort dissipée. Ce jeune moine mourut de mort subite et son corps exhala une odeur si fétide, que les frères purent à peine réciter sur sa dépouille les prières des morts et le déposer dans le cimetière. La nuit suivante, saint Antoine apparut à Onésiphore et lui dit : « Comment avez-vous osé inhumer un tel pécheur en terre sainte? Qu'il soit exhumé! » Le lendemain la même vision se renouvela; Onésiphore et l'hégoumène se disposaient à obéir aux ordres de saint Antoine, quand le même saint reparut et dit au presbytère : « J'ai eu pitié de l'âme de notre frère, car je ne puis violer la promesse que je vous ai faite, celle que tout frère, inhumé au monastère, obtiendra grâce, quoique je sois pécheur. » — Bientôt en effet l'hégoumène, après avoir prié avec ferveur pour le salut du défunt, eut le bonheur d'entendre une voix du ciel qui lui annonça que le pécheur avait été reçu en grâce par les prières de saint Antoine, de Théodose et des moines de Petchéra, au même titre que beaucoup d'autres frères, lavés de leurs péchés par les mêmes prières. La preuve ne s'en fit pas attendre. Le corps du jeune moine ne tarda pas à répandre une atmosphère de parfum exquis. « Voilà pourquoi, ajoute le pieux légendaire, évêque pécheur que je suis, je désire avec larmes mourir et reposer dans ce saint lieu, pour obtenir la rémission de mes nombreux péchés par les prières des saints Pères. »

Les trois récits suivants sont une nouvelle glorification du monastère. Saint Simon raconte les grandes vertus des anachorètes qui l'ont illustré : Eustrate le Jeûneur qui, fait prisonnier et vendu à des Juifs, fut par eux crucifié pour le nom de Christ, le jour même de Pâques et ensuite les convertit par les miracles opérés en son nom; Nikon, qui mira-

culeusement délivré d'une longue servitude chez les Polovtsis, exerça un tel prestige sur son ancien maître que celui-ci devint chrétien avec toute sa famille, et se consacra même à la vie monastique au cloître de la Petchéra; — Koukte, qui fit de nombreux miracles, convertit les Viatitches qui lui firent subir le martyre avec son disciple; — Pimène le Jeûneur, qui eut le don de prophétie et de guérison. Puis, revenant à Polycarpe :

« Comment essaierai-je de rappeler tous les saints frères dont la foi a opéré la conversion des païens et des juifs? Que de fois ne t'ai-je pas parlé de ces ouvriers bénis de Dieu, moi le moindre des évêques et qui ne suis pas digne de leur servir de marchepied? Je ne t'en dirai donc pas davantage; si tu trouves insuffisant tout ce que tu as appris de moi à cet égard, ce que je t'en écrirais, ne réussirait pas à te convaincre. » Saint Simon n'en continue pas moins à presser son disciple par de nouveaux exemples, de ne point quitter le cloître, d'obéir à l'hégoumène, et de n'aspirer ni à l'épiscopat ni même à aucune prééminence.

Athanase le Thaumaturge est le héros du cinquième récit : l'auteur raconte qu'après deux jours de léthargie, il revint à la vie. Les frères ayant réclamé ses directions, il leur dit : « Soyez en toutes choses obéissants envers l'hégoumène; priez sans cesse et faites pénitence : demandez à Dieu de finir vos jours et de reposer à l'abri du monastère. » Athanase vécut encore douze ans au cloître qu'il aimait, et donna les mêmes conseils aux moines au moment de sa mort. Un certain Babylas fut miraculeusement guéri sur son tombeau. « Si quelqu'un, ajoute saint Simon, taxait mes paroles d'inexactitude, qu'il recoure à la vie des saints pères Antoine et Théodose, et il se convaincra qu'elles sont l'expression de la vérité... Pour toi, frère, voici le conseil que je te donne : fortifie-toi dans les pratiques de la piété, ne recherche ni le

pouvoir d'hégoumène ni le titre d'évêque, et qu'il suffise à ton salut de terminer tes jours au monastère. »

La citation suivante est consacrée à l'histoire détaillée du prince de Tchernigof, Nicolas Sviatosch, qui comptant pour rien honneurs, richesses, principauté, famille et serviteurs, voulut être simple moine, se soumit à tous les genres d'obéissance et mourut saintement au monastère, où il avait passé de longues années dans les mortifications de la pénitence.

« Je reviens à toi, mon frère, ajoute l'évêque. Qu'as-tu fait de semblable? As-tu renoncé à la fortune? Mais tu n'en avais aucune. As-tu dédaigné la gloire? Mais tu ne la connaissais pas : au contraire, c'est du sein de la pauvreté que tu t'es élevé à la considération. Réfléchis à l'abnégation du prince, qu'aucun autre n'a surpassé... Quel rapport y a-t-il de ton ambition à son cilice?... C'est d'hier que tu as embrassé la vie monastique et déjà tu songes à t'en détourner; quand tu n'as pas encore fait les premiers pas dans la carrière, tu prétends à l'épiscopat, et avant d'avoir appris l'obéissance, tu veux commander?... Réveille-toi, frère, fais soigneusement l'examen de ta vie et que rien ne détache ton esprit et ton cœur de ce saint lieu. »

Saint Simon s'attache ensuite à inspirer à Polycarpe le goût de l'abnégation et le dédain des richesses. Il le fait, dans le septième épisode en rappelant l'exemple du moine Érasme qui, ayant consacré tout ce qu'il possédait à l'ornementation de l'Église de la Petchéra, « se ménagea la gloire du royaume des cieux » (*sic*); dans le huitième, en glorifiant la conduite du moine Arétas, pour qui la perte de ses richesses devint une source de grâce, quand, triomphant de l'attrait qu'elles avaient pour lui, il répéta les paroles de Job : Le Seigneur l'avait donné; le Seigneur l'a ôté, que le nom du Seigneur soit béni! — « Sachant ces choses, ne

pense pas, frère, que tout ce que tu possédais, est perdu. Devant Dieu, tout est compté, jusqu'à une pite. Tu as fait placer deux portes à l'Église de la Vierge..., et voilà Dieu qui t'ouvre les portes de sa grâce... Tu me disais : j'aime mieux consacrer au service de l'Église tout ce que je possède, que de m'en voir dépouillé par la guerre, par les larrons ou par l'incendie. Je louais ces bonnes résolutions. Tu as fait une promesse : tiens parole. Et s'il t'arrive d'être dépouillé par larcin ou de perdre tout par la guerre, ne murmure pas, ne t'indigne pas, mais glorifie Dieu, et dis : Dieu l'avait donné, Dieu l'a ôté. »

Enfin, par le neuvième épisode, qui met en scène le prêtre Tite et le diacre Évagrius, l'évêque cherche à développer dans l'âme de Polycarpe une vertu qui lui manque, — le pardon des injures. Tite et Évagrius avaient vécu d'abord dans des rapports d'intime affection, dont chacun louait la sincérité ; le démon parvint à les diviser et leur mutuelle inimitié devint si violente, que plusieurs fois les frères essayèrent vainement d'opérer leur réconciliation. Tite, le premier, atteint d'une maladie dangereuse, revint à des sentiments de paix et supplia avec larmes son ancien ami de lui pardonner ; mais Évagrius, persistant dans son animosité, déclara qu'il ne se réconcilierait avec lui ni dans ce monde ni dans l'autre. Au même instant, il tomba mort, invisiblement frappé par l'ange de destruction, tandis que Tite ne tarda pas à se rétablir. « Veille avec soin, mon frère, sur l'inflexibilité de ton cœur : n'y donne point accès aux atteintes du diable ; qui se soumet à lui, devient son esclave. N'hésite pas un moment à manifester à ton ennemi des dispositions bienveillantes, pour échapper au châtiment du messager vengeur. Que Dieu te garde de tout esprit d'irritation ; car il est écrit : « Que le soleil ne se couche pont sur votre colère » (Éphès., IV, 27).

3° La troisième et dernière partie de la Lettre de saint Simon est, comme la précédente, du domaine de l'histoire : mais ce n'est plus à Polycarpe seul qu'elle s'adresse, c'est à tous les fidèles. La somptueuse cathédrale de la Sainte-Vierge de Petchéra, « archimandrie de toute la Russie, » en forme le sujet. Le narrateur parle successivement des visions qui ont accompagné la fondation du saint édifice, des ouvriers miraculeusement envoyés de Constantinople par « la Mère de Dieu » pour en construire les murs, apportant, pour les y déposer, les cendres des sept martyrs et l'image de la sainte patronne ; des peintres venus de la même ville, pour en orner le sanctuaire ; des prodiges opérés par l'image de la Vierge ; des circonstances miraculeuses de la dédicace du temple. Le but que l'auteur se propose est évidemment de convaincre Polycarpe de la haute importance du monastère et de le porter à ne pas s'en éloigner. « J'aurais encore bien des choses à t'écrire, frère Polycarpe : la faiblesse des derniers ans m'empêche de continuer. Jouis d'une santé prospère et sauve ton âme ! Que Dieu te garde tous les jours de ta vie par les prières de la sainte Vierge, d'Antoine et de Théodose ! » Tels sont les derniers mots de l'épître.

Ce qui donne une valeur particulière à cette œuvre historique, c'est que l'auteur indique généralement les sources auxquelles il a puisé. Il rapporte certains événements, comme en ayant été témoin oculaire : d'autres lui ont été racontés par des personnes dignes de foi qui en ont été spectatrices ; d'autres encore sont empruntés aux vivantes traditions conservées par les moines de la Petchéra. Quelquefois ce sont les actes synodaux, les images, les monuments littéraires, la biographie de saint Antoine ou la Vie de saint Théodose, du moine Nestor, qui constituent ses autorités. Sans parler du mérite littéraire de cette œuvre, on doit donc y voir une des sources les plus précieuses de l'histoire de l'Église.

XV

LE MOINE POLYCARPE.

La Lettre de Polycarpe lui-même à l'archimandrite Acindine, est, dans une certaine mesure, la continuation de celle de saint Simon. C'est l'histoire même de son cloître, le résumé des données orales que le disciple avait recueillies de la bouche du maître : aussi ne puise-t-il que rarement ses témoignages dans la vie de saint Antoine, tout en faisant connaître quelques nouveaux noms de religieux. L'œuvre appartient donc à Polycarpe pour la forme, à saint Simon par le fond. Les touchantes exhortations de l'évêque et de l'ami avaient sans doute produit une vive impression sur l'esprit du jeune Polycarpe : il resta simple moine, se montra plein de déférence pour son supérieur, Acindine. Ce fut pour répondre à son désir qu'il entreprit, vers 1230, d'écrire l'histoire du monastère. Il nous l'apprend dans sa préface :

« J'essaie, avec l'aide de Dieu, d'écrire ces pages à ton intention, vénérable archimandrite de toute la Russie, mon père et mon maître Acindine. Veuille m'écouter avec indulgence : je te raconterai la vie, les actes, les mœurs pieuses des saints hommes qui ont illustré la demeure de la Petchéra, tels que me les a fait connaître Simon, évêque de Vladimir et de Souzdal, ton frère, qui partagea lui-même les travaux du cloître. Il m'a appris tout ce qu'il savait d'Antoine, le plus illustre des moines de Russie, de Théodose, de tous les Pères, dont les restes reposent dans le sanctuaire de la très-sainte Mère de Dieu. Que ta sagesse supplée à l'imperfection de ma pensée. Tu veux que je retrace la vie de

nos frères; mais tu n'ignores pas mon incapacité : tu sais toute la timidité que ta présence m'inspire. Comment donc parler dignement de ces scènes de miracles? » — Viennent alors douze monographies des saints hommes de la Petchéra, récits édifiants et variés, mais dont l'exposition détaillée nous entraînerait à trop de longueur. Ils sont en général plus étendus et plus précis que ceux de saint Simon. On le comprend : ce dernier avait un but déterminé ; ses citations ne sont en quelque sorte que les arguments de sa thèse. Polycarpe, au contraire, ne néglige aucune circonstance pour mieux peindre ceux dont il retrace la vie. Quelques monographies se terminent par des réflexions morales, celle, par exemple, de Laurent le Thaumaturge :

« J'ai écrit ce qui précède, mon maître Acindine, pour arracher à l'oubli les divins miracles, les vertus et les mœurs de nos Pères, pour apprendre à tous qu'il y eut à la fois jusqu'à trente Pères qui, d'un seul mot, avaient le pouvoir de chasser les démons. Le possédé disait : Je n'ose m'approcher du lieu où reposent Antoine, Théodose et les autres Pères, dont les noms sont inscrits au livre de vie. Heureux celui qui peut partager leur dernier asile! Heureux celui qui est jugé digne d'être inscrit avec eux au livre de vie! Que Dieu me fasse grâce par tes prières au jour du jugement! »

D'autres fois les considérations morales de l'auteur forment le début de son récit. Ainsi, dans la vie du vénérable Marc de la Petchéra :

« Je continue, moi pécheur, l'œuvre des anciens biographes : mais la plupart y ont consacré bien des peines. Ils ont parcouru les déserts, traversé les montagnes, franchi les abîmes. Ils ont connu les saints hommes dont ils parlent, recueilli leurs miracles et leurs exploits des lèvres des contemporains, pour en former le recueil des Pères [1], dont la

[1] Le Patéric ou Patrologe.

lecture fait la joie de nos âmes. Mais moi, humble chroniqueur, je ne sais que balbutier les rudiments de la vérité ; je n'ai rien vu de toutes ces choses et n'ai pour me guider que mes entretiens avec l'évêque Simon. Je n'ai pas visité les Saints-Lieux ; je n'ai vu ni Jérusalem ni les sommets du Sinaï, et je ne puis orner mon récit des épisodes qui font le charme des œuvres littéraires. Je ne veux d'autre gloire que celle du monastère, d'autre célébrité que celle des vertus des saints Pères, dont je retrace avec joie la vie et les miracles, comme je ne désire autre chose, pauvre pécheur, que leurs prières. J'arrive donc à parler de Marc de la Petchéra. »

Considérée comme monument littéraire, la lettre de Polycarpe n'atteint pas au mérite de celle de Saint Simon. La narration est simple, naturelle, mais quelquefois diffuse et n'a pas la même chaleur de sentiment ; l'expression est moins juste, moins précise et devient assez souvent verbeuse. Quand Polycarpe expose sa propre pensée, elle a moins de maturité et de justesse que celle de saint Simon ; mais envisagé comme œuvre historique, l'écrit dont nous venons de parler ne le cède pas au précédent. Par l'unité de sujet et la concordance des sources auxquelles l'un et l'autre ont puisé, les deux traités sont comme les parties constituantes d'un même tout : aussi ont-ils servi de base au Recueil des Pères du célèbre monastère de Kief.

XVI

ANTOINE, DOSITHÉE ET EPHREM.

Quelques autres travaux littéraires appartiennent à l'époque dont nous parlons. On peut les classer sous quatre points de vue : les uns sont des relations de voyages ; les autres se

rattachent au domaine de l'histoire, de la chaire et du droit canonique.

Nous rangeons parmi les premiers les travaux de l'archevêque de Novgorod, Antoine, et ceux de l'archimandrite de la Petchéra, Dosithée.

Le premier [1], avant d'entrer dans les ordres, se rendit à Constantinople au commencement du XIII[e] siècle, visita la célèbre basilique de Sainte-Sophie avant la dévastation dont elle fut l'objet de la part des Croisés en 1204, et, de retour dans sa patrie, voulut conserver le souvenir de ses principales impressions. Il affirme avoir vu à Sainte-Sophie le riche plateau offert à l'Eglise par la grande-duchesse Olga : l'extérieur en était orné de perles, l'intérieur de pierres précieuses entourant une image de Christ. A droite de l'autel se trouvait un grand tableau du martyre de Boris et de Gleb, dont les peintres d'images de Constantinople aimaient à reproduire les traits. Il donne en outre quelques détails sur la peinture religieuse de l'époque et rapporte que le patriarche de Constantinople s'occupait volontiers d'iconographie pour l'ornement des temples.

Dosithée, archimandrite de la Petchéra de Kief, visita vers la même époque le monastère du mont Athos. La relation de son voyage n'est guère connue que par l'extrait suivant :

« Les religieux du mont Athos reconnaissent pour chef et pour directeur spirituel le plus âgé d'entre eux. Les Pères ne vivent pas en communauté : ils ont chacun leur cellule. La règle qu'ils observent est uniforme. Ils lisent chaque jour la moitié du Psautier et répètent six cents fois l'invocation : « Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, aie pitié de moi ! » Si quelqu'un veut renchérir sur le nombre de

[1] Il portait dans le monde le nom de Dobrina Adriankovitch

prières, c'est à sa volonté. Ils ont en outre l'obligation de s'acquitter de 300 à 500 génuflexions. A chaque heure, assis, couchés, marchant ou travaillant, il leur est imposé le devoir de dire avec componction : Seigneur Jésus-Christ! Ceux qui ne savent pas lire répètent sept mille fois l'invocation à Jésus, non comprises les génuflexions selon la règle de l'Église. Cette règle est adoucie pour ceux dont la santé est délicate. Les moines avancés en âge sont principalement astreints aux prières : le nombre des génuflexions est subordonné à leurs forces. Par amour de Dieu, les religieux observent le silence : ils fuient le bruit, les passions et les discours mondains. En Russie, pendant le grand carême, les saints Pères ont l'habitude de lire le Psautier dans son ensemble ; en dehors du jeûne, ils ne lisent pas un seul psaume. Il n'en est pas ainsi chez les religieux montagnards : leur règle est la même pour la vie entière. Il est ordonné à chaque frère d'avoir dans sa cellule un iconostase ou une croix, et de s'acquitter dans ces conditions des pratiques établies. Ceux qui sont sans aucune instruction se livrent aux travaux manuels : l'obéissance est pour eux un devoir absolu, qui implique l'abnégation la plus complète de leur volonté[1]. »

Quant aux travaux historiques, ils furent nombreux : les chroniques de Kief, de Novgorod, de Souzdal et d'autres villes en fournissent la preuve. Leur caractère interne dénote qu'ils furent, avant tout, l'œuvre d'écrivains ecclésiastiques[2]. Nous en citerons trois : le prêtre Jean, le ponomare[3] Timothée et l'hégoumène Niphonte, plus tard archevêque de Novgorod. Peut-être les deux premiers ne firent-ils que co-

[1] Des copies de cet ouvrage se trouvent au couvent de la Trinité de Saint-Serge et au séminaire ecclésiastique de Moscou. Voir Kazansky, *Histoire du Monachisme en Russie*, p. 122, Moscou, 1855.

[2] Solovief, *Histoire de Russie*, III, p. 140 et seq.

[3] Fonctionnaire d'ordre inférieur dans l'Eglise.

pier les chroniques de Novgorod. Quant à l'histoire de l'Eglise, elle s'enrichit de deux nouveaux ouvrages, la Vie d'Antoine Romain, par son disciple André, et celle du vénérable Abraham, par son disciple Ephrem.

André succéda, en 1147, à Antoine Romain dans la direction du monastère dont ce dernier avait été le fondateur. Son ouvrage nous apprend qu'Antoine était né en Italie, au sein d'une famille pieuse; qu'il y avait embrassé la vie monastique dans un cloître où quelques moines orthodoxes cherchaient un refuge contre les persécutions des Latins; qu'en 1106, après avoir couru de grands dangers sur mer, il arriva à Novgorod où il fonda son monastère et une église. L'auteur n'oublie pas de faire mention de ses vases et de ses trésors miraculeusement retirés des eaux, de sa promotion au rang d'hégoumène, de ses dernières volontés et de sa mort. Il donne ensuite quelques détails sur lui-même, rappelle qu'il se voua à la carrière monacale dans le cloître d'Antoine, dont il fut d'abord le disciple, puis le directeur spirituel, et déclare qu'il tient de lui tous les détails consignés dans les pages qu'il lui consacre, pour se conformer à la fois à son désir et à la volonté de Niphonte, archevêque de Novgorod. Remarquons que cet écrit, tout en conservant les traces de son origine primitive, fut soumis à une nouvelle rédaction vers la fin du XVI[e] siècle. Les cendres de saint Antoine Romain furent relevées en 1597. Un moine de son couvent, Niphonte, fut chargé de raconter les miracles du nouveau saint : il y associa des détails puisés dans sa biographie, en leur donnant une forme qui en rendît la lecture plus facile dans l'église, le jour de la fête du saint. Dès lors, l'ouvrage primitif s'augmenta d'un pompeux exorde, dans lequel le panégyriste invite les fidèles à s'associer dignement au nouveau triomphe de l'Eglise. Les dernières pages sont consacrées à la glorification du saint : elles renferment cer-

tains traits qui, dans aucun cas, n'ont pu appartenir au disciple de saint Antoine.

La vie d'Abraham, de Smolensk, s'est conservée dans toute son intégrité : aucun indice n'est de nature à prouver que le texte en ait subi des altérations. Le moine Ephrem en est l'auteur. Certains passages, et spécialement le début, sont évidemment empruntés de la Vie de Théodose par le moine Nestor, dont ils reproduisent même les expressions. Comme son modèle, l'auteur commence par implorer l'assistance divine sur l'œuvre qu'il entreprend. Il passe ensuite aux détails de la biographie et répète littéralement l'invocation de Nestor :

« Dieu tout puissant, source de tout don parfait, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, viens à mon aide : éclaire mon cœur pour me faire comprendre tes commandements ; ouvre mes lèvres afin qu'elles confessent tes merveilles, qu'elles glorifient ton élu, qu'elles sanctifient ton nom, car tu es le secours de tous ceux qui s'attendent à toi !... »

Sans nous arrêter aux détails de cette biographie, remarquons seulement qu'à part quelques expresssions, Ephrem s'abstient désormais de faire à l'auteur des chroniques de nouveaux emprunts, que d'ailleurs ne comporte plus la différence du sujet. Cette observation s'applique également à la péroraison, qui est d'une assez grande étendue. Nous en citerons quelques passages :

« Indigne pécheur Éphrem, je suis coupable d'une grande nonchalance et je n'ai fait aucune bonne œuvre : je porte le nom de moine, mais mes fautes sont un démenti donné à ma vocation... De tous les disciples du vénérable Abraham, il n'en est aucun qui ne doive m'être préféré, tant je suis resté loin de la douceur de ses mœurs, de sa patience, de sa charité, de son esprit de prière, de toutes ses précieuses vertus.... Il pleurait dans l'humilité, — et moi, je me suis livré

à la joie ; il était plein de zèle pour la prière, pour la lecture des saints Livres, pour la prédication dans l'Église de Dieu, — et moi, je me laissais dominer par l'attrait du sommeil. Il ne disait point d'inutiles paroles, ne portait point de jugements téméraires, — et moi, je jugeais et je parlais avec légèreté. Il aimait à penser à l'heure redoutable du jugement. — et je n'avais de pensées que pour la table et les festins. Il s'efforçait d'imiter la vie des saints Pères et d'acquérir leurs vertus, — je ne connaissais d'autres habitudes que les superstitions et les vanités des méchants. Il aspirait à faire des progrès dans l'humilité — et je m'enivrais d'allégresse et d'orgueil. Il aimait les pauvres, il partageait tout avec les nécessiteux et les orphelins, — et moi, je ne faisais point d'aumônes, je ne songeais qu'à grossir mon trésor, dominé que j'étais par la profondeur de ma cupidité et par la dureté de mon cœur... C'est pourquoi, mes pères et mes frères, je ne suis pas digne de célébrer les louanges de notre vénérable Père, à cause de mes grands défauts et de mes nombreuses imperfections. Son image rayonne de clarté et de mansuétude, et tout en moi est ténèbres, ignorance et péché. » Après cela, Ephrem s'adresse à la sainte Vierge dont il réclame les prières pour le cloître placé sous son invocation, puis à Jésus-Christ, et s'exprime ainsi :

« Agrée, Seigneur Jésus-Christ, l'imparfaite prière de ton indigne serviteur Éphrem : aie pitié de moi et ne me rejette pas du nombre de tes saints. Si j'ai beaucoup péché devant ta face, si plus que tout autre je t'ai offensé, du moins ne confessé-je d'autre Dieu que toi, par qui toutes choses ont été faites ! Enseigne-moi, Seigneur, à faire ta volonté ; répands ta grâce sur ton serviteur, afin que, gardé par elle, il échappe à toutes les surprises de l'ennemi. Que ta main se déploie comme un bouclier sur lui et sur toute la ville ! Ne redemande point, ô Seigneur, mon âme dans un état

d'impénitence, mais agrée mon repentir, quelque faible qu'il soit : vivifie-moi, ressuscite-moi du grand nombre de mes péchés, par les prières de la très-sainte Vierge et de tous les esprits célestes! »

Après cette prière, Éphrem revient à ses auditeurs ; il continue :

« Et nous maintenant, qui célébrons la mémoire de notre bienheureux père Abraham, écrions-nous : Réjouis-toi, cité placée sous la garde du Seigneur! Réjouis-toi, Marie, mère du Sauveur : la cité de Smolensk que tu préserves de tout mal, est toujours pleine de dévotion pour ton culte et célèbre ta gloire éternelle! Réjouis-toi, Smolensk, que les prières de Marie protégent souverainement! Réjouissez-vous, apôtres et prophètes, martyrs et saints, justes et élus, au jour où s'endormit notre père Abraham! Réjouissez-vous, pasteurs et conducteurs du troupeau de Christ.... » Le panégyriste appelle à l'allégresse les chrétiens de toute condition et de tout âge, les morts et les vivants, de près et de loin. — En général, la Vie du vénérable Abraham de Smolensk, par son disciple Éphrem, quelque attention qu'elle mérite d'ailleurs comme document littéraire et historique de la première moitié du XIIIe siècle, ne décèle pas dans son auteur un talent de premier ordre: l'expression de la pensée est souvent défectueuse, sans suite et entachée d'exagération.

Outre les monuments de l'éloquence sacrée que nous venons d'analyser, la période qui précéda la domination des Mongols en Russie vit naître un certain nombre d'autres essais dont les auteurs sont restés inconnus. Tels sont probablement les douze sermons conservés dans le prologue de la bibliothèque Sophie de Novgorod, du XIIe au XIIIe siècle, pour les six premiers mois de l'année, et qui se retrouvent dans un autre prologue de la même bibliothèque, du XIIIe au XIVe siècle ; cinq autres sermons pour la préparation des gran-

des fêtes, — et sept pour ces fêtes elles-mêmes [1]. Ils ont en général peu d'étendue et sont d'une grande simplicité, comme l'exigeait l'édification d'un peuple dont la foi était récente. Peut-être les douze premiers furent-ils l'œuvre d'un seul auteur, comme semblerait le prouver l'uniformité du début qui est le même pour tous : « Sachez, mes frères, qu'en ce jour....., » etc. Deux citations permettront de les apprécier.

1° Sermon de préparation à la fête de la naissance de la Vierge.

« Sachez, mes frères, que ce jour est la préparation de la naissance de la très-sainte Vierge Marie, notre souveraine. Préparez-vous à la prière du matin et du soir et à la célébration de la messe : car ce jour est saint : il est l'aurore de notre salut. En ce jour le Seigneur a daigné s'abaisser jusqu'à l'homme violateur de ses commandements, tombé dans l'abîme du mal, esclave du mensonge, et renouveler son être en envoyant son ange annoncer à Anne et à Joachim la naissance de la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et nous, dans l'allégresse que ce jour nous inspire, empressons-nous d'allumer les flambeaux de nos bonnes œuvres par l'aumône, la foi, la charité qui sont la santé de l'âme et du corps. La foi sans les œuvres est morte ; il faut donc à la la foi ajouter l'aumône faite avec amour. L'aumône conduit au ciel : elle ouvre les portes du royaume ; celui qui donne au pauvre prête à l'Éternel, et il est dit : je veux la miséricorde et non le sacrifice. C'est pourquoi, je vous en conjure, ne repoussons ni l'affligé, ni le nécessiteux, ni le voyageur, mais recevons-les avec amour dans nos demeures, comme

[1] Les sermons de fêtes ont pour titres : 1° La Naissance de la sainte-Vierge ; — 2° L'Exaltation de la sainte Croix (14 sept.) ; — 3° L'Intercession de la sainte Vierge (1er oct.) ; — 4° La Conception de la sainte Vierge ; — 5° La Naissance de Jésus-Christ ; — 6° Le Baptême de Christ ; — 7° La Purification (2 février).

Christ lui-même et par leurs prières, Christ aussi nous recevra dans le royaume éternel que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. »

2° Sermon pour l'Exaltation de la Croix.

« Sachez qu'en ce jour, mes frères, la sainte Croix s'élève pour la rançon de nos péchés et le renouvellement de nos cœurs; car la Croix nous rachète de la malédiction de la loi. Le Seigneur y a été cloué (*sic*) et il a déchiré la charte de nos péchés. Dieu nous l'a donné comme un bouclier contre l'ennemi. Il a détruit la mort et l'enfer : par lui, le premier Adam a été rétabli, et Eve a été délivrée de la condamnation. L'arbre de la tentation avait provoqué sa chute du paradis; l'arbre de la Croix lui en a rendu les joies. En voyant la Croix, la mort a frémi de terreur et perdu son empire sur tous ceux qu'elle enchaînait, depuis le premier Adam, jusqu'au second, attaché à la Croix. Il est notre victoire, notre rempart contre l'ennemi. Sous sa bannière, nous ne craignons ni les adversaires visibles ni les invisibles. Il nourrit sans peine nos cœurs par la foi : il est le refuge, le pain céleste du chrétien : plaçons sous sa garde nos corps et nos biens, et nulle espèce de mal ne pourra nous atteindre; il sauve le monde. Humiliés avec crainte au pied de la Croix, renonçons à toute méchanceté, à la colère, à la haine, à la calomnie, à l'usure, à l'incontinence, et, rejetant toutes ces choses devant le démon, attachons-nous à la paix, à la modestie, à la tempérance, à l'humilité, à l'hospitalité, à l'indulgence, à la pureté, qui sont la vie des anges et le salut des fidèles. Aimons toutes les vertus qui découlent de la pureté; nous serons par là les enfants de Dieu et nous aurons part à son royaume, glorifié dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit. »

Les manuscrits de l'époque renferment d'autres sermons dirigés contre les aberrations de certains hommes, qui tout

en portant le nom de chrétiens, croyaient encore à Péroun, à Korsa, à Mokosch et autres divinités de la mythologie slave, leur offraient des sacrifices et conservaient diverses pratiques païennes [1]. Il est possible que ces sermons furent écrits en Russie avant la période mongole, époque où de pareilles erreurs étaient communes. Nous ne voudrions pas toutefois l'affirmer positivement ; ces pratiques en effet n'étaient pas inconnues aux autres peuples d'origine slave, et subsistèrent en Russie, même après la domination des Tatars.

Il existe encore un sermon sans nom d'auteur : il appartient incontestablement à la littérature russe qui précéda la période mongole. C'est le sermon en l'honneur de Clément, pape romain. Il fut prononcé sur son tombeau à l'occasion de la restauration du temple de la Dessiatina de Kief, quand cette ville était encore la capitale des grands-ducs et la résidence du métropolitain, ce qui conférait à son clergé une sorte de suprématie dans l'Église. Après avoir puisé dans les historiens grecs et bulgares les détails qu'il donne sur saint Clément, l'auteur ajoute :

« C'est par un effet de la volonté de Christ que le saint martyr Clément, ce soleil de l'Église et son intercesseur, est arrivé de Rome à Kherson et de Kherson en Russie pour le salut des fidèles. Quelle preuve de son amour pour les hommes? Quel mystère de grâce? Christ n'a pas voulu que son élu restât auprès de ses anciens frères, mais qu'il se

[1] Nous citerons : l'explication du prophète Ésaïe par saint Jean Chrysostôme, « concernant ceux qui élèvent des autels aux faux dieux. » — Le sermon de saint Grégoire le Théologien, dirigé contre « les païens qui servent les idoles, comme plusieurs ont coutume de le faire. » — Le sermon de saint Jean Chrysostôme montrant « comment les premiers païens croyaient aux idoles, leur offraient des trésors et juraient par leur nom, comme beaucoup de chrétiens le font encore, ne voyant pas ce qu'est le christianisme. » — Le sermon, inséré dans l'un des recueils de Bolotof, et commençant ainsi : « Garde, mon fils, les commandements de Dieu et n'oublie pas les saints Pères, etc. »

réunit à ceux qu'ils regardent comme ennemis et hérétiques et dont il est dit : « Ils ont sacrifié leurs fils et leurs filles aux démons » (Ps. cvi, 37). Mais il est dit aussi : « Vous êtes sauvés par grâce, car où le péché a abondé, la grâce a surabondé » (Rom., v, 20). En effet, là où s'élevaient les autels des démons, l'Église glorifie le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et ce bienfait est le résultat de l'arrivée de Clément. C'est pourquoi nous honorons le Père glorifié dans la Trinité, par la reconnaissance que nous vouons à son serviteur, qui a fait valoir le talent de son Maître, non-seulement en Italie mais à Kherson et dans toute la Russie, quand nous nous écrions : Gloire des martyrs, ornement des saints, antique intercesseur de la terre de Russie, couronne précieuse de notre glorieuse ville, la grande métropole, la mère des cités ! Tu es l'orgueil des princes russes, l'allégresse des Saints, des prêtres et des moines, l'édification des fidèles qui se pressent autour de ton sépulcre, pour toucher tes reliques et rapporter une bénédiction dans leurs demeures, après avoir été eux-mêmes sanctifiés !... Oui, cette ville se glorifie de posséder ce qui reste de toi et te prodigue ses pieuses louanges. L'Église de la Mère du Seigneur est comme un nouveau ciel et un autre soleil qui éclaire ta dépouille de ses rayons ! O toi qui partages le trône des apôtres et la sainteté des anges, tu chasses les démons, tu guéris les infirmités, tu couvres de confusion les hérétiques et tu augmentes les triomphes de la foi orthodoxe ! De même que tu sauvas ton serviteur de la fureur des monstres qui peuplent la mer, préserve en ce monde ceux qui te vénèrent, de la rage des monstres invisibles ! Intercède pour la prospérité du prince qui, fidèle aux pieuses traditions de ses ancêtres, a restauré ton temple ! Son aïeul, plein d'amour pour Christ et de déférence pour les martyrs, a transporté dans ce lieu tes restes vénérables, qui sont pour lui, pour sa famille, pour la contrée toute

entière, un gage de sainteté et de salut. O toi, l'égal des apôtres, guide vers le bien l'héritier de son trône et de ses vertus ! Il se réjouit en ce jour, lui le premier de nos princes, heureux de trouver dans tes prières, ô Clément, l'appui de son sceptre. Comme lui, le pontife de l'Église se réjouit, heureux d'approcher de ta sainteté pour le bien spirituel des fidèles. Les habitants de la cité qui domine entre les villes se réjouissent, heureux de ton intercession. Ton clergé est dans la joie, heureux de la suprématie qu'il doit à ta protection..... » etc. [1].

Autour des ouvrages qui viennent de fixer notre attention, se groupent naturellement les traductions slaves des Pères grecs, qui furent assez nombreuses. Les chroniques renferment des sermons de saint Jean Chrysostôme, de saint Épiphanes de Chypre et de saint Hippolyte [2]. Les lettres de saint Simon et de Polycarpe contiennent plusieurs passages du patrologe Scythe et de « l'Échelle » de saint Jean Liestvitchnik. Dans la vie d'Abraham de Smolensk, le biographe rapporte que ce dernier aimait à lire les écrits des saints Pères, et en particulier ceux de saint Éphrem de Syrie et de Chrysostôme. Il transcrit lui-même des extraits de la vie du vénérable Savva, consignée dans « la Chaîne d'or, » ou recueil des écrits des Pères de l'Église. Un sermon de Daniel le Prisonnier prouve qu'il connaissait « l'Abeille, » autre recueil commencé par Maxime le Confesseur, où l'on trouve des passages de l'Écriture sainte, des extraits des Pères, des philosophes et des sages de l'antiquité païenne, présentés par chapitres, selon les sujets. Il faut y joindre quelques traductions manuscrites d'ouvrages théologiques, qui sont parvenus jusqu'à nous. Tels sont :

[1] Les travaux qui ont trait au droit canonique sont analysés au chapitre du gouvernement de l'Église.

[2] Voir le *Recueil des chroniques russes*, II, 3, pag. 115, 375.

Les enseignements catéchétiques de saint Cyrille de Jérusalem (XIIe siècle).

Les commentaires, extraits de divers Pères, sur les Épîtres aux Romains, aux Corinthiens, aux Galates, aux Éphésiens, ouvrage russe de 1220.

Les Entretiens sur les Évangiles du dimanche, tirés de saint Chrysostôme, Cyrille d'Alexandrie, et Isidore de Péluse et traduits en russe par le presbytère bulgare Constantin, disciple de Cyrille et de Méthodius (XIIIe siècle).

L'Isbornik ou extrait des ouvrages des Pères et autres écrivains (XIIIe siècle).

Les manuscrits de la bibliothèque publique impériale.

Un recueil du XIIIe siècle renfermant, outre les sermons de saint Cyrille de Tourof, un sermon de Chrysostôme, seize catéchèses de saint Cyrille de Jérusalem et autres éléments.

L'Échelle du vénérable Jean Liestvitchnik, du XIIIe siècle, manuscrit du musée Roumiantzof, etc., etc.

XVII

LITTÉRATURE ECCLÉSIASTIQUE PENDANT LE XVe ET LE XVIe SIÈCLE.

Le XVe siècle et le XVIe furent l'époque du réveil des arts, des sciences et des études classiques dans l'Europe occidentale. L'esprit humain brisa les chaînes qui, pendant le cours du moyen âge, avaient comprimé l'essor de ses conquêtes. Un mouvement universel s'empara des idées, des croyances et des institutions scientifiques et religieuses. Ce mouvement ne se borna pas aux peuples de l'Occident. La Grèce, courbée sous le joug du mahométisme, en entendit l'écho. Entravée dans l'œuvre qui avait fait sa gloire, elle chercha dans les universités de l'Occident l'aliment de son activité intellec-

tuelle. Les Églises des provinces méridionales de la Russie subirent à leur tour l'influence des principes qui s'agitaient dans leur voisinage. Déjà, pendant le xve siècle, c'était aux académies de Cracovie et de Prague que les jeunes gens de famille noble se formaient à l'étude des sciences, de la littérature et de la dialectique. Dans le siècle suivant, lorsqu'une lutte ardente s'engagea entre les croyances rivales et que Rome parvint à établir momentanément son empire sur des contrées où jusqu'alors avait régné la foi de l'Orient, les partisans de l'Église Orthodoxe sentirent l'urgence de relever et de multiplier leurs institutions scientifiques. Les universités de Sloutzk et d'Ostrog formèrent de nouveaux centres d'instruction, à côté des écoles qui existaient déjà dans ces contrées. « Plusieurs princes, écrit au pape le jésuite Possevin en 1581, ont leurs propres écoles, qui sont autant de pépinières de leur schisme [1]. » L'étude de la langue et de la littérature religieuse de la Grèce y était générale.

Il importait surtout à l'Eglise russe, en face du défi jeté à ses croyances, de veiller à l'intégrité de ses livres ecclésiastiques. L'art de la typographie avait pénétré chez les races slaves, très-peu de temps après l'invention de l'imprimerie. Avant la fin du xve siècle, les presses de Cracovie et de Zétina, dans le pays des Monténégrins, reproduisaient pour les fidèles de l'Église grecque, la plus grande partie des livres du rituel, les Psaumes et les Évangiles. Ces livres s'imprimaient en outre à Venise et dans d'autres villes. Celles de Lwof, de Zabloudof, d'Ostrog, de Vilna surtout, qui fut souvent la résidence des métropolitains, étaient autant de centres bibliographiques, qui concouraient au même but.

La Bible était naturellement l'objet particulier de ces tra-

[1] *Commentar. de Moscov.* p. 286.

vaux. En 1556, l'archimandrite Grégoire traduisit, du texte bulgare en langue russe vulgaire, une harmonie des quatre Évangiles. L'Ancien Testament, collationné sur le texte hébreu, parut en russo-slave à Lwof en 1570. Le livre des Psaumes fut reproduit en russo-polonais par un auteur dont le nom est incertain. La Bible toute entière fut traduite et éditée de 1517 à 1519, par le docteur Scorina de Polotzk. Ce travail estimable fut le résultat de la comparaison de la Vulgate avec un ancien texte slave. Scorina adopta pour sa traduction, qui parut fragmentairement dans la capitale de la Bohême, le dialecte savant de la Russie occidentale.

Ces travaux furent moins importants toutefois que la révision de la Bible par le prince Constantin d'Ostrog. « Emu, dit-il dans la préface de son travail, des maux qui affligent l'Eglise Orthodoxe, dans laquelle il voit le troupeau de Christ assailli par la fureur des loups, il veut offrir à la piété des fidèles les grâces et les consolations de la Parole de Dieu. » Il n'avait pas à sa disposition, il le déclare encore, d'exégètes versés dans la science des Ecritures ; il manquait même d'une version d'ensemble de la Bible. Il la fit venir de Moscou et se mit à l'œuvre. La comparaison qu'il en fit avec d'autres versions en langues étrangères, le convainquit qu'elle renfermait non-seulement des divergences, mais de graves erreurs. Son embarras fut extrême. Il se voyait d'ailleurs en but aux critiques de l'esprit de dénigrement qui déversait le blâme sur son entreprise. Ces obstacles ne l'ébranlèrent pas. Il résolut de s'entourer de nouvelles lumières. De zélés collaborateurs partagèrent ses vues. Munis de ses instructions, ils parcoururent l'Orient et l'Occident, l'île de Candie, les monastères de la Grèce, de la Servie, de la Bulgarie, s'adressèrent au patriarche de Constantinople, Jérémie, recherchèrent partout les récensions les plus authentiques du texte sacré. Des hommes érudits

s'associèrent aux travaux du prince. Il en résulta une édition fragmentaire et successive de la Bible, fondée surtout sur les textes grecs. En terminant les livres des Macchabées, les collaborateurs du prince font observer « que ces livres ne se trouvent ni dans le texte slave (reçu de Moscou) ni dans les récensions latines et polonaises, mais uniquement dans les versions grecques et tchèques. » On peut juger par là de la richesse de matériaux que s'était procurés le prince d'Ostrog, Ajoutons que les livres de Tobie, de Judith et le 3e livre d'Esdras sont calqués sur l'original latin. On le voit, les manuscrits slaves de cette époque étaient très-défectueux. Il y avait à vaincre de nombreux obstacles pour arriver à une édition quelque peu satisfaisante de la Bible. Ces considérations suffisent pour expliquer les imperfections, les erreurs même, quelquefois graves, de cette œuvre exégétique.

L'oppression que le pouvoir temporel et l'antagonisme de Rome exerçaient sur les églises orthodoxes de la Russie méridionale, était de nature à inspirer aux orateurs de la chaire cette éloquence virile qu'enfante le courage chrétien pour la défense des convictions personnelles. Un seul nom, néanmoins, semble digne de quelque attention, celui de Grégoire Sémivlaque, premier métropolitain des églises du sud-ouest. On a conservé de lui vingt-et-un sermons pour les dimanches ordinaires et les jours de fête. Treize datent de l'époque de son hégouménat [1] et furent prononcés en Russie :

[1] Ils ont pour titre : 1° De la sainte Communion, pour le dimanche avant Noël; — 2° Pour les Trépassés; — 3° De la Vie monastique ; — 4° La doxologie des saints Pères ; — 5° Le Panégyrique des quarante Martyrs ; — 6° Des Juifs et de l'usage de l'hostie dans l'Eucharistie ; — 7° Pour le Vendredi saint; — 8° La naissance de Jean-Baptiste ; — 9° Le Panégyrique des apôtres Pierre et Paul ; — 10° Le Panégyrique du prophète Élie ; — 11° Pour la Nativité de la sainte Vierge; — 11° Jean, nouveau martyr; — 13° Le Panégyrique de saint Cyprien, etc.

les huit autres sont de date postérieure. On y remarque un certain mérite. Les caractères de la haute éloquence chrétienne se révèlent surtout dans celui qui traite des dispositions qu'il faut apporter à la sainte Cène.

Quelques autres noms pourraient se joindre à celui de Grégoire ; c'est ce qu'on doit inférer des études qu'un certain nombre de membres du clergé avaient faites au sein des universités les plus célèbres de l'époque.

XVIII

ÉTAT DE L'INSTRUCTION DANS LA RUSSIE DU NORD.

Pendant le cours du XVIe siècle, des sectes nombreuses s'élevèrent contre l'orthodoxie de l'Église. Elle triompha dans la lutte plutôt par les ressources de la force matérielle que par l'effet de la persuasion ; mais ce fut là presque son seul avantage. Occupée de sa propre défense contre les hérésies qui surgissaient successivement dans son sein, elle ne sut pas tenir compte des conditions de sa vie intérieure. Ajoutons que les succès politiques qui favorisèrent l'agrandissement de la Russie, furent pour la race slave la source d'un orgueil qui s'exaltait de ses propres œuvres et jetait un regard de dédain sur les gloires intellectuelles du reste de l'Europe, tout en fermant les yeux sur les désordres de son ignorance.

Au commencement du XVe siècle, il existait encore, en Russie, quelques écoles élémentaires, placées sous la direction des prêtres ou des diacres. Ce fut dans une de ces écoles que se forma un jeune orphelin qui, plus tard (1459), devait être le célèbre Jonas, archevêque de Novgorod. Un concile de l'an 1551 rappelle « qu'anciennement il existait à Mos-

cou, à Novgorod et dans plusieurs autres villes, de nombreuses écoles où l'on enseignait la lecture, l'écriture et le chant sacré. »

Il en était tout autrement à l'époque de Gennade, archevêque de Novgorod (1485-1505). C'est sous les couleurs les plus sombres qu'il peint l'état de l'instruction, même au sein du clergé. Voici ce qu'il écrit :

« On m'amène un paysan pour le consacrer à la prêtrise ; je l'invite à lire les passages des apôtres : il ne sait pas même le rite de cet office. Je lui fais donner le psautier : à peine peut-il en bégayer quelques mots : Je refuse de l'admettre ; on se plaint de moi : — « La faute en est au pays, Votre Éminence : nous ne pouvons trouver personne qui nous instruise. » Et il en résulte que je fais le procès au pays tout entier, comme s'il n'y avait personne que l'on pût conserver prêtre. On s'incline devant moi : « Eh bien, que Votre Éminence nous fasse instruire. » — J'ordonne de lire l'Ectène : celui qui demande la prêtrise ne peut ouvrir la bouche : je lui dis une chose, il m'en dit une autre. J'ordonne qu'on lui enseigne l'alphabet : — il ne le sait pas encore, qu'il demande à s'en aller, parce qu'il ne veut rien apprendre. Quant à moi, je ne puis me résoudre à conférer la prêtrise à des gens ignorants. Quelques paysans incultes y aspirent ; ils apprennent ce qu'on enseigne aux enfants et ne font que tout gâter. Ils veulent savoir l'office des Vêpres et apportent à leur maître du gruau et un griven d'argent ; celui des Matines, et ils donnent un peu plus ; celui des Heures, surtout,.... puis ils quittent la maison, sans avoir appris autre chose qu'à balbutier avec difficulté, le livre à la main ; mais ils ne savent absolument rien du rite de l'Eglise. » — Voilà donc en quoi consistaient les études des futurs conducteurs de l'Église, à quoi se bornait le savoir de ceux qui devaient être les conseillers spirituels du peuple ! On comprend quelle

douleur devaient en ressentir les chefs de l'Église. Aussi Gennade ajoute-t-il avec tristesse, en déplorant l'ignorance qui pèse sur le clergé : « Sont-ce là des chrétiens orthodoxes? » Il comprend que l'ignorance est la mère de l'hérésie, comme les ténèbres morales deviennent la source du relâchement de la foi. Il la combat avec persévérance : il demande d'abord au grand-duc, puis au métropolitain, qu'on établisse des écoles publiques sous la surveillance de l'autorité. Et encore, combien sont faibles ses exigences! « Je conseille, écrit-il, par rapport à l'instruction, qu'on enseigne d'abord l'alphabet, qu'on fasse ensuite lire les titres de chapitre : on fera plus tard étudier le psautier avec les explications. Quand l'élève en sera venu là, il pourra présider au chant du Canon et lire les autres livres [1]. » Voilà ce qu'était alors un cours d'études en Russie!

Nous ne voyons pas toutefois que les plaintes énergiques de Gennade aient porté remède à l'ignorance du clergé, laquelle ne fit qu'augmenter vers le milieu du XVI[e] siècle. Le concile de 1551 reconnaît avec douleur « que les Pères et ceux qui confèrent l'ordination savent fort peu de chose, ne sont rien moins que versés dans la connaissance des saintes Écritures, et manquent de moyens de s'instruire. » Le concile supplie donc le tzar d'ouvrir des écoles [2]. Ce n'est pas que les besoins intellectuels eussent complétement abdiqué dans les tendances de la nation. Il y avait alors « des jeunes gens altérés de science et désireux d'apprendre à connaître l'Écriture sainte. » Mais à côté d'eux se rencontrait une classe d'hommes qui voyaient dans l'instruc-

[1] *Actes historiq.*, t. I, n° 105.

[2] Jean Cobentzel, qui visita Moscou en 1576, écrit : « On ne trouve à Moscou ni écoles, ni moyens d'instruction, si ce n'est peut-être dans les monastères. Entre mille personnes, à peine en est-il une qui sache lire et écrire. » (*De legat. ad Moscov.* p. 15, éd. Starzievsky.)

tion un acheminement à l'hérésie, dans la lecture des Livres saints, une excitation à l'indépendance de la pensée. « Quelle imprudence et quel malheur! s'écrie le prince Kourbsky; ils enlèvent à l'Église les armes les plus propres à combattre les hérétiques, à ramener à la vérité ceux qui sont tombés dans l'erreur, et ce qui est le remède, ils l'appellent un poison mortel[1]! » Vers l'an 1555, des écoles élémentaires furent instituées près de quelques églises. Dans l'une d'elles, on essaya d'enseigner la langue latine. Elle ne tarda pas à tomber[2]. Quelques années plus tôt, le tzar avait appelé en Russie plusieurs théologiens de l'Occident, pour travailler avec les hommes intelligents de son empire au progrès des lumières. Cette mesure n'avait produit que des résultats équivoques.

Dès lors, si quelques rayons de lumière intellectuelle éclairaient encore la Russie, ils émanaient uniquement des monastères. Quelques-uns s'occupaient de la première instruction de l'enfance; d'autres conservaient dans leurs bibliothèques la traduction slave de la plus grande partie des ouvrages des Pères.

La littérature ecclésiastique compte néanmoins quelques noms parmi les pasteurs et les docteurs de l'Église du Nord. Quelques Lettres du métropolitain Photius et de Jonas, sur la scission qui s'opéra dans l'Église et sur les besoins moraux de son époque, sont dignes d'être remarquées. Celles

[1] Préface à la traduction de Jean Damascène, dans Vostokof, p. 537.

[2] Oderborn (p. 39 et 40, édit. Starzievsky). « Ils ont des écoles auprès des églises : un jeune homme âgé de 30 ans y enseigne aux enfants les premiers éléments de l'instruction; les caractères de leur écriture ont beaucoup d'analogie avec ceux de l'ancienne langue grecque : il n'y a point chez eux de cathéchisation. — Un Anglais, qui se trouvait à Moscou sous le règne du tzar Alexis Mikhaïlovitch, écrit : « Ce fut en 1560 que la première imprimerie fut établie à Moscou : on y avait en outre fondé une école pour l'enseignement du latin, mais elle ne tarda pas à disparaître. » (*Le Phare*, février 1843.)

du vénérable Joseph, archimandrite du monastère de Volokolam, sont riches d'aperçus ingénieux et de réflexions édifiantes. Ces qualités se retrouvent surtout dans le Traité qu'il dirigea contre la secte des Judaïsants, pendant les dernières années du xve siècle. Cet ouvrage, empreint d'un caractère de piété, mais aussi parfois d'une exégèse toute d'imagination, est intitulé : *l'Éclaireur* (Prosviétitel). L'Église russe y voit l'un des monuments les plus précieux de son orthodoxie. Il renferme :

1° Une préface que l'auteur consacre à l'histoire des sectaires judaïsants jusqu'à 1492 ;

2° Divers sermons qui ont pour titre : la Trinité ; la Venue du Messie dans la personne du Christ ; le Caractère de la Loi de Moïse ; l'Incarnation de Jésus-Christ ; le Culte des Images ; la seconde venue du Sauveur ; le Monachisme ; la Conduite qu'il faut tenir envers les Hérétiques.

Quelques citations permettront d'apprécier ce traité, dont l'exégèse affecte une singulière originalité.

Voici comment il s'exprime au sujet de la divinité de Jésus-Christ :

1. « Quand Dieu voulut créer Adam, il dit : Créons l'homme à notre image et selon notre ressemblance. Pourquoi a-t-il dit : Créons, et non pas, je créerai ? Il l'a dit, parce que la divinité n'est pas un seul élément, mais une triple essence, et il a parlé d'une seule image, parce que la Trinité est une. Dieu a dit : Créons l'homme. A qui l'a-t-il dit ? N'est-il pas évident que c'est à son Fils unique, au Verbe divin et au Saint-Esprit ? — Les hérétiques répondent : Non, mais Dieu se parlait à lui-même, parce qu'alors il n'existait aucune créature. Mais que peut-on dire de plus déraisonnable ? Quel architecte, quel bûcheron, quel corroyeur, seul et personne ne l'aidant, se dit à lui-même : Élevons un édifice, façonnons une charrue ou durcissons le

cuir, et n'exécute pas son œuvre en silence? Cela est mensonge et non vérité. »

2. Les sectaires disaient au sujet de l'Incarnation : Si la divinité s'est unie à l'humanité, comment le Verbe de Dieu ne participe-t-il pas de la faiblesse de notre nature? Joseph répond à cette question par la comparaison suivante : « De même que le feu ne contracte point l'impureté du fer, mais que le fer noir et froid, quand il est rougi au feu, en prend la couleur et devient ardent au milieu des flammes, ainsi le corps charnel du Sauveur a participé de la divinité, mais la divinité n'en a pas contracté les misères. Ne vois-tu pas que le soleil, quand ses rayons tombent sur la boue, en illumine les immondices sans être infecté de leur puanteur, les coagule progressivement, en dessèche les impuretés et en nettoie la souillure? Pourquoi chancelles-tu dans la foi, parce que la substance incorruptible et pure n'a pas revêtu nos corruptions? »

3. Les sectaires ajoutaient qu'il n'était pas nécessaire que Dieu lui-même descendît sur la terre et souffrît dans une nature corporelle. Joseph répond que c'était une nécessité. « Les prophètes eux-mêmes n'ont pu sauver l'homme déchu, parce que, créatures mortelles, ils étaient tous tributaires du péché. Il fallait donc un Sauveur qui fût sans péché. Dieu est juste et il soumet sa justice à la loi; il ne veut pas faire violence, même au démon. Dieu lui-même, le Verbe divin, éternel et invisible, s'est enveloppé dans un corps à cause de nous, êtres charnels ; il y a associé son âme, centre de toute pureté, afin de sanctifier par elle notre esprit et d'opérer la guérison de notre corps souillé et déchu par le péché. »

La Lettre de l'archevêque Bassien au tzar Jean III peut passer pour un modèle d'éloquence [1]. Celle de l'hégoumène

[1] On conserve en outre de lui deux sermons : l'un à l'occasion de la naissance de Jean IV ; l'autre, le panégyrique du grand-duc Basile.

Pamphile au prince de Pskof (1505) est la censure sévère des superstitions populaires. Ces divers écrits respirent en général un vif sentiment de conviction personnelle, qui les rend dignes d'intérêt.

Pendant le même siècle, Nil de Sorsk (1508) rétablit en honneur la vie ascétique, depuis longtemps tombée en désuétude. On a de lui des Lettres et des Traditions adressées à ses disciples. Les unes et les autres ont le même but, — la vie intime de l'ascète, ses dangers, ses moyens de salut, les dispositions diverses, les joies et les peines de l'âme. Après avoir longtemps parcouru les retraites du mont Athos, médité les œuvres des plus illustres ascètes de l'Orient, Nil raconte leurs vertus, qu'il enrichit des lumières de sa propre expérience. Autant la règle monastique de Joseph de Volokolam est empreinte de rigorisme extérieur, autant les écrits de Nil abondent en aperçus instructifs sur les conditions intimes de la vie chrétienne. Nil de Sorsk, que l'Eglise russe révère comme l'une de ses plus hautes lumières, resta sans rival dans l'enseignement des doctrines de la vie ascétique.

XIX

VIES DES SAINTS.

L'une des sollicitudes de l'Eglise pendant le xv[e] siècle, fut de conserver le souvenir de la vie des saints qui l'avaient édifiée par leurs vertus. Les meilleures biographies dans ce genre furent l'œuvre d'Epiphanes, disciple de saint Serge, — de Bassien, archevêque de Rostof, — de Pachôme le Serbe et de l'hégoumène Macaire.

On doit à Epiphanes la biographie de saint Etienne, dont il partagea l'éducation à Rostof, et la Vie de saint Serge. Ces

deux écrits unissent à la véracité du témoin oculaire la clarté de la pensée et la chaleur du sentiment religieux. Ce dernier caractère se révèle surtout dans les sermons que l'auteur prononça pour honorer la mémoire des deux saints.

Bassien déploya dans la biographie de Paphnuce, son maître, une éloquence dont l'empreinte se retrouve dans sa patriotique Exhortation, adressée au tzar Jean III.

Une foule d'autres biographies parurent, dans le cours du xvie siècle, sous les auspices de l'archevêque Macaire, les unes originales, d'autres rajeunies; mais il en est peu qui soient autre chose qu'un fastidieux verbiage, cachant sous l'emphase de l'expression la pauvreté de la pensée. Ces imperfections, communes à la plupart de ces écrits, deviennent, dans la biographie du moine Barlaam, de véritables nullités.

XX

ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

A part les sermons du métropolitain Photius [1], la période que nous parcourons n'offre pas un seul essai de sermon qui soit de quelque valeur. « Les Russes n'ont point de prédication, » écrit un témoin oculaire [2]. Il y eut plus : on en vint à voir dans la prédication une porte ouverte à l'hérésie. « La chaire est muette, dit un autre écrivain [3] : on croit par là éviter

[1] Nous citerons les suivants : Du mérite de la prêtrise. — Pour la fête de l'Annonciation. — Pour la semaine du Jeûne. — Sur la soumission à Dieu, pour un temps de sécheresse. — Sur les châtiments de la justice de Dieu. — Sur les menaces divines et la tempérance nécessaire aux prêtres. — Panégyrique des saints Pères Antoine et Théodose. — Le monastère de la Petchéra, etc.

[2] Jacob Ulfeld, qui visita Moscou sous le règne de Jean le Terrible.

[3] Herberstein, *De rebus moscovit.*, p. 50.

les divergences d'opinion et comprimer le schisme. » On se contentait en effet de lire dans les temples les écrits didactiques des anciens docteurs. La naïve simplicité de la foi pouvait peut-être y gagner, mais elle avait encore plus à y perdre, et c'est ce qui arriva. L'absence d'une prédication vivante ouvrit un libre accès au règne de l'ignorance et de la superstition. Les travaux des anciens Pères, écrits pour d'autres temps et d'autres mœurs, ne pouvaient d'ailleurs satisfaire à toutes les aspirations d'une époque nouvelle et d'une civilisation plus avancée. On chercha à remédier à l'absence de prédication par une sorte de casuistique, adaptée aux diverses circonstances de la vie; mais jamais une casuistique quelconque n'a satisfait aux besoins multiples de l'âme humaine. La piété individuelle restait donc sans aliment. Les fidèles récitaient matériellement, et sans en comprendre l'esprit, les prières qu'on leur avait enseignées; ils entendaient le clergé chanter des hymnes et des oraisons ou lire des sermons en public, uniquement pour accomplir le règlement. On s'attachait à la lettre, on perdait de vue l'esprit. Aussi, au lieu de puiser des convictions profondes aux sources de la foi, pour en faire la nourriture des besoins du cœur, tomba-t-on dans les plus grossières superstitions. On en vint aux aberrations d'une aveugle confiance dans les pratiques de la magie et de l'astrologie. On distingua entre les jours d'heureux présage et les jours néfastes. Le vol d'un corbeau devint un bon ou un mauvais augure. La foi partagea, par une conséquence nécessaire, la déchéance de la science. L'état moral de la nation dégénéra sensiblement, et le clergé lui-même n'échappa point à la funeste influence des superstitions populaires [1]. Il se forma dans son sein un préjugé funeste, qui altéra bientôt son unité et sa

[1] Lettres de l'hégoumène Pamphile, dans les Lectures de la Société historique de Moscou, 1846, n° 4.

discipline : on professa une aveugle vénération pour les livres ecclésiastiques, qui présentaient un caractère d'antiquité ; on leur voua une sorte de culte ; on ne fit plus aucune distinction entre les vérités et les erreurs qu'ils renfermaient, les enseignements utiles ou les fausses directions dont ils pouvaient être la source. Le seul fait de leur antiquité suffisait pour établir leur autorité. La dissidence qui ne tarda pas à s'élever dans l'Église russe, n'eut pas d'autre cause.

Ce fut dans ces circonstances que Maxime le Grec arriva en Russie [1]. Originaire d'Albanie, il avait perfectionné ses premières études à Paris, à Florence et à Venise, où il s'était occupé à la fois de littérature, d'histoire, de philosophie et de théologie. Après plusieurs années de séjour au mont Athos, où il s'était livré aux sévères pratiques de l'ascétisme, Maxime s'était rendu en Russie. A ses connaissances philologiques déjà fort étendues, il avait bientôt joint celle du dialecte slave en usage dans l'Église. Ami sincère de la vérité, il ne laissa échapper aucune occasion de combattre les superstitions de son temps. La lutte qu'il engagea avec l'ignorance dans laquelle la Russie était plongée fut persistante et digne d'éloge. Le grand-duc le chargea d'une mission que lui seul alors était capable d'accomplir, celle de réviser et de traduire en langue slave les ouvrages et manuscrits grecs de sa bibliothèque. Maxime commença par la traduction exégétique des Psaumes : il continua par le commentaire des Actes des apôtres. Il y joignit ensuite un travail plus important, l'interprétation des commentaires de saint Jean Chrysostôme sur les Évangiles de saint Mathieu et de saint Jean.

Ces travaux, dans lesquels se révélait une haute connais-

[1] Sa vie et ses œuvres sont exposées en détail dans le *Moscovite*, 1842.

sance des besoins spirituels des fidèles, offraient à leur foi un aliment dont elle manquait depuis longtemps. Ils obtinrent l'approbation du métropolitain Barlaam (1511-1521). Il n'en fut pas de même de son successeur Daniel (1522-1530), qui accueillit froidement les travaux de Maxime, parce que celui-ci avait résisté au désir du métropolitain de traduire en slave l'histoire de Théodorite.

Maxime le Grec n'en continua pas moins de combattre avec énergie l'ignorance de son temps. Le prince Kourbsky, son disciple, avait écrit : « Les faux docteurs de nos jours, en punition de nos péchés, s'occupent bien plus de « fables bulgares » et de contes de vieilles que de l'étude des grands modèles. » A l'époque de Maxime le Grec, les traditions mensongères avaient débordé comme un torrent sur la théologie contemporaine. L'Église, aux premiers siècles de son existence, avait eu ses Recueils; elle y avait conservé les plus belles inspirations des Pères grecs. A l'époque dont nous parlons, ce n'étaient plus que des compilations indigestes saturées de rêveries absurdes, accueillant indifféremment le faux et le vrai, les récits édifiants et les légendes apocryphes. Maxime fit une guerre incessante à ce genre d'ouvrages, dont il signala l'inutilité, le vide et les erreurs.

Ce fut dans ce but qu'il rédigea :

1° Une dissertation sur Judas, le disciple infidèle, dans laquelle, entre autres choses, il démontra la fausseté de l'opinion qui prétendait que Judas avait encore vécu longtemps après sa trahison.

2° La réfutation du Traité connu sous le pseudonyme d'Aphrodite le Perse, que la naïve crédulité de son époque regardait comme un chef-d'œuvre d'édification. Maxime démontra que cet écrit, mélange absurde de croyances païennes et de préceptes chrétiens, impur alliage des immoralités

de la mythologie grecque avec les saintetés les plus révérées de l'Évangile, n'était qu'un mensonge d'un bout à l'autre.

3° Un traité destiné à démontrer la fausseté de l'opinion qui prétendait que le soleil ne cesse pas d'éclairer l'horizon pendant toute la semaine de Pâques, écrit que Maxime dirigea contre un manuscrit slave du XIVe siècle. Après avoir prouvé l'absurdité de ce conte ridicule, il ajoute : « N'ai-je pas eu raison de dire que le grand mal, c'est d'ignorer l'Écriture sainte, de n'en pas sonder les profondeurs et la vérité. Si les étranges savants de nos derniers temps y eussent été attentifs, s'ils avaient fixé leurs méditations et les efforts de leur sincérité sur les Évangiles et les écrits des apôtres, on ne les aurait pas vus adopter si facilement de grossières erreurs, contre le témoignage des Écritures. »

Il existait un autre genre d'abus, contre lequel Maxime le Grec eut à lutter. C'était de cacher, sous l'autorité des noms de Chrysostôme ou de Basile le Grand, de Théodorite ou de Mélèce, et en général des Pères de l'Église, — la nullité des productions contemporaines. C'est ainsi qu'un sermon de Cyrille, évêque de Tourof, et un discours de Sérapion, évêque de Wladimir, sont revêtus, dans un manuscrit du XVIe siècle, des noms de saint Jean Chrysostôme et de saint Basile le Grand.

Ce qui prouve d'ailleurs combien l'ignorance était profonde en Russie, c'est la recommandation que les patriarches d'Orient adressèrent aux évêques, de travailler à ranimer le goût des études et de favoriser les progrès de l'instruction populaire. Mais les racines du mal étaient si profondes, que la masse du peuple, asservie à ses vieux préjugés, regardait la diffusion des lumières comme une innovation dangereuse pour la foi. La Russie, disait-on, n'a pas besoin de la science pour conserver son orthodoxie. Et ces

idées rétrogrades avaient cours même au sein du clergé. Faut-il dès lors s'étonner de la stérilité qui régnait dans le domaine de la science et des superstitions qui altéraient la foi populaire ?

Le progrès de l'instruction devait être l'œuvre du temps. Une circonstance particulière contribua pourtant à lui imprimer quelque activité. Le patriarche Philarète, après un certain temps de captivité en Pologne, revint en Russie. Les erreurs de l'Église romaine ne lui avaient laissé aucune illusion ; il avait pu apprécier l'incontestable nécessité de la science pour le développement de la foi chrétienne. Le monastère de Tchoudof vit par ses soins s'ouvrir une école pour l'étude de la littérature ancienne. Elle fut placée sous la direction d'Arsène, qui déjà avait donné des gages de son zèle pour le progrès des lumières. En 1663, cette institution avait pris d'assez heureux développements pour que Oléarius pût fonder sur son influence de légitimes espérances [1].

Elle avait surtout besoin de professeurs de mérite. Dès 1649, par l'initiative du patriarche Nikon, quelques-uns des membres les plus distingués de la Confrérie monastique de Kief, Arsène Satanowsky, Épiphanes Slavénitzky et le prêtre-moine Ptitsky, avaient été mandés à Moscou par rescrit du tzar, « pour y enseigner la rhétorique et y travailler à la traduction des ouvrages grecs. » Nikon, parvenu au patriarcat, leur adjoignit le savant Arsène le Grec, qu'il rappela de son exil au monastère de Solovetz. Ce fut ainsi que prit naissance la Confrérie du monastère de Tchoudof, dont Épiphanes eut la direction supérieure. Les travaux de cette association littéraire ne tardèrent pas à acquérir de l'importance. Les soins de Nikon la mirent en possession des précieux manuscrits grecs de l'Orient, en même temps que la

[1] Oléarius, *Voyage en Russie* (édition allemande, Schlesvig, 1647, p. 280).

bibliothèque impériale s'enrichissait des plus célèbres productions de la science, dont l'Occident était le foyer.

Ces mesures néanmoins ne produisirent pas tous les fruits qu'elles promettaient. Le zèle de Nikon vint échouer contre le respect fanatique des vieilles traditions. Travailler au progrès de la science, c'était aux yeux d'une opinion trop répandue, favoriser le schisme et trahir l'orthodoxie [1]. Il fallut que les patriarches élevassent la voix, pour combattre cette erreur. Païsius et Macaire en signalèrent tous les dangers. Ils parlèrent au peuple des bienfaits de la science, exhortèrent le tzar à fonder des écoles, recommandèrent au clergé une active sollicitude pour cet intérêt de premier ordre. Ils furent compris. L'élite des bourgeois de Moscou présentaient au tzar une requête pour être autorisés à ouvrir une école sous le contrôle de l'Église de Saint-Jean le Théologien. Les patriarches, dans un mandement, plaidèrent la cause de l'instruction et prononcèrent l'anathème sur les ennemis des lumières. Les tzars entrèrent dans leurs vues. En 1679, Théodore proposa au patriarche Joachim de fonder à Moscou un nouveau collége pour l'étude de la langue grecque. L'établissement renferma bientôt trente élèves. Le tzar et le patriarche rivalisaient de sollicitude pour sa prospérité et s'y rendaient chaque semaine. Deux ans à peine s'étaient écoulés que le tzar lui accordait le titre d'académie. Son cercle d'activité devait s'étendre aux sciences philologiques, à la philosophie et à la théologie. La bibliothèque impériale avait été mise à sa disposition et tout semblait lui assurer de brillantes destinées. Malheureusement les circonstances ne permirent pas aux savants qui s'étaient mis au

[1] La preuve s'en trouve dans la préface de la Bible de 1663. La violente opposition faite à Nikon ne pût entraver les progrès de la confrérie de Tchoudof. Un traité « sur la foi des Grecs et des Russes touchant la sainte Eucharistie » fut écrit par P. Ligarides « *in Alexiano musaeo*, » ou école de saint Alexis, son patron. (*De perpet. fide ecclesiæ circa Eucharistiam*, Paris, 1669.)

service de l'académie, de se rendre à Moscou. Le tzar mourut; les troubles politiques fomentés par les streltsis, devinrent la préoccupation du jour : ces diverses causes entravèrent l'élan qu'avait pris la nouvelle institution, illustrée par les travaux de Joannice et Sophronie Lichydas, tous deux Grecs et docteurs de l'université de Padoue [1].

Ce ne fut pas à Moscou seulement que s'ouvrirent de nouvelles écoles : Dmitry, évêque de Rostof, suivit la même voie. En 1703, il fonda à Rostof un collége, où il voulut professer lui-même un cours d'éxégèse de l'Écriture sainte. Job, métropolitain de Novgorod, marcha sur ses traces. Il institua dans son palais deux écoles pour l'étude du grec et du slave, et étendit à d'autres villes de son éparchie les bienfaits de l'instruction scientifique.

La même direction s'était fait jour au sein des nombreuses écoles fondées par les Confréries orthodoxes en Pologne et en Lithuanie, pour la défense de la foi nationale contre les jésuites et les Uniates. Plusieurs écrivains distingués y firent leurs premières études. Léonce Karpovitch fut l'un des apologistes les plus renommés du commencement du XVII[e] siècle. Après avoir fondé le monastère de Doukhof à Vilna, il devint en 1616 évêque de Wladimir et de Breste. Nourri de fortes études à l'école d'Ostrog, il avait écrit dès 1608 une remarquable réfutation des principes des Uniates. Ses sermons, empreints d'une vive éloquence, attestent une haute connaissance de l'Écriture sainte et des ressources de l'art oratoire. On y retrouve parfois la manière de saint Chrysostôme, à qui leur auteur fut comparé.

[1] Joannice avait écrit pour l'Académie : un Traité de rhétorique, 1687.— Un Commentaire sur la physique d'Aristote, 1629.—Un Traité de grammaire, 1705. — On a de Sophronie : Une Critique de la grammaire grecque. — Un Traité de logique (1690) basé sur celui d'Aristote. — Des Questions et Réponses philosophiques. — Un Traité de théologie.

L'école de Lwoff fut illustrée par les travaux d'Ésaïe Kopinsky [1], métropolitain de Kief, de Laurent Sizane [2], de Cyrille Trankvillion [3], de Bérinde [4], de Sylvestre Trophimovitch [5] et probablement de Zacharie Kopistensky, archimandrite du monastère de la Petchéra et l'un des écrivains polémistes du XVII[e] siècle. Sa longue *Palinodie* fut un rempart élevé contre l'irruption des Uniates, dont elle signale les erreurs avec une force de pensée et une verve de sentiment également remarquables. L'écrivain analyse les causes et l'origine de l'Union, réfute les doctrines arbitraires des papistes au point de vue du dogme et des rites, et offre de nombreux détails sur l'état de l'Église russe. Ce fut dans le même esprit que Kopistensky écrivit sa dissertation : « *De la véritable unité des chrétiens orthodoxes* » et un autre traité dirigé contre l'Union : « *La foi de l'Église une, sainte, universelle et apostolique.* »

Un adversaire non moins redoutable aux Jésuites et aux Uniates fut Joannice Goliatovsky, élève et docteur de l'école de Kief, directeur du monastère de Koupiatisk en Volhinie, mort (1688) archimandrite du couvent de Séversk. Quand, vers le milieu du XVII[e] siècle, les Jésuites publièrent de nombreux pamphlets contre l'Église d'Orient, qu'ils appelaient *nouvelle et schismatique*, les Églises de Petite-Russie chargèrent du soin de la défendre Lazare Baranovitch [6], illustre

[1] Nous citerons l'*Alphabet spirituel* ou « *Liestwitza* » sur les devoirs monastiques, ainsi qu'une Remontrance au prince Wischnévetzky, qui avait abjuré l'orthodoxie.

[2] *Catéchisme* très-détaillé.

[3] Le *Miroir divin.* — Les *Instructions de l'Evangile.* — La *Perle de grand prix*, recueil de maximes pieuses, en prose et en vers.

[4] Connu comme traducteur et lexicographe.

[5] Traduction en langue polonaise du *Patrologe de la Petchéra*, avec notes historiques, imprimé à Kief, 1635. — *Didascalia*, sur les sacrements. — *Apologie de l'école de Kief*, Lwoff, 1628.

[6] On a de lui : *La Trompette littéraire*, Kief, 1673 et 1679. — *Le Glaive*

prédicateur, et Joannice Goliatovsky, recteur du collége de Kief. A peine entré dans la lice que la confiance de l'Église ouvrait devant lui, Joannice la parcourut en infatigable athlète. Ses travaux se succédèrent avec rapidité et commandèrent l'admiration de ses partisans et de ses adversaires. Les Jésuites s'étonnèrent de rencontrer une résistance si vivace, une dialectique si serrée et si concluante. Les « *Entretiens de Bélotserkof* » qui parurent en 1663, revêtent la forme d'un dialogue avec le jésuite Pécarsky sur la hiérarchie ecclésiastique. La « *Doctrine de l'Église primitive sur la procession du Saint-Esprit* » fut la réfutation de l'ouvrage du jésuite Boehm sur le pouvoir des papes et le dogme controversé entre les deux Églises. La « *Réponse de l'Église gréco-russe aux Romains* » fut opposée au livre intitulé le *Fondement de la Foi*, par le jésuite Scarga, chapelain du roi Sigismond et dialecticien fanatique autant qu'habile. Joannice écrivit en outre contre les Juifs « le *vrai Messie* » et deux autres traités « le *Coran détruit*, le *Cygne* » contre les mahométans qui habitaient la Lithuanie et la Volhinie. Il est enfin connu comme prédicateur. « La *Clé de l'intelligence* » du recteur Joannice (1659), est une collection de sermons sur les grandes fêtes.

A côté de ces écrivains remarquables sortis de l'école de Kief, mais à un degré moins éminent, viennent se placer Tarass Zemka [1], Innocent Ghisel [2], Antoine Radzywilowsky [3],

spirituel de la parole de Dieu, Kief, 1666 et 1686. — Genre polémique : *La nouvelle mesure de la vieille Foi* (Novgorod-Séversk, 1676). — *La Grâce de Christ* (Tchernigof, 1680).

[1] Traité de la messe, Kief, 1629, 1729.

[2] La paix de l'homme avec Dieu, Kief, 1669. — Simple synopsis des chroniques (imprimé à plusieurs éditions). — Le Mystère de la Confession, Kief, 1660. — La vraie Foi, réponse aux jésuites.

[3] Le Jardin, recueil de sermons, 1676. — La Couronne de Christ, 1686. — Un Discours à Pierre le Grand.

Jean Maximovitch [1], archevêque de Tchernigof, amateur passionné du rhythme poétique.

Un dernier nom se présente à la fin de cette énumération des principaux apologistes de l'Église pendant le XVII[e] siècle; c'est celui d'Adam Zernikof. Élevé dans les principes du luthéranisme, Zernikof avait nourri sa jeunesse de la science qui florissait dans les meilleures universités de l'Occident. La lecture du livre de Métrophane Kritopoulos, « Confession de l'Église d'Orient, » lui inspira des sympathies pour les doctrines de la communion orthodoxe. Une question vivement controversée entre Rome et Constantinople, celle de la procession du Saint-Esprit, le préoccupait. Il voulut savoir par lui-même laquelle des deux Églises était dans le vrai, et se passionna pour l'étude des Pères et des Docteurs de l'Orient. Il visita Oxford et Cambridge, compulsa laborieusement un grand nombre de manuscrits grecs, puis se rendit à Paris et à Rome. Il était sur la route de Moscou, quand arrivé à Vilna, il y fut accueilli par Lazare, archevêque de Tchernigof, qui lui fit une place à son foyer. Cette liaison détermina le changement qui s'opéra dans ses premières croyances, qu'il abandonna et qu'il combattit même dans une « Réfutation de la foi luthérienne. » Informé de l'étendue de ses connaissances, le hetman de Batourine voulut l'attacher à son service, et lui fit entrevoir un brillant avenir. Zernikof n'en fut point ébloui, embrassa la vie monastique, et consacra tous ses soins à collationner les savantes recherches qu'il avait faites dans les bibliothèques de l'Occident. Vers 1682, il mit la dernière main à son Traité « de la procession du Saint-Esprit du Père seul. » La solidité de l'argumentation, la clarté et la simplicité de

[1] Presque toutes ses œuvres (conservées dans le Dictionnaire du métropolitain Eugène) sont écrites en vers. Nous citerons : *Hymnes à la vierge Marie*, 1707.

la méthode placèrent cet ouvrage au-dessus de tous ceux que l'Orient avait vus paraître sur le même sujet. On ne sait rien de précis sur l'époque de la mort de Zernikof, qui eut lieu au monastère de Batourine, alors dirigé par saint Dmitry.

Mais il faut le reconnaître, quel que fût le mérite des productions littéraires dont nous venons de parler; ce n'étaient là que des efforts isolés, qui d'ailleurs rencontraient de nombreux obstacles, et dont on ne pouvait attendre beaucoup de fruits pour le vrai progrès de la science théologique. C'était du moins l'aurore d'un réveil intellectuel que l'avenir pouvait féconder. L'impulsion principale émana du patriarche Nikon, à qui il ne manqua que le concours de son siècle, pour devenir en Russie le restaurateur des lettres.

Ce fut sous ses auspices que le goût des études reprit faveur. L'antiquité classique fut étudiée avec plus de soin. De nombreuses traductions d'ouvrages grecs et latins passèrent dans le domaine de la littérature et de la théologie russes; la prédication, depuis longtemps muette, reparut dans la chaire chrétienne. Arsène le Grec, Épiphanes Slavénitzky et Arsène Satanowsky, que nous avons nommés, traduisirent les écrits des Pères et les Vies des Saints, composèrent un certain nombre d'ouvrages originaux, et imprimèrent à la vie intellectuelle et scientifique une impulsion qui lui manquait depuis longtemps.

Parmi les travaux d'Arsène le Grec figure la traduction du Rituel, composé par le moine Nathanaël, et envoyé en 1653 à Nikon par le patriarche de Jérusalem, Paësius. Épiphanes y ajouta une préface. La théologie russe s'enrichit en outre de la traduction des œuvres les plus importantes de Grégoire le Théologien, d'Athanase le Grand et de saint Jean de Damas, tandis qu'auparavant les travaux qu'on avait ajoutés à son domaine, méritaient à peine d'être connus. Les

travaux d'Épiphanes, et en général de la Confrérie qu'il dirigeait, eurent pour résultat de faire passer dans la langue russe les meilleurs des nombreux ouvrages de la bibliothèque patriarcale, qui renfermait de précieux manuscrits, ainsi qu'une partie de ceux que contenait la bibliothèque impériale [1].

L'éloquence de la chaire, ou plutôt la prédication, qui avait été muette pendant tout le cours du XVI[e] siècle, reparut dans l'Église russe vers le milieu du XVII[e]. La position particulière des Églises du sud leur en faisait une nécessité : c'était surtout par ce moyen qu'elles pouvaient prémunir les fidèles contre les tentatives de prosélytisme de l'Église romaine. L'Église du nord entra dans cette voie; Épiphanes Slavénitzky rendit quelque lustre à l'art de la chaire [2]. Les patriarches Paësius et Macaire autorisèrent les fidèles de

[1] Épiphanes fit paraître : en 1652, la traduction des Actes des Conciles tenus sous le patriarche Job; — en 1653, la Liturgie de saint Jean Chrysostôme; — en 1656, cinquante Sermons de saint Grégoire, et le Sermon d'Athanase contre Arius, — en 1657, la Consolation au prince (Radzyvil), au nom du patriarche Nikon; l'Anatomie de Nessel; — en 1658, la Règle d'Arménopoulos (traduct.); le Sermon de Chrysostôme pour la Pentecôte; — en 1659, les Entretiens de Basile le Grand; — en 1660, le Ciel, par saint Jean de Damas.

Le métropolitain Eugène attribue, en outre, à Épiphanes : la vie de saint Jean Chrysostôme; — six Sermons sur la prêtrise; — les Lettres de Basile le Grand et du patriarche Gennade.

Citons encore : divers Traités d'Athanase et de Justin le Philosophe, de Thucydide et de Tacite, etc., etc.

On a d'Arsène Satanowsky la traduction : des Dignités de cour, de Georges Codine. — En 1653 parut : Constantinople, la ville impériale; — en 1655, la Chronographie du métropolitain Dorothée.

Le moine Euthyme fit de nombreuses traductions, entre autres : celle de l'écrit de Siméon de Thessalonique sur l'Office divin (1690); le Catéchisme de Jéra, les Commandements apostoliques de Clément (1693); les écrits de Denys l'Aréopagite.

[2] Parmi les sermons d'Épiphanes, on remarque : le Panégyrique de saint Chrysostôme, — de Jean de Boronitz, — de la prophétesse Anne; — la Louange de l'Église; — un Sermon sur ce texte : « Le temple du Seigneur proclame sa gloire, » etc.

l'église de saint Jean le Théologien à avoir au milieu d'eux, selon leur désir, un prêtre-prédicateur. Cependant les préjugés vulgaires continuaient à rester hostiles à la prédication. Il fallait, pour les détruire, un homme à la parole puissante, et profondément versé dans les Écritures. Cet homme fut Siméon de Polotzk. Élève du savant Lazare Baranovitch, Siméon fut appelé à Moscou, en 1661, par le tzar Alexis, qui avait appris à le connaître pendant la campagne de Lithuanie. Le tzar lui assigna un traitement sur sa cassette et lui confia l'éducation du tzarévitch Théodore. Le patriarche Joasaph voulut utiliser ses connaissances au profit de l'Église. En moins de deux mois, Siméon rédigea « *la Chaîne hiérarchique,* » qui fut plus tard révisée par le Concile des évêques. Il y fit succéder, en 1670 et 1671, deux catéchismes, le second moins étendu que le premier. L'avénement du jeune tzar, qui avait voué à Siméon une affection profonde, vint accroître la considération dont ce dernier jouissait. Ce fut alors qu'il résolut de faire un pas devant lequel Épiphanes avait hésité. Doué d'un esprit ardent, d'une vive imagination, d'une remarquable activité, appuyé d'ailleurs de la faveur de la cour, Siméon aborda la chaire avec une complète indépendance. Ses succès furent brillants. Son « *Festin spirituel* » et ses « *Soirées spirituelles,* » qu'il prêcha devant un auditoire nombreux, se répandirent rapidement en Russie, et y furent accueillis avec un intérêt général [1]. Cependant le crédit de Siméon auprès du tzar lui avait bientôt suscité quelques rivalités : on voyait dans son attitude de prédicateur une innovation au moins étrange. Le patriarche Joachim était peu favorable à l'œuvre qu'il poursuivait. Siméon n'en continua pas moins de prêcher. Dix ans après sa mort, le patriarche condamna ses prédica-

[1] Ils ne furent imprimés qu'en 1680 et 1683.

tions[1]. Mais l'impulsion était donnée et devait porter ses fruits.

En 1684, Orlowsky, prêtre de Perm, rédigea un Psautier, ou Instruction pour les dimanches et les jours de fêtes, à l'imitation, comme il le dit lui-même, des saints Pères, et en particulier de Cyrille Trankvillion et de Siméon. Orateur peu distingué, mais homme de grand sens, il sentait tout le prix que l'édification populaire pouvait tirer de la prédication. Il y apporta, malgré les dificultés qu'elle avait pour lui, une louable persévérance. « Le peuple, écrit-il, est avide du *Festin* et des *Soirées spirituelles*, œuvres du laborieux et sage Siméon de Polotzk; mais l'élévation des idées rend ces écrits difficiles et presque inintelligibles aux esprits peu cultivés. Les *Entretiens* du divin Chrysostôme sur l'Évangile, ses *Lettres* et ses *Traités* ne sont pas sans difficultés pour ceux qui les entendent lire ou qui les lisent eux-mêmes. Les hommes qui m'entourent et les prêtres sont très-peu lettrés. C'est pourquoi, selon mes faibles moyens, j'ai commencé à leur donner de simples instructions, soit orales, soit par écrit[2]. »

Le réveil de la prédication avait longtemps paru aux esprits rétrogrades une étrange nouveauté. Ce préjugé s'évanouit enfin sous l'éclatant succès que Dmitry de Rostof obtint dans l'éloquence de la chaire.

Dmitry, évêque de Rostof, fut en effet le meilleur prédicateur et le plus habile biographe de son siècle. Ce fut dans l'étude persévérante des anciens monuments littéraires de la Russie qu'il chercha le développement des remarquables qualités de son esprit. La guerre de Pologne ayant amené en 1665 la ruine du collége de Kief, Dmitry ne put y faire

[1] La bibliothèque synodale conserve une « Justification comme appel du jugement du patriarche, » rédigée par Siméon.

[2] Vostokof, description du musée Roumiantzoff.

que quelques études préliminaires, auxquelles il suppléa par l'ardeur qu'il mit à s'instruire. A dix-huit ans, il reçut à Kief l'ordre monastique. En 1675, Lazare Baranovitch, archevêque de Tchernigof, après lui avoir conféré celui de la prêtrise, lui confia la chaire de son église cathédrale. Dmitry avait alors vingt-quatre ans. Deux années de prédication fondèrent la réputation du jeune orateur. Pendant un voyage qu'il fit en Pologne et en Lithuanie, on lui offrit la chaire de Sloutzk. Le hetman de la Petite-Russie l'invita à deux reprises à s'établir dans ses domaines; l'hégoumène de Kief lui fit une proposition analogue. Dmitry, en 1678, se rendit à Batourine, où le hetman le reçut avec grande considération. Divers monastères voulurent l'avoir pour hégoumène. Trois ans plus tard, il accepta en cette qualité la direction du couvent de Maksakof, d'où il revint à Batourine. Cependant il éprouvait le besoin de se recueillir au sein de la retraite et de la prière. Ce fut dans ce but qu'il renonça aux fonctions de l'hégouménat, pour se livrer tout entier aux aspirations de la vie intérieure et au culte de la science. Vers cette époque, le savant archimandrite du monastère de la Petchéra, Barlaam Jasinsky, lui proposa de s'occuper de la rédaction du Ménologe. C'était une œuvre difficile; Dmitry l'aborda non sans hésitation. La première partie de cet ouvrage, sortie des presses de Kief, fut présentée en 1689 à la cour du tzar. Le patriarche Joachim, tout en regrettant que le livre eût été publié sans avoir été soumis à son contrôle, et en y signalant quelques erreurs [1], y donna son approbation.

[1] Le patriarche s'exprime ainsi à cet égard : « On a imprimé dans ce livre, que la sainte Vierge a été conçue et est née sans participer au péché originel qui vient d'Adam. Cette assertion se rencontre, en effet, dans les livres arbitraires des latins : mais ils sont loin de s'accorder entre eux sur ce point. » Dmitry, dans une nouvelle édition du Ménologe, s'empressa de faire disparaître, comme le prouve une de ses lettres, que nous trouvons dans « *le Théologien* »

Après avoir quitté Moscou, Dmitry s'occupa avec ardeur de la continuation de son œuvre. La seconde partie du Ménologe parut en 1693. Pierre le Grand, qui avait les yeux ouverts sur tous les genres de mérite, voulut récompenser le savant auteur. Dmitry, mandé à Moscou, y fut nommé et consacré métropolitain de Tobolsk (1701). Mais une santé chancelante ne lui permettait pas de supporter le rigoureux climat de la Sibérie. Il avait d'ailleurs à terminer le monument qu'il élevait à la gloire de l'Église : une grave maladie l'obligea momentanément à suspendre ses travaux. Le tzar l'honora de sa présence et l'autorisa à rester à Moscou en qualité de prédicateur. En 1702, il fut élevé au siége épiscopal de Rostof où, deux ans plus tard, il termina la publication du Ménologe. En même temps il prêchait presque chaque semaine. Quand les infirmités ne lui permirent plus d'aborder la chaire, ses sermons continuèrent à être lus au peuple. Ardent ouvrier de la science, il s'occupa de travaux théologiques jusqu'à sa mort, et ne laissa d'autre héritage que ses livres. Dmitry mourut en 1709.

Ses sermons respirent une grande liberté d'imagination. On y rencontre rarement cette éloquence de convention, asservie aux règles de l'école. Une remarquable originalité, au double point de vue de la pensée et du style, en forme le caractère principal.

Le Ménologe est un modèle du genre. L'auteur en puise les matériaux dans l'œuvre correspondante de Macaire, dans les anciens monuments historiques et dans les travaux critiques des Bollandistes. Le catalogue d'écrivains, qui accompagne les deux premières parties de cet ouvrage, prouve que Dmitry avait recueilli tous les documents que l'on pouvait réunir de son temps. Sa critique a plus de largeur que

(i, 8, 15), les erreurs de la première édition et, en particulier, l'assertion relative à la conception immaculée de la sainte Vierge.

celle de Macaire qui, d'ordinaire, se borne à discuter la valeur des mots. Dmitry voulait offrir à la piété des fidèles une lecture à la fois utile, agréable et populaire.

Considéré comme biographe, l'évêque de Rostof se distingue par une diction vive et entraînante. Son style, d'une grande pureté, décèle un goût sûr et délicat. Peut-être ce résultat est-il dû à l'interruption de ses études classiques au collége de Kief, qui n'eussent abouti qu'à lui faire parler la langue d'Innocent Ghysel ou de Goliatovsky, indigeste mélange de russe, de latin et de polonais. On retrouve dans ses Biographies l'empreinte des modèles de l'ancienne littérature slave, qui formaient ses lectures de prédilection [1].

XXI

PLATON, MÉTROPOLITAIN DE MOSCOU.

Le métropolitain Platon est l'un des hommes qui ont le plus honoré l'Église de Russie par la dignité de leur caractère, l'étendue de leur science et la hauteur de leur éloquence.

Né en 1737 au sein d'une pauvre famille, il s'éleva par ses éminentes qualités aux premières charges de l'Église, et son nom s'associa aux grands événements qui signalèrent les règnes de Catherine II et d'Alexandre Ier.

Ce fut à l'académie slavo-gréco-latine de Moscou que Pierre Lewchine, qui devait être plus tard l'illustre Platon, fit ses premières études. Ses progrès dans la langue latine furent rapides. Il apprit seul le grec et s'appliqua avec ardeur à la lecture des œuvres de saint Jean Chrysostôme, qui

[1] Voir : saint Dmitry de Rostof. Moscou, 1849.

éveillèrent en lui le sentiment de la haute éloquence. Il disait, dans le naïf enthousiasme qu'il éprouvait pour le premier orateur de l'Église orientale, que la lecture de Chrysostôme suffirait seule à dédommager de toutes les peines que coûte l'étude de la langue grecque.

Manquant de ressources philologiques et cependant dévoré du besoin de s'instruire, le jeune Lewchine emprunta de tous côtés les livres que réclamait l'activité de son esprit. Il eut recours aux bibliothèques des Églises de Sainte-Sophie et du Sauveur, et lut en peu de temps la Tchéti-Ménée, les Prologues, le Rocher de la Foi, la Perle, le Festin spirituel de Polotzk, les Vêpres, les Chroniques de Baronius, les Epîtres de saint Paul, surtout celle aux Romains. Sa mère, témoin de son zèle, lui acheta par hasard le traité des *Devoirs* de Cicéron, et la Vie d'Alexandre le Grand de Quinte-Curce. Admis à l'académie ecclésiastique, il fut nommé à vingt ans professeur de langue grecque et de *poétique* à l'académie de Moscou, avec 170 roubles de traitement.

C'est de cette époque que datent ses premiers essais de prédication. Il y déploya l'ardeur juvénile de son âme et obtint de remarquables succès. La réputation oratoire de Pierre Lewchine devint assez belle pour exciter la jalousie. On l'accusa de professer des doctrines contraires à l'enseignement de l'Église Orthodoxe. Le recteur de l'académie fut chargé de l'examen de ses sermons et de sa catéchèse; il déclara qu'il n'y trouvait rien de répréhensible. Cette persécution redoubla les sympathies de l'auditoire du jeune prédicateur et ne servit qu'à rehausser la réputation que le talent lui avait conquise.

Depuis un an, il s'occupait de catéchèses populaires qui produisaient une heureuse édification, lorsqu'il reçut de Gédéon, prédicateur de la cour et archimandrite de la Trinité, l'invitation de se charger du cours de rhétorique au

séminaire du monastère que nous venons de nommer : presqu'en même temps une décision du Saint-Synode le nommait à la chaire d'éloquence sacrée.

Cette circonstance décida de sa vocation. Il quitta Moscou en 1758 et se rendit au monastère de la Trinité, où il embrassa, à l'âge de vingt-et-un ans, mais non sans combats intérieurs, les austérités de la vie monastique. Ce fut là qu'il vit pour la première fois son protecteur, Gédéon Krinovsky, qui conçut pour lui la plus vive affection. Renommé comme prédicateur, honoré de la faveur de l'impératrice, aimé des grands et du peuple, chéri de son monastère, Gédéon sut apprécier les hautes qualités oratoires du jeune moine et fut moins son supérieur que son ami. Rivaux en éloquence, Gédéon et Platon furent unis par les sentiments du cœur. Le premier, doué d'une rare aptitude pour la chaire sacrée, savait enchaîner à sa parole l'attention de ses auditeurs, (*metuebant ne desineret*) ; aussi exerça-t-il une influence marquée sur l'élocution de celui qui devait l'égaler, sinon le surpasser en célébrité oratoire.

Saint Pétersbourg, à cette époque, attirait dans ses murs les prédicateurs les plus distingués, parmi lesquels Krinovsky brillait au premier rang. Appelé dans cette capitale, où déjà sa réputation l'avait précédé, le jeune Platon inspira une vive sympathie au prince Schouvalof qui voulut le présenter à l'impératrice et l'envoyer à Paris, pour y mûrir ses connaissances à l'éclat des rayons scientifiques que la Sorbonne et l'Académie royale répandaient alors sur le domaine intellectuel et religieux. Krinovsky obtint que Platon restât en Russie, où l'instruction nationale faisait de rapides progrès sous la protection éclairée dont l'entourait l'impératrice. Cinq années, que Platon nomme les plus heureuses de sa vie, s'écoulèrent pour lui au sein des devoirs de l'enseignement. Promu successivement, après la mort de son protec-

teur, au rectorat du séminaire, puis à l'administration supérieure du monastère de la Trinité, il était à peine âgé de vingt-sept ans lorsqu'un sermon sur les bienfaits de la piété, prononcé devant l'impératrice et les membres du Saint-Synode, attira sur lui l'attention de Catherine II, qui lui confia l'instruction religieuse du grand-duc Paul, héritier présomptif de la couronne. Il joignit à ces importantes fonctions celle de prédicateur de la chapelle impériale. Il quitta donc en 1763 le monastère de la Trinité pour se consacrer à la nouvelle carrière qui s'ouvrait devant lui.

Elle n'était pas sans difficultés. La cour de Catherine était brillante : elle présentait le curieux contraste des mœurs nationales et des grâces de l'esprit français. Les somptuosités d'un luxe tout oriental s'y mêlaient à toutes les délicatesses de la civilisation européenne. L'orateur chrétien avait à faire entendre de graves paroles à cette foule de courtisans qu'un regard de la souveraine élevait aux plus hautes positions, et dont l'unique ambition était de mériter sa faveur. Le terrain était glissant ; Platon l'aborda avec la franchise d'une parole indépendante et d'un ministère sérieux. Transporté tout à coup sur ce brillant théâtre, l'humble moine, peu familiarisé avec l'étiquette des cours et les habitudes de la vie élégante, avait à résister au prestige du monde, à faire respecter la dignité de ses fonctions sans blesser des susceptibilités jalouses : chacune de ses paroles devait être une leçon, sa moindre démarche, un exemple. L'expérience d'amis sympathiques lui vint en aide : sa vigilance et son tact naturel aplanirent devant lui les obstacles. Son mérite d'ailleurs ne tarda pas à lui acquérir une juste considération. Ses prédications surtout produisaient une vive impression. « Le Père Platon, dit un jour Catherine, peut faire de nous ce qu'il veut : s'il veut que nous pleurions, nous pleurons [1]. »

[1] M. Snéguireff : Vie du métropolitain Platon. Moscou, 1856.

Le luxe immodéré de la cour et les dilapidations qu'il entraînait furent plus d'une fois l'objet des censures du sévère directeur. Parochine rapporte dans ses Mémoires [1] qu'à la suite d'un sermon fort accentué sur les frivolités du jour, Catherine dit avec un sourire : « Le Père Platon était de mauvaise humeur aujourd'hui : néanmoins il a bien prêché. » — « Un prédicateur à la cour, osa répliquer un seigneur peu courtisan, paraîtra toujours de mauvaise humeur dès qu'il dira franchement la vérité. »

Cette vérité, Platon ne l'épargnait pas à la phalange des ambitieux qui entouraient « la déesse du Nord, » comme la nommaient les encyclopédistes. Il avait avec eux son franc-parler, et, à ce titre, jouissait peu de leur sympathie. Plus d'un trait échappé à la verve de son esprit avait dévoilé la souplesse de leurs démarches et la fadeur de leurs adulations. Diderot fut un moment au nombre de ces derniers. Il parut à la cour de Catherine pour y brûler sa part d'encens, et fut l'objet des prévenances les plus flatteuses. On parla même de lui confier la direction des études du grand-duc. Platon en fut alarmé : il craignait pour le jeune prince l'influence d'une philosophie toute imprégnée de scepticisme, sinon d'incrédulité. Diderot n'ignora pas ses dispositions, et dirigea contre lui les traits de sa causticité railleuse. « Savez-vous, saint Père, lui dit-il tout haut dans une réunion brillante, qu'il n'y a point de Dieu? » — « Mais, cela est décidé depuis longtemps, » reprit Platon. — « Quand et par qui? » — « Par le prophète David » — « Mais comment? » — « L'insensé a dit en son cœur : il n'y a point de Dieu. Vous allez plus loin : vous le dites ouvertement !.. »

Les sermons de Platon, nous l'avons dit, sont empreints d'une haute éloquence. A la suite de l'importante victoire

[1] Mémoires pour servir à l'histoire du règne de l'empereur Paul.

remportée sur la flotte turque, Catherine ordonna la célébration solennelle d'un service d'actions de grâces dans la cathédrale des apôtres Pierre et Paul, en face du tombeau de l'immortel fondateur de la Russie. Platon fut appelé à prononcer le panégyrique de Pierre le Grand en présence de la famille impériale et des plus hauts dignitaires de la couronne, quelques-uns contemporains du monarque. Il retraça d'abord ses exploits et ses victoires; puis, par un mouvement rapide, s'approchant du tombeau dont il souleva le voile : « Lève-toi maintenant, prince magnanime, père de la patrie! s'écria-t-il dans un élan d'inspiration; lève-toi pour contempler l'héritage qui t'est cher! Il a grandi avec le temps et son éclat n'a point pâli!... Lève-toi pour jouir du fruit de tes travaux! La flotte que tu créas n'est plus dans la mer Noire : elle n'est plus au milieu des glaces de l'Océan. Où est-elle? Elle sillonne les vagues de la Méditerranée, elle touche aux rives de l'Archipel, elle est sous les murs de Constantinople, sur ces bords que tu embrassais d'un regard prêt à humilier l'orgueil de la Porte. Oh! que ton cœur battrait d'un généreux élan, si... Mais écoute, comme si tu respirais encore, nous te disons : dans l'Archipel et sur les rivages de l'Asie, ta flotte a détruit la flotte ottomane; tes aigles au vol altier ont rempli l'Orient de ton nom; ils planent sur les murs de Byzance! »

Cette brusque transition, la hardiesse et l'imprévu de cette prosopopée oratoire, impressionnèrent vivement les assistants. Catherine II dit aux grands qui l'entouraient : « J'ai mis ma gloire à marcher sur les traces de Pierre le Grand, à qui je la dois : c'est avec sa flotte que j'ai pu anéantir celle des ennemis de l'empire[1]. » Elle fit traduire le sermon de Platon et l'adressa à Voltaire, qui répondit :

[1] Cahiers manuscrits sur les lettres et les actes de Pierre le Grand. N° 4. Saint-Pétersbourg, 1774.

« Cette invocation au fondateur de Pétersbourg et au créateur de vos flottes est, à mon avis, la chose la plus remarquable du monde : je pense que jamais orateur n'eut un plus heureux sujet à traiter, pas même le Platon grec[1]. »

Les qualités éminentes et le mérite que Platon déploya dans ses rapports avec la cour, faisaient pressentir sa future illustration : il parcourut, en effet, avec rapidité les divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique. A peine âgé de trente ans, il faisait partie du Saint-Synode. Elevé, en 1770, à l'archevêché de Twer, en conservant son titre d'archimandrite du monastère de la Trinité, il parvint, cinq ans plus tard, au siége archiépiscopal de Moscou.

Il trouva l'éparchie livrée à de nombreux abus, que son prédécesseur Ambroise avait vainement cherché à faire disparaître. Le schisme y avait fait des progrès sensibles et entretenait la superstition dans le peuple. Le parvis des temples était envahi par une foule de prêtres ignorants et cupides, qui célébraient au rabais les offices religieux dans les maisons. Le culte était entaché de nombreuses irrégularités; la discipline tombait en désuétude. Platon rédigea une *Instruction pour le clergé*, dont il releva la dignité et les mœurs, prit des mesures pour abolir les pratiques superstitieuses. Des passions jalouses tentèrent de paralyser son œuvre : elles succombèrent sous l'hommage de la reconnaissance publique.

Le 18 novembre 1775, Platon avait été appelé à la direction supérieure de l'académie ecclésiastique de Moscou. Elle renfermait alors peu d'élèves. Les ressources scientifiques dont elle disposait, ne répondaient qu'imparfaitement au but d'une institution qui devait fournir à l'Eglise des pasteurs éclairés. Les diverses branches de l'enseignement étaient dans un état de langueur, l'étude de la littérature grecque, presque nulle.

[1] Correspondance de Catherine II avec Voltaire. Moscou, 1803. N° 8.

C'était toute une réorganisation à accomplir. Platon entreprit cette tâche de dévouement, fonda des bourses pour les élèves pauvres, élargit le domaine des études, réforma le scolasticisme qui desséchait l'enseignement philosophique et théologique, admit dans son programme l'étude des philosophes, des historiens et des prédicateurs de l'Occident, multiplia les directions utiles, provoqua tous les genres de progrès, et vit le nombre des élèves s'élever de trois cents jusqu'à mille. Convaincu que la science la plus vaste reste toujours impuissante si elle n'est pas sanctionnée par l'autorité de la morale, Platon voulut avant tout que l'enseignement académique eût pour base le respect de la conscience et le sentiment de la sainteté du devoir. « Regardez comme une chose sacrée devant Dieu, écrivait-il au comité supérieur des études, que les professeurs ne soient pas seulement pour la jeunesse des modèles de science, mais qu'ils l'édifient par la pureté de leurs mœurs; que les élèves, à leur tour, ne progressent pas seulement en connaissances, mais surtout en vertus. » C'était sous ce point de vue élevé que Platon envisageait l'éducation intellectuelle et morale des futurs pasteurs de l'Eglise. Les fruits de l'enseignement chrétien dépendaient moins, dans sa pensée, de l'érudition et de l'éloquence que de la pureté de cœur et de l'autorité morale du pasteur.

La catéchèse et la prédication furent les objets particuliers de la sollicitude de Platon qui, lui-même, avait obtenu de brillants succès sous ce double rapport. Ses directions et ses conseils étaient recherchés par les jeunes prédicateurs. L'expérience l'avait convaincu que l'aride et scolastique exposition des dogmes est peu propre à produire l'édification, et que pour éveiller dans les âmes l'amour des vertus évangéliques, il faut que le prédicateur s'inspire de sa foi personnelle et de la puissance inhérente à la parole de vie.

Un jour, après avoir lu les sermons d'un certain Melchizédek Zabolotzky, il écrivit au révérend Augustin : « Dites-lui de laisser de côté ses réflexions théorétiques et dogmatiques, pour éviter de tomber dans l'erreur et de s'attacher au point de vue moral. » C'était, en effet, pour l'Europe une époque de crise intellectuelle. Les doctrines des encyclopédistes avaient pénétré jusqu'en Russie : le naturalisme aspirait à détrôner la révélation : l'athéisme entrait en lutte avec l'antique foi des peuples. Il importait de relever l'enseignement moral, de scruter les replis du cœur, d'y enraciner puissamment l'amour du bien, loi suprême de la vie humaine. Platon combattit avec énergie, par ses écrits, l'influence désastreuse que les hardiesses d'une philosophie en délire avaient exercée sur les hautes classes de la société russe. Une foule de prédicateurs distingués se formèrent à son école, Macaire Souzalnikof, Ambroise Podobiédof, Sérébrianikof et Protassof, Apollos Baïbakof, Athanase Ivanof, Moïse Goumilevsky, Paul Ponomaref, Damascène Roudnef, Vladimir Trédiakof, Moïse Platonof, Augustin Winogradsky, Aaron Nartsizof, etc. Ce fut un moment brillant pour l'éloquence de la chaire en Russie. Les temples se remplirent d'auditoires nombreux et choisis qui stimulèrent le zèle des orateurs chrétiens, jaloux de contribuer aux progrès de l'édification et d'affermir les conquêtes de la foi.

Platon eut à combattre, au séminaire de la Trinité, les mêmes obstacles qu'à l'académie ecclésiastique. La sphère de l'enseignement y était restreinte, les professeurs médiocres, les élèves en petit nombre. Les mesures prises par l'archevêque furent fécondes : le séminaire de la Trinité ne tarda pas à dépasser en renommée ceux qui existaient depuis longtemps à Novgorod, à Kharkof et à Tchernigof. Trois archevêques de Moscou, Augustin, Séraphim et Philarète, successeurs de Platon, étudièrent à la Trinité ; les métropo-

litains de Novgorod, Ambroise et Michel, se formèrent sous la même direction. Un institut, fondé par Platon près du monastère de Pérerva, dans le voisinage de Moscou, servit d'école préparatoire aux futurs élèves de l'académie. Le vieux cloître réparé, transformé et agrandi d'un vaste jardin, comprit l'école dans son enceinte, et devint le séjour des professeurs et de l'archevêque. Les revenus d'un capital, déposé par Platon au conseil de tutelle, furent affectés à l'entretien de cinq étudiants à l'académie de Moscou, au séminaire de la Trinité et à l'institut de Pérerva : ils portaient le nom de *Platoniens*.

Animé d'une vive affection pour les élèves des établissements placés sous sa direction, l'archevêque saisissait avec empressement toutes les occasions de leur donner des preuves de l'intérêt qu'il prenait à leurs études. C'était, de son propre aveu, dans les visites qu'il leur faisait, qu'il se reposait avec bonheur des graves devoirs de sa haute position. Les examens et les thèses lui fournissaient l'occasion de prendre part aux discussions savantes. Il ne dédaignait pas de s'asseoir au banc des élèves, d'annoter leurs travaux, de descendre aux moindres détails de leur nourriture et de leur vie journalière. Pressentait-il le talent, remarquait-il des aptitudes particulières dans un élève, il l'honorait de ses éloges en face de ses condisciples, l'accueillait à sa table, causait familièrement avec lui et savait rattacher à ces entretiens d'utiles directions. Les bosquets, la prairie, les ombrages de Béthanie ou de Pérerva devenaient une véritable académie, où, comme autrefois le philosophe grec, entouré de ses disciples dans les jardins d'Académus, un autre Platon agitait avec ses jeunes amis des questions scientifiques. Au théologien, il donnait à résoudre un point de doctrine chrétienne ; au philosophe, il proposait une thèse de déduction spéculative ; au poète, il désignait une pièce

de vers. Le séminaire du monastère de Béthanie lui inspirait un vif intérêt. Il s'y rendait chaque soir, assistait le samedi aux épreuves oratoires des élèves, les initiait aux secrets de l'éloquence, épurait leur élocution et jusqu'à leurs gestes, non point avec cette froide supériorité qui rebute la jeunesse, mais avec cette chaleur sympathique de l'âme qui relève le talent et fait oublier la distance. Protecteur sincère de tous les genres de mérite, Platon en suivait avec joie la moindre manifestation. En 1808, les séminaristes de Béthanie lui présentèrent une pièce de vers: elle avait pour titre: *la Voix du cœur.* Platon, après l'avoir lue, écrivit au-dessous : « *Lectis his ingenii lusibus, agnosco libenter et docentium labores et discentium diligentiam et meam curam non vanam fuisse. Deus faveat cœptis, promoveat ulteriora. Plato M. et A. Bethania*[1]. » Les élèves de Pérerva suivirent l'exemple de leurs condisciples; l'archevêque annota leur message poétique dans les termes suivants : « *Pererva ne te deterreat denominatio tua! Nec enim unquam perrumpi patietur Deus. Gratias refer ita tibi providæ Numinis curæ, et cursum quem feliciter inchoásti, felicius continuare ne desistas unquam*[2]. » Citons encore un épisode plein d'intérêt. Pendant un examen auquel Platon assistait au séminaire de Pérerva, il avait remarqué l'air de franchise empreint sur la physionomie d'un élève de classe latine. C'était le pauvre orphelin Winogradsky. Ce jeune homme lui récita quelques vers la-

[1] « Après avoir lu ces jeux de l'esprit, j'apprécie avec joie les travaux des professeurs et les succès des élèves, et je reconnais que mes soins n'ont point été vains. Que Dieu favorise l'œuvre commencée et lui fasse porter de nouveaux fruits. Platon, métropol. et archim. de Béthanie. »

[2] « Pérerva ! Ne redoute rien du nom que tu portes (*Pérerva*, ébranlement, ruine). Dieu ne permettra point ta ruine. Rends grâces à la Providence qui a pris soin de toi, et ne cesse pas de faire de nouveaux progrès en poursuivant, avec un bonheur de plus en plus grand, la carrière que tu as heureusement commencée. »

tins, expression de gratitude. L'archevêque les fit imprimer en lettres d'or et en envoya au jeune prêtre un exemplaire revêtu de ces mots : « *Domino Winogradsky versus aureos auro imprimendos censuit Plato metropolita Mosquensis,* 1787. *April* 3 [1]. » Le jeune orphelin était le futur successeur du métropolitain.

Si, de la sphère de la science, nous suivons l'archevêque dans les détails de son activité pastorale, nous le voyons déployer le même zèle pour les intérêts de la foi menacés par les doctrines schismatiques et l'influence des encyclopédistes. Chargé en 1785 de la censure des livres ecclésiastiques, et spécialement de l'examen des accusations portées contre le libraire Novikof, suspect de connivence avec les sociétés secrètes, il justifie la personne, mais prononce l'interdit sur les livres qui lui paraissent favoriser les tentatives d'une philosophie dangereuse. Au moment où éclata la révolution française, la société des littérateurs de Moscou avait entrepris la traduction des œuvres de Voltaire [2]. Sur le rapport de Platon, Catherine II interdit « à tout libraire de publier cette édition en dehors de l'approbation et de la censure du métropolitain de Moscou. » Le professeur Mehlmann, célèbre philologue de l'université de Moscou, ayant émis l'opinion que la philosophie peut servir de base à la religion, et que les écrivains de la Grèce et de Rome suffisent à l'enseignement de la morale, se voit dépouillé de ses fonctions et exclu de l'université Platon se montre toutefois moins sévère dans sa lutte avec le schisme qu'il combat moins en chef de l'Église qu'en adversaire indulgent et charitable. « Une longue expérience, dit-il dans sa *Réponse aux partisans de l'ancienne foi*, lui avait appris qu'il est très-difficile, même

[1] « A M. Winogradsky. Platon, métropolitain de Moscou, a jugé ces vers dignes d'être imprimés en lettres d'or. » 3 avril 1787.

[2] Edition Beaumarchais, en 69 vol.

au plus habile théologien, de discuter avec les schismatiques et de les convaincre d'erreur : la vérité ne saurait jaillir d'une polémique où chacun part d'un principe différent. Le théologien chrétien ne peut invoquer à l'appui de la vérité que l'autorité de la parole de Dieu, tandis que le schismatique accorde une valeur égale aux décisions des conciles, aux opinions des docteurs et aux assertions humaines, qui même ont plus d'importance pour lui que la révélation. »

Élevé en 1787 à la dignité de métropolitain de Moscou, Platon fit acte de courage en acceptant cette haute position. Les circonstances étaient difficiles. Ambroise, son prédécesseur, venait d'être massacré par une populace furieuse. Fatigué d'ailleurs par de longs travaux, Platon éprouvait le besoin de la solitude ; son unique désir était de se consacrer tout entier aux pratiques de la vie religieuse. Il en manifesta l'intention à l'impératrice, et sollicita l'autorisation de se retirer au monastère de la Trinité. Le grand-duc lui répondit :

« Votre projet de renoncer à vos fonctions, non-seulement m'étonne, il m'afflige dans l'intérêt de la patrie et dans celui de mon affection pour vous ; je le juge regrettable à ce double point de vue. C'est en face des difficultés que les qualités morales déploient leurs plus nobles inspirations. Pardonnez-moi de ne pas partager votre sentiment, mais le devoir m'y oblige. Si la vie m'a appris quelque chose, c'est qu'en toute occasion la patience est une source de consolation. L'accomplissement du devoir, un regard calme sur les choses qu'on ne peut régler soi-même (la faiblesse humaine est partout), suffisent à la paix de la conscience, qui en tout lieu passe avant tout. Je ne sais si je réussirai à vous détourner de votre projet : quoi qu'il en soit, je consulterai avant tout ce qui vous est agréable, car je vous aime et suis votre ami sincère. » L'impératrice autorisa Platon à remettre le soin de l'éparchie aux mains du vicaire-évêque, Ambroise Podobiédof. Dès ce

moment le monastère de la Trinité devint son séjour de prédilection. Il ne renonça pas toutefois complétement aux habitudes de sa vie pastorale et visita en 1792 les monastères de Péréiaslaf, Rostof, Jaroslawl, Kostroma, Souzdal, Wladimir, Jourief, Alexandrof, recherchant partout des matériaux pour une histoire de l'Église russe, qu'il destinait aux écoles ecclésiastiques. Il passait l'hiver au monastère de la Trinité, l'été à Béthanie et ne paraissait plus à Moscou qu'aux grandes solennités.

Lorsque Paul monta sur le trône, le métropolitain, assez gravement malade, ne s'empressa pas de se rendre à Saint-Pétersbourg pour offrir ses hommages au nouveau monarque. Le tzar en manifesta un certain mécontentement. Impatient de toute contradiction, l'empereur Paul, en plus d'une occasion, ménagea médiocrement le clergé et passe pour avoir nourri la pensée secrète de réunir en sa personne la suprématie religieuse à l'autocratie civile et militaire, quoique le code des lois de l'empire déclare positivement « que l'empereur n'a, par rapport à l'Église, que le titre et les prérogatives de Protecteur. » Le métropolitain n'abdiqua pas les sentiments d'affection et de dévouement qui l'unissaient au monarque dont il avait dirigé l'enfance et béni l'hymen, mais il maintint l'inviolabilité des prérogatives de l'Église. Le 10 mars 1797, jour de son couronnement, l'empereur ayant gardé son épée au moment de pénétrer dans le sanctuaire pour y recevoir l'Eucharistie, il y avait là une infraction, involontaire peut-être, aux règles ecclésiastiques qui astreignent l'évêque même à déposer la crosse, avant de franchir la Porte Royale. Platon n'hésita pas à rendre le tzar attentif à cette circonstance. « Dans ce saint lieu, lui dit-il, nous offrons le sacrifice non sanglant. Dépose, pieux monarque, l'épée que tu portes. » Paul le fit aussitôt. Cet acte d'indépendance chrétienne et d'abnégation impériale

était un hommage public au respect des pratiques de l'Église.

Paul fut le premier empereur russe qui eut la pensée de conférer au clergé des distinctions honorifiques. Platon chercha à le dissuader de ce projet, qui lui semblait contraire à l'humilité du sacerdoce. Il fallut que l'empereur lui-même le décorât des insignes du grand cordon de Saint-André, pour que le métropolitain comprit l'inutilité de son opposition.

En 1801, Platon, atteint d'une grave maladie et sentant le dépérissement de ses forces, écrivit un *Testament spirituel*, qu'il confirma six ans plus tard. Associé par sa haute position et par la vénération dont il était l'objet, aux joies et aux douleurs de la famille impériale, comblé de distinctions et entouré de célébrité, le chrétien pieux épanche, au terme de la vie, la foi de son âme devant Dieu :

« Seigneur mon Dieu ! tu m'as donné l'être comme à toutes les créatures, tu m'as doué d'une âme immortelle et d'un corps périssable et corruptible.

» Cet organisme se dissoudra en son temps : il est ordonné à tout enfant d'Adam de mourir une fois, après quoi suit le jugement.

» Agé de plus de soixante-et-dix ans, accablé de maladie, affaibli par les épreuves, j'attends l'heure redoutable, mais désirée ; car il n'y a plus ni force ni jeunesse, quand le Seigneur vient !

» Elle va sonner peut-être, et la voix de ton jugement se faire entendre ; j'épanche, Seigneur, tout mon cœur devant toi.

» Je te rends grâce de ce que tu m'as éclairé de la lumière de ton Évangile.

» Je te rends grâce de ce que tu m'as engendré à la nouvelle naissance pour faire de moi l'enfant de ton Christ.

» Je te rends grâce de ce que tu m'as reçu à la participation du sang de la Rédemption par ton Christ.

» Je te rends grâce de ce que tu m'as jugé digne d'être un humble membre de l'Église qui est le corps de ton Christ.

» Je te rends grâce de ce que, n'étant qu'un vase souillé, ta bénédiction m'a appelé à faire partie du clergé du Chef de ton Église, ta sainte et royale maison.

» Je te rends grâce des bénédictions que tu as versées sur mes humbles travaux pour l'organisation de ton Église, de l'assistance et de la gratuité que tu as déployées sur mon impuissance.

» Je te rends grâce de ce que tu as couvert ma grande faiblesse de ta longue patience, en faisant naître beaucoup de bien du sein même de mon erreur.

» Je te rends grâce, ô mon Dieu! de ce que dans ta charité, ton amour et ta vérité, tu ne m'as pas abandonné aux péchés de ma volonté mauvaise ni traité selon la grandeur de mes fautes, en m'inspirant des pensées de paix, de repentir et de conversion.

» Je te rends grâce de ce que, dans mes nombreuses tentations et dans les épreuves qui m'ont atteint justement, tu ne m'as pas laissé tomber dans le découragement et le désespoir, mais de ce que tu m'as revêtu de la force d'en haut, selon la mesure de ma foi, qui est un don venu de toi.

» Je te rends grâce de tous les bienfaits que tu m'as accordés pour le corps et pour l'âme, et dont l'abus a fait éclater mon erreur et mon ingratitude. Que si j'en ai profité pour faire quelque bien, qu'à toi seul en soient la reconnaissance, l'honneur et la gloire!

» Je te rends grâce de ce qu'espérant en ta miséricorde, tu m'as accordé le mystère de la pénitence, et avant tout les mérites infinis et le très-saint sacrifice du corps et du sang de ton Christ, mon Rédempteur et mon Médiateur, le Pon-

tife souverain et éternel, le Sacrificateur saint et céleste, qui a souffert pour moi sur la croix, et qui me sanctifie pour l'éternité.

» Agrée, Seigneur, le repentir de mon âme.

» Pardonne-moi mes péchés ; couvre-les du voile de la sainteté de ton Christ ! Rends-moi digne de chanter avec les saints : heureux celui dont la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert ! Heureux l'homme à qui l'Éternel n'impute point son iniquité !

» Bénis, Seigneur, l'Église russe orthodoxe ; affermis-la dans la foi et dans la piété, afin qu'elle soit inébranlable dans tous les siècles.

» Bénis, Seigneur, ceux qui m'ont fait du bien pendant ma vie terrestre ; que le bienfait leur soit rendu !

» Pardonne, Seigneur, à tous ceux qui m'ont offensé ou affligé, soit involontairement, soit par suite de la faiblesse humaine ; je leur pardonne devant ta face.

» Pardonne-moi surtout, Seigneur, toutes les afflictions que j'ai causées à mes frères par négligence ou par passion, et dispose-les de manière que, m'ayant pardonné, ils prient de cœur pour moi devant ta face.

» Pauvre pécheur que je suis, je supplie avec larmes toute l'Église de Dieu de prier pour la paix de mon âme, dans le sanctuaire où elle offre le mystérieux sacrifice de Christ, la victime de propitiation.

» Terre, ouvre ton sein et reprends ce qui vient de toi !

» Seigneur, reçois mon esprit ! Seigneur, je remets mon âme en ta main !

» En lui j'ai cru, comme en lui j'ai la ferme assurance que sa promesse s'accomplira en ce jour-là. »

Platon mourut en 1812, peu de temps après l'incendie de Moscou. Les épreuves ne furent pas ménagées à sa longue carrière, exposée plusieurs fois aux atteintes de la calomnie.

Il y opposa la douceur d'une âme toute imprégnée des vertus évangéliques. « La foi, disait-il, consiste dans l'union de notre âme avec l'esprit de Dieu : la vertu devient inévitablement le fruit béni de ce vivant rapport. C'est moins par la conformité de la foi avec le dogme que par son rayonnement dans la vie qu'elle doit être appréciée : où est l'amour, là est aussi la vérité de la foi. »

Ses œuvres théologiques, qui jetèrent une vive lumière sur l'enseignement académique, sont nombreuses et variées. Quelques-unes ont trait spécialement à son époque ou forment des traités généraux : toutes reflètent les transformations successives de la vie spirituelle de l'auteur. Les unes appartiennent à l'enseignement systématique de la théologie, d'autres ont rapport à l'éloquence sacrée, d'autres, enfin, à l'histoire et à la littérature.

La première catégorie comprend :

1° Le Catéchisme, ou Instructions chrétiennes devant le peuple, en 1757 et 1758 (2 vol. Moscou, 1781).

2° Le petit Catéchisme ou Instructions chrétiennes pour les enfants (Moscou, 1775).

3° Catéchisme abrégé pour les jeunes gens, avec prières et morale chrétienne.

4° Catéchisme pour le clergé, augmenté de passages de l'Écriture sainte, des Règles des Apôtres et des Pères, du Règlement et du serment ecclésiastiques (Moscou, 1775).

5° La Doctrine orthodoxe ou théologie chrétienne abrégée avec prières et réflexions sur Melchizédek (Saint-Pétersbourg, 1765).

Présentées avec simplicité, sous une forme populaire et dégagées de l'esprit de système, la Catéchèse et la théologie de Platon jouissent d'une certaine autorité, même en dehors de l'Église orthodoxe. Elles ont été traduites en latin, en

grec, en arménien, en géorgien, en allemand, en anglais et en français[1].

Parmi ses travaux de droit canonique, on distingue : l'*Instruction au clergé* (Moscou, 1775) et l'*Exhortation aux schismatiques* (Saint-Pétersbourg, 1766).

Au point de vue de l'apologétique, Platon écrivit deux *Acathistes* en l'honneur de saint Serge et du prince Daniel (Moscou, 1775).

Ses *Sermons*, ses *Discours* et ses *Oraisons* funèbres forment vingt volumes et finissent en 1807. Le dernier sermon qu'il prononça se termine par ces mots, suprême accent de confiance et d'humilité : « Sous la paternelle direction de la Providence, j'ai atteint le terme de la vie, dont parle le prophète. Depuis cinquante ans, Christ, le souverain chef de l'Eglise, a daigné se servir de moi comme d'un instrument pour la prédication de la vérité évangélique. Puisse cette sainte semence ne pas rester stérile ! J'ai planté, Apollos a arrosé, mais Dieu donne l'accroissement ! »

Les huit discours prononcés par le métropolitain, à l'occasion du couronnement de l'empereur Alexandre Ier, furent imprimés à Moscou en 1801[2]. La haute expérience du pasteur et l'indépendance du sacerdoce évangélique se retrouvent tout entières dans l'allocution qui précéda l'acte même de la cérémonie du sacre[3] :

« Monarque bien-aimé ! La couronne qui ceint ton front

[1] Anecdotes of the Russian Empire, Lond., 1784. — Evangelical magazine (1815), la Théologie de Platon, trad. par Pinkerton. — Backmeister, Russ. Bibliothek, 1772. — Coup d'œil sur les sciences théolog., Saint-Pétersbourg, 1814 et 1818.

[2] Traduits en grec par Eugène le Bulgare, archevêque de Slavensk; en allemand par le baron Nicolaï, président de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et en plusieurs langues étrangères.

[3] Nous empruntons cette citation à l'*Union chrétienne*. Paris, 3e année, n° 8.

fait notre gloire, mais elle t'impose de grands devoirs. Le sceptre que tu portes est la garantie de notre tranquillité, mais il t'avertit que tu dois veiller sur nous. Ce globe, qui est l'un des attributs de ta majesté, c'est le symbole de notre sécurité, mais en même temps de tes soucis. Ta pourpre fait notre force, mais elle te rappelle les combats que tu devras soutenir. Tous ces attributs du rang suprême que nous regardons avec bonheur, ne sont pour toi qu'un lourd fardeau, une charge véritable, l'emblème d'un service public.

» Tu vas gouverner le plus vaste empire qui fût jamais : il attend de ta sagesse la paix et l'ordre le plus parfait, dans son ensemble et dans chacun de ses détails. Tu vas voir descendre des cieux les balances de la justice ; tu vas entendre la voix du Juge suprême du ciel et de la terre, qui te dira que tes arrêts doivent être intègres, et tes balances ne pencher ni à droite ni à gauche. Tu vas voir, à la face du Dieu de miséricorde, la grâce descendre sur toi, t'appelant à être miséricordieux envers les sujets qui te sont confiés. Les veuves, les orphelins, les pauvres, opprimés par les abus du pouvoir, la partialité et l'injustice, vont entourer ton trône ; leurs gémissements ne cesseront que lorsque tu prèndras leur défense, que tu essuieras leurs larmes, que tu les forceras par tes bienfaits à proclamer ta souveraineté providentielle. Que ni le rang ni la naissance ne soient un privilége à tes yeux. Écoute notre Père céleste qui dit : Ne regarde qu'aux droits des hommes ; ils sont tous également tes enfants. Sois clément pour tous, si ce n'est pour l'oppresseur de l'humanité, celui qui a l'orgueil de s'élever au-dessus de ses semblables. Enfin l'Église elle-même fera appel à ta piété, l'Église, cette mère qui, revêtue de la robe teinte du sang du Fils unique de Dieu, nous a régénérés en esprit. Cette auguste fille du ciel trouve, il est vrai, une protection

suffisante dans son chef unique, notre Seigneur Jésus-Christ; elle possède un assez ferme appui dans la puissance de sa croix; cependant, très-pieux Empereur, elle étendra vers toi, comme une douce mère vers son premier-né, ses mains suppliantes; elle t'entourera de ses bras et ne cessera de t'implorer, pour que tu conserves intact et saint le dépôt de la foi; que tu le gardes non-seulement en toi-même, mais que tu manifestes cette foi par ta piété, et que par là tu fermes la bouche des impies et domptes l'esprit mauvais de la superstition et de l'incrédulité.

» Mais à côté des anges de Dieu, les mauvais esprits ne manqueront pas d'accourir aussi devant toi. Ils auront l'audacieuse témérité d'entourer ton trône de vils courtisans qui, rivalisant d'adulations et d'intrigues, oseront croire que, sous le masque de la servilité, ils pourront tromper ta pénétration. La concussion et la partialité élèveront leurs têtes hideuses, aspirant à faire pencher de leur côté les balances de la justice. Tu verras surgir sous tes yeux une foule éhontée d'hommes impudiques, qui porteront atteinte à l'inviolabilité du mariage et sacrifieront tout à la chair et au sang, à la dissipation et à la vanité.

» Mais au milieu de ces légions ténébreuses, la lumière de la vérité sera son guide; la sagesse et la piété prieront avec toi pour protéger ton trône : Dieu se lèvera et tes ennemis seront dispersés... »

A l'ensemble des œuvres théologiques du métropolitain appartient encore la traduction abrégée de divers sermons de saint Jean Chrysostôme, de Jean Damascène, d'Epiphanes, de Chypre et de saint Grégoire le Théologien. En 1776, avec le concours du métropolitain de Novgorod, Gabriel, Platon publia des *Instructions* pour tous les dimanches de l'année et les jours de fêtes. Elles forment trois volumes et se lisent encore aujourd'hui dans les temples. La Bible, annotée de sa

main en russe et en latin, prouve avec quelle profondeur il avait étudié l'Écriture sainte.

La simplicité, le naturel, la force de la vérité chrétienne dégagée de tout ornement oratoire forment le caractère général de la prédication de Platon. « J'avoue, dit-il lui-même, que je ne me suis jamais beaucoup soucié de ce qui constitue les fleurs de l'éloquence. Un style prétentieux, des phrases sonores peuvent être à leur place dans la littérature mondaine, mais ne sont qu'une dérogation à la dignité de la chaire, où l'éternelle vérité parle par la bouche du prédicateur. L'orateur chrétien s'adresse à des hommes de condition et d'intelligence diverses, qui tous doivent également le comprendre. Il évitera donc autant que possible qu'on puisse le soupçonner de rechercher la gloire de son éloquence personnelle plutôt que d'aspirer à semer les vérités évangéliques et la crainte de Dieu dans les âmes de ses auditeurs. C'est ce qui m'a toujours porté à faire peu de cas des artifices du style oratoire. Ce que j'ai cherché à réaliser dans ma prédication, c'est qu'elle ne renfermât rien d'obscur, d'étudié, de douteux ou de sujet à contradiction; que chaque chose vînt en son lieu, suivant l'ordre naturel; que mes arguments fussent convenables, concluants, irrésistibles; qu'ils ne donnassent jamais prise au doute ou à l'opposition. Voilà quel a été le but constant de mes efforts, et j'ai pu me convaincre qu'un sermon rédigé et prononcé dans cet esprit agit plus efficacement sur un auditoire et contribue plus directement à son édification, que celui qui, ne respirant que la bigarrure de l'expression, n'est en conséquence qu'un vain bruit de paroles sans force et sans esprit chrétien. Si j'ai échoué dans cette tâche, ce n'est pas que j'aie manqué d'intention ni de soin, c'est par suite de mon incapacité. »

Parmi les traités polémiques de Platon, la première place appartient à son *Exhortation aux Raskolniks*, écrite à l'occa-

sion de l'incendie du monastère de Zélénetz, où de malheureux fanatiques se brûlèrent volontairement. Rédigée à l'invitation du Saint-Synode, elle fut imprimée à Saint Pétersbourg en 1766. On attribue en outre à Platon les *Observations sur le livre de Dutemps*, traitant de l'Église grecque orthodoxe (1793); — la *Réponse aux questions encyclopédiques* de Voltaire; — l'*Opinion* sur la paix de Tilsitt et les projets de Napoléon.

Le plus important des travaux historiques du métropolitain Platon est son *Histoire de l'Église russe*, publiée à Moscou en 1801 (2 vol.). On y remarque un coup d'œil plein de sûreté sur les hommes et les faits, une sage appréciation des événements, un jugement impartial sur l'état du clergé russe et sur la politique des jésuites. A part certaines imperfections, naturelles à une époque où la critique historique n'existait pas, où les documents qui font l'histoire d'aujourd'hui étaient ignorés, cette œuvre des dernières années de Platon n'est pas sans mérite, à titre de premier essai historique en langue russe. Le métropolitain Philarète (Goumilewsky), qui continua le travail de son devancier à quarante-trois ans d'intervalle, le regarde comme un modèle d'impartialité. Le pasteur Heydecke de Moscou le traduisit en allemand. Strahl s'en servit pour la rédaction de son histoire de l'Église russe, publiée à Halle en 1836.

Citons encore les *Relations*, que le métropolitain fit de ses visites pastorales dans un grand nombre d'éparchies russes, son *Esquisse historique du monastère de la Trinité* de Saint-Serge, son *Essai sur les origines de Moscou* et ses *Mémoires* autographes jusqu'à 1807, continués jusqu'à sa mort, en 1812, par l'évêque de Kostroma, Samuel Zapolsky.

La traduction de trente-et-une Lettres de saint Grégoire le Théologien, celle de Tacite et quelques poésies complètent le riche catalogue des œuvres littéraires du métropolitain Platon.

XXII

INSTRUCTION PUBLIQUE.

L'instruction publique revêt en Russie un caractère essentiellement religieux. Dirigée généralement par le clergé ou par des hommes de mérite sortis des académies ecclésiastiques, elle ne forme cependant pas entre leurs mains une sorte de monopole exploité au préjudice de l'État. Le système universitaire russe se propose de conserver et de vivifier au sein de la nation les fortes convictions chrétiennes, qui n'excluent ni les droits de l'intelligence ni la recherche attentive de la vérité. Résoudre le difficile problème de l'alliance de la science et de la foi, en offrant aux besoins de l'esprit et du cœur une satisfaction légitime, telle est la tâche que les chaires académiques s'efforcent d'accomplir. Elles semblent ainsi répondre aux conditions essentielles réclamées par les intérêts de l'éducation nationale.

Il existe en Russie trois sortes d'écoles ecclésiastiques : celles des districts, celles des chefs-lieux de gouvernement ou séminaires, et les académies de Saint-Pétersbourg, de Moscou, de Kief et de Kazan, destinées aux hautes études théologiques.

Les enfants des prêtres et des clercs reçoivent dans les premières les notions élémentaires de la science et de la littérature, mais sans être soumis à une éducation cléricale. La durée des cours est de six ans. L'enseignement religieux donné dans ces établissements, fort nombreux en Russie, a pour base le Cathéchisme et l'Histoire-Sainte de *Philarète*, métropolitain de Moscou, celle des archiprêtres *Bogoslovsky*

et *Krasnotsviètof* ainsi que le livre élémentaire de Mme *Sonntag* sur l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament.

On y joint l'étude des langues slavo-russe, grecque et latine, le chant religieux, l'ordre des offices, la géographie universelle, les éléments de l'histoire nationale et des mathématiques.

Les cours des séminaires sont également de six ans. On y débute par la rhétorique et la littérature générale, auxquelles servent de base les remarquables travaux du professeur *Chévirof*. L'histoire, l'algèbre, la géométrie font partie du programme des études ; mais on y donne une attention particulière à l'exposition de la Confession de foi orthodoxe de Pierre Mogilas, métropolitain de Kief, ainsi qu'à l'étude de l'Écriture sainte, envisagée au point de vue apologétique. L'exégèse et l'herméneutique sont étroitement liées aux opinions des Pères des quatre premiers siècles, dont les œuvres sont mises entre les mains des élèves.

La logique et la psychologie forment l'élément principal des études philosophiques. La Logique du professeur *Karpof*, les Dissertations de l'archiprêtre *Goloubensky*, l'Introduction à la philosophie par le prêtre *Sidonsky*, servent de base à cet enseignement.

Des notions de physique, de botanique, d'agriculture et de minéralogie complètent le programme des séminaires.

La théologie proprement dite forme le cadre de l'enseignement des académies ecclésiastiques. Il s'y joint une étude générale de la médecine usuelle. C'est aux académies de Saint-Pétersbourg, de Moscou, de Kief et de Kazan que les jeunes gens qui se destinent à la prêtrise se préparent à leur futur ministère par de sérieuses études. Les élèves les plus distingués peuvent recevoir des évêques l'autorisation de porter la *dalmatique* et de prononcer des sermons.

Ces établissements supérieurs sont dirigés par des

recteurs. On y professe : le dogme (Théologie dogmatique d'*Antoine*, recteur de Kief.) ; — la morale et la pastorale (le Pastoral de saint Grégoire le Grand et les sermons de saint Jean Chrysostôme sur le Sacerdoce) ; — l'éloquence sacrée (Traité d'homilétique d'*Amphithéatrof*, professeur à Kief) ; — l'herméneutique, dominée essentiellement par l'autorité de la Tradition apostolique et de la foi constante, unanime et universelle de l'Église (Traité de *Savvaïtof*) ; — le droit canonique, puisé principalement dans les décisions des sept premiers conciles généraux (Traité de *Savvaïtof*; essai sur le Droit Canon de l'archimandrite *Jean*) ; — enfin, l'histoire ecclésiastique, appliquée principalement aux destinées de l'Église nationale (Travaux historiques d'*Innocent*, archevêque d'Odessa, de *Skvortzof*, de *Mouravief*, des évêques *Philarète* et *Macaire ;* Histoire des quatre premiers siècles de l'église par le professeur *Tscheltzof*).

Les recteurs des académies ecclésiastiques sont choisis parmi les hommes les plus éminents par leur science théologique. Ils enseignent ordinairement quelque branche de la théologie et sont les rédacteurs en chef des Revues religieuses publiées sous leur contrôle par les professeurs attachés à leurs établissements.

Le principe supérieur qui préside à l'activité intellectuelle des académies ecclésiastiques, comme à l'enseignement de la philosophie et des sciences profanes auxquelles le jeune clergé ne reste point étranger, émane de la Révélation. Le point de vue chrétien, formulé dans l'orthodoxie, domine et éclaire les données de la science : aussi le système universitaire russe est-il tout imprégné de l'élément théologique, auquel il demande la garantie d'une saine instruction, et qu'il oppose volontiers comme une digue à l'invasion de l'esprit sceptique. Ce n'est point à ses yeux un asservissement calculé pour paralyser l'essor de la science, mais un terrain préparé

pour en favoriser le progrès légitime et régulier. La philosophie même est invoquée au service des questions qui touchent au domaine de la foi, et son rôle ne cesse qu'à la limite des problèmes fermés à l'intelligence humaine. La preuve s'en trouve dans les travaux des écrivains ecclésiastiques et laïques, qui sont aujourd'hui les représentants de la littérature et de l'esprit spéculatif en Russie : l'archiprêtre *Goloubensky* (des Idées; des causes finales des êtres); — *Karpof*. (Traduction et commentaire de la philosophie de Platon; Introduction à la Philosophie ; Exposition raisonnée de la logique); — le prêtre *Sidonsky* (Introduction à la philosophie); — *Kédroff*, professeur au séminaire de Jaroslaf (Essai sur la philosophie de la nature; Psychologie); — *Nadèjine*, professeur à Nijny-Novgorod (Essai de philosophie) : — l'archimandrite *Gabriel* (Psychologie expérimentale), etc. [1].

La littérature russe possède de nombreuses traductions des auteurs classiques, dont les œuvres les plus remarquables sont analysées dans les académies ecclésiastiques. La langue hébraïque, le grec et le latin occupent une large place dans les études du jeune clergé, à qui les langues modernes, l'allemand surtout, ne sont pas étrangères. Cette direction n'est pas restée sans influence sur le développement de l'idiome national; mais le mouvement intellectuel et littéraire, très-prononcé depuis quelques années, tend à le dégager de plus en plus de tout élément étranger, pour le former par ses propres évolutions. Tel est le point de vue qui a présidé aux travaux de l'archiprêtre *Pawsky* sur le caractère de la langue russe.

Les sciences mathématiques ont leurs représentants au sein des académies ecclésiastiques : nous citerons sous ce

[1] Quelques productions remarquables de la philosophie allemande ont passé dans la langue russe. Telles sont : l'Histoire de la philosophie, par Ast; celle de Ritter; la Logique de Bachmann; l'Anthropologie psychique de Schultz, etc.

rapport les traités d'algèbre par *Serbjinsky*, et de géométrie, par *Raïkowsky*.

Peut-être pourrait-on craindre que le caractère imprimé aux études du clergé n'ait pour conséquence de le constituer en caste isolée dans son égoïsme et d'établir une ligne de démarcation entre ses tendances particulières et ses rapports avec l'État. Cette supposition serait gratuite. Le clergé national russe diffère essentiellement du clergé romain, trop habitué à subordonner les intérêts de la patrie à ceux de l'Église. Celui-ci s'isole de la nation, celui-là se fond en elle. Protégé par l'État, mais sans faire le sacrifice de son autonomie, il devient à son tour le soutien des institutions civiles, et l'histoire entière de l'Église est celle de son dévouement à tous les intérêts nationaux. Rattaché à la patrie par les liens de la famille et de la société, le prêtre russe est citoyen. L'homme ne disparaît pas pour ne laisser voir que le prêtre ; le clergé n'aspire point à dominer la société, à élever son influence au-dessus de celle de l'État ; il comprend le mot de patriotisme. Du reste, l'enseignement ecclésiastique ne répudie pas l'étude des sciences profanes, dont il admet volontiers le concours. S'il y a lieu d'y apporter un perfectionnement, c'est de le débarrasser du scolasticisme dont il paraît encore trop exclusivement imprégné, et de le rendre plus efficace en y faisant une plus large part aux études scientifiques proprement dites. Tel est le but que poursuivent plusieurs *Revues religieuses*, qui demandent à juste titre qu'un enseignement général précède celui de la théologie, et que la forme scolastique soit modifiée au contact d'une meilleure méthode.

Au nombre de ces publications se placent au premier rang :

La « *Lecture chrétienne*, » publiée par l'académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg ;

La « *Lecture du Dimanche,* » et les « travaux de l'académie ecclésiastique de Kief; »

Les « *Écrits des saints Pères,* » publiés par celle de Moscou;

Le « *Causeur orthodoxe,* » par celle de Kazan;

« L'*Entretien spirituel,* » par le séminaire de Saint-Pétersbourg;

« Le *Guide,* pour les prêtres de campagne, » par celui de Kief;

« L'*École de la piété* » (en russe, esthonien et lette), par celui de Riga;

« La *Revue orthodoxe,* » par le prêtre Serguéewsky, de l'université de Moscou;

« La *Lecture salutaire,* » par le prêtre de Moscou, Kloutchareff;

« Le *Pèlerin,* » par le prêtre de Saint-Pétersbourg, Gretchoulćwitch;

« L'*Esprit du chrétien,* » par le prêtre de Saint-Pétersbourg, Florinsky.

L'académie de Saint-Pétersbourg poursuit en outre la traduction des historiens byzantins en langue russe, et plusieurs évêchés éditent leurs gazettes diocésaines.

Fondées presque toutes par les membres les plus influents du haut clergé, ces Revues continuent, au sein de l'Église russe, la tâche que pendant près de sept siècles, elle accomplissait à elle seule, celle de populariser les vérités de la foi, les principes de la morale et l'autorité du devoir chrétien. Elles sont comme des remparts élevés contre l'invasion de cette littérature frivole qui exalte l'imagination et fausse trop souvent la vie pratique. Elles cherchent à nourrir la piété des âmes sérieuses, à exercer une influence salutaire sur le foyer domestique. L'édification chrétienne, la paix et les vertus de la famille, parfois aussi une polémique qui n'a rien d'acerbe, tel est le terrain ordinaire sur lequel se pla-

cent les directeurs de ces Revues, que quelques détails feront apprécier.

La « *Lecture chrétienne* » fut fondée en 1821 par l'archimandrite Grégoire, recteur de l'académie ecclésiatique de Saint-Pétersbourg, au moment où l'enseignement doctrinal n'était, entre les mains des jésuites dans une grande partie de la Russie, qu'une casuistique aride, peu favorable au progrès des études. Cette revue se borna d'abord à reproduire des fragments des Pères de l'Église. Elle y joignait des recherches sur l'essence, les bases, l'influence morale du christianisme, sur le caractère de l'orthodoxie, l'éloquence sacrée, l'histoire de l'Église : elle jetait en outre un regard sur la bibliographie nationale et étrangère.

Cette publication s'enrichit, de 1824 à 1832, de la savante collaboration d'Innocent, plus tard évêque d'Odessa, qui fit paraître dans ce journal, les *Derniers jours de la vie terrestre de Jésus-Christ*, la *Vie de l'apôtre saint Paul et celle de saint Cyprien*, évêque de Carthage, etc.

L'archimandrite Grégoire ayant été promu aux fonctions de l'épiscopat, la *Lecture chrétienne* passa successivement sous la direction d'Athanase, évêque d'Astrakhan, philologue distingué, qui corrigea soigneusement la traduction des fragments des Pères ; d'Eusèbe, évêque de Samara, qui y publia de remarquables articles sur l'*Éducation chrétienne* ; de Macaire, évêque de Kharkof, auteur d'une *Introduction à la théologie orthodoxe* et d'une *Théologie dogmatique* [1], ouvrages qui jouissent d'une réputation méritée.

Son Eminence Macaire eut pour principaux collaborateurs : Cyrille [2], évêque et chef de la mission russe à Jérusalem ;

[1] Traduites en français et éditées à Paris, 1857 et 1859, Joël Cherbuliez (3 vol. gr. in-8).

[2] Dissertations sur les devoirs des pasteurs. — Les Méditations du chrétien.

les archimandrites Jean [1] et Nicanor [2], ainsi que les professeurs académiques Karpof [3], Loviaguine [4], Tchistovitch [5] et Goloubeff [6].

Une phase nouvelle s'ouvrit pour la Lecture chrétienne sous le patronage de Théophanes, évêque de Tamboff. Ascète sévère, il lui imprima une direction éminemment morale. Ses Sermons et ses Lettres respirent l'esprit des fondateurs de la vie monastique.

La Revue dont nous venons de parler, véritable encyclopédie religieuse, a pour directeurs actuels Monseigneur Johanniky et l'archimandrite Paul. Elle se montre digne de l'érudition moderne par les savants travaux du professeur Koïalovitch [7], de Platon, archevêque de Riga, de Mourawieff, écrivain laïque, connu par de nombreux et remarquables écrits appartenant au domaine religieux.

« L'*Entretien ecclésiastique* » fondé en 1857 sous les auspices de Grégoire, métropolitain de Saint-Pétersbourg, pour servir aux travaux scientifiques du clergé de son diocèse, renferme des sermons, des règles de la vie chrétienne, des notices sur les saints et sur les fêtes de l'Église, des extraits et des homélies des Pères, des articles bibliographiques et une chronique des actes du Saint-Synode. Le succès de cette publication fut rapide ; les évêques et les professeurs les plus renommés prirent part à sa rédaction. L'archimandrite Jo-

[1] Essais sur le droit canon.

[2] Examen de la doctrine romaine touchant le chef de l'Église.

[3] Mouvement philosophique au sein du christianisme et causes de ses différentes directions.

[4] Considérations sur saint Athanase. — Traductions des hymnes des Pères de l'Église.

[5] Histoire de l'Église orthodoxe en Finlande. — Histoire de l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg.

[6] Habitations des anciens Juifs. — Les prophètes Nahum et Jonas. — Les Épitres de saint Paul aux Corinthiens.

[7] Études sur l'Union lithuanienne.

seph y traita de la morale appliquée à l'éducation. La science historique y compta de savantes dissertations : les Actes des martyrs de la primitive Église; la Vie du patriarche de Constantinople, Photius; celle de Constantin le Grand, de Cyrille Lucar, etc. M. Savvaïtof y exposa l'herméneutique de la Bible. L'archéologie eut pour organe la plume érudite de l'archiprêtre Débolsky, lequel fit des recherches sur les fêtes chrétiennes. Enfin le comte Dmitry de Tolstoï et le professeur Chawroff fournirent à « l'*Entretien* » des articles de critique destinés à réfuter les accusations portées contre le christianisme et le clergé. On y trouve enfin des discours d'installation prononcés par des archimandrites élevés à l'épiscopat.

Parmi les organes de l'orthodoxie russe à l'étranger « l'*Union chrétienne* » publiée depuis sept ans à Paris, sous la direction de l'abbé Guettée, avec la collaboration du savant archiprêtre J. Wassilieff, s'est fait une place distinguée dans la presse religieuse de nos jours. Rédigée au point de vue apologétique de l'Église orientale, elle travaille à la faire connaître sous son véritable jour, prend une part active à la discussion des croyances ou des faits religieux contemporains, et se propose pour but de préparer le terrain de l'unité dogmatique sur lequel, au gré de ses pieuses aspirations, pourront se rencontrer un jour les diverses Églises chrétiennes.

Les autres Revues sont en général rédigées dans le même esprit que les précédentes; mais c'est à la Bible avant tout que l'Église russe en appelle, comme source essentielle de l'édification des fidèles. Elle veut que la Parole de Dieu soit entre les mains du peuple. La langue vulgaire est à ses yeux le moyen le plus propre à en généraliser la connaissance. La Bible n'existait d'abord en Russie qu'en dialecte slave. Les circonstances ayant amené la prépondérance de la langue

russe, il devenait nécessaire de préparer un nouvel aliment aux besoins religieux de la nation. Dès 1813, une société biblique s'était organisée. En 1819, elle avait publié le premier Évangile russe ; en 1820, les Actes des Apôtres ; trois ans plus tard, le Nouveau Testament tout entier.

La publication de l'Ancien Testament avait commencé en 1822 et s'était poursuivie jusqu'aux Livres des Rois. Ces travaux, par diverses causes, furent interrompus jusqu'à 1856, époque à laquelle les hiérarques russes, réunis à Moscou pour le couronnement de S. M. l'empereur Alexandre II, reprirent la question, qui fut portée devant le Saint-Synode. Une nouvelle édition de la Bible en langue russe contemporaine fut résolue. Les théologiens les plus illustres des quatre académies ecclésiastiques donnèrent leurs soins à cette œuvre difficile et salutaire. Quatre années ont été consacrées à la révision et à la publication des Evangiles. La traduction, basée sur celle qui l'avait précédée en 1819, mais confrontée avec le texte grec, présente des corrections importantes. Un style purement russe y remplace les idiotismes slaves, et quelques notes explicatives facilitent l'intelligence du texte. Accessible aux plus humbles conditions, cette œuvre excellente n'a pas tardé à s'achever pour le progrès du règne de Dieu.

LIVRE SEPTIÈME

LE MONACHISME DANS L'ÉGLISE RUSSE

SOMMAIRE

I. — Premiers développements de l'ascétisme monastique.
II. — Hiérarchie monastique.
III. — Les premiers monastères en Russie.
IV. — Le monastère de la Petchéra de Kief.
V. — Autres monastères.
VI. — Les monastères pendant la domination mongole.
VII. — XIVe siècle : le monastère de la Trinité de Saint-Serge. — Autres monastères.
VIII. — Les monastères au XVIe siècle.
IX. — Les monastères pendant la période du patriarcat.

CHAPITRE I.

PREMIERS DÉVELOPPEMENTS DE L'ASCÉTISME MONASTIQUE.

Un besoin d'intime adoration, naturel à l'âme pieuse, l'attrait de la vie contemplative, le désir de s'élever à une haute perfection morale, telles furent les causes générales qui provoquèrent, avant le christianisme, la direction ascétique du sentiment religieux. Antérieure aux premiers développements de l'Église chrétienne, cette direction s'était manifestée de bonne heure chez les Thérapeutes d'Egypte, secte juive dans laquelle Philon, qui vivait au Ier siècle de notre ère, et, après lui, Eusèbe [1], Epiphanes de Chypre [2] et Sozomène [3] reconnaissent l'élément le plus pur du mosaïsme. « Libres des intérêts terrestres, dit Eusèbe, les Thérapeutes fuyaient le séjour des villes et se fixaient dans la solitude pour échapper aux dangers du monde. Les premiers chrétiens, sous l'inspiration d'une foi fervente, suivirent leur exemple et aspirèrent à réaliser dans leurs mœurs les vertus qui avaient brillé dans la vie des prophètes. » — « Quelques-uns pensent, dit Sozomène [4], qu'il faut chercher dans les

[1] Eusèbe, liv. II, ch. XVII.
[2] Contre les Hérésies, XXIX, V.
[3] Hist. ecclés., liv. III, ch. XVII.
[4] Liv. I, ch. XII.

persécutions qui éclatèrent sur l'Église la cause de la résolution, que prirent les premiers convertis, de se retirer dans des lieux solitaires, sur les montagnes ou dans les forêts, pour échapper aux poursuites de leurs ennemis. » Les rigueurs que déploya le fanatisme païen vers le milieu du second siècle multiplièrent en effet le nombre des retraites ascétiques. C'était, dans l'opinion du temps, partager le sort de Jésus-Christ, que la fuite en Egypte avait dû soustraire à la fureur d'Hérode. A l'époque de la persécution ordonnée par Décius, vers 250, Paul l'anachorète, retiré dans les déserts de la Thébaïde, régularisa le premier la nouvelle tendance religieuse. Son exemple fut suivi en Egypte par Antoine le Grand, qui surpassa en ascétisme tous ses émules et traça les règles de la vie monastique.

Pendant la première moitié du IVe siècle, Pachôme, après avoir passé un certain temps dans les pratiques de la dévotion solitaire, réunit quelques ascètes d'Égypte en communauté et les soumit au régime cénobite. Les cellules de son monastère, quoique réunies dans le même édifice, étaient isolées les unes des autres et habitées chacune par trois frères. A peu près à la même époque, Hilarion, disciple d'Antoine le Grand, organisa la vie monastique en Palestine, d'où elle se propagea en Syrie [1], en Arménie, dans le Pont, la Cappadoce et tout l'Orient [2]. La vie de saint Antoine, écrite par saint Athanase vers l'an 340, exerça une remarquable influence sur les progrès de l'ascétisme et popularisa le désir d'imiter les vertus des saints hommes qui s'étaient voués à la retraite [3]. Au IVe siècle, saint Basile le Grand, formé à la vie monastique dans les cloîtres d'Égypte et de Palestine, riche

[1] *Vita Hilarionis erimitæ — Hieronymi.*

[2] Sozomène, III, XIV; — VI, XXXIV.

[3] Annales de Baronius. — Lettre XVI de saint Jérôme à Marcellinus (en latin).

d'ailleurs des nombreuses expériences qu'il avait puisées dans l'ardeur de son zèle, traça les règles de l'ascétisme avec une si grande supériorité, que son traité devint aussitôt le manuel général de la piété. Ses principes furent développés au IXe siècle par Théodore Studite, dont la Règle fut universellement adoptée par tous les monastères orthodoxes. Deux siècles plus tard, Antoine, moine du mont Athos, introduisit le monachisme en Russie. Au XIIe siècle enfin, le monastère de la Petchéra de Kief, devenu le centre d'éradiation de l'ascétisme, adopta la Règle de Théodore Studite, laquelle se propagea rapidement en Russie, conjointement avec celle de saint Basile le Grand.

Quelques moines regardant la discipline des monastères comme insuffisante, se vouèrent à une rigoureuse solitude et adoptèrent le silence perpétuel : de là les ermitages ou *skites* qui furent à leur origine calqués sur ceux qui existaient à la montagne de Skita, en Egypte.

Trois directions se manifestèrent donc dans les tendances monastiques : la vie cénobite, la règle cellulaire et l'érémitisme ou retraite absolue. Elles devinrent, la dernière surtout, l'objet d'une haute considération. Les Pères de l'Église les exaltent dans leurs écrits ; ils y voient l'image de la vie des anges et l'apogée de la perfection chrétienne. « Celui qui vit dans la solitude et dans le silence, dit Antoine le Grand, est affranchi de trois genres de tentation, celles de l'ouïe, de la langue et du regard : il n'a plus à triompher que de celles qui viennent du cœur [1]. » Saint Ephrem de Syrie tient le même langage. Saint Basile écrit :

« De même que l'œil, agité par un mouvement continuel, ne peut voir clairement les choses qui sont devant lui quand il se dirige à droite ou à gauche, et qu'il élève ou abaisse son regard, l'esprit de l'homme, livré aux mille soins du monde,

[1] *Memorabilia de Antonio.*

ne peut discerner clairement la vérité. Chaque jour apporte à l'âme sa part de ténèbres, et la nuit, dépositaire de cet héritage, assiége l'esprit des mêmes impressions. Il n'y a qu'un moyen d'y porter remède, c'est de rompre avec le monde. Et le renoncement au monde ne consiste pas seulement à s'en isoler corporellement, mais à affranchir l'âme des convoitises de la chair, à n'avoir ni maison, ni ville, ni propriété, ni fréquentation, à éviter toute espèce de rapports avec les hommes étrangers aux règles de la sainteté, à être prêt à recevoir dans son cœur l'empreinte des commandements divins... De même que l'on ne peut écrire sur la cire avant d'avoir effacé les traits qui en couvraient la surface, l'âme ne peut avoir foi aux dogmes divins, si elle ne se dépouille d'abord des opinions enracinées en elle par l'habitude. Tel est le grand avantage de la solitude : elle endort les passions et permet à la raison de les extirper de l'âme [1]. » — « Je nomme parfait, dit encore l'écrivain moraliste, le genre de vie où l'on a renoncé à toute propriété personnelle; celui qui aplanit toutes les aspérités de caractère; celui où toute animosité, toute querelle, toute discussion est inconnue; où tout est mis en commun, les cœurs, les tendances, les forces corporelles [2]; où il n'y a plus qu'un seul Dieu, un seul baptême, un seul salut, un seul but, un seul effort, une même couronne; où tous ne font plus qu'un, où un seul s'harmonise en tous; où celui qui souffre trouve dans ses frères des membres qui souffrent avec lui; où celui dont l'âme est défaillante, rencontre guérison et relèvement. »

Le renoncement au monde, caractère essentiel de la vocation monastique, implique, pour ceux qui l'embrassent, le vœu de chasteté, de désintéressement et d'obéissance, le jeûne et le devoir de la prière quotidienne.

[1] Statut ascétique, ch. XVIII.

[2] Le genre d'ascétisme, préconisé par ce Père de l'Église, est donc celui qui constitue la communauté cénobite.

CHAPITRE II.

HIÉRARCHIE MONASTIQUE.

« Celui qui embrasse la carrière monastique, dit saint Basile, vit de la vie des anges, en portant sa croix. » Selon les paroles du VIe concile œcuménique, il se consacre à la repentance. Aux yeux de l'Église Orthodoxe, tout chrétien, quelle qu'ait été sa condition précédente, est libre d'adopter le monachisme. Elle ne fait d'exception que pour les personnes placées sous la dépendance d'autrui : dans ce cas, le consentement de leurs maîtres devient la condition de leur admission. Trois phases président au développement de la vie claustrale : le noviciat, le monachisme proprement dit et la prise d'habit.

Le noviciat est une période d'épreuve destinée à constater les dispositions sérieuses de celui qui embrasse la vie monastique. Le concile de Constantinople (861) en fixe la durée à trois ans, excepté en cas de grave maladie ou lorsque le novice se montre particulièrement digne de la vocation qu'il adopte. Cet acte s'accomplit au moyen de la *prière*, de la *petite tonsure* et de l'*investissement*. L'Eglise rend grâce à Dieu de ce qu'il inspire au nouveau frère la résolution de renoncer aux vanités du monde pour se consacrer à la vie chrétienne et devenir « le temple vivant du Seigneur. » La tonsure en forme de croix s'opère sous l'invocation du Père, du Fils

et du Saint-Esprit. La couleur sombre et l'étoffe grossière des vêtements rappellent au novice qu'il consacre sa vie aux travaux de la pénitence. Le capuchon qui enveloppe sa tête symbolise spirituellement le casque du salut, ainsi que la confiance parfaite avec laquelle il devra résister à tous les traits du malin (Éphés., VI, 17. — I Thess., V, 8).

L'épreuve d'obéissance et de soumission conduit à un nouveau degré de l'initiation monastique, celle de *frère mineur*. L'acte religieux qui en est la consécration comprend les vœux, l'exhortation, la prière, l'adoption d'un nouveau nom, la grande tonsure et la prise d'habit.

Le récipiendaire est placé dans le parvis des catéchumènes, n'ayant d'autre vêtement qu'une chemise, sans ceinture ni chaussure, la tête couverte, les mains jointes, en signe de pénitence et d'humilité : c'est l'enfant prodigue qui, après avoir dissipé son bien, revient auprès de son père. Après s'être agenouillé trois fois, il est placé en face de l'Evangile et de la croix, symbole de grâce et de pardon, et demande intérieurement à Dieu de lui accorder le sentiment d'une vraie repentance. Tandis que les frères chantent le cantique d'invocation, le supérieur, dont les regards expriment la tendresse paternelle, lui adresse ces paroles : « Venez à moi, vous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai, » et le rend attentif à la présence invisible du Sauveur. C'est ce moment solennel qu'il choisit pour s'assurer de la sincérité des intentions du catéchumène : « Quel motif t'amène dans ce sanctuaire? As-tu le désir d'être moine? Est-ce de plein gré que tu t'approches du Seigneur? Veux-tu persévérer dans la vie monastique et dans le jeûne, vivre en célibat, en chasteté, en piété, en soumission à l'hégoumène et à tous les frères en Christ? Es-tu prêt à supporter toute espèce d'humiliations et de sacrifices pour la gloire de Jésus-Christ, à ne désirer rien pour toi-même et à n'avoir

jamais que le nécessaire? » — Le catéchumène répond affirmativement, en implorant l'assistance de Dieu. Saint Ephrem insiste sur la sainteté des vœux : « Sois fidèle à la promesse que tu as faite en présence de Dieu, car il est écrit : « Il vaut mieux que tu ne fasses point de vœux, que d'en faire et de ne pas les accomplir [1] » (Ecclés., v, 4).

Quand le catéchumène a prononcé ses vœux, l'hégoumène ajoute :

« Avant tout, puisque tu veux être moine, purifie-toi de toute souillure du corps et de l'esprit pour t'acquitter de tes saints devoirs dans la crainte de Dieu. Sois rempli de mansuétude et résiste à l'orgueil : sois patient dans la prière et persévérant dans les veilles. Ne murmure point à cause des obligations qui te sont imposées; ne cède point aux défaillances dans les tentations ou dans le jeûne : c'est par la prière et par le jeûne que s'obtient le secours de Dieu. Soumets les mauvaises pensées, de peur que tu n'aimes quelque chose plus que Dieu, soit ton père, ta mère, ton frère ou quelqu'un des tiens ou toi-même. Ne redoute ni la pauvreté, ni les injures, ni les humiliations, ni quoi que ce soit qui puisse t'affliger. « Que celui qui veut me suivre, dit le Sauveur, renonce à l'amour du monde, à son père, à sa mère, à ses enfants, à sa femme, à ses frères, à ses parents, à ses biens, à ses esclaves, et recevez charge de mes apôtres. »

A la suite de cette exhortation, l'hégoumène, plaçant sur la tête du frère agenouillé le rituel de consécration, invoque sur lui l'assistance de l'Esprit-Saint, et les assistants prient pour la réception du nouveau frère au nombre des élus.

La prière est suivie de la tonsure, que le supérieur pratique en forme de croix, en recevant à trois reprises les

[1] Huitième Exhortation aux moines d'Égypte.

ciseaux de la main du nouveau moine, en signe de son assentiment volontaire. Il lui donne un nouveau nom et le consacre au service de Dieu par ces paroles : « Notre frère (N.N.) se dépouille des cheveux de sa tête au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Il le revêt ensuite de l'habit de sa nouvelle vocation : la chasuble (Exode, XXVII, 40), la paramante, la ceinture et le manteau, le clobuque ou capuchon, les sandales ou calliges, le chapelet ou rosaire, symbole de constance dans la prière.

Pour fortifier dans ses promesses celui qui vient de se consacrer à la carrière monastique, l'Église lui rappelle les paroles de saint Paul sur le combat spirituel que tout homme, et particulièrement celui qui se voue au service de Dieu, doit soutenir en se revêtant des armes divines (Ephes., VI, 10-17). Elle l'exhorte à vivre dans l'amour de Dieu, en portant sa croix et en se chargeant du joug de Christ, qui n'est point pénible, humblement et avec pureté. Comme symbole de force et de victoire sur lui-même (Marc, VIII, 34), elle met à sa main droite la croix, à sa gauche un cierge, et, s'il est prêtre ou diacre, l'Évangile, emblème de la lumière qui doit rayonner de tous les actes de sa vie. Il est alors, selon l'expression de l'Église « comme l'époux couronné et comme l'épouse dans sa beauté[1]. »

Le nouveau moine passe cinq journées au temple pour s'y recueillir en présence de Dieu et s'y occuper uniquement de lectures pieuses.

Le troisième degré de la carrière monastique est la prise de la grande robe. L'acte de consécration se distingue du précédent par son importance, un éclat plus solennel, des vœux plus décisifs, une nouvelle tonsure. Il symbolise le renoncement définitif aux intérêts du monde « pour être avec

[1] Tropaire pour la prise du grand voile.

Christ » (Philip., I, 23). Selon les paroles de l'Église la prise de la grande robe (μέγαλοῦ καὶ ἀγγελικοῦ σχήματος) est un engagement suprême de croix et de mort, une transformation de vie corporelle, un commencement de vie céleste.

La cérémonie religieuse qui l'accompagne se rattache à l'office de la messe. Les vêtements que le moine doit recevoir sont déposés dès le soir dans le sanctuaire, comme si celui à qui ils sont destinés allait les recevoir de Dieu même. Des hymnes spéciales se mêlent à la célébration de l'office. Elles sont l'expression des prières de l'Église, implorant sur le nouvel élu la grâce d'accepter avec joie le joug salutaire de Christ, pour entrer dans une vie de sainteté. L'investissement a lieu au moment de la *Petite Entrée*. Après s'être préparé par le sacrement de la pénitence à prendre part à la sainte Cène « comme un mourant » le récipiendaire, la tête et les pieds nus, s'incline trois fois devant l'Évangile et, après les antiphonies, le prêtre officiant lui demande si son désir est de vivre de la vie des anges, si c'est de son plein gré qu'il s'approche de Dieu, s'il renonce au monde, si, à l'ombre du monastère, il est décidé à passer sa vie dans le jeûne, l'humilité, la continence, la chasteté, la piété jusqu'à son dernier soupir. Puis il lui dit : « Dès ce moment tu es crucifié et mort pour le monde. Tu renonces à ta famille, à tes frères, à tes amis, aux intérêts de la terre, aux soucis des biens, de la gloire, de la puissance, à ta propre vie. Sois prêt dès ce jour à tout acte de piété, à la mortification du corps, à la purification de l'âme, à la pauvreté, aux larmes, aux afflictions, aux maladies. La main du Seigneur t'a choisi, t'a retiré du monde et t'a placé, comme sous son regard, en face des combats et des renoncements qui t'ouvriront la porte des cieux. Ne crois pas que jusqu'à ce jour, tu aies épuisé la lutte avec les ennemis du salut. C'est maintenant que commencent tes travaux les plus excellents, tes

plus fortes résistances contre les puissances du mal. C'est pourquoi abjure toute espèce de désobéissance, de contradiction, d'orgueil, de jalousie, de haine, de colère, de cris, de mauvaises paroles, de secrets, d'affection propre, de flatterie, d'esprit litigieux, de murmures, de dénigrement, de propriété. »

L'acte de consécration diffère peu de celui que nous venons de décrire. Il consiste dans l'investissement, la prière, la lecture de l'Écriture sainte, la remise du cierge et de la croix et le baiser fraternel.

Les chefs des monastères portent le nom d'*hégoumènes* ou d'*archimandrites* (ἡγουμένος, ἀρχιμανδρίτης). Leur consécration à cette charge correspond à celle des archiprêtres, en dehors du sanctuaire et au moment de la *Petite Entrée*. Elle a lieu au moyen de la bénédiction, de la prière, de la proclamation, du chant de l'*axios*, du baiser et de la remise de la crosse pastorale (βακτήριαν). Cet acte est réservé à l'archevêque, qui impose les mains à l'hégoumène, en priant Dieu de faire de lui « le modèle de ses frères; de lui donner des mœurs irréprochables, une conduite empreinte de prudence, de sagesse et de foi. Il lui confère alors le pectoral, la *palitza* ou épigonate, le manteau et la mître.

La crosse est l'emblème de la direction que l'hégoumène doit imprimer au troupeau. « Reçois-la, dit l'évêque, comme si Dieu même te la donnait, en signe d'autorité spirituelle, pour guider tes frères selon les commandements du souverain pasteur, Jésus-Christ, avec toute sollicitude, afin qu'ils ne s'écartent ni à droite ni à gauche, et qu'ils marchent au droit chemin qui s'appelle la voie royale. Conduis-les des choses visibles aux invisibles, de la terre au ciel, comme Moïse qui, tenant en main la verge qu'il avait reçue du Seigneur Dieu, guida le peuple d'Israël, de la servitude d'Égypte, à la terre de la promesse. Chargé d'affermir tes

frères dans les pratiques de la vie monastique par la douce autorité de ta parole et la sainteté de ta conduite, supporte patiemment leurs faiblesses. Cette crosse t'est donnée, non pour un but de domination terrestre ou pour t'inspirer l'orgueil du pouvoir, mais, comme le gouvernail au pilote, pour diriger le navire spirituel à travers les vagues agitées de la mer du monde, comme la houlette au vrai pasteur et non au mercenaire qui n'est pas le défenseur des brebis et ne s'applique pas à les protéger contre les loups ravissants. Insiste afin que tous les moines, au lieu de consacrer leur temps aux travaux manuels, se familiarisent avec les salutaires leçons des Psaumes; ne souffre point qu'ils s'abandonnent à la paresse. Ferme l'accès du monastère à tout gain déshonnête; reste libre de tout esprit de partialité pour tes parents ou tes amis, qui sont encore dans le monde. Prends un soin diligent des édifices du monastère, mais n'exécute aucune construction grande ou petite sans nécessité; ne fais rien arbitrairement, ni par les conseils de quelque moine flatteur et rusé ou de quelque laïque cupide; mais prends l'avis des plus anciens frères et délibère avec eux, car il y a de la sécurité dans la pluralité des conseils. Ne te glorifie pas du titre d'archimandrite (ou d'hégoumène); il n'y a pas de dignité plus haute que la prêtrise; mais dirige les moines qui te sont soumis, comme des frères et non comme des serviteurs. Appelle au contrôle de tous les revenus et de toutes les dépenses quelques moines choisis, et délibère avec l'économe, ne tenant pas compte de l'extérieur seulement, mais ayant en vue avant tout la charité et la gloire de Dieu. »

L'évêque recommande ensuite aux frères le devoir de l'obéissance envers l'hégoumène.

CHAPITRE III.

LES PREMIERS MONASTÈRES EN RUSSIE.

A l'époque où le christianisme pénétra en Russie, la vie monastique jouissait déjà d'une haute considération dans l'Église d'Orient. Les monastères étaient considérés comme de pieuses retraites où l'âme chrétienne, affranchie du monde, voyait s'ouvrir devant elle tout un horizon de sainteté et de perfection. C'était dans leur sein que se formaient les hauts fonctionnaires de la hiérarchie ecclésiastique : c'était à l'ombre de leurs murailles que se préparaient les hommes de foi qui, au premier appel de l'Église, libres des affections de la famille, allaient porter la parole de Dieu parmi les infidèles, se dévouaient à la défense de la pure doctrine contre les hérésies et les schismes, se montraient prêts à tous les sacrifices pour le salut du prochain. Les premiers monastères, par le caractère sévère de leurs institutions, par la régularité de leurs mœurs et par l'abnégation qui présidait au genre de vie de leurs adeptes, passaient aux yeux du peuple pour de véritables centres d'éducation morale et religieuse.

L'institution des plus anciens monastères fut contemporaine de l'époque où la Russie adopta la foi chrétienne. La tradition rapporte que Michel, son premier métropolitain,

fonda dans le voisinage de Kief, un monastère et une Église en bois, sous l'invocation de « l'archistratège » saint Michel, à peu de distance du lieu où s'élevait naguère l'idole de Péroun, et que les moines qui s'étaient groupés autour du métropolitain jetèrent les fondements du monastère du Sauveur, sur le sommet d'une montagne voisine de Vischgorod. La chronique supraslienne affirme que, dès 996, Vladimir érigea, près du temple de la Dessiatina, dont il fut le fondateur, une retraite monastique consacrée à la sainte Vierge. Ditmar fait mention du cloître de Sainte-Sophie, incendié en 1017 et qui, par conséquent, devait remonter aux dernières années de la vie de saint Vladimir.

Sous le règne de Jaroslaf, qui témoignait une grande considération aux moines, le nombre des cloîtres augmenta rapidement. Ce prince en fonda deux vers la fin de sa vie : l'un habité par des frères, celui de Saint-George, son patron ; l'autre, destiné à des religieuses, celui de Sainte-Irène, du nom de son épouse. Ce furent là les premières retraites pieuses fondées par les princes : le nombre en devint bientôt considérable.

Novgorod ne tarda pas à suivre l'exemple de Kief. Le premier évêque de cette ville, Joachim, y fonda, dit la chronique, une institution monastique. Une autre tradition rapporte qu'immédiatement après leur conversion, les Novgorodiens renversèrent l'autel de Péroun et y substituèrent le cloître et le temple de la Nativité de la Vierge, constructions auxquelles le peuple continua longtemps à donner le nom de Périnia, indice évident d'une époque où les souvenirs de Péroun étaient encore vivants dans tous les esprits. Les chroniques de Novgorod parlent enfin d'un troisième monastère situé non loin du lac Ilmen, celui de Jourief ou Saint-George, fondé par le grand-duc de Kief, George Jaroslaf, vers 1030.

Les inspirations d'une piété fervente donnèrent naissance à d'autres institutions monastiques. L'histoire de l'Église russe conserve avec vénération les noms de Serge et de Herman, à qui l'on attribue la fondation du monastère de Balaam, l'une des îles situées au nord-est du lac Ladoga. On a fait sur leur compte plusieurs hypothèses. La plus plausible paraît être celle qui voit en eux deux missionnaires envoyés par saint Vladimir pour prêcher l'Évangile en Carélie, et dans l'établissement du cloître de Balaam, un moyen de favoriser les progrès de la foi sur les bords du lac Ladoga. Cette opinion acquiert un nouveau degré de vraisemblance par le fait rapporté dans la biographie d'Abraham de Rostof, savoir, que ce fut au monastère de Balaam qu'il embrassa la vie monastique sous le règne de Vladimir et sous les auspices de l'hégoumène Théognoste. Les détails de sa vie prouvent d'ailleurs que la fondation de son monastère eut lieu aux premiers temps de l'Église chrétienne en Russie. Citons à cet égard les particularités suivantes :

Abraham de Rostof naquit à Chouklom, dans le gouvernement de Kostroma. Ses parents, qui étaient riches, n'avaient pas adopté l'Évangile, à l'exemple d'un assez grand nombre de familles de ces contrées, encore couvertes des ombres du paganisme. Iversk était le nom de leur fils, dont la santé avait été très-débile jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Il entendit un jour, dans la maison paternelle, quelques marchands novgorodiens s'entretenir de la foi chrétienne et des miracles dont elle était la source. « Je vois, se disait-il, bien des dieux dans la maison de mon père, et aucun ne m'est propice. Les Novgorodiens n'en connaissent qu'un seul, et que d'infirmités il soulage ! Avec quelle joie je croirais en lui, s'il me rendait la santé ! Avec quelle fidélité je le servirais tous les jours de ma vie ! » Ces pensées le portèrent à invoquer le nom de Christ, et ses prières furent exaucées ; il

revint à la santé. Dès lors il n'hésita pas à accomplir le vœu qu'il avait formé. Il quitta secrètement ses parents, se dirigea vers l'occident et rencontra des chrétiens qui lui firent connaître les principes de leur foi et lire les saintes Écritures. Quelque temps après, il se rendit à Novgorod, où la vue des temples chrétiens le remplit de joie ; mais comme il aspirait à la solitude, il prit le parti de descendre le Volkof, et de se rendre sur les bords du lac Ladoga, au monastère de Balaam, dont il avait entendu parler. L'hégoumène Théognoste, touché de ses vives instances et de son désir de recevoir le baptême, l'accueillit avec bienveillance, le baptisa sous le nom d'Aversk, et quelque temps après, cédant à ses prières, le consacra à la vie monastique sous celui d'Abraham. Le nouvel ascète se consacra avec le plus grand zèle aux devoirs de sa vocation, passa plusieurs années à Balaam et devint l'objet de la vive affection des frères. Après avoir quitté le monastère, il se rendit à Rostof, dont les habitants adoraient encore l'idole de Véleça. La moisson était grande, mais il y avait peu d'ouvriers. Le serviteur de Dieu construisit sur les bords du lac Néro une chétive cabane, où quelques personnes vinrent à lui, pour apprendre à connaître l'Evangile. Il y passait ses journées en prières, demandant à Dieu de l'aider à renverser l'idole païenne. La légende rapporte que saint Jean l'Évangéliste lui apparut et remit en sa main le levier qui devait servir à la destruction de l'idole. Elle s'écroula en effet. A l'endroit où l'apôtre lui était apparu, le saint homme, sous la bénédiction de l'évêque Théodore, construisit l'Église de Saint-Jean l'Évangéliste, et, sur l'emplacement de l'idole disparue, une chapelle et une habitation cellulaire. Le nouveau cloître eut beaucoup à souffrir. Les païens essayèrent à diverses reprises de le détruire, tentèrent de le livrer aux flammes ; mais Abraham triompha peu à peu de leur hostilité et réussit

même à leur faire accepter le baptême. Le nombre des moines qui s'étaient attachés à lui ayant considérablement augmenté, les libéralités des princes et le concours de l'évêque Théodore lui permirent de jeter les fondements d'une nouvelle église plus vaste que la première. Au milieu de ces travaux, Abraham ne cessa pas de s'occuper de l'agrandissement de son monastère et du perfectionnement de ses institutions. Quand Hilarion succéda à Théodore dans l'épiscopat de Rostof, le cloître avait pris de telles proportions que le nouvel évêque put proposer au grand-duc Vladimir et au prince Boris « de le transformer en archimandrie. » Abraham fut élevé au rang d'archimandrite. Son zèle redoubla; ses travaux se multiplièrent. Il mourut à un âge très-avancé. Ses disciples déposèrent son corps au monastère de Rostof, qui porte son nom, et dont il avait été le fondateur.

Nous mentionnerons encore un autre cloître dont l'origine remonte sans aucun doute à la même époque : c'est celui du vénérable Ephrem, archimandrite.

Éphrem était originaire de Hongrie et servait avec ses deux frères, George et Moïse, à la cour du prince de Rostof, Boris, où il remplissait les fonctions de premier écuyer. Ce prince ayant été tué, George fut enveloppé dans le massacre : les meurtriers le décapitèrent, afin de s'emparer de la médaille d'or que Boris avait attachée à son cou. A cette affreuse nouvelle, Ephrem accourut pour recueillir un héritage de douleur, les restes de son frère. Malgré toutes ses recherches, il ne retrouva que sa tête, qu'il reconnut à un signe particulier. Accablé de chagrin, Ephrem emporta ce lugubre trésor, se retira dans les environs de Torjok, rompit avec le monde et se voua à la vie monastique. Il y construisit d'abord une retraite pour les voyageurs. Quelques années plus tard, une église en pierre sous l'invocation des

martyrs Boris et Gleb, ainsi qu'un monastère, s'éleva par ses soins sur la rive droite de la Tversa. Dès lors Ephrem, avec son disciple Arcadius, n'eut plus d'autre occupation que la prière et les pratiques ascétiques. Quelques moines se réunirent à lui : Ephrem leur donna une règle. Il mourut dans une extrême vieillesse (1053), après avoir recommandé qu'on déposât dans son tombeau la tête de son frère, qu'il avait jusqu'alors dérobée à tous les regards. Son monastère eut à essuyer bien des revers; mais le temple qu'il avait consacré à la mémoire des saints martyrs échappa à toutes les dévastations, fut restauré en 1781 et subsiste encore aujourd'hui. Les cendres du vénérable Ephrem furent relevées en 1572, lorsque son cloître, transformé en archimandrie, devint le centre d'une colonie qui prit le nom de Nouveau-Torjok.

L'influence des institutions monastiques fut sans aucun doute favorable aux progrès du christianisme en Russie. Les vertus paisibles, l'abnégation, le recueillement, la vie spirituelle en un mot, dont les monastères furent le centre, étaient propres à exercer une action salutaire sur les mœurs de la nation. Sans doute ce n'était encore qu'une période de transition. Le paganisme était définitivement vaincu; les idoles gisaient dans la poussière ; mais les traditions et les pratiques superstitieuses de l'idolâtrie avaient conservé de profondes racines dans les croyances populaires. On ne s'étonnera point qu'au sein des nouvelles communautés, il se soit trouvé un assez grand nombre d'hommes qui, tout en portant le nom de chrétiens, restèrent attachés aux mœurs païennes et continuèrent à invoquer leurs divinités imaginaires, « sur leurs troupeaux, dans les bois sacrés ou sur le bord des eaux, » comme le remarque le statut ecclésiastique de Vladimir. On ne sera pas surpris de voir le règne de l'erreur exercer assez d'empire sur la crédulité du

peuple, pour qu'en 1021, dans un moment de famine, il ait paru à Souzdal des magiciens prêchant ouvertement que de malheureuses femmes étaient coupables de la stérilité des champs, et entraînant la foule à les sacrifier. Une chronique rapporte que ces tristes aberrations s'étaient multipliées à tel point, sous Vladimir et Jaroslaf, que pour y mettre fin, les évêques crurent devoir appeler sur leurs auteurs les rigueurs du pouvoir séculier. Les dissensions et les guerres qui survinrent entre les fils de Vladimir, la révolte du prince de Novgorod, Jaroslaf, contre son père, les crimes de Sviatopolk qui fit périr trois de ses frères, tous ces forfaits forment le côté sombre du tableau; mais il a aussi sa face lumineuse.

Vladimir en est la preuve. Une fois chrétien, ce fut un nouvel homme. Sa vie antérieure avait été toute empreinte de sensualité : il avait plusieurs femmes et de nombreuses concubines. Sa conversion fut la purification de ses mœurs : il n'eut plus dès lors d'autre affection que celle qui l'unissait à la princesse Anne, son épouse chrétienne [1]. Il est d'abord violent, altéré de vengeance; il est fratricide; il verse le sang. Dès que son âme s'est ouverte à la connaissance de l'Evangile, il est plein de douceur et de mansuétude, il hésite à prononcer le châtiment du crime, dans la crainte de commettre un péché, et s'il prend les armes, ce n'est plus que pour repousser l'agression [2]. Ses plus anciens biographes

[1] Karamzine, I, 463. — Collect. des chroniques russes, II, 258.

[2] Dittmar affirme le contraire : il prétend que, même après sa conversion, Vladimir ne fut pas moins vicieux qu'auparavant. (Chronic., lib. VII, n° 52.) — Cette assertion paraît entachée de partialité. Dittmar n'a jugé Vladimir que sur ouï-dire; ses renseignements sont puisés à des sources douteuses. Évêque catholique romain, il ne peut pardonner à Vladimir l'incarcération de l'évêque Reibern, qui agitait les passions religieuses. Dittmar, d'ailleurs, avoue que Vladimir, vers la fin de sa vie, fit l'expiation de ses fautes. Les écrivains catholiques n'envisagent pas autrement le témoignage de Dittmar. (*Stillingi Dissert. de convers. et fide Russorum*, § IV, n° 43-46, *in act. SS. Septemb.*, t. II,

font surtout l'éloge de sa libéralité chrétienne et de sa grande charité. Il voulait que les pauvres eussent un libre accès auprès de lui et fussent pourvus de tout ce qui leur était nécessaire. Il faisait porter dans les rues du pain, de la viande, du poisson, des légumes, du miel, du quass, pour être distribués aux malheureux que leurs infirmités mettaient hors d'état de se rendre à son palais. Il pourvoyait aux vêtements des indigents, faisait parvenir toute espèce de secours aux malades, libérait les débiteurs, acquittait la rançon de ceux qui gémissaient en esclavage [1]. Si Vladimir, jusqu'au jour où il devint chrétien, n'eut que des mœurs impures et farouches, le zèle qu'il déploya pour la propagation de la foi dans toutes les provinces de l'empire, pour l'instruction de ses peuples et pour les intérêts du christianisme, forma un heureux contraste avec ses premières habitudes, et devint la réparation de son passé.

p. 11, 12. — Assemani, *Calend. eccles. univers.*, t. IV, part. I, cap. I, n° 24.)

[1] Collect. des chroniques russes, I, 54. — Le moine Jacob, dans la Lecture chrétienne, 1849, II, p. 326. — Hilarion, *Réflexions sur les œuvres des saints Pères*, II, 276, comme suit : « Et toi, vénérable prince, tu as été le vêtement pour ceux qui étaient nus, le pain pour ceux qui avaient faim ; tu as désaltéré ceux qui avaient soif ; les veuves ont trouvé en toi un protecteur ; les voyageurs un soutien ; tu as abrité ceux qui étaient sans asile, défendu les opprimés, enrichi les pauvres..., » etc.

CHAPITRE IV.

LE MONASTÈRE DE LA PETCHÉRA DE KIEF.

La fondation de ce célèbre monastère coïncide, au témoignage de Nestor, avec la promotion du presbytère Hilarion à la dignité de métropolitain de l'Église cathédrale de Kief. Si ce dernier fait eut une influence considérable sur l'organisation de l'Église, le premier ne fut pas moins important par l'action puissante qu'il exerça sur le développement de la foi nationale. Pendant le premier siècle de son existence, le monastère de Kief devient en quelque sorte le centre de la vie religieuse; il jette un vif éclat sur l'Église et nul autre ne l'égale en célébrité. C'est dans son sein que fleurissent les plus hautes vertus, que se forment les hiérarques et les pasteurs les plus chers au souvenir de l'Église, et ses annales deviennent une source féconde d'édification, à laquelle va puiser encore la piété de la génération contemporaine.

Son histoire présente trois époques différentes. La première retrace la fondation et la physionomie primitive du monastère jusqu'à Théodose (1062). — La vie religieuse se développe; le cloître reçoit son organisation intérieure; c'est l'époque de l'hégouménat de Théodose (1062-1074). — Il parvient à sa plus haute prospérité de 1074 à 1145.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Le Vénérable Antoine fut le véritable fondateur de monastère de la Petchéra. Né à Loubetch, petite ville du gouvernement de Tchernigof, il avait été baptisé sous le nom d'Antipas [1]. Formé dès l'enfance à l'amour de Dieu, il se plaisait à méditer dans la solitude. Cette disposition d'âme le détermina à se rendre au mont Athos, déjà célèbre en Orient par les vertus ascétiques de ses anachorètes. La pureté de leurs mœurs, la simplicité de leur foi impressionnèrent vivement le jeune voyageur et développèrent le penchant naturel qui le portait vers la carrière monastique, à laquelle il se consacra en effet sous le nom d'Antoine. Le néophyte eut, comme les autres moines, son ermitage particulier. On montre encore aujourd'hui, non loin du monastère d'Esthigme, l'Église et la grotte où, dit-on, l'illustre ascète débuta dans les exercices de la piété [2]. Ses progrès dans la vie spirituelle furent rapides : son renom de sainteté grandissait chaque jour. L'hégoumène qui l'avait consacré moine, lui dit : « Antoine, retourne en Russie : emporte une bénédiction de la sainte montagne ; une foule de frères suivront tes traces. »

Antoine visita les divers monastères de Kief, où il eut un moment la pensée de se fixer ; puis il en parcourut les environs et remarqua, sur le penchant d'une colline, une petite grotte creusée par Hilarion, prêtre de l'Église de Pierre et Paul de Bérestof, lequel s'y était retiré temporairement pour s'y livrer à la méditation et à la prière. Cette solitude plut à

[1] Chroniq. de Péréiaslaf, de Souzdal (p. 45), et de Suprasl (p. 164).

[2] Mouravieff, Lettres écrites de l'Orient, 1re partie, lettre 10e, Saint-Pétersbourg 1851. — Grégorief, *Esquisse d'un voyage dans la Turquie d'Europe*. p. 57, Kazan 1848.

Antoine; il y fixa sa retraite, implorant Dieu : « Seigneur! affermis-moi dans ce lieu et que la bénédiction de la sainte montagne y repose! » Aussitôt il se mit à agrandir la grotte et y passa les jours et les nuits en travail, en pauvreté, en jeûne, en prières. C'était en 1051. Bientôt il ne fut plus question que des vertus exemplaires du pieux ascète. On vint à lui, on pourvut à son entretien. Les uns réclamaient sa bénédiction; d'autres voulaient partager sa solitude. Nikon fut son premier disciple. Comme il était revêtu du sacerdoce, Antoine le chargea de la consécration des novices. Ce dernier fut bientôt suivi d'un autre frère, Théodose.

La vénération de l'Église a recueilli avec une pieuse sollicitude les premières circonstances de la vie de cet illustre père. Né à Wassilief, il alla très-jeune encore habiter la ville de Koursk avec ses parents, et manifesta dès son enfance les plus heureuses dispositions. Pas un jour ne s'écoulait sans qu'on vît le jeune enfant, assidu au temple, écouter la lecture des saints Livres. Indifférent aux jeux de son âge, il n'aspirait qu'à servir Dieu et à s'instruire de sa volonté. Aussi la douceur de son caractère et sa soumission lui avaient-elles gagné l'affection de ses premiers maîtres. Il perdit son père à l'âge de treize ans et resta sous la direction de sa mère, femme emportée et violente, qui n'accueillait qu'avec froideur tout l'amour que son fils aimait à lui témoigner. Aussi les pensées de Théodose prirent-elles une direction de plus en plus sérieuse. Celle du salut surtout le préoccupant vivement, il éprouvait un ardent désir de visiter les Saints-Lieux, témoins de la vie du Sauveur. Ayant appris que des voyageurs, qui se trouvaient à Koursk, retournaient à Jérusalem, il les supplia de lui permettre de les accompagner, et partit en effet avec eux. Trois jours après, sa mère, alarmée de son absence, suivit ses traces et ne tarda pas à l'atteindre. Elle le frappa avec emportement et le ramena à Koursk. Après de nouvelles

rigueurs, le fugitif, enfermé dans un appartement isolé, fut laissé deux jours sans nourriture. Cependant l'irritation de sa mère se calma, et Théodose recommença à fréquenter les temples. Il remarqua que, certains jours, l'office du matin n'avait pas lieu, faute de pains d'offrande. Cette circonstance l'affligea. Il acheta du froment qu'il moulut lui-même, fit cuire des pains, en présenta une partie au temple, vendit les autres et en consacra le prix soit à des aumônes, soit à se procurer de nouveau blé. Quelques années se passèrent ainsi. Ni les railleries de ses camarades, ni les réprimandes de sa mère ne purent triompher de sa persévérance. Enfin les menaces, les mauvais traitements qu'il avait à endurer devinrent si violents que Théodose résolut de s'éloigner de Koursk. Il se réfugia chez un prêtre d'une ville voisine. Sa mère en fut informée, et chercha par tous les moyens à le détourner de ses pieuses habitudes. Théodose y resta fidèle. Elles lui concilièrent la bienveillance du gouverneur de la ville, qui lui permit d'assister au culte célébré dans sa chapelle, et lui donna des vêtements neufs, dont le jeune homme se dépouilla pour les pauvres. Cette abnégation plut à son protecteur. Un jour de grande fête arriva. Il fut l'occasion d'un festin que le gouverneur offrit aux notabilités de la ville : il avait voulu que Théodose servît à table. Celui-ci, par esprit de mortification, portait un cilice. Lorsqu'il changea de vêtements, sa mère remarqua des traces de sang sur son linge. Elle voulut en savoir la cause, découvrit le cilice, et maltraita son fils avec dureté.

Rien pourtant ne put vaincre la pieuse obstination du fervent jeune homme. Il avait un jour lu dans l'Évangile : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; — venez à moi, vous qui êtes travaillés et chargés, je vous soulagerai ! » Ces paroles avaient été un nouvel aliment pour l'affection qui le conduisait à Dieu ; il

n'avait plus qu'une pensée, celle de se consacrer à la vie monastique. Sa mère fit un voyage de quelques jours; Théodose profita de son absence, et, sans autres provisions que quelques pains, résolut de se rendre à Kief, où il avait appris qu'il existait plusieurs monastères. Il en ignorait la route : un convoi de marchands vint à passer. Théodose les suivit lentement, et, trois semaines après, il était à Kief. Il se présenta aussitôt aux portes de divers monastères; sa pauvreté et l'humilité de son extérieur les lui fermèrent. Mais il entendit parler de l'ermitage d'Antoine, alla trouver le saint homme, s'attacha à ses pas, le supplia de ne pas le repousser. « Vois-tu, mon fils, lui dit celui-ci, ma retraite est étroite et sombre, et toi, tu es jeune; comment pourrais-tu en supporter les privations? » — « C'est le Seigneur Jésus-Christ qui m'amène à toi, mon père, afin que tu diriges mes pas dans la voie du salut : je te servirai, je ferai ce que tu ordonneras! » Antoine lui donna sa bénédiction; Nikon le revêtit de l'habit de moine. L'un et l'autre s'étonnaient et se réjouissaient des qualités sérieuses qu'il manifestait si jeune encore dans une carrière que ses grandes vertus devaient illustrer. Quatre ans plus tard (1054), après bien des recherches infructueuses, sa mère se rendit à Kief. Théodose la supplia de renoncer au monde et de prendre le voile au monastère de Saint-Nicolas. « Et l'on pouvait voir, écrit Nestor, trois flambeaux rayonnants dans la grotte, d'où leurs prières et leur abstinence chassaient les ténèbres des démons, le vénérable Antoine, le bienheureux Théodose et le grand Nikon : ils priaient Dieu dans la retraite et Dieu était avec eux. »

Vers la même époque, un quatrième frère se joignit à eux : ce fut Moïse Igrine. Il était attaché avec ses deux frères, Éphrem et George, à la cour du prince de Rostof, Boris, fils de Vladimir. Quand ce prince périt en 1015, as-

sassiné sur les bords de l'Alta, Moïse fut le seul homme de sa suite qui échappa à la mort. Il réussit à se soustraire aux poursuites de Sviatopolk, en se plaçant sous la protection de Prédislava, sœur du prince Jaroslaf. Mais trois ans plus tard, le beau-père de Sviatopolk, Boleslas, roi de Pologne, s'étant emparé de Kief, Moïse Igrine fut au nombre des prisonniers et se vit transporté en Pologne. Depuis cinq ans il gémissait dans l'esclavage, quand une dame de haut rang, éprise de sa beauté, paya sa rançon et voulut lui faire partager ses sentiments. Mais ce fut en vain qu'elle employa tour à tour les séductions et les menaces; en vain recourut-elle au tourment de la faim dans la solitude d'une prison; en vain montra-t-elle au pieux esclave ses domaines et ses richesses, en lui offrant sa main, car elle était veuve : rien ne put altérer la pureté de mœurs du chaste captif. Il avait fait vœu de se consacrer à Dieu : il en eut bientôt l'occasion. Un moine du mont Athos, consacré prêtre, lui imprima le caractère monastique, à l'insu de celle dont dépendait son sort. Outrée de dépit, celle-ci le fit battre de verges, et non contente de cette rigueur, lui infligea un traitement barbare que la vengeance d'une femme irritée pouvait seul invoquer. Le malheureux n'échappa qu'avec peine à la mort. Boleslas, pour être agréable à cette femme cruelle, expulsa tous les moines de ses Etats. Mais un châtiment céleste ne tarda pas à frapper les méchants. Boleslas mourut de mort subite : la Pologne fut en proie à une violente fermentation, au sein de laquelle périt misérablement la femme inique dont la haine s'était acharnée sur le malheureux Igrine. Peu à peu cependant il revint à la santé et nous le retrouvons à la grotte d'Antoine, où il put encore consacrer dix années de sa vie au jeûne, à la prière, au renoncement et aux vertus ascétiques.

Le grand-duc Isiaslaf monta sur le trône de Kief en 1654.

Antoine, à cette époque, était déjà célèbre dans toute la Russie. Chaque jour voyait augmenter le nombre de ses disciples. Des personnes de haute condition voulaient marcher sur ses traces. Un jeune seigneur, fils de l'un des plus illustres boyars de la cour d'Isiaslaf, était assidu à la grotte des Pères, dont les pieux entretiens produisirent une vive impression sur son esprit. Il se nommait Jean. Quoique marié, il déclara un jour qu'il renonçait à tous les avantages de sa position pour partager l'obscure existence de la Petchéra. Antoine approuva ses sentiments, mais lui représenta tout ce que la vie monastique exigeait de sacrifices, et ne lui dissimula pas qu'elle était un engagement irrévocable. Le jeune homme ne fut point ébranlé. Dès le lendemain, richement vêtu et montant un cheval somptueusement caparaçonné, il arrivait, suivi de ses serviteurs, au seuil de la grotte solitaire. Les Pères, suivant l'usage, vinrent à sa rencontre pour lui rendre hommage. Il les prévint en s'inclinant devant eux, se dépouilla d'un manteau de velours qu'il déposa aux pieds d'Antoine, puis, lui présentant la bride de son cheval : « Fais-en ce que bon te semblera, lui dit-il ; je renonce à tout ce qui est vanité mondaine. Je ne franchirai plus désormais le seuil de mon palais, je suis moine ! » — Le vieillard insista sur la gravité des vœux monastiques, rappela au jeune seigneur que son père était puissant, qu'il pouvait le contraindre à rentrer dans le monde. Tout fut inutile. Alors Nikon le revêtit de la robe de moine, sous le nom de Barlaam. Peu de jours après, un autre seigneur, qui jouissait de toute la faveur d'Isiaslaf, suivit l'exemple de Barlaam et embrassa la vie monastique, sous le nom d'Éphrem.

Le grand-duc témoigna un vif déplaisir de ce double incident. Il fit appeler Nikon et lui ordonna d'obtenir le désistement des deux nouveaux frères et leur retour dans leur

famille, ajoutant qu'en cas contraire, les moines seraient emprisonnés et leurs cellules détruites. Nikon n'était pas pas encore de retour à la Petchéra que déjà Antoine et ses disciples l'avaient quittée, avec l'intention de passer dans une autre province. Isiaslaf en fut informé ; la grande duchesse intervint. Elle représenta au prince que l'expulsion des moines avait été naguère la source d'une foule de maux pour la Pologne, sa patrie, et le supplia de ne pas exposer son pays à de semblables malheurs. Isiaslaf se calma et chargea même Nikon d'engager de sa part Antoine et ses disciples à reprendre possession de leurs cellules : ils y consentirent sur les vives instances du prince.

Une nouvelle épreuve atteignit bientôt les solitaires. Le père de Barlaam, sachant que le prince leur avait rendu sa bienveillance, assaillit leur retraite à la tête de ses gens, les dispersa, arracha à son fils la robe de moine et le ramena chez lui. Il le fit asseoir d'abord à sa table ; Barlaam refusa de manger. Il lui prodigua les soins les plus attentifs, recommanda aux serviteurs la plus entière déférence ; Barlaam, insensible aux prières de sa femme et aux caresses de sa famille, garda pendant trois jours un silence absolu, repoussa toute nourriture et persévéra dans la prière. Le quatrième jour, l'inflexibilité de son père était vaincue. Craignant que son fils ne se laissât mourir de faim, il le fit appeler, lui rendit sa liberté, — et s'arrachant aux larmes de ses parents, de son épouse et de ses enfants, Barlaam alla retrouver la solitude de sa cellule.

Dès ce moment, une foule de personnes affluèrent à la retraite de la Petchéra. Le grand-duc Isiaslaf lui-même, suivi de ses gardes, se rendit auprès d'Antoine, pour lui demander sa bénédiction. Le nombre des moines augmenta. Quelques-uns cependant quittèrent la confrérie. Nikon se fixa dans l'île de Tmoutorakani, où il fonda un monastère

et une église sous l'invocation de la sainte Vierge. Un autre moine du cloître de Saint-Minée le Bulgare, et Bulgare lui-même, après un certain séjour au sein de la communauté, se dirigea vers la mer Noire, dans l'intention de passer à Constantinople. Une île solitaire le retint; il y passa le reste de ses jours. Un troisième frère, Étienne l'Eunuque, se rendit à Constantinople. Théodose remplaça Nikon dans les fonctions presbytérales. Le nombre des frères s'élevait à quinze. Ils avaient chacun leur cellule, creusée en terre; une église était le centre de leur dévotion, et Antoine leur chef immédiat. Telle fut l'origine du célèbre monastère de la Petchéra de Kief.

Quelques changements ne tardèrent pas à s'opérer dans l'état de choses dont nous venons de parler. Antoine, pour se livrer plus librement à ses méditations solitaires, confia la direction de l'œuvre commune à Barlaam et finit par se retirer dans une vallée du voisinage, où il se creusa une nouvelle cellule. L'église étant devenue insuffisante pour le nombre toujours croissant des frères, ils résolurent de travailler à la construction d'un monastère. On demanda la bénédiction d'Antoine. Le vénérable vieillard dit au grand-duc: « Mon prince, Dieu augmente le nombre des frères et nous n'avons que peu d'espace: accorde-nous le terrain qui domine les cellules. » Le prince y consentit avec joie. Les frères et l'hégoumène jetèrent les fondements d'une vaste église, entourèrent le monastère d'une palissade, établirent un grand nombre de cellules. La construction du temple avança rapidement: bientôt il fut orné des saintes Images. C'est de ce moment (1062) que date le monastère de la Petchéra, ainsi nommé en mémoire de son origine [1].

Les moines se transportèrent donc au nouveau monastère,

[1] Petchéra, une grotte.

mais rien ne fut changé à leur genre de vie primitif, que Nestor nous fait connaître [1]. « Il est impossible de dire tous les inconvénients, toutes les souffrances dont l'exiguïté du lieu était la source pour les moines. Ils n'avaient d'autre nourriture que le pain et l'eau. Le samedi et le dimanche faisaient exception : on avait quelques légumes, encore cette ressource faisait-elle souvent défaut. Les frères pourvoyaient à leur entretien du travail de leurs mains, confectionnaient des pelisses et des capuchons qu'ils vendaient en ville. Le prix qu'ils en recevaient leur servait à l'achat du blé, qui se partageait entre tous. Chacun, pendant la nuit, en convertissait une partie en farine pour la cuisson des pains. Ils prenaient ensuite quelques heures de repos, se rendaient aux matines, puis recommençaient leurs travaux. Quelques-uns bêchaient les plates-bandes du jardin ou préparaient les légumes, jusqu'au moment où sonnait l'heure de la messe. Ils se réunissaient alors à l'Eglise, chantaient les Heures et achevaient les offices. Après la messe, ils mangeaient un peu de pain, puis chacun reprenait la tâche du jour, dans la crainte de Dieu. Celui d'entre eux qui se distinguait surtout par la douceur de son caractère, par son activité et sa soumission, c'était Théodose. Doué d'une santé robuste, il se faisait volontiers le serviteur des frères. On le voyait porter l'eau qu'il avait puisée à la source de la forêt ou le bois nécessaire à la communauté. Il passait souvent les nuits sans sommeil en pieuses méditations. Quand les frères étaient endormis, il se plaisait à moudre lui-même la part de blé assignée à chacun. D'autres fois, quand les moucherons étaient nombreux, Théodose sortait de sa cellule, mettait son corps à nu jusqu'à la ceinture, et, assis, immobile, se donnait en pâture à ces insectes, en filant de la laine et

[1] Vie du vén. Théodose.

en chantant les psaumes de David. Quand venait le temps des matines, le premier on le voyait à l'église, recueilli et comme absorbé dans la célébration de l'office divin. Aussi était-il aimé de chacun à cause de sa douceur et de son humilité. »

Ce genre de piété serait peu du goût de notre temps; mais on comprendra que les chroniques l'envisagent comme une bénédiction de la sainte montagne reposant sur le monastère de la Petchéra. « Les richesses du monde, disent-elles, ne présidèrent point à sa fondation, mais bien les larmes, les prières, l'abnégation et les veilles de ses premiers disciples [1]. »

SECONDE PÉRIODE.

Vers 1062, le grand-duc Isiaslaf ayant fondé le monastère de Dmitry, eut la pensée d'en élever la réputation au-dessus de celle de la Petchéra. Il y consacra de grandes richesses et voulut en confier la direction à l'hégoumène Barlaam. Il fallait donc pourvoir à son remplacement. Les frères tinrent conseil et demandèrent l'avis d'Antoine. Celui-ci leur désigna Théodose comme le plus digne de les gouverner. Tous y consentirent avec joie. Revêtu de ses nouvelles fonctions, ce dernier ne voulut rien changer à la règle qui présidait à sa vie antérieure; on le vit au contraire redoubler de zèle dans les pratiques ascétiques : il se fit le serviteur de tous, comme pour leur servir de modèle.

L'installation des religieux dans les murs du nouveau monastère, dont la construction était terminée, fut le premier intérêt dont Théodose eut à s'occuper. Plus de cent moines formaient déjà le personnel de la communauté, au

[1] Coll. des chroniq. russes, I, 69.

sein de laquelle il devenait urgent d'établir une discipline. Théodose chargea l'un des frères de se rendre à Constantinople auprès d'Éphrem et d'en rapporter le Statut de Théodore Studite. Lecture en fut faite aux moines de la Petchéra, qui l'adoptèrent.

On ne sait pas avec certitude quelles étaient les dispositions de détail contenues dans cette règle. Elle embrassait sans doute toutes les faces de la vocation monastique et fixait l'ordre des offices religieux. Quelques traits de la vie de Théodose, écrite par Nestor, permettent d'en apprécier le caractère, au point de vue de l'organisation intérieure.

Un certain nombre de fonctionnaires, soumis à l'hégoumène, concouraient avec lui à l'administration du monastère.

Le *domestik* veillait au maintien des statuts du culte : il présidait au chant et à la lecture, qui avait lieu au temple.

Les *ponomares* ou diacres étaient chargés de procurer le vin de communion, l'huile des lampes et l'encens.

L'*économe* administrait la caisse du monastère et en général tout ce qui en dépendait.

Le *cellérier* avait pour mission de pourvoir à la table des frères, aux pains d'offrande et aux provisions de bouche.

Il avait pour aide le *sommelier* qui gardait les clés des caves et autres réduits où l'on renfermait les provisions.

Enfin le *maître-boulanger*, qui s'occupait des détails de la cuisine, et le *portier*, qui ne quittait jamais les portes du monastère.

La confrérie se partageait en quatre classes. La première renfermait les novices, qui portaient encore leurs vêtements ordinaires. A la seconde appartenaient ceux qui, sans avoir reçu la tonsure, avaient pris l'habit monastique. Les frères ordonnés formaient la troisième : ils étaient vêtus de la mante monastique. La dernière comprenait les moines que

l'on voyait enveloppés du grand voile. C'était une sorte de hiérarchie. Théodose n'écartait aucun de ceux qui se présentaient à lui pour se vouer au cloître : riches ou pauvres, il les accueillait avec le même empressement, mais ne leur conférait le caractère monacal qu'à la suite d'un noviciat qui devait les préparer aux pratiques ascétiques.

Rien ne se faisait dans l'intérieur du cloître sans le recours à l'hégoumène et la consécration par la prière. Quand venait l'heure des offices, l'un des ponomares entrait dans la cellule de Théodose et lui demandait sa bénédiction pour procéder à l'appel des frères. Le cuisinier avait-il à préparer le repas de la confrérie ou à chauffer son four, la même formalité s'accomplissait. Il faisait ensuite trois salutations de révérence devant l'autel, allumait une bougie au cierge qui y brûlait constamment, et s'en servait pour faire le feu nécessaire à son œuvre. Si un moine avait fait quelque acte essentiel sans prendre la bénédiction du supérieur, celui-ci le soumettait à une pénitence. Un mets quelconque avait-il été préparé sans que le devoir dont nous parlons eût été rempli, l'hégoumène n'hésitait pas à le jeter au feu ou à la rivière.

L'office réunissait chaque jour les frères à l'Église. Théodose avait l'habitude de leur adresser lui-même ses instructions spirituelles. Nikon qui, vers 1066, avait quitté l'île de Tmoutorakani pour rentrer au monastère, était quelquefois chargé de leur édification et de la direction du cloître pendant l'absence de Théodose. Etienne présidait aussi à la lecture de livres édifiants qui devaient servir à l'instruction religieuse des moines.

Les frères ne pouvaient avoir, dans l'intérieur des cellules, ni provisions de bouche, ni vêtements différents de ceux que le règlement prescrivait. Théodose, en parcourant le cloître, rencontrait-il quelque chose de semblable, il fai-

sait jeter au feu l'objet défendu et donnait au délinquant une remontrance sur son manque d'austérité.

La prière, la lecture, le chant des psaumes, les travaux manuels, telles étaient les occupations des moines dans leurs cellules. Il leur était interdit de se visiter ou de converser après le crépuscule. Théodose s'imposait à cet effet le soin de faire chaque nuit la revue du monastère. Entendait-il dans une cellule un moine répéter sa prière, il en rendait grâce à Dieu; mais le bruit d'une conversation arrivait-il jusqu'à son oreille, il frappait à la porte de la cellule et s'éloignait. Dès le matin les coupables paraissaient devant lui. Il pardonnait au repentir : dans le cas contraire, il imposait une pénitence.

Une grande partie de la nuit et la matinée tout entière appartenaient à la prière et aux offices de l'Eglise : le reste du jour était consacré au repos. Le portier avait ordre de fermer les portes du monastère immédiatement après le repas, et de n'y laisser pénétrer personne avant le soir.

Les rapports mutuels des frères étaient cimentés par la déférence et l'humilité. Quand ils se rencontraient, ils se saluaient en croisant les mains sur la poitrine.

Leur perfectionnement moral était l'objet de la plus vive sollicitude de Théodose. Il y travaillait avec un infatigable dévouement et ne laissait échapper aucune occasion d'agir par d'affectueuses paroles sur les sentiments de sa communauté. Ses sermons étaient empreints d'une onction pleine de douceur : des larmes coulaient souvent de ses yeux. Apprenait-il que quelque moine avait cédé à la tentation, il l'appelait auprès de lui, l'encourageait à ne pas faiblir dans la lutte, lui racontait ses propres expériences, le fortifiait de ses prières. Un autre avait-il quitté le monastère, Théodose en éprouvait une vive douleur, priait Dieu chaque jour de ramener au bercail la brebis égarée. Et quand il revenait,

c'était avec des démonstrations de joie que le vénérable hégoumène l'accueillait, en lui recommandant de résister avec plus de force aux piéges du malin.

Mais c'était moins par l'inflexibilité de la règle ou par ses instructions verbales que par l'autorité d'une vie toute imprégnée de piété et de saintes aspirations que Théodose frayait à ses frères le chemin de la perfection morale. Il partageait la table des moines, ne mangeait ordinairement que du pain et des légumes maigres, et ne buvait que de l'eau. Ses vêtements, d'une extrême simplicité, recouvraient un silice. Il ne se couchait jamais pour se livrer au repos et dormait assis, après les vêpres. Il veillait pendant la plus grande partie de la nuit, priant pour lui et pour les frères : plus d'une fois les ponomares, venant prendre sa bénédiction avant matines, le trouvaient en prières. A l'approche du grand carême, Théodose se retirait dans la grotte qui porte encore aujourd'hui son nom, et n'en sortait qu'à la semaine des Rameaux ; ou bien il quittait mystérieusement sa cellule pour s'établir dans une autre plus éloignée et plus étroite, située dans un village qui dépendait du monastère; à son retour, les religieux l'accueillaient au seuil de l'Église. Sa douceur égalait son humilité. Nous n'en citerons qu'un exemple. Théodose avait été retenu jusqu'au soir chez le grand-duc Isiaslaf, à une assez grande distance de la ville. Le prince chargea l'un de ses serviteurs de le reconduire à son monastère. Celui-ci, jetant un regard sur le modeste accoutrement de Théodose, dont il ignorait le nom, lui dit chemin faisant : « Moine, tu n'as rien à faire du matin au soir, et moi, je suis accablé de travail : monte à cheval, je me reposerai dans la voiture. » Théodose ne fit aucune objection : il passa la nuit soit à cheval, soit en suivant à pieds l'équipage, pour ne pas céder au sommeil Au point du jour, plusieurs grands seigneurs, qui se rendaient chez le prince, rencontrèrent Théodose et

mirent pied à terre pour lui parler. Cette circonstance devint une révélation pour le cocher qui fut pris d'un grand trouble, mais Théodose lui proposa simplement de remonter à cheval. Quand on approcha du monastère, tous les religieux vinrent au devant de l'hégoumène et lui rendirent hommage. Grand était l'embarras du pauvre homme ; Théodose le rassura, lui fit servir à manger et le renvoya muni d'un salaire.

Une active charité se joignait à cette abnégation personnelle. L'hégoumène avait construit, dans le voisinage du monastère, une chapelle et un refuge, sous l'invocation du protomartyr Etienne. Les indigents, les infirmes, les aveugles y trouvaient asile ; la dîme des revenus du monastère était affectée à l'entretien de l'hospice. On voyait chaque samedi sortir des portes du cloître une voiture remplie de pains destinés aux prisonniers. La charité de Théodose s'étendait jusqu'aux ennemis de la confrérie. On lui amena un jour des malfaiteurs qu'on avait saisis dans un village dépendant de la Petchéra. Quand il les vit chargés de chaînes, il ne put retenir ses larmes, ordonna de détacher leurs liens, leur fit distribuer des aliments et les congédia en leur recommandant une meilleure conduite. Cette paternelle indulgence eut pour fruit la conversion des coupables. Les opprimés trouvaient auprès de Théodose une protection toujours prête. Une pauvre veuve, victime d'un jugement inique, se présenta un jour au monastère. Elle rencontra Théodose lui-même, qu'elle ne connaissait pas et demanda à parler à l'hégoumène. — « Et que lui veux-tu ? dit le supérieur : ne sais-tu pas qu'il n'est qu'un pauvre pécheur ? — « J'ignore s'il est pécheur, reprit la suppliante ; mais ce que je sais, c'est qu'il est toujours disposé à secourir ceux qui sont dans la détresse ; voilà pourquoi je viens implorer son assistance. » Théodose, après l'avoir interrogée sur l'objet de sa démarche, promit d'en référer à l'hégoumène, alla

trouver les juges, plaida la cause de la pauvre veuve et obtint qu'on lui restituât ce dont elle venait d'être injustement dépouillée.

Sanctionnée par ces vertus personnelles, la direction que Théodose imprimait aux religieux de son monastère ne pouvait que porter d'heureux fruits. « Comme une terre desséchée soupire après l'eau qui lui rend la fraîcheur, dit la chronique nestoréenne, les religieux de la Petchéra recevaient la parole du maître et rapportaient à Dieu les fruits de leurs travaux, les uns cent, les autres soixante, les autres trente. On pouvait voir sur la terre des hommes dont la vie ressemblait à celle des anges : le monastère était comme un paradis céleste, où Théodose, par ses bonnes œuvres, brillait d'un éclat plus radieux que celui du soleil... » — Nestor ajoute, dans son poétique enthousiasme : « Tels étaient les disciples formés par Théodose : astres lumineux qui resplendissent au ciel de la Russie. Le jeûne, les veilles, les prières persévérantes, c'étaient là leurs vertus. Il y en avait parmi eux qui jeûnaient de deux jours l'un : d'autres ne prenaient pour nourriture que du pain et de l'eau ou quelques légumes communs. Les plus jeunes moines témoignaient une si grande déférence à leurs aînés, qu'ils gardaient un respectueux silence en leur présence, ou s'ils prononçaient quelques paroles, ce n'était qu'avec une extrême circonspection. De leur côté les plus âgés avaient pour les novices tous les égards d'une affection fraternelle. Quelque faute avait-elle attiré une pénitence à son auteur, trois ou quatre frères s'empressaient de s'y associer, tant était vive la sympathie qui les unissait ! Si un frère s'éloignait du monastère, le regret était général ; on suivait ses traces, on le pressait de réparer sa faute, on suppliait l'hégoumène de lui rouvrir les portes du cloître et de lui pardonner. » — L'histoire a conservé les noms de quelques moines de la

Petchéra qui se distinguèrent par un ascétisme rigoureux : Esaïe, plus tard évêque de Rostof; Etienne, qui devint évêque de Wladimir; Nikon, à qui Nestor donne constamment le nom de Grand, sans doute à cause de la sainteté toute particulière de sa vie; Jérémie, qui se souvenait du baptême de la Russie; Matthieu le Voyant; Damien le Presbytère, que nul n'égala dans le jeûne et dont la continence fut sans exemple.

Le renoncement au monde était regardé au monastère de la Petchéra comme l'une des plus grandes et des plus difficiles vertus ascétiques. Antoine l'exerça en large mesure. Après avoir remis la direction du monastère d'abord à Barlaam, puis à Théodose, il s'enferma dans la solitude de sa grotte, pour se livrer sans obstacle au jeûne et à la prière. Il ne refusait pas cependant de voir les hommes. On le consultait sur toutes les questions qui intéressaient l'existence du monastère. Les gens du monde réclamaient sa bénédiction. Il avait, dit-on, reçu de Dieu le don de prophétie et de guérison. Un malade fut guéri par sa simple participation aux aliments d'Antoine [1]. Trois princes, Isiaslaf, Sviatoslaf et Vsévolod, fils de Jaroslaf, étant venus lui demander ses prières, au moment où ils allaient marcher contre les Polovtsis, en 1067, le vieil anachorète leur prédit le désastre qu'ils éprouvèrent en effet. Une seule fois le solitaire quitta sa retraite. Ce fut en 1068, lorsque Isiaslaf, chassé de Kief par Vseslaf, remonta sur le trône et menaça Antoine de sa vengeance, sans doute à cause des rapports qu'il avait eus avec son rival. Instruit de ces dispositions, Sviatoslaf de Tchernigof fit enlever de nuit Antoine de sa retraite et le prit sous sa protection. Le solitaire ne renonça point à son genre de vie, choisit un lieu isolé sur les hauteurs de Boldina,

[1] Nous ne changeons rien au naïf langage de la chronique.

y creusa sa grotte et s'y établit. On ignore combien de temps il y passa : il revint à son ermitage de Kief, où il mourut en 1073.

Deux autres anachorètes se livrèrent en même temps qu'Antoine à ce genre d'ascétisme, Isaac et Agapète.

Le premier était un riche négociant. Il disposa de tout ce qu'il possédait en faveur des monastères et des pauvres, alla trouver Antoine, qui le fit moine, et s'enferma dans une petite grotte large à peine de quatre coudées. Il y passa sept ans, se livrant au jeûne, aux macérations, à la prière, ne se nourrissant que des pains d'offrande qu'Antoine, de deux jours l'un, lui passait par une petite fenêtre. Pendant une nuit, Isaac eut une lutte terrible à soutenir contre l'esprit malin. Antoine et Théodose le trouvèrent un matin presque inanimé, et l'emportèrent de sa retraite. Antoine donna d'abord ses soins au malade : Théodose lui succéda, transporta Isaac dans son propre réduit et le soigna pendant deux ans. Isaac se rétablit peu à peu et resta quelque temps au monastère ; il voulut toutefois retourner à sa solitude : huit jours avant sa mort, on le rapporta fort malade, dans l'enceinte de la Petchéra.

Agapète, natif de Kief, vécut d'abord en anachorète. Il alla ensuite habiter le monastère, où il guérissait les malades, par la vertu des plantes. On venait de la ville le consulter et les guérisons étaient nombreuses. Vladimir Monomaque, prince de Tchernigof, atteint d'une grave maladie, réclama sa présence. Agapète refusa de franchir le seuil du monastère, qu'il n'avait pas quitté depuis sa consécration, mais envoya au prince le spécifique qu'il donnait à tous ses malades, et le prince guérit. Agapète n'acceptait aucun salaire : il renvoya l'or que lui offrait Monomaque. On l'avait surnommé le « médecin gratuit. »

C'étaient là de hautes vertus aux yeux des contemporains.

Antoine et Théodose jouissaient d'une vénération universelle. Bourgeois et princes visitaient le monastère pour obtenir leur bénédiction ou prendre leurs conseils. Théodose cependant ne refusait point d'entrer en relation avec quelques familles qu'il visitait en qualité de « père spirituel. » Telles furent celles de Simon le Varaigue, que ses exhortations amenèrent à embrasser la foi orthodoxe, et du voiévode de Kief, Jane. Les grands-ducs Isiaslaf et Sviatoslaf lui témoignaient la plus affectueuse considération. Le premier faisait de fréquentes visites au monastère et prenait plaisir aux entretiens édifiants du saint homme. Le second, s'étant illégalement emparé du trône de Kief, d'où il avait chassé son frère aîné Isiaslaf, Théodose refusa de le voir, lui écrivit pour lui reprocher son usurpation, ne cacha pas sa pensée en présence des grands et défendit aux frères de prononcer son nom dans les prières de l'Église. Mais ensuite, cédant aux instances des moines et des seigneurs, il se prêta à un accommodement, rendit au prince son affection et permit que son nom fût rétabli dans les prières. Dès ce moment, des relations d'amitié s'établirent entre eux. Théodose savait y rattacher des directions morales. Le prince, de son côté, se montrait plein de déférence pour ses conseils. Un jour Théodose se rendit chez lui : ce n'étaient au palais que chants joyeux et musique mondaine. Le vieillard s'assit à côté du prince, baissa les yeux quelques instants, puis, le regardant fixement : « En sera-t-il ainsi dans l'autre monde ? » lui dit-il. Le prince parut interdit et fit cesser les jeux. Il en fut désormais ainsi à la cour, dès qu'on annonçait l'arrivée de Théodose. Ces marques de déférence n'empêchaient pas le rigide censeur de profiter de toute occasion pour presser le prince de se réconcilier avec son frère et de renoncer à son usurpation.

La prospérité du monastère avait marché de pair avec les

progrès de son illustration et le nombre croissant de ses membres. Des princes, des boyars avaient affecté de riches dotations à l'entretien des frères, au développement de l'enceinte du cloître, à la construction de ses chapelles. Quelques-uns lui avaient légué des villages, dont il est souvent question dans la vie de Théodose. Le monastère y entretenait du bétail, y faisait ses récoltes et ses provisions. Il arrivait cependant que ces ressources étaient parfois insuffisantes. Un jour, c'était l'économe qui informait Théodose qu'il n'avait pas de quoi fournir à l'entretien des frères : le lendemain, c'était le cellérier qui déclarait qu'il n'avait rien à mettre sur leur table ou bien le boulanger qui se plaignait que la farine manquât, et il n'était pas jusqu'aux ponomares qui ne demandassent de l'huile pour les lampes, ou du vin pour les communions de l'Église. Souvent Théodose n'avait, pour remédier aux privations du monastère, d'autre ressource que celle d'une bienfaisance imprévue.

Tout en donnant ses soins à l'ordre intérieur et au progrès moral de son cloître, Théodose s'occupait en même temps de sa prospérité matérielle. L'augmentation du nombre des moines avait nécessité l'agrandissement de son enceinte, la construction de nouvelles cellules et l'établissement d'une grille. L'hégoumène en partageait les travaux avec les frères. Vers la fin de sa vie, l'église primitive, construite en bois, était devenue trop étroite. Théodose résolut, avec l'assentiment d'Antoine, d'y substituer un temple en pierres, sous le nom de l'Assomption de la Sainte-Vierge. Le grand-duc Sviatoslaf en offrit l'emplacement non loin du monastère, en fit ouvrir à ses frais les fondations et envoya à Théodose cent grivens d'or. Simon le Varaigue fit aussi des sacrifices considérables pour sa construction. En l'absence du métropolitain de Kief, Georges, qui se trouvait alors à Constantinople, l'évêque de Jourief, Michel, en posa

la première pierre en 1073. Théodose prenait chaque jour une part personnelle aux travaux; il put à peine voir les fondements terminés et mourut le 3 mai 1074, un an après celui qui avait avec lui concouru à cette entreprise, Antoine le Grand.

TROISIÈME PÉRIODE.

Étienne, l'un des disciples les plus chers à Théodose, lui succéda dans la direction du monastère. L'achèvement du temple était l'œuvre qui réclamait ses premiers soins. Il y déploya le même zèle que son prédécesseur, et en trois ans le temple de pierre était ébauché. Il fit plus. Le nouvel édifice, se trouvant à une assez grande distance du monastère, fut entouré d'une enceinte de cellules qui formèrent comme un nouveau cloître. Les frères s'y transportèrent : il ne resta plus dans l'ancienne Petchéra qu'un petit nombre de religieux chargés du soin des funérailles et de la messe quotidienne pour le repos des trépassés. Les deux monastères étaient séparés par une cour spacieuse où se réunissaient les pauvres, et entourés d'un mur d'enceinte, qui en formait la limite. Mais un an après (1078) la mésintelligence survint entre l'hégoumène et les frères. Étienne s'éloigna du monastère : le temple auquel il avait donné ses soins resta six ans sans être terminé.

Nikon fut choisi d'une voix unanime comme nouvel hégoumène. Son élection était un hommage rendu à sa vieillesse et à sa haute expérience. Il s'agissait de pourvoir à l'achèvement du temple. Des peintres arrivèrent de Constantinople; des marchands grecs firent les frais d'une mosaïque : cinq années furent employées à la décoration intérieure de l'édifice. Nikon mourut en 1088. L'année suivante eut lieu l'inauguration solennelle sous l'hégouménat de

Jean. Le métropolitain de Kief y présida, assisté de quatre évêques. Quinze années avaient été employées à la construction de ce temple, dont on admirait la magnificence. L'or brillait à profusion sur ses murailles : de riches mosaïques polychrômes en ornaient l'iconostase, dont les dorures se mêlaient à l'éclat des tableaux. Le parquet consistait en pierrailles disposées en dessins : les poutres étaient dorées : une grande croix d'or massif surmontait la principale coupole. Une chapelle en pierre, dédiée à saint Jean le Précurseur, y fut annexée peu de temps après, en mémoire du boyarine Jean et de son fils Zacharie, qui y consacrèrent deux mille grivens d'argent et deux cents d'or, le premier d'ailleurs ayant embrassé la vie monastique à la Petchéra.

L'année 1096 fut une époque désastreuse pour le monastère. Les Polotvsis, commandés par leur chef Boniak, firent subitement irruption à Kief, en dévastèrent les environs, en incendièrent les monastères et se dirigèrent sur la Petchéra. C'était après matines, au moment où les religieux se livraient au repos. Tout à coup, poussant de grands cris, les assaillants enfoncèrent les portes du monastère, envahirent les cellules et promenèrent partout le pillage : puis ils mirent le feu au monastère, et pénétrèrent dans le parvis de Théodose, dont ils profanèrent les images. Tous les édifices en bois renfermés dans l'enceinte du monastère disparurent dans les flammes; un grand nombre de moines et de serviteurs furent tués ou emmenés en esclavage [1]. Mais les ressources dont le monastère disposait, ainsi que les vives sympathies dont il était l'objet de la part des fidèles, ne tardèrent pas à effacer les traces de la dévastation; il prit même une plus grande extension. En 1108, sous l'hégoumène Théoktiste, le grand autel de pierre ainsi que l'église,

[1] Coll. des chron. russes, I, 99. — Simon, Récits sur le bienheureux Eustrate et les souffrances de Nikon.

construite aux frais du prince Gleb, fils de Vseslaf, furent terminés. On y ajouta un hospice et une chapelle dont les frais furent faits par le prince de Tchernigof, Nicolas Sviatosch, qui prit l'habit monastique en 1106.

Depuis cette époque la prospérité de la confrérie alla croissant. De nouveaux villages passèrent sous sa juridiction et en augmentèrent les revenus. Jaropolk, prince de Wladimir de Volhinie, imitant la générosité de son père Isiaslaf, légua en 1086 quatre grandes propriétés au monastère. Éphrem, évêque de Rostof et de Souzdal, dix ans plus tard, y rattacha les dépendances de l'église de Dmitry à Souzdal, et plusieurs villages. Le prince de Minsk, Gleb, lui fit don de 600 grivens d'argent et de 50 grivens d'or. A sa mort (1119), son épouse Anastasie Jaropolkowna y joignit 100 grivens d'argent et 50 d'or. Ces libéralités furent imitées. Georges, prince de Souzdal, fils de Simon le Varaigue, fit donation de 500 grivens d'argent, 50 d'or, pour la châsse de Théodose, ainsi que de la médaille qu'il portait lui-même, de la valeur de 100 grivens d'or.

Il était à craindre que cette prospérité matérielle n'exerçât une influence défavorable sur les vertus ascétiques qui florissaient à l'ombre du monastère. Il paraît qu'il n'en fut pas ainsi : Nestor, après avoir fait l'énumération des moines de la Petchéra du temps de Théodose, et ajouté « qu'ils brillaient après leur mort comme des étoiles au ciel, priant Dieu pour leurs frères et pour tous les hommes, » Nestor continue : « Les moines persévèrent jusqu'à présent dans la pratique des vertus, dans l'abnégation, la pénitence, les prières, à la gloire du Dieu tout puissant, sous la garde de Théodose. » Au commencement du XII[e] siècle, le nombre des frères était de cent quatre-vingts. Ici se placent des noms que nous avons en partie cités : Nicétas l'Anachorète, évêque de Novgorod (de 1096 à 1108) ; Eustrate le Jeûneur,

emmené en captivité par les Polovtsis et vendu à des Juifs qu'il convertit par le spectacle de son martyre; Nikon, dont la délivrance miraculeuse détermina la conversion de son ancien maître et de sa famille; Koukte et son disciple Jean, qui baptisèrent les Viatitches et scellèrent leur apostolat du sacrifice de leur vie. Quelques détails empruntés aux chroniques plus ou moins légendaires de l'époque, achèveront de caractériser la vie intérieure du monastère.

Grégoire le Thaumaturge était contemporain de Théodose, à qui il survécut. On dit qu'il suffisait de sa présence pour opérer des exorcismes. Les prodiges qu'on lui attribue convertirent à trois reprises des voleurs qui tentaient de le dépouiller. Il prédit au prince Rostislaf, fils de Vsévolod, qu'il périrait dans le Dnièpre, ce qui arriva en effet en 1093. Il fut lui-même jeté dans le fleuve par les fils du prince, mais trois jours après retrouvé dans sa cellule.

Olympe le Peintre, formé à l'école des artistes qui vinrent de Constantinople pour décorer le grand temple du monastère, embrassa la vie monastique sous Nikon et s'occupa de la peinture des images pour l'hégoumène, pour les frères et pour les églises de Kief. Si parfois il acceptait le prix de son travail, les pauvres en recevaient une large part. Il passait les nuits en prières, les jours au chevalet. Ses vertus l'élevèrent au rang de presbytère.

Jean le Patient fut un modèle de persévérance dans la lutte avec les passions de la chair. Pour les vaincre, il commença dès son entrée au monastère, par rester des journées, puis la semaine entière, sans prendre aucune nourriture, endurant la soif, passant les nuits sans sommeil. Trois ans s'écoulèrent ainsi. N'étant pas arrivé à la paix, il s'enferma dans la grotte d'Antoine, où il persévéra trente ans dans les macérations, le jeûne et les veilles, le corps chargé de pesantes chaînes de fer et ne reculant devant aucun genre

d'ascétisme. Ces moyens lui ayant paru inefficaces, il finit par creuser un trou dans la terre, s'y couvrit de sable jusqu'aux épaules, ne conservant de libres que la tête et les bras, et resta dans ces conditions tout le temps du grand carême. Enfin Dieu exauça ses prières et lui accorda la victoire sur les terribles ennemis du salut [1].

Nicolas Sviatosch, fils du prince de Tchernigof, David, fut le premier des princes russes qui embrassa la vie monastique à la Petchéra. Il voulut y passer par tous les degrés d'obéissance. Il s'y astreignit, pendant trois ans, aux plus humbles fonctions ; trois autres années furent consacrées à la garde du monastère, dont il ne franchit jamais le seuil. Il se chargea ensuite du service du réfectoire. Plus tard, cédant aux sollicitations de l'hégoumène et des frères, il se renferma dans sa cellule, pour y travailler au salut de son âme ; mais jamais on ne le vit oisif. Il cultivait un petit jardin en face de sa retraite, ayant sur les lèvres de pieux cantiques. Le prince-moine n'eut jamais d'autre nourriture que celle des frères. Sa cellule ne renfermait rien qui lui appartînt en propre. Tout ce qu'il recevait de sa famille, il le distribuait aux pauvres ou le consacrait à l'Église. Il mourut en 1142; tout Kief assista à ses funérailles.

Nous pourrions citer d'autres ascètes, qui se firent un nom au monastère : Procore le Thaumaturge, qui ne se nourrissait que de pain d'arroche (1103) ; — Nestor le Chroniqueur, qui jeta les fondements de l'histoire nationale (1116) ; — Marc le Fossoyeur ; — Thédore et Basile, que le prince Mstislaf fit périr par le martyre (1093) ; — Grégoire, l'auteur des statuts canoniques, et Onésiphore le Voyant (1078) ; — Pimène, qui souffrit douze ans d'une maladie cruelle, en grande patience, et ne fut guéri que peu de

[1] Lettre de Polycarpe à l'archimandrite Acindine. — Le Patrologe, sur Grégoire le Thaumaturge.

temps avant sa mort (1139); — Spiridon et Nicodème qui passèrent trente ans à préparer les pains d'offrande; — Pimène le Jeûneur, qui eut le don de prophétie (1141), etc.

Le genre d'ascétisme des moines de la Petchéra était dans le goût de l'époque : aussi le peuple et les princes les avaient-ils en haute estime. Le monastère occupait le premier rang parmi les institutions de même nature, et l'hégoumène avait prééminence sur tous les supérieurs des autres couvents. C'était au célèbre cloître de Kief que l'on demandait des directeurs de conscience, que l'on choisissait les hauts dignitaires ecclésiastiques. Il en résulta d'une part que sa règle devint généralement celle des monastères russes, de l'autre que sa prépondérance exerça une action décisive sur les destinées de l'Église.

Outre le monastère dont nous venons de tracer l'histoire, Kief en renfermait plusieurs autres, fondés la plupart par les princes de cette ville, placés sous leur protection et destinés à leur sépulture. Ils étaient au nombre de treize, dont trois furent des couvents de femmes. Nous citerons parmi ces derniers le monastère d'André ou de Yanka. En 1086, le prince Vsévolod, fils de Jaroslaf, avait fondé l'église de Saint-André, et tout auprès, un monastère. Sa fille Yanka (Anna) y prit le voile et s'entoura d'un certain nombre de religieuses, parmi lesquelles sa sœur Eupraxie, qui fut inhumée en 1109 au monastère de la Petchéra. L'église du monastère dont nous parlons eut beaucoup à souffrir du terrible incendie qui réduisit Kief en cendres en 1124. Il fallut en faire de nouveau l'inauguration en 1131. Le prince Jaropolk, fils de Vladimir, étant mort en 1139, son corps fut déposé six ans plus tard par sa veuve, Hélène, dans le caveau de l'église de Saint-André, qui renfermait les restes d'Anna.

CHAPITRE V.

AUTRES MONASTÈRES.

Novgorod rivalisa avec Kief par le grand nombre de ses monastères.

Le moine Antoine jeta près de cette ville les fondements de son cloître vers 1106. Natif de Rome, il avait déjà embrassé la vie monastique en Italie, et passé d'assez longues années dans la retraite : mais ayant eu à souffrir des persécutions que l'Église romaine dirigeait contre les partisans de l'Église grecque, il prit le parti de se réfugier en Russie. Ce fut aux environs de Novgorod, sur la rive droite du Volkof, à trois verstes du Kremlin, qu'il fixa son séjour. Il y construisit d'abord, avec la bénédiction de l'évêque de Novgorod, Nicétas, une chapelle en bois sous le nom de la Nativité de la Vierge, acheta ensuite, des enfants du possadnik Yvan, les terrains qui l'environnaient, et substitua au premier édifice une église en pierres auprès de laquelle s'éleva bientôt son monastère. Deux ans plus tard, en 1131, il reçut le titre d'hégoumène. Il mourut en 1147, après quarante ans de travaux persévérants. Pour assurer l'existence de son monastère, auquel on donna le nom d'Antoine Romain, il avait acheté, comme il le dit lui-même dans son testament, le village de Volkof, terres et gens, pour cent gri-

vens, et pour soixante-et-dix, les pêcheries de la rivière de même nom. Les orphelins, les veuves et les pauvres avaient une part dans les revenus du monastère [1].

Un autre cloître de Novgorod était celui de Jourief, fondé selon toute probabilité par Jaroslaf le Grand. Les princes Mstislaf et Vsévolod le dotèrent du village de Bouitsk avec revenus, fermage et impôts. Le plus illustre de ses hégoumènes fut Ésaïe, à qui l'un des rescrits princiers de l'époque donne le titre d'archimandrite.

Nous ne donnerons que de courtes indications sur les autres couvents de Novgorod. Celui de *Lippo*, fondé vers 1113 par le prince Mstislaf, sur l'île de même nom ; — de la *Résurrection*, dont l'église fut brûlée en 1136 ; — de *Barbe*, monastère de femmes, où, en 1138, les Novgorodiens internèrent temporairement la princesse, épouse de Sviatoslaf ; — de *Nicolas Thaumaturge* ; — de l'*Intercession de la Vierge*, dont l'église fut incendiée par la foudre en 1148 ; — de *Pantélémon*, auquel le grand-duc Isiaslaf Mstislavitch fit de riches dotations en terres et en villages.

Nous n'entrerons pas davantage dans l'énumération des autres cloîtres qui couvraient en quelque sorte le sol de la Russie. Péréiaslaf, Tchernigof, Wladimir de Volhinie, Tmoutorokani, Mourom, Smolensk, Wladimir sur la Klasma, Olonetz, avaient leurs fondations monastiques pour les deux sexes. Les unes étaient gouvernées par leurs hégoumènes ; les couvents de femmes par des supérieures. Le choix des hégoumènes dépendait dans l'origine du libre arbitre du fondateur. Antoine de la Petchéra institua lui-même Barlaam en cette qualité. Le grand-duc Isiaslaf promut de sa propre volonté ce même Barlaam à l'hégouménat du monastère de Saint-Dmitry. Plus tard ce furent les moines qui

[1] Karamsine, II, 210. — Recueil de la bibliothèque Sophie de Novgorod, n° 758, feuille 261.

choisirent eux-mêmes leur supérieur, avec la simple restriction d'en informer le fondateur du monastère, ou, s'il était mort, d'en obtenir la confirmation de l'évêque. On lit dans les Chroniques, au sujet de l'élection de Procore : « Les frères de la Petchéra se trouvant sans hégoumène, se rassemblèrent et élurent le prêtre Procore ; ils en informèrent le métropolitain et le prince Sviatopolk, qui invita le prélat à sanctionner l'élection. » Le testament d'Antoine Romain renferme une déclaration formelle : il recommande aux moines de son cloître que l'élection de l'hégoumène soit le résultat du bon accord des frères ; que nulle simonie, nulle intrigue ne s'y mêle, soit de la part de l'évêque, soit de celle du prince [1]. Il y eut, paraît-il, de très-bonne heure une hiérarchie entre les divers monastères, quoique ceux qui les gouvernaient portassent le même titre. Les chroniques en offrent la preuve. Les noms des hégoumènes y sont indiqués selon l'importance des institutions auxquelles ils présidaient. Le monastère de Kief avait suprématie sur une autre confrérie, celle de Tmoutorokani. A Novgorod, le premier rang appartenait aux religieux de Jourief, le second à ceux du cloître d'Antoine.

Selon le témoignage de Nestor, tous ces monastères, jusqu'au commencement du XII[e] siècle, adoptèrent, comme celui de la Petchéra, la règle de Théodore Studite.

L'action que les monastères exercèrent sur la vie intérieure de l'Église prit naissance dans les murs de la Petchéra de Kief, mais les événements qui surgirent dans le domaine ecclésiastique et dans les destinées politiques de l'État ne tardèrent pas à modifier l'existence des cloîtres. Les

[1] Karamsine II, remarq. 210. On lit dans la *Vie d'Antoine* : « Quand il s'agira de choisir l'hégoumène, il sera élu par les frères, et personne n'usurpera ce droit ; si le prince ou l'évêque pèsent sur l'élection par coercition ou salaire, le supérieur prononcera sur eux l'anathème. » Feuille 267.

rôles furent changés. La vie monastique s'ouvrit une nouvelle carrière dans les provinces de Souzdal et de Novgorod, et en général dans le centre et dans le nord de la Russie.

Le cloître de Théodose conserva néanmoins sa suprématie sur les autres monastères de Kief et des contrées méridionales. Cette suprématie est attestée par le premier rang assigné en toute occasion à ses hégoumènes qui, seuls parmi leurs égaux, prirent le titre d'archimandrites vers 1174, en vertu d'une charte donnée au monastère par le prince André Bogoloubsky, qui l'éleva au rang de « stauropégie grand-ducale et de patriarcat [1]. »

Le premier archimandrite de la Petchéra fut Polycarpe, en 1174. Le grand-duc Rostislaf et d'autres princes avaient pour lui une considération particulière et lui confièrent souvent de graves intérêts. Détenu temporairement au milieu des divisions qui éclatèrent à l'occasion de querelles sur le dogme, Polycarpe reprit avec honneur la direction du monastère, où il donna l'exemple de hautes vertus.

A sa mort, arrivée en 1182, de violentes contestations éclatèrent parmi les moines qui ne purent tomber d'accord sur l'élection d'un nouveau supérieur. Il régnait dans le pieux asile une grande fermentation. Les frères, convoqués au son de la cloche, se réunirent pour prier la sainte Vierge et finirent par fixer leur choix sur le prêtre Basile. Une députation se rendit auprès de lui, sur la montagne de Stchégovitz, et lui dit : « Les frères au voile noir te saluent leur père et leur hégoumène. » Le modeste prêtre s'inclina tout ému et leur dit : « Mes pères et mes frères, j'avoue que depuis longtemps je médite dans mon cœur de prendre le voile noir; mais je ne suis qu'un pauvre anachorète:

[1] En d'autres termes, indépendant du métropolitain et ne ressortissant que du Saint-Synode.

comment donc avez-vous la pensée de m'élever au rang d'hégoumène? » — Basile résista longtemps au vœu des moines, qui finirent par l'entraîner au monastère, où trois jours après le métropolitain Nicéphore, assisté de Laurent, évêque de Tourof, et de Nicolas, évêque de Polotzk, procéda lui-même à sa consécration. La lettre adressée à l'archimandrite Basile, par saint Cyrille de Tourof, nous fait connaître le nouvel hégoumène. On y lit : « Vénérable frère Basile! illustre et grand archimandrite, guide assuré de tous ceux qui aspirent à la sainteté, esprit qui pénètre sans peine jusqu'au fond des Écritures inspirées, — nouveau Théodose, semblable à lui, sinon par le nom, mais par la foi et les œuvres, son égal et même son supérieur en sainteté, comme élu de Christ et serviteur de sa Mère; car Théodose, quand il eut commencé la construction du temple, fut rappelé de Dieu; mais Dieu t'a permis non-seulement d'achever l'œuvre commencée, mais d'entourer « d'un mur de pierre le monastère qui est la demeure des saints, etc. » Basile mourut en 1197. Les plus célèbres de ses disciples furent Dosithée et Acindine, dont nous avons parlé avec détails, en jetant un coup d'œil sur leurs travaux théologiques.

Il existe peu de renseignements sur la vie intérieure du monastère à cette époque. Les Lettres de Simon et de Polycarpe parlent d'un grand nombre d'ascètes dont quatre seulement doivent prendre rang dans la période qui nous occupe; ce sont : Athanase, Tite, Evagrius et Arétas. — Ce dernier, tout entier à l'amour des richesses, fut dépouillé par des voleurs, et une vision mystérieuse changea son cœur. Evagrius et Tite étaient d'abord liés d'étroite amitié. Une rupture survint et l'animosité d'Evagrius fut telle, qu'il refusa de se réconcilier, malgré les prières des frères, devant le lit de mort de son ancien ami : il fut frappé de mort subite dans ces dispositions. — Cet épisode est sans doute

une preuve de l'altération des mœurs du monastère ; cependant, à en juger par le tableau général qu'en trace saint Simon, il y régnait encore de louables vertus. Saint Simon le nomme « un lieu saint, un asile de salut ; » il le compare « à la mer, qui rejette sur ses bords toute espèce d'immondices. » Il est à présumer que l'esprit de contemplation solitaire forma le trait caractéristique des tendances du monastère. Les chroniques font en effet mention de nombreux ermitages établis dans les environs de Kief, retraites silencieuses de rigides ascètes, qui ne sont plus aujourd'hui qu'une poussière ignorée, sous les voûtes souterraines de la Petchéra. Une gloire toutefois est restée au monastère, celle d'avoir vu sortir de son sein plusieurs hiérarques, devenus célèbres dans l'histoire de l'Église.

Les ressources dont la communauté disposait, étaient assez considérables. Des dotations importantes lui assuraient les revenus de plusieurs villages. Sviatopolk, prince de Wladimir, lui avait légué trois apanages ; d'autres princes avaient rivalisé de magnificence à son égard. Anastasie, épouse du prince de Minsk, ayant exprimé le désir d'être inhumée au monastère, près du tombeau de Théodose, donna au cloître cinq villages, corps et biens. Mais les épreuves ne furent pas épargnées à ses destinées. En 1151, il partagea le sort des autres couvents de Kief et fut pillé par les Turcs. En 1169, Kief ayant été dévasté par les troupes de Bogoloubsky, la Petchéra fut livrée aux flammes. En 1203, Kief encore se vit ravagé par Rourik Rostislavitch et les Polovtsis : le monastère eut à souffrir plus que jamais. Plusieurs moines perdirent la vie, d'autres furent emmenés en esclavage sur la terre étrangère. Enfin, en 1240, les Mongols s'étant emparés de Kief, le monastère ne se releva plus de ses ruines. Les cellules ainsi que les murailles qui les entouraient furent renversées sur leurs fondements :

l'église principale fut à moitié détruite. La plus grande partie des moines succombèrent; les autres se dispersèrent.

Les chroniques disent peu de chose des autres monastères de Kief, ceux de Théodore, de Yanka ou d'André, du Sauveur, de Siméon, de Cyrille, de Vidoubsk, de Basile et de la Résurrection. Les désastres dont Kief fut le théâtre, dès 1151, arrêtèrent l'élan des monastères qui, presque tous, finirent par être détruits par les Mongols. Ceux qui existaient dans la Russie méridionale eurent également à souffrir des fréquentes incursions des Polovtsis, des Turcs et des Hongrois. Les discordes civiles qui agitaient le pays vinrent se joindre aux maux extérieurs. L'activité monastique en Russie prit une autre direction.

Ce fut dans le grand-duché de Wladimir qu'elle se réfugia. La paix qui y régnait semblait en appeler le développement.

Il existait déjà quatre monastères dans cette province, ceux du Sauveur à Mourom, d'Abraham à Rostof, de Saint-Georges à Wladimir et de Boris et Gleb près de Smolensk. Une foule d'autres prirent naissance.

Joury Dolgorouky avait fondé dès 1155, sur les bords de la Nerla, le monastère de Boris et Gleb, à l'endroit « où s'arrêtèrent » les deux princes en se rendant à Kief, l'un venant de Rostof, l'autre de Mourom. L'antique église de ce monastère, dès longtemps disparu, subsiste jusqu'à ce jour. Mais le véritable promoteur du mouvement monastique dans le grand-duché de Wladimir fut le prince André Bogoloubsky, fils de Joury. Deux cloîtres seulement nous sont connus par les chroniques : ceux de Bogoloubof et de Pokrova.

Une légende se rattache à la fondation du premier. En 1155, André Bogoloubsky, en traversant la province de

Souzdal, prit au monastère féminin de Vischgorod une image miraculeuse de la sainte Vierge, rapportée de Grèce et peinte, dit la tradition, par l'évangéliste saint Luc. A dix verstes de Wladimir, sur le bord de la Klasma, les chevaux attelés au char porteur de l'Image miraculeuse, s'arrêtèrent court, et rien ne put vaincre leur obstination. Le prince ordonna de prendre d'autres chevaux ; même résistance. André fit alors réciter des prières à la Vierge, pria lui-même, prosterné sur la terre, et fit vœu d'élever à cet endroit une église en pierre. A l'entrée de la nuit, le prince, retiré sous sa tente, continua de prier avec ferveur. Vers minuit, la sainte Vierge lui apparut : elle lui prescrivit de déposer son Image à Wladimir et de construire, au lieu où il se trouvait, un monastère et une église, celle de sa nativité. André ne différa pas un moment. Des peintres furent mandés : le prince leur ordonna de figurer la Vierge telle qu'elle lui était apparue. Il en résulta l'église de la Sainte-Vierge de Bogoloubof. Elle fut accompagnée d'un cloître : une ville de même nom s'éleva dans le voisinage. Le prince y eut un palais qui devint sa résidence de prédilection. Serge fut le premier hégoumène du nouveau cloître, que le prince embellit à grands frais et dota de ses meilleurs villages. Mais bientôt il périt de la main des brigands, et le cloître de Bogoloubof fut pillé, tour à tour, par Gleb, prince de Riazan, et les Polovtsis. Il existe encore aujourd'hui, après avoir été restauré.

Il en est de même de l'église d'un autre monastère, celui de l'Intercession de la Vierge, que le prince avait fondé à très-peu de distance du précédent, dans l'espoir de trouver à cette œuvre la consolation de la profonde douleur qu'il ressentait de la mort de son fils, Isiaslaf (1165). Il est probable que Bogoloubsky eut une part plus ou moins directe à l'érection des nombreux monastères qui prirent naissance à

la même époque dans le voisinage de Wladimir, de Souzdal et de Rostof.

Péréiaslaf avait aussi ses retraites monastiques vers la fin du XIIe siècle. La preuve s'en trouve dans la vie de Nicétas le Stylite, thaumaturge de Péréiaslaf, lieu de sa naissance. Avant sa conversion, Nicétas s'était lié d'amitié avec les percepteurs des impôts et les juges de la ville, et profitait de ces relations pour commettre toutes sortes de concussions et de rapines, qui alimentaient ses prodigalités. Plusieurs années se passèrent ainsi. Un jour par hasard, Nicétas entra dans une église : le prêtre prononçait ces paroles d'Esaïe : « Lavez-vous, devenez purs ; dépouillez vos âmes de toute méchanceté... Cessez de mal faire et apprenez à bien faire... Recherchez la droiture, protégez celui qui est opprimé, faites droit à l'orphelin et défendez la cause de la veuve... ; que si vous refusez et êtes rebelles, le glaive vous dévorera » (Esaïe I, 16-21). — La divine parole saisit le pécheur ; ses nombreuses prévarications se dressèrent devant lui comme des fantômes. La nuit se passa pour lui sans sommeil, tant était grand le trouble de son âme. Dès le lendemain, pour échapper aux alarmes de sa conscience, il alla trouver ses amis, les invita à un festin, acheta les provisions nécessaires et dit à sa femme d'en faire les apprêts. Celle-ci s'étant mise en devoir de préparer les viandes, ne vit plus au fond du vase que de l'écume et du sang qu'elle essayait en vain de faire disparaître, et bientôt c'étaient tous les membres du corps humain qui passaient tour à tour sous ses yeux... ! Frappée d'horreur, elle appela son mari, pour qui l'affreux spectacle se renouvela. Saisi de stupeur, il le contempla longtemps en silence et ne put que s'écrier : malheur à moi, je suis un grand pécheur ! — Nicétas, comme stimulé par un aiguillon divin, franchit les portes de la ville, gagna le monastère de Nicétas « le grand martyr, » se jeta aux pieds

de l'hégoumène, lui confessa ses méfaits, lui révéla la terrible vision, le supplia de lui conférer le sceau de la vie monastique. L'hégoumène voulant éprouver sa sincérité, lui ordonna de rester pendant trois jours aux portes du monastère pour y pleurer ses fautes. Nicétas obéit ; on le vit, les yeux en larmes, confesser à tout venant les péchés dont il s'était rendu coupable. Puis il remarqua à quelque distance du monastère un marécage bordé de roseaux et peuplé de myriades d'insectes. « J'ai péché par la chair, se dit Nicétas, que la chair souffre à son tour. » Et se dépouillant de ses vêtements, il s'assit au milieu des roseaux. Son corps ne fut bientôt plus qu'une plaie. Au bout de trois jours, l'hégoumène envoya un moine savoir des nouvelles de Nicétas. Celui-ci le trouva dans les roseaux, couvert d'ulcères et défaillant de la perte de son sang. Il fut transporté au monastère par les soins de l'hégoumène qui le revêtit de l'habit monastique et le renferma dans une étroite cellule. Quelque temps après, le néophyte, sous la bénédiction de l'hégoumène, se chargea le corps de lourdes chaînes de fer, consacra les jours et les nuits au chant des psaumes, à la prière, à la lecture des vies des saints, et s'imposa de pénibles travaux. Il creusa deux puits de ses propres mains, l'un « près du monastère des saints martyrs Boris et Gleb, » l'autre près du ruisseau de Stouden. Il se mit ensuite à construire sa colonne d'ascète, au pied de laquelle il pratiqua une étroite ouverture à peine suffisante pour fournir passage à son corps. Ce fut là que Nicétas voulut se livrer à ses méditations solitaires. On dit qu'il eut le don de guérison. Il délivra d'une maladie dangereuse le jeune prince de Tchernigof, Michel Vsévolodovitch, qui, en mémoire du fait, érigea au lieu où il avait recouvré la santé une croix avec la date de 6694 (ou 1186), 16 mai, 8e indiction.

Nicétas passa de nombreuses années dans les sévères

pratiques de son genre d'ascétisme. « Un jour deux de ses parents vinrent demander sa bénédiction; ses chaînes avaient blanchi sur ses membres. Les deux étrangers, les prenant pour des chaînes d'argent, tuèrent de nuit Nicétas, pour s'en emparer. Ils reconnurent leur erreur et jetèrent les chaînes dans la Volga. Sur les bords du fleuve se trouvait le monastère des saints apôtres Pierre et Paul. Une révélation mystérieuse, dit la légende, fit connaître au vénérable Simon l'endroit où les chaînes du stylite avaient été jetées : elles furent retirées de l'eau et portées processionnellement au monastère. »

Les deux cloîtres les plus illustres de Wladimir furent : celui de la Nativité de la Vierge, habité par des frères, et celui de l'Assomption, par des religieuses.

Le premier occupait un site élevé et magnifique sur les bords de la Klasma. Il dut au voisinage de la capitale du grand-duché le titre d'archimandrie, mais il eut beaucoup à souffrir des Tatars en 1238. Son église en pierre, construite par Vsévolod, offre encore aux regards quelques vestiges de son antiquité.

A l'exemple de son époux Vsévolod, la grande-duchesse Marie jeta les fondements du monastère féminin de l'Assomption de la Vierge. Situé à Wladimir, il portait le nom de « monastère de la Princesse. » Marie elle-même y prit le voile en 1206. Ce fut une scène pleine de solennité. Le grand-duc Vsévolod avec ses enfants, l'évêque de Rostof, Jean, suivi d'un long cortége d'hégoumènes, de prêtres et de moines, les boyars et leurs familles, la ville entière, accompagnèrent Marie, lorsqu'elle quitta le palais pour le monastère. On versait des larmes, car la princesse était bonne pour tous. Les infortunés, les pauvres, les voyageurs, les malades avaient en elle une bienfaitrice toujours pleine de sollicitude. Elle ne passa que dix-huit jours au monas-

tère où elle succomba à une grave maladie, dont elle souffrait depuis huit ans, et qu'elle supportait avec une grande patience. Son corps fut déposé dans l'église du monastère dont elle avait été la fondatrice : sa sœur et sa fille y eurent place à côté de son tombeau.

Le monastère du Voile de la Vierge était florissant pendant la première moitié du XIIIe siècle dans la province de Souzdal. La vie d'Euphrosine, qui en fut la supérieure, nous le fait connaître. Elle était fille du prince de Tchernigof, Michel, qui périt à la horde par ordre du khan. Elevée par sa mère dans les habitudes d'une austère piété, dirigée dans son instruction par le savant boyarine Théodose, qui partagea les souffrances de son père, Théodulie avait manifesté dès sa première jeunesse de sérieuses dispositions pour la vie monastique. Les qualités de son esprit et sa remarquable beauté lui avaient attiré les hommages de plusieurs princes. Ses parents résolurent de la donner pour épouse au prince Minée Ivanovitch, de l'illustre famille de Simon le Varaigue. Théodulie se soumit à leur désir, mais en priant Dieu avec ferveur que cet hymen ne s'accomplît pas. Pendant que la jeune princesse de Tchernigof était en route pour Souzdal, son fiancé mourut. Alors, sans rentrer dans la maison paternelle, elle résolut de se consacrer à Dieu, au monastère du Voile, qui se trouvait près de Souzdal. Elle prit le nom d'Euphrosine et se distingua par son zèle pour les observances monastiques. Souvent elle ne prenait de nourriture que de deux jours l'un, ou même à plus long intervalle. Son humilité égalait sa soumission. Il lui arrivait de passer des nuits entières à prier et à lire la parole de Dieu. Son assiduité aux offices était exemplaire. La supérieure, qui connaissait toute l'étendue de son instruction, la chargea d'adresser aux sœurs des exhortations morales. Des veuves, de jeunes filles accouraient s'édifier au monastère.

Euphrosine devint le modèle des recluses. Le monastère, dit son biographe, était dans l'état le plus florissant ; aucun autre ne pouvait rivaliser avec lui par son organisation et par les vertus de ses religieuses, parmi lesquelles Euphrosine « brillait comme la lune au milieu des étoiles. » Une muraille le divisait en deux parties, l'une destinée aux veuves, l'autre aux nonnes. Les unes et les autres se réunissaient d'abord dans le même édifice pour la prière. Bientôt une église particulière, sous le nom de la Trinité, fut construite pour les femmes. Celles-ci eurent une directrice particulière ; il était défendu aux jeunes sœurs d'avoir conversation avec celles qui avaient été mariées. A l'époque de l'invasion des Tatars, en 1238, Bati s'empara de Souzdal dont il ravagea les églises et les monastères. Celui du Voile fut préservé des ennemis par les prières d'Euphrosine, qui avait reçu des dons miraculeux. Elle passa de longues années au monastère, où elle eut la douleur et la joie d'apprendre que son père, le prince Michel, et son précepteur, le boyarine Théodose, avaient reçu à la horde la couronne du martyre. Elle mourut vers 1250 et fut canonisée par l'Église.

La biographie d'Abraham de Smolensk nous fournit quelques données relatives aux monastères de cette ville.

Ses parents, jouissant d'une fortune considérable, avaient donné tous leurs soins à l'éducation de leur fils, qui grandissait sous leurs yeux dans la crainte de Dieu. Ils projetaient pour lui un mariage avantageux. Le penchant qu'il éprouvait pour la vie monastique s'opposa à la réalisation de leurs vœux. Ils moururent prématurément. Abraham disposa de ses richesses en faveur des églises, des monastères et des pauvres, et entra au cloître de la Sainte-Vierge, situé à cinq verstes de Smolensk. Tout en s'y livrant aux pratiques de la dévotion, le jeune frère s'appliqua avec

ardeur à la lecture des ouvrages des Pères, spécialement de saint Jean Chrysostôme et d'Éphrem de Syrie. Les vies des saints révérés par l'Église, Antoine le Grand, Euthyme, Savva, Théodose de Palestine, Antoine et Théodose de la Petchéra devinrent l'aliment de sa piété. Témoin de ses vertus, l'hégoumène l'engagea à se faire consacrer prêtre, et le sachant très-versé dans la connaissance des Écritures, lui confia le soin d'instruire les néophytes du monastère. Le prince Mstislaf régnait alors à Smolensk. Mais bientôt les autres moines, jaloux de la supériorité d'Abraham, lui suscitèrent des difficultés, le calomnièrent gravement et finirent par faire partager à l'hégoumène les préventions qu'ils nourrissaient contre lui. Abraham se vit interdit de ses fonctions et même banni du monastère. Celui de la Sainte-Croix, humble et peu renommé, lui offrit un asile. Sa science et son éloquence y attirèrent la foule; l'église ne pouvait suffire au nombre des fidèles qui venaient s'édifier à ses prédications. Les offrandes abondaient : Abraham les consacra à l'embellissement du monastère, à la décoration de l'église, au soulagement des moines et des pauvres. La rivalité, un moment assoupie, se réveilla. Presque tout le clergé de Smolensk, jaloux de l'influence qu'exerçait Abraham, prit parti contre lui. On répandit le bruit qu'il était hérétique, qu'il lisait des livres dangereux, qu'il vivait dans l'impureté, qu'il n'avait qu'une piété hypocrite. On parvint enfin à fomenter une si grande rumeur dans le peuple, que l'évêque Ignace dut procéder au jugement d'Abraham. L'évêque le fit saisir par ses serviteurs. Ceux-ci l'entraînaient avec violence par les rues de la ville, lorsqu'un pieux moine, Luc Prousine, faisant sa prière au monastère de Saint-Michel-Archange, entendit une voix du ciel qui lui révéla qu'Abraham était innocent. Le jugement, auquel le prince lui-même voulut

assister, fournit la preuve que toutes les imputations dirigées contre Abraham n'étaient que des injustices. Mais pour donner satisfaction à la rumeur publique, l'évêque lui ordonna de se retirer au monastère de la Sainte-Vierge, où il avait pris la robe, et l'interdit de la prêtrise. Quelques jours après, un prêtre de Smolensk, nommé Lazare, qui occupa après Ignace le siége épiscopal, se présenta chez l'évêque et lui déclara que la ville aurait à expier durement l'expulsion de cet homme de Dieu. Bientôt, en effet, une chaleur brûlante désola toute la contrée de Smolensk. En vain on faisait des prières, on portait processionnellement la croix autour des murs de la ville : la pluie ne venait pas. L'évêque recourut à Abraham, le rétablit en prêtrise, et réclama ses prières pour la cessation du fléau. Le serviteur de Dieu confessa son indignité, mais ne refusa pas ses prières. La tradition ajoute qu'avant même qu'Abraham fût de retour à son cloître, une pluie abondante arrosait la terre desséchée. On ne manqua pas d'attribuer cette heureuse délivrance à l'efficacité des prières du saint homme : personne dès lors ne douta plus de son innocence. L'évêque Ignace construisit près de la ville un nouveau monastère, dont il confia la direction à Abraham, à qui son affection fut acquise. L'affluence recommença ; boyars et bourgeois, riches et pauvres se pressaient à l'envi autour de l'hégoumène pour jouir de ses instructions. Beaucoup de personnes lui exprimaient le désir de faire partie de son cloître ; mais ce n'était qu'avec la plus grande circonspection et après de sérieuses épreuves qu'il en accordait l'autorisation : aussi le nombre des frères ne s'éleva-t-il pas au delà de dix-sept. Abraham survécut à son bienfaiteur, l'évêque Ignace, et s'endormit paisiblement au Seigneur après avoir consacré cinquante années aux travaux de la vie monastique.

Les données relatives aux cloîtres de Polotzk nous sont

fournies par la vie d'Euphrosine. Elle était petite-fille du prince régnant de Polotzk, Vseslaf, et portait dans le monde le nom de Predslava. Son père, Georges Sviatoslaf, était le plus jeune des fils du prince. Les dispositions remarquables qu'elle annonçait pour l'étude faisaient l'étonnement de sa famille. Elle n'avait encore que douze ans que déjà les princes du voisinage aspiraient à sa main. Ses parents étaient sur le point d'engager son avenir en faveur de l'un des plus distingués : mais la jeune princesse, dominée par un penchant irrésistible pour la vocation monastique, se réfugia secrètement dans un « monastère de femmes » où vivait sa tante, épouse du prince Roman Vseslavitch. Ses instantes prières l'y firent recevoir sous le nom d'Euphrosine. La jeune prosélyte passa un certain temps au monastère, où chacune des sœurs admirait sa douceur, son humilité, son zèle pour le jeûne, la prière et les veilles. Elle obtint ensuite de l'évêque de Polotzk, Élie, l'autorisation d'habiter une cellule particulière, attenante à l'Église cathédrale de Sainte-Sophie. Ses heures de loisir étaient consacrées à faire des copies des Livres saints. Le prix qu'elle retirait de ces travaux devenait le soulagement des pauvres. Sa solitude ne lui paraissant pas encore assez complète, l'évêque lui assigna hors de la ville une retraite dans une propriété de l'évêché, voisine de l'église du Sauveur, sous la réserve d'y fonder un monastère de religieuses. Il en résulta le cloître du *Saint-Sauveur*, qui ne tarda pas à prospérer. Plusieurs princesses y prirent le voile : parmi elles, la sœur même d'Euphrosine, Gordislava, qui prit le nom d'Eudoxie ; sa cousine, Zvénislava (Eupraxie), et plus tard, avec la bénédiction de l'évêque de Polotzk, Denys, ses deux nièces, Agathe et Euthymie. L'infatigable activité de la supérieure parvint bientôt à doter le monastère d'une nouvelle église qui subsiste encore aujourd'hui. A droite et à gauche du chœur étaient établies deux

étroites cellules, où la pieuse ascète se livrait à la méditation et à la prière. Ce ne fut pas assez pour elle d'embellir son œuvre, de pourvoir à tout ce qui était nécessaire à son monastère: elle fit plus; elle en établit un autre à grande distance du premier, mais destiné à être habité par des moines. Quand l'un et l'autre furent en voie de prospérité, elle en confia la direction à sa sœur Eudoxie, et partit avec sa seconde sœur, Eupraxie et son frère David pour la Terre-Sainte. Elle visità Constantinople, reçut la bénédiction du patriarche, pria dans la basilique de Sainte-Sophie et atteignit Jérusalem. Reçue au monastère russe de la Sainte-Vierge, la pieuse princesse eut la joie de s'agenouiller devant le Saint-Sépulcre, y plaça un chandelier d'or et demanda à Dieu de terminer ses jours dans la sainte cité. Sa prière fut exaucée. Euphrosine, après un état de faiblesse qui dura vingt-quatre jours, mourut à Jérusalem, le 23 mai 1173. Ses restes furent déposés d'abord, comme elle l'avait désiré, au monastère palestinien de Théodose, puis transportés à la Petchéra. Euphrosine avait consacré quarante ans aux devoirs de l'hégouménat.

Novgorod surpassa toutes les autres villes de Russie par le grand nombre de ses monastères. Il y en eut jusqu'à vingt, onze d'hommes et neuf de femmes.

Le plus important fut celui de Saint-Georges. Son fondateur avait le titre d'archimandrite de Novgorod : nul autre hégoumène ne fut revêtu de la même dignité. Parmi les chefs de ce monastère, les chroniques mentionnent : Denys (1158—1194), que les Novgorodiens chargèrent de se rendre à Kief pour obtenir que leur église formât un archevêché, et sous qui fut élevé aux portes du monastère un temple en pierre sous le nom du Sauveur ; — Sébastien, qui gouverna le cloître pendant trente ans ; — Savva, d'abord simple prêtre, puis moine et hégoumène pendant un certain temps ; — Arsène, qui

le remplaça et fut, comme lui, distingué par ses vertus.

Les chroniques ne renferment que des données très-générales sur les autres monastères fondés à Novgorod jusqu'à la fin du XIIe siècle. Ils suivaient la règle de Théodore Studite, qui paraît avoir joui à cette époque d'un assentiment presque universel. Il faut en excepter celui de Koutine, fondé par Barlaam, qui lui donna une règle particulière, dont on ne connaît que les dispositions relatives à l'élection de l'hégoumène. « D'abord, y est-il dit, les frères instruisent révérencieusement le grand-duc du choix du supérieur qui doit les guider dans les commandements de Dieu. Le nouvel élu, jusqu'au moment de sa confirmation par l'autorité civile, s'engage par signature et par serment à avoir une conduite pure et pieuse, comme le prescrivent les saints Pères; à ne confier les fonctions et le service du monastère qu'à des personnes intègres, et à veiller lui-même à ses intérêts; à prendre conseil, pour tout ce qui concerne ses besoins ou son administration, de trois ou quatre frères les plus âgés, avant d'en conférer avec la communauté; à n'adopter aucune mesure sans le consentement général de la confrérie; à vivre dans la sobriété; à ne s'approprier rien de superflu pour son entretien privé, et à se contenter de la nourriture commune à tous les frères; à veiller avec persévérance aux dépenses et aux revenus annuels, et à déposer fidèlement dans la caisse du monastère l'excédant de ses ressources; à s'acquitter enfin de tous ces devoirs sous peine d'être justiciable de l'autorité civile et privé de sa charge. De leur côté, les frères appelés en conseil s'engagent par serment à l'observation fidèle des clauses susdites, et à l'obéissance absolue envers leur chef. » — Plusieurs faits prouvent cependant que le choix des hégoumènes ou leur destitution ne dépendait pas seulement des moines, mais aussi du prince, et en général du pouvoir séculier.

CHAPITRE VI.

LES MONASTÈRES PENDANT LA PÉRIODE MONGOLE.

La domination mongole fut une époque de crise désastreuse pour la vie monastique en Russie. Tout en proclamant l'inviolabilité de l'Église, les Tatars portèrent la dévastation jusque dans le sanctuaire et signalèrent leur passage par la destruction et l'incendie des monastères, qui, à part ceux de Novgorod, ne laissèrent que des ruines dans la province de Kief et la Russie septentrionale. Un seul cloître, caché dans les profondeurs du nord, eut une destinée plus heureuse. Ce fut celui de Cyprien d'Oustiouje, dont la fondation était antérieure à l'invasion des Mongols. Cyprien possédait de vastes propriétés. Il se sentit appelé à s'en dépouiller, pour imiter la pauvreté de Jésus-Christ, et se contenta d'une étroite cellule, pour y passer sa vie en prières. Quelques disciples se groupèrent autour de lui. Un monastère fut fondé : il eut pour apanage toutes les terres dont Cyprien fit le sacrifice. Ascète sévère, il résistait au besoin de sommeil en tenant une lourde pierre dans les mains. La piété de l'Église conserve jusqu'à ce jour ce muet témoin des vertus de Cyprien, qui mourut, en 1474, dans un âge avancé[1].

[1] *Histoire de la hiérarchie*, III, 312. — La chronique d'Oustiouje, dans Karamsine, III, note 186.

Les princes orthodoxes étaient puissants en Volhinie et en Gallicie : les Mongols redoutaient leur voisinage; aussi les monastères s'y multiplièrent-ils, sans avoir à redouter les mêmes dévastations que ceux du nord. Il en résulta que les tendances monastiques se généralisèrent dans ces deux provinces. On vit bientôt les princes, les princesses, les boyars, les simples particuliers rompre avec le monde et prendre le chemin du cloître pour s'y préparer à la mort au sein des pratiques d'une austère dévotion. Sept grands-ducs prirent la robe de moine pendant la période mongole seulement. La chronique de Rostof [1] rapporte que Dmitry, fils de Sviatoslaf, voulut, peu de temps avant sa mort, recevoir le caractère monastique des mains d'Ignace, évêque de Rostof. Après l'acte de consécration, le prince dit à l'évêque : « Vénérable père, que Dieu bénisse ton ministère! Tu m'as préparé à remporter le glorieux combat en courageux soldat de Christ! par la grâce de Dieu, je vais à lui avec espoir et avec foi! » Mourir sous l'habit de moine, c'était, dans les idées de l'époque, assurer son salut. — Michel, prince de Twer, avait été pendant son règne, le constant défenseur de la justice. Il avait réprimé les abus, puni l'usure, châtié la vénalité des juges. A soixante-six ans, sentant le dépérissement de ses forces, il dicta ses dernières volontés, fit préparer un festin auquel il convia les boyars, les prêtres, les indigents, les aveugles, les boiteux, s'assit au milieu d'eux, et demanda à chacun sa bénédiction. Après le repas, il se rendit à l'église cathédrale, soutenu par ses serviteurs, s'agenouilla devant les tombeaux de ses aïeux et désigna la place qui devait le recevoir. La foule entourait l'église, le prince s'inclina devant ses sujets, et leur dit : « Frères, je quitte le monde pour aller à Dieu : bénissez-moi! » Des sanglots se

[1] Voir : Karamsine IV, note 140. — Chronique de la Trinité, 226.

mêlèrent aux acclamations du peuple. Michel se fit transporter au monastère, y revêtit l'habit de moine et mourut sept jours après [1].

[1] *Le Contemporain de Sainte-Sophie*, I, 421-423.

CHAPITRE VII.

QUATORZIÈME SIÈCLE. — LE MONASTÈRE DE LA TRINITÉ DE SAINT-SERGE. — AUTRES MONASTÈRES.

Saint Serge de Radonège réalisa dans les provinces du nord de la Russie l'œuvre qu'Antoine et Théodose de la Petchéra avaient accomplie dans celles du sud.

Fils du boyarine de Rostof, Cyrille, que des troubles politiques avaient forcé de se réfugier à Radonège, Bartholomé [1], à la mort de ses parents, abandonna sa part d'héritage à son frère Pierre, et s'exila avec Etienne, un autre de ses frgres, dans une profonde forêt, à dix verstes de Radonège. Il y construisit une cellule de ses propres mains, et bientôt après, une chapelle qu'il consacra à la Trinité. C'était là que, voué à une solitude absolue, à une frugalité toute ascétique, inconnu au monde, il passait sa vie en prières. Son frère ne tarda pas à se rendre à Moscou. Quant à lui, persévérant dans son œuvre, il se fit consacrer moine par l'hégoumène Métrophanes et prit dès lors le nom de Serge. Son renom de sainteté groupa bientôt autour de lui un certain nombre de disciples, qui le pressèrent de se rendre à Péréiaslaf pour recevoir de l'évêque de Volhinie, Athanase, l'investiture du sacerdoce et de l'hégouménat.

[1] C'était le nom que portait saint Serge avant ses travaux monastiques.

Grande était la pauvreté de la nouvelle communauté : plusieurs fois les cierges faisaient défaut aux offices : on y substituait des copeaux de pin. Il en résulta par intervalles des murmures de la part des frères, encore chancelants dans leur vocation. Serge y opposa la patience et la confiance en Dieu. Cette confiance porta ses fruits. Le nombre des moines augmenta, et avec eux, les ressources de la bienfaisance. Le nom de Serge fut en peu d'années connu dans toute la Russie. L'évêque Alexis désira l'avoir pour successeur : le modeste hégoumène refusa d'attacher à son cou la chaîne d'or ornée de la croix, attribut de l'épiscopat. « Dès ma jeunesse, répondit-il, mes mains n'ont pas touché d'or : la pauvreté sera la compagne de mes vieux ans. » Serge mourut en 1391 ; le cloître qui portait son nom prospéra de plus en plus.

Fondé vers le milieu du XIVe siècle sur un terrain accidenté, entrecoupé de profonds ravins, le célèbre monastère de la Trinité de Saint-Serge passa par des destinées très-diverses. Rasé par Édighey, l'un des khans de Crimée, il fut rétabli au commencement du XVe siècle par le patriarche Nikon, et fortifié dans le XVIe d'une enceinte de murailles hautes de quatre sagènes [1], larges de trois. Un fossé profond et des ouvrages avancés complétèrent son système de défense. Dès lors sa prospérité fut rapide. Jean IV le Terrible, pour honorer la mémoire de saint Serge, qui avait béni Dmitry Donskoï au moment où il engageait la lutte avec le khan Mamaï, se montra prodigue de faveurs pour les essaims de pèlerins qui affluaient au monastère. Le tzar le dota de deux cathédrales, d'un palais et de diverses constructions nécessitées par le nombre croissant des moines. Il en éleva le prieur à la dignité d'archimandrite, lui accorda

[1] Huit mètres.

un diplôme d'inviolabilité, soumit à sa juridiction onze monastères, et l'affranchit de tous impôts et redevances. Au commencement du XVIIe siècle, plus de cent mille paysans en étaient tributaires, et des richesses immenses en argent, en vases précieux, en pierreries, se conservaient dans ses caveaux.

C'en était assez pour tenter la cupidité du second faux Dmitry, lorsqu'en 1608, impatient de s'asseoir sur le trône des tzars, il attendait à Touchina la prochaine soumission de Moscou, qu'il regardait comme certaine. Sapiéha et Lissowsky, ses généraux, furent détachés pour s'emparer du monastère. Outre l'espoir d'un riche butin, les Polonais voyaient dans la prise du cloître un puissant échec pour la cause du tzar légitime. Le monastère en effet fournissait à ce dernier des subsides en argent, agitait les esprits par ses manifestes et couvrait les routes de moines armés qui concouraient à la destruction des bandes de l'usurpateur. En septembre 1608, trente mille hommes formaient le blocus du monastère. Sapiéha et Lissowsky espérèrent un moment s'en rendre maîtres par ruse ; le stratagème fut déjoué. Il fallait pratiquer une brèche dans ses fortes murailles. Soixante pièces de canon grondèrent en vain pendant six semaines autour de ses remparts. Les murs tremblèrent, mais restèrent debout. Les moines déployèrent une énergie extraordinaire. Environnés d'un ennemi dix fois supérieur en nombre, pressés par la faim, par la soif, décimés par la maladie, mais fermes dans leur confiance, encouragés d'ailleurs par leurs valeureux chefs Dolgorouky et Golokvastof, les religieux, avec le concours de quelques centaines de streltzis, repoussèrent pendant plus d'un an les assauts des plus braves chefs polonais, détruisirent les mines, firent plusieurs sorties heureuses et sauvèrent le cloître. Ce siége mémorable fit un tort immense à la cause de l'usurpateur.

Pendant seize mois les meilleures troupes et les deux chefs polonais les plus habiles échouèrent devant l'énergie des moines, et s'efforcèrent en vain, dit une chronique, « de déloger ces corneilles grisonnantes. »

Saint Serge introduisit dans son cloître la règle cénobite. Pendant les premières années, chaque moine pourvoyait à sa subsistance par son travail. Il arriva à Serge lui-même de manquer de pain pendant trois jours. Le quatrième, il dit à l'un des frères : « Ta cellule manque d'un auvent ; je vais le construire, et quand j'aurai fini ma tâche, tu partageras ton pain avec moi. » L'institution cénobite fut une modification favorable à la discipline du monastère : elle remédia aux abus et assura l'existence de la communauté.

Les tendances ascétiques, auxquelles le XIVe siècle avait donné l'éveil, prirent un nouvel élan pendant le cours du siècle suivant. La vie contemplative revêtit des formes diverses ; elle se manifesta surtout dans une disposition prononcée à la méditation solitaire. Les monastères de Saint-Serge, de Saint-Cyrille et de Théraponte se distinguèrent par les vertus de leurs adeptes. Le premier fut l'école où se forma le grand Nikon : le dernier fut réformé par Martinien, dont il porta longtemps le nom.

Nous n'entrerons pas dans la longue énumération des nombreux monastères et des chapelles, dont les tendances de l'époque provoquèrent la création. L'un des plus remarquables par le rôle qu'il joua dans l'histoire du schisme russe, fut celui de Solovetz[1]. Deux hommes, doués à la fois d'un caractère aventureux et d'une forte volonté, Herman et Savva, résolurent de porter leur dévotion solitaire jusqu'aux îles inhospitalières de la mer Blanche. Ils choisirent

[1] Nous en parlons en détail dans l'histoire du schisme.

celle de Solovetz, où ils passèrent six ans dans une grotte, au milieu des rigueurs d'une nature âpre et stérile. Savva mourut; il fut remplacé, en 1438, par Sozime. L'énergie des deux anachorètes ne fléchit point devant les difficultés de la vocation qu'ils avaient adoptée. Trois hégoumènes arrivèrent successivement de Novgorod dans l'île de glace : aucun ne put en supporter le rigoureux climat. Sozime et Herman déployèrent seuls une rare persévérance. Ils avaient à lutter à la fois contre l'inclémence d'une nature désolée, et les dispositions hostiles des habitants des contrées voisines. Les Lapons, voyant dans leur présence un danger pour les produits de leur chasse et de leur pêche, les traitèrent en ennemis. Les deux anachorètes réussirent néanmoins à élever une chapelle qu'ils entourèrent d'une enceinte de bois. En 1452, par l'entremise de l'hégoumène Jonas, le gouvernement de Novgorod fit de l'île entière la propriété du monastère. Dès ce moment l'avenir était garanti : la communauté vit arriver de nouveaux frères. Les moines défrichèrent les forêts, exploitèrent le sel, se livrèrent à la pêche et purent suffire à leurs besoins. Sozime se rendit à Novgorod pour les intérêts du monastère ; c'était à l'époque où l'altière Marthe y disposait de l'autorité. Elle refusa d'abord d'écouter le vieillard : mais quand elle connut les hautes vertus qui avaient illustré sa vie, elle voulut qu'il s'assît à sa table. Pendant le repas, le vénérable hégoumène ne voulut toucher à aucun mets et se mit à verser d'abondantes larmes. Son disciple Daniel lui en demanda la cause : le vieillard répondit que les boyars présents au festin « étaient assis sans têtes. » Les événements justifièrent sa prophétie. Jean III, irrité des troubles provoqués par l'orgueilleuse Marthe, prit d'assaut Novgorod et fit périr les instigateurs de la révolte. Sozime mourut en 1478.

Paul d'Obnora, Savva de la Vichéra et Nil de Sorsk se font remarquer, pendant le xve siècle, par la rigidité de leur ascétisme. Le dernier, issu d'une noble famille, après avoir passé quelque temps au monastère de Saint-Cyrille, partit avec son disciple Innocent pour l'Orient, où il partagea les pratiques pieuses des religieux du mont Athos. A son retour, il se fixa sur le bord de la Sora, où il construisit une chapelle : une simple cellule fut sa demeure. Quelques disciples vinrent à lui : la chapelle fut remplacée par une église consacrée à la sainte Vierge. La règle que Nil établit, prescrivit à la communauté la vie sévère des anachorètes. Il en trace le caractère extérieur dans les instructions qu'il adresse à ses disciples :

« Le moine vivra de l'œuvre de ses mains, mais ne se livrera pas à l'agriculture, dont les travaux ne s'allient point à ses habitudes de retraite.

» Il n'acceptera l'aumône qu'en cas de maladie ou d'urgente nécessité, et seulement quand elle ne sera faite au détriment de personne.

» Il ne quittera point sa cellule.

» Il n'y aura au temple aucun ornement d'argent. Les vases sacrés et toutes choses y seront d'une extrême simplicité.

» Les jeunes frères mortifieront la chair par le jeûne, la soif et le travail : les vieillards seuls et les infirmes pourront y apporter quelque tempérament.

» Aucune femme ne pénétrera dans un ermitage. »

La même règle n'assigne aucune direction particulière à la vie intérieure. L'anachorète a pour vocation essentielle le recueillement, la vigilance sur ses sentiments, la purification de l'âme par la prière et la dévotion... Saint Nil mourut en 1508.

CHAPITRE VIII.

LES MONASTÈRES AU XVIe SIÈCLE.

Le XVIe siècle vit s'élever de vives réclamations contre les richesses dont les monastères étaient en possession. La plupart, nous l'avons vu, n'avaient eu pour berceau que l'humilité d'une grotte, la retraite solitaire d'une cellule, quelquefois creusée en terre. Ils avaient commencé par une simple association de quelques hommes pieux, auxquels tout manquait à la fois. Puis la libéralité chrétienne était venue au secours de leur dénument, et bientôt, sous l'empire des idées de l'époque, qui voyaient dans les pratiques ascétiques la réalisation de la perfection morale et religieuse, des princes, des nobles, de riches familles avaient fait aux monastères des dotations considérables. Leur prospérité matérielle avait grandi à tel point, qu'à l'époque des discordes civiles ils étaient devenus de puissants auxiliaires de la cause des tzars. Possesseurs de fiefs, ayant pour tributaires des populations qui eussent pu suffire au pouvoir d'un prince, les monastères laissèrent s'effacer au sein de la mollesse et de l'aisance l'empreinte des vertus austères qui avaient présidé à leur origine. Aussi des plaintes s'élevèrent-elles de toutes parts contre l'altération de leurs mœurs pendant le cours du XVIe siècle. Tous n'étaient point arrivés

sans doute au même degré de prospérité. Voici sous quelles couleurs Zénobe décrit la vie matérielle des moines de son temps[1] :

« Je me surprends à verser des larmes en pensant à la triste condition de beaucoup de frères, au sein de ces monastères que l'on accuse aujourd'hui de posséder de nombreux villages. Des mains calleuses, durcies par de pénibles travaux, une peau coriacée, un visage amaigri, des cheveux en désordre, tels nous les voyons. Des percepteurs avides, dont rien n'égale la rapacité, les frappent, les gourmandent et les traitent comme des étrangers. Leurs bras et leurs pieds sont enflés et couverts de meurtrissures. Les uns boitent, les autres trébuchent. Ils ont tant de biens, que souvent les pauvres qui leur demandent une aumône, en possèdent plus qu'eux. J'en ai vu qui avaient jusqu'à cinq ou six pièces de monnaie d'argent, d'autres qui en avaient deux ou trois : d'ordinaire on ne trouverait pas chez eux la moindre monnaie de cuivre. Leur nourriture habituelle consiste en pain d'avoine qui n'a point été vannée, dont ils triturent les épis rouillés, — et ce pain est sans sel. Leur boisson, — un breuvage composé d'eau mêlée à la cuisson de feuilles de choux. Les légumes ne leur manquent pas, — des bettes et des raves ; s'ils ont des fruits, ce sont ceux du sorbier et de l'obier. Et que dire de leurs hardes ? »

Des voyageurs anglais qui visitèrent Moscou en 1553, rapportent que les monastères abondent dans cette ville et qu'on ne s'y nourrit que de provisions salées, de fromage et de lait... Pendant les quatre carêmes, le poisson même est interdit et l'on n'y tolère que des choux salés et des concombres. La boisson y est d'un goût très-faible et sans houblon. Chaque jour les moines assistent aux offices. Les matines

[1] Démonstrat. de la vérité, sermon 45.

commencent assez tôt pour se terminer au lever de l'aurore... Pendant le dîner et le souper, ils écoutent l'explication des Evangiles [1].

Quoi qu'il en soit de ces témoignages, il est positif que les mœurs monastiques subirent au xvi[e] siècle une altération qui les discrédita. Deux causes principales concoururent à ce résultat. D'une part, on vit un grand nombre de boyars se mêler, souvent à la suite d'arrêts prononcés contre eux, à la population des monastères ; de l'autre, on força d'y entrer les prêtres et les diacres en état de veuvage. Quelque sollicitude que les hégoumènes déployassent pour le maintien des règles monastiques, il était difficile que des personnes, habituées à satisfaire toutes leurs fantaisies, rompissent immédiatement avec les exigences luxueuses de leur genre de vie antérieur et leurs habitudes d'indépendance. Le tzar Jean IV, dans une lettre à l'hégoumène Cosme, reproche avec amertume aux boyars, le désordre qu'ils ont apporté dans les monastères, dont les statuts mêmes trahissent d'ailleurs la désorganisation. Il faut néanmoins constater la cupidité qui poussa les grands monastères à travailler à l'acquisition de nouveaux immeubles territoriaux. Quoique l'administration de ces biens ne reposât que sur quelques fonctionnaires officiels, il n'en arriva pas moins que les tendances matérielles envahirent de plus en plus le domaine du monachisme, où la mondanité ne tarda pas à faire de sinistres progrès.

Aussi l'état de la plupart des monastères réclamait-il une réforme dès le xvi[e] siècle. Presque tous ceux de la province de Novgorod étaient encore en 1527 sans organisation régulière. « Chaque moine, dit la chronique, a sa table particulière dans sa cellule et nul n'y est à l'abri des soucis de la

[1] Premier voyage des Anglais en Russie, dans le *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1838, p. 63.

vie [1]. » Quelques frères y conservaient la jouissance de certains revenus [2]. En 1528, l'archevêque Macaire réunit les hégoumènes des divers couvents de Novgorod et leur proposa d'adopter pour leurs communautés la règle cénobite. Elles étaient au nombre de dix-huit : deux d'entre elles refusèrent « par habitude de vivre dans l'indépendance. » La mesure proposée par Macaire finit pourtant par s'étendre à toute son éparchie. En vertu des ordres sévères du métropolitain Photius, il assigna aux religieuses des cloîtres particuliers qui furent dirigés par des supérieures. Les hégoumènes, qui avaient été les directeurs spirituels de couvents de femmes, furent privés de ces fonctions.

Parvenu au siége métropolitain, Macaire poursuivit son œuvre réformatrice. Il voulut que tous les monastères de sa métropole, qui n'avaient pas encore le statut de la vie cénobite, en adoptassent l'usage. Ce n'était pas chose facile à réaliser. L'empire de l'habitude était puissant sur l'esprit des moines et du peuple. Il fallut que le tzar Jean IV, à la prière de quelques monastères de Moscou, prêtât le concours de son autorité à l'institution de la vie cénobite. Le métropolitain publia des manifestes pour appuyer la mesure. Les cloîtres les moins importants furent soumis à la juridiction de communautés plus considérables : de là l'importance de plus en plus grande des monastères de Saint-Serge, de Saint-Cyrille, de Thératonte et de plusieurs autres.

Les annales monastiques du XVI[e] siècle conservent avec vénération les noms de Nil le Stylite et de Nikandre de Pskof qui vécurent en anachorètes au sein des pratiques de l'ascétisme, et ceux de Daniel de Péréiaslaf, de Joseph de Volokolam et d'Alexandre de Swir.

Daniel passa trentre années au monastère de Goritz de

[1] Chroniq. de Sainte-Sophie, II, 363.
[2] *Ibid.*, II, 321.

Péréiaslaf, dont il fut archimandrite. L'Église se souvient du soin qu'il prenait des voyageurs et de la sollicitude qu'il apportait aux funérailles des indigents. En 1510 il fut supérieur du monastère de la Trinité, et mourut à quatre-vingt-un ans, entouré du respect des princes et du peuple.

Joseph de Volokolam, après avoir succédé à Paphnuce dans les fonctions de l'hégouménat, prit à tâche de faire adopter aux moines la règle de la vie cénobite. En 1479, il obtint du prince l'emplacement où s'éleva par ses soins le monastère de Volokolam, où il établit une discipline sévère et qu'il gouverna pendant trente-sept ans. Il mourut en 1516.

Alexandre, fondateur du monastère de Swir, se distingua dès sa jeunesse par une grande austérité. Il ne mangeait qu'une fois le jour et passait les nuits en prières. Sa mère s'en inquiéta et lui fit des remontrances : « Voulez-vous, répondit-il, me détourner du devoir de la continence? » — Ses parents voulurent l'engager dans le mariage : il se retira au monastère de Balaam où il passa treize années. Il le quitta en 1487 pour se mettre en retraite à Swir, où sept nouvelles années s'écoulèrent pour lui dans une profonde solitude. Il y construisit ensuite un modeste monastère dont il devint l'hégoumène. Il vécut dans les sévères pratiques de la dévotion jusqu'en 1533, sans laisser à sa communauté d'autre héritage que la pauvreté. « Dieu nous a donné le nécessaire, écrit-il dans son testament, mais il n'y a pas de trésor au monastère. »

Parmi les directions ascétiques que revêtit le sentiment religieux dans le sein du monachisme russe, il en est une que nous indiquerons ici, parce que ce fut pendant le xve et le xvie siècle qu'elle fit le plus de partisans. Elle eut pour adeptes des ascètes qui, sous le voile d'un idiotisme simulé, cherchaient à vivifier la piété du peuple et n'épargnaient

pas aux grands la vivacité de leurs censures. Empruntée à l'Église d'Orient, cette direction avait eu ses partisans dès le milieu du XIIIe siècle. L'un des premiers fut Procope, marchand étranger établi à Novgorod. Après avoir embrassé la foi orthodoxe, il se fixa à Oustiouje. Il parcourait de jour les rues de la ville, où il était un objet de raillerie pour la populace qui ne lui ménageait ni les injures ni les mauvais traitements, et passait la nuit en prières aux portes des églises. Il acceptait l'aumône de la pauvreté, mais repoussait celle de la richesse coupable. Sans asile l'été comme l'hiver, on le voyait souvent assis sur les bords de la Soukowa, priant pour ceux qui voguaient sur les flots de la mer.

Isidore de Rostof et Michel, du monastère de Cléopas, suivirent la même direction au XVe siècle.

Le premier était originaire d'Allemagne, où il avait été élevé dans la foi romaine. Ses parents étaient riches et considérés. Il renonça à tous les avantages de sa position, se rendit en Orient, où il adopta la foi de l'Église grecque, et finit par se fixer à Rostof. Dédaignant toute espèce de bien-être social, il n'avait d'autre abri, hiver et été, qu'une tente de roseaux au milieu d'un marais. La foi naïve de la chronique lui attribue le don des miracles.

Michel, parent des princes de Moscou, renonça aux avantages de son rang pour le service de Dieu. Un jour, au moment des matines, l'un des frères du monastère de Cléopas de Novgorod vit paraître à la porte de sa cellule un homme à peine vêtu. Il tenait à la main le livre des Actes des Apôtres, qu'il se mit à lire à la lueur de la lampe. Le moine fut effrayé, l'hégoumène s'étonna. Le mystérieux étranger assista aux matines, lut les épîtres et chanta les hymnes de l'Église. L'hégoumène lui assigna une cellule; mais personne ne put découvrir qui il était, d'où il venait. C'était

Michel. Il dormait sur la terre nue de sa cellule, où il n'avait pas même une natte d'écorce, et ne prenait de nourriture qu'une fois la semaine. Il prédit la chute de Novgorod à l'heure même de la naissance de Jean le Terrible, et passa 44 ans au monastère.

Pendant le cours du XVIe siècle, la direction religieuse dont nous parlons donna lieu à de tristes aberrations. Des plaintes furent portées devant les conciles : « De faux prophètes, disait-on, hommes et femmes, jeunes filles et vieilles couraient de village en village, presque sans vêtements et les pieds nus, gesticulant, causant des rixes et criant « que sainte Anastasie et d'autres saintes leur ordonnaient d'agir ainsi. » Basile, de Moscou, échappa au discrédit qui frappa ces immoralités superstitieuses. Il errait du matin au soir dans les rues, et passait la nuit sur le seuil des temples. Quoiqu'il évitât la foule, la populace le recherchait et se plaisait à ses entretiens. On le vit un jour à la porte d'un monastère pleurer amèrement : le peuple, étonné, ne comprenait rien à ses larmes. Le lendemain un effroyable incendie se déploya sur Moscou. La désolation du saint homme s'expliqua et le respect superstitieux dont il était l'objet redoubla. Le tzar Jean le Terrible et tous les princes voulurent porter son corps à l'église, où il fut inhumé le 2 août 1552.

Se livrer à toutes les macérations du jeûne, charger ses membres de chaînes, s'exposer, pour persévérer dans l'oraison, à la rigueur d'un froid excessif ou aux ardeurs dévorantes d'un soleil brûlant, c'était, dans les idées de l'époque, toucher aux dernières limites de la piété.

MONASTÈRES DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE PENDANT LE XVe ET LE XVIe SIÈCLE.

Les monuments littéraires fournissent peu de données sur la direction que suivirent les tendances monastiques dans la Russie du sud : on peut en inférer néanmoins qu'elles y prirent un développement assez remarquable. Comme dans le nord, les monastères y furent nombreux. Quelques-uns de ceux qui existaient à Kief furent restaurés. La grande église du cloître de la Petchéra qui, depuis l'époque de l'invasion de Bati, ne présentait plus que des murailles à demi écroulées, fut relevée de ses ruines en 1470 et magnifiquement décorée par Siméon, fils d'Alexandre, prince d'une haute piété et qui exerçait à Kief les fonctions de lieutenant du grand-duc de Lithuanie.

Les princes qui gouvernaient les diverses provinces de cette partie de la Russie, prirent en général un vif intérêt aux destinées de l'Église, et s'efforcèrent d'y maintenir les traditions des siècles précédents. Deux familles puissantes, celles des princes d'Ostrog et d'Olchansky ont laissé à l'église le souvenir de leur piété. Plusieurs temples, pourvus de riches dotations, s'élevèrent par leurs soins. A l'époque où Jagellon se montra rigoureux pour les droits de la communion russe, le prince Théodore d'Ostrog n'hésita pas à embrasser la cause du grand-duc Svitrigaïlo, qui avait été dépouillé du trône ; il battit à plusieurs reprises les Polonais, et fut sur le point d'anéantir leur armée. En 1433, les villes de Loutzk et de Kamenetz tombèrent en son pouvoir. Ses succès forcèrent le roi de Pologne à garantir par un édit les libertés religieuses des Églises orthodoxes, et à accorder à la noblesse russe les mêmes prérogatives qu'à celle de Pologne. Le prince d'Ostrog termina sa brillante carrière au célèbre mo-

nastère de Kief. La princesse Anastasie Olchansky se distingua par la sollicitude qu'elle déploya pour le progrès des lumières et de l'instruction populaire, puisée aux sources de la religion.

Les fréquentes incursions des Tatars dans les provinces méridionales de la Russie, pendant le cours du xve siècle, furent désastreuses pour les intérêts de la foi chrétienne. L'esclavage, le pillage, l'incendie des temples semaient la désolation sur leurs traces. Le métropolitain Macaire, que ses vertus pastorales et chrétiennes entouraient d'un respect universel, fut martyr en 1497. Il se rendait à Kief pour prendre les premières mesures relatives à la reconstruction du temple de Sainte-Sophie. Les Tatars le surprirent en route et le firent mourir. La chronique contemporaine, rendant hommage aux vertus qui avaient illustré sa vie, parle du martyre de Macaire comme d'une expiation des péchés de son troupeau, et en fait le gage des récompenses célestes qui couronnèrent son activité pastorale [1].

[1] Chroniq. de Kief, d'après celle de Suprasl, 145, 146.

CHAPITRE IX.

LES MONASTÈRES PENDANT LA PÉRIODE DU PATRIARCAT.

Diverses circonstances, nous venons de le dire, avaient contribué à jeter une ombre défavorable sur la vie monastique. Les exagérations d'une piété qui n'était plus conforme à l'esprit chrétien; les tendances matérielles dont beaucoup de cloîtres n'étaient pas exempts ; les richesses qui n'avaient fait que s'accroître dans leur sein; sans doute aussi l'écho affaibli des réformes religieuses qui s'accomplissaient dans l'occident, toutes ces causes avaient changé les idées du peuple et altéré plus ou moins l'antique respect qu'il professait pour la vocation monastique. La vénération dont elle était l'objet subsista néanmoins au cœur de la nation pendant la première moitié de la période patriarcale. Les patriarches prirent à tâche de nourrir dans les esprits la considération qui jusqu'alors avait honoré la vie solitaire des monastères, mêlés d'ailleurs aux grands événements de l'histoire nationale. Cent soixante-quinze nouveaux monastères, dont un assez grand nombre furent fondés par les patriarches, s'ajoutèrent à ceux qui couvraient déjà le sol de la Russie. Le patriarche Nikon en institua trois, qui devinrent célèbres : ceux de la Nouvelle-Jérusalem, d'Iversk et de la Croix. De nouveaux territoires avaient été acquis à

l'empire : la Sibérie, les gouvernements de Woronége et de Tambof. Ce furent là que prirent naissance des communautés monastiques, qui contribuèrent efficacement à propager autour d'elles, parmi des populations encore païennes, la connaissance du christianisme.

Mais vers la fin du patriarcat, on sentit le besoin, pour s'opposer aux progrès du schisme, de diminuer considérablement le nombre des monastères. Les guerres avec la Pologne et la Suède avaient porté la dévastation dans leurs murs; quelques-uns étaient en ruines; d'autres ne renfermaient plus que fort peu de moines, presque réduits à la misère. La lutte que la Russie avait soutenue contre la Pologne, sous les tzars Alexis et Théodore, était devenue le tombeau de plusieurs cloîtres dont les ressources étaient jadis considérables. Ces circonstances déterminèrent les patriarches à opérer une transformation dans les statuts monastiques. Les cloîtres peu considérables virent s'évanouir leur autonomie et passèrent sous la juridiction des évêques ou la tutelle des grands monastères.

Une autre cause rendait cette mesure nécessaire. Le schisme agitait l'Église. C'était dans les monastères pauvres qu'il obtenait surtout créance; c'était par eux qu'il s'infiltrait de plus en plus dans les esprits. L'incorporation des cloîtres aux siéges épiscopaux parut une mesure de prudence, qui permettait de surveiller de plus près l'esprit qui les animait. Une certaine restriction fut apportée à la faculté d'ouvrir de nouveaux asiles monastiques. Il fut interdit de conférer le caractère monacal aux hommes mariés ainsi qu'aux femmes qui n'étaient point en état de veuvage. En 1701, Pierre le Grand ordonna d'exclure des monastères quiconque, homme ou femme, n'avait pas reçu l'institution régulière, laquelle ne put être conférée qu'à un certain âge, et un oukase de 1703 interdit l'ouverture de nouveaux monastères.

Il en fut autrement dans les provinces du sud.

Les persécutions dont la foi orthodoxe y était l'objet, stimulèrent les sympathies que la vocation monastique y avait jusqu'alors éveillées. La noblesse attachée à l'Église russe y multiplia les monastères, dans lesquels elle voyait une ressource pour sa foi et une retraite contre l'oppression religieuse. La Russie-Blanche et la Lithuanie virent éclore quarante-cinq monastères pendant la première moitié du XVIIe siècle. La Volhinie, la Petite-Russie en eurent encore davantage. Les moins importants furent, comme dans le nord, soumis aux plus considérables. C'était une protection étendue sur eux contre les dangers qui les menaçaient.

Les persécutions que le fanatisme de Rome n'épargnait pas aux Églises Orthodoxes, furent, pour les monastères, des leçons de fidélité aux devoirs austères de la dévotion. La haine qui les poursuivait, la pauvreté qui était leur partage leur firent chercher dans les perspectives du monde religieux le dédommagement des maux qui pesaient sur leurs destinées. Les vertus chrétiennes fleurirent dans leur sein. Il y avait là pour l'Église Orthodoxe une victoire d'autant plus belle, que les monastères, dont les Uniates avaient pris possession, subissaient un discrédit de plus en plus complet. « Regardez sans partialité, écrit le métropolitain Pierre Mogilas aux Uniates, regardez à nos monastères orthodoxes pauvres, sans ressources, exposés à tous les maux.... Voyez, dans la province de Kief, le monastère de Mégigorsk, où plus de cent cinquante frères vivent en cénobites et se nourrissent du travail de leurs mains, à l'exemple du grand Antoine. Voyez les monastères du Dnièpre ; la piété y fleurit : voyez celui de Trégorsky : quatre-vingts frères au moins y donnent l'exemple d'une vie pure, toute empreinte d'austérité. Vous parlerai-je de celui de Pokoutié (en Bukovine) ? Ce sont au moins deux cents religieux qui, par la mortification

de la chair, conservent les pieuses traditions des premiers anachorètes. Rappellerai-je celui de Krékof? Ce sont encore de nombreux moines voués à la pauvreté et aux pratiques de la dévotion. Voulez-vous porter vos regards sur la Russie-Blanche? Vous trouverez au monastère de Khoutia au moins deux cents frères, dont les mœurs commandent le respect. Je ne parle pas d'une foule d'autres communautés... Bon gré, mal gré, vous avouerez que les vertus qui régnaient au temps des apôtres, en face de persécutions et de souffrances de tout genre, se retrouvent parmi nous, et que Dieu accomplit sa force dans notre infirmité [1]. »

Job, surnommé le Rigide, fut l'un des religieux les plus recommandables du XVIIe siècle. Connu dès sa jeunesse par la sévérité de ses mœurs, il fut appelé dès l'âge de vingt ans par le prince d'Ostrog à la direction du monastère de la Croix. Sa parole faisait une vive impression sur le peuple et sur les grands qui l'entouraient de déférence. Il s'éloigna secrètement du monastère pour se soustraire aux honneurs dont il était l'objet, et mourut en 1651.

Le XVIIIe siècle fut signalé par la lutte des passions ardentes qui armèrent l'Église romaine contre l'Église Orthodoxe. Cette dernière eut ses martyrs. Athanase Philippovitch, au témoignage de Konissky, périt au monastère de Breszt en 1648, sous les coups des catholiques. La foi orthodoxe se maintint cependant jusqu'au XVIIIe siècle dans les monastères du sud-ouest de la Russie, malgré les intrigues, les persécutions et les efforts de l'Église romaine.

[1] Le traité intitulé « *le Rocher de la foi,* » publié à Kief, en 1644, p. 367.

LIVRE HUITIÈME

MORALE ET VIE CHRÉTIENNE DANS L'ÉGLISE RUSSE.

SOMMAIRE

I. — État des mœurs aux premiers siècles de l'Église russe.

II. — Influence du joug des Mongols sur les mœurs chrétiennes. — Relations de martyres. — XVe et XVIe siècles.

III. — Morale et vie chrétienne au XVIIe siècle.

IV. — Le clergé russe contemporain.

CHAPITR I.

ÉTAT DES MŒURS AUX PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE RUSSE.

Le contenu de ces pages et, en particulier, les détails que nous avons puisés dans les monuments de la littérature ecclésiastique, ont pu faire apprécier partiellement ce que fut la vie chrétienne des premiers temps de l'Église russe. Nous allons essayer de caractériser d'une manière plus précise l'influence que le christianisme exerça sur le développement moral et le progrès religieux de la race slave.

Cette influence eut à triompher dès l'abord des pratiques païennes et des superstitions populaires, qui restèrent longtemps puissantes sur l'esprit des Russes, déjà chrétiens. Les uns se réunissaient au bord des rivières ou près des fontaines pour y offrir des sacrifices aux idoles. Les autres se livraient à la magie ou aux sortiléges. Le crédit dont les magiciens jouissaient auprès du peuple était si grand, que malgré l'absurdité de leurs rêveries, on voyait s'attacher à leurs pas une foule de personnes, dont la crédulité devint en plus d'une occasion un aveugle fanatisme. Les croyances païennes avaient si fortement marqué de leur empreinte les habitudes de la nation, que plus d'une fois les temples chrétiens restaient déserts, tandis que la foule mêlait à l'ivresse de ses fêtes populaires le souvenir des mystères de son

ancien paganisme. Cet état de choses devait altérer profondément la pureté des mœurs. Il n'était pas rare de voir des gens du peuple vivre dans la licence et ne faire aucun cas de la sainteté du mariage. D'autres, abjurant toute retenue, pratiquaient ouvertement la polygamie; d'autres encore répudiaient leurs femmes, pour contracter de nouveaux rapports. C'était encore à l'ombre du paganisme que s'abritait un honteux trafic, celui des esclaves, qui était général en Russie avant l'époque de sa conversion au christianisme. Il suffisait d'un caprice du maître pour que ces esclaves fussent vendus, quoique chrétiens, à des païens ou à des juifs. On comprend dès lors pourquoi le métropolitain Jean II se plaignait de l'indifférence de beaucoup de chrétiens russes, qui passaient des années entières sans prendre part au sacrement de la Cène. Mais les deux obstacles les plus funestes aux progrès de la vie chrétienne, c'étaient, d'une part, les habitudes d'ivresse que l'Église combattit avec une vive énergie, de l'autre les rivalités des princes qui ensanglantaient la Russie presque sans interruption[1].

Leurs querelles laissaient un libre essor aux plus violentes passions du cœur humain, la cupidité, la perfidie, la vengeance, la cruauté. On vit le fils s'armer contre le père, le frère contre le frère; les liens de parenté furent méconnus, les droits de la conscience foulés aux pieds. Les princes concluaient un traité, baisaient la croix en témoignage de sincérité, puis violaient leurs serments et se trompaient les uns les autres sans scrupule. Le peuple, entraîné par leur exemple, s'autorisa plus d'une fois de leur conduite pour se livrer à des actes de barbarie. Nous en appellerons, pour le prouver, à deux épisodes des mœurs contemporaines. L'un

[1] Le métropolit. Jean II, Statut ecclésiastique, adressé au moine Jacob, dans les Annales russes, I, 89-104. — Chroniq. russes, I, 73, 75-78, 92, 95.

est un acte de parjure et de cruauté; l'autre, une scène d'excès populaires.

En 1097, les princes féodaux, fatigués des querelles qui les divisaient, se réunirent à Loubetch et conclurent, sous l'influence de Vladimir Monomaque, un traité de paix solennel, par lequel ils s'engagèrent en même temps à unir toutes leurs forces contre les ennemis extérieurs, les Polovtsis. Un nouveau partage des provinces fut le résultat de ce traité, que tous les princes jurèrent d'observer. Mais bientôt après son retour de Loubetch, David Igorévitch, prince de Wladimir, se rendit à Kief, et s'efforça de persuader au grand-duc Sviatopolk, que les princes Wassilko et Vladimir Monomaque préparaient en secret les moyens de le dépouiller, ainsi que le grand-duc lui-même, de leurs fiefs héréditaires. C'était une calomnie, née de la haine implacable que David nourrissait contre ces deux princes. Sviatopolk le pressentait; mais, entraîné par ses instances, il n'eut pas le noble courage de reculer devant le parjure. Wassilko rejoignait sa famille et s'était arrêté, non loin de Kief, au monastère de Vidoubetz, pour y passer la nuit. Dès le matin, Sviatopolk et David l'invitèrent à se rendre au palais du grand-duc. Wassilko accepta l'entrevue. Au moment où il entrait dans les murs de Kief, l'un des gardes l'avertit qu'on en voulait à ses jours; mais le prince, plein de confiance dans l'inviolabilité de la foi jurée, fit le signe de la croix et continua sa route. A peine était-il en présence du grand-duc et de David, que des soldats l'assaillirent et le chargèrent de chaînes. Dès le lendemain, les hégoumènes, instruits de cet acte de déloyauté, se présentèrent devant Sviatopolk et le supplièrent de ne pas imprimer une tache à son nom, en violant son serment. Le grand-duc, subjugué par les perfides conseils de David, lui abandonna sa victime. L'infortuné Wassilko, protestant en vain contre une

odieuse trahison, fut emmené de nuit à Belgorod, lâchement terrassé dans une misérable chaumière, où son ennemi lui fit crever les yeux...! — « Jamais semblable forfait, s'écria Vladimir Monomaque en apprenant cette horrible cruauté, n'avait souillé la terre de Russie, du vivant de nos pères et de nos aïeux[1] ! »

Le martyre du prince Igor Olgovitch est une peinture non moins sombre des mœurs de l'époque.

Le grand-duc Vsévolod étant mort en 1146, Igor, son frère, avait pris possession du trône de Kief en vertu de son testament. Mais les habitants de cette ville, qui avaient peu de sympathie pour les descendants de la race d'Olga, princes de Tchernigof, auxquels ils préféraient ceux de la maison de Vladimir Monomaque, offrirent secrètement la couronne à Isiaslaf Mstislavitch de Péréiaslaf. La guerre éclata entre les rivaux : Igor fut fait prisonnier, conduit à Péréiaslaf et enfermé au monastère de Saint-Jean. Gravement malade et accablé de chagrin, il résolut d'accomplir un vœu qu'il avait formé depuis longtemps, celui de renoncer au monde, se fit consacrer moine par l'évêque Euthyme et fut transporté à Kief, où il prit en effet l'habit monastique, au cloître de Saint-Théodose. Bientôt les princes de sa maison exigèrent que leur frère leur fût rendu et déclarèrent la guerre à Isiaslaf. Ce prince en informa son frère Vladimir, le métropolitain et l'assemblée du peuple. Les habitants décidèrent par acclamation qu'ils marcheraient contre les princes de la maison d'Olga, et que leur premier acte de représailles serait la mort du malheureux Igor. Vladimir protesta que telle n'était pas la volonté d'Isiaslaf : « Nous savons, répondirent-ils, qu'il ne le veut pas, mais nous le voulons. » Ce fut en vain que le métropolitain et les chefs du peuple s'efforcèrent de calmer

[1] Collection des chroniques russes, I, 109-111.

l'effervescence; leur voix fut méconnue et une foule immense se rua contre le monastère de Saint-Théodose. Igor venait d'assister à l'office liturgique de la messe et priait devant l'image de la sainte Vierge. On l'arracha du sanctuaire, on l'entraîna frénétiquement hors de l'enceinte du cloître. Vladimir accourut à son aide, et parvint à le conduire au palais de sa mère dont on ferma les portes. Mais la fureur de la foule n'était pas épuisée. Le palais fut envahi; le malheureux Igor, impitoyablement massacré, fut traîné nu par les rues et les places de Kief. Il fallut attendre qu'un peu de calme se rétablit pour recueillir ses restes, qui furent transportés dans une église, revêtus de l'habit monastique et inhumés avec les cérémonies d'usage au monastère de Saint-Siméon [1].

Il ne faudrait pas cependant porter un jugement trop sévère sur le caractère moral de l'époque. Si un trop grand nombre de chrétiens russes se livraient encore aux superstitions païennes, c'était là le résultat des vieilles habitudes et de l'ignorance plutôt que le fruit d'une volonté dépravée, hostile à la foi chrétienne. Aussi le métropolitain Jean, dans sa Règle ecclésiastique, exhorte-t-il son clergé « à éclairer ceux » qui s'égarent, non-seulement une ou deux fois, mais le » plus souvent possible. » L'intempérance, alors très-répandue parmi les Russes, était un héritage des anciennes mœurs slaves, et il n'est pas étonnant que les pasteurs de l'Église aient eu si souvent à lutter contre ce vice. L'effusion du sang, le parjure, les désordres, les cruautés que signalèrent les querelles intestines des princes, étaient inhérents au caractère général de l'époque et n'affligeaient pas seulement la Russie. L'évangile opposa une forte digue aux passions cruelles dont cette féodalité farouche était la source, et

[1] Chroniques russes, I, 37; II, 28, 32-35.

adoucit du moins les maux qu'elle enfantait. Une parole de réconciliation, prononcée par l'Église, calma plus d'une fois les querelles des princes, comprima les haines nationales et prévint les guerres civiles. En 1136, Jaropolk, grand-duc de Kief, disposait d'une armée nombreuse, au moment où les princes de la maison d'Olga marchaient contre sa capitale. « Pour éviter de répandre le sang, disent les chroniques, et malgré l'avis de ses frères, il consentit à un traité de paix en vertu duquel il renonça à ses domaines paternels de Koursk, en faveur de ses adversaires. » Un autre grand-duc de Kief, Viatcheslaf, informé que Vsévolod s'avançait contre lui à la tête de ses milices, « ne voulut point que le sang coulât » et céda volontairement le trône à son rival, en se contentant lui-même de son fief de Tourof [1]. Tout en subissant l'esprit de leur temps, les princes comprirent plus d'une fois que les principes chrétiens protestaient contre leurs sanglantes rivalités. C'est ce qui résulte d'une lettre touchante que Vladimir Monomaque adressa au prince de Tchernigof, Oleg, qui avait fait périr son fils Isiaslaf, et poursuivait une guerre acharnée contre Mstislaf, second fils de Vladimir :

« Longtemps, écrit le prince, mon triste cœur a lutté contre la loi de Christ, qui prescrit le pardon et la clémence. Dieu veut que, frères les uns des autres, les hommes s'aiment d'une affection mutuelle ; mais les meilleurs de nos ancêtres, séduits par l'ennemi de Christ, ont guerroyé contre leurs proches... Je t'écris à la prière de Mstislaf, qui me supplie de sacrifier mon ressentiment au bonheur de la Russie et de remettre la mort de son frère au jugement de Dieu. La grandeur d'âme du fils est la confusion du père. Oserions-nous en effet, créatures d'un jour, profaner le modèle de céleste douceur, que le Seigneur Jésus-Christ

[1] Chroniques russes, II, 14, 15.

nous donne? Aujourd'hui environnés de gloire et d'honneurs, demain dans le tombeau, et d'autres se partagent nos richesses! Frère, souvenons-nous de nos aïeux: qu'ont-ils emporté avec eux, à part leurs vertus? Après avoir fait périr mon fils, dont tu avais sanctifié le berceau par le baptême, tu as vu froidement couler le sang de cet agneau et se flétrir cette jeune fleur; tu n'as pas eu pitié des larmes d'un père et d'une mère; tu n'as pas voulu m'écrire une parole de consolation; tu as refusé de me renvoyer ma pauvre innocente fille, afin que je pleure avec elle la mort de son époux, moi qui n'ai pu partager les joies de leur hymen, ni entendre les chants dont il fut célébré... Pour l'amour de Dieu, rends la liberté à l'infortunée, afin qu'elle gémisse comme la tourterelle, à mon foyer, et moi, le Dieu du ciel me consolera! Je ne te reproche pas la mort prématurée de mon fils bien-aimé: les plus vaillants hommes tombent sur un champ de bataille. Trompé par des serviteurs cupides, il poursuivait un but intéressé, et je suis plongé maintenant dans le deuil! Mais il eût mieux valu, après t'être emparé de Mourom, ne point envahir Rostof et faire la paix avec moi. Prononce toi-même: était-ce à moi ou à toi, d'en parler le premier? Si tu veux écouter la voix de ta conscience et tranquilliser mon âme, fais-moi parvenir un traité de bonne foi par un ambassadeur ou par un prêtre, et règne paisiblement sur tes domaines: mon affection te sera rendue et nous vivrons en franche amitié. Je ne suis pas ton ennemi, je n'ai pas voulu ton sang à Starodoub (où Sviatopolk et Monomaque avaient assiégé le prince): Dieu veuille que ceux qui sont mes frères ne cherchent pas à répandre le mien! Nous t'avons chassé de Tchernigof, uniquement à cause de tes relations avec des traîtres, — et je m'en repens, car je ne faisais que complaire à mon frère (Sviatopolk). Tu règnes maintenant sur Mourom et mes fils, sur l'héritage de leur aïeul: veux-tu les

faire périr? — Réfléchis : Dieu m'est témoin que je ne désire que le bien de la patrie et la prospérité de ceux qui sont mes frères. La paix de l'âme est à jamais perdue pour celui qui est l'ennemi du repos des chrétiens. Si je te parle ainsi, ce n'est ni par crainte, ni par embarras, mais sous l'inspiration de ma conscience et de mon âme, qui me sont plus précieuses que toute chose au monde [1]... »

Si le paganisme, avant de disparaître complétement, altérait encore la pureté des mœurs nationales, la foi chrétienne, de son côté, avait opéré une réaction salutaire, qui présageait un meilleur avenir. De nouvelles tendances germaient sous l'influence qu'elle exerçait déjà sur les hautes classes de la société. Elles se manifestèrent par le zèle que les princes déployèrent dans la construction des temples et la fondation des monastères. La ville de Kief renfermait à elle seule jusqu'à six cents églises et treize cloîtres. Non-seulement les princes fondèrent des temples; ils les fréquentaient avec empressement. « La premiere chose à faire, écrivait Vladimir Monomaque à ses enfants, c'est de vous rendre à l'église : il ne faut pas que le lever du soleil vous surprenne plongés dans le sommeil. Empressez-vous, avant l'aurore, de rendre gloire à Dieu et d'implorer sa bénédiction pour le corps et pour l'âme. C'était l'habitude de mon bienheureux père, c'est celle de tous les gens de bien. » La journée commençait et se terminait par la prière. « Implorez avec larmes le pardon de vos péchés, ajoutait le même prince, et ne le faites pas seulement pendant les offices de l'Église, mais avant de vous livrer au repos. Ne laissez pas la nuit s'écouler sans vous prosterner : les dévotions nocturnes et le chant des cantiques sont des victoires remportées sur le démon, et l'effacement des péchés commis dans le cours de

[1] Karamsine I, 116-118.

la journée. Quand vous êtes à cheval, évitez les conversations frivoles, et si vous ne savez pas d'autre prière, dites dans vos cœurs sans vous lasser : Seigneur, aie pitié de nous ! — plutôt que de penser à des choses vaines. »

A ces sentiments de dévotion se joignaient ceux d'une haute considération pour les pasteurs de l'Église et les anachorètes, qui se livraient à la pratique des vertus ascétiques. Les princes réclamaient leur bénédiction, les consultaient dans la décision des intérêts religieux et civils, fournissaient libéralement à leur entretien. Vladimir Monomaque disait à ses enfants : « Recevez avec déférence la bénédiction des évêques, des prêtres et des hégoumènes ; ne vous séparez point d'eux ; aimez-les, protégez-les selon vos moyens, parce qu'ils prient Dieu pour vous. » Ces sentiments étaient ceux de beaucoup de princes. On vit plus d'une fois les grands-ducs Isiaslaf, Sviatoslaf, Sviatopolk, Vladimir Monomaque oublier la distance qui les séparait d'hommes tels que Théodose et Antoine, Barlaam, Procore. Ce n'était pas seulement le métropolitain Nicéphore ou le grand Théodose, c'était jusqu'à un moine ignoré, tel que Jacob, qui s'adressait aux princes pour leur faire entendre le langage de la vérité. Aussi le respect dont on entourait la vie monastique était-il général dans toutes les conditions. Des hommes de basse condition, de riches marchands, des boyars, des princes renoncèrent au monde et s'enfermèrent dans des cellules. Nicolas Sviatosch, fils du prince de Tchernigof, David, après avoir distribué tous ses biens aux pauvres, passa de nombreuses années (1106-1143) au cloître de la Petchéra, au sein d'une humilité constante. Un fils de saint Vladimir, après une captivité de vingt-quatre ans, dont il fut délivré en 1059 par ses neveux, embrassa, peut-être contre son gré, l'austérité du cloître. Plusieurs princesses prirent la même résolution : les deux filles de Vsé-

volod, Anna ou Yanka, qui fut supérieure du couvent de femmes qu'elle fonda en 1086, et Eupraxie, qui prit le voile en 1106; la fille de Sviatoslaf, Preslava, qui mourut en 1116; deux filles de Vladimir Monomaque, Euthymie, qui avait épousé le roi de Hongrie, Koloman, et finit ses jours au monastère en 1138, et Marie, veuve du tzarévitch grec, Léon, laquelle mourut en 1146, dans la retraite solitaire de son ermitage.

Au moment de partir pour quelque expédition, les princes ne négligeaient jamais d'implorer l'assistance de Dieu et de lui rendre, après la victoire, des actions de grâces. En 1068, les trois fils de Jaroslaf, avant de marcher contre les Polovtsis, se rendirent à la grotte d'Antoine pour réclamer sa bénédiction et ses prières. Le grand-duc Sviatopolk, au moment d'entrer en campagne, avait l'habitude de prier au tombeau de Théodose et de prendre la bénédiction de l'hégoumène de la Petchéra. L'amour de Dieu est fécond en vertus; il inspirait l'affection du prochain, éveillait la compassion pour les pauvres, la sympathie pour quiconque était dans la souffrance. Sanctifiée par l'exemple de saint Vladimir, et plus tard de Théodose de la Petchéra, qui avait destiné une cour particulière du monastère aux indigents, la charité fut l'une des vertus principales de l'époque. Les exhortations que Vladimir Monomaque adresse à ses fils, prouvent le zèle qu'elle inspirait. « Avant tout, souvenez-vous des pauvres, nourrissez-les selon vos moyens, donnez à l'orphelin et rendez vous-mêmes justice à la veuve. » Isaac, Théodose et Eustrate de la Petchéra distribuèrent tout leur bien aux indigents avant d'embrasser la vie monastique. D'abondantes aumônes étaient souvent faites à l'occasion d'un décès. A la mort du grand-duc Sviatopolk, sa veuve fit de riches sacrifices en faveur des monastères, du clergé et des pauvres. On vit aussi d'opulents particuliers consacrer

leur fortune à la rançon des prisonniers. Un grand nombre d'habitants et de moines de la Petchéra ayant été emmenés en esclavage à la suite de l'incursion dévastatrice que les Polovtsis firent à Kief, en 1096, sous la conduite du redoutable Boniak, un riche bourgeois de Kief se rendit chez les Polovtsis, « racheta un grand nombre de prisonniers et les ramena dans leur patrie [1]. »

C'étaient là des vertus sérieuses ; mais il faut le dire, plusieurs princes n'en eurent que l'apparence. La conscience perdait tous ses droits dès qu'il s'agissait des intérêts de leur ambition. Le grand-duc Sviatopolk dont le zèle, nous l'avons vu, ne connaissait pas de bornes, quand il s'agissait de fonder des églises ou des monastères ; qui n'entreprenait jamais une expédition sans demander humblement la bénédiction de Théodose et les prières de son monastère, Sviatopolk violait ouvertement les devoirs de la fidélité conjugale, entretenait des courtisanes, ne se faisait aucun scrupule de spolier les plus riches citoyens de Kief, alla même, dans un moment où le sel manquait, jusqu'à spéculer honteusement sur la détresse du peuple. Jean, hégoumène de la Petchéra, osa lui reprocher son insatiable avidité et les souffrances de ses sujets : Sviatopolk le fit saisir et emprisonner à Tourof [2]. Son fils, Mstislaf, ayant appris que le vénérable Théodose de la Petchéra avait trouvé une somme considérable et des vases précieux déposés dans son ermitage, exigea qu'il lui livrât ces richesses. Le moine ayant répondu que pour éviter la tentation, il les avait enfouies dans la terre, sans se rappeler en quel endroit, le prince lui fit éprouver d'affreux tourments au milieu desquels il expira ; puis le prince perça d'une flèche Basile, son ami [3].

[1] Chroniques russes, II, 4. — Le Patrologe de la Petchéra.

[2] Karamsine II, 144.

[3] Le Patrologe de la Petchéra : Vies des vénérables Théodose et Basile.

Quelques belles vertus font diversion à cet affligeant tableau. Le jeune prince de Novgorod, Gleb, fils de Sviatoslaf (1078), était, au témoignage du chroniqueur, animé d'une foi vive et pleine d'humilité. Généreux pour les pauvres et les voyageurs, plein de dévouement pour l'Église, le grand-duc Isiaslaf était connu pour la douceur de son caractère. Ami de la justice, il savait en maintenir les droits. Il pardonna aux habitants de Kief qui, après l'avoir chassé, s'étaient livrés au pillage de son palais. Il n'eut que de l'indulgence pour son frère Vsévolod, qui avait provoqué sa seconde expulsion, et exposa même sa vie pour le défendre. Aussi les chroniques disent-elles, que « s'il commit des péchés, sa charité toute chrétienne les effaça. » Elles parlent avec une égale admiration de Vsévolod, fils de Jaroslaf, de Vladimir Monomaque, de Mstislaf, et de Vsévolod-Gabriel. Le voiévode de Kief, Jane, et son épouse Marie, « vivaient dans l'observation des commandements de Dieu, » et jouissaient de toute l'affection de Théodose de la Petchéra.

Une page empruntée à la célèbre « Exhortation » que Vladimir Monomaque adresse à ses enfants, achèvera de faire comprendre sous quel jour on envisageait la piété chrétienne :

« Avant tout, songeant au salut de votre âme, ayez dans le cœur la crainte de Dieu. Exercez en large mesure la charité, qui est le principe de tout bien... Apprenez par la parole de l'Évangile, à discipliner votre oreille, à gouverner votre langue, à régler votre esprit, à soumettre votre corps, à vaincre votre colère, à n'avoir que de sages pensées, à vous appliquer aux bonnes œuvres, pour plaire au Seigneur. Si quelqu'un vous fait tort, ne vous vengez pas ; si l'on vous porte envie ou vous persécute, ayez patience ; si l'on vous blâme, priez ; faites mourir le péché. Soyez les protecteurs de celui qu'on opprime, faites droit à la veuve et à l'orphe-

lin... Il y a trois choses excellentes par lesquelles nous pouvons triompher du démon, notre ennemi : le repentir, les larmes et l'aumône. Pour l'amour de Dieu, mes enfants, n'oubliez aucune de ces choses ; elles ne sont point difficiles : elles le sont moins que l'isolement du monde, les obligations du cloître, ou la faim, ou les sacrifices que s'imposent de bonnes âmes, et c'est à un prix léger que vous pouvez attirer sur vous la grâce de Dieu. Ne prenez point vainement le nom du Seigneur : il n'y a aucune nécessité de le faire. S'il vous arrive de baiser la croix en témoignage de votre sincérité, faites-le en vous demandant si vous pouvez tenir parole, et après l'avoir fait, soyez fidèles à votre serment, pour ne pas exposer le salut de votre âme. N'ayez d'orgueil ni dans l'esprit ni dans le cœur, mais dites : nous sommes tous mortels ; aujourd'hui vivants, demain dans le tombeau ! Tout ce que tu nous as donné, Seigneur, n'est pas à nous, mais à toi, et tu nous l'as confié pour peu de jours. Honorez le vieillard comme un père, l'homme jeune comme un frère... Gardez-vous de mensonge, d'ivresse, de libertinage, vices qui énervent le corps et perdent l'âme... Visitez le malade, soyez au chevet du mourant, car nous sommes tous une proie pour la mort ! Ne soyez hautains avec personne : dites à chacun une parole de bonté. Aimez vos femmes, mais sans être dominés par elles. Et voici en quoi tout se résume : gardez avant toutes choses la crainte de Dieu [1]. »

L'état moral et religieux de la Russie reste le même dans ses conditions générales pendant le XIIe et le XIIIe siècle. C'est encore un mélange de superstition et d'immoralité, à peine balancées par l'influence de la foi chrétienne. Les ténèbres continuent à lutter contre la lumière ; mais celle-ci fait des progrès, et une certaine amélioration se manifeste dans les mœurs de la nation.

[1] Chroniq. russes, I, 91 et 130.

Les obstacles qui s'opposaient au triomphe de la vie chrétienne étaient de deux espèces : les uns prenaient leur source dans l'idolâtrie ; les autres découlaient de l'esprit du temps.

Les premiers tendaient à disparaître. On voit encore des chrétiens élever des autels dans les champs et dans les bosquets : mais ce n'est plus qu'une accommodation aux anciens usages, et l'élément païen est discrédité. Des femmes portent leurs enfants malades aux magiciens, mais elles ne voient plus dans ces derniers que des médecins ou des empiriques. Les vieilles superstitions ne rencontrent que l'indifférence. Rien dans les chroniques ou dans les monuments littéraires de l'époque ne prouve qu'il existait encore en Russie des chrétiens qui se prosternaient, comme auparavant, devant les faux dieux. Les sacrifices ont cessé ; les magiciens ont perdu leur prestige et n'osent plus élever la voix contre les pasteurs de l'Église. Il y a même contre eux des réactions sanglantes. Les Novgorodiens, en 1227, brûlent quatre magiciens sur un simple soupçon de sorcellerie[1]. Un autre abus, fortement enraciné dans les mœurs, la polygamie, tend à s'affaiblir. Cyricus fait mention de personnes qui, ouvertement ou en secret, vivent encore avec des courtisanes, et la répudiation paraît un vice très-répandu dans le peuple. Mais déjà le tableau de l'immoralité est moins sombre et la « Règle ecclésiastique » du métropolitain Jean II, qui signalait la pluralité et le rapt des femmes, le mépris des cérémonies du mariage et le divorce arbitraire, ne rencontre plus sous ces divers rapports que de rares applications. Il y a plus. Une chronique rapporte qu'en 1174 les habitants de Galitch brûlèrent une malheureuse femme, nommée Anastasie, courtisane de leur prince Jaros-

[1] Collect. des chroniq , III, 12.

laf, et qu'ils exigèrent du prince lui-même le serment de vivre désormais avec sa femme légitime : preuve évidente que l'opinion était sévère contre les désordres moraux, et qu'à son tribunal la sainteté du mariage commençait à reprendre ses droits [1].

Cependant les désordres et les malheurs enfantés par l'esprit du temps, esprit d'anarchie, de guerre civile et de cruauté sanguinaire, non-seulement ne disparurent pas, mais devinrent par intervalles plus déplorables. Il serait superflu d'entrer dans les détails ; nous n'y trouverions que perfidie, parjure et vengeances implacables. Nous n'esquisserons ici que quelques traits généraux, qui prouvent tout ce qu'il y avait alors de dureté dans les mœurs et d'acharnement dans les querelles des princes.

En 1169, les troupes de Bogoloubsky et de onze autres princes ses alliés, après avoir pris Kief d'assaut, se livrèrent pendant trois jours au pillage, non-seulement des maisons particulières, mais des temples de Sainte-Sophie et de la Dessiatina, ainsi que des monastères dont ils enlevèrent toutes les richesses, les images, les livres, les riches vêtements sacerdotaux et jusqu'aux cloches. Jamais n'avait eu lieu semblable profanation des choses saintes. — Jaropolk, neveu de Bogoloubsky, après avoir, à la suite d'une rivalité sanglante, expulsé de Wladimir son oncle Michel, et s'être emparé de son trône en 1175, signala le premier jour de son règne par l'abrogation de tous les priviléges et revenus que Bogoloubsky avait affectés à l'église cathédrale de cette ville, et enleva de force l'or et l'argent ainsi que l'image de la sainte Vierge, qu'il donna à son gendre Gleb de Riazan. — En 1177, Mstislaf et Jaropolk, tous deux neveux de Vsévolod, lui ayant déclaré la guerre, furent faits

[1] Chroniq. russes, II, 106.

prisonniers. Les fils de Vladimir sévirent contre eux avec une fureur que ne put modérer la voix de leur père, les arrachèrent de prison et leur crevèrent les yeux. — En 1211, les habitants de Galitch, animés de ressentiment contre leurs princes Roman, Sviatoslaf et Rostislaf, fils d'Igor, obtinrent des Hongrois, qui s'étaient emparés de leur ville, que ces trois princes leur fussent livrés, et les pendirent. — Enfin, en 1217, Gleb, prince de Riazan, et son frère Constantin avaient comploté de faire périr tous leurs parents pour régner seuls sur la province. Ils profitèrent de la première occasion qui s'offrit à eux pour accomplir leurs sinistres projets. Les princes étant sortis de ville pour une conférence générale, Gleb leur offrit un festin sous sa tente. Ils s'y rendirent sans défiance, entourés d'une suite nombreuse. Mais à peine le festin avait-il commencé, que Gleb et Constantin tirèrent leurs glaives, et avec le secours de leurs gens et de quelques Polovtsis, embusqués non loin de la tente, se jetèrent sur leurs victimes, et égorgèrent six princes et une foule de leurs boyars et de leurs valets.

C'est là un sombre horizon; il s'éclaire cependant de quelques rayons émanés de la foi chrétienne ou de l'amour de la patrie. En 1148, les princes de Tchernigof, après avoir longtemps fait la guerre au grand-duc de Kief, Isiaslaf, lui proposent la paix. Le prince demande l'avis de son frère, Rostilaf de Smolensk : « Mon frère, répond celui-ci, tu es mon aîné, et tout ce que tu feras je l'approuverai : mais si tu veux partager mon avis, au nom de l'Évangile, au nom de l'amour que nous devons à la Russie, tu accepteras la paix. » — Un autre ennemi de ce même Isiaslaf, Youry Dolgorouky lui écrivit, la veille de la bataille qui le força de renoncer momentanément au trône de Kief : « Frère, tu as envahi et conquis mes terres et tu m'as privé du premier rang ; mais à présent, par affection

pour la Russie, chrétiens que nous sommes, n'allons pas jusqu'à répandre le sang. Cède-moi Péréiaslaf dont je donnerai la souveraineté à mon fils, et tu régneras sur Kief. Si tu n'y consens pas, que Dieu soit juge entre nous ! » Deux ans après, en 1151, la guerre entre les deux princes continuait avec des succès partagés. Youry vint mettre le siége devant Kief. Son frère aîné, Viatcheslaf, qui partageait le pouvoir avec Isiaslaf, lui envoya ce message : « Combien de fois, mon frère, ne t'ai-je pas supplié de ne point verser le sang chrétien, de ne pas dévaster le sol de la Russie? Malgré le nombre de mes gardes et le pouvoir que Dieu m'a donné, je n'ai pas tiré l'épée, quand tous deux vous vous êtes ligués contre moi ; je n'ai pas répondu à votre agression, afin d'obéir à la foi chrétienne ; je n'ai réclamé aucun dédommagement, je me suis même occupé de vos intérêts, et vous ne voulez pas vivre en paix avec moi... J'étais déjà d'âge viril quand tu naquis : veux-tu lever la main contre ton frère aîné ? » — Joury persista dans son obstination : il fallut en venir à une bataille. « Que Dieu soit juge de mon frère, dit Viatcheslaf, puisqu'il ne me laisse pas d'autre choix : dès ma jeunesse je hais l'effusion du sang[1]. » Nous nous bornerons à ces citations. On n'oubliera pas l'action conciliatrice que le clergé, fidèle à sa mission, exerça sur les guerres civiles fomentées par les rivalités des princes féodaux.

L'adoption du christianisme en Russie donna l'éveil à de nouvelles tendances. L'une des plus générales se manifesta par la libéralité que les princes et, avec eux, de riches particuliers déployèrent dans la construction des temples et l'établissement des monastères. Wladimir, Novgorod, Rostof en possédaient un grand nombre. La nation témoignait

[1] Collect. des chroniques russes, II, 38, 43, 60, 63.

au clergé une haute considération. La vocation monastique en particulier devint l'objet d'une profonde vénération. Les chroniques font mention de plusieurs princes et princesses qui finirent leurs jours dans les austérités du cloître.

L'esprit de pèlerinage forme un autre trait des mœurs religieuses du XIIe siècle. Vladimirko, prince de Galitch, se rendit, en 1150, à Vischgorod, où se trouvaient les reliques des martyrs Boris et Gleb, et visita successivement Sainte-Sophie de Kief, la basilique de la Dessiatina de la Sainte-Vierge et le monastère de la Petchéra. Youry Dolgorouky se trouvait à Péréiaslaf au moment de la fête des deux martyrs. Il voulut prier avec sa famille sur les bords de l'Alta, au lieu même qui avait été témoin des souffrances de Boris. Pendant la seconde moitié du XIIe siècle, Euphrosine, princesse de Polotzk, avec sa sœur Eupraxie et son frère David, se rendit à Jérusalem et séjourna au monastère *russe*, ainsi nommé, soit parce qu'il était peuplé de moines russes, soit parce qu'il servait d'asile aux pèlerins de cette nation. Dans la province de Novgorod, l'usage de visiter les Saints-Lieux avait pris une si grande extension, que l'évêque Niphon crut devoir y apporter des restrictions, et que l'archevêque Jean soumit à une pénitence quiconque faisait vœu de se rendre à Jérusalem, se fondant sur cette considération, que la plupart des pèlerins n'entreprenaient le voyage de la Terre-Sainte que pour se livrer au vagabondage, à la paresse et à la mendicité [1].

Le XIIe siècle est l'âge féodal de la Russie : les princes s'y livrent à des dissensions continuelles, mais ils font encore la part du sentiment religieux, jusque sur le champ de bataille. En partant pour la guerre, ils implorent l'assistance de Dieu ; pendant la lutte, on porte au milieu

[1] Livres hiérarchiq., I, 279. — Monuments de la littérat. russe au XIIe siècle, p. 176, 203.

des rangs les saintes Images et la Croix ; après la bataille, le vainqueur offre à Dieu des actions de grâces. En 1164, le grand-duc André Bogoloubsky se prépare à combattre les Bulgares de la Volga ; les prêtres, par ses ordres, portent devant les troupes l'image de la sainte Vierge de Wladimir et celle du Sauveur, et pendant que les troupes s'inclinent devant ces emblèmes révérés, le prince avec ses guerriers reçoit le sacrement de la Cène. Il remporte une victoire signalée sur les infidèles : sa première démarche est un acte religieux : avec toute sa garde, « il courbe le front devant l'image de la Mère du Seigneur, avec une joie mêlée de larmes et en chantant ses louanges [1]. » En 1170, les princes réunissent leurs forces contre les Polovtsis. Ils se confient « à l'assistance de Dieu, à la puissance de la Croix et aux prières de la sainte Vierge, » et après des exploits remarquables, la destruction d'une foule d'ennemis et la délivrance d'un grand nombre de prisonniers russes, « ils glorifient Dieu et la puissance de la Croix avec grande joie [2]. »

De ces habitudes religieuses découlent à la fois un vif dévouement aux intérêts de l'Église et une touchante sollicitude pour les malheureux et les pauvres. En parlant des vertus d'un prince, les chroniques ne manquent pas d'ajouter qu'il était généreux pour les indigents, libéral de ses biens pour les églises et les monastères, plein d'affection pour les prêtres et les moines, etc. Un événement heureux, un jour de fête était marqué d'ordinaire par des actes de munificence de la part des princes. En 1218, eut lieu à Rostof la consécration de l'église des martyrs Boris et Gleb, en présence du grand-duc de Wladimir, Constantin, entouré de sa famille

[1] Chroniq. russes, I, 151. — Chroniq. de Nikon, II, 160. — Livres hiérarchiq., I, 299.

[2] Chroniq. russes, II, 98.

et de sa noblesse. Le prince « donna un festin et fit d'abondantes aumônes, — comme il en avait l'habitude, » ajoute la chronique. Rostislaf, prince de Kief, après de somptueuses funérailles faites à son oncle Viatcheslaf (1154), fit apporter tout ce qu'avait laissé le défunt, ses vêtements, son or, son argent, puis « se mit à les partager aux monastères, aux églises, aux pauvres, aux anachorètes, et distribua tout, sans se réserver quoi que ce fût. » Jaroslaf, prince de Galitch, fort malade et pressentant sa mort (1187), fit appeler ses serviteurs, les prêtres de toutes les églises et des monastères, passa trois jours à demander à chacun pardon de ses fautes, et « fit partager ses biens aux monastères et aux pauvres [1]. »

Quelques extraits des chroniques feront encore mieux comprendre quel fut le caractère de la vie chrétienne au sein de la nation russe. On doit en inférer que la piété était profondément enracinée dans les habitudes et la vie de famille des princes, dont les chroniques s'occupent avec une sorte de prédilection.

La plus importante des principautés russes, à l'époque qui nous occupe, était celle de Wladimir. André Bogoloubsky l'avait élevée au rang de grand-duché. Il était lui-même le premier ornement de son trône, moins par ses qualités civiles que par ses vertus chrétiennes. Voici le témoignage que lui rendent les chroniques : « André avait manifesté dès sa première jeunesse des dispositions toutes chrétiennes ; à l'exemple de Salomon, il s'était appliqué à grandir en sagesse, et son âme était le sanctuaire des sentiments les plus purs. Fondateur de deux églises pleines de magnificence et de richesses, l'une à Bogoloubof, l'autre à Wladimir, il avait en outre donné ses soins à l'établissement de

[1] Chroniq. russes, I. 187 ; II, 75, 135, 144.

plusieurs monastères, car Dieu lui avait inspiré l'amour des choses saintes. Il était un modèle de sobriété : le clergé, les moines, les religieuses, les indigents trouvaient en lui un père, dont l'affection ne se démentait jamais. Son bonheur était surtout de répandre l'aumône : chaque jour, par ses ordres, on transportait dans les rues de la ville des provisions destinées aux indigents. Rencontrait-il un pauvre qui implorait son secours, il l'assistait aussitôt et se disait : « Peut-être est-ce Jésus-Christ lui-même qui vient éprouver ma charité. » Il se rendait de nuit à l'église, allumait lui-même un cierge, se prosternait devant les Images de Christ et de ses saints ; comme David, il y portait la pénitence d'une âme contrite et pleurait sur ses péchés. Les choses invisibles avaient plus d'attrait pour lui que les jouissances du monde ; comptant pour rien sa puissance au prix des félicités du ciel, il était orné de toutes les vertus [1]. » Victime d'une haine de famille, le prince André fut canonisé par l'Église.

Son frère, Vsévolod, à qui l'histoire a donné le nom de Grand, illustra au même titre le trône de Wladimir. » Il châtiait les méchants, disent les chroniques, mais les bons trouvaient en lui un appui. Les peuples tremblaient à son nom, et comme il ne s'exaltait pas lui-même, mais plaçait son espérance en Dieu, Dieu avait mis tous ses ennemis sous ses pieds. Parmi les nombreuses Églises dont il fut le fondateur, on admirait celle de Saint-Dmitry, dont il avait fait l'ornement de sa capitale. La crainte de Dieu vivait dans son âme ; il faisait d'abondantes aumônes, rendait la justice sans partialité et protégeait les faibles et les orphelins, sans égard pour le crédit de ses puissants vassaux. Il avait surtout une grande affection pour tous les rangs du clergé. Aussi Dieu lui avait-il donné une joie bien douce pour le

[1] Chroniq. I, 140, 141, 143. 156.

cœur d'un père, celle de voir ses enfants grandir en piété et en sagesse, jusqu'à la maturité de l'âge [1]. »

Les chroniques ont encore plus d'éloges pour Constantin, prince de Wladimir et fils aîné de Vsévolod, malgré sa mort précoce à l'âge de trente-trois ans. « Il aimait Dieu de toute son âme. Les vanités de la gloire mondaine n'avaient point aveuglé son esprit. Il aspirait avant tout à la vie éternelle, dont il cherchait la garantie dans une grande simplicité de cœur et dans l'aumône. Son amour de la justice égalait sa générosité : affectueux et humble, il était toujours prêt au sacrifice. Élever à la gloire de Dieu de magnifiques églises, les orner de saintes Images, pourvoir à tous les besoins du culte, c'était sa joie. Les prêtres et les moines, dont il réclamait les prières et la bénédiction, jouissaient de toute son affection, avaient part à ses largesses. On n'implorait jamais en vain sa charité ; il aimait les pauvres, consolait les affligés, allégeait toutes les souffrances. Ses entretiens respiraient la sagesse et l'édification, qu'il puisait dans de pieuses lectures, et sa conduite était un reflet des préceptes de la Bible, car il ne rendait jamais le mal pour le mal. Dieu lui avait donné en partage la piété de David et la sagesse de Salomon, qui brillaient dans la pureté de sa foi. Le jour de sa mort, les habitants de Wladimir affluèrent à son palais qu'ils remplirent de leurs gémissements ; les boyars le pleurèrent comme le défenseur de leurs droits ; ses serviteurs, comme leur maître et leur bienfaiteur ; les moines et les pauvres, comme leur protecteur et leur soutien. » Peu de temps avant sa mort, Constantin assigna un fief à chacun de ses enfants. Les leçons qu'il leur adressa respirent la piété de son âme : « Mes enfants bien-aimés, leur dit-il, ayez l'un pour l'autre une

[1] Chroniq. I, 184-185.

grande affection; craignez Dieu du fond de l'âme; gardez en toutes choses ses commandements et souvenez-vous de l'exemple que je vous ai donné. Ne dédaignez pas les pauvres ni les veuves; ne vous séparez pas de l'Église : soyez affectueux aux prêtres et aux moines; recevez instruction des saints Livres, et la paix de Dieu sera avec vous. Jeunes encore comme vous l'êtes, ayez de la déférence pour les conseils des personnes âgées. Mes enfants, je sens que l'heure de quitter ce monde approche pour moi : je vous confie à Dieu, à la protection de la sainte Vierge et aux soins de mon frère Georges, qui vous servira de père [1]. » Constantin de Wladimir, martyr des Tatars sur les bords de la Sita, en 1238, fut canonisé par l'Église [2].

Les chroniques font la même apologie de plusieurs princes de Kief, l'ancienne capitale de la Russie. Nous citerons Rostislaf Mstislavitch (mort en 1168). Pénétré de vénération pour la mémoire de Théodose, il s'entretenait souvent de lui avec Polycarpe, hégoumène de la Petchéra, auquel il disait : « Je n'ai plus que de l'indifférence pour les vanités du monde et les mécomptes de la vie; hégoumène, prépare-moi une bonne cellule; je veux mourir en état de grâce. » — Polycarpe répondait : « Dieu t'a destiné à vivre dans le monde et à rendre la justice; sois fidèle à ta mission! » — « Mais, mon père, continuait Rostislaf, on ne saurait régner sans commettre bien des fautes. J'ai déjà vu s'écouler bien des années et je voudrais marcher sur les traces des princes, mes pieux ancêtres, qui ont souffert pour le Seigneur, sur celles des martyrs qui ont versé leur sang pour lui, des saints hommes qui ont mortifié la chair et trouvé dès ce monde le royaume des cieux. » — L'hégoumène consentit enfin aux désirs du prince, et lui dit : « Puisque tu le désires, que la

[1] Chroniq. I, 177, 183, 187.
[2] *Ibid.*, I, 200.

volonté de Dieu se fasse! » — Rostislaf, cependant, différa d'accomplir son projet, sans doute par déférence pour les conseils de Simon, son directeur spirituel. En effet, une maladie soudaine l'ayant mis aux portes du tombeau, il fit appeler Simon et lui dit : « Dieu sait que c'est par ton avis que je n'ai pas revêtu l'habit de moine. » Scrupuleux observateur du devoir religieux, Rostislaf avait l'habitude de communier à la Cène chaque dimanche. « Des larmes coulaient sur ses joues, ajoute la chronique, des soupirs s'échappaient de sa poitrine et ceux qui étaient témoins de son zèle, ne pouvaient résister à leur émotion. »

Il serait facile de multiplier ces citations qui présentent toutes les mêmes traits généraux : elles sont la peinture de l'esprit religieux de l'époque. On doit présumer que l'exemple donné par les princes ne resta pas sans influence sur les autres classes de la société russe.

CHAPITRE II.

INFLUENCE DU JOUG MONGOL SUR LES MŒURS CHRÉTIENNES.

Les souffrances que la domination mongole accumula sur la Russie forment l'une des pages les plus douloureuses de son histoire. Déchirée par les rivalités sanglantes de ses princes, elle avait vu s'affaiblir dans son sein la foi fervente et les vertus qui s'étaient épanouies dans toutes les classes de la société à l'époque de ses premières destinées chrétiennes. L'invasion mongole vint aggraver encore les maux qui pesaient sur elle; mais l'épreuve qui frappa d'un même coup l'État et l'Église, exerça une influence favorable sur le relèvement du sentiment religieux au cœur de la nation. Le joug de l'étranger devint un frein pour les passions orgueilleuses des grands, et l'humilité fut le fruit des malheurs de la patrie. La preuve s'en trouve dans les monuments littéraires de l'époque. « Comme Ninive plongée dans la pénitence, s'écrie Sérapion dans l'un de ses sermons, ou comme Israël captif aux rivages de l'Égypte, la Russie tourna ses regards vers Dieu. » Elle avait assisté à la profanation de ses sanctuaires, à la ruine de ses monastères et de ses temples; ses institutions politiques et religieuses avaient subi le contrôle sévère de la domination étrangère; mais une haute pensée la soutint et la préserva en général des

vices qui régnaient parmi les Tatars, celle de l'excellence inhérente à la foi chrétienne et du triomphe assuré à son avenir. Deux siècles d'asservissement ne suffirent pas pour lui faire adopter les mœurs farouches qui caractérisaient les hordes tatares. Au lieu de tomber dans cette dégradation morale qu'engendre ordinairement l'esclavage, le sentiment religieux de la nation se retrempa et traversa avec une remarquable énergie les rigueurs de l'oppression. C'est là, au témoignage des chroniques, le caractère général des mœurs de l'époque. Le martyre du prince Michel de Tchernigof et de son ami, le boyarine Théodore, en 1246, est une noble leçon de fidélité chrétienne.

Le prince Michel reçut l'ordre de se rendre à la Horde, comme avaient dû le faire d'autres princes. Humble et résigné à la volonté de Dieu, il réclama, avant de partir, les conseils et la bénédiction de l'évêque.

« Bien des princes, lui dit celui-ci, se sont rendus à la Horde, mais peu d'entre eux sont restés fidèles à la foi chrétienne. Ils ont imprimé à leur âme la souillure des superstitions païennes, pour ne pas perdre les gloires de ce monde : prince, suivras-tu leur exemple? »

« Je donnerai plutôt tout mon sang pour l'amour de mon Christ! »

Le prince se rendit auprès de Bati, avec son ami, le boyarine Théodore, et son neveu Boris, prince de Rostof. Le khan, exactement informé de la conduite des princes russes, n'ignorait aucun des antécédents de Michel. Il savait que, rempli de zèle pour la foi chrétienne, le prince de Tchernigof n'avait pas hésité, pour la défendre, à exhorter ses voisins à la résistance. Bati ne consentit à la présentation de Michel qu'à la condition que ce dernier se soumît aux pratiques de la foi des Mongols, c'est-à-dire à leurs superstitions. Le prince chrétien n'avait donc pas seulement à

subir le cérémonial humiliant d'une entrevue avec le chef suprême, arbitre de sa destinée : il se voyait placé en face de l'abjuration, il répondit :

« Il n'est pas permis à un chrétien de marcher à travers le feu ni de se prosterner devant ce qu'on adore ici. Voilà la foi chrétienne : elle défend de servir la créature et l'idole. »

Les prêtres tatars rapportèrent au khan que le prince russe refusait de se conformer à sa volonté. Bati entra dans une violente colère et fit dire à Michel par son ministre : — « Entre la vie et la mort, choisis : si tu ne traverses le feu, si tu ne rends hommage aux dieux que je sers, tu mourras : si tu m'obéis, tu seras prince et tu règneras. »

« Je suis prêt à rendre hommage au prince, répondit Michel. Dieu lui a donné un glorieux pouvoir sur les royaumes de la terre ; mais renier ma foi, je ne le puis. »

Le ministre du khan, Elldeg, fit au prince de Tchernigof les plus vives instances. Il lui représenta que son refus serait infailliblement suivi de sa mort. Michel ne dit que ces mots : « Je suis prêt à verser mon sang pour mon Christ. »

Les boyars et le prince Boris lui offrirent de se soumettre à sa place à l'expiation d'une apostasie, fruit d'une injuste violence : « Je ne veux pas, leur dit-il, porter le nom de chrétien et me conduire en païen. »

Son amour de père et d'époux luttait dans son âme contre le sacrifice de la vie. Son ami Théodore fortifia sa foi, exposée à une si rude épreuve. Le ministre et ceux qui l'entouraient le pressèrent de nouveau de céder à leurs conseils. « Laissez-moi, leur dit-il, je ne souillerai pas le salut de mon âme. » Puis, jetant loin de lui les insignes de sa dignité : « Qu'ai-je à faire désormais, ajouta-t-il, des vanités d'un monde fragile ? »

Elldeg retourna auprès de Bati, et les confesseurs se mi-

rent à chanter les litanies des martyrs. Les meurtriers se jetèrent sur le prince désarmé, le foulèrent aux pieds ; un renégat, nommé Domon, lui coupa la tête. La principauté de Tchernigof fut offerte à Théodore : il refusa et reçut en échange la couronne du martyre. C'était le 23 septembre 1246.

L'adoption de la foi musulmane par les Mongols augmenta les périls de l'Église. Le khan Usbek fut l'auteur de cette révolution religieuse, qui modifia d'une manière sensible les *Yasses* de Djengiskhan [1], jusqu'alors loi fondamentale de l'empire des Mongols. Usbek embrassa lui-même l'islamisme, qu'il proclama en 1308 religion dominante pour ses peuples [2]? Son exemple fut suivi par Bérek, successeur de Bati. Cependant les progrès du mahométisme furent lents parmi les Tatars. Ce fut un bonheur pour la foi chrétienne qui régnait en Russie, car l'islamisme en appelait partout au fanatisme de ses sectateurs, et n'hésitait pas à recourir à la violence pour étendre ses conquêtes, que favorisait d'ailleurs l'attrait de sensualité, offert par ses doctrines. Usbek lui-même montra des dispositions peu favorables aux chrétiens. Sa conduite à l'égard de Michel, prince de Twer, pendant ses démêlés avec le grand-duc George de Moscou, ne laisse aucun doute sur les sentiments hostiles auxquels obéissaient les chefs mongols, en même temps qu'elle répand une vive lumière sur la sainte résignation que la foi sait inspirer.

Michel, dont l'enfance avait été nourrie des pieuses leçons de la tendresse maternelle, était un prince rempli de sollicitude pour le bonheur de son peuple. Exempt d'ambition personnelle, il n'en avait d'autre que celle d'exercer autour

[1] Les *Yasses* (livre des défenses) de Djengiskhan étaient empreints d'une certaine tolérance religieuse.

[2] Aboul-Asi, *Hist. des Mongols*, publ. à Kazan, 1825.

de lui une bienfaisance toujours prête au sacrifice. Il n'en était pas de même de George, prince de Moscou, son neveu. Dominé par une seule pensée, celle d'agrandir son pouvoir, il avait passé trois ans à la horde, s'était montré magnifiquement libéral envers les grands et avait réussi à obtenir d'Usbek la main de sa sœur et le titre de grand-duc. Il revint en Russie, suivi d'une garde tatare, commandée par Gaugade. Bientôt, non content de s'entourer des honneurs attachés à la dignité grand-ducale, il éleva des prétentions impérieuses sur des apanages dépendant de la juridiction de Michel. « Sois grand-duc, lui dit ce dernier, si tel est le bon plaisir du khan, mais laisse-moi jouir en paix de l'héritage de mes pères. » Le grand-duc en appela aux armes et mit à feu et à sang villes et villages, mais il essuya une défaite complète. Michel aurait voulu éviter l'effusion du sang. Il avait écrit à George : « Que la volonté suprême du khan prononce entre nous. » Par malheur, la grande-duchesse, retenue en captivité par Michel, mourut dans ces circonstances. George ne perdit pas un instant. Il se rendit à la horde, où il prodigua tout à la fois l'or et la calomnie. Michel, plein de confiance dans la pureté de sa conscience, ne se pressa pas d'aller plaider sa cause devant le khan. Un ordre suprême ne lui permit pas de différer plus longtemps; il savait trop bien qu'une pareille mesure était l'indice d'une accusation. Ses fils le supplièrent de leur permettre de paraître à sa place. « Ce serait, leur dit-il, attirer sur mon peuple une foule de maux : je dois les lui épargner. » Il partit pour la horde, ou plutôt, il marchait à la mort. Bientôt en effet il ne put plus douter du sort qui lui était réservé. Témoins des humiliations dont il était accablé, les boyars lui dirent : « Prince, des guides sont préparés, des chevaux vous attendent; vos jours sont précieux, fuyez dans les montagnes. »

« Que Dieu m'épargne une pareille faiblesse, répondit le

prince : ma fuite ne serait-elle pas le signal de la ruine de mon peuple, et quel sort m'attendrait au jour du jugement ? »

Gaugade fut à la fois accusateur et juge. Il ne tint aucun compte des motifs que le prince allégua contre les calomnies dont il était l'objet. Michel avait pressenti son sort ; c'était le martyre : l'ignominie s'y mêla à la cruauté.

En 1270, on rapporta au khan Mengou-Témir que Roman, prince de Riazan, avait osé parler avec irrévérence du grand empereur et de sa foi. Le prince tatar donna l'ordre de le traiter sans merci. On voulut le contraindre d'embrasser les croyances musulmanes : il confessa la croix de Christ. Après l'avoir bâillonné, on lui fit endurer tous les genres de torture. « Le bienheureux martyr, dit la chronique, acheta par ses souffrances la couronne éternelle. »

Les rigueurs du joug musulman ne furent pas seulement le réveil de la foi ; elles devinrent le stimulant du patriotisme. Pendant les premières années de l'oppression étrangère, les princes féodaux, livrés à des rivalités implacables, ensanglantaient le sol de la patrie, et nul pouvoir modérateur n'était assez fort pour s'imposer aux haines individuelles. Courbés à titre égal sous le despotisme d'un seul, les princes russes comprirent le besoin de s'unir. Le droit du glaive fit place à l'esprit de justice, et la fraternité chrétienne, autant que les nécessités politiques, resserra salutairement les liens de l'harmonie sociale qui devait plus tard, sur les bords du Don, enfanter la délivrance de la patrie.

Chose étrange ! les habitants de Novgorod, placés à une grande distance de la horde de Kiptchak, eurent le privilége d'échapper à presque toutes les dévastations que les Tatars infligèrent aux diverses provinces de la Russie. Et pourtant ce fut Novgorod qui, pendant la période mongole, souilla les pages de son histoire des plus abominables forfaits. Une

crédulité fanatique aux fraudes des magiciens, la spoliation et le meurtre, les fureurs populaires fomentant le pillage et l'incendie, l'insubordination sans limites, les séditions répétées, tel est le sombre tableau que les chroniques tracent des mœurs publiques et privées des Novgorodiens. Et dès lors, on se demande si le joug des Mongols ne fut pas pour la Russie une dispensation rigoureuse sans doute, mais salutaire.

Les mœurs chrétiennes restent néanmoins dans un état d'imperfection et de rudesse qu'expliquent en partie les dévastations si fréquentes exercées par les Mongols, et l'oppression qu'ils firent peser sur les vaincus. Le prince Dmitry est même obligé d'introduire la peine de mort dans le code des lois, quand peu de temps avant lui, Monomaque avait pu dire : « Ne faites pas périr le coupable ; la vie d'un chrétien est sacrée. » On comprend sans peine que la simplicité des anciennes mœurs dut s'altérer au contact des violences exercées par les Tatars. L'esprit de ruse et de dissimulation devint une ressource contre une tyrannie à laquelle il n'était pas possible de résister. Ce fut le triste tribut que la faiblesse humaine paya aux malheurs du temps.

Une autre cause concourut à la même époque à rendre à la vie religieuse la séve qu'elle avait perdue au sein des discordes de la féodalité russe : ce fut la *peste noire* qui, vers le milieu du xive siècle, désola la Russie. Déjà, elle avait fait des milliers de victimes en Grèce et dans l'est de l'Europe. Ce fut à Pskof qu'elle sévit d'abord. Les deux tiers de la population succombèrent dans le cours d'un été. Le nombre des prêtres était insuffisant pour porter les derniers sacrements au lit des mourants ; la place manquait aux cercueils que l'on apportait chaque matin dans les temples. La terreur fut universelle. Au début de la contagion, on trouvait encore à prix d'argent des personnes pour soigner

les pestiférés. Mais quand on vit que le seul contact de leurs vêtements suffisait pour donner la mort, les riches même furent abandonnés sans secours et la frayeur fit taire jusqu'aux affections de famille. Le courage chrétien ne perdit cependant pas tous ses droits ; on le vit présider aux funérailles et prier au milieu des tombeaux. Les uns se hatèrent de renoncer au monde et se réfugièrent dans les monastères, après avoir légué tous leurs biens à l'Église ; d'autres, condamnés à mourir dans leurs demeures, succombèrent délaissés. La peste cessa au commencement de l'hiver ; mais, en s'éloignant de Pskof, elle envahit successivement d'autres provinces de Russie. A Gloukof et à Bélozersk, il ne resta pas âme vivante [1]. Jusqu'en 1425, la peste sévit à cinq reprises dans tout l'empire, deux fois à Smolensk, où il ne resta que quelques habitants, quatre fois à Pskof. Novgorod et ses environs eurent surtout à souffrir de ses ravages : il y périt en six mois quatre-vingt mille personnes [2]. Le fléau remua les âmes ; l'épreuve enfanta le repentir. « Le jugement de Dieu se déploie sur les chrétiens, dit une chronique de l'époque : que ses compassions soient sur nous [3] ! »

Les vertus de quelques membres du clergé formèrent un contrepoids aux maux qui affligeaient l'Eglise et la patrie. Les hiérarques Pierre, Alexis, Théognoste et Cyprien furent des modèles de dévouement chrétien. Les princes à leur tour se distinguèrent par de hautes qualités morales ; quelques-uns donnèrent leur vie pour la foi. Alexandre Newsky sut allier la valeur du guerrier aux modestes vertus du chrétien. En cinq ans il avait remporté trois victoires sur les Livoniens et les Suédois, et triomphé sept fois dans sa lutte

[1] Chroniques de Suprasl et de Nikon.
[2] Krantz, *Wandalia*, lib. XI, p. 251.
[3] 2e chroniq. de Novgorod, 134.

avec la Lithuanie. Deux batailles heureuses avaient anéanti l'influence de la race allemande sur les destinées de la Russie. Reconnu en 1246 grand-duc de toute la Russie, il fait taire sa brillante valeur devant les nécessités du temps. Ce n'est plus avec l'épée qu'il veille aux destins de son pays, c'est en sacrifiant à sa sécurité les lauriers qui jusqu'alors avaient couronné ses armes. On le voit, avec la plus complète abnégation, traverser des sables brûlants pour se rendre à la horde et faire acte de soumission devant le grand khan; abnégation d'autant plus belle qu'elle ne commandait point l'admiration du monde. — D'autres princes après lui exercèrent de louables vertus : ce furent, pendant le XIIIe siècle : Roman, prince d'Ouglitch, Théodore de Jaroslaf et ses deux fils, Dovmont de Pskof, Daniel de Moscou. Le prince Vassilko passa les dernières années de sa vie dans la solitude d'une grotte, au pied du monastère de Saint-Georges, pour y expier les péchés et les crimes dans lesquels l'avait entraîné son ambition. Son fils, Vladimir, déploya au sein d'amères souffrances une persévérance d'humilité qui rappelle les malheurs et les vertus de Job. En proie pendant quatre ans à des maux incurables, il en adoucit l'amertume par le pouvoir de la prière et de la foi. Aucun prince n'avait construit plus de monastères; nul n'avait, comme lui, enrichi les temples de saints livres et d'ornements. Avant sa mort, il fit distribuer aux pauvres tout ce dont il pouvait disposer, son or, son argent et ses vêtements [1].

Ces mœurs religieuses, qui se manifestèrent surtout dans la direction monastique, ne se rencontrent pas seulement au sein des classes supérieures : elles marquent de leur empreinte la vie générale de la nation. Voici le tableau

[1] Chroniq. de Volhinie, 204-223. — Voir sur Vassilko, Karamsine IV, note 144.

qu'en trace un écrivain catholique du XVI[e] siècle [1].

« A peine parvenu à l'adolescence, chaque Russe confesse qu'il est pécheur et fait l'aveu de ses fautes. Les statuts de l'Église le convoquent chaque année, à la fête de Pâques, à cet acte de contrition : les plus pieux s'en acquittent à chaque grande fête. Celui qui négligerait ce devoir serait pour tous un objet de scandale : on s'éloignerait de lui, on lui refuserait l'entrée du temple. Pour être dignes de participer au sacrement de la Cène, les Russes sont dans l'obligation de s'y préparer par le jeûne et par la mortification de la chair. Le jeûne est rigoureux : ce serait une profanation de se nourrir de viande ou d'œufs, pendant les jours qui y sont consacrés. Il y a des Russes qui, quand ils pratiquent le jeûne, ne prennent aucune espèce de nourriture et s'interdisent même le poisson : d'autres ne boivent ni vin ni liqueurs. Une abstinence si sévère a provoqué notre admiration. Nous parlons beaucoup des fruits de la foi ; mais ces chrétiens l'emportent sur nous. Ils cherchent dans la prière l'un des meilleurs éléments de la pénitence. Elle est à chaque moment sur leurs lèvres. Chaque matin les Russes se prosternent pour prier longtemps. Ils ont l'habitude de rassembler chez eux les pauvres qu'ils nourrissent selon leurs moyens. Ils font l'aumône, comme le prescrit la charité évangélique, donnent aux voyageurs la nourriture et le vêtement, ont pour eux des soins hospitaliers, exercent beaucoup d'autres vertus qui contribuent à l'édification. Ils prennent à tâche d'éviter la condamnation au redoutable jugement. »

Les siéges épiscopaux et les monastères étaient devenus le refuge ordinaire des indigents. Le pouvoir civil dut même intervenir dans le cours du seizième siècle pour réglementer leur bienfaisance.

[1] Fabre : *Moscovitarum Religio. Ferdinando Hispanorum Principi*, édit. Starzewsky.

Quelques traits généraux résumeront le caractère des mœurs de l'époque.

C'est d'abord une profonde déférence à l'autorité du monarque ou de ses représentants. Cette soumission était le fruit de la conscience chrétienne. « Il a plu à Dieu et au prince... » telle est la foi du peuple.

C'est ensuite une bienveillance patriarcale, qui préside aux rapports des maîtres et des serviteurs. Ces rapports ne sont pas déterminés par la loi, mais placés sous la protection de l'esprit chrétien. « Si un maître, écrit Herberstein [1], vient à maltraiter injustement ses sujets, il est déshonoré aux yeux du prochain et n'inspire plus aucune confiance. » L'épître que saint Joseph adresse au seigneur de Volokolam révèle tout le zèle que le clergé déployait pour inspirer aux maîtres un intérêt chrétien pour leurs serviteurs. Il y joignait l'exemple de son propre dévouement, prenait sous sa protection les paysans et les gens à gage, leur procurait un état, les garantissait de la misère et du vice et déployait sur eux les sollicitudes de la charité.

La moralité de la nation dégénère d'une manière sensible pendant le cours du XVIe siècle. Les tribunaux adoptent les coutumes barbares des Mongols en matière de procédure, la peine du fouet pour les criminels, les tortures pour arracher aux coupables l'aveu de leur faute. On condamne les malfaiteurs au supplice de la filtration d'eau froide sur la tête ; on leur enfonce des épines sous les ongles [2]. Quel allégement la compassion chrétienne pouvait-elle apporter à ces

[1] *Rerum Moscovitarum commentarium*, p. 34. On lit dans Guanini, p. 24 : « Il arrive fréquemment qu'un seigneur, avant sa mort, allibère ses sujets; mais ceux-ci, formés à l'obéissance, se vendent eux-mêmes à prix d'argent, à d'autres maîtres. »

[2] Herberstein, même ouvrage, p. 37. — Les lois du grand-duc Basile Ivanovitch.

barbaries légales, qui se prolongeaient quelquefois plusieurs jours ?

Le joug des Mongols avait placé la nation russe dans la fatale nécessité de recourir à la ruse et à la fraude dans un intérêt de conservation. Aussi les mœurs perdirent-elles rapidement ce qu'elles avaient pu conserver de louable. Les rapports de la vie journalière s'altérèrent profondément ; la conscience chrétienne fut oblitérée ; on en vint à ne plus se faire de scrupule des plus honteuses perfidies. La religion se réduisit aux mesquines proportions d'une piété extérieure, incapable d'agir sur les sentiments du cœur, espèce de routine sans force et sans vie, et tous les genres de vices, favorisés d'ailleurs par l'ignorance générale, firent des progrès désastreux [1]. Ils rencontraient d'ailleurs un aliment dans les déplorables excès auxquels un prince, dont le nom est devenu le symbole de la plus affreuse tyrannie, le tzar Jean IV le Terrible, se livrait au bourg d'Alexandrovsk, où l'hypocrisie de sa dévotion ne le cédait qu'à l'étendue de sa cruauté [2]. Vêtu avec ses *opritchniks* de la mante noire des moines, dès le point du jour il sonnait les matines, chantait les prières de l'Église, psalmodiait les hymnes doxologiques, puis, à peine sorti du temple, assistait froidement aux supplices ordonnés par ses injustes soupçons. Le règne de ce prince fut une époque de deuil pour la moralité chrétienne. Les horribles vengeances de Jean IV, meurtrier de son fils et de sa famille, les sanglantes rivalités des courtisans qui se disputaient la faveur du maître, les hideuses

[1] Lettre du métropolitain Macaire contre la sodomie, la licence et l'ivresse, dans la chronique de Lwoff, III, 146-166.

[2] Nous en avons parlé en détail au chapitre de la discipline ecclésiastique, § VII. Rapports de l'Église et de l'État. — Voir, comme étude de mœurs, sur l'époque de Jean IV, le roman historique « le Tzar terrible, » par le comte Tolstoï, traduit en français dans le journal *le Nord*, Paris 1864.

débauches des opritchniks, les actes de barbarie exercés sur des populations entières, tous ces méfaits forment un tableau qui pénètre l'âme d'horreur. Les voix indépendantes qui s'élevèrent du sein de l'Église, pour flétrir les cruautés du prince redouté, furent étouffées par le martyre, et le xviie siècle recueillit le triste héritage d'une époque toute remplie de lugubres souvenirs.

CHAPITRE III.

MORALE ET VIE CHRÉTIENNE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

L'histoire du développement moral et religieux de la société russe pendant le XVII[e] siècle et une partie du XVIII[e], se résume dans la lutte violente de deux principes opposés. D'une part, de généreux efforts ont pour but de stimuler le progrès de l'instruction, d'épurer les mœurs et de provoquer un meilleur ordre de choses ; de l'autre, le Raskol commence à agiter l'Église, se développe et se propage avec rapidité. Il se constitue le représentant des formes surannées de la vieille orthodoxie, s'élève contre les pouvoirs établis et entraîne à sa suite le fanatisme et la superstition. Il en résulte dans les mœurs nationales et dans la vie intérieure de l'Église un grave désordre, contre lequel protestent à la fois les mesures du pouvoir civil et les plaintes des hauts fonctionnaires ecclésiastiques. Dès le commencement du XVII[e] siècle, ces derniers signalent avec énergie les défaillances morales qui affligent la société russe. « Nous sommes tombés dans une dégradation profonde, s'écrie avec douleur Abraham Palitzine [1] : l'usure et la fraude, la gourmandise, l'ivrognerie et la licence règnent partout. Quoique Dieu nous

[1] Récits relatifs au siege du monastère de la Trinité de Saint-Serge, p. 18, 35, 36, édit. 1784.

ait châtiés pour tous ces vices, nous ne nous sommes pas convertis et notre orgueil nous a poussés à de nouveaux péchés... Chacun veut s'élever au-dessus de sa condition. Les sujets prétendent à être les maîtres et ceux qui ne sont pas libres ont un désir effréné d'indépendance. Les hommes d'intelligence sont débordés par ceux qui sont dans la poussière, et n'osent leur faire résistance. On se joue du monarque comme d'un petit enfant et personne ne sait se contenter de sa position. » Les patriarches Joasaph I, Joseph et le métropolitain de Rostof, Jonas, censurent sans ménagement les désordres dont ils sont témoins. Après eux Nikon, animé d'un zèle si persévérant pour tout ce qui touchait au progrès intellectuel et moral de l'Église, n'est pas moins sévère dans le tableau qu'il trace des atteintes portées à la pureté des mœurs chrétiennes. La licence qui régnait non-seulement dans le peuple, mais dans une grande partie du clergé, explique les mesures énergiques que Nikon appliqua plus d'une fois à la répression des immoralités qui affligeaient l'Église. Le pouvoir civil tient le même langage que les chefs de la société religieuse. Le « Manifeste » du tzar Alexis Michaïlovitch est un véritable réquisitoire contre les vices de l'époque. Le synode patriarcal de 1667, celui de 1681, les Lettres du patriarche Joachim au métropolitain de Novgorod, Corneille, insistent sur la nécessité d'une réforme radicale dans l'intérêt du relèvement des mœurs.

L'affligeant tableau que présente sous ce rapport la société russe au XVII[e] siècle [1], était le résultat de plusieurs causes que nous avons à analyser. L'une des plus funestes provenait de l'absence d'une saine instruction. Au XVI[e] siècle et pendant une partie du XVII[e], deux courants contraires

[1] Nous empruntons les détails qui suivent au remarquable ouvrage d'A. Schtchapof sur les causes, l'origine et la propagation du schisme russe. Kazan, 1859.

agitaient l'activité religieuse de l'Église russe. D'une part, des efforts sincères, soutenus, pour y porter la lumière, pour rétablir dans son sein la pureté de la doctrine et favoriser l'instruction du clergé; de l'autre, un attachement servile aux anciennes formules, une révolte opiniâtre contre toute espèce de progrès, tout épanouissement de la pensée scientifique. Le clergé lui-même partageait en grande partie ce dernier point de vue, restait étranger à la vraie connaissance de l'Écriture sainte, ou la lisait sans discernement et sans fruit. Les Recueils et les monuments littéraires du XVIIe siècle sont la constante accusation de l'indolence dans laquelle il était plongé. Le peuple, livré à une ignorance profonde, n'avait que des idées erronées sur les vérités chrétiennes, n'établissait aucune différence entre le Dieu vivant et les Images devant lesquelles il se prosternait, n'avait pour aliment de sa piété que le formalisme le plus grossier. Si quelques membres du clergé se distinguaient par une certaine instruction, loin de s'inspirer de l'esprit vivifiant des Livres saints, ils s'occupaient de la solution de questions stériles, dénuées de toute importance morale. L'absence d'une culture intellectuelle sérieuse avait tellement assombri l'horizon religieux que fort peu de prêtres étaient en état de comprendre les plus simples réflexions morales de Jean Chrysostôme sur les Évangiles, les Epitres de saint Paul et les Actes des apôtres, et n'y voyaient que « des énigmes pour ceux qui les lisaient ou les écoutaient. » On comprend dès lors la résistance obstinée qui accueillit les réformes que Nikon essaya d'opérer, et les murmures que provoquèrent les institutions nouvelles dont Pierre le Grand dota son pays.

L'ignorance entraîne toujours la superstition : aussi la part de cette dernière fut-elle considérable dans l'altération des mœurs chrétiennes. La foi vivante et véritable,

dépouillée de l'énergie qu'elle avait puisée dans le concours de la science théologique, devint un tissu de superstitions ridicules, ne se nourrit plus que de vieilles traditions conservées du paganisme, et dégénéra en un grossier mysticisme qui mettait les plus hautes vérités religieuses au service d'absurdes inductions, appliquées aux détails vulgaires de la vie. Ainsi, la fête de la Nativité arrivait-elle un jour de dimanche, c'était l'indice d'un hiver de grande neige, d'un printemps pluvieux, d'une moisson stérile, de la rareté du miel, d'une épizootie... Avait-elle lieu un jour de lundi, l'hiver serait bon, le printemps propice, l'année abondante; puis viendraient de grandes pluies, la contagion et la mortalité, et ainsi de suite pour tous les jours de la semaine. Les effets bienfaisants de la prière se calculaient par mois et par années. De telle oraison faite avec ferveur, lit-on dans les Recueils indigestes du XVIe et du XVIIe siècle, il résultait que, la première année, elle attirait la présence de Christ, la seconde celle du Saint-Esprit, la troisième enfin, celle de Dieu le Père et la sanctification complète du cœur. On croyait que pour échapper à un malheur imminent, il suffisait de prononcer le nom ou de se rappeler les mérites de quelque saint, même imaginaire ou inconnu de l'Église. On lit dans un Recueil de la bibliothèque de Solovetz: « Es-tu sur un vaisseau? invoque le saint ange Gabriel pour protecteur. — Veux-tu traverser les montagnes ou les déserts? invoque le saint ange Razaël à ton aide. — Si tu bois de l'eau, invoque le saint ange Noël. — Quand tu vas dormir, invoque le saint ange Pomaël, pour qu'il protége ton sommeil. — Es-tu dans la tristesse? invoque l'ange Athaël pour te consoler. — Construis-tu une maison ou un temple? invoque le saint ange Misaël, il en affermira les fondements. — Verses-tu de la bière ou de l'hydromel ou quelque autre boisson, invoque le saint ange Raktaël. — As-tu quelque

ennemi, invoque le saint ange Uriel, il te défendra..., etc. » Nous pourrions ajouter une foule d'autres détails qui prouveraient combien la conscience chrétienne était oblitérée. La magie et les sortiléges conquirent une si grande autorité sur l'esprit du peuple, que le pouvoir civil se vit dans la nécessité d'en interdire la pratique par de sévères menaces. Le livre de l'Apocalypse devint un arsenal de prophéties, au moyen desquelles on prétendit expliquer tous les événements de l'histoire nationale. Le pape, qui à l'époque dont nous parlons, travaillait activement à s'assujettir l'Église de Russie, fut naturellement l'antechrist. On vit dans l'usurpateur du trône de Moscou, lequel n'était autre que le moine Grégoire Otrépief, la personnification du démon. On prédisait enfin que la dernière heure du monde allait sonner et la seconde venue du Christ, s'accomplir.

Une troisième cause qui contribua gravement à la décadence des principes moraux, ce fut le discrédit qui s'empara des habitudes religieuses et l'atteinte qu'il porta au respect dont l'Église avait été jusqu'alors en possession. Le sentiment de la piété s'était émoussé dans les âmes : les besoins moraux avaient cessé d'être une réalité pour une grande partie de la société russe, qui restait étrangère aux sacrements et s'affranchissait sans scrupule de l'observation des pratiques du culte. En 1650, le tzar Alexis écrivait aux moines de Sviajska : « Il est à notre connaissance que dans les villes et les villages, beaucoup de chrétiens vivent sans direction spirituelle, meurent sans pénitence et n'éprouvent aucun désir de confesser leurs péchés ni de participer au corps et au sang de notre Seigneur [1]. » Son langage est encore plus énergique dans la lettre qu'il adresse aux habitants de Novgorod : « Il y a des gens de toute condition qui

[1] Recueil des Chartes, t. I, p. 246.

portent le nom de chrétiens orthodoxes et qui, par suite de l'égarement de leur esprit ou plutôt par une négligence coupable, n'ont aucun souci de leur salut, persistent dans l'impénitence, s'endurcissent dans toutes sortes de péchés et perdent leurs âmes. Il en est d'autres, parvenus à l'âge de raison ou même, par la longue patience de Dieu, jusqu'à la vieillesse, qui ne songent pas à leur conversion, qui n'appellent jamais de confesseur et sont, d'après l'Écriture, pires que des infidèles. Et quand ils sont atteints de maladies corporelles et que leur fin est prochaine, ils demandent à être enterrés dans l'Église ; mais ce repentir involontaire au moment de la mort est peu agréable à Dieu. Reviennent-ils à la santé, ils oublient leur repentir, ne songent plus à effacer leurs péchés, et même beaucoup d'entre eux sont frappés de mort subite et violente, sans s'être amendés [1]. » Les devoirs moraux, prescrits par l'Église, n'étaient pas mieux observés. Le culte était négligé par les nobles, par leurs serviteurs, par les diacres, par les prêtres eux-mêmes, non-seulement le dimanche, mais même aux jours de grandes fêtes [2]. Le mal fut même si grand que les tzars Michel, Alexis et Pierre le Grand en vinrent à publier de nombreux oukases dans l'intérêt de l'observation des devoirs religieux. Cet abandon du culte devait entraîner l'altération du sens moral. Aussi la vénération dont la nation avait jusqu'alors entouré ses temples, fit-elle place à une véritable licence : ainsi, des prêtres « trafiquaient avec les paroissiens dans les églises, y vendaient en fraude (*sic*) et les aliénaient comme leurs patrimoines [3]. » Des sacriléges se commettaient jusque dans le sanctuaire; les vases sacrés, les vêtements pontificaux servaient de jouets à l'impiété [4]. Le temps de la célébration

[1] Actes de l'expédit. archéographique, t. IV, n° 115.
[2] *Ibid.*, t. IV, n°s 188, 321, 324.
[3] Collect. complète des lois, t. I, p. 699.
[4] *Ibid.*, p. 776.

des offices était profané par des querelles et des rixes sanglantes parmi les assistants, qui n'accordaient aucune attention aux paroles du prêtre ou même les tournaient en dérision. La sollicitude des chefs de l'Église, qui s'efforçaient de recommander aux troupeaux le respect des pratiques de la vie chrétienne, était accueillie avec murmure. Les prescriptions ecclésiastiques qui avaient pour objet de garantir la pureté des mœurs, tombaient en discrédit. Un mandement de Marcelle, archevêque de Vologda (1658), nous apprend qu'un grand nombre de paysans « vivaient, contrairement aux règles de l'Église, avec des concubines, sans recourir aux prières ni à la bénédiction de l'Église; qu'ils se mariaient à des parentes à des degrés illicites ou dans des cas prohibés, et cela, du vivant de leurs premières femmes [1]. » Et ces désordres débordaient sur l'Église au moment où le schisme proclamait que celle qui prenait le nom d'Orthodoxe n'était pas l'Église de Christ; que ses sacrements étaient faux; que ses temples n'étaient pas des temples, mais des étables; qu'il fallait les déserter et les détruire, en rejeter les sacrements; que l'on pouvait se marier sans la bénédiction du sacerdoce, que l'on devait extirper les Images et rompre tout rapport avec l'Église [2]. On comprend l'influence désastreuse que de semblables principes, prêchés ouvertement devant le peuple, devaient exercer sur la moralité publique.

De cet état de choses, à la tendance de s'affranchir de l'influence et de la juridiction du clergé, il n'y avait qu'un pas. La nation russe, pendant les siècles précédents, s'était habituée à professer une affection sincère pour son clergé; c'était une conséquence naturelle de son éducation toute re-

[1] Ancienne bibliothèque russe, XV, 384-386. Chartes et actes de la province de Riazan, p. 131.

[2] Chartes et actes de la province de Riazan, édit. Piskareff, p. 132

ligieuse. Mais ces dispositions s'étaient étrangement modifiées, soit par la faute du clergé lui-même, soit par les accusations que les sectaires ne lui avaient pas épargnées. Dès le XIV[e] siècle, la secte des Strigolniks avait violemment ébranlé la confiance que le peuple était accoutumé à placer dans le haut comme dans le bas clergé [1]. Au XVII[e] de fréquentes oppositions se manifestèrent contre la hiérarchie ecclésiastique. On protestait contre l'administration domaniale et les droits de juridiction du clergé ; on cherchait à s'affranchir de son contrôle. Les abus qui, à cette époque, se commirent dans la gestion des biens de l'Eglise, augmentèrent le mécontentement. Dans certaines éparchies, à Pskof et à Novgorod surtout, on vit la désaffection du peuple se traduire en révolte ouverte contre le pouvoir ecclésiastique, la populace poursuivre de ses injures et sacrifier à sa colère des chefs de l'Église. Ainsi, lorsqu'en 1650, le métropolitain Nikon, sous l'inspiration de son zèle pastoral, essaya de calmer l'effervescence des Novgorodiens, « tous, dit son biographe, le poursuivirent de leurs clameurs. Voilà, disait-on, le protecteur des traîtres! Les uns le frappaient à coups de pieu, les autres commençaient à le lapider..., tous voulaient le faire mourir [2]. » Les mêmes scènes de violence se renouvelèrent à Pskof. En 1650, les insurgés se ruèrent sur le prêtre Obrozime, qui cherchait à les détourner de la révolte, l'accablèrent d'injures et de mauvais traitements, pillèrent et saccagèrent sa maison et voulurent le tuer avec sa femme. En 1672, les habitants d'Astrakhan massacrèrent leur métropolitain Joseph, après lui avoir fait endurer d'affreux supplices [3].

[1] Actes historiques, t. I, 9-13.

[2] *Vie de Nikon*, par le clerc Chouchérine, manuscrit de la bibliothèque de Solovetz.

[3] Collect. des chartes impériales, IV, 77.

Un dernier trait caractérise l'état des mœurs dans les classes inférieures de la société, pendant le cours du XVIIe siècle ; c'est une profonde altération des principes de pureté chrétienne. Enclin à la vie aventureuse et vagabonde, le bas peuple, à l'époque dont nous parlons, avait renoncé aux habitudes laborieuses et s'abandonnait à une extrême licence. Jusqu'alors, l'histoire en offre la preuve, l'influence et les institutions morales de l'Église avaient servi de frein aux envahissements du vice. Ce frein une fois brisé, les instincts matériels ne trouvant plus de contrepoids dans le pouvoir du sentiment religieux, débordèrent avec une sauvage énergie sur le domaine de la vie morale. La corruption des mœurs, favorisée par l'ignorance, fut bientôt sans bornes et devint une licence éhontée. Les détails que renferment à cet égard les monuments littéraires de l'époque, forment une triste page de l'histoire des immoralités humaines. Le patriarche Joasaph, dans une lettre pastorale qu'il adresse en 1636 aux autorités ecclésiastiques et civiles, s'exprime ainsi : « Aux grandes fêtes de l'Église, le devoir des chrétiens orthodoxes est de cesser tout travail, de se réjouir spirituellement et d'être assidus au temple de Dieu, pour y prier et y écouter dans le recueillement la lecture des saints Livres. C'est à cela que les appellent et la voix de l'Église et la solennité des grandes fêtes. Les Écritures veulent qu'ils soient « dans la joie, » qu'ils contemplent la miséricorde de Dieu dans le mystère en vertu duquel Celui qui est vivant voulut revêtir l'humanité par amour de l'homme ; mais voilà ce que l'on néglige aujourd'hui en violation des fêtes du Seigneur. Au lieu de la joie spirituelle, on recherche les joies du démon ; on profane la sainteté des fêtes chrétiennes. Une foule en désordre, marchant « au gré de son cœur, » inonde les rues et les places publiques, plongée dans l'ivresse et blasphémant la sainte

journée de Dieu. Au lieu des solennités spirituelles, elle se livre à des jeux et à des bouffonneries diaboliques. Et ce ne sont pas seulement les enfants, mais les personnes âgées qui s'abandonnent à ces impiétés, sources de querelles et de rixes acharnées et sanglantes, à la suite desquelles ceux qui succombent meurent sans pénitence. Il se commet toutes sortes d'impuretés et de honteux libertinages, qui deviennent l'opprobre des lèvres et la perte des âmes[1]. »

Quelque sombre que soit ce tableau, il est moins lugubre encore que celui de la grossière licence qui caractérise les mœurs des habitants de la Sibérie, convertis aux principes du schisme. Les particularités consignées dans la lettre du patriarche Philarète à l'archevêque de Sibérie, Cyprien (1622), attestent une corruption profonde, qui avait gagné jusqu'aux monastères. Elle nous apprend que les chrétiens russes vivaient dans des relations illicites avec des femmes tatares, ostiaques ou vogoulitches qui n'avaient pas reçu le baptême; qu'ils prenaient pour épouses leurs filles ou leurs sœurs; que ceux d'entre eux que les voiévodes envoyaient pour affaires à Moscou et dans d'autres villes, mettaient leurs femmes en gage et les livraient ainsi à la corruption; que les femmes se vendaient comme marchandise et devenaient les objets de la brutalité de leurs maîtres, qui les réduisaient à l'esclavage; que les prêtres sibériens, réguliers et séculiers, ne protestaient pas contre ces méfaits, et quand ils bénissaient un mariage, ne se conformaient pas aux règles prescrites par l'Église; que dans des cas de maladie, certaines personnes adoptaient l'habit monastique et, quand elles guérissaient, revenaient à leur genre de vie ordinaire; que des femmes mariées, qui avaient pris le voile, retournaient auprès de leurs maris ou vivaient dans

[1] Actes de l'expéd. archéogr., III, n° 264.

la dissolution ; que dans certaines villes, il existait des monastères occupés simultanément par les deux sexes, et que les habitudes y étaient les mêmes que celles des maisons particulières ; que les fonctionnaires envoyés à Moscou pour y acquitter le tribut d'argent et de fourrures de zibelines, déterminaient un grand nombre de femmes et de filles à les suivre dans les villes de Sibérie, et les y réduisaient en esclavage ; « toutes choses, ajoute le patriarche, qui reposaient sur des témoignages oraux et écrits, et qui étaient abominables devant Dieu [1]. »

En Russie même, les mœurs ne présentaient pas un aspect plus édifiant. Oléarius et Kempfer peignent sous les traits les plus défavorables la dégradation dont elles portaient l'empreinte. Aussi les pasteurs de l'Église élevaient-ils contre les atteintes portées à l'inviolabilité du mariage une voix sévère, mais peu respectée. Jéliaboujsky, écrivain moraliste des dernières années du XVIIe siècle, retrace les funestes changements qui s'étaient accomplis dans les mœurs de l'ancienne Russie, et conclut à l'urgence d'une réforme radicale dans l'état intellectuel et moral de la nation.

Tel est, dans ses traits généraux, l'aspect que présente la société laïque. Une double direction se manifesta au sein du clergé. Un certain nombre de ses membres, pénétrés du véritable esprit chrétien, prirent à tâche de favoriser les progrès de la science, s'efforcèrent de maintenir l'observation scrupuleuse des règles canoniques de l'Église. « Il est à notre connaissance, disent les Pères du synode de 1667, qu'aujourd'hui, par la grâce de Dieu, il se forme, au sein de la nation russe, des prêtres et des diacres, ayant l'intelligence des saintes Écritures, travaillant à combattre le péché et

[1] Recueil des chartes impériales, 3e partie, n° 60.

vivant eux-mêmes en pureté [1]. » C'est à cette partie du clergé russe que revient l'honneur d'avoir conservé dans le sein de l'Église l'amour de la science, le respect de la vie chrétienne, les droits et les principes de la vraie discipline. Les représentants de cette direction furent des pasteurs animés du désir de réformer les abus et d'ouvrir des voies nouvelles au progrès. A leur tête se place Nikon, dont le patriarcat marque une ère à part dans les destinées historiques et morales de l'Eglise. Ce fut sous cette impulsion que la fondation de l'académie slavo-gréco-latine donna satisfaction aux besoins nouveaux qui se manifestaient de toute part.

Mais une autre partie du clergé, et malheureusement la plus nombreuse, méconnut une tâche si belle, se montra opiniâtrément hostile au sacerdoce et aux règlements canoniques, et déploya un esprit d'indépendance qui, bientôt, se traduisant en schisme, rompit l'unité qui jusqu'alors avait présidé à l'autonomie de l'Eglise.

Ce phénomène historique avait ses racines dans l'état d'ignorance où le clergé était plongé. A l'époque qui nous occupe, l'empressement qu'il avait apporté jadis à s'approprier les trésors de la théologie orientale avait fait place à une torpeur spirituelle, qui avait entraîné sa déconsidération. Quand les dernières écoles, qui existaient encore çà et là pour l'instruction du clergé, disparurent au commencement du XVIe siècle, toute vie intellectuelle s'éteignit avec elles, et d'épaisses ténèbres couvrirent l'horizon qu'avait éclairé le flambeau de la science. Les monastères, qui avaient été autrefois des foyers d'érudition, dégénérèrent à tel point qu'on y rencontrait à peine, dans toute une province, un moine doué de quelque savoir. La prêtrise et le diaconat furent

[1] Supplément aux actes historiques, V, p. 493.

conférés à des « paysans » complétement illettrés, et peu disposés à s'instruire. Ceux d'entre eux qui au moins étaient en état de lire et d'écrire, se bornaient à ressasser des récits apocryphes et d'absurdes légendes, au lieu de se nourrir d'études sérieuses qui eussent enrichi le domaine de la littérature ecclésiastique. La magie, l'astrologie, les pratiques divinatoires, qui étaient dans le goût de l'époque, entretenaient parmi eux des superstitions déplorables, dont leur mission les appelait à préserver le peuple.

Aussi, l'histoire doit-elle être sévère pour les coupables habitudes qui régnaient trop généralement dans le clergé. C'était d'abord une nonchalance répréhensible dans l'accomplissement des devoirs même les plus positifs du ministère. Soit nécessité matérielle, soit altération du sens moral, les prêtres se livraient à la recherche des intérêts terrestres ou à l'entraînement des instincts sensuels. Ils se déchargeaient sur les diacres et les ponomares d'obligations qui reposaient exclusivement sur eux-mêmes, et négligeaient la célébration du culte. Le clergé régulier et séculier était imbu d'un singulier esprit d'indépendance dans ses rapports avec les fonctionnaires supérieurs de l'Église. Un évêque prenait-il quelque mesure dans l'intérêt de la discipline, il se voyait le plus souvent dans la nécessité d'adopter des dispositions comminatoires à l'égard des prêtres insoumis. Le Synode de 1667, qui essaya de remédier aux désordres du clergé, dut prononcer « sur les prêtres et les diacres rebelles à leurs évêques, et sur les prêtres-moines récalcitrants envers leurs hégoumènes et leurs archimandrites [1]. » Quand Nikon, tenant d'une main ferme les rênes du gouvernement de l'Église, voulut sévir contre l'indiscipline trop générale de son temps, un grand nombre de prêtres, pour échapper à son action,

[1] Supplément aux actes historiques, V, p. 489.

quittèrent leurs paroisses. « Beaucoup de moines et de religieuses, lit-on dans la communication que le tzar Théodore Alexiévitch fit au synode de Moscou en 1681, désertent les monastères afin de se soustraire à l'obéissance qu'ils doivent à leurs supérieurs, établissent des ermitages dans les forêts et s'entourent peu à peu de partisans insoumis comme eux [1]. »

Enfin, et ceci est plus grave, deux vices déplorables, l'incontinence et la cupidité, avaient envahi les mœurs du clergé et étouffé dans ses rangs toute vie morale et chrétienne. D'indignes prêtres vendaient les sacrements simoniaquement, bénissaient pour argent des mariages illicites, s'appropriaient par fraude les revenus de la couronne [2]. Subjugués par la passion du lucre et des richesses, ils se livraient à des genres d'industrie interdits au clergé, la distillation de l'eau-de-vie [3], la magie noire, et jusqu'au larcin. Mais la contagion la plus pernicieuse, c'était l'ivrognerie. Marjeret, qui visita la Russie de 1600 à 1606, écrit ces tristes paroles : « Le clergé russe, en fait d'habitudes d'ivresse, même excessive, ne le cède pas aux laïques, si même il ne les dépasse. » — « Nous voyons, dit à son tour le métropolitain de Rostof, Jonas, en 1652, une odieuse intempérance de boisson régner au sein du clergé comme dans le bas peuple, et cette satanique faiblesse éloigner de Dieu une foule d'âmes [4]. » Les monastères qui avaient brillé par la sainteté de leurs fondateurs et de leurs membres, n'avaient pas échappé à la licence, à l'ivresse et à la cupidité [5]. La

[1] Actes historiques, V, n° 75.

[2] Voir à cet égard : Actes de l'expéd. archéogr., II, 61. — Supplément aux actes historiques, V, 463. — Ancienne bibliothèque russe, XV, 395.

[3] Vostokof, *Descript. du musée Roumiantzof*, p. 654.

[4] Actes historiques, IV, 176.

[5] Abraham Palitzine, *Récits du siège du monastère de la Trinité de Saint-Serge*, p. 125, 167.

démoralisation paraît avoir été profonde au monastère de Solovetz, sur les bords lointains de la mer Blanche. Le tzar Alexis, par un édit qu'il adresse en 1647 à cette congrégation, fait défendre aux frères d'avoir dans leurs cellules des boissons fermentées. Il y est rappelé « qu'ils se laissaient entraîner à des habitudes d'ivresse, et qu'ils buvaient à table outre mesure, ce qui provoquait des querelles et des troubles ; que ces habitudes prenaient un empire de plus en plus funeste sur l'esprit des frères ; que ces abus donnaient lieu à de fréquents changements d'hégoumènes ; qu'un temps assez long s'écoulait avant que ces derniers fussent remplacés, et que, dans l'intervalle, les moines prétendaient vivre à leur gré [1]. » La licence de quelques-uns d'entre eux avait en effet comblé la mesure, lorsqu'éclata la révolte du monastère. Il en était plus ou moins de même dans beaucoup d'autres. Le mal était invétéré à tel point, que le tzar Alexis, qui déploya une si constante sollicitude pour la protection des intérêts moraux de toutes les classes de la société russe, informé dès les premières années de son règne des désordres qui régnaient dans les monastères, ordonna de publier dans toutes les villes la défense faite aux congrégations monastiques « de s'approvisionner de toute espèce de boisson fermentée, de vin, de bière et d'hydromel. » Le patriarche Joseph, à son exemple, promulgua les mêmes restrictions et recommanda aux moines « de vivre selon la tradition des anciens Pères, et de se conformer aux règles monastiques, de peur que leurs retraites ne devinssent des centres de licence et de corruption. » En effet, un grand nombre de moines, parjures à leurs vœux, avaient entièrement méconnu les obligations morales et les statuts de leurs ordres, fuyaient la solitude de leurs murailles, vivaient en contact avec le

[1] Actes de l'expédit. archéogr., t. IV, n° 32[illegible].

monde, erraient dans les rues des villes et dans les villages, hantaient de mauvaises sociétés, au préjudice de l'honneur de l'Église. L'archevêque de Vologda, Barlaam, déclare en 1639 « qu'on rencontre, dans les monastères de son éparchie et dans la ville, des religieux étrangers et dissolus, qui vivent dans des maisons particulières, qui boivent et mènent vie joyeuse dans les auberges, qui courent le monde avec scandale, achetant chez les traiteurs des patés et toutes sortes de viandes qu'on leur vend, sans y faire attention, parce qu'ils vagabondent sans porter l'habit monastique. » — « A Moscou et dans d'autres villes, lisons-nous dans la lettre adressée en 1652 par Alexis au monastère de Saint Cyrille, les prêtres et les moines courent les rues et les marchés, et deviennent ainsi l'opprobre de la vocation monastique. » Le tzar tient le même langage dans un autre document de 1660, qui nous apprend « que dans l'enceinte des monastères, les religieux, oubliant la crainte de Dieu et leurs promesses, vivaient d'une manière irrégulière, allaient chaque jour dans d'autres maisons, passaient quelquefois la nuit hors du monastère ; qu'avec leurs enfants, leurs frères, leurs parents et d'autres laïques, ils buvaient dans les cellules jusqu'à l'ivresse ; qu'ils leur distribuaient les provisions de bouche, l'hydromel, la bière et le quass du monastère ; que d'autres les leur vendaient, et qu'à cause de cela, la nourriture de la communauté était mauvaise, les pains mal cuits ; qu'après avoir vendu les provisions, ils y suppléaient par d'autres qu'ils achetaient, et que ces abus devenaient la profanation du nom de Dieu et la honte de l'ordre monastique aux yeux du prochain [1]. » Les prêtres séculiers et réguliers passaient d'un monastère à l'autre sans l'autorisation de leurs évêques [2]. En beaucoup d'endroits, le clergé régulier des

[1] Actes de l'expédit. archéogr., t. IV, p. 116.
[2] Supplém. aux actes hist., t. V, p. 466.

deux sexes vivait dans l'incontinence [1], ne songeait qu'à grossir ses possessions, et trop souvent, pour se procurer de l'argent ou pour satisfaire à de coupables passions, s'abaissait aux démarches les plus condamnables. « Aujourd'hui, écrit en 1694 le métropolitain de Souzdal, Hilarion, le désintéressement prescrit par les apôtres et par les saints Pères n'existe plus. Beaucoup de moines ont des biens en propriété, recherchent la considération et répudient l'ancien genre de vie cénobite, dont plusieurs d'entre nous ont conservé le souvenir. Ils savent néanmoins quelle sévérité j'ai déployée, moi pécheur, contre ceux qui en étaient les violateurs, et comment je jetais au feu les choses qu'ils se procuraient. Tels sont : Joseph de Bélograd, Philon le Brodeur, Elie le Ponomare, et d'autres. Vous vous souvenez aussi de Philarète, le moine de Janouchef, qui gardait en secret de l'argent, ce qui fit que le démon s'empara de lui et le poussa à devenir le meurtrier de son *père spirituel* [2]. » Si telles sont les déclarations des chefs de l'Église, on ne s'étonnera pas de voir dans certains monastères les caissiers ne pas reculer devant l'infidélité, accueillir dans ces retraites des hommes cupides et même des traîtres politiques, faire avec eux cause commune et dilapider les revenus des congrégations monastiques.

Telles sont donc, nous n'avons pu les retracer sans tristesse, les mœurs d'une grande partie du clergé pendant le cours du XVII[e] siècle; intempérance, vagabondage, ignorance, cupidité, indiscipline, voilà la déchéance que les vices du temps avaient infligée à la vie chrétienne. Aussi, quand le schisme éclata, trouva-t-il le terrain tout préparé. La facilité avec laquelle il se propagea fut la conséquence naturelle des désordres dont l'Église était trop généralement infectée.

[1] Supplém. aux actes hist., t. V, p. 466.
[2] Actes de l'expéd. archéogr., IV, 311.

Mais aussi des voix éloquentes et pieuses surent plaider la cause de la morale, revendiquer les droits de la sainteté, opérer des réformes salutaires et préparer un meilleur avenir, en dépit des graves obstacles qu'elles rencontrèrent dans les passions religieuses qui agitèrent les destinées de l'Église.

CHAPITRE IV.

QUELQUES MOTS SUR LE CLERGÉ RUSSE CONTEMPORAIN.

C'est par une marche lente, mais de plus en plus féconde, que l'Église russe s'est dégagée des superstitions que nous venons de retracer, et qu'elle a fondé, sur les ruines de la primitive ignorance de son clergé, le règne de la science et des hautes études théologiques. Elle est incontestablement aujourd'hui, par sa vie intérieure autant que par les progrès qu'elle a réalisés, la personnification de l'Église orientale. Les désordres moraux, dont son histoire a conservé le souvenir, ne trouvent plus guère d'application dans son sein. Plus éclairé, son clergé est aussi plus moral et plus digne de sa mission. Parce qu'on ne connaît que très-imparfaitement en Occident ses vrais rapports avec l'État, sa vie intérieure, ses qualités intellectuelles et morales, les études sérieuses par lesquelles il se prépare à l'exercice du ministère pastoral; parce que surtout, il faut le dire, une Église rivale ne voit pas sans regret l'impuissance de ses nombreuses tentatives pour soumettre à son contrôle cette Église orientale, que n'ont ébranlée jusqu'ici dans sa foi ni les efforts d'une propagande intéressée, ni les orages intérieurs qui ont agité ses antiques destinées, on se fait assez peu de scrupule de l'appeler une Église sans indépendance, asservie

au bras séculier, sans instruction et même sans souci de cette dignité morale, condition souveraine du respect des populations et de l'influence de la foi, dont le clergé est le représentant naturel. Sans doute tout n'est pas parfait dans le clergé russe, auquel doivent se borner les considérations que nous avons à exposer. Quel tableau est sans ombre et quel horizon ecclésiastique, sans nuage? Mais il faut être impartial envers tous. Refuser à ce clergé la justice qu'il mérite, c'est méconnaître l'impulsion que le perfectionnement graduel des écoles ecclésiastiques a imprimée aux études, et les progrès constants qui datent des premières années du XVIIIe siècle, depuis les réformes accomplies par Pierre le Grand et ses successeurs, dans toutes les phases de la vie nationale.

Et d'abord, le clergé russe est-il sans indépendance? Le tzar est-il le chef de l'Église et de l'épiscopat? S'il en était ainsi, il posséderait, comme tel, un pouvoir spirituel qui lui soumettrait la décision des questions dogmatiques et les consciences de ses sujets. Dépositaire de l'autorité souveraine d'un immense empire, l'Empereur ne prétend point à l'absolutisme religieux. Il ne veut être que le *défenseur* et le *protecteur* de l'Église: il n'aspire pas même, au sein du Synode permanent, à la place d'honneur et au rôle prépondérant que les empereurs grecs, Constantin, Marcien, Constantin Pogonat et même l'impératrice Irène s'attribuèrent dans les conciles œcuméniques. Si l'empereur Nicolas parut une seule fois au Saint-Synode pendant un règne de trente ans, ce ne fut pas pour le présider, mais pour demander la bénédiction des évêques sur l'héritier d'un trône que rehaussent aujourd'hui les grandes qualités d'Alexandre II.

Le procureur général, qui assiste aux séances du Synode de l'Église russe, en exerce encore moins la présidence,

réservée au Chef suprême et invisible de l'Église chrétienne, et constamment occupée, dans le sein du Synode, par les symboles de la Croix et de l'Évangile. Il n'a que la qualité d'intermédiaire entre le pouvoir spirituel et le temporel; il soumet au Synode les lois civiles, dans le cas où les deux pouvoirs se rencontrent, et sert d'organe dans ses relations avec l'État, le Synode ne communiquant pas autrement que sous forme de décrets. Il existe donc une ligne de démarcation très-nette entre le pouvoir civil et l'autorité ecclésiastique, laquelle jouit d'une complète indépendance dans le gouvernement de l'Église. Il n'y a pas même en Russie un ministère des cultes, regardé comme inconciliable avec la liberté spirituelle de l'Église [1].

[1] Une erreur trop répandue attribue volontiers une papauté césarienne à l'empereur de Russie. S'il était nécessaire de produire une preuve matérielle de l'inexactitude de cette assertion, nous la puiserions dans un fait récent. Le patriarche de Constantinople, Sophronius, ayant réclamé l'avis et l'assistance spirituelle du Synode de Russie contre les empiétements du prince Couza, hospodar de Moldo-Valachie, sur les droits et prérogatives de l'Église, le Synode répondit :

« ..... Dans ces circonstances, et pour défendre l'unité et l'intégrité des Eglises, nous déclarons que la victoire remportée par la force sur le droit ne rend que plus palpable l'illégalité des mesures décrétées par le souverain de Roumanie contre l'Église moldo-valaque.

» Nous déclarons que la création d'un nouveau Synode, revêtu du pouvoir législatif et administratif, outrepasse la mesure fixée à l'autorité des princes, et ne peut avoir de force légale que lorsqu'elle est préalablement discutée et approuvée par un concile général, et confirmée par le patriarche sous la juridiction duquel est placé le nouveau Synode.

» Nous déclarons anticanonique et antiévangélique le décret qui ordonne au métropolitain roumain de présider le Synode au nom de l'hospodar de Roumanie (saint Luc, x, 16. — Matth., xviii, 20). Le métropolitain et les autres membres du Synode ne doivent y siéger qu'au nom de Jésus-Christ et des Apôtres.

» Nous déclarons anticanonique et antiévangélique toute nomination à l'épiscopat par la seule autorité du prince, et ne reconnaissons comme juste que celle qui ressort d'une élection ecclésiastique.

» Ceux qui acceptent la dignité épiscopale de la main du prince seul, doivent se rappeler le 30e précepte des Apôtres, et se demander si leur consécration est

Un second grief que l'on élève le plus communément contre le clergé russe en général, c'est de rester plongé dans une apathie intellectuelle, qui paralyse dans son sein les progrès des connaissances théologiques. Ce reproche pouvait être vrai à l'égard de l'ancien clergé; il n'est plus que gratuit, si on l'applique à la génération nouvelle. Qu'il y ait encore dans le clergé rural des prêtres qui se distinguent plus par le dévouement du cœur que par les richesses de l'instruction, nous le reconnaîtrons sans peine. Il en est plus ou moins de même dans d'autres Églises. Mais si le progrès des études ecclésiastiques a été lent en Russie; si même on peut trouver à y ajouter, en les débarrassant du caractère de scolasticisme dont elles paraissent encore trop imprégnées, ce progrès n'en est pas moins très-réel. Nous ne répéterons pas ici les détails dans lesquels nous sommes entrés sur l'état actuel de l'instruction publique en Russie [1]. Un coup d'œil impartial sur l'organisation des quatre académies ecclésiastiques de Saint-Pétersbourg, de Moscou, de Kief et de Kazan, sur les revues et les journaux religieux [2] dirigés par les membres les plus éminents du clergé, ou sur les productions contemporaines de la théologie russe [3], suffira pour établir que les études qui précèdent le ministère pastoral sont de nature à maintenir les droits de la science. Loin de languir dans une sorte de torpeur spirituelle, le clergé russe prend une part active à la diffusion

canonique, et s'ils ont réellement le droit de s'appeler pasteurs. » (Lettre de Michel Volkof au journal *le Nord*, 5 avril 1866.)

[1] Voir : Travaux littéraires, § 22. Instruction publique en Russie.

[2] La feuille religieuse « *l'Union chrétienne* » publiée à Paris depuis sept ans, sous la direction de l'abbé Guettée, prêtre de l'Église russe, est digne d'une attention particulière.

[3] Tels sont les écrits de l'évêque Macaire : Introduction à la théologie orthodoxe (Paris, 1857) ; — Théologie dogmatique orthodoxe (Paris, Joël Cherbuliez, 1859 et 1860), etc., etc.

des lumières. Il s'associe volontiers au mouvement intellectuel provoqué par les importantes réformes qui s'opèrent dans les institutions et dans le régime de la presse. Agrandir la sphère scientifique qui est son domaine, et propager dans le peuple le bienfait de l'instruction chrétienne, tel est le problème qu'il s'est proposé récemment de résoudre par la fondation de la « Société des Amis de l'instruction religieuse, » placée sous la direction du savant et vénérable métropolitain, Philarète. Organisée sur les bases les plus larges, et dirigée vers un but éminemment utile et pratique, cette association adopte pour moyens : la publication de livres d'édification populaire, la fondation d'une bibliothèque pour le clergé et pour le peuple, celle d'un journal religieux, ainsi que des lectures privées et publiques sur des sujets relatifs à la foi orthodoxe, à l'Église et à la vie chrétienne. Serait-il équitable de ne voir qu'un clergé retardataire dans celui qui dit, par la bouche de l'un de ses premiers représentants, l'éminent métropolitain de Moscou : « Les amis de l'instruction véritable doivent relever l'esprit du peuple de la bassesse servile et de l'engourdissement spirituel, et l'aider dans le libre développement de ses facultés et de ses forces, mais en même temps l'affermir dans la soumission aux lois et le préserver de la licence, qui est la folie de la liberté ? »

Si les affections et les vertus de la vie de famille sont les plus sûres garanties de la pureté des mœurs, le clergé russe échappe par cela même à un reproche que lui adressent encore des détracteurs intéressés, celui d'une moralité plus ou moins douteuse. Une paroisse ne peut être confiée, en Russie, qu'à un prêtre déjà marié. A côté de sa famille spirituelle, il a sa propre famille et les devoirs qui en découlent. S'il attache d'ordinaire sa destinée à celle d'une compagne choisie dans une famille de prêtre, ce n'est point qu'il y soit

astreint, mais bien parce que le genre d'éducation strictement religieuse donnée dans cette famille, s'harmonise mieux avec la vocation du prêtre, et que sa femme doit partager avec lui les obligations du jeûne, le soin des pauvres et des malades, la fréquentation régulière des offices et bien des genres d'abnégation. Marié et père de famille, le prêtre russe comprend d'autant mieux qu'il doit être le modèle du troupeau ; il est citoyen de l'État : il y a dans son âme place pour le patriotisme ; il se fait un devoir sacré de respecter le pouvoir ; il ne forme point une caste *sui generis*, dont l'intérêt est ailleurs ; il n'a qu'une patrie, celle où dorment les cendres de ses pères. S'il entretient autant que possible dans son enfant le désir de se consacrer au service de l'Église, il n'y a là rien d'obligatoire pour ce dernier, qui reste libre de choisir toute autre carrière, comme aussi le ministère ecclésiastique est accessible à chacun. Que la noblesse ou la classe commerçante n'entre que très-rarement dans les rangs du clergé, cela provient à la fois de la différence du genre d'éducation et des aptitudes particulières, nécessaires à la vocation pastorale : ce n'est d'ailleurs qu'un état de choses purement accidentel et que peuvent modifier les circonstances nouvelles qui présideront dans l'avenir aux destinées de la nation.

On dit encore, et en cela on ne fait que colporter une autre erreur, que le clergé russe n'inspire que peu de considération et n'obtient pas, de la part des classes supérieures de la société, les égards dont il est en possession dans d'autres Églises. On affirme que la noblesse, par exemple, respecte sans doute le caractère de la prêtrise, mais qu'elle n'a pour le prêtre qu'une dédaigneuse indifférence. Si ce dédain existait réellement, comprendrait-on qu'il ne retombât pas en partie sur la religion elle-même, dont il atteindrait les ministres ? Or la noblesse russe est dévote à ses autels. Il n'est

pas rare de rencontrer parmi les membres des congrégations monastiques des nobles, des bourgeois confondus avec les hommes du peuple dans un même sentiment d'humilité et de renoncement au monde. Dans toutes les paroisses rurales, la loi assure au prêtre la jouissance d'une certaine étendue de terrain, qui sert à son entretien. A l'exemple des apôtres et des disciples, le presbytère russe ne croit pas déroger à son caractère ni compromettre sa mission spirituelle, en se livrant à l'agriculture, dont ses paroissiens lui épargnent avec affection le plus rude labeur. La classe bourgeoise des villes lui témoigne une véritable considération. Mais, dit-on, en est-il ainsi de la part de la noblesse? Il est vrai que diverses causes ont concouru, dans le passé, à établir une certaine distance entre elle et le clergé. La noblesse est riche, grand-propriétaire. Elle partage sa vie entre le service de l'Etat et les jouissances du luxe, qui sont interdites au prêtre; elle occupe toutes les charges importantes : elle avait naguère en main toute la fortune du pays. On sait ce que de telles prérogatives sont capables d'inspirer d'amour-propre et d'orgueil à la faiblesse humaine. Puis, c'est de l'aristocratie nobiliaire que le prêtre tient généralement son existence; c'est elle qui le rétribue, et c'est là, à nos yeux, un grave inconvénient. Avant Pierre le Grand, le clergé jouissait d'une indépendance dont il puisait la source dans les possessions qu'il devait à la munificence des princes ou aux pieuses libéralités des particuliers. Quand il eut perdu ses propriétés, il tomba nécessairement sous la dépendance matérielle des seigneurs, qui contractèrent l'injuste préjugé de ne plus voir dans le prêtre qu'un fonctionnaire salarié, tout en baisant dévotement sa main dans les solennités du culte public. Une civilisation plus parfaite, n'oublions pas que la Russie n'existe comme empire homogène que depuis un siècle et demi, une instruction plus réelle, des rapports plus fréquents avec

l'Europe eussent modifié sans doute, de la part de la noblesse, ce qu'il pouvait y avoir d'anormal dans la position faite au clergé. L'Église sut accepter ces circonstances avec un esprit de patience, et comme une époque de transition vers un meilleur ordre de choses. Il est incontestable qu'aujourd'hui, l'influence des nouvelles institutions de l'empire russe, ainsi que le progrès des idées et des principes moraux, a modifié considérablement les rapports qui existent entre le clergé et la noblesse. Celle-ci, d'ailleurs, ignore moins que personne toute la portée de la mission civilisatrice que l'Église a accomplie, même aux époques les plus orageuses des destinées de la patrie commune. Elle sait que c'est le clergé national qui, dès le moment où la Russie adopta le christianisme, fut, par ses écoles, ses monastères, sa prédication, ses confréries, le véritable instituteur de la nation; qu'à lui appartient l'honneur d'avoir cultivé le terrain de la science, combattu les immoralités et les superstitions populaires; qu'il a adouci, sinon pacifié les querelles féodales; qu'il a soutenu, à l'heure des dangers de la patrie, l'énergie chancelante des princes et du peuple, déployé un admirable patriotisme, exercé en un mot l'action la plus heureuse sur l'existence politique et morale de son pays, et cela, avec une rare abnégation, en se souvenant que son règne n'est pas pour ce monde et en restant constamment fidèle à sa mission toute spirituelle, celle d'instruire et de consoler. Aussi la vraie considération s'attache-t-elle à ses efforts : le respect et l'affection dont les anciens princes lui donnèrent tant de preuves, sont encore vivants au cœur de la Russie.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE CINQUIÈME.

RAPPORTS DE L'ÉGLISE RUSSE AVEC LES AUTRES COMMUNIONS CHRÉTIENNES.

Pages.

CHAPITRE I. — Rapports de l'Église russe avec les autres communions chrétiennes 3

» II. — Démêlés de l'Église russe avec le siége de Rome sous Isidore et Jonas. — Concile de Florence. . . . 44

» III. — Nouvelles tentatives des papes. 51

» IV. — Rapports de l'Église russe avec la Réforme. . . . 56

» V. — Le patriarche Cyrille Lucar 62

» VI. — Le schisme des Uniates ou Grecs-Unis (1596). . . 73

» VII. — Les Confréries ecclésiastiques orthodoxes. . . . 88

Organisation des Confréries. 92

But et activité des Confréries. 99

» VIII. — Les usurpateurs ou faux Dmitry (1604-1643) . . . 124

» IX. — Retour des Grecs-Unis à l'Église russe. 130

LIVRE SIXIÈME.

LITTÉRATURE ECCLÉSIASTIQUE.

I. — Instruction populaire et premiers essais de littérature ecclésiastique 141

II. — Le presbytère Hilarion 151

III. — Léonce, métropolitain de Kief. — Le traité de l'Hostie. . . . 163

Pages.

IV. — Saint Théodose, hégóumène du monastère de la Petchéra de Kief 167

V. — Le moine Jacob 190

VI. — Le chroniqueur Nestor 201

VII. — L'hégoumène Daniel 208
Le Palomnik, ou Voyage en Terre-Sainte 208
Autres écrivains 214

VIII. — Le métropolitain Georges 215

IX. — Le métropolitain Jean II. 217

X. — Le métropolitain Nicéphore. 220

XI. — Écrivains étrangers à l'Église russe 231

XII. — Progrès de l'instruction. — Doctrine et littérature ecclésiastique pendant le XIIe et le XIIIe siècle. 237

XIII. — Saint Cyrille de Tourof. 240
Traités monastiques. 259
Cantique de Cyrille. 276

XIV. — Saint Simon, évêque de Wladimir. 278

XV. — Le moine Polycarpe. 290

XVI. — Antoine, Dosithée et Ephrem 292

XVII. — Littérature ecclésiastique pendant le XVe et le XVIe siècle . . 304

XVIII. — État de l'instruction dans la Russie du Nord 308

XIX. — Vies des Saints. 314

XX. — Éloquence de la chaire. 315

XXI. — Platon, métropolitain de Moscou 332

XXII. — Instruction publique. 355

LIVRE SEPTIÈME.

LE MONACHISME DANS L'ÉGLISE RUSSE.

Chapitre I. — Premiers développements de l'ascétisme monastique. 367

» II. — Hiérarchie monastique. 371

» III. — Les premiers monastères en Russie. 378

» IV. — Le monastère de la Petchéra de Kief 386
Première période. 387
Seconde période. 396
Troisième période 407

Pages.

CHAPITRE V. — Autres monastères 413
» VI. — Les monastères pendant la période mongole. . . 431
» VII. — Quatorzième siècle. — Le monastère de la Trinité de Saint-Serge. — Autres monastères.. 434
» VIII. — Les monastères au XVIe siècle 440
Monastères de la Russie méridionale pendant le XVe et le XVIe siècle. 447
» IX. — Les monastères pendant la période du patriarcat. . 449

LIVRE HUITIÈME.

MORALE ET VIE CHRÉTIENNE DANS L'ÉGLISE RUSSE.

CHAPITRE I. — État des mœurs aux premiers siècles de l'Église russe. 455
» II. — Influence du joug mongol sur les mœurs chrétiennes. 479
» III. — Morale et vie chrétienne au dix-septième siècle. . . 492
» IV. — Quelques mots sur le clergé russe contemporain . . 510

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

